

UNIVERSITE SORBONE PARIS NORD
UFR Lettres, Sciences Humaines et Société
Ecole doctorale ERASME
UTRPP- EA4403



Thèse de Doctorat en Psychologie Clinique, Psychopathologie et Psychanalyse.

*Etude des répercussions psychiques de la migration du père sur
la fonction paternelle et sur les processus de transmission à
l'enfant*

Présentée et soutenue publiquement par

Leonor SEIJAS

Le 4 Décembre 2020

Sous la direction du Professeur Jean-Yves CHAGNON

Membres du Jury :

Professeur Jean-Yves CHAGNON, Université Sorbonne Nord, Directeur de thèse.

Professeur Catherine AZOULAY, Université de Paris, Rapporteur, Présidente du Jury.

Professeur Pascal ROMAN, Université de Lausanne, Rapporteur.

Madame Marie-Christine PHEULPIN, Université Sorbonne Nord, Membre du Jury.

Madame Muriel BOSSUROY, Université Sorbonne Nord, Membre du Jury.

Résumé

Cette recherche a pour objectif d'étudier les répercussions psychiques de la migration paternelle sur le développement et le fonctionnement psychique de l'enfant. La différence que le père rencontre lors de son arrivée en France peut conduire à une altération des modalités de transmission, plus spécifiquement dans les enjeux de filiation. Nous faisons l'hypothèse que les différentes ruptures vécues pendant et après la migration donnent au contexte migratoire une valeur traumatique qui altère la figure paternelle et sa fonction dans ses processus de contenance et d'étayage. La fragilisation du fonctionnement psychique des pères pourrait contribuer aux difficultés d'apprentissage pour les enfants en période de latence (apprendre à lire, écrire, faire des opérations mathématiques etc.) comme au désinvestissement scolaire chez les sujets adolescents (chute des notes, redoublement, problèmes de comportement en classe etc.).

Nous avons organisé notre protocole de recherche à partir d'un entretien semi-directif réalisé avec le père articulé aux différentes épreuves qui composent un bilan psychologique de l'enfant. Ce dernier comprend une épreuve d'efficience intellectuelle (WISC-IV et V) et des épreuves projectives (Rorschach et TAT), celles-ci apportant un éclairage quant à l'appropriation subjective que fait l'enfant de l'histoire paternelle.

Notre double méthodologie a permis l'accès à des éléments de la génération parentale, et paternelle qui avec les épreuves du bilan psychologique (et davantage les épreuves projectives) nous ont fait constater une problématique autour du (non)-positionnement des pères en France, qui se situent, aussi bien que leurs enfants, dans un « *entre deux* ». Cet espace en suspension renvoie à une zone *hors-je*, à l'origine de l'altération des enjeux de transmission dans la dyade père-enfant. Ainsi, en période de latence, la subjectivation est majoritairement entravée et chez les adolescents, nous constatons un renforcement de la problématique identificatoire. La transmission se fait par « *cases vides* » comme en témoignent chez les descendants, la présence de ce que nous avons nommé : les signifiants énigmatiques.

Ces éléments sont des indicateurs à prendre en compte pour le repérage des particularités de la transmission père-enfant dans ce contexte et ils seront discutés afin de nous permettre de présenter, en conclusion, les perspectives prophylactiques et de soins.

Mots clefs : migration, carence de la fonction paternelle, transmission intergénérationnelle, filiation, latence, adolescence, épreuves projectives, difficultés d'apprentissages, désinvestissement scolaire.

Abstract

The following study explores the impact of migration on father identity on the development and psychological functioning of children born to migrant parents. This brings me to consider that the affiliation of the father's home country – constitutive of his identity – can lead to a confusion among descendants born in France.

Our hypothesis is that the different ruptures experienced during and after migration give the migratory context a traumatic value and conduct to a vacillating of identity which alters the paternal figure and its function in its capacity and support processes. The weakening of the psychic functioning of the fathers, could help to explain the learning difficulties for the children in latency period (to learn to read, to write, to do mathematical operations etc.) such as school disinvestment among adolescent subjects (dropping grades, repetition, problems with classroom behaviour, etc.)

This study's methodology aims, through the conjunction of clinical consultations and projective tests, on reporting in one hand of the psychological processes of the child and in the other hand of the speech of the father as a major agent of this transmission. We investigate the notion of "identity building" of the subject, putting forward the key figure of the father with regard to personal identity. This study also points out the expectations of the fathers regarding their children and the potential narcissistic flaw enlightened in the father-child dyad.

Our dual methodology has allowed access to elements of the parental and paternal generation which, together with the psychological tests (and more the projective tests), have made us notice a problem around the (non)-positioning of fathers in France, who are, as well as their children, in a "in-between" situation. This suspended space refers to a zone outside of myself, at the origin of the alteration of the transmission issues in the father-child dyad. Thus, in a period of latency, subjectivation is mostly hindered and among adolescents, we observe a reinforcement of the identification problem. The transmission takes place through "empty boxes" as shown by the presence of what we have called "enigmatic signifiers" in the descendants.

These elements are indicators to be taken into account for the identification of the particularities of father-child transmission in this context and they will be discussed in order to allow us to present, in conclusion, the prophylactic and care perspectives.

Keywords : migration, lack of paternal function, *intergenerational transmission*, filiation, latency, adolescence, projective tests, learning difficulties, school disinvestment.

Resumen

El objetivo de esta investigación es estudiar los efectos psicológicos de la migración paterna en el desarrollo y el funcionamiento psicológico del niño. Consideramos que la afiliación al país de origen es, para el padre, constitutiva de su identidad, y la diferencia que este encuentra a su llegada a Francia puede dar lugar a una alteración de las modalidades de transmisión, más concretamente en las cuestiones de filiación. Nuestra hipótesis es que las diferentes rupturas experimentadas durante y después de la migración dan al contexto migratorio un valor traumático que altera la figura paterna y su función en sus procesos de contención y apoyo. El debilitamiento del funcionamiento psíquico de los padres podría ayudar a explicar las dificultades de aprendizaje de los niños en el período de latencia (es decir, aprender a leer, escribir, hacer operaciones matemáticas, etc.), así como el desinterés de los adolescentes por sus estudios (malas notas, repetición de un año, problemas de comportamiento en clase, etc.).

Organizamos nuestro protocolo de investigación a partir de una entrevista semidirigida con el padre articulada a los diferentes tests que componen una evaluación psicológica del niño. Esta última incluye un test de eficiencia intelectual (WISC-IV y V) y tests proyectivos (Rorschach y TAT), con la idea de que estos arrojan luz sobre la apropiación subjetiva que el niño hace de la historia de su padre.

Nuestra doble metodología permitió acceder a elementos de la generación parental y paterna que, junto con los tests de evaluación psicológica (y sobretudo los tests proyectivos), nos hicieron notar un problema en torno al (no)posicionamiento de los padres en Francia, que se encuentran, al igual que sus hijos, en una situación "intermedia". Este espacio suspendido se refiere a una zona fuera de sí, en el origen de la alteración de los problemas de transmisión en la díada padre-hijo. Así, en un período de latencia, la subjetivación se ve obstaculizada en su mayor parte y en los adolescentes se observa un refuerzo del problema de identificación. La transmisión se realiza por "cajas vacías", como lo demuestra la presencia de lo que hemos llamado "significantes enigmáticos" en los descendientes.

Estos elementos son indicadores que deben tenerse en cuenta para la identificación de las particularidades de la transmisión padre-hijo en este contexto y se discutirán para permitirnos presentar, en conclusión, las perspectivas profilácticas y de cuidado.

Palabras clave: migración, carencia de la función paterna, transmisión intergeneracional, filiación, latencia, adolescencia, test proyectivos, dificultades de aprendizaje, desinterés escolar.

Remerciements

J'aimerais exprimer ma gratitude à toutes ces personnes qui ont participé, de près ou de loin à cette recherche.

En premier lieu je tiens à exprimer mes remerciements les plus sincères à mon directeur de thèse, Pr. Jean-Yves Chagnon, pour la transmission de ses connaissances, son écoute et ses retours extrêmement constructifs dans la réalisation de cette thèse. Il a su me guider avec ouverture clinique et bienveillance.

Je tiens à remercier Madame le Pr. Catherine Azoulay, ainsi que Monsieur le Pr. Pascal Roman qui me font l'honneur d'être rapporteurs de ce jury. Leurs travaux et expertise dans le domaine de la clinique projective m'ont étayé dans ma recherche. J'espère qu'ils en reconnaîtront les apports.

Je remercie également Madame Muriel Bossuroy, qui a accepté d'être membre de mon jury, pour ses retours et son expertise dans le domaine de la clinique transculturelle.

Je tiens également à remercier Madame Marie-Christine Pheulpin, présidente de mon jury de thèse pour son soutien bienveillant et son accompagnement dans l'aboutissement de cette recherche.

Je tiens à exprimer ma reconnaissance et gratitude à l'égard de Mme. Florence Slavin, responsable du Laboratoire de Psychologie, qui m'a transmis sans relâche ses six dernières années, la rigueur et l'intérêt pour la clinique projective. Merci à elle et merci à mes collègues du Laboratoire, qui m'ont accompagnée, soutenue et étayée pour le recueil des données et l'analyse des protocoles.

Merci aux participants de cette recherche, pour leur confiance, et sans qui cette thèse n'aurait pas vu le jour.

Merci également aux doctorants de l'UTRPP et aux chargés d'enseignements de l'Université Paris Nord avec qui, les doutes, les remises en question, les prises de recul étaient possibles. Et plus particulièrement, merci à Inesse Laouni. Je garde de très beaux souvenirs de nos moments scientifiques, ici comme ailleurs. Merci à toi d'avoir fait se voyage de doctorat avec moi,

d'avoir été là, de partager ces moments à la fois de thèse, mais aussi d'enseignements et d'être devenue une amie et non plus seulement une collègue.

J'ai également une pensée pour l'équipe de clinique projective avec laquelle j'ai fait mes premiers pas en tant que chargée d'enseignements, je remercie plus particulièrement Krinio Benfredj- Coudourani qui m'a beaucoup appris et transmis avec passion ses connaissances.

Je remercie chaleureusement mes amis, pour le soutien incommensurable et inébranlable dont ils ont fait preuve au cours de ces quatre années. Leur présence m'a permis d'aller jusqu'au bout de cette thèse. J'ai une pensée particulière pour Frédéric Théault, Lucie Robert, Alice Miller de Carufel, Ambre Dubrule, Blaise de Saint-Phalle, Adrien Gropallo, Lise Vaquié, Lauriane Salman, et Roxane Leblais qui depuis très longtemps comme dans les dernières lignes droites de cette thèse m'ont montré leur affection et ont fait preuve de capacités de rassurance et de contenance pour me permettre de terminer cette recherche.

Enfin, je tiens également à exprimer ma plus profonde gratitude à mes proches, Gabriel mon frère et mes parents, Mabel et Pablo pour le berceau culturel Argentin dans lequel j'ai grandi ainsi que l'infailible soutien dont ils ont fait preuve toutes ces années. *Gracias*, je dirais, pour tout ce que vous m'avez transmis et merci pour vos si belles luttes qui font de vous des personnes d'une bienveillance sans failles. Comme le dit J. Altounian¹, *l'écriture relie à une tradition familiale narcissisante* et je vous remercie de m'avoir toujours donné les clés pour être celle que je suis.

¹ (2012, p. 147)

Table des matières

| | |
|--|-----------|
| Introduction | 8 |
| Partie I : Etude de la littérature..... | 15 |
| Chapitre 1 : Le père..... | 15 |
| 1. Le père en héritage | 15 |
| 1.1 L'interdit et sa transgression | 16 |
| 1.2 L'ambivalence à l'égard de la figure paternelle..... | 18 |
| 1.3 Un mythe constitutif des fonctions paternelles à venir ? | 19 |
| 2. Fonction(s) paternelle..... | 20 |
| 2.1 D'une double identification à la reconnaissance du père et sa fonction | 20 |
| 2.2 Le père agent de la castration ? | 23 |
| 2.2.1 La triangulation œdipienne..... | 23 |
| 2.2.2 La métaphore paternelle | 24 |
| 2.2.3 Le stade du miroir | 26 |
| 2.3 Inhibition-tiercéisation | 27 |
| 2.3.1 Fonction inhibitrice | 28 |
| 2.3.2 Tiers séparateur ? | 30 |
| 3. Evolution de la fonction paternelle | 31 |
| 3.1 Mutations sociales..... | 31 |
| 3.2 Y-a-t-il un déclin du père ? | 33 |
| 4. Père et culture..... | 36 |
| 4.1 Ethnologie de la paternité..... | 36 |
| 4.2 Restructuration de la parentalité en contexte migratoire..... | 39 |
| 4.3 Incidences de la migration sur la paternité..... | 40 |
| 5. Quid des descendants ? | 42 |
| 5.1 La latence | 42 |
| 5.2 L'adolescence..... | 45 |
| Chapitre 2 : La transmission et le traumatisme | 48 |
| 1. Le rôle des instances dans la constitution psychique et dans les processus de transmission..... | 48 |
| 1.1 Le surmoi | 49 |
| 1.2 L'idéal du moi..... | 51 |
| 1.3 Du moi à l'idéal du moi chez J. Lacan..... | 53 |
| 2. Processus à l'œuvre dans la transmission | 55 |
| 2.1 Identification(s) inconsciente(s) et transmission entre les générations | 55 |
| 2.2 Identification primaire et secondaire..... | 56 |
| 2.3 Un flux d'investissements narcissiques mutuels ? | 58 |
| 3. La transmission culturelle | 59 |
| 3.1 Rencontre culturelle : émergence de la différence et souffrances identitaires | 59 |
| 3.1.1 Narcissisme des petites différences..... | 60 |
| 3.1.2 Sur-affirmation narcissique et rejet des différences..... | 61 |
| 3.2 Différence culturelle..... | 63 |

| | |
|---|------------|
| 3.3 Un ébranlement des cadres métasociaux..... | 64 |
| 4. Traumatisme..... | 65 |
| 4.1 Conceptions psychanalytiques de la notion de traumatisme..... | 65 |
| 4.1.1 Distinction entre traumatisme, traumatique et trauma et ses effets..... | 66 |
| 4.1.2 Effets négatifs..... | 67 |
| 4.2 Un travail d'appropriation..... | 68 |
| 4.3 Modalités de transmission : entre l'individuel et le collectif..... | 69 |
| 5. Un négatif de la transmission ?..... | 70 |
| 5.1 Processus de filiation et ses aléas..... | 70 |
| 5.2 D'une transmission générationnelle des traumatismes..... | 73 |
| 5.2.1 Des éléments énigmatiques et inélaborables..... | 73 |
| 5.3 Perspectives thérapeutiques pour une reconstruction subjective..... | 74 |
| Chapitre 3 : La migration..... | 76 |
| 1. Perspective sociologique de l'immigration..... | 76 |
| 1.1 Contexte historique..... | 76 |
| 1.2 L'environnement socio-économique de familles..... | 79 |
| 1.2.1 Intégration scolaire et sociale des enfants..... | 80 |
| 1.3 Aspects discriminatoires..... | 81 |
| 2. La migration est-elle traumatique ?..... | 82 |
| 2.1 Culture et enveloppe culturelles..... | 82 |
| 2.1.1 Un travail de culture à relancer..... | 83 |
| 2.2 Un amas de perte(s)..... | 84 |
| 2.2.1 La perte des référentiels..... | 84 |
| 2.2.2 Une réorganisation de la matrice familiale..... | 85 |
| 2.2.3 L'investissement temporaire du pays d'accueil et la désillusion de ne pouvoir revenir à son pays d'origine..... | 87 |
| 2.3 Manifestations psychiques et mécanismes de défense..... | 88 |
| 2.3.1 Une adaptation passive ?..... | 90 |
| 3. Enjeux de transmission dans la migration..... | 91 |
| 3.1 Qu'en est-il chez les descendants de migrants ?..... | 91 |
| 3.2 Aspirations de réussite : entre étouffement et tentative de (re)narcissisation..... | 93 |
| 4. Une altération des processus de transmission père-enfant ?..... | 96 |
| 4.1 La question de la dette..... | 96 |
| 4.2 Une remise en question des enjeux de filiation et d'affiliation..... | 97 |
| 4.3 Une difficile cohabitation..... | 100 |
| Partie II : Epistémologie & Méthodologie..... | 103 |
| La posture épistémologique..... | 105 |
| 1. Historique de l'épistémologie scientifique..... | 105 |
| 1.1 L'épistémologie..... | 105 |
| 1.2 La science..... | 106 |
| 2. Positionnement épistémologique dans la recherche en psychologie..... | 108 |
| 2.1 La recherche en psychologie clinique..... | 108 |
| 2.2 Ses spécificités..... | 109 |
| 2.3 De la science à la recherche en psychologie clinique..... | 112 |
| 3. Epreuves projectives en contexte transculturel, quelles perspectives ?..... | 113 |

| | |
|---|-----|
| 3.1 Historique et évolution de la pratique du bilan psychologique | 114 |
| 3.2 De la prise en compte des spécificités culturelles... .. | 114 |
| 3.3 ... vers la modélisation d'un outil spécifique..... | 116 |
| 3.4 Considérations épistémologiques au regard de la pratique du bilan psychologique en contexte transculturel..... | 118 |
| Méthodologie | 120 |
| 1. Population..... | 120 |
| 2. Cadre de la recherche | 121 |
| 2.1 Présentation du contexte de la recherche. | 121 |
| 2.2 Le cadre de travail | 122 |
| 2.3 Rapport d'activité du laboratoire de psychologie entre 2016 et 2018..... | 123 |
| 3. Présentation des outils méthodologiques. | 123 |
| 3.1 L'épreuve d'efficacité intellectuelle : WISC..... | 123 |
| 3.2 Les épreuves projectives | 126 |
| 3.2.1 Le Rorschach..... | 127 |
| 3.2.2 Le Thematic Apperception Test : TAT..... | 129 |
| 4. Choix méthodologique | 130 |
| 4.1. L'anamnèse | 130 |
| 4.2 L'entretien de recherche..... | 130 |
| 4.3 Le bilan psychologique | 132 |
| 5. Méthodologie d'analyse | 134 |
| 5.1 Procédure d'analyse des entretiens de recherche | 134 |
| 5.2 Procédure d'analyse des bilans psychologiques des enfants | 137 |
| 5.3 Planches retenues dans la méthodologie | 142 |
| 6. Problématique..... | 143 |
| 6.1. Perspective clinique..... | 143 |
| 6. 2. Problématique..... | 144 |
| 7. Hypothèses générales | 144 |
| 7.1 Axe de recherche n°1 | 144 |
| 7.1.1 Contexte | 144 |
| 7.1.2 Hypothèse 1 | 146 |
| 7.2 Axe de recherche 2..... | 146 |
| 7.2.1 Contexte | 146 |
| 7.2.2 Hypothèse 2..... | 147 |
| 8. Opérationnalisation des hypothèses | 148 |
| 8.1 Entretiens de recherche | 149 |
| 8.1.1 Analyse de contenu et repérage du vécu traumatique | 150 |
| 8.1.2 Mécanismes de défense et capacités de résilience | 152 |
| 8.2 Les épreuves projectives | 153 |
| 8.3 Première hypothèse opérationnalisée | 154 |
| 8.3.1 Au Rorschach | 155 |
| 8.3.2 Au TAT | 160 |
| 8.3.3 Synthèse des indicateurs..... | 164 |
| 8.4 Deuxième hypothèse opérationnalisée | 165 |
| 8.4.1 À l'épreuve d'efficacité intellectuelle | 166 |

| | |
|--|------------|
| 8.4.2 Au Rorschach | 167 |
| 8.4.3 Au TAT | 168 |
| 8.4.4 Synthèse des indicateurs..... | 170 |
| Partie III : Résultats..... | 171 |
| 1. Les pères..... | 171 |
| I. Les pères d'adolescents..... | 171 |
| I.1. Analyse thématique..... | 171 |
| I.1.1 Choix migratoire et motifs précédant la migration | 171 |
| I.1.2 Une histoire partiellement transmise | 172 |
| I.1.3 Les ruptures entre les modèles d'ici et d'ailleurs..... | 174 |
| I.1.4 Transmission de la langue..... | 177 |
| I.1.5 Histoire coloniale et discriminations | 178 |
| I.2. Analyse de contenu des entretiens | 181 |
| I.2.1 Marques Traumatiques..... | 181 |
| I.3. Mécanismes de défense..... | 185 |
| II. Les pères d'enfants latents..... | 188 |
| II. 1. Analyse thématique | 188 |
| II.1.1 Choix migratoire et motifs précédant la migration..... | 188 |
| II.1.2 Les ruptures entre les modèles d'ici et d'ailleurs | 191 |
| II.1.3 Expectatives futures..... | 195 |
| II.2. Analyse de contenu des entretiens..... | 197 |
| II.2.1 Marques Traumatiques | 197 |
| II. 3. Mécanismes de défense | 202 |
| III. Constats généraux et pistes de réflexion | 204 |
| IV. Dynamique transféro-contre transférentielle..... | 212 |
| Analyse de cas..... | 216 |
| Cohorte adolescente : Monsieur B. et Issan | 216 |
| Cohorte Latence : Monsieur A. et Abel. | 223 |
| 2. Les descendants..... | 238 |
| I. Hypothèse 1 Cohorte des adolescents..... | 238 |
| I.1. Approche quantitative au Rorschach | 238 |
| I.1.1 Mode d'appréhension : les Dbl..... | 238 |
| I.1.2 Déterminants et qualité de l'investissement de la réalité interne..... | 239 |
| I.1.3 Les contenus..... | 240 |
| I.1.3.1 Contenus Animal et Humain..... | 240 |
| I.1.3.2 Contenus dits agressifs..... | 241 |
| I.1.4 Eléments qualitatifs (éléments dits non cotables)..... | 242 |
| I.1.4.1 Equivalents choc | 242 |
| I.1.4.2 Appel au clinicien | 242 |
| I.1.5 Synthèse | 243 |
| I.2. Analyse qualitative du Rorschach..... | 244 |
| I.2.1 Analyse par planche et problématique..... | 244 |
| I.2.2 Synthèse | 248 |

| | |
|--|------------|
| I.3. Le TAT : Synthèse des procédés | 249 |
| I.4. Analyse qualitative du TAT..... | 250 |
| I.4.1 Analyse par planche et problématique..... | 250 |
| I.4.3 Synthèse | 257 |
| II. Hypothèse 1 Cohorte des enfants de latence..... | 258 |
| II.1. Approche quantitative au Rorschach..... | 258 |
| II.1.1 Mode d'appréhension : les Dbl..... | 258 |
| II.1.2 Déterminants et investissement de la réalité interne..... | 259 |
| II.2. Analyse qualitative du Rorschach | 263 |
| II.2.1 Analyse par planche et problématique..... | 263 |
| II.2.2 Synthèse..... | 268 |
| II.3. Le TAT : Synthèse des procédés | 269 |
| II.4. Analyse qualitative du TAT | 270 |
| II.4.1 Analyse par planche et problématique..... | 270 |
| II.4.2 Synthèse..... | 279 |
| III. Constats et pistes de réflexion de l'hypothèse 1 | 280 |
| IV. Hypothèse 2 : Cohorte des adolescents..... | 283 |
| IV.1. Aspects généraux du fonctionnement intellectuel..... | 283 |
| IV.1.1 Analyse par indices | 283 |
| IV.2. Processus de pensée au Rorschach..... | 286 |
| IV.3. Au TAT | 288 |
| IV.3.1 La temporalité | 288 |
| IV.3.2 L'emballement psychique, un échec de l'inscription temporelle ?..... | 289 |
| IV. 3.3 L'écart entre les instances et la passivité face au temps qui passe..... | 290 |
| IV.4. Synthèse | 291 |
| V. Hypothèse 2 : Cohorte des enfants de latence..... | 292 |
| V.1. Aspects généraux du fonctionnement intellectuel..... | 292 |
| V.1.1 Analyse par indices | 292 |
| V. 2. Processus de pensée au Rorschach..... | 296 |
| V. 3. Au TAT | 299 |
| V.3.1 Analyse de la temporalité | 299 |
| V.3.2 L'échec de l'inscription temporelle..... | 299 |
| V.3.3 L'effacement du temps et la non-reconnaissance de la différence des sexes et des générations | 301 |
| V.4. Synthèse..... | 302 |
| VI. Pistes de réflexion à partir de l'hypothèse 2 | 302 |
| Partie IV : Discussion..... | 307 |
| Les pères..... | 309 |
| 1. D'une somme de « petites » ruptures au bouleversement narcissique :..... | 309 |
| 1.1 La question du choix | 309 |
| 1.2 Nostalgie et idéalisation | 310 |
| 1.3 Incidences narcissiques de la paternité..... | 312 |
| 2. La migration agit-elle comme castration ?..... | 312 |
| 2.1 Le narcissisme phallique | 312 |
| 2.2 Le père désautorisé..... | 314 |

| | |
|--|-----|
| 2.3 L'absence du tiers dans la relation à la figure maternelle | 314 |
| 3. Pouvons-nous parler de traumatisme ?..... | 315 |
| 3.1 Les incorporats culturels : un noyau traumatique ?..... | 317 |
| 3.2 Marques traumatiques chez les pères | 321 |
| Les descendants..... | 322 |
| Discussion de l'hypothèse 1 | 322 |
| 1. La transmission | 322 |
| 1.1 Transmission de l'histoire paternelle : un vécu difficile à raconter | 322 |
| 1.2 Enjeux de transmission : processus de filiation et d'affiliation | 323 |
| 2. Modélisation du repérage de l'altération de la transmission père enfant..... | 324 |
| 2.1 Premiers constats d'une altération des processus de la transmission..... | 325 |
| 2.2 Positionnement identificatoire et menaces identitaires | 326 |
| 2.3 Repérage des bribes traumatiques chez le descendant | 329 |
| 2.4 Événements symbolicides | 330 |
| 3. Les pistes d'ouverture suite à la confrontation à l'hypothèse | 332 |
| 3.1 Représentations de la violence | 332 |
| 3.2 Signifiants énigmatiques | 334 |
| 3.3 De l'énigme à l'ailleurs..... | 341 |
| Discussion de l'hypothèse 2..... | 344 |
| 1. Positionnement épistémologique..... | 345 |
| 1.1 Le tout cognitif : un leurre qui s'oppose à la complémentarité des approches | 345 |
| 1.2 Le fonctionnement psycho-affectif et cognitif de l'enfant est dynamique..... | 347 |
| 2. L'environnement..... | 347 |
| 2.1 Souffrance contemporaine et ses incidences sur la structure familiale..... | 347 |
| 2.2 La violence sociale et ses incidences sur la paternité..... | 348 |
| 2.3 Les contraintes structurelles et sociales liées à la migration..... | 349 |
| 3. Les incidences sur le fonctionnement du descendant..... | 350 |
| 3.1 Repérage des failles de symbolisation à l'épreuve d'efficacité intellectuelle | 350 |
| 3.2 Problématique de perte, quand l'objet n'est plus visible. | 352 |
| 3.3 Investissement interrompu : poids de l'idéal du moi. | 353 |
| 3.3.1 L'injonction de réussite est-elle celle de renarcissiser le père ?..... | 353 |
| 3.3.2 La latence | 354 |
| 3.3.3 L'adolescence..... | 355 |
| 3.4 Repérage dans les épreuves projectives | 357 |
| 4. Pistes d'ouverture suite à la confrontation à l'hypothèse | 361 |
| 4.1 Une problématique des limites ?..... | 362 |
| 4.1.1 Le faux self cognitif comme reflet du faux self adaptatif paternel ?..... | 362 |
| 4.2 Une temporalité particulière..... | 366 |
| 4.2.1 De la latence à l'adolescence : deux temps nécessaires..... | 366 |
| Articulation clinique..... | 369 |
| 1. Spécificités des dyades père-enfant..... | 369 |
| 2. La carence de la fonction paternelle liée à la migration vient-elle jouer dans les problématiques de nos sujets ?..... | 370 |
| 3. Spécificités des épreuves projectives en fonction du contexte socio-culturel..... | 371 |

| | |
|---------------------------------|------------|
| Réflexions thérapeutiques | 375 |
| Limites de la recherche | 379 |
| Conclusion..... | 382 |
| Bibliographie..... | 387 |

Introduction

« El destierro es redondo:
un círculo, un anillo:
le dan vuelta tus pies, cruzas la tierra,
no es tu tierra,
te despierta la luz, y no es tu luz,
la noche llega: faltan tus estrellas,
hallas hermanos: pero no es tu sangre.
Eres como un fantasma avergonzado
de no amar más a los que tanto te aman,
y aún es tan extraño que te falten
las hostiles espinas de tu patria,
el ronco desamparo de tu pueblo,
los asuntos amargos que te esperan
y que te ladrarán desde la puerta ».

Pablo Neruda – *Exilio*.

« L'exil est rond
Un cercle, un anneau :
tes pieds en font le tour,
tu traverses la terre,
et ce n'est pas ta terre,
le jour s'éveille
et ce n'est pas le tien,
la nuit arrive :
il manque tes étoiles,
tu te trouves des frères :
et ce n'est pas ton sang.
Tu es comme un fantôme embarrassé
de ne pas aimer plus ceux qui t'aiment si fort,
et n'est-il pas vraiment étrange que te manquent
les épines ennemies de ta patrie,
l'âpre détresse de ton peuple,
les ennuis qui t'attendent,
et qui aboieront dès le seuil de la porte... »

Avant d'introduire les conceptions théoriques de cette étude, il nous paraît nécessaire de retracer les étapes qui nous ont conduit à l'élaboration de notre recherche. Cette thèse, fruit de quatre années intenses, s'inscrit dans le prolongement de notre mémoire de Master II, portant sur les modalités de transmission culturelle du père à son enfant et réalisé sous la direction de Pr M-R. Moro¹. La genèse de ce mémoire s'enracinait elle-même dans l'intérêt profond pour la place du père migrant dans le développement de l'enfant né en France et aux éléments culturels qu'il lui transmet.

En raison des nombreux déplacements de populations que connaît notre société, nous avons accordé une importance à l'accès à la paternité en situation migratoire. C'est donc dans ce contexte que nous nous sommes positionnés pour l'élaboration du mémoire afin d'écouter l'histoire de pères venus d'ailleurs et ce qu'ils transmettent de leur monde d'origine, à leurs enfants. Nous avons dégagé des constats intéressants, dont l'un d'eux est le socle de la problématique de la thèse.

D'un point de vue historique, en France jusqu'au milieu des années 1970 la population migrante (essentiellement masculine) était appelée pour combler les besoins de main d'œuvre. C'est à partir de 1974 que les politiques gouvernementales freinent l'appel à une main d'œuvre « non qualifiée », ce qui laisse place à des migrations essentiellement familiales (regroupement familial, etc.).

Les pères, venus pour motifs économiques, étaient portés par un désir de retour qui, à notre sens, ne permettait pas de penser l'investissement du pays d'accueil comme définitif. Effectivement, comment investir un nouveau pays, ses codes, ses normes, ses modèles lorsque le père regarde vers l'ailleurs ? Ces pères qui étaient pour la plupart venus *temporairement* en France se retrouvent en quelque sorte *retenus* ici par la naissance de leurs enfants. Ce constat montre que *l'entre-deux* dans lequel se situent les pères tient également à la naissance des enfants en France et cela doit être considéré ensuite dans les enjeux de transmission.

Dans l'actualité le flux migratoire toujours grandissant vient interroger le devenir des enfants de migrants vis-à-vis de leur fonctionnement psychique et cognitif, mais ce questionnement implique, pour y répondre, une temporalité nécessaire quant à l'intégration sociale et professionnelle des familles.

¹ Seijas, L. (2015), *Père-mission de transmettre : La transmission culturelle du père à l'enfant*. Mémoire de Master II Recherche, soutenu à Paris Descartes.

Il nous a semblé pertinent de poursuivre avec une population de recherche venue pour motifs économiques, et non pas avec les personnes récemment arrivées en France qui ont connu des traumatismes au sens évènementiel (torture, perte, précarité actuelle, etc.), ne permettant pas de prendre en compte la notion d'après-coup que nous jugeons essentielle pour considérer les potentielles transformations du sujet. En effet, l'étude d'A. Nguyen (2014) montre que la souffrance psychique du réfugié est reléguée en arrière-plan puisque dominant des éléments de l'ordre du réel et du concret qui viennent imprégner l'espace thérapeutique (obtention de carte de séjour, d'un logement, etc.).

Dans ce contexte sont apparus un certain nombre d'obstacles épistémologiques. En nous intéressant à ce qui s'opère dans la transmission du père migrant à son fils, nous pensons retrouver des traces du traumatisme que produirait la migration chez le descendant, or cette perspective a été réinterrogée. À partir des notions théoriques, nous ne parlerons pas d'un traumatisme au sens évènementiel, mais de plusieurs ruptures connues par le père à son arrivée en France, qui le fragilisent dans sa fonction. Cela aurait des incidences sur les processus de transmission père-enfant, eux-mêmes mis à mal par les transformations vécues par le père.

Dès les premiers écrits de S. Freud est évoqué ce qui peut se transmettre de génération en génération. L'appareil inconscient de la transmission est perçu comme un moteur dans le transfert de l'héritage affectif, ce dernier étant issu « des coutumes, cérémonies et prescriptions que le rapport primitif au père originaire avait laissées derrière lui » (Freud, 1913, p.314). La construction du fonctionnement intrapsychique de l'individu s'appuie sur l'environnement et l'enfant qui naît d'une mère et d'un père, premièrement couple avant d'être parents : il arrive dans un univers d'ores et déjà teinté d'historicité. L'enfant est souvent conçu dans un *désir narcissique*, et devient à sa naissance, le support de tous les désirs, souhaits et fantasmes parentaux qui signent avec lui, inconsciemment, un pacte narcissique (Aulagnier, 1975). Ce contrat active les fantasmes des futurs parents qui se mettent à rêver d'un enfant *parfait* et en projetant leurs idéaux sur lui.

Le sujet devient alors membre constitutif de la transmission des générations puisqu'il reçoit ce qui a été hérité antérieurement, et à travers sa propre individualité, vient parsemer d'éléments nouveaux cette mosaïque familiale. Il est nécessaire que l'individu placé en position de récepteur, destinataire d'une histoire collective et ancestrale soit en mesure de composer avec cet héritage, de l'élaborer psychiquement et de l'intégrer à sa propre subjectivité.

De fait, lorsque les adultes transmettent « une » culture à l'enfant, ils lui donnent à assimiler une série complexe d'enchevêtrements recouvrant la disposition dedans-dehors mais également l'opposition entre la culture manifeste et la culture latente (Nathan, 1986). Dans un même mouvement, l'enfant assimile la culture qui lui est transmise ce qui lui permet parallèlement d'acquérir le statut de sujet.

À ce propos, nous nous sommes posé la question suivante : *les processus de subjectivation de l'enfant peuvent-ils être mis à mal lorsqu'il y a des changements de cadre et des contenus culturels, du côté paternel ?*

Ces changements, renforcés lors de la migration, s'apparentent à des crises, mais relèvent à notre sens de transformations nécessaires.

En situation de migration, le père est habité de repères culturels différents de ceux d'ici et qui sont constitutifs de son identité. L'accès à la paternité dans ce contexte soulève une contradiction des modèles éducatifs, de la place accordée à la pratique religieuse, à l'autonomie comme aux attentes professionnelles, car ils s'affilient davantage, comme nous le verrons, aux contenants culturels d'origine.

Il est important de considérer que certaines formes de souffrance naissent de l'impossibilité à effectuer ce travail de transformation des contenus originaires. Nous pouvons parler d'un sentiment d'échec par rapport à la société, où certains sont sensibles à la présence d'éléments sociaux en décalage avec ceux qu'ils ont connus. L'évolution de la famille moderne atteste de l'effacement d'une société patriarcale, jusque-là infiltrée des traces du *pater familias*, où femmes et enfants étaient soumis à l'autorité paternelle. Cette dimension est particulièrement présente chez les pères rencontrés, qui déplorent la perte de l'autorité paternelle en France.

Ces changements d'équilibre sont importants à prendre en considération, car ils entrent en jeu dans l'accès à la subjectivité de l'enfant. Il y a, à notre sens, diverses possibilités en ce qui concerne les enjeux et modalités à l'œuvre dans les relations familiales. Si ces modalités sont rompues, tout n'est pas pathologique puisqu'il est possible que le changement mène vers des transformations positives et créatives. Nous nous inscrivons dans l'idée qu'il faut concevoir qu'il existe plusieurs formes de familles, ce qui amène à une certaine complexité, la diversité, à savoir qu'il n'y a pas un modèle universel de la famille.

Mais, lorsque ces modifications d'équilibre sont intolérables, se retrouve dans la transmission un versant négatif qui s'entend comme une part transmise encryptée « venant de la sorte faire

retour dans la réalité à travers les générations sans pouvoir être décodée par les sujets » (Bastien, 2001, p.171). Lorsque la transmission ne peut être *dé-toxifiée* de ses amas traumatiques, elle devient lourde et excède les capacités de symbolisation du sujet entraînant un enkystement de l'histoire familiale éventuellement qui se réactualise dans et par les générations suivantes.

Nous situons notre recherche à la croisée de trois axes qui sont : les aspects du fonctionnement psychique individuel du père, ceux de l'enfant ainsi que les aspects intersubjectifs propres à la triade père-mère-enfant.

Nous faisons l'hypothèse que les différentes ruptures vécues pendant et après la migration donnent au contexte migratoire une valeur traumatique qui altère **la figure paternelle et sa fonction dans ses processus de contenance et d'étayage** (en ce qu'elle incarne d'autorité et de soutien identificatoire). Il y aurait un dysfonctionnement dans le lien filiatif père-fils.

Nous considérons ensuite qu'il y a un lien entre la fragilisation du fonctionnement psychique des pères, due au « traumatisme » migratoire, et les difficultés d'apprentissage pour les enfants en période de latence (à savoir apprendre à lire, écrire, faire des opérations mathématiques, etc.) comme un désinvestissement scolaire chez les sujets adolescents (chute des notes, redoublement, problèmes de comportement en classe, etc.).

En ce qui concerne notre travail de recherche et pour répondre à notre problématique, l'étude s'ancre théoriquement dans la psychanalyse et dans une perspective métapsychologique. Nous débuterons avec **l'étude de la littérature** liée à notre problématique de recherche. Au cours de sa construction psychique, le nourrisson perçoit la présence d'un autre, qui n'est ni lui-même ni la mère. Prémices d'une distinction moi/non-moi, il est confronté précocement à cette première triangulation (qui n'est pas encore celle œdipienne). Cet autre indéfini ouvre un espace tiers, constitué d'un objet encore partiel qui va progressivement devenir définitif.

Nous nous attacherons dans le premier chapitre, à rendre compte des fonctions paternelles et en quoi elles participent au développement de l'enfant, en précisant l'évolution de celles-ci – de S. Freud à ce jour – ainsi que les débats contemporains que la paternité, indépendamment de la migration, soulève. Comme nous le verrons, c'est au regard de l'ambivalence des sentiments que le père va prendre toute son importance, il apparaît comme un facilitateur de ce processus d'élaboration de l'ambivalence. Ainsi, la fonction paternelle semble faire office de liant en ce qui concerne l'intériorité du sujet, elle protège les espaces maternels des possibles attaques destructrices de l'enfant. La place du père ne peut se faire sans

considérer celle de la mère qui, lorsqu'elle s'efface physiquement ou psychiquement, invoque la figure paternelle auprès de l'enfant. L'apparition du père soutient l'enfant dans l'accès à la différenciation, elle-même indispensable pour accéder à la symbolisation, au langage et à la reconnaissance des sexes et des générations.

Dans le deuxième chapitre de l'étude de littérature nous détaillerons les notions de transmission et de traumatisme dans l'épistémologie psychanalytique qui est la nôtre afin de saisir, dans le troisième chapitre, les répercussions psychiques possibles de la migration sur les processus et les enjeux de la transmission entre générations, mais aussi les réaménagements. Nous considérons également, en raison de l'objet d'étude, nécessaire et complémentaire d'intégrer la perspective théorique dite transculturelle afin de pouvoir explorer la problématique plus largement, mais, aussi, de considérer le double ancrage culturel de l'enfant notamment concernant l'évaluation psychologique au sein d'un contexte migratoire.

Dans notre **partie épistémologique et méthodologique**, nous exposons tout d'abord les fondements épistémologiques ainsi que notre positionnement en ce qui concerne la recherche en psychopathologie clinique et les raisons qui expliquent notre posture. Nous incluons dans cette partie tout un volet sur l'analyse des épreuves projectives en contexte transculturel. Cela vise aussi à l'adaptation des outils que nous utilisons pour répondre aux modifications socio-culturelles actuelles. Nos fondements épistémologiques constituent un socle nous permettant d'aborder le cadre méthodologique de cette recherche.

Pour recueillir les données cliniques, nous avons réalisé des entretiens familiaux (père et mère), des entretiens approfondis avec les pères ainsi que des bilans psychologiques avec les enfants et les adolescents. Les épreuves psychologiques utilisées incluent à la fois des épreuves d'efficience intellectuelle (WISC IV et WISC V) et des épreuves projectives (Rorschach et TAT).

Nous avons choisi d'intégrer deux cohortes, une d'enfants en latence et l'autre d'adolescents. Initialement, l'inclusion de la population adolescente avait une visée d'enquête exploratoire afin d'affiner notre méthodologie et l'opérationnalisation des hypothèses. L'intérêt que nous portons à une double analyse de deux cohortes tient du fait que les enjeux et les traitements qu'implique l'adolescence dépendent, entre autres, d'une bonne traversée latencielle. De fait, il y a un renouvellement du travail de séparation qui pourrait éventuellement permettre plus de distance qu'en latence. Il nous semble inconcevable de penser l'adolescence sans prendre en considération la période de latence et la séparation qu'elle induit avec le premier temps de la sexualité humaine (qui se réveillera à nouveau à l'adolescence).

Nous présenterons ensuite **les résultats** en deux parties distinctes. La première regroupe l'analyse transversale des entretiens avec les pères, comportant une analyse thématique générale puis à une analyse de contenu. Cette dernière se base à la fois sur les entretiens de recherche avec les pères et sur les entretiens cliniques d'anamnèse, où les mères sont reçues. Nous présenterons à partir de celle-ci deux cas : un père d'adolescent et un père d'enfant de latence². La deuxième partie, consacrée aux descendants, présentera les résultats par hypothèse et par cohorte et ouvrira sur des pistes de réflexion qui nous servent de socle à la partie discussion.

La discussion permettra, à partir des pistes de réflexion proposées à l'issue des résultats, une restructuration des concepts employés au cours de cette thèse, l'articulation clinique des données recueillies. L'articulation des données cliniques issues des outils employés viendra apporter un éclairage quant à l'appropriation subjective que fait l'enfant de l'histoire paternelle et l'usage des épreuves projectives contribuera à soulever le voile de possibles traces cachées dans les liens trans- et intergénérationnels inconscients au regard de la transmission et des liens d'appartenance (Lefebvre, 2013). Nous présenterons également nos réflexions thérapeutiques ainsi que les limites que notre étude a rencontrées.

² L'ensemble des entretiens analysés se trouve en annexe. Tome 1.

Partie I : Etude de la littérature

Chapitre 1 : Le père

*« La société, le monde roulent sur la paternité,
tout croule si les enfants n'aiment pas leur père ».*
Honoré de Balzac – Le père Goriot.

Les écrits analytiques ont longtemps donné au père une fonction de tiers séparateur et interdicteur entre la mère et l'enfant. De sa fonction, dépendrait la capacité à vouloir s'individualiser de la relation exclusive à l'objet d'amour primaire. *De facto*, la genèse de possibles troubles psychiques se voit généralement attribuée à la part du père et plus spécifiquement à sa non-part c'est-à-dire son absence. Mais à trop affirmer que nous subissons un déclin de la fonction paternelle, nous favorisons de nouvelles formes de rejet de la place du père. Il nous semble nécessaire d'accorder, mais aussi de modéliser cette place en considérant les mutations que connaît notre société. Nous nous intéresserons d'abord à ce que la psychanalyse considère du père et de sa fonction. Il s'agit de mettre en lumière sa fonction à la fois dans le psychisme individuel et collectif mais aussi ensuite de s'intéresser aux différentes fonctions paternelles, notamment selon le contexte culturel.

Il ne suffit pas que le père soit présent pour qu'il assure sa fonction, qui nous le verrons ne se résume pas uniquement à celle de *tiers séparateur*, il faut que dans le lien père-enfant, un échange se fasse et que chacun se reconnaisse mutuellement. Plus précisément, que l'enfant « soit reconnu comme sujet par le père, lequel ne saurait être limité à amener « la loi », sauf justement dans l'économie psychique misérable des névroses » (Richard, 2008, p.77).

Toutefois, il nous semble nécessaire pour mieux concevoir l'évolution de la figure paternelle et de sa fonction, de partir de ce que nous avons nommé « le père en héritage » en écho à la théorie freudienne du meurtre du père de la horde primitive (Freud, 1913).

1. Le père en héritage

La constitution de l'image paternelle implique deux mouvements : « un temps politique et un temps familial » (Hurstel, 2004, p.75). Le temps politique correspond au socius où par étayage sur les traditions familiales et généalogiques se constitue l'image du père comme un « tiers

social ». Le temps familial est quant à lui celui de la transmission des interdits notamment dans la résolution œdipienne de l'enfant. Toutefois, si les interdits peinent à être transmis, la différenciation entre mère et enfant peut être compromise, ce qui provoque « un narcissisme sans limitation véritable » que F. Hurstel appelle « nostalgie de la mère » (Hurstel, 2004, p.77). Ces deux temps intègrent la dimension de transmission entre les générations et les représentations et constructions fantasmatiques qu'elle comporte. Dès lors, « qu'il soit autre de l'objet, objet analytique, processus tertiaires, objet culturel, le tiers ne représente pas toujours la fonction paternelle, mais l'expérience qui en est faite y renvoie forcément, obliquement » (Chambrier, 2008, p.104-105).

Pour mieux le comprendre, il nous semble nécessaire de reprendre la continuité entre la problématique freudienne de la culture et les premiers écrits sur la place du père. S. Freud pose les jalons de l'intérêt pour la figure paternelle par la place nodale que son propre père a pour lui. Il écrira ainsi à Kardiner, « le contre-transfert paternel s'impose à moi parce que le père occupe une place fondamentale dans mes pensées (...) Je cherche sans cesse, jusque dans les cures, à faire avancer la théorie du père, fût-ce au détriment de ces cures. Mais je n'ai jamais réussi à vraiment faire entrer le père dans la métapsychologie » (Kardiner, 1977, *Op. cit.* in Tort, 2013, p.1668). Cherchant par là à définir une théorie du père inscrite dans la psychanalyse, S. Freud énonce les obstacles eux même imputables aux éléments contre-transférentiels qu'il a rencontrés et qui demeurent des fantasmes sociaux reconduits et non analysés (Tort, 2013).

Afin de saisir les enjeux du lien filiatif il convient de partir du mythe du meurtre du père de la horde. Celui-ci semble se perpétuer de génération en génération et constitue le socle de l'interdit du meurtre et de l'inceste. Il peut certes paraître étonnant d'accorder autant d'importance à un mythe, mais nous verrons, par l'analyse de l'ouvrage *Totem et Tabou* (Freud, 1913) qui se veut anthropologique, ethnologique et à la fois analogue à la compréhension de l'instauration et de la transmission des interdits, comment s'y joue une identification narcissique dans le lien père-fils qui mérite d'être considérée encore à ce jour.

1.1 L'interdit et sa transgression

La crainte de l'inceste, premier axe de l'ouvrage de S. Freud (1913) montre que dans la société persiste l'existence du tabou. Le totem symbolise, dans chaque clan, le représentant politico-moral-religieux qu'incarne le père ancestral. Il possède également une part immatérielle, écho à la dimension spirituelle, pouvant interagir avec les oracles. La transmission se fait

généalogiquement, chaque enfant hérite du lien au totem par la lignée maternelle, le plus souvent, mais également dans quelques cas par la lignée paternelle.

Dans l'ouvrage freudien, c'est le totem, grande instance surmoïque extérieure, qui régit les lois morales et sociales. Il promeut l'interdit et délivre les sanctions les plus graves en cas de transgression. Toutefois la filiation était instituée par le totem et non plus par le lien de sang, ce qui pouvait *de facto* rendre plus complexe l'exclusion complète de l'inceste. S. Freud pensait alors que dans ces sociétés, les liens de filiation et de parenté entre les membres de la famille ne visaient pas à lier deux individus mais, à nommer l'individu par rapport au groupe. Dans ce contexte, un homme est père, non par ses semences procréatrices, mais au travers de l'ensemble des hommes de la tribu qui, par le lien du mariage, auraient été pères également. Sont ainsi mères, l'ensemble des femmes ayant enfanté et frères et sœurs les descendants interagissant dans le groupe (Freud, 1913). Si le groupe prime sur l'individuel cela ne conduit pas pour autant à une union groupale qui réduirait les mœurs et les lois totémiques. L'ambivalence à l'égard de la figure paternelle projetée, sur le totem, condense hostilité et tendresse et est contenue par l'impossibilité de transgresser l'interdit sous peine de représailles. La projection naît de ce conflit irreprésentable puisqu'elle viendra permettre l'expression des sentiments hostiles sur l'extérieur.

Pour S. Freud (1913), le sujet qui transgresse se pense instantanément contaminé par le tabou. L'exclusion ou la mise à l'écart du transgresseur, la sanction visible pour et par tous vise à réinstaurer la dangerosité à laquelle s'expose le sujet. Le châtement semblerait donc ici, faire office de limitation et de préservation du tabou comme un acte irréalisable et réprimé. Or, « le tabou n'est tout de même pas une névrose, mais une formation sociale ; ainsi, la tâche nous incombe d'indiquer également où il faut trouver la différence principielle entre la névrose et une création culturelle telle que le tabou » (Freud, 1913, p.155). De même que l'acte transgressif était associé dans les premières sociétés à la crainte de rétorsion, il a au cours de l'évolution sociale été érigé comme interdit inébranlable.

La société était dominée par le père mais c'est parce qu'il y a eu meurtre du père de la horde que l'entraide fraternelle a été possible (Pellegrin, 2015). C'est pour ainsi dire, le meurtre du père qui permet que les fils s'autonomisent et s'unissent entre eux pour former une société. Le meurtre du père devient un acte groupal (Villa, 2013). L'affranchissement opéré par la coalition des frères permet de créer des substituts répartis sur chacun des membres, ce qui vient amoindrir la déchéance de la toute-puissance paternelle mais les protège d'un trop plein de culpabilité (*Ibid.*).

1.2 L'ambivalence à l'égard de la figure paternelle

L'ambivalence à l'égard de la figure paternelle qui proviendrait de la tentative de réparation face à la culpabilité qui apparaît suite au meurtre du père de la horde. En considérant donc cette historicité et son articulation avec la fantasmagorie individuelle, se dessine la compréhension de la culture. La culpabilité liée au fantasme du meurtre du père se retrouve au cœur de l'angoisse de castration, qui, par crainte de rétorsion, sert d'issue au complexe œdipien. Il s'agit de dénouer ce qui est propre à l'individu et ce qui appartient à la fois à la culture, au collectif.

L'aspect social et collectif souligné par S. Freud provient de l'alliance des fils et la révolution sociale actée par le meurtre du père de la horde primitive qui est une figure à la fois aimée car il protège par sa toute-puissance mais cette dernière le conduisant par la même à être tout aussi haï qu'il est aimé (Freud, 1913).

Ce mythe illustre l'accès à l'identité psychique individuelle à travers les diverses expériences vécues généalogiquement et est garant de la transmission des interdits : « Ils [*les fils*] créèrent ainsi, par la *conscience filiale de la faute*, les deux tabous fondamentaux du totémisme qui devaient concorder avec les deux désirs refoulés du complexe d'œdipe » (Freud, 1913, p.249). Toutefois, le postulat freudien suppose la transmission de caractère acquis, l'hérédité des dispositions et plus encore des situations affectives qui résonnent avec la transmission du meurtre du père de la horde. La notion de totem intériorisée s'articule avec le narcissisme primaire qui résulte en partie des modalités identificatoires. Si le mythe du meurtre du père se réactualise c'est bien parce-que « l'omniscience du surmoi, héritier direct du ça, se moque de la différence face à l'autorité interne quand l'acte n'est accompli que par l'intentionnalité de la pensée » (Freud, 1929, p.324). Nous retrouvons là, condensé dans la figure totémique, un levier pour une nouvelle économie pulsionnelle.

En considérant que la préservation des générations est due, non pas à une seule personne, mais à une aire universelle qui contient les traditions, rites et événements historiques générationnels et qui se développe en toile de fond du psychisme humain, quelle serait la fonction paternelle pour différencier les générations ?

La construction psychique de l'enfant et le déplacement des sentiments destinés à l'objet d'amour maternel, vers une identification à l'objet paternel garantit, une fois la temporalité psychique établie, une inscription du lien. La temporalité se fonde sur l'après-coup qui permet le détachement de l'objet d'amour primaire (Chervet, 2013). Plus précisément, « le père advient en

même temps que cette dynamique est soumise à un impératif d'inscription active dans chacun de ses moments, successivement dans l'illusion première, dans la déception, puis dans la nouvelle signification issue du renoncement » (*Ibid.*, p.1511). La fonction paternelle, dans un processus d'après-coup, est le socle soutenant l'investissement de nouveaux objets pour l'enfant.

Si le sujet est bercé par l'illusion d'une continuité intarissable, cela s'accompagne souvent d'un déni de la réalité. La levée du déni fait apparaître la désillusion face au sentiment de continuité absolue, désillusion qui permet finalement d'accepter le renoncement à l'objet (Chervet, 2013). C'est par la levée du déni d'omnipotence qu'est reconnue la désillusion et que l'enfant perçoit cet autre qu'est le père. Ce passage est, par le refoulement, gardé en mémoire, pour revenir plus tardivement.

1.3 Un mythe constitutif des fonctions paternelles à venir ?

Ce père de la horde primitive, qui possède toutes les femmes est théoriquement inhibiteur à l'égard des fils. Les motions pulsionnelles agressives visant à détruire le père seraient animées par le désir de prendre sa place. Cependant prendre la place du père correspond finalement à se voir mourir ce qui répète le destin mortifère du père de la horde primitive. La culpabilité d'avoir détruit l'objet prend le pas sur le désir d'agir (Kahn, 2013, p.1503).

Le père de la horde primitive contient l'idéal narcissique primaire (toute puissance et immédiateté de l'accomplissement des désirs) car il est support des projections des descendants. « Le narcissisme primaire, battu en brèche par les premières frustrations et déceptions se réfugie dans la figure du père de la préhistoire personnelle » (Roussillon, 2013, p.1370).

Qui dit inhibition et frustration dit satisfaction qui survient après le meurtre du père. La satisfaction sous sa forme fantasmatique, dans le transfert ou les déplacements, provient non pas du plaisir pur mais du renoncement à une satisfaction directe (Villa, 2013). L'extériorité des lois, garante de l'interdit et préservant psychiquement le sujet, sert à l'émergence de la toute-puissance sous forme de fantasme, nouveau compromis qui renvoie en réalité à ce que représentait le père de la horde. En ce sens, les interdits et la morale sociale découlent plus spécifiquement de la crainte qu'en occupant à leur tour la place du père, ils soient condamnés au même sort : leur mise à mort.

Le meurtre du père est considéré comme un héritage archaïque tenant lieu des origines et de l'histoire à la fois de la société et de l'humanité (Lepastier, 2013). Si dans *Totem et Tabou* (1913), S. Freud évoque la dimension tyrannique du père, mais nous pensons que « La fonction

paternelle ne se manifeste pas d'une manière exclusivement répressive. Par le négatif du symbole métaphorisant, elle autorise sous une forme modifiée la persistance de ces désirs » (Konicheckis, 2006, p.150). De fait le père semble donc être constitutif et avoir une place décisive quant au développement de l'enfant.

A partir de l'hostilité des fils envers le père de la horde, figure pré-œdipienne, nous avons vu que finalement le mythe du meurtre du père primitif fait accéder les fils à la culpabilité et à l'ambivalence des sentiments. Ce mythe et l'analyse qu'en fait S. Freud (1913) auront permis que le meurtre devienne un fantasme, celui du meurtre parricide, lui-même structurant pour le développement de l'enfant (quand bien même il serait refoulé).

Ce mythe participe à la libération des femmes, au sens où elles n'appartiennent plus au père mais les laisse veuves. Pour S. Freud, elles restent unies par un lien symbolique à ce père de la horde, faisant que « presque tout ce que nous trouverons plus tard dans la relation au père était déjà présent dans cette liaison et a été par la suite transférée sur le père » (Freud, 1933, p.203). L'attachement à l'égard de l'ancienne figure amoureuse est déplacé sur de nouveaux objets d'amours et se perpétue lors du choix d'objet du descendant (Villa, 2013). Les nouveaux objets d'amour contiennent une part résultant du transfert de l'image du père de la horde et sa fonction, qui rappelle inconsciemment de ne pas être trop proche de l'objet maternel. L'absence du père a des conséquences sur la psyché du sujet, d'une part au regard des identifications à venir comme d'autre part vis-à-vis de la distance qu'il instaure entre mère et enfant. (Dechaud-Ferbus, 2013).

2. Fonction(s) paternelle

Ne souhaitant pas tomber dans le clivage entre le paternel versus le maternel, nous rejoignons les perspectives de C. Delourmel (2013) évoquant « le principe tiercéisant » ou de F. Villa (2013) théorisant « l'héritage archaïque » qui montrent, entre autres, les « traces d'une bisexualité constamment active, dans le couple d'opposés que constituent le paternel et le maternel » (Chabert, 2013, p.1516).

2.1 D'une double identification à la reconnaissance du père et sa fonction

Dans le processus identificatoire rappelons que pour S. Freud (1923), l'identification est liée aux deux parents de la préhistoire personnelle et précède tout investissement d'objet. Le processus identificatoire, au cœur de l'universalité psychique, admet une part personnelle et

tient lieu de l'histoire généalogique des membres d'une famille (Chervet, 2013). Cela laisse entendre que l'héritage identificatoire n'est pas inné, mais orchestré par la génération antérieure, où l'enfant est le récepteur et la condensation des deux psychés parentales. S'y condensent donc à la fois la perpétuation de la lignée, le prolongement et les désirs narcissiques parentaux (Chervet, 2013).

De plus, par *bisexualité* psychique il faut entendre la double identification, et contrairement au fantasme de séduction, où le père endosse le double rôle d'un protagoniste à la fois excitant et interdicteur (Chabert, 2013).

S. Freud (1885) insiste lui-même sur le lien entre le masculin et le féminin. Pour lui, ce n'est pas l'exclusion de l'un qui facilite la compréhension de ce qui se joue chez l'autre. Effectivement, la bisexualité psychique n'est pas à entendre comme la confusion du masculin et du féminin mais au contraire, comme garantissant la souplesse des identifications quitte à tendre peut être un peu plus vers un des deux pôles : « elle signale l'existence des deux, masculin et féminin, et leurs configurations singulières et plurielles, elle est donc, inévitablement, liée à la différence des sexes » (Chabert, 2013, p.1517). L'idée de choisir l'un plutôt que l'autre renvoie à l'exclusion de l'un d'eux, alors que finalement se sont les deux appareils psychiques : paternel et maternel, qui agissent en commun. Si la posture active est associée à la figure paternelle et une contenance plus passive est attribuée à la figure maternelle, les deux positions s'articulent au cœur de l'appareil psychique. L'enfant seul n'existe pas car, il reçoit des deux parents à la fois l'histoire paternelle et maternelle, héritage psychique contenant d'ores et déjà la bisexualité (Aloupis, 2013). L'enfant est face à deux appareils psychiques, si l'appareil maternel demeure premier, il n'est pas moins en relation avec le second, celui paternel. Les signifiants énigmatiques qui circulent entre les trois personnes ne proviennent pas uniquement de la figure maternelle car « les avatars de la subjectivation concernent du coup chacun des protagonistes, tout autant l'enfant que le père » (Asséo, 2008, p.292). Chacun d'eux participe à cette double dimension d'excitation et d'inhibition à la décharge favorisant l'accès à la symbolisation.

L'investissement narcissique de la figure paternelle suppose que le père puisse, de prime abord être représenté par la mère, représentation permettant *a fortiori* que l'enfant aspire à être comme celui-ci. Par cet écart, le père peut « prétendre incarner à lui seul le père des origines, représenter pour son fils l'idéal à atteindre et pour sa fille le partenaire idéal » (Fréjaville, 2013, p.1566).

Il s'agit ici du père symbolique, au sens où il est nommé par la mère, et non du père réel (au sens du biologique). En prenant comme titre « la voix du père » (Castarède, 2008, p.145), nous entendons l'appel et la nomination de celui-ci dans le discours maternel. Le chœur parental se compose ainsi de cette dyade d'intonation mère-père si bien que dans ce flot continu qu'incarne la voix maternelle, celle du père se veut plus « grave », ce qui lui permet justement d'instaurer une discontinuité (Castarède, 2008).

La figure paternelle fait office d'autre, de « non double » au sens où il n'est pas investi comme continuité du sujet, mais son investissement mène au « plaisir de la différence » (Roussillon, 2008, p.412). Par ailleurs, « l'enfant différencie presque immédiatement le père de la mère et chacun apporte une enveloppe affective différente dès la naissance (Le Camus, 2000 *Op. cit.* in Viaux, 2016, p.31). L'apparition et le rôle du père en revanche, introduit le narcissisme primaire et replace chaque protagoniste familial à sa place (Lebovici, 2001). Dans cette conception, le père dépend de la mère et de l'investissement amoureux de cette dernière à son égard, notamment pour maintenir une distance vis-à-vis de son nourrisson (Lavallée, 2013).

En suivant la pensée de S. Korff-Sausse (2016) il nous semble nécessaire d'insister sur le fait que le père n'est pas seulement père lorsqu'il est reconnu comme tel par la mère, car cette vision est d'une part relativement clivante et caricaturale, oubliant que l'enfant se construit par l'interaction avec l'environnement socio-culturel et qu'il dépend aussi de la relation qu'ont les deux parents entre eux comme amants. L'enfant qui vient au monde est entouré d'une culture propre dont l'historicité, comme celle de ses parents, impliquera la question des affiliations et des filiations. Il évolue dans une société où circulent des valeurs, des tabous, des interdits et des référents culturels qu'il s'appropriera. « Le devenir père s'inscrit obligatoirement dans un contexte social. La condition pour qu'un homme puisse exercer sa fonction paternelle est non seulement la reconnaissance de son rôle par la mère, mais aussi la reconnaissance par la société du double lien de filiation » (Korff-Sausse, 2016, p.17).

Le père est affecté à une place symbolique qui l'écarte de l'espace physique qu'il pourrait occuper. Mais cette place symbolique demeure encore peu évoquée, peut-être parce que « dans notre vie fantasmatique, la mère est une idole intouchable. Par conséquent, toucher à l'idéal de la mère est une véritable révolution » (Korff-Sausse, 2016, p.22). Il est « relégué » aux activités extrascolaires, investit une activité en commun avec l'enfant etc. Investissement qui témoigne donc du lien qui existe dans la relation père-enfant, à ce jour camouflé parce qu'il « l'exprime

maladroïtement, ou plutôt dans un style et un langage qui ne correspondent pas aux codes culturels de ses interlocuteurs » (*Ibid.*, p.23).

Si les considérations à l'égard du vécu des pères sont moins mises sur le devant de la scène, cela tient en partie de la complexité à accepter la part infantile chez le père, qui plus est au regard de l'incompatibilité de cette dernière avec la figure phallique et virile qui lui est communément associée (Korff-Sausse, 2009). Les nouvelles responsabilités liées au *devenir père* réactualisent les liens fantasmatiques œdipiens avec en conséquence toute l'ambivalence à l'égard de son propre père, portée par la crainte et le désir de faire mieux ou moins bien, ce qui peut dans certains cas fragiliser le « savoir » être père (Korff-Sausse, 2009). Au-delà de la reviviscence des liens fantasmatiques œdipiens, l'enfant qui naît amène le parent à s'identifier à lui et donc à revivre sa propre naissance de sorte que l'infantile se réveille. La naissance d'un enfant acte le passage de l'adulte au statut de parent et induit des remaniements identificatoires, parfois identitaires, pouvant donner lieu à de l'instabilité et à de la fragilité psychique.

Mais l'identification au père appelle à un double mouvement. Il s'agit d'une part d'une « identification œdipienne (masculine et phallique qui est alors une identification active : devenir comme le père) et d'autre part une identification archaïque (passive et qui, féminine, permet de recevoir le pénis du père) » (Korff-Sausse, 2009, p.146).

Cette double identification sert ensuite à ce que les contre-identifications œdipiennes se mettent en place. C'est-à-dire que les obstacles fantasmatiques meurtriers et sadiques émanant de cette identification au père rendent nécessaire de se dégager des conflits œdipiens. Dans la rivalité entre père et fils se réactualisent finalement des enjeux plus anciens de la dualité masculine, entre culpabilité, liée à la menace de castration, et identifications (*Ibid.*).

2.2 Le père agent de la castration ?

2.2.1 La triangulation œdipienne

La fonction psychique du père au départ conceptualisée par Freud dans Totem et Tabou (1913) est ensuite retravaillée au regard du complexe d'Œdipe. Elle n'est plus, depuis, représentante unique de la triangulation puisqu'elle dépend de l'espace que lui octroie la mère.

Une fois que le sujet accède à la distinction moi-non moi, il doit encore traverser la période œdipienne pour avoir accès à une autre part de sa subjectivité : le sujet sexué (et désirant). Selon Freud, cette reconnaissance s'organise sous le primat du phallus : posséder un phallus ou être

châtré. La curiosité sexuelle est éveillée et, d'après le psychanalyste, l'enfant, garçon ou fille, ne connaît ou ne valorise que l'organe mâle. Ce stade phallique va déterminer le complexe d'Œdipe chez le garçon et la fille. En effet, il est en rapport avec le désir incestueux et la rivalité avec le parent du même sexe. Lorsque le petit garçon réalise qu'il y a un autre sexe que le sien, il va d'abord nier ce qu'il a perçu. La répétition des perceptions fait qu'à un moment donné le clivage est atténué et le garçon développe d'intenses désirs érotiques envers sa mère, désirs constamment conflictualisés par le complexe de castration, puisqu'il craint d'en être châtré. L'angoisse de castration augmente en fonction des désirs érotiques œdipien envers la mère. Dans ce désir, nous voyons que si dans les premiers temps l'investissement était auto-érotique sur des objets partiels puis destiné à un objet total, la reconnaissance de la différence place la figure maternelle non plus comme objet répondant aux besoins primaires, mais étant ici désirée. Nous verrons comment ce désir est « barré » par le père, qui se pose en nouveau signifiant.

2.2.2 La métaphore paternelle

« Qu'est-ce qu'un père ? » interrogeait J. Lacan, avant de répondre : « Le père est le pivot, le centre fictif et concret du maintien de l'ordre généalogique qui permet à l'enfant de s'immiscer de façon satisfaisante dans le monde qui est ce dans quoi il naît. C'est dans un monde humain, organisé par cet ordre symbolique qu'il fait son apparition et, c'est à cela qu'il a à faire face » (Lacan, 1957-1958 [1998], p.398).

Certes, dans les sociétés « patriarcales » le père est encore perçu comme porteur de l'autorité mais d'après J. Lacan, il peine à convenir au rôle que veut lui conférer l'enfant et qui demande d'être aussi puissant que ce premier objet d'amour. Le père serait pris dans la culpabilité de sa fonction castratrice, où il est « agent de la castration, celui qui limite, réduit, à la fois l'expansion d'un réel menaçant, jouissance de la mère archaïque et situe le champ de l'Autre symbolique » (Racial, 2001, p.25).

Dans les premiers temps du développement psychique, l'enfant se vit comme étant l'objet phallique et c'est là, que nous parlons d'exclusion du père réel. Cette perception ne peut être modifiée que si la figure maternelle, objet d'amour primaire, s'absente. L'enfant est dans « une identification strictement imaginaire » en ce qui concerne le phallus, et en constatant que sa mère s'en va pour l'Autre, il remet en question ce plein pouvoir qui le liait à elle. « Le père réel n'a en rien à se montrer délibérémentivateur et interdicteur, pour apparaître comme tel à l'enfant. Seule l'incertitude de l'identification phallique de l'enfant rend celui-ci désormais plus sensible à cette présence paternelle intrusive » (Dor, 2000, p.50). Il apparaît comme privateur au sens où l'enfant pense qu'il est le seul qui comble la mère, et que donc, le père prive aussi

la mère de satisfaction en lui retirant l'enfant. Ce sont ces deux caractéristiques conjointes qui font que l'enfant se représente le père comme imposant la confrontation à l'absence de l'objet et au manque que cela induit compte tenu de la dépendance du nourrisson (Dor, 2000). La mère, dans sa relation amoureuse à l'homme-père, dépend de son propre désir pour le père, dépendance qui permet qu'advienne la loi du désir de l'Autre. « A travers la rivalité phallique orchestrée sur le mode de la privation, de l'interdiction et de la frustration, l'enfant découvre tout aussi bien que la mère est dépendante du désir du père » (Dor, 2000, p.51).

En résumé, l'enfant confronté à l'absence de l'objet maternel, l'associe au désir qu'elle a pour un autre que lui. Cette ébauche de l'apparition du tiers sous forme d'intromission de la loi du père conduit chez l'enfant à une « crise des identifications, crise de l'imaginaire » (Fages, 1997, p.20). Pour résoudre cette crise, l'enfant doit nommer le père et intégrer la loi. Le Nom-du-Père est « le nouveau signifiant qui a expulsé le précédent signifiant et causé l'absence de la mère et qui, pour ainsi dire, fait descendre plus profondément (dans l'inconscient) le signifié phallus » (Fages, 1997, p.20). La métaphore paternelle tient du fait qu'il est un signifiant venant remplacer ou prendre la place d'un autre signifiant, le S1 maternel et s'illustre par l'algorithme lacanien suivant (1955-1956) :

$$\frac{S2}{S1} \cdot \frac{\$1}{s1} \rightarrow S2 \left(\frac{I}{s1} \right)$$

En considérant que le sigle S1 équivaut au signifiant du désir de la mère, et que s1 est l'idée du désir de la mère (le phallus), la métaphore paternelle (S2) tient justement du fait que dans l'inconscient (I), soit repoussé l'idée du désir de la mère. L'équation rend ainsi compte que le signifiant du désir de la mère est barré, c'est-à-dire remplacé par la métaphore paternelle (S2). Le complexe œdipien permet que l'enfant abandonne la représentation de « l'être », c'est-à-dire le phallus, celui qui satisfait la mère pour s'orienter vers sa quête : « l'avoir ». Ce passage de l'être à l'avoir n'est cependant possible que si l'enfant entend, par désignation symbolique, qu'en l'absence de la mère est présent le père. C'est en nommant les causes de l'absence de l'objet d'amour qu'apparaît un nouveau signifiant (S2) au signifié phallus (s1). Donc « au terme de sa substitution métaphorique, le père est désormais référé au phallus par l'enfant en tant qu'objet du désir de la mère » (Dor, 2000, p.55).

C'est la reconnaissance par le nourrisson du couple parental et du désir mutuel entre les parents qui introduit le Nom-du Père. « L'avènement du *Père symbolique* comme Nom-du-Père

atteste, en effet, de la reconnaissance d'un *père castrateur* par l'enfant » (Dor, 2000, p.57). Cette reconnaissance est le fruit de l'attribution phallique au père et non plus à lui-même notamment parce que la mère n'a pas en elle l'objet qui la comble et qu'il est attribué à une personne extérieure. Sa théorisation nous amène à considérer le père non pas comme une des mailles du tissage entre la mère et son enfant mais *a contrario* a une fonction de substitution [du désir] (Lacan, 1958). Le père comme opérateur symbolique n'est plus le simple conducteur, tisseur de lien en sa fonction de connexion mais viendrait donc, en lieu et place, substituer l'objet d'amour primaire.

2.2.3 *Le stade du miroir*

L'accès au stade du miroir comprend trois étapes que J. Lacan (1966), à partir des travaux de H. Wallon (1934), reprend dans les *Ecrits I*. La première considère que l'enfant, face au miroir, ne dissocie pas son image de celle d'un autre. Ensuite, dans un second temps, il va pouvoir percevoir son reflet comme « objet réel ». La troisième étape est celle de la reconnaissance de soi dans le miroir au travers des processus d'identification qui favorisent l'avènement du « je ».

« Il suffit de comprendre le stade du miroir comme une identification au sens plein que l'analyse donne à ce terme : à savoir la transformation produite chez le sujet quand il assume une image » (Lacan, 1966, p.90). L'identification au double est pour S. Freud qualifiée de *narcissique* tandis que Lacan la dénomme *imaginaire*. Il opère cette distinction en considérant qu'il ne s'agit pas d'une identification au double de soi mais plutôt à une image qui n'est pas le sujet réel (c'est à dire sujet qui pense, vit, respire). Cette reconnaissance permet que les différentes unités du corps soient liées et qu'émerge la représentation de l'image du corps, c'est-à-dire la représentation du sujet en tant que sujet.

Comme nous l'avons vu, lors des relations précoces l'enfant se considère comme prolongement de l'autre, étape du stade imaginaire et non encore de l'ordre symbolique.

Le stade du miroir participe à la constitution de l'unité corporelle « en permettant une première expérience de localisation du corps. D'autre part il détermine une aliénation, un assujettissement de l'enfant à son image (...) » (Fages, 1997, p.17). Mais l'apparition de la figure paternelle, retire l'attribution phallique dont l'enfant s'était fait garant. C'est donc, par l'identification à la figure paternelle que se dessine l'apparition de l'ordre symbolique. En ce sens, l'accès au symbolique est concomitant à l'accès à la différence des sexes et des générations. « Cette forme serait plutôt au reste à désigner comme *je-idéal*, si nous voulions la

faire rentrer dans un registre connu, en ce sens, qu'elle sera aussi la souche des identifications secondaires, dont nous reconnaissons sous ce terme les fonctions de normalisation libidinale » (Lacan, 1966, p.91)

Le père barre ainsi la route vers le désir de la mère, (2^{ème} temps œdipien) et opère une castration symbolique. D'où l'entrée dans le troisième temps œdipien qui équivaut au renoncement à la toute-puissance et donc à être « le tout du désir » maternel (Fages, 1997, p.21). L'enfant qui accepte l'interdit fait que le Nom-du-Père advienne en tant que substitut métaphorique et symbole.

Lors de l'accès au Nom-du-Père et donc à l'ordre symbolique, l'enfant est confronté au « manque à être ». Le *phallus* est à entendre comme de l'ordre symbolique en tant que signifiant. « N'étant pas objet, n'étant pas réalité, étant lui-même signe d'une absence, il désigne de façon primordiale le manque à être. Il ouvre sur une multitude d'objets et de demandes d'objets parce qu'il n'est pas lui-même objet » (Fages, 1997, p.30-31). C'est au travers de l'espace manquant maternel que s'imisce le père et pour que s'opère la dynamique de renoncement phallique chez l'enfant. Dans cette constitution fantasmatique, la figure paternelle apparaît comme agent de la frustration car il prive l'enfant de l'objet maternel. Toutefois, c'est cette même dynamique de privation-frustration qui permet au jeu des identifications d'advenir. Cela rejoint les apports de C. Delourmel (2013) sur les pôles inhibiteur- tiercéisant de la figure paternelle.

2.3 Inhibition-tiercéisation

Pour certains, il y a chez J. Lacan une rupture totale en ce qui concerne la théorie autour du père et de sa fonction. Nous ne partageons pas ce clivage, bien que la différence puisse s'entendre. Effectivement, chez S. Freud, la fonction paternelle est celle de la transmission de la loi (interdit de l'inceste et du meurtre), ce qui vient limiter le sujet, descendant, d'une jouissance illimitée comme celle du père de la horde. Tandis que chez J. Lacan, c'est le désir de l'enfant pour la mère qui est barré puisqu'elle-même désire un autre. Ces conceptions peuvent sembler réductrices, mais nous pouvons entendre aussi bien chez S. Freud que chez J. Lacan, la question centrale du désir, de l'enfant, est la différence qu'introduit le père au regard des sexes et des générations ou de l'objet maternel. Par la métaphore paternelle, J. Lacan (1958) lie le désir et la loi, conduisant ainsi au Nom-Du-Père.

Il nous semble que la fonction paternelle agit comme un levier permettant que la différence entre la mère et l'enfant se fasse en ce qu'elle contrecarre l'investissement maternel « de tous les temps en termes de transmission de la fonction paternelle triangulante » (Cournut et Cournut-Janin, 1993, p.1426). Le complexe œdipien, lui aussi issu d'un mythe, pose également la question de l'héritage historique qu'apporte la naissance de l'enfant. De fait, aujourd'hui tout sujet traverse (selon des modalités diverses) l'œdipe. En revanche, sa forme peut varier selon la culture mais ce qui reste néanmoins universel est que, quel que soit la structure familiale et culturelle, l'enfant se place par rapport à ceux qui assurent les fonctions parentales (qu'il s'agisse de l'oncle, du frère etc, comme nous le présenterons). Le complexe œdipien a donc une fonction structurante pour inscrire le sujet dans sa lignée, lui ouvrir les repères identificatoires et la reconnaissance de la différence des sexes et des générations.

Si J. Lacan pense le père comme nécessaire et insubstituable pour le bon développement de l'enfant, A. Green (1995) apporte la notion « d'autre objet » permettant que s'instaure une « triangulation à tiers substituable » elle aussi garante de l'accès à la symbolisation.

Au regard de ces conceptions et en en reprenant l'apport de S. Freud pour lequel l'attachement pulsionnel est intrinsèquement lié à la figure paternelle, nous faisons un parallèle avec le rôle « inhibiteur-tiercéisant » de la fonction paternelle, quand bien même puisse-t-il être discuté (Delourmel, 2013). Cette notion de tiercéité rend au père une part bienveillante et protectrice et lui retire ainsi de cette part « autoritaire » qui lui est souvent associée (Green, 1995).

Il s'agit également d'entendre comment le principe paternel soutient et organise la vie psychique du descendant, notamment par « la notion d'un « couple notionnel de base : inhibition/tiercéisation » inhérent à la fonction paternelle » (Delourmel, 2013, p.1284).

2.3.1 Fonction inhibitrice

La figure paternelle, au travers de l'absence de l'objet maternel, apparaît comme inhibiteur des motions pulsionnelles, au sens où elle atténue les quantités d'excitation du nourrisson. C'est par ce mouvement d'inhibition que se fait la liaison permettant de constituer les traces mnésiques, elles-mêmes appelées dans la remémoration de l'évènement satisfaisant. L'investissement autoérotique du nourrisson naît de l'absence de l'objet ou d'une réponse de l'autre qui devient de moins en moins immédiate. La notion de censure de l'amante (Braunschweig et Fain, 1971) montre que l'investissement par la mère du corps du père est ce qui la détourne du corps du nourrisson et lui évite de l'investir comme objet auto-érotique.

Effectivement, la satisfaction hallucinatoire du désir est une première représentation symbolique de l'absence d'objet et du réinvestissement, hallucinatoire, de l'image de l'objet satisfaisant. La frustration qu'éprouve le nourrisson face à l'absence de l'objet conduit à halluciner la satisfaction qu'il ressent lors de la présence physique du sein de la mère. Ce retrait pulsionnel relance l'investissement auto-organisateur du sujet, car l'activité auto-érotique du nourrisson est constitutive de l'organisation de la trace mnésique (Delourmel, 2013). La fonction symbolisante de l'objet fournit à l'enfant de quoi pallier suffisamment au manque émergent de l'absence de l'objet d'amour et lui offre « une fonction d'appropriation subjective et subjectivante » (Roussillon, 1999, p.170). Mais c'est en comptant sur une réponse adéquate de l'objet face à la frustration que ressent le nourrisson que celui-ci peut se détacher de l'objet primaire.

Ce processus mène à la symbolisation primaire, où l'investissement d'un autre objet permet ainsi au sujet de supporter le manque de l'objet primaire. L'objet est ainsi doublement fonctionnel puisqu'il confronte le sujet à l'illusion primaire et à la destructivité, facteurs participants à l'ébauche de la symbolisation (Roussillon, 1999). La symbolisation se constitue donc à partir de l'acceptation de l'absence de l'objet, sans laquelle celle-ci peut être compromise.

La symbolisation est le liant entre le passage du deuil primaire (deuil du premier objet d'amour) vers l'identité propre du sujet (Roussillon, 1999).

La symbolisation primaire est intrinsèquement liée à l'objet, c'est-à-dire qu'il y a une intrication des processus de symbolisation entre l'objet et le sujet, avant que le sujet se les approprie indépendamment. Elle est l'étape fondamentale contribuant à transformer la matière première psychique en une représentation de chose pour ensuite favoriser la différenciation sujet-objet grâce à laquelle le sujet accède ensuite à la symbolisation secondaire (*Ibid.*). « La symbolisation, et en particulier la symbolisation « secondaire » (liant les représentations de choses aux représentations de mots) suppose une opération meurtrière, et sans doute meurtrière d'une part de la fonction paternelle primitive, celle qui incarne l'idéal narcissique premier, mais elle suppose tout autant la survivance de l'objet qu'elle n'implique sa mort » (Roussillon, 2013, p.1373).

Peu à peu se posent les jalons de la fonction de *représentance* qu'incarne l'imago paternelle dans « l'acquisition du psychisme » de l'enfant (Delourmel, 2008, p.256). Cette fonction de

représentance naît en partie de la fonction « d'auto observation » du moi de l'enfant (Green, 2008). L'auto observation apparaît comme « la conséquence d'un mécanisme de retournement sur soi. Le bébé n'est pas seulement regardé par la mère, mais également par le père » (*Ibid.*, p.20). Cette distinction permet de se focaliser sur la fonction paternelle et ses implications concernant le développement du fonctionnement psychique et affectif de l'enfant.

2.3.2 Tiers séparateur ?

Le principe paternel sert à « contrôler la décharge, s'opposer au libre écoulement du flux d'énergie, pour mettre cette dernière au service de la représentance et de l'investissement objectal, sur la base d'une triangulation qui se trouve ainsi ébauchée très précocement » (De La Gorce 2013, p.1356).

L'apparition du père au sein de la dyade mère-enfant produit chez le nourrisson un sentiment d'exclusion. L'identité de père est associée à la dimension d'après coup, c'est-à-dire qui remet à jour une part traumatique en lien ici avec la satisfaction pulsionnelle (Chervet, 2013).

La figure du père participe à la liaison entre l'affect de déception et à la conflictualité provenant de l'ambivalence à l'égard de l'objet maternel. Ce lien est primordial pour le développement psychique de l'enfant car il permet l'inscription des investissements narcissiques et objectaux de qualité. C'est par ces mouvements que verront le jour les divers processus psychiques favorisant le deuil de l'objet d'amour primaire et la résolution œdipienne. Nous percevons que sous le complexe d'Œdipe et les figures identificatoires paternelle et maternelle, l'être parents convoque la mémoire historique et l'héritage psychique des figures parentales (Maurice, 2013).

Le concept de "pare-excitant" lié à la fonction paternelle protège l'appareil psychique du nourrisson des excitations et favorise également le développement des processus de liaison. C'est en ce sens que l'appellation de « tiers-inhibiteur » (Delourmel, 2013) confère au père un rôle de calmant-contenant qui protège le nourrisson des débordements émotionnels. « La mère étant la première figure d'attachement et la première séductrice, éveille les sens de l'enfant et le père aura le rôle de pare-excitation, de tiers et d'interdicteur » (Dechaud-Ferbus, 2013, p.1560). La représentation du paternel est à penser comme une aire virtuelle qui contient tout ce qui s'entremet entre la mère et l'enfant (Chasseguet Smirgel, 2003). Ce postulat s'appuie sur le fait que l'espace psychique du nourrisson est d'ores et déjà dans l'attente du père, car l'espace psychique maternel se le représente et fait place à une « préconception du père » au sens Bionien (1962). La mère s'étaye sur son intériorité psychique, constituée des images intériorisées de son propre père et de son compagnon, père à son tour de l'enfant.

Mais la figure paternelle n'est pas si anti-pulsionnelle que cela, puisqu' avant l'abandon de sa *neurotica*, S. Freud considère le père comme acteur dans la séduction. Celle-ci comme nous le savons, est abandonnée au profit du fantasme œdipien. Par la suite, S. Freud (1929) précise que les fils de la horde primitive, trouvaient comme expression du compromis, les symptômes hystériques pour atténuer leur culpabilité. « Ainsi, l'hystérie advient aussi bien comme réminiscence d'une séduction, réelle ou fantasmée, que comme expression de culpabilité secondaire au parricide » (Lepastier, 2013, p.1593). Si le fantasme de séduction du père envers sa fille est pris en considération, l'angoisse de castration s'inscrit également au cœur des fantasmes originaires, ce qui révèle bien que la figure paternelle n'est pas « conjoncturelle et secondaire » (Roussillon, 2013, p.1370). De fait, ce principe suppose que la fonction paternelle corresponde à une instance qui inhibe les motions pulsionnelles au dépend d'une instance qui anime et revitalise. Cela omet donc de considérer les forces vivantes qui sont tout aussi au service de l'appareil psychique et de l'intégration pulsionnelle du nourrisson (La Gorce, 2013).

R. Roussillon (2013) se range du côté de ceux qui pensent le père non comme un frein mais, comme celui qui conduit le mouvement pulsionnel à son terme. Plus spécifiquement « si le père incarne pour le fils, et plus généralement ses enfants, celui qui peut aller au bout de son désir, celui-ci va se tourner vers lui pour tenter d'apprendre de lui comment faire pour réaliser cet idéal narcissique » (Roussillon, 2013, p.1371).

Concernant l'investissement narcissique, le père investit tout autant que la mère l'enfant comme son prolongement puisque le nourrisson est porteur des attentes parentales, à la fois maternelle et paternelle. Ce lien narcissique émerge notamment par la nomination de l'autre comme semblable au père, « un enfant présent, bien sûr, preuve et miroir du parent idéal d'un enfant lui-même idéal » (Viaux, 2016, p.34). Ce lien à l'enfant comme similaire à soi tient d'une juxtaposition entre la fonction paternelle et la place du père dans l'inscription filiative « d'où provient l'attachement, dans un échange narcissique avec l'enfant » (*Ibid.*, p.35).

3. Evolution de la fonction paternelle

3.1 Mutations sociales

Nous venons de voir les différentes fonctions qui sont attribuées à la figure paternelle, notamment celle qui par la différence qu'elle instaure entre mère et enfant permet qu'advienne la différence des sexes et des générations. Mais aujourd'hui, la fonction de différenciation est

défaillante, non pas en raison du statut démissionnaire parental mais parce que les avatars même de la transmission sont mis à mal (Zaouche-Gaudron, 2001).

Il est alors d'autant plus complexe de distinguer « l'être père » de ce qui entre en jeu dans la crise de la fonction paternelle dans son sens symbolique. A cela s'ajoutent également les modifications concernant ses implications post-œdipiennes dans la constitution du surmoi et de l'idéal du moi (Maurice, 2013).

Les mutations sociales et sociétales font aujourd'hui référence à un père qui doit être ambivalent dans sa fonction. Si la figure paternelle doit être porteuse d'interdit, d'autorité et de virilité elle ne doit pas moins être pourvue de tendresse et d'affection à l'égard de ses enfants (Maurice, 2013). Souvent évoqué par son absence, il va jusqu'à se dissoudre en tant que représentation dans l'appareil psychique maternel. Cet effacement conduit par ailleurs à une confusion entre l'absence réelle du père et la carence de la fonction paternelle (Ody & Smadja, 2004).

Se confondent ainsi dans les discours le père « réel » dévalorisé et disqualifié et sa fonction symbolique, où il apparaît finalement « ravalé à n'être qu'un appendice d'une imago maternelle toute puissante » (Maurice, 2013, p.1688). L'effacement du père est souvent associé au déterminant de la structure psychotique, et dans la théorie lacanienne renvoie notamment à la forclusion du Nom-du-père. Pour parler de forclusion, il faut que l'instance paternelle comme loi, véhiculant les interdits etc., n'ait jamais été admise dans le système du sujet. « Lorsque le Nom-du-père est forclos dans la psyché maternelle, la place du père peut fortement être compromise. Ce père attaque narcissiquement la mère, puisque l'enfant n'est pas vécu comme distinct de son soi (*self*) » (Scelles et Boudarse, 2016, p.62).

Dans la continuité de la forclusion du Nom-du-Père, la perte des repères conduit souvent à une reconstruction délirante du lien de filiation. Pour F. Marty : « C'est une voie qui est empruntée pour explorer les énigmes qui font barrage et qui empêchent l'enfant et l'adulte de se penser. Connaître ses origines, du moins pouvoir s'interroger explicitement à leur sujet, c'est un gage du travail de penser. Lorsque les secrets liés aux origines sont trop prégnants, ils parasitent la pensée et constituent des sortes d'interdits dont la manifestation la plus évidente se traduit souvent chez l'enfant par une difficulté d'investissement du savoir » (2003, p.30).

Pour reprendre l'algorithme lacanien évoqué plus haut, il n'y a pas de signifiant paternel qui soit venu se substituer à celui du désir de la mère. C'est-à-dire que la présence paternelle n'a su prendre place dans l'absence que laisse la figure maternelle. Elle n'est pas : la figure paternelle est forclos (Lacan, 1966).

Depuis la notion de forclusion, J. Chambrier (2008) réintroduit la défaillance de la *fonction ternaire* (trois éléments) dans la construction et l'organisation psychique. Fonction ternaire qui donne donc une importance à tous les protagonistes de la dyade, si l'on considère que le développement du sujet « relève de l'organisation libidinale et narcissique des personnages parentaux et de leur commerce objectal » (Chambrier, 2008, p.94).

En ce sens, la perte d'assises narcissiques paternelles et l'effacement souvent déclamé de ce dernier ne manquent-ils pas d'impacter le développement du sujet ? J. Chambrier évoque que jadis prédominait une « souffrance névrotique, liée à une imago paternelle autoritaire » (*Ibid.*, p.94) et à l'imposante menace de castration que celle-ci exerçait, aujourd'hui se multiplient les fragilités narcissiques dans le développement du sujet. Mais alors, comment expliquer ces fragilités ?

3.2 Y-a-t-il un déclin du père ?

Pour parler du père contemporain, il est nécessaire de reprendre les divers mouvements historiques qui l'ont hissé à cette place. « C'est cet éclatement de l'institution du père – par « institution », j'entends l'ensemble politique, juridique et social, le faisceau culturel, qui étaye la paternité en chaque société –, c'est cette pulvérisation des repères symboliques et imaginaires les plus assurés qui laisse en plan ce qui est au cœur de la paternité, sa raison d'exister : une *fonction fondamentale du père liée au sens de la filiation* » (Zaouche-Gaudron, 2001, p.62).

Il nous semble aujourd'hui bien complexe de considérer que la puissance phallique ne s'attribue qu'au masculin paternel. Les mutations sociales et *a fortiori* paternelles transforment cette idée du père porteur et héritier des mœurs que sont le mariage, l'autorité etc., en une figure paternelle communicante, qui s'engage dans la verbalisation et dans l'échange avec ses enfants. Cela conduit à une paternité dite « relationnelle » et non plus « institutionnelle » (*Ibid.*, 2001, p.58).

Parallèle qui peut être fait avec les propos de F. Hurstel (2001) pour qui la conception actuelle de la figure paternelle se rapproche plus d'*Hamlet* de Shakespeare (1603), que de la tragédie œdipienne de Sophocle. Et ce parce que l'œuvre shakespearienne dépeint un fils dépourvu d'affiliation, à la personnalité mélancoliforme. Hamlet représenterait donc ce fils, perdu dans une société en perpétuel mouvement. « Là où Œdipe exprime, par la transgression et la punition,

la loi universelle de l'interdit, le moment qui doit être vécu et dépassé, Hamlet manifeste par son inhibition le non-dépassement, la rémanence angoissante d'une relation archaïque infantile » (Hurstel, 2001, p.6).

L'enfant d'aujourd'hui naît dans une société où les affiliations et filiations sont désordonnées, ou la relation de couple se défait, ce qui produit une insécurité allant jusqu'à perturber les signifiants symboliques de père, mère, fils, etc. Ces modifications des structures familiales provoquent une perte des « significations sociales imaginaires » et de leurs fonctions structurantes pour le sujet (Castoriadis, 1996). Il semble ainsi que ce qui vient mettre à mal la place paternelle ressort de la désinstitutionalisation du siècle, « entraînant des filiations – principalement paternelles – fragilisées voire détruites » (Hurstel, 2001, p.8). Cet ébranlement des repères – à la fois symboliques et imaginaires – qui sont les socles constitutifs du sujet peut également mettre à mal les liens filiatifs entre le père et ses enfants (*Ibid.*).

Ce qui mène à poser la question suivante : « La réalité de la présence du père (physique, réelle) dans la famille entraîne-t-elle la réalité de sa présence (symbolique) dans le sujet ? » (Hurstel, 2004, p.71). Car la figure paternelle semble apparaître comme source d'identification pour l'enfant et l'écarte un peu du *giron* maternel, ce qui ouvre ainsi à une fonction exploratoire, éventuelles prémices de la pulsion épistémophilique.

La figure paternelle, pivot identificatoire, est investie avec une ambivalence qui permet en tout et pour tout de ménager le narcissisme du sujet pour qu'*a fortiori* ce narcissisme individuel s'élargisse dans un narcissisme groupal, notamment à l'adolescence.

La *Lettre au père* de F. Kafka (1952) fait écho aux problématiques de filiation et d'identification à la figure paternelle. La lettre impressionne par le déferlement d'agressivité et les critiques acerbes que l'écrivain adresse à son père. Cette figure paternelle, coupable et accusée, est finalement l'objet intériorisé dans un versant certainement persécuteur illustrant une figure « paternelle post-œdipienne d'allure surmoïque et plus différenciée » (Blanchard, 2009, p.141). Nous percevons, à l'image du père tyrannique des écrits freudiens (1913), une intégration surmoïque de même nature chez F. Kafka dont la résolution œdipienne malmenée procure un malaise dans les identifications secondaires où prédominent des incorporations archaïques (Blanchard, 2009).

L'omnipotence du père est telle, que le narcissisme de ce dernier écrase le sujet en devenir qu'a été F. Kafka. « L'impression d'être incapable de correspondre aux attentes du père, à ses projections narcissiques induisent en retour un vécu de honte et d'infériorité » (Blanchard,

2009, p.143). Face aux attentes paternelles et au mandat qu'il lui incombe de réaliser, le jeune F. Kafka ne peut que se réfugier dans une dimension aliénante, justifiant son inaptitude à combler la satisfaction de son propre père. Par l'apparente colonisation du père dans le psychisme kafkaïen, il demeure impossible pour ce dernier de s'autonomiser et de sortir du cercle idéalisation-répulsion, écho évident de la perception clivée de la figure paternelle.

Mais d'où vient cette perception ? « On a l'impression que le père de Kafka se protège de ses propres blessures en projetant les défaillances narcissiques qui le rongent sur ses enfants. Ceux-ci auraient alors appris à se protéger de tels envahissements en scotomisant certaines perceptions de la réalité et en transformant leur propre rapport au monde » (Blanchard, 2009, p.146). N'en ressort qu'une filiation entravée où aucun élément symbolique ne permet de réinscrire F. Kafka dans la lignée paternelle. De fait, ce texte pourrait être interprété comme le signe d'un défaut d'introjection de bons éléments provenant de la transmission paternelle (Blanchard, 2009). Plus encore, se dessine un désaveu du père, dans sa fonction même et dans la reconnaissance du fils ce qui conduit inéluctablement à une impossibilité pour F. Kafka d'accéder à l'identification secondaire, qui devrait conditionner sa future place comme individu subjectif et pouvant investir de nouveaux objets. Pris dans ce maillage tronqué, F. Kafka ne peut se résoudre à trouver un nouvel objet ni même à se vouloir père, car prendre la place de l'autre c'est accepter le meurtre symbolique de ce dernier.

Comme il est mentionné à diverses reprises, l'interrogation autour de la place adéquate que doit occuper le fils vis-à-vis du père soulève notamment la question de limites bien posées ou non par ce dernier. « Nous mettons davantage l'accent sur la dialectique père-fils, en référence au « nom » du Père et à sa fonction tierce... et au « non » du fils » (De Queylar, 2007, p.825). C'est le corps qui agit quand le langage n'opère pas de fonction symbolique et le manquement de limite n'est pas sans nous rappeler une mauvaise sinon partielle intégration de la loi comme garante des interdits.

Comme le souligne F. Richard (2001) l'appel au père réel et sa fonction d'étayage assure la reconnaissance de la différence des générations et le dépassement de la phase phallique. Mais lorsque l'idéalisation phallique penche du côté du trop, il est impossible d'y admettre une fonction tierce (Gutton, 2006). La généalogie fait du père un tiers inscrit dans un ordre symbolique, permettant que son descendant s'y inscrive, d'où le principe de filiation. L'enfant,

fil, hérite de cette lignée, à laquelle il se confrontera afin d'y trouver les limites adéquates et structurantes pour son devenir (De Queylar, 2007).

4. Père et culture

4.1 Ethnologie de la paternité

En nous intéressant aux pères immigrés il est nécessaire d'illustrer les différentes conceptions culturelles qui entourent la figure paternelle. Pour ce faire nous avons inclus la dimension anthropologique afin de souligner les variations de la conception du père au regard de la culture donnée. Toutefois nous serons attentifs à ne pas tomber dans le travers d'une application de « grilles culturelles » qui peuvent réduire le sujet à une culture donnée et évincer ainsi toute individualité. « En effet, mettre ainsi l'accent sur une différence culturelle fétichisée, c'est laisser croire aux gens qu'ils ne sont que les porte-parole de cultures et de traditions qui commandent leurs actes et leurs choix » (Piret, 2004, p.137). A trop se centrer sur la différence culturelle nous mettons souvent de côté les remaniements connus par les individus. Il est primordial de considérer que les remaniements sous-tendent des conflits pouvant ainsi multiplier les désaccords entre générations, surtout si les pays de naissance varient d'une génération à l'autre (Moguéro et al., 2013).

L'ethnologie de la paternité offre diverses conceptions de la fonction paternelle selon la culture. Nous nous dégageons ici des conceptions psychanalytiques mais nous tâchons d'entendre les deux approches (analytique et anthropologique) comme complémentaires et non simultanées (Devereux, 1972). Nous souhaitons, par cette complémentarité, percevoir ce qui s'origine dans le devenir et dans l'être père en élargissant la conception de la fonction paternelle.

Au regard de la culture par exemple, les travaux de G. Delaisi de Parceval (1981) mettent l'accent sur les différentes fonctions paternelles. La visée de cet écrit n'est pas de faire une liste exhaustive des diverses structures ou figures paternelles mais d'entendre qu'il n'y a pas qu'une façon d'être père puisque sa fonction, son statut, diffèrent au regard de chaque culture.

C. Lévi-Strauss introduit le structuralisme dans les années 1960, courant qui permet d'analyser les différentes productions culturelles sans faire de hiérarchie. Il décrit quelque chose qui se répète dans une culture, c'est-à-dire un même dispositif. Ce qui fonde le structuralisme est l'ensemble du dispositif, comme peut l'être la structure familiale. Dans cette dynamique, l'approche historique et anthropologique de la thèse de C. Lévi-Strauss pose les bases pour

comprendre « les structures élémentaires de la parentalité » qui sont des structures « complexes ». Il définit comme élémentaires « les systèmes où la nomenclature permet de déterminer immédiatement le cercle des parents et celui des alliés » (1949, p.1). Ainsi, les systèmes de parenté dépendent, pour Lévi-Strauss, de règles à la fois concernant l'union des époux (le mariage) et la filiation. Ces règles sont celles qui assurent l'alliance du groupe et sa permanence (Lévi-Strauss, 1949).

Ce qui est fondamental est le changement qui se produit et donne naissance à la famille que l'on connaît, point qui nous intéresse particulièrement vis-à-vis des populations délocalisées. Les liens se fondent indépendamment par rapport au lien d'appartenance. Pour C. Lévi-Strauss, c'est seulement parce que les sociétés existent que les familles peuvent exister. La culture et le lien social sont préalables à la famille.

Les travaux de M. Godelier (1997) révèlent par exemple que Les Na de Chine sont une société sans pères où ce sont les frères des mères qui élèvent les enfants. L'acte sexuel et la relation maritale se voient alors séparés de la relation parentale. A ce propos F. Richard analyse que « le complexe d'Œdipe n'y était certes pas nucléaire, mais que l'on devait supposer que chacun « savait » qu'un enfant était issu d'une scène sexuelle élémentaire entre une femme et un homme, que tel enfant était issu de la rencontre de la mère avec cet homme singulier-là, même si les concepts de père et de géniteur n'existaient pas » (Richard, 2008, p.65). Mais là encore, en prenant l'exemple des Kongos, peuple d'Afrique Centrale, nous constatons que leur structure d'origine est matrilineaire, mais que du fait de la migration des familles, celle-ci se perd. Si au Congo, le nom de famille n'est pas le nom du père, il est encore en France malgré les récents changements de lois (autorisant que figure également le nom de famille maternel), celui dont hérite l'enfant. Dans le cas des Kongos, le père doit s'acclimater à cette nouvelle attribution qui, rappelons-le, revenait à la lignée maternelle : « Dès lors que le père s'intègre dans les us et coutumes de la culture seconde, il s'inscrit *ipso facto* dans la structuration de la famille qui émane de cette culture » (Ntongo- Bubote, 2014, p.82).

G. Devereux évoquait que « le complexe d'Œdipe est inséparable de la notion de parenté, tout comme la notion d'inceste, la présuppose » (1965, p.172). Pour lui, la différence capitale entre l'Homme et les autres mammifères réside dans la particularité de la sexualité féminine d'être simultanément maternelle et sensuelle, pouvant éprouver désir et jouissance pendant la grossesse et rester amante et mère à la fois. La position séductrice de la femme, à la fois amante et mère, serait plus précisément, l'élément déclencheur du complexe d'Œdipe chez l'enfant. En

réaction à cela, s'observe dans certaines sociétés « une désynchronisation et une alternance intentionnelle des deux phases de la sexualité féminine » (Devereux, 1965, p.172). Il a été observé que dans certains cas la mère doit cesser d'avoir une vie sexuelle dès lors que sa fille est considérée en âge d'en avoir une, alors que dans d'autres cas cette dernière simultanéité serait presque encouragée par le co-mariage des deux avec le même homme (*Ibid.*). La thématique commune serait soutenue par « le fait que l'inconscient tend à confondre, et même à fusionner, les générations entre elles (...) d'une part, et les alliés et les consanguins d'autre part » (*Ibid.* p.175).

Considérer le complexe d'Œdipe comme universel n'empêche pas qu'en fonction de la culture, ses modalités psychiques de traversée comme de résolution puissent être différentes. Notamment au Maroc, où le père est celui qui protège l'ensemble de la famille et est un pont entre les communautés, les croyances, les référentiels culturels. Il n'est pas perçu comme rival par les enfants, car s'opère un déplacement de la rivalité sur la fratrie. Le père est ainsi préservé et apparaît comme « double de la mère » avec « l'impression que dans cette forme de l'Œdipe, c'est le fantasme de retour au ventre maternel qui domine » (Duparc, 2008, p.325).

F. Duparc (2003) présente entre autres le père *procréateur*, amant de la femme, perçu comme celui qui fabrique l'enfant et qui occupe l'esprit de la mère lorsqu'elle berce son enfant. Le père *castrateur*, symbolise la période œdipienne, où la figure paternelle par ses interdits vient contraindre l'enfant à se détourner de la mère. Nous retrouvons également le père *séducteur* qui attire l'enfant dans un autre monde que celui de la mère. Cette fonction est celle qui par exemple initie l'enfant à de nouvelles choses comme la pratique sportive, la culture, etc. Si nous prenons l'exemple du *père nourricier*, il nourrit en sublimant, c'est-à-dire qu'il transmet, donne son nom et son héritage à ses enfants pour que ceux-ci puissent des sources d'identification dans l'ensemble du legs paternel. Il diffère cependant du « *père pédagogue* » mais peut le devenir, étant alors celui qui « gave ses enfants d'un désir envahissant de réussite » (Duparc, 2003, p.33). Le père serait garant de l'insertion sociale du sujet et de son inscription dans un temps linéaire, celui de l'héritage, tandis que la mère serait la matrice de notre corps cyclique, de l'intime et de l'intemporel (*Ibid.*). Ces conceptions mettent en avant la notion de l'héritage phylogénétique comme un héritage culturel qui peut être aussi symbolique que le langage ou les rites (Freud, 1913).

4.2 Restructuration de la parentalité en contexte migratoire

Dans notre recherche, l'enfant naît dans un autre pays que celui qu'ont connu les parents. Sa naissance l'ancre, lui et ses parents, dans le pays d'accueil et interroge sur la capacité des parents à traiter ces résurgences. *De facto*, l'accès à la paternité dans un contexte migratoire vient croiser les univers : celui d'origine, où le père a été enfant et a reçu l'éducation de ses parents et celui d'accueil, qui demande parfois un changement radical des modèles et conceptions de la paternité. Le père migrant est soumis aux injonctions du nouveau pays, bien qu'il ne soit pas toujours en accord avec celles-ci car elles diffèrent des siennes. En Afrique de l'Ouest par exemple, le père procréateur est celui qui est désigné comme garant de la transmission des valeurs sociales et culturelles et « véhicule le modèle idéal de l'homme » (Koné-Mariko et Mestre, 2018, p.119). Cette vision idéale se retrouve encore aujourd'hui, mais est grandement remise en question puisqu'elle correspond pour trop à la domination masculine. Si c'est dès l'enfance que sont transmis les éléments culturels familiaux, en contexte migratoire, ceux-ci sont souvent délaissés, ou renforcés sous formes d'« incorporats culturels » (Rouchy, 2008). « Les parents en situation de migration à long terme vont devoir passer par une dissonance cognitive entre les représentations du pays d'origine et celles du pays d'accueil, qui sont des facteurs de déstabilisation psychique (*Op. cit.* Camilleri et Visonneau, 1996 in Koné-Mariko et Mestre, 2018, p.121).

Force est de constater que les mutations sociales conduisent également à des modifications de l'ordre préétabli et réinterrogent la place du père et les relations intra-familiales. Cela demande d'entendre ce qu'il en est de l'évolution du père dans la société dite « traditionnelle » jusqu'à aujourd'hui. Malgré la pluralité des origines des pères rencontrés, nous développerons plus spécifiquement dans la revue de littérature, la fonction paternelle au Maghreb et la place centrale que peut y occuper la religion.

Dans plusieurs contes maghrébins, N. Ouerhani (1997) souligne que l'irrespect à l'égard des figures d'autorité est automatiquement sanctionné, de même pour l'expression de sentiments plus agressifs, ce qui donne l'idée que les enfants « se voient en quelque sorte contraints d'aimer » (*Ibid.*, p.57).

Nous retrouvons là une figure paternelle qui est symbolisée comme détentrice de l'autorité politique et morale. La soumission à l'autorité paternelle est de rigueur et est par la suite répétée par les fils avec pour but suprême d'obéir aux impératifs moraux et sociétaux (Ouerhani, 1997).

La toute-puissance véhiculée par la figure paternelle est souvent liée à « un contexte socioculturel où la fonction symbolique du père reste profondément attachée aux ancêtres et par-delà eux, au principe divin, et où la mère ne cesse de renvoyer l'enfant à la loi paternelle, omniprésente et omnipotente » (Sfayhi, 2005, p.31). Ces pères incarnent la protection et doivent maintenir leur virilité intacte en ne révélant pas leurs faiblesses. Mais l'arrivée dans le nouveau pays, notamment là où le patriarcat est remis en question, inverse cette condition. « Le passage à travers les frontières oblige ces pères à un travail interprétatif. Ils sont en effet obligés de jeter un autre regard sur le signifiant originaire "Père" » (Rude-Antoine, 2001, p.13).

4.3 Incidences de la migration sur la paternité

La fonction paternelle se constitue donc à la fois d'une part sociale (groupe avec des lois propres, des affiliations, des lois filiales etc.) et d'une part subjective. « L'enfant appartient à une famille au sens d'une parenté dans laquelle, avant même qu'il soit né, une place que l'on peut qualifier de symbolique (un nom de famille) et imaginaire (désirs des parents) lui est préparée » (Rude-Antoine, 2001, p.8). Nous retrouvons ainsi l'idée que « chaque société fabrique du Père pour l'enfant, c'est-à-dire le réfère aux enjeux de la linéarité et de la généalogie » (Rude-Antoine, 2001, p.10).

La perception du père en tant que figure d'autorité et de puissance reste, encore à ce jour, la vision fantasmatique collective prédominante. J. Streiff-Fénart (2006) souligne que l'éloignement des valeurs traditionnelles trouve son origine dans une représentation dévalorisée du père, qui apparaît comme une figure castrée, ce qui complexifie grandement l'identification à celle-ci. La place du père et sa fonction découlent, dans toute société, de la convocation de son propre père, intégrant donc les éléments intergénérationnels provenant de cette même relation. La transmission est le pont qui lie les éléments du passé (l'origine du père) et l'actuel (le pays d'accueil) et où circulent à la fois les référentiels culturels et les attentes (Rachedi, 2009). Ainsi, dans le contexte migratoire, le père reconvoque son imago paternelle tout en devant intégrer et reconnaître les variations de l'être père dans le pays d'accueil. S'opère un double travail par la suite où certains référentiels culturels vont être déconstruits pour en recréer des nouveaux. Cela nous amène donc à reconsidérer *l'être père* dans un pays qui n'est pas celui d'origine, car dans certains cas il demeure impossible d'effectuer ce travail, et c'est la fonction paternelle en tant que telle qui est impactée.

Comme avant la migration, le groupe d'origine était « porteur d'un système anthropologique spécifique dont le noyau central est la structure familiale » (Todd, 1994, p.10), le départ vers un nouveau pays peut induire un conflit entre la société occidentale dans laquelle évolueront les enfants (autonomisation, accès à la technologie, groupes de pairs émancipés etc.) et le système familial d'origine (autorité du père, traditions, religion, etc.).

Les capacités adaptatives que sollicite l'acculturation mettent à mal cette perception du père comme figure garante de l'autorité. S'il est, par le langage, un garant de la transmission des interdits et de la loi, l'exil le défausse de son enveloppe culturelle et laisse bien souvent ses enfants dans un entre-deux socio-culturel (Touhami, Moro, 2017).

Ayant perdu leurs référentiels, la transmission est souvent bien complexe : « perdant, avec l'émigration, leur position de pères de référence pour n'être que géniteurs, ils doivent réinterpréter la fonction paternelle » (Rude-Antoine, 2001, p.5). Et ce défaut d'intégration d'éléments culturels par les descendants a des répercussions en termes de constitution subjective de l'identité (Rude-Antoine, 2001). Bien que ne pouvant être généralisée à l'ensemble de la population, ce qui est sûr c'est qu'au-delà de la perte des référentiels culturels paternels, c'est la fonction paternelle en elle-même qui semble être fragilisée, notamment par la difficulté à trouver un compromis entre l'ici et l'ailleurs (Touhami, Moro, 2017).

Rappelons-le : « c'est la perte de son environnement socioculturel, de sa langue et de ses repères, pour aller vers un inconnu précaire et beaucoup plus fragile qu'imaginé sur le plan socio-économique » (*Ibid.*, p.183). La rencontre avec un nouvel environnement se fait donc abruptement et souvent sans lien avec les éléments qui ont accompagné le père étant jeune. Le contexte d'immigration peut être violent, « on observe parfois une blessure narcissique due à une virilité ébranlée et mise à mal par la migration, l'acculturation et la confrontation à un autre modèle de père (...). Cette position paternelle et maritale dévalorisée peut provoquer des affects dépressifs liés à cette image négative et renforcer un pôle maternel tout-puissant, qui gère déjà toute la sphère interne » (*Ibid.*, p.184). Toutefois, comme nous l'avons déjà mentionné, le père apparaît dans le discours de la mère. Si celle-ci se le représente et le présente comme démuni et affaibli, c'est cet aspect que garderont également les enfants (Dachmi, 1998).

Effectivement, les critiques de la société sont acerbes, rendant compte d'un père « inadapté » vis-à-vis des normes françaises (Ntondo-Bubote, 2014). Les pères se retrouvent face à une image divisée entre ce que renvoie la société d'accueil aux enfants concernant la place des pères

et le modèle identificatoire qu'ils ont « du point de vue narcissique, le vécu de ce père fait apparaître deux aspects : d'une part, un lien père-enfant proche et permanent ; et d'autre part, un effet de la transmission du patronyme sur sa filiation narcissique » (Ntondo-Bubote, 2014, p.89).

Nous développerons plus amplement les conséquences de la migration sur les modalités de transmission père-enfant dans les parties 3 et 4, mais avant, il nous semble nécessaire de présenter succinctement les conceptions relatives au développement de l'enfant, notamment à nos deux cohortes d'étude qui sont les enfants de latence et les adolescents.

5. Quid des descendants ?

5.1 La latence

La latence survient, non sans raison, au déclin de l'Œdipe, qui implique à son tour des trames psychiques pour le jeune enfant. Il y a un détournement des fantasmes parricide et incestueux, provoqué par la culpabilité qui y est associée mais aussi par crainte de rétorsion. Ainsi, la latence, par le déplacement des pulsions libidinales et agressives vers de nouveaux buts, favorise le premier traitement pulsionnel nécessaire pour le grand retour du pubertaire au moment de l'adolescence.

Lors de l'entrée en latence, s'observe chez l'enfant un renforcement du moi qui, pour lutter contre des désirs interdits, s'appuie sur le surmoi intériorisé. Ce renforcement du moi va de pair avec la mise en place de certaines défenses : le refoulement secondaire, la formation réactionnelle, l'inhibition et la sublimation (tantôt défense, tantôt traduction d'un niveau de déplacement des visées pulsionnelles). Le travail du moi et le jeu entre les processus primaires et secondaires, aboutit à des aménagements positifs pour le développement intellectuel et psychique de l'enfant. C'est grâce aux défenses qu'il est possible pour l'enfant de se dégager des conflits et ainsi d'investir la pensée et ce qui l'accompagne : déploiement de la fantasmatisation, rêverie diurne etc., qui sont des voies de décharge des pulsions.

Cette étape de la vie du jeune sujet, qui bouleverse le psychisme (d'un point de vue topique, économique et dynamique) conduit à la mise en sommeil de cette révolution psychique. Il s'agit du refoulement bien connu et propre à la période de latence. Périodiquement, ce qui a été oublié fait retour et surpasse parfois les forces refoulantes. Cela peut entraver provisoirement (ou

durablement) la période de latence et contraindre le moi de l'enfant à la production de nouveaux compromis (Villa, 2013).

Pour R. Diatkine (1985), la période de latence est un « entre deux crises » où prédomine la mise en veille des pulsions, dans l'attente de leur grand retour à l'adolescence. C'est une période d'investissement de la sphère intellectuelle et d'entrée dans les apprentissages scolaires, au cours de laquelle les objets parentaux sont source de valorisation narcissique et de gratification.

Classiquement, durant cette période, l'investissement des processus de pensée garantit l'intégration des connaissances intellectuelles, culturelles etc... Lorsqu'ils s'établissent correctement, ils permettent un renforcement narcissique favorable à la résolution œdipienne. C'est l'intégration de l'environnement social et culturel de l'enfant qui favorise l'intériorisation des interdits. « Ce renoncement est rendu possible par une des figures paternelles, en particulier par le père imaginaire, censé détenir cet objet. Il s'agit là d'une perte par rapport aux rêves œdipiens de l'enfant, et il va la vivre cruellement sur le plan narcissique » (Arbisio, 2000, p.85).

C'est donc une étape charnière du développement psycho-affectif de l'enfant, qui par la construction du roman familial, contre la sur-idéalisation des figures parentales. A ce moment-là, la mise en place de mécanismes comme la projection, constitutive des enjeux identificatoires, permet à l'enfant de ne pas se confronter trop directement à ses fragilités narcissiques provoquées par son immaturité fonctionnelle. La projection vise à couper le contact entre les représentations de besoins instinctuels dangereux et le moi, et à déplacer ces idées sur le monde extérieur. C'est la combinaison d'un ensemble de défenses élémentaires, garantissant à minima l'intégrité narcissique de l'enfant.

En y regardant de plus près, les transformations socio-culturelles (dans l'accès à la parentalité, dans le couple : divorce, familles recomposées) viennent ébranler le cadre familial, dont dépend l'enfant pour accéder à la latence.

Jusque-là considérée comme une période de « mise en veille des conflits », elle connaît à ce jour un changement de ses processus organisationnels, conséquence directe des modifications sociales que nous rencontrons (Chagnon, 2001). « L'essentiel des processus de latence tient dans une redistribution de l'investissement pulsionnel sur les processus de représentation et de symbolisation dont les défaillances caractérisent la psychopathologie de cet âge » (Chagnon & Durand, 2016, p.24).

Nous assistons à l'apparition de nouvelles expressions symptomatiques, là où la latence permettait de contenir les pulsions. L'accès précoce aux médias et à internet, propre d'une société d'ordre « néo-libérale » conduit à ce que les enfants latents d'aujourd'hui se structurent plus sur un mode narcissique que névrotico-normal (Chagnon et Durand, 2016). Les capacités de symbolisation de ces derniers sont moins solides et donnent lieu à une mauvaise gestion de l'expression pulsionnelle. En ce sens, il y a un « effacement du surmoi et des affects de culpabilité au profit de l'émergence du moi idéal de toute-puissance générateur d'affects de honte ou de détresse en cas d'échec dans la poursuite de la perfection » (Chagnon & Durand, 2016, p.29).

Il y aurait donc deux types de fonctionnement psychique en période de latence, celui où prime le refoulement et l'investissement d'une voie d'expression ludique et sublimée, et une « latence à répression » (Denis, 2011, p.32). Dans la latence classique, nous retrouvons des instances individualisées garantes de la cohérence de l'organisation pulsionnelle. Si le refoulement est mis à mal c'est une « latence à répression » qui apparaîtra (*Ibid.*). La répression cible la motricité et l'excitation et est vécue comme un interdit s'approchant de la privation. Une latence répressive signe donc une difficile régulation des mouvements pulsionnels.

Force est de constater qu'à l'heure actuelle, la latence classique s'efface au profit de la latence à répression (Denis, 2001). Cette nouvelle latence est marquée par l'absence de déssexualisation pulsionnelle, où contrairement à la latence classique les pulsions sexuelles étaient déplacées sur de nouveaux buts. Nous assistons dans la clinique, à un recours majoritaire aux investissements moteurs, prévalant sur la pensée symbolisée. La frustration, la culpabilité et la sublimation se font rares, pouvant parfois jusqu'à révéler une *atteinte de la représentation psychique et langagière* où le compromis symptomatique signe « une défaillance du travail de latence devenue traumatique » (Chagnon, 2008). L'augmentation des enfants *agités* en période de latence peut s'expliquer par la mise à mal du système pare-excitant. L'excitation pulsionnelle qui déborde le sujet se rapproche des conséquences psychiques dues à la survenue d'un épisode traumatique. Le psychisme dans une visée d'anti-effondrement, va mettre en place des défenses plus franches comme la répression, au lieu du refoulement. La répression se caractérise donc par des défenses plus massives dans le but de « réprimer les affects » avec notamment une « dégradation de la représentation en elle-même (...) au lieu d'un système représentationnel, c'est un système imagoïque qui se met en place » (Denis, 2001, p.80). La somme des

excitations, qui ne trouve point voie d'expression pulsionnelle symbolisée, ne peut être élaborée et se maintient en tension. D'où l'apparition d'une décharge motrice, « l'excitation libidinale est déliée du registre des représentations » (*Ibid.*, p.81) sans que la satisfaction soit possible et maintenant le sujet en état d'excitation psychique permanente. L'entrave des processus latentiels aura aussi des conséquences sur l'entrée en adolescence.

5.2 L'adolescence

Lors de l'entrée dans l'adolescence, l'équilibre de l'appareil psychique est ébranlé. A. Freud (1949), écrit que si les pulsions peuvent se modifier dans leur confrontation au moi et aux exigences externes, le « ça » reste qualitativement inchangé tout au long de la vie. Ainsi, la préadolescence connaît un changement quantitatif, marqué par une augmentation des pulsions (sexuelles et agressives) qui pourrait expliquer l'apparition de conduites agressives et le retour des pulsions partielles (orales, anales etc.). Le deuxième temps « qualitatif » permet la mise en place de pulsions génitales avec les transformations des buts pulsionnels. Le moi se modifie en utilisant de nouveaux mécanismes de défense et le surmoi intervient et modifie la relation entre les instances que sont le moi et le ça, avec une certaine rigueur pour maintenir les acquis de la latence et s'opposer à l'excitation pulsionnelle (Jeammet, 1991, 1994).

L'adolescence est une période de conflit important entre désir du ça et les défenses dirigées par le moi et soutenues par le surmoi. Ce conflit est marqué par des mouvements d'oscillation où apparaissent des victoires partielles du ça, à savoir la reprise de la vie fantasmatique avec une poussée vers la satisfaction sexuelle comme domination des pulsions agressives. Cependant, face à cela il y a un renforcement des défenses moiïques. Le moi joue un rôle d'intermédiaire et médiateur entre les différentes instances, mais en même temps il dépend des exigences des autres instances. Les défenses du moi ont un rôle essentiel pour tenter de faire face à ces conflits et de les élaborer, dans le but de retrouver un équilibre qui évite l'angoisse et le mal être psychique.

Cette période sous-tend un désinvestissement à l'égard des objets d'amour ce qui peut entraîner une faille entre le surmoi et le moi. Cet écart laisse place à l'idéal du moi, qui prend alors une sorte d'expansion au dépend de la libido objectale. C'est notamment lorsque l'écart ne peut être régulé qu'il est possible que s'établisse un idéal du moi tyrannique (conduites ascétiques, restrictions des satisfactions pulsionnelles) où l'idéal du moi se met à la hauteur des exigences

du surmoi. Dans d'autres cas, l'idéal du moi se confond avec le moi idéal pouvant provoquer une excitation hypomaniaque.

L'adolescence permet également de retravailler la problématique de séparation par la réactualisation de l'angoisse de perte d'objet. Cette problématique se réveille chez l'adolescent et réactive la perte qui intervient à plusieurs niveaux. Tout au long du processus d'adolescence il y a une confrontation inconsciente à la perte, qui est d'ordre narcissique. Dans les premiers temps, elle consiste en un sentiment de perte de la continuité de soi, lorsque l'enfant intègre que l'objet est différent de lui.

Il s'agit, d'accepter que se rejoue la perte des objets d'amour comme de renoncer à l'illusion de la toute-puissance. Ce sont des temps de perte qu'il faut élaborer et qui se poursuivent avec l'engagement dans un processus de relâchement, de prise de distance des liens que l'adolescent entretient avec ses premiers objets d'amour.

Du fait du détachement de la libido des imagos parentales, se met en place un nouveau type d'attachement favorisé par la prise de distance vis-à-vis de celles-ci. Elle est liée à un besoin d'éloignement physique et psychique provoqué à la fois par la puberté et les modifications corporelles comme par la résurgence des fantasmes œdipiens. Ce processus de séparation entraîne chez l'adolescent un mouvement plus dysphorique du fait de la perte du sentiment de sécurité des parents apporté lors de l'enfance. Ces mouvements de transformations sont nécessaires pour qu'advienne le deuxième temps du deuil : celui des aspects œdipiens afin de permettre qu'un nouveau mode d'investissement apparaisse. Le travail de deuil est l'une des épreuves essentielles que l'adolescent traverse et consiste à admettre la réalité en reconnaissant la perte de l'objet aimé et ainsi retirer la libido de ses premiers objets d'amour. L'identification est une réponse constante à l'abandon de l'objet mais qui n'est pas forcément issue d'une perte réelle (par exemple le renoncement aux liens parentaux).

L'adolescent va trouver par l'identification le moyen de parvenir à ces négociations. En retirant l'investissement attaché à l'objet œdipien il pourra ensuite réinvestir sa libido dans des nouveaux objets, comme le nouvel objet d'amour que peut être le partenaire amoureux (Kestemberg, 1962 ; Blos, 1967)

Ainsi, l'entrée en adolescence implique chez le jeune l'acceptation et la reconnaissance du passage d'une génération à l'autre. La réactualisation de l'angoisse de castration à l'adolescence lorsqu'il y a un défaut de contenance de la part de la figure paternelle conduit en conséquence à une recherche permanente des limites.

C'est notamment à l'adolescence que le travail du jeune suppose de rompre le prolongement narcissique dont il a été auréolé ses premières années. Il se place en tant que « fils de », mais compte tenu de la réactualisation des conflits œdipiens, tâche de mettre de la distance avec les figures parentales, afin de trouver un rapport plus égalitaire à la sortie de l'adolescence. Evidemment, ce processus suppose que le sentiment de perte des figures parentales soit géré, avec souplesse, en raison de toute l'ambivalence qui se jouera dans la relation à ses figures parentales.

Au prochain chapitre nous tâcherons de comprendre comment se joue la transmission lorsque le père est éloigné de ses propres référentiels culturels. Nous nous focaliserons également sur les aspects négatifs de la transmission, notamment dans le cas du traumatisme que provoque la migration. Nous ne parlerons pas d'un traumatisme au sens évènementiel, mais d'une somme de crises vécues par les pères entre le départ de leur pays et l'intégration en France qui fragiliserait voire altérerait les processus de transmission filiatif père-enfant. Il s'agirait **d'une altération des processus de transmission** qui rend la transmission traumatique (il ne s'agit pas « d'un » évènement vécu directement par le père mais bien du processus de transmission en lui-même qui est mis à mal par les transformations vécues par le père).

Chapitre 2 : La transmission et le traumatisme

*« D'un homme à la mémoire lacunaire,
longtemps plombée de mensonges
et gauchie par le temps,
hantée d'incertitudes,
et un jour portée à l'incandescence,
quelle histoire peut-on écrire ?
Une esquisse de portrait,
un récit en désordre ponctué de blancs, de trous,
scandé d'échos et à la fin s'effrangeant »
Sylvie Germain - Magnus.*

Ce chapitre se décompose en deux grandes parties : nous développerons premièrement la constitution des différentes instances psychiques pour ensuite exposer leurs enjeux dans les processus de transmission. Pour ce faire, nous établirons un panorama de ces instances et de leur évolution dans la théorie analytique. Nous verrons dans la seconde partie comment les référentiels culturels de la première génération lorsqu'ils sont incorporés peuvent, à leur insu, être transmis aux descendants. Nous développerons dans un premier temps la conception du traumatisme dans le référentiel analytique qui est le nôtre, puis nous nous intéresserons à la fois à la transmission transgénérationnelle, c'est-à-dire l'ensemble des événements générationnels au-delà de ceux de la famille rencontrée, comme intergénérationnelles en regardant du côté de l'altération de la fonction parentale dans les familles migrantes. Par la suite nous verrons comment les processus de transmission peuvent être altérés.

1. Le rôle des instances dans la constitution psychique et dans les processus de transmission

Le processus civilisateur naît de l'idée que si les acquis d'une génération antérieure n'étaient ni transmis ni perpétués, les générations suivantes devraient tout réacquérir. Ce postulat soulève deux questionnements : le premier concerne la part attribuée à la continuité psychique entre les générations, et le second, les voies par lesquelles les éléments psychiques d'une génération sont transmis à la suivante. S. Freud (1888), évoquait à ses débuts théoriques, l'hérédité des dispositions psychiques, considération qui était liée à ses premières études sur l'hystérie, mais qu'il remaniera rapidement. En revanche, cette conception a au moins permis d'entrevoir les prémisses de la transmission avec la dimension d'héritage des dispositions psychiques.

En suivant ce positionnement, nous considérons que cette première construction place l'enfant comme un membre constitutif de la transmission des générations puisqu'il reçoit ce qui a été

hérité antérieurement. Toutefois ce pont n'en est pas moins amovible puisqu'il repose sur la transformation des éléments transmis par celui qui les accueille.

L'appareil inconscient de la transmission est pour S. Freud (1913) un moteur dans la transmission de l'héritage affectif, ce dernier étant issu « des coutumes, cérémonies et prescriptions que le rapport primitif au père originaire avait laissées derrière lui » (Freud, 1913, p.314). Lorsqu'il est question d'un héritage traumatique, l'appareil inconscient de la transmission est mis en échec, et l'objet source peut devenir persécuteur pour le sujet.

Pour que la transmission ait lieu il faut considérer l'interaction entre deux pôles, l'un renvoie à celui qui transmet le message et l'autre à celui qui le reçoit, ce qui implique une part active et passive. Le legs au descendant n'est donc pas reçu passivement. Les pôles d'activité-passivité sont à comprendre comme condition *sine qua non* de la transmission, puisqu'un individu doit s'engager psychiquement dans l'appropriation de ce qui lui est transmis. La transmission peut être à la fois consciente comme inconsciente et implique les différentes identifications entre le sujet et le groupe. Les identifications de l'enfant à ses objets d'amour sont par ailleurs constitutives dans la formation du surmoi et de l'idéal du moi, eux-mêmes héritiers du complexe d'Œdipe.

Pour parler de transmission psychique, il faut prendre en considération à la fois l'histoire environnementale et générationnelle antérieure de chacun des parents. Avant d'approfondir la notion d'identification, il faut savoir que c'est l'une des premières modalités de la transmission et qu'elle est définie comme « un processus par lequel un sujet assimile un aspect, une propriété, un attribut de l'autre et se transforme, totalement ou partiellement, sur le modèle de celui-ci » (Laplanche et Pontalis, 1967, p.187).

1.1 Le surmoi

Le surmoi est conceptualisé dans la deuxième topique où les pulsions sexuelles s'allient aux pulsions d'autoconservation. Dans cette topique c'est finalement la pulsion de vie et qui s'oppose à la pulsion de mort et sa fonction de déliaison.

Le surmoi, instance à la fois interdictrice et protectrice, serait transmis d'une génération à l'autre, et permet par cette double polarité « tyrannie-tendresse » l'ambivalence de l'enfant à l'égard des objets d'amour (Freud, 1923). Selon le postulat freudien (1930), le surmoi s'édifie par identification au surmoi des parents et non comme il l'avait précédemment théorisé, par identification aux parents eux-mêmes. En considérant que ce même surmoi parental s'est édifié par l'identification au surmoi des générations antérieures, il est porteur de l'héritage

phylogénétique et des événements vécus dans le passé (Diatkine, 1999). Le lien narcissique de l'enfant à la génération antérieure révèle une double exigence : « être à lui-même sa propre fin et le maillon d'une chaîne à laquelle il est assujéti contre sa volonté ou du moins sans l'intervention de celle-ci » (Freud, 1917, p.84).

De fait, l'interaction entre l'individuel et le collectif est constitutive du développement psycho-affectif de l'enfant et ce dès la prime relation entre un nourrisson et son objet d'amour primaire, ce qu'évoquait D. Winnicott (1961) par la célèbre phrase suivante : « un enfant seul n'existe pas ». L'identification est l'une des premières liaisons précoces entre l'enfant et les figures qui l'entourent (Freud, 1921). De cette identification précoce, le surmoi se constituera postérieurement par l'introjection des interdits parentaux, ce qui rend compte de la dimension collective et de l'importance des processus identificatoires à l'œuvre (Minazio, 2000). Le surmoi étant l'instance qui permet l'unification des aspects à la fois trans-subjectifs comme transgénérationnels qui se transmettent de génération en génération (Donnet, 1995).

Il s'agit, en ce qui concerne notre recherche, de prendre en considération, au-delà de l'identification au surmoi parental, l'environnement dans lequel évolue le sujet. Dans ce cadre, nous nous intéressons aux référentiels des parents et accordons une importance particulière au « surmoi culturel » (Diatkine, 2000) qui implique l'investissement des idéaux dits culturels intégrés par le surmoi. Le surmoi culturel prend en compte la culture au sens large, ce qui favorise la conception d'une instance personnalisée. Dans ce cas, la civilisation n'est pas perçue comme simple toile de fond, mais permet l'articulation entre l'individuel et le collectif c'est-à-dire à l'intrication entre le surmoi individuel et le surmoi culturel (Scarfone, 2000). La constitution du surmoi s'étaye en partie sur un environnement contenant, et en ce sens, sur le collectif ou sur les institutions contenant pour se substituer aux figures parentales absentes. « Le surmoi, parce qu'il est nécessairement culturel, est peut-être l'un des rares concepts métapsychologiques qui puissent nous servir à penser les rapports de l'individu et du collectif » (Diatkine, 2000, p.1525).

Les travaux de R. Diatkine (1983) sur les enfants dits antisociaux montraient que bien qu'ils soient dépourvus d'un environnement familial contenant, ils avaient pu bénéficier d'une intégration surmoïque favorable grâce à un substitut parental opérant, tel que peut l'être une institution.

Cela implique également l'acceptation de l'ambivalence des sentiments à l'égard des figures parentales qui permet, dans un second mouvement, d'accéder aux identifications secondaires

(Diatkine, 2000). « Le surmoi individuel s'établit donc par identification aux objets œdipiens attaqués et perdus, de même le surmoi culturel résulte d'une identification secondaire à un grand homme d'abord rejeté et mis à mort » (Diatkine, 2000, p.1534). Cette identification dont parle R. Diatkine fait écho à l'identification au modèle paternel « désésexualisé » du mythe du père de la horde primitive (Minazio, 2000). Nous retrouvons ainsi la part tyrannique du surmoi à l'égard du moi, qui est régulée par les lois sociales permettant une contenance voire un renoncement des pulsions. Le renoncement au principe de plaisir qu'effectue le moi permet justement le cadre nécessaire pour assurer la continuité de la civilisation. Lorsque ce renoncement n'est pas possible, on peut repérer une déviation des normes notamment pour que prime le plaisir (Freud, 1907). Le conflit entre instances provient de désirs contradictoires, car le renoncement à la satisfaction des pulsions est source de déplaisir.

Finalement, nous pouvons supposer que si le surmoi parental est lui-même défaillant et qu'en conséquence les interdits ne sont pas intériorisés, l'enfant aura deux solutions : soit la tentative pour constituer un surmoi propre, dont la tyrannie sera d'autant plus forte qu'il devra palier à l'absence d'interdits transmis, soit, l'impossibilité d'intégrer une instance régulatrice laissera libre expansion aux mouvements transgressifs (souvent en quête de régulation externe). Cette dernière option invite à penser que le surmoi de l'enfant se verra tout aussi défaillant que le surmoi parental, et produira un trop grand écart entre les attentes du sujet et les possibilités de les atteindre (Aisenstein, 2000). C'est ce qui nous amène maintenant à nous intéresser aux instances d'idéal du moi et du moi idéal, nommées *Ideal Ich* et *Ich Ideal* en Allemand et qui permettent d'insister sur l'inversion qui se joue entre les deux.

1.2 L'idéal du moi

Le concept d'idéal du moi apparaît dans l'ouvrage *Pour introduire le narcissisme* (Freud, 1914) puis dans sa théorisation de la deuxième topique (1923). Il correspond aux aspirations du sujet, ce vers quoi il tend à être, ce qui peut conduire à un écart possible entre les exigences du moi (incarnées par l'idéal du moi) et le moi du sujet.

La formation de l'idéal du moi dépend de la réactualisation de l'idéal du moi infantile des parents. Il s'agit donc d'une instance idéale qui est transmise par la génération antérieure et qui modèle la constitution de la propre instance du sujet. Les aspirations des aïeux trouvent à se perpétuer par la transmission des valeurs, et sont introjectées par le moi de l'enfant. Il se voit en quelque sorte assigner la mission de réaliser ce que ses aïeux et parents n'ont pas pu faire.

B. Brusset³, parle alors d'assignation identitaire de l'enfant qui tient lieu de la séduction narcissique.

Le statut narcissique et l'intersubjectivité montrent que le narcissisme de l'enfant s'étaye sur celui de la génération précédente. « L'amour des parents, si touchant et si enfantin, n'est rien d'autre, que leur narcissisme qui vient de renaître » (Freud, 1917, p.84). L'enfant est celui qui reçoit les rêves et idéaux narcissiques parentaux inaccomplis et qui doit renarcissiser ses parents en accomplissant pour eux leurs souhaits. Lorsque l'enfant a le sentiment de ne pas pouvoir atteindre cet idéal, émerge la culpabilité qui est régulée par l'instance surmoïque. De fait la formation des instances du surmoi et de l'idéal du moi trouve son origine dans les relations précoces de l'enfant avec ses objets d'amour où par crainte de perdre l'amour de ceux-ci, l'enfant se conforme aux attentes parentales.

L'idéal du moi dépend du rapport à l'autre et en premier lieu aux figures parentales. Il serait l'acteur indissocié des idéaux d'autrui introjectés, en les faisant passer pour les siens propres. De fait, le risque encouru pour le sujet est celui de devenir le miroir d'autrui reflétant les idéaux des figures parentales. L'écart qui permet la différenciation sujet-objet et, *a posteriori* les identifications narcissiques, sont au cœur de l'idéal du moi (Mauger & Monette, 2000). L'idéal du moi est une instance se situant entre l'individuel et le collectif et dont sa constitution serait l'écho d'une « reviviscence de la horde originnaire » (Freud, 1921) et « son organisation sous l'égide de la projection de l'idéal sur le meneur qui incarnerait le père primitif » (*op cit*, in Villa, 2013, p.1297). L'idéal du moi contient finalement les idéaux propres du sujet et ce vers quoi il veut tendre.

Il faut considérer ces instances (moi idéal, surmoi et idéal du moi) en interdépendance. Le Moi idéal, renvoie à la toute-puissance infantile et est constitutive du narcissisme primaire. C'est en quelque sorte une image idéalisée de soi-même. L'étape du narcissisme primaire précède donc le narcissisme secondaire qui se construit lui, par rapport à la reconnaissance de l'autre et au regard qu'il porte sur lui vis-à-vis du moi idéal qui prédominait jusque-là. Cette seconde phase,

³Conférence du 26 Novembre 2013 - Brusset, B. (2013). Le père et le tiers. In C. Baruch et D. Cupa (dir.), *Qu'est-ce-qu' un père*. Paris : Séminaires Psychanalytiques de Paris.

favorise l'identification de l'enfant aux idéaux des parents, et correspond à l'idéal du moi. L'idéal du moi est ce qui pousse à atteindre l'image perçue dans le miroir, il projette le moi vers le futur, à travers des idéaux qui sont réalisables. Lors de son développement psycho-affectif, l'enfant, à partir de l'idéal du moi projeté par ses parents, issu du transfert des investissements du narcissisme primaire modèle sa propre instance. Afin d'accéder aux processus à l'œuvre dans l'identification, il est nécessaire que l'objet premier soit suffisamment solide et fiable pour accepter la différence et ainsi que « les subjectivités se déploient en couple asymétrique, afin que l'identification du moi à son autre devienne possible » (Arènes, 2014, p.473). Pour cela, il faut qu'il y ait une différenciation entre l'idéal parental et l'idéal de l'enfant, car s'il est imposé il sera introjecté sur un mode adhésif par l'enfant et pourra entraver l'individualité psychique du sujet.

Contrairement à la pensée freudienne, Lacan va s'intéresser à la notion d'*identification spéculaire*, c'est-à-dire le moi qui s'identifie à son image. Cela diffère du processus d'identification freudien donc, où c'est par l'introjection que cela se joue – et notamment par le corporel.

1.3 Du moi à l'idéal du moi chez J. Lacan

Avant de parler de l'idéal du moi, il faut avoir en tête qu'en ce qui concerne le moi du sujet, il s'agit d'un moi imaginaire, théorisé à partir des travaux de Wallon (1934) qui le conduit à la théorie sur le stade du miroir en tant que garant de la fonction du « je » (Lacan, 1966) que nous avons développé précédemment.

L'enfant dans un premier temps ne réalise pas que c'est lui et son propre corps qu'il regarde, ce n'est qu'entre 6 et 18 mois que se structure l'image mentale du corps unifié. C'est à partir de cette expérience qu'il va se *constituer une image du corps unitaire et propre*. Avant, c'est comme s'il n'éprouvait pas son corps comme entier, mais plutôt comme des séquences de mouvements désordonnés, car il n'a pas encore acquis l'activité de symbolisation.

Le moi naît en tant que résultat de l'identification à cette image ; c'est-à-dire à ce qui est vu dans le miroir. J. Lacan situe alors l'instance du moi dans une ligne de fiction, le moi est une image du sujet, mais c'est d'abord une fiction du côté d'un moi idéal ou d'une « je idéal » dit-il (1966, p.91).

Il s'agit d'une image spéculaire à la fois jubilatoire et aliénante. Jubilatoire parce que c'est dans cette image unitaire de lui-même que l'enfant va peu à peu se reconnaître et qu'il va accéder à

des éprouvés sur le plan visuel. Avant, il n'est pas en reste d'éprouvés corporels, certes, mais J. Lacan pense qu'il y a alors un écart entre l'image visuelle unitaire et l'image motrice plus morcelée. C'est d'ailleurs cet écart entre l'éprouvé corporel et visuel qui produit ce que J. Lacan nomme l'image aliénante. Avant que le moi soit constitué, il y a une confusion entre l'image qui le forme et qui d'après J. Lacan l'aliène tout autant (1966). La notion d'image aliénante tient du fait que c'est en s'identifiant à une image qui n'est pas lui-même que l'enfant peut se reconnaître dans le miroir. Il ne peut que se reconnaître en se méconnaissant, d'où, le fait que le moi se constitue dès l'origine avec la méconnaissance. Ce moi qui apparaît dans le miroir comme un moi « imaginaire », produit par une image, va surgir comme « je » parlant, en tant que sujet dans le langage. Cette expérience du double dans le miroir est ce qui permet à l'enfant de se dégager du corps morcelé pour se percevoir comme entier. Mais aussi de s'identifier comme sujet à partir du moment où il va être nommé et de reconnaître l'autre qui le nomme comme un objet distinct de lui. La fonction de nomination favorise la capacité à s'identifier, plus seulement à cette image, mais à ce nom qui suppose un autre pour le nommer : c'est le langage de l'autre qui va introduire le sujet au langage et donc à l'activité de symbolisation.

Le moi n'est que la moitié du sujet (Lacan, 1955). C'est l'expérience du miroir qui règle le partage entre l'imaginaire et le symbolique dans la mesure où l'enfant est rarement seul face au miroir. À cet Imaginaire, Lacan oppose le « je » qui est d'abord nommé avant d'être capable de nommer à son tour. Et c'est de là que naît l'instance « *symbolique* ». Le moi imaginaire donc, correspondant à l'image se lie avec le moi symbolique, autre moitié du moi, qui permet de devenir sujet, selon les conceptions lacaniennes, c'est-à-dire sujet parlant.

Tout processus identificatoire participe à cette première expérience, au-delà même de cette dimension spéculaire (identification du moi à son image). J. Lacan définit le processus identificatoire comme la transformation produite chez le sujet quand il assume cette image dans le miroir image (comme étant sienne et aussi comme étant imaginaire).

A contrario, le moi idéal « est un état de conformisme » (Diatkine, 2000, p.1540) et s'inscrit dans la continuité du moi plaisir purifié, où en conséquence est recherchée la pleine satisfaction du désir. C'est en quelque sorte une instance toute puissante qui repose sur le narcissisme infantile et qui s'établit dans une relation spéculaire où prime l'affirmation narcissique (Sarno, 2000). Le moi idéal peut, s'il persiste à être l'instance dominante, conduire à des aménagements mégalomaniaques de type psychotique (Diatkine, 2000).

Si les idéaux de l'autre sont inconciliables avec le Moi propre du sujet, il est possible d'assister à un clivage dedans-dehors, où l'intérieur est narcissiquement renforcé. Lorsque l'exclusion de l'altérité se fait sentir, comme nous le constatons aujourd'hui dans de nombreux débats de société, le renforcement hermétique de la différence entre dedans-dehors participe à renforcer le noyau narcissique primaire (Mauger & Monette, 2000). Mais quelle place occupe l'instance surmoïque en cas d'inflation narcissique ?

Il faut distinguer deux issues possibles. Celle où le surmoi ne permet pas de réguler la puissance du moi idéal de celle où le surmoi résiste et régule les exigences du moi (Diatkine, 2000). Au cœur des observations cliniques, il reste difficile de constater une si franche dichotomie entre un surmoi régulateur et un moi idéal soumettant le sujet aux exigences du monde. Si la construction du surmoi se fait tout d'abord à travers l'introjection des objets œdipiens puis par le passage aux identifications secondaires, chacune des rencontres du sujet avec lesdits objets porteurs d'idéaux, seront nouvellement introjetés. C'est ensuite qu'il incombera au moi du sujet de s'approcher au mieux de ces idéaux sous peine de représailles surmoïques (Diatkine, 2000).

2. Processus à l'œuvre dans la transmission

2.1 Identification(s) inconsciente(s) et transmission entre les générations

À partir de la constitution des instances et en quoi elles participent à l'introjection des idéaux parentaux par l'enfant c'est-à-dire à l'idéal transmis, nous nous intéresserons maintenant à la compréhension des processus à l'œuvre dans la transmission entre les générations.

Comme évoqué dans ce deuxième chapitre, la connaissance et le développement de l'Homme s'inscrivent dans le lègue d'objets inanimés et des traces des générations antérieures, dont la civilisation elle-même est l'un des opérateurs de la transmission. C'est-à-dire que la transmission entre générations repose sur la théorie d'une psyché de masse.

En ce sens, les processus psychiques d'un groupe sont similaires à ceux de l'individu singulier. Pour S. Freud (1913) il est question de la transmission de traces d'une génération à l'autre, traces condensant les expériences passées. Il parle de « phylogénèse » et soutient que certains des événements vécus sont oubliés, tandis que d'autres sont transmis à l'instar du sujet.

L'idée que l'ontogenèse (développement progressif d'un organisme depuis sa conception jusqu'à sa forme mûre, voire jusqu'à sa mort au sens psychique) répète la phylogénèse (relations de parenté entre différents êtres vivants en vue de comprendre l'évolution des organismes dotés de vie) est alors écartée.

Si la phylogenèse s'entend comme un héritage archaïque et universel des expériences de l'humanité, ne contient-elle pas finalement une dimension d'*inné* ? « Un fond impersonnel et invariant d'éléments psychiques non vécus, mais innés, d'origine phylogénétique ... en relation avec l'expérience de vie des générations antérieures » (Freud, 1939, p.195). Pour D. Hirsch (2013) c'est ce fond impersonnel qui détermine l'inscription de l'individu dans un travail de culture à la fois personnel et collectif. Le développement du sujet implique une relation intersubjective avec les objets d'amour comme avec la société et la psyché de masse qui « vectorise la transmission des identifications inconscientes et des contrats narcissiques qui nous précèdent » (Hirsch, 2013, p.1478). Ce sont, par ailleurs, l'ensemble des expériences dont hérite le sujet qui organisent la vie psychique et structurent les différentes étapes du développement de l'enfant, depuis les fantasmes originaires jusqu'aux identifications primaires et secondaires.

2.2 Identification primaire et secondaire

L'identification primaire est un « mode primitif de constitution du sujet sur le modèle de l'autre, qui n'est pas secondaire à une relation préalablement établie où l'objet serait d'abord posé comme indépendant » (Laplanche et Pontalis, 1967, p.192). Elle favorise l'illusion de toute puissance de l'enfant. Cette identification garantit, dans les premiers échanges, la perception de l'autre comme prolongement de soi.

À partir de la conception de l'identification primaire, S. Freud (1914) introduit la figure paternelle à la suite de son essai sur l'idéal du moi comme héritier du narcissisme primaire. Il postule que l'identification primaire au père résulte du deuil que fait l'enfant en constatant que la figure maternelle ne peut être objet de satisfaction total du désir. Il s'agit à la fois de l'identification à l'objet maternel, qui ouvre sur l'identification au père (Freud, 1923). Ce processus doit s'entendre comme lié à l'élaboration de l'absence de la figure maternelle, qui reste le premier objet d'identification, et l'héritage narcissique lié à l'identification au père.

D. Braunschweig et M. Fain (1975) parlent de la transmission d'un idéal en considérant que le refoulé primaire ne pourrait se rattacher à une représentation.

Le refoulement primaire est une surface d'inscription où la représentation en tant que telle ne peut s'inscrire. Pour S. Freud, le représentant psychique se divise en deux pour subir le refoulement c'est-à-dire qu'il y a d'une part le refoulement de la représentation et de l'affect. La représentation, par exemple dépend du refoulement originare théorisé par S. Freud et qui correspond à la « première phase du refoulement qui consiste en ceci que le représentant psychique (représentant-représentation) de la pulsion se voit refuser la prise en charge dans le

conscient » (Freud, 1915, p.48). Le refoulement secondaire se constituerait quant à lui comme un lieu d'archive liant représentation de chose et de mot, à partir de cette première surface d'inscription. Le refoulement secondaire reprend les représentants refoulés et « concerne les rejets psychiques du représentant refoulé, ou bien telles chaînes de pensées qui, venant d'ailleurs, se trouvent être entrées en relation associative avec lui » (*Ibid.*, p.48). Le refoulement primaire permet au refoulement secondaire d'advenir et si le premier n'a pas lieu, cela se traduit ensuite par une défaillance des processus de refoulement (Freud, 1915).

C'est, dans le refoulement primaire, cette même absence de représentation qui attire, pour combler ce vide représentatif, des aspects refoulés comme les gestes, la voix, le comportement maternel. Le message que transmet la mère à l'enfant serait une figure idéale portant l'ensemble des idéaux et contiendrait à la fois le désir à l'égard de son époux devenu père et l'angoisse de castration de la mère, qui est l'objet du refoulement. L'inconscient primaire de l'enfant se constitue par « identification hystérique à ce refoulement du désir de la mère pour le père » et s'appuie sur l'identification primaire (Diatkine, 2000, p.1568).

Dans le cas d'une identification renforcée au père, le pôle identificatoire primaire et secondaire est porté par cette figure ce qui fait écho à la première identification commune à tous, celle du père de la horde (Freud, 1913). « De surcroît, l'identification primaire au père apparaît comme un antécédent des identifications secondaires qui culmineront avec le complexe d'œdipe » (Chasseguet-Smirgel, 2000, p.1676). Cela rejoint les propos de S. Freud (1923) pour qui l'identification se fait tout d'abord au père de la préhistoire personnelle, la mère n'étant qu'un choix « par étayage ». Si nous suivons cette idée, l'enfant construit à travers cette figure une ébauche de l'idéal du moi. L'imgo paternelle apparaît comme psychiquement présente dans la psyché maternelle comme « image, située à l'horizon du regard de l'enfant, [qui] intègre tous les « pères » qui ont contribué à donner naissance à l'enfant dans l'inconscient de la mère : le père biologique, mais aussi le père de la mère (...) » (Diatkine, 2000, p.1580).

L'identification secondaire ne peut s'opérer que si le sujet est différencié de la mère et qu'elle est identifiée comme être entier, c'est-à-dire non réduit à sa forme partielle (le sein par exemple). Elle dépend de la traversée œdipienne et des processus d'identifications.

Cette identification agit en défense contre l'angoisse de séparation, car l'objet est intériorisé par le moi du sujet, ce qui permet de tolérer son absence. Cette étape est nécessaire pour qu'ensuite l'enfant puisse investir de nouveaux objets, dont l'autre désigné par la mère. Ces futures figures identificatoires regroupent les idéaux de chacune des figures parentales, où l'enfant devra par la

suite satisfaisante les attentes de ces mêmes figures, aussi bien primaires que secondaires (Minazio, 2000).

2.3 Un flux d'investissements narcissiques mutuel ?

Les travaux contemporains comme ceux de R. Kaës (1993) soutiennent que la transmission s'opère par un flux d'investissement narcissique mutuel. L'investissement de l'enfant se caractérise premièrement comme prolongement du narcissisme parental et conduit à l'établissement d'un contrat narcissique primaire (Aulagnier, 1975). Le contrat narcissique s'établit par un étayage narcissique mutuel entre les objets d'amour, le narcissisme parental et le narcissisme de l'enfant. Il s'agit d'un accord tacite et inconscient qui montre que la transmission a donc une fonction narcissique puisqu'elle articule les éléments d'une génération à l'autre.

Ce processus se fait au travers du lien narcissique à l'enfant où l'objet d'amour primaire partage son appareil à penser les pensées. Les expériences qui sont au début diffuses vont pouvoir peu à peu se lier et, grâce à la répétition et la continuité des premiers soins, avoir un sens (au sens de la représentation). Toutefois la répétition et la continuité des soins ne signifient pas supprimer des petites doses d'absence. À partir d'expériences intermittentes de non-présence, se voulant structurantes, l'enfant va pouvoir construire des systèmes de représentation qui vont lui permettre de supporter la frustration, le manque et l'absence pour créer des liens psychiques solides et intérioriser les objets de son investissement.

Pour W. Bion (1962), les pensées préexistent au fait de penser et la relation contenant-contenu est essentielle dans la constitution de l'appareil psychique. Par les processus de transformation, la mère convertit les projections de son enfant, c'est-à-dire les éléments bêta projetés par l'enfant en éléments alpha, grâce à sa capacité de rêverie. Les éléments bêta renvoient à des contenus psychiques « bruts », tels que peuvent l'être les fantasmes, qui sont alors détoxifiés par la mère. Par sa propre fonction alpha, la mère aide l'enfant à construire son appareil à penser les pensées. Ce qui nous intéresse ici est d'entendre que la capacité de rêverie maternelle est elle-même portée par son fonctionnement psychique individuel et de celui des générations antérieures, contenant ainsi les processus de refoulement, de l'organisation de ses conflits œdipiens et de l'histoire de ses identifications à ses propres objets maternels et paternels. La pensée vient à l'enfant grâce à « un dispositif intersubjectif de désirs, d'interdits et d'entre-dits et que régit la métaphore paternelle » (Kaës, 1994, p.320). C'est-à-dire qu'elle introduit, de manière inconsciente, son propre père dans la chaîne générationnelle.

La place octroyée au père regroupe sous cette forme l'ensemble de la généalogie masculine. Dans cette continuité, nommer la généalogie paternelle appelle du côté du phallique, notamment comme objet manquant à la femme. La mère indiquerait à l'enfant ce vers quoi il doit tendre « des idéaux auxquels l'enfant doit se conformer s'il veut s'identifier au père de sa préhistoire personnelle et devenir ainsi un membre de sa famille, de son ethnie, de sa nation et finalement de l'humanité toute entière » (Diatkine, 2000, p.1580).

Les conflits entre instances, la dynamique intersubjective entre l'enfant et ses figures parentales incluant les éléments transmis (valeurs, traditions et idéaux culturels) constituent une part conséquente du fonctionnement psychique (Minazio, 2000). Comme nous l'avons présenté, les attentes parentales et les idéaux projetés sur l'enfant comme l'histoire générationnelle peuvent être intégrés par l'enfant ou au contraire devenir écrasants et non symbolisables.

Compte tenu de l'évolution sociale actuelle, il faut souligner que notre ère privilégie l'autoportance narcissique, ce qui n'est pas sans condenser les défaillances narcissiques des générations antérieures (Arènes, 2014). Nous considérons qu'il est encore plus d'actualité que les désirs narcissiques parentaux – et plus spécifiquement paternels — non réalisés mèneraient à une transmission narcissique défaillante contenant en grande partie les « rêves de désirs irréalisés » (Arènes, 2014, p.468). Dans ce contexte, la transmission père-enfant s'opèrerait principalement sous forme de continuité narcissique, mais où serait perceptible une défaillance du narcissisme « par la sédimentation psychique des traumas successifs des différentes générations » (*Ibid.*). Cela pourrait expliquer un repli narcissique chez les descendants, ce qui fragilise de surcroît toute relation objectale extra familiale (Kaës, 1993, p.3).

3. La transmission culturelle

3.1 Rencontre culturelle : émergence de la différence et souffrances identitaires

S. Freud (1929) emploie le terme de « Kultur » pour parler de la civilisation avec l'idée que le surmoi est au service de celle-ci. Ce postulat suppose que la société et son histoire collective priment sur l'individuel. La subjectivité du sujet se constituerait à partir de la civilisation. Il s'agit là d'un groupe au sens du collectif qui *a fortiori* admettrait une interaction inter-groupale entre deux sociétés (Chervet, 2000). Si la notion de *Kultur* renvoie à une formation psychique collective vraisemblablement extérieure à l'individu, cela ne signifie pas pour autant que l'individu n'introjecte pas des éléments provenant du socius (Vermorel, 2000, p.1697).

L'intérêt pour la notion de différence culturelle n'est pas des plus contemporains, pourtant il devient de plus en plus nécessaire de prendre en considération cette différence, qui s'inscrit dans la civilisation elle-même. R. Kaës (1993) mentionne deux axes pour que la transmission se fasse, le premier est lié à la culture, soutenue plus spécifiquement par l'appareil culturel et social et l'autre, qui renvoie aux représentations culturelles serait « une partie organique de la vie psychique des générations ultérieures » (Freud S.,1913, p.42).

Cela rejoint l'idée que la civilisation est portée par deux pôles interdépendants : le dedans et le dehors (Kaës,1998). Le dedans contient à la fois les systèmes sociaux, les lois morales, les valeurs, mais est également un ensemble commun de représentations qui peuvent être partagées par un groupe, uni notamment par cette appartenance commune. De fait, la culture est « l'ensemble des dispositifs de représentations symboliques dispensateurs de sens et d'identité » (Kaës, 1998, p.1). Le dehors est ce qui n'appartient pas au sujet, c'est-à-dire ce qui le renvoie au méconnu et à l'étranger.

Cette rencontre avec le dehors demande un autre travail de représentation et d'élaboration. Nous sommes face à la nécessité d'entendre le sujet avec son histoire culturelle comme d'intégrer les différentes structures familiales, avec l'idée que l'environnement participe à la constitution psychique du sujet. Il faut donc mettre en lumière les enjeux de transformations socio-culturelles que sous-tend l'accueil des populations migrantes dans nos prises en charge.

3.1.1 Narcissisme des petites différences

Nous nous appuyons pour cela sur le narcissisme des petites différences (Kaës, 1998). Lorsque dans la dualité moi-non-moi il y a un écart trop grand entre la réalité interne et externe, cela est source de déplaisir et conduit à attribuer à l'autre ce qui est perçu comme une menace pour soi : « La souffrance qui est ainsi épargnée forme la catégorie négative du non-moi assimilée ici au « non bon », source de « non plaisir » (*Ibid.*, p.9). Il s'agit de crise et de ce qu'elle engendre comme rupture chez l'individu (Kaës, 1979). La confrontation entre le cadre culturel interne et le cadre culturel externe renvoie à cette dualité, c'est-à-dire la reconnaissance de l'autre étranger. Le non-moi est lié à la rencontre avec l'étrangeté, premier temps du développement de l'enfant. La différence se fait par le langage, c'est-à-dire par un système de signification dans lequel la nomination vient désigner le sujet dans la chaîne historique des générations. Plus précisément « la culture est ce qui nous est transmis, ce qui est acquis et incorporé ou introjecté dans le lien primaire : repères identificatoires et systèmes de représentation » (Kaës, 1998,

p.46). Ainsi, les adultes transmettent « une » culture à l'enfant, et ils lui donnent à assimiler une série complexe d'enchevêtrements recouvrant l'opposition entre la culture manifeste, le pays d'accueil, et la culture latente, le pays d'origine (Nathan, 1986).

Pour tolérer l'étrangeté, il faut accéder à la « capacité à être seul » (Winnicott, 1958). Si ces premières différences portent le sceau du déplaisir ou procurent un malaise pour le moi du sujet, elles n'en sont pas moins nécessaires pour qu'advienne l'altérité. La reconnaissance de l'autre différent de soi demande donc une première rupture, celle d'avec l'objet d'amour. Celle-ci correspond au moment où l'enfant accède à l'ambivalence des sentiments à l'égard de la dyade parentale. Cela ouvre par la suite à la possibilité de s'identifier à chacun de ses parents comme de constituer des objets internes suffisamment stables pour appréhender les diverses épreuves impliquant la séparation. L'élaboration de la séparation avec l'objet et le déplacement des investissements hors du cadre familial permettent d'introduire des valeurs et des rapports à la loi autre que ceux de la sphère familiale. C'est en cela que la différence culturelle rejoue la relation première à l'objet maternel, car la culture, par le biais des institutions et de l'autorité étatique, tiercise la relation.

3.1.2 Sur-affirmation narcissique et rejet des différences

Cependant, si la relation à l'objet est fusionnelle et l'intervention d'un tiers est impossible, les expériences de différences seront vécues négativement et menaceront le narcissisme primaire. Les stimulations extérieures sont perçues comme dangereuses, produisant une sur-affirmation narcissique en guise de protection où la reconnaissance de la différence des sexes et des générations est inversée ou quand la confrontation à ces différences est mal négociée : « ce fantasme de renversement de l'ordre des générations et de l'abolition de la différence des sexes témoigne de notre difficulté à vivre de la différence entre les cultures » (Kaës, 1998, p.87).

Ces différences sont de trois ordres et structurent le fonctionnement psychique (Kaës, 1998). D'une part la différence entre humain/ non-humain fait écho à l'interrogation de la vie et de la mort et aux identifications humaines. La seconde, dans ce rapport entre humains, marque les différences générationnelles et la reconnaissance de la différence des sexes. La dimension fantasmatique permet au sujet de trouver une réponse face à la diversité culturelle, mais également d'organiser la culture en tant qu'entité. Enfin, la troisième différence situe le sujet dans le rapport entre les diverses appartenances sociales et culturelles et donne lieu, en cas d'écart, à l'émergence d'alliances psychiques, narcissiques et défensives. Ce sont ces différences qui cadencent les repères identificatoires, mais qui lorsqu'ils ne parviennent pas à

être établis, peuvent produire un conflit inter-groupe c'est-à-dire une opposition entre des groupes d'appartenance. « La différence culturelle peut être le déplacement ou la condensation de la différence sexuelle ou de la différence entre les générations ou des deux à la fois » (Kaës, 1998, p.67).

La troisième différence, celle qui confronte les individus à d'autres appartenances sociales, offre un repère identificatoire lorsqu'elle permet l'identification à des aspects communs. Elle orchestre les alliances narcissiques et psychiques en interaction avec le collectif (Kaës, 1998). Ainsi mythes, valeurs et usages correspondent à l'appartenance à un groupe, qu'il soit social, culturel et/ou familial et est dès l'enfance introjecté par le sujet. À partir de l'écart entre moi-non moi, l'expérience culturelle peut s'entendre comme l'extension de l'aire transitionnelle (Winnicott, 1971).

Nous retrouvons dans cette différence l'idée d'un entre-deux qui permet d'accepter et de reconnaître l'autre étranger. Cet espace intermédiaire renvoie à la reconnaissance du sujet comme différent de l'objet maternel. La subjectivité se construit par les identifications primaires et secondaires, qui elles-mêmes contiennent les repères des figures parentales, que ce soit une patrie ou un objet d'amour, etc. (Dahoun, 1998). Les contenants culturels maintiennent une continuité des mondes, notamment dans le cadre migratoire où il y a une rencontre avec l'étrangeté.

Z.K.S Dahoun (1998) propose d'entendre la culture comme un contenant qui intégrerait une somme de différents contenus propres à chaque individu. C'est-à-dire que la culture s'entend à la fois comme externe et interne au sujet. L'intériorisation des référentiels dépend de l'échange dynamique entre l'intérieur et l'extérieur.

En revanche, il est possible que cette rencontre avec la nouveauté culturelle soit source d'angoisse, angoisse qui naîtrait du changement qu'impose la culture en termes de conceptions et de représentations. En ce sens, les mécanismes de défense habituels du sujet ne sont plus efficaces pour recourir à l'autoconservation. Toutefois par la créativité se développent ainsi, de nouveaux moyens de régulation de ladite angoisse permettant de tolérer le changement (Kaës, 1979, Dahoun, 1998).

3.2 Différence culturelle

A l'heure actuelle, et au niveau planétaire, nous assistons au déplacement des peuples (pour des raisons économiques, politiques, démographiques, etc.) dont les confrontations culturelles peuvent produire une menace chez certains. Or, malgré le fait que notre société gagne à être multiculturelle, la diversité des cultures entraîne une crise, aussi bien politique que sociale, où certains discours extrêmes visent à maintenir une société unifiée « ethniquement ». Comme le rapporte J. Kristeva, « L'étranger est en nous et lorsque nous fuyons ou combattons l'étranger, nous luttons contre notre inconscient, cet « impropre » de notre « propre » impossible » (1988, p.283).

La différence culturelle s'étaye en partie des alliances inconscientes préexistantes au sujet et renvoie au contrat narcissique entre les parents et l'enfant. L'enfant se confronte au narcissisme des petites différences dès sa rencontre avec l'institution scolaire. Cela permet de maintenir à la fois des repères identificatoires et différenciateurs qui jouent dans la construction du sujet comme singulier. La culture, portée par les figures parentales en premier lieu, contient ainsi l'enfant dans une aire transitionnelle culturelle.

Si nous prenons pour exemple d'une petite différence l'accent dans la prononciation de la langue, celui-ci illustre la part narcissique qui condense les investissements du sujet et son rapport primitif à l'autre (Kaës, 1998). Lorsqu'il est maintenu et ne peut être délaissé par le sujet, il constitue un trait identitaire et fonctionne comme appropriation singulière face à la langue du partage ; « comme repère identificatoire, signe de reconnaissance à l'intérieur de la communauté et de distinction face à ce qui n'est pas la communauté » (Kaës, 1998, p.48). Nous remarquons souvent, dans les présentations ou dans les rencontres, un sujet s'excuser de son accent ou le mettre en avant de la relation, marquant ou rejetant son appartenance à un ailleurs.

La différence culturelle nous permet d'observer la diversité des repères identificatoires et des représentations propres du sujet, car, la formation des instances dépend du contexte social d'évolution et du bain culturel dans lequel naît le sujet. Comme nous l'expliquions concernant la formation des instances psychiques, le surmoi se construit à l'image du surmoi parental. Il est alors indéniable de reconnaître qu'au narcissisme sont nécessaires « ces opérations de culture », car elles permettent la production de nouvelles opérations, imprégnée de l'histoire individuelle du sujet lui-même : « le narcissisme se retrouve donc tout à la fois conséquence et condition des actes de culture » (Chervet, 2000, p.1689).

3.3 Un ébranlement des cadres métasociaux

La dimension de construction psychique se veut universelle, mais cette assertion reste encore parfois autocentrée ce qui complexifie la reconnaissance de la divergence culturelle. Car l'impact des mutations sociales en articulation avec la structuration psychique individuelle (liens intersubjectifs) révèle une crise des processus de symbolisation. Plus spécifiquement, les « garants métasociaux » (Kaës, 2012) qui maintiennent la civilisation apparaissent de plus en plus fragilisés.

Les alliances et pactes narcissiques sont eux-mêmes ébranlés ce qui affecte sensiblement la constitution psychique des sujets. La crise des processus de symbolisation s'observe notamment par la domination d'une culture de « l'illimité » et de « l'immédiateté » où finalement la temporalité psychique est battue en brèche. Nous assistons donc depuis quelques années à la prédominance d'une jouissance sans fin, où l'immédiateté prime, évinçant tout sentiment de frustration, aussi minime et structurant puisse-t-il être (Kaës, 2012). Cela se traduit directement sur la reconnaissance des trois différences (sexes, générations et culturelle) où *in fine* prime un renforcement narcissique.

Lorsque les représentations identitaires sont mises à mal, le contrat narcissique jadis établi entre parents et enfant est difficilement transposé dans le lien entre sujet et collectif. Ce contrat est assombri par la dévalorisation que ressent l'individu, renvoyé à son identité culturelle, ce qui en conséquence le fragilise narcissiquement.

Nous observons souvent la demande implicite de la société à se défaire de cette *petite différence culturelle* pour éviter le rejet. « L'économie du narcissisme des petites et des grandes différences définissent le sentiment d'appartenance, les repères identificatoires, les formations de l'idéal, les processus d'autoconservation et de protection contre les identifications à l'étranger » (Kaës, 1998, p.67).

Le sens dont est porteur le discours parental est ce qui évite que la transmission ne se fasse sur un versant négatif. Pour qu'une transmission soit opérante, il faut que les éléments transmis soient symbolisés. Dans le cas contraire, le versant négatif correspondrait à une part transmise encryptée « venant de la sorte faire retour dans la réalité à travers les générations sans pouvoir être décodée par les sujets » (Bastien, 2001, p.171). Dans l'altération de la transmission, les éléments de la génération des parents sont transmis et recomposés symptomatiquement par la génération suivante. La non-transmission de certains éléments donne au sujet le sentiment d'être dépossédé d'une partie de soi. Cette souffrance peut aller jusqu'à creuser l'écart

générationnel et culturel, car si nous avons souligné l'importance du contrat narcissique pour la construction identitaire du descendant, le pacte dénégatif peut, dans certains cas, prendre le pas sur le maintien du lien (Kaës, 2009a).

La transmission s'apparente au « travail générateur » qu'évoque B. Chervet (2000) et qui repose sur la double intrication entre des processus d'« extension » et d'« extinction ». Plus précisément, afin de réduire l'état de tension il est nécessaire de procéder soit à une extinction par la suppression complète de l'état ou, son extension, c'est-à-dire le travail générateur en lui-même. L'évolution sociale actuelle favorise à la fois l'émancipation du sujet vis-à-vis des mœurs plus traditionalistes, ce qui parfois peut conduire à des cultures qui vomissent l'individu, par opposition à celles qui l'avalent (Lévi-Strauss, 1955). Dans ce schéma l'instance surmoïque dans son versant plus tyrannique veut réduire sinon supprimer le travail d'intrication de la culture évoqué par B. Chervet (2000).

Pour R. Kaës (1993), la transmission négative s'inscrit dans ce qui n'est pas advenu. De fait, les objets enkystés signent l'absence d'inscription d'un des éléments provenant de la génération antérieure. Nous parlons de transmission « brute » au sens où une certaine déliaison entre représentation et affects est à l'œuvre et empêche l'accès à un espace de reprise et de transformations (Kaës, 1993). À ce titre, nous reprendrons maintenant la conception du traumatisme, notamment au regard d'une transmission négative.

4. Traumatisme

4.1 Conceptions psychanalytiques de la notion de traumatisme

C'est entre 1895 et 1920, que S. Freud s'intéresse à la notion de traumatisme. Au cours de cette première période, *l'origine sexuelle du traumatisme apparaît suite à la théorie de la séduction*. En 1920, les névroses traumatiques sont caractérisées par un excès d'excitation interne qui ne peut pas être contenu par le système pare-excitant du moi (Freud, 1920). « Sa mise en relation de la névrose traumatique avec la pulsion de mort, c'est-à-dire avec une tendance fondamentale, élémentaire, ultime forme de liaison sous l'égide du souhait de destruction, est indicative du caractère profondément narcissique de l'impact du traumatisme qu'elle implique » (Synodiou, 2000, p.151). L'effraction du pare-excitation ne permet plus de tenir à distance les excitations externes ce qui conduit à l'augmentation de la libido narcissique : « il s'établit un contre investissement considérable au profit duquel tous les autres systèmes psychiques s'appauvrissent » (Freud, 1920, p.72). Ce déséquilibre, où la part narcissique est prévalente, est

vécu comme une angoisse diffuse par le moi, qui pour s'en défendre met en place une tentative de contre-investissement correspondant au refoulement de l'évènement. Nous sommes là dans les premières ébauches freudiennes concernant le refoulement, théorie qui bien évidemment connaîtra des remaniements.

Ce qu'il est important de garder en tête est qu'au cœur des névroses s'opère l'oubli d'impressions précoces vécues comme traumatiques par le nourrisson (Freud, 1939). De fait, l'expérience à elle seule n'induit pas le traumatisme, mais ce sont les modalités psychiques mises en œuvre pour traiter ledit évènement qui déterminent l'inscription de ce dernier comme traumatogène. Ce n'est que dans l'après-coup, lorsque le sujet fait face à de nouvelles expériences qui lui font se remémorer celles refoulées, et que celles-ci excèdent les capacités pare-excitantes du moi, que l'évènement peut être considéré comme traumatique. Plus précisément, il y a une distinction particulière concernant les effets positifs et négatifs du traumatisme.

Nous pouvons penser le traumatisme comme secondaire, car le premier temps de la vie n'est pas directement traumatique (Roussillon, 1999). Par aspect *secondaire* il s'agit d'entendre l'après-coup comme reviviscence d'un évènement qui a été refoulé pour justement éviter l'effraction traumatique. Le premier évènement n'est pas traumatique directement, il a une potentialité de l'être. Ce n'est que dans un second temps, qu'il l'est, notamment lorsque le sujet n'a pas les capacités de l'affronter, ou que l'objet est absent (1999). La seconde expérience, arrivant dans l'après-coup vient compromettre la fonction pare-excitante du moi. En considérant que l'élaboration de l'absence de l'objet est la clef de la mise en place des processus de symbolisation, c'est en se représentant le manque que le sujet consolide ses capacités de symbolisation (Roussillon, 1999). Il faut que l'objet réponde adéquatement à la frustration du sujet. Si au contraire, l'objet est trop présent ou trop frustrant, les objets sont difficilement intériorisés ce qui peut conduire *secondairement* à l'effraction psychique.

4.1.1 Distinction entre traumatisme, traumatique et trauma et ses effets

Pour T. Bokanowski (2010), il convient de distinguer le traumatisme, le traumatique et le trauma. *Le traumatisme*, comme évoqué plus haut correspond à la première ébauche de la théorie freudienne et désigne plus spécifiquement le noyau traumatique que comporte l'organisation psychique du sujet. Nous savons que dès le plus jeune âge sont emmagasinées diverses expériences précoces. Plus spécifiquement, les traumatismes liés à la sexualité infantile restent conservés comme traces mnésiques. Il s'agit ici des fantasmes originaires et des angoisses qui y

sont liées. Celles-ci, lorsque le pare-excitant n'est pas suffisamment opérant, peuvent venir fragiliser l'instance moiïque. Les traces de ses événements sont ensuite couvertes par l'amnésie infantile. Mais, leur force, bien qu'inconsciente demeure, et « dans tous les cas, la contrainte, qui résulte de la fixation en trauma, travaille au retour du refoulé. » (Villa, 2013, p.1403).

Le *traumatique* renvoie au défaut du système pare-excitant qui ne parvient pas à réguler ou filtrer les excitations externes ce qui inonde le moi du sujet. Il s'agit en ce sens d'un « fonctionnement à « empreinte traumatique » ou « en traumatique » ; même si une partie de ses effets peuvent être représentables, figurables et symbolisables, ils ne le sont jamais totalement » (Bokanowski, 2010, p.15).

Enfin, le *trauma* qui peut avoir une double polarité : positive et négative. Le terme « positif » correspond pour S. Freud (1939) à la capacité de se remémorer les événements – refoulés ou non— pour, dans un après-coup, vivre cette expérience dans la cure par exemple, et parvenir à l'élaboration dudit événement. Ainsi la répétition ne signe pas le caractère non symbolisable du traumatisme, car celui-ci est nécessaire au développement psycho-affectif de l'enfant. Au contraire, sa négativité peut provoquer les atteintes narcissiques graves. Les traumas sont tenus à distance par la mise en place de défenses primaires couteuses comme : « le déni, le clivage, la projection (l'identification projective), l'idéalisation, l'omnipotence, etc. » (*Ibid.*, p.15).

4.1.2 Effets négatifs

Les effets négatifs proviendraient de l'impossibilité à élaborer l'évènement et, en conséquence, à le répéter compulsivement pour tenter de le symboliser. La notion freudienne du traumatisme s'appuie sur le fait qu'une expérience qui n'est pas intégrée psychiquement par l'enfant sera compulsivement répétée (Freud, 1920). Plus spécifiquement et en incluant les processus de symbolisation que l'individu acquiert, S. Freud (1923) considère qu'un défaut de symbolisation révèle une répétition des tentatives d'intégration signant la compulsion de répétition. Dans cette continuité, S. Freud (1926) parle d'une « angoisse signal » déclenchée par le moi. Ce signal correspond à l'idée que le traumatisme peut être causé par un événement important tout comme il peut l'être par la somme de plusieurs éléments partiellement traumatiques. Les effets de la compulsion à la répétition se perçoivent dans les défenses mises en œuvre pour lutter contre l'évènement, comme le déplacement que nous retrouvons dans les phobies par exemple ou le clivage lorsque les défenses plus névrotiques sont inefficaces (Villa, 2013). Les symptômes, compromis entre les effets négatifs et les défenses mises en œuvre, signent la prégnance et l'insolvabilité du conflit psychique (*Ibid.*).

L'effet négatif provient de l'impossibilité du traitement de l'évènement à un moment donné, qui est refoulé, mais revient dans l'après-coup. Nous voyons par exemple dans la transmission des non-dits, l'héritage traumatique et l'impact de celui-ci sur la constitution identitaire du descendant. Le traumatisme, tel que nous l'abordons ici, se construit sur une période de suspens et de mise en veille où c'est dans l'après-coup que se mesure la part traumatique de l'évènement.

4.2 Un travail d'appropriation

L'histoire humaine elle-même recouvre différents traumatismes qui influencent la vie psychique du sujet. Les différents évènements vécus peuvent prendre la forme de traces mnésiques inconscientes pour le sujet, et peuvent être transmises de génération en génération. En termes métapsychologiques, l'instance du ça hériterait des traces de faits vécus par les ancêtres égalant les traces mnésiques des expériences vécues par le sujet lui-même (Freud, 1923). Cet héritage dépend de l'intensité de l'évènement vécu par la première génération ou de sa dimension répétitive. Ce dont hérite le « ça » s'inscrit dans la première topique freudienne et ne fait donc pas encore état de la transposition entre le ça de la première génération et le moi des descendants (deuxième topique).

La subjectivation, pour réintroduire les propos de P. Aulagnier (1975), est un processus continu du développement psychique et de la vie du sujet. L'accès à la subjectivité dépend de la qualité des expériences précoces par lesquelles le sujet accède à un espace psychique propre (avec ses rêves, idéaux, pensées, etc.). Ce sont l'ensemble des premières relations comprenant aussi bien le portage, que les diverses interactions dans un espace suffisamment bon et contenant qui permettent de maintenir une expérience de continuité. Nous avons vu précédemment qu'à la naissance de l'enfant s'établit inconsciemment un contrat narcissique (Aulagnier, 1975). Investi comme prolongement narcissique des parents, l'enfant s'inscrit dans une lignée généalogique contenant des idéaux à accomplir. Bien que la constitution intrapsychique du sujet demande une part de subjectivité, il reste dans un premier temps dépendant de la ligne parentale qui contient une série d'idéaux transmis de génération en génération.

Cet investissement premièrement narcissique favorise les transmissions intergénérationnelles et la co-construction de l'histoire familiale. B. Golse (2003) mentionne à ce propos deux modalités de transmission, celle en creux ou celle en plein.

Une transmission dite *en creux* renvoie à une part non élaborée dont le descendant hérite. Il s'agit de la circulation d'un élément qui n'est parfois même pas nommé par la génération antérieure et est intégré brutalement. Ce versant négatif de la transmission se repère par la fragilité des assises

narcissiques. Alors que la transmission en « plein » se réfère aux théories de l'attachement et montre qu'en fonction des capacités de liaisons et d'élaboration du sujet, la circulation dudit évènement n'a pas nécessairement de conséquences sur sa constitution.

Les processus de transmission reposent sur la double polarité de l'individuel et du collectif dont les éléments vécus par la génération précédente se tissent aux enjeux individuels et personnels (Konicheckis, 2014). Notre intérêt est de comprendre comment ce qui précède le sujet et qui *de facto* n'a pas été vécu par lui peut influencer sa constitution psychique. L'idée de processus directs n'est plus d'actualité, la transmission apparaît aujourd'hui comme dynamique et s'étend sur plusieurs générations.

Cette même phrase que S. Freud emprunte à Goethe « *ce que tu as hérité de tes pères, acquiers-le pour le posséder* » nous fait comprendre que la génération héritière doit aussi faire le travail d'appropriation ce qui montre que la transmission est dynamique. S'il est possible que le sujet se retrouve pris dans les enjeux de la compulsion à la répétition face aux événements reçus, il est tout aussi possible qu'il se les approprie en les élaborant et en y ajoutant une part individuelle. Il convient de préciser que l'individu n'est jamais une copie identique des figures parentales, même s'il est porté par un investissement narcissique.

Mais, malgré l'individualité psychique de chacun des sujets et le travail d'appropriation subjective qui leur est demandé, l'organisation psychique des descendants reste dépendante de l'environnement et de l'histoire généalogique.

4.3 Modalités de transmission : entre l'individuel et le collectif

Il faut donc prêter attention aux modalités de transmission, notamment lorsqu'il s'agit de la construction identitaire, car « elle se constitue ou s'éclipse dans la rencontre de l'individuel avec le collectif » (Synodinou, 2000, p.152).

Cela implique que l'individu « récepteur » d'une histoire collective et ancestrale soit en mesure de composer avec cet héritage, de l'élaborer et de l'intégrer psychiquement. Lorsque l'histoire ne peut être *détoxifiée* de ses amas traumatiques, les processus de transmission sont altérés et l'évènement excède les capacités de symbolisation du sujet. « La transmission se produit alors par une forme d'identification de type projectif où les souffrances rencontrent et se lient aux souffrances des générations précédentes (...) se confondent les places de chacun dans la succession de générations ainsi que l'identité sexuée » (Konicheckis, 2014, p.382). Nous pouvons donc interroger s'il y a une distinction entre un traumatisme collectif et individuel, à

savoir s'il est maintenu en mémoire de la même façon (Altounian, 2000). Lorsque c'est le groupe qui vit l'évènement traumatique, il opère une « banalisation » collective de l'évènement allant jusqu'à la perte de certaines traditions comme le rejet de la culture (*Ibid.*, 2000). La métapsychologie freudienne démontre que l'homme s'inscrit dans la violence de la civilisation, de tous temps et générations où les traces des actes commis au cours de l'histoire sont inconsciemment transmises.

Lors des premières expériences du nourrisson, la continuité des soins consolide le sentiment d'être. La subjectivation s'inscrit dans un travail en somme intersubjectif, mais qui fait sens dans les processus historiques vécus, transmis de génération en génération. C'est donc une coécriture de l'histoire familiale qui s'opère et dont le travail de subjectivation s'appuie sur le fait « que le sujet puisse progressivement enraciner sa préhistoire, l'histoire de sa naissance et de son existence dans un roman des origines » (Katz-Gilbert et al., 2016, p.70).

En repartant de l'appareil à penser les pensées Bionien et de la capacité de rêveries maternelle, certains éléments bêta ne sont pas traduits en éléments alpha notamment par le poids du legs transgénérationnel et s'organisent donc en « des quotas transgénérationnels d'éléments bêta » à travers leur impossibilité à être élaborés (Ferro, 2004, p.21).

L'intrication entre l'individuel et le collectif nécessaire à la constitution psychique du descendant, nous permettra de comprendre comment l'histoire familiale et paternelle peut venir l'entraver (Konicheckis, 2014).

5. Un négatif de la transmission ?

5.1 Processus de filiation et ses aléas

La filiation est une notion qui implique une part juridique, au sens du droit parental c'est-à-dire qui établit un lien d'autorité légal entre les parents et les enfants. D'un point de vue historique, sous l'ère napoléonienne ; les enfants qui étaient jusque-là propriété républicaine deviennent, jusqu'à leurs 25 ans, celle parentale, et fait écho à l'ère du « pater familias » où les pleins pouvoirs d'autorité sont attribués au père, à la fois concernant son épouse et ses enfants. Il est alors détenteur de la puissance paternelle.

La filiation revêt aussi une dimension anthropologique en considérant que le groupe est lié par un ancêtre commun, ou par la transmission du nom paternel (Guyotat, 2005). La filiation serait donc le lien entre un individu et le groupe auquel il appartient, où le nom de famille permet

d'assurer et maintenir une filiation, indépendamment de la continuité ou discontinuité du lien familial (Koniccheckis, 2014).

C'est en 1912 que devient possible la recherche de paternité, c'est-à-dire le lien de filiation père-enfant, sous certaines conditions spécifiques (viol, union libre des parents, etc.). Depuis 1980, une plus grande fiabilité des tests ADN s'est développée avec une priorité accordée à la filiation biologique (Perry, 2018). « En acceptant une vérité sociologique distincte de celle du sang, le droit français consacre le principe d'une filiation établie socialement, qui entre en résonance avec la récente « filiation d'intention » (Perry, 2018, p.131). C'est par exemple le cas dans le cadre d'une adoption simple, où le lien juridique s'ajoute au lien biologique.

En dehors de ces aspects juridiques et anthropologiques, il nous semble important d'octroyer une place à l'interaction entre le réel et l'imaginaire notamment pour la construction du lien de « filiation narcissique » (Guyotat, 2005, p.18).

L'articulation entre filiation instituée et filiation narcissique renvoie à une filiation « naturelle », c'est-à-dire la relation précoce entre l'enfant et l'objet d'amour. Cette filiation naturelle qui dépend des identifications de l'enfant à ses parents appelle à la fois aux pôles imaginaire et réel. Il s'agit de la place qu'occupera l'enfant vis-à-vis de sa lignée et vis-à-vis de la société. C'est-à-dire qu'il y a des règles tacites en ce qui concerne la génération antérieure, comme celle de s'inscrire dans la généalogie familiale. Mais cela soulève la question du mandat et des responsabilités de l'enfant concernant sa filiation (Genvresse, 2005). Pour P. Genvresse (2005), la filiation est rattachée à la figure tierce qu'incarne le père, car il introduit un mouvement de séparation et inscrit l'enfant dans la continuité de la lignée en lui donnant le nom de famille.

La constitution narcissique de l'enfant s'établit sur une indifférenciation premièrement nécessaire, avant de progressivement se différencier de l'objet primaire. Si cela perdure, l'enfant devient le prolongement narcissique du parent, où s'attend une reproduction à l'identique, car en ne se séparant pas psychiquement, le narcissisme parental reste intriqué à celui de l'enfant (et inversement) (Guyotat, 2005).

Lorsque les processus à l'œuvre dans la filiation sont altérés, cela peut par exemple conduire à des modalités de reconstruction du lien filiatif sous une forme délirante (Marty, 2003). Nous retrouvons dans ce cas de figure, par le recours à la projection, une reconstruction d'une filiation à un personnage imposant (roi, messie, etc.). Dans un registre moins pathologique que la filiation délirante, il est aussi question de filiation dite « traumatique » qui provient de l'intrication entre filiation narcissique et filiation instituée. La filiation instituée « permet de se

définir à partir d'un réseau symbolique (...), la place du fils, la place du père, avec évidemment la transmission du nom, mais aussi la transmission des biens, l'autorité parentale et l'appartenance » (Guyotat, 2005, p.20). Elle s'apparente à une filiation juridique au sens des droits parentaux, mais elle considère également la circulation des événements traumatiques transgénérationnels.

Dans ce système, « il y a une sorte de transmission, en direct, qui n'est plus modélisée par le symbolique de la filiation instituée. (...) C'est une inclusion, une incorporation, par la génération, d'une sorte d'enclave psychique » (Guyotat, 2005, p.21). En annihilant la séparation, la filiation narcissique évite de se confronter à l'absence et à la perte et fige la généalogie. Il s'agit alors de filiation traumatique, car les transmissions provenant des générations antérieures ne peuvent être élaborées au vu du caractère symbolicide qu'elles revêtent. J. Guyotat parle de traumatisme « lorsque la filiation narcissique l'emporte sur la filiation instituée et symbolique » (Guyotat, 2005, p.24). La reproduction à l'identique des éléments vécus par la génération précédente dépend de l'ancêtre par qui tout se transmet.

L'altération des liens symboliques dans la filiation instituée proviendrait de failles dans la différenciation des sexes et des générations, conduisant à une inversion des places entre enfants-parents avec aussi « l'acharnement destructeur focalisé sur le père, dans sa fonction symbolique » (Genvresse, 2005, p.52). C'est donc le caractère symbolicide de l'évènement traumatique qui vient mettre à mal la filiation instituée (Guyotat, 2005).

La circulation d'évènements traumatogènes dans la dynamique familiale « renforce le système narcissique de filiation aux dépens de la logique de l'institution et de la structure œdipienne » (Drieu, Marty, 2005, p.7). Le processus identificatoire, dépendant de la constitution du sujet comme être différencié de l'objet est donc peu accessible. L'enfant est confronté aux éléments traumatiques vécus directement par la génération parentale et il est « voué à incorporer des objets mal endeuillés, car sinistrés, figés, face à la douleur du traumatique » (Drieu, Marty, 2005, p.8).

Dans ce contexte, les liens précoces restent porteurs de l'évènement symbolicide où il n'en résulte que la compulsion à la répétition. « Cette fixation à un espace bi-dimensionnel permet de le protéger des menaces d'effondrement, de la chute dans le vide face à l'absence de liens, de communication qui existe en référence à ces « trous noirs » de la pensée chez leurs ancêtres » (Drieu, Marty, 2005, p.9). Toutefois, bien que cette défense agisse contre un vide de la pensée, elle reste œuvre du clivage. Cela conduit à une part psychique inaccessible et impensable, car

elle est déniée par le sujet. Sous l'indifférenciation sujet-objet se perpétue le sentiment douloureux vécu antérieurement (*Ibid.*). Il sera maintenant question d'aborder ce qui concerne la circulation du traumatisme et en quoi cela se distingue d'une transmission traumatique.

5.2 D'une transmission générationnelle des traumatismes

5.2.1 Des éléments énigmatiques et inélaborables

Dès les premiers moments de vie, s'observe avec la situation anthropologique fondamentale (Laplanche, 1987), que le discours que tient l'adulte à l'enfant n'est pas toujours compris par ce dernier. Sont alors transmis à l'enfant les « expressions des contre-investissements et des trous sémantiques qui ont résulté chez l'ascendant aux prises avec la catastrophe » (Op cit. Laplanche in Synodinou, 2000, p.153). Pour J. Laplanche (1987), l'enfant est livré à des signifiants énigmatiques majeurs qui correspondent à des messages de la part de l'adulte qui sont traumatiques, car, à lui seul, il n'est pas possible de les comprendre et d'y mettre du sens. Cela renvoie à la théorie de la séduction généralisée, c'est-à-dire de la séduction involontaire de l'adulte à l'égard de l'enfant, où ce qui séduit l'enfant est le sexuel de l'adulte qui est incompris.

L'enfant saura traduire les messages imprégnés du sexuel de l'autre, dans l'après-coup de la puberté : une fois qu'il accédera lui-même à cette dimension sexuelle. Ces messages non traduits, ces résidus sont ceux qui vont faire les objets sources de la pulsion sexuelle. Mais, cette confrontation à la langue de l'autre, peut, faute de traduction, être emmagasinée brutalement. Il faut deux traumatismes pour que l'évènement en lui-même soit révélé comme traumatique, c'est-à-dire qu'il dépend de l'après-coup. Face à un évènement traumatique, il y a effractions des liens symboliques ce qui provoque souvent un sentiment de ne plus appartenir à rien. « Le sujet s'accroche alors aux “*images reliques*” qui le hantent, signant par là l'échec du travail de mémoire, qui ne peut faire de l'expérience, un souvenir » (Veuillet-Combier, 2016, p.204). La relique serait un souvenir flou et difficilement évoqué comme justification de l'évènement. Le sujet se retrouve détaché de l'expérience vécue, mais l'évènement se conserve malgré lui comme un sacre, un témoin de l'indicible. Il prémunit le sujet contre un effondrement narcissique, mais à des coûts psychiques tels que la fragilisation des processus de symbolisation. C'est pourquoi l'opération de transmission peut être mise à mal lorsque l'instance moïque ne parvient pas à réguler les évènements reçus (Arènes, 2014 ; Kaës, 1993).

S. Tisseron (2006) évoque le négatif de la transmission en différenciant des éléments dits « revenants » de ceux « fantômes ». Si dans un premier temps les tentatives du sujet d'effacer l'évènement traumatique semblent efficaces, il est dans un après-coup rattrapé par des images

traumatiques. Il s'agit d'un aspect revenant en mémoire, puisque ces images sont identifiées en lien avec un évènement connu (Abraham et Torok, 1978). C'est d'ailleurs ces images qui peuvent être condensées dans le symptôme de l'enfant, alors significatif d'une histoire familiale traumatique qui lui est transmise à son insu. L'enfant devient dépositaire d'une souffrance provenant d'un autre, mais qui à travers lui se voit révélée. La bienveillance parentale visant à ne rien dire de leur histoire s'inscrit bien souvent dans un désir de protection de l'enfant qui méconnaît la circulation d'un flux inconscient. Pour l'enfant, qui n'a pas connaissance du passé traumatique parental, ces éléments sont apparentés à des fantômes et l'évènement ne peut ni être identifié ni ramené à du connu. En ce sens, le négatif de la transmission contient une somme de résidus psychiques énigmatiques qui ne peuvent être élaborés, car ils excèdent les capacités pare-excitantes du moi.

5.3 Perspectives thérapeutiques pour une reconstruction subjective

La transmission n'étant jamais directe, conduit l'enfant à hériter de « tout le cortège de conflits, renoncements, angoisses et culpabilités qu'elle [la transmission] comporte » (Konicheckis, 2014, p.386). Comme le relève R. Kaës (1993), le moi est l'instance qui articule le collectif et l'individuel. En filtrant les éléments indésirables, il œuvre en barrière, ce qui permet que s'instaure la transmission intrapsychique et intersubjective. C'est en offrant un support aux conflits fantasmatiques qu'il est possible de relancer l'individualité psychique par des processus de transformation. Dans cette perspective, lorsque les rapports au collectif sont entachés de rupture dans les expériences dites *biographiques*, la construction identitaire du sujet peut en être fragilisée (Veuillet-Comber, 2016).

Ces expériences se rapprochent des processus à l'œuvre dans le rêve, et font que la reconstitution du récit migratoire s'opère par les mécanismes de déplacement et de condensation. Dans le cadre de la migration, « les productions du langage, les symptômes, la transformation des contenus inconscients » demeurent dépourvus de représentations directes, mais peuvent se déplacer sur de nouvelles images (Fabregat, 2009). Par le déplacement le sujet peut, sous une nouvelle représentation psychique, faire le lien entre affects et représentations, et cela dans l'échange avec un autre, c'est-à-dire entre un émetteur et un récepteur du discours (Fabregat, 2009). C'est en somme un travail de traduction des faits qui est demandé, pour que par la suite le descendant puisse faire à son tour un travail de mémoire et d'élaboration. Pour J. Altounian (2005) c'est notamment par l'écriture qu'il est possible d'effectuer le passage d'une histoire traumatique vers un récit sublimé « l'écriture de soi par l'inscription d'un autre » (Altounian, 2005, p.56). Le travail auto thérapeutique de « lecture-réception » qu'évoque J.

Altounian vis-à-vis du legs traumatique paternel était premièrement enlisé dans une période de répétition nécessaire à ce qu'elle parvienne à la symbolisation de l'histoire. Ce qui pour S. Freud était de l'ordre de la compulsion de répétition devient, pour J. Altounian une « compulsion à traduire » (2005, p.56). Le travail d'écriture symbolise les éléments transmis entre générations.

Les études dans le domaine transculturel nous renseignent sur la vulnérabilité des enfants de migrants, vulnérabilité qui se creuse d'autant plus que l'inscription dans le pays d'accueil est difficile et que l'histoire familiale n'est pas totalement abordée/transmise. Les enfants de migrants seraient plus vulnérables en raison de la cohabitation de deux univers culturels : celui d'origine des parents et celui où ils sont nés. Cette dualité conduit à une « structuration culturelle construite sur un clivage » (op cit. Moro et Nathan, 1989 in Faure et Rizzi, 2017, p.353). Nous parlons de vulnérabilité lorsque les capacités pare-excitantes ou défensives de l'enfant ne sont pas suffisamment efficaces. Ils sont donc plus susceptibles d'être marqués par ces événements de vie, étant héritiers de la vulnérabilité parentale. Ainsi, la rencontre avec l'extérieur (l'école, les institutions, etc.) est souvent traumatique.

Chapitre 3 : La migration

*« on est toujours plus ou moins exilés :
du ventre de sa mère,
ensuite de toute la famille,
puis du lieu, puis du souvenir »*

Elie Wiesel (1995)

1. Perspective sociologique de l'immigration

1.1 Contexte historique

Les flux migratoires se sont considérablement développés au tournant du 19^{ème} siècle, avec une modification en ce qui concerne les motifs de migration, les pays d'origine et surtout la politique d'accueil française. Ces facteurs sociaux comme historiques ont leur importance, car comme nous le verrons, ils ont bel et bien un impact sur l'intégration du sujet dans le pays d'accueil.

C'est dès la fin du 19^{ème} que divers mouvements (guerre, famine, expectatives d'amélioration économique, colonisation, etc.) conduisent des populations d'origine diverse à venir s'installer en France. Entre 1860-1870 et à l'issue de la révolution industrielle, le besoin de main d'œuvre prend une ampleur considérable, favorisant donc l'appel d'une population étrangère pour subvenir aux besoins des usines françaises (Guélamine, 2008). Avec l'industrialisation, le début du 20^{ème} siècle fait état d'une forte augmentation des emplois ouvriers non qualifiés qui sont occupés par des personnes étrangères, représentant ainsi une « main d'œuvre coloniale » (*Ibid.*). Cela conduit à la création de la Société Générale d'Immigration en 1924 afin de faire appel *légalement* à ces travailleurs, originaires à ce moment-là des pays colonisés par la France. Par ce biais, le nombre d'étrangers double et atteint en 10 ans, « entre 1921 et 1931 le chiffre de 2 700 000 » (Guélamine, 2008, p.16). S'en suivent les prémices d'une politique de contrôle et de gestion des flux comme toute la politisation autour de l'immigration et donc l'augmentation du racisme et de la discrimination. « On assiste à cette époque [1932] à la fin d'un cycle migratoire et au retour de près d'1 million d'étrangers dans leur pays d'origine ; parallèlement, le droit des étrangers fait son entrée en France » (*Ibid.*, p.17).

Toutefois, après la Seconde Guerre mondiale et toujours dans la dynamique de colonisation française, l'immigration algérienne est multipliée par cinq. Ce n'est véritablement qu'à partir des années 1960 que la migration, jusque-là majoritairement intra-européenne, s'élargit à celle

des continents asiatiques et africains « à la fin des années cinquante, ces derniers représentent 13% de la population étrangère, en 1975, ils sont 34% » (op cit. Guillon, 1990, in Guélamine, 2008, p.16). L'INSEE rapporte qu'entre 1970 et 1990 s'observe l'augmentation des étrangers originaires d'un pays extérieur à l'UE (65% en 1990 contre 45% en 1970). Ainsi, si en 1975, il y avait 67% d'immigrés d'origine européenne (Espagne, Italie, Portugal, Pologne) pour 28% d'origine Africaine (Algérie, Maroc, Tunisie majoritairement), en 1999, nous retrouvons 45% d'origine européenne pour 39,3% d'Afrique (Guélamine, 2008).

Cette migration soutenue par le besoin de main d'œuvre dans la métropole française a des conséquences que l'on perçoit encore aujourd'hui.

En ce qui concerne l'Algérie, la fin de la guerre en 1962 conduit à une amplification telle des arrivées que l'État tente de remodeler le principe de libre circulation établi dans les accords d'Évian. Cette négociation aboutit finalement à des dispositions de contrôle et de limitation des flux migratoires pour qu'en 1974 le conseil des ministres suspende l'immigration de travail. Le motif avancé étant d'endiguer la crise économique alors que l'on sait qu'officieusement, il s'agissait de réduire le coût socio-économique et les conséquences politiques qu'*engendrait* la population étrangère. Cette loi ne fait que se durcir depuis 1974, conduisant aujourd'hui à un quota très limité d'autorisations de rester sur le territoire, comme une procédure express avec le déboutement de nombreuses personnes.

Cette logique d'intégration de la population immigrée sous-tend l'acculturation au pays d'accueil (remplaçant le terme très critiqué d'assimilation). Ce système fait prévaloir une homogénéité culturelle qui exclut à mon sens l'altérité, où s'observent des « implicites d'intégration » qui priment et tendent à l'effacement de la différence culturelle. Il s'agit finalement d'une « transformation identitaire » plus que d'une intégration (Guélamine, 2008, p.77) très proche de celle imposée lors de l'époque coloniale.

C'est par ailleurs dans une perspective d'encadrement de l'intégration des immigrés qu'eût été créé par l'office des migrations internationales, le CAI : Contrat Accueil et d'Intégration (2002). Son fondement repose sur la conception suivante : l'intégration à la société d'accueil dépend de la volonté du sujet à assimiler les conceptions du pays d'accueil. Cette idéologie ne considère ni les processus inconscients à l'œuvre dans l'acquisition de la langue ni les facteurs externes comme ceux économiques, sociaux, culturels, politiques, tout cela en évinçant, évidemment, la temporalité que demande toute adaptation (Guélamine, 2008).

Car aussi bien les motifs de départ, les liens familiaux et/ou conjugaux que l'histoire du sujet dans son ensemble sont à prendre en compte pour favoriser l'intégration. Celle-ci dépend également « des conditions de vie des migrants à leur arrivée [et des] relations entretenues avec les autochtones du pays. Les modes de socialisation induits par la fréquentation des institutions, du monde du travail, des membres de la communauté d'origine y participent également » (Guélamine, 2008, p.84).

En 2014, le rapport de l'INSEE sous la direction de C. Brutel⁴, indique qu'il y a eu en moyenne 200 000 immigrés entrés chaque année sur le territoire français entre 2004 et 2012. Cela représentait en 2013, 8,8 % de la population française. Au cours de cette période, l'immigration a augmenté de 1,6% par an dans l'ensemble des pays de l'OCDE. D'après un rapport du gouvernement paru en septembre 2018, l'INSEE estimait en janvier 2015⁵ à 6,16 millions le nombre d'immigrés résidant en France métropolitaine ce qui équivaut à 9,3 % de la population totale.

Nous constatons que dans cette population, 30% sont européens, il s'agit dans ce cas d'une immigration intra-européenne concernant des ressortissants de l'Union européenne (Espagne, Portugal, Italie, Allemagne, etc.). Il y aurait 45% de personnes venant d'Afrique, avec une nette majorité arrivant du Maghreb (Maroc, Tunisie, Algérie = 30%) et 15% du reste du continent africain. Le pic de la crise des flux migratoires a été recensé en 2015, depuis, compte tenu des politiques gouvernementales européennes, il semblerait que celui-ci soit en baisse. « À la fin des années quatre-vingt-dix, 4 310 000 immigrés sont installés sur le territoire français, ce qui représente 7,4 % de la population métropolitaine. Parmi cette population plus d'1,5 million de personnes est français par acquisition, 64% sont de nationalités étrangères » (Guélamine, 2008, p.37 ; INSEE, 2005⁶). En 2005, on constate une augmentation des immigrés installés en France, équivalent alors à 8,1% de la population totale.

En résumé, depuis plus de vingt ans on assiste au durcissement des conditions d'accueil et d'une limitation des flux migratoires avec une modification toujours plus limitée des conditions d'obtention des titres de séjours. Je me permets de faire ici une petite parenthèse concernant le manque de neutralité de mes propos. Effectivement, je me range du côté des défenseurs des

⁴ Cellule Statistiques et études sur l'immigration, INSEE : <https://www.insee.fr/fr/statistiques/1281393> (consulté en Juillet 2019).

⁵ Ministère de l'Intérieur - Direction générale des étrangers en France. Département des Statistiques, des Études et de la Documentation. *L'essentiel de l'immigration : Données de cadrage*, n°2018-20, septembre 2018.

⁶ Les immigrés en France, INSEE, références, 2005.

droits de personnes immigrées et migrantes, ce qui peut expliquer la tournure plus engagée de cette partie. Il en va à mon sens des droits humains qui sont bafoués et où la souffrance des personnes migrantes n'est pas prise en compte par les gouvernements. Au-delà de la souffrance psychique, il est urgent d'entendre la précarité dans laquelle vivent ces personnes ainsi que la franche désillusion que représente l'arrivée en France. Ces points sont primordiaux à garder en tête pour mieux entendre ce que vivent ces personnes et comment, au-delà du parcours migratoire, c'est l'arrivée en France en elle-même qui peut devenir traumatique.

Rappelons que selon l'INSEE, l'immigré est défini comme : « une personne née étrangère à l'étranger et résidant en France (...) La qualité d'immigré est permanente : un individu continue à appartenir à la population immigrée même s'il devient français par acquisition. C'est le pays de naissance, et non la nationalité à la naissance, qui définit l'origine géographique d'un immigré » ⁷. En regardant de plus près cette définition, nous nous apercevons que malgré l'acquisition de la nationalité, le sujet reste défini par là où il est né. Si l'origine prime, on retrouve également des associations péjoratives entre immigrés et travailleurs précaires, ce qui met au-devant une précarité sociale et culturelle imputée à la différence culturelle et qui peut toucher également la seconde génération, comme l'évoque le terme d'origine immigrée (Guélamine, 2008). Chez les descendants, et malgré le fait qu'ils soient des sujets français, nés sur le territoire, la focalisation sur l'appartenance culturelle d'origine semble prévaloir.

1.2 L'environnement socio-économique de familles

Les populations immigrées comme leurs enfants se retrouvent davantage dans des logements exigus, parfois insalubres et généralement situés dans des zones sensibles malgré une progression relative du confort des logements sur les dernières décennies (Guélamine, 2008). L'exiguïté des logements attribués était due, à l'époque, à l'idée que le travailleur immigré était un homme seul dont la famille était restée au pays. Si au départ il s'agissait principalement d'une migration masculine temporaire, le regroupement familial et la naissance des enfants sur le sol français installent les sujets durablement en France. Ce qui rend compte finalement de la modification considérable de la population arrivée en France. Les descendants qui grandissent dans ces zones sont soumis aux lois de la rue malgré une éducation autoritaire au sein du domicile « en contradiction avec les modèles dominants à l'extérieur de la famille, les sociétés modernes cultivant le narcissisme adolescent » (Attias-Donfut et Wolff, 2009,

⁷<https://www.insee.fr/fr/metadonnees/definition/c1328> [consulté le 16 Mai 2019]

p.273). Le décalage entre les attentes parentales et la frustration de la seconde génération qui peine à se « surclasser » serait l'un des facteurs de révolte prévalents dans les quartiers populaires.

1.2.1 Intégration scolaire et sociale des enfants

Nous tenons à souligner que les enfants d'immigrés n'ont pas plus de risque de déclassement que les autres enfants « autochtones ». C'est en revanche l'environnement extérieur qui majore les actes discriminants et qui empêche l'intégration. Ainsi la réussite scolaire des enfants d'immigrés est indépendante de l'origine des parents, mais dépendante à plus grande mesure de l'environnement socio-économique des familles. Ce qu'il en ressort est que les rapports intergénérationnels dépendent certes des liens de filiation, mais également de la société. Dans la migration, le contexte social (normes, valeurs, référentiels) est fréquemment modifié brutalement et la régulation des liens sociaux en pâtit.

Dans la migration le père, en attente de ce qu'il a lui-même donné à ses aïeuls, s'est sacrifié et a durement accompli une tâche souvent ouvrière. L'investissement narcissique et le renforcement des attentes éducatives et scolaires supposent que ses enfants ne répètent pas la même tâche, mais réussissent leurs études. Toutefois nous constatons que les enfants pris entre deux univers peinent à investir le domaine scolaire, provoquant une sorte d'évincement narcissique du père.

Car d'après une enquête de la MGIS⁸ (1992), très peu de descendants ont pu accéder à un diplôme de second cycle. « Les aspirations élevées des immigrés, en particulier algériens, en matière de scolarisation des enfants témoignent des fortes attentes placées dans la mobilité sociale et professionnelle de la deuxième génération, seule à même, une fois le projet de retour abandonné, de justifier la migration » (Streiff-Fénart, 2006, p.864). Le père migrant qui arrive en France avec d'une part une expectative d'enrichissement et d'autre part, le désir de retourner vivre dans son pays, s'acharne massivement au travail bien que celui-ci soit souvent contraignant (travail de manutention, etc.). Cette contrainte conduit à une projection sur l'enfant, qui lui réussira socialement par le biais des études et d'une scolarité (idéalement) brillante.

Pour ce qui est de notre recherche, la singularité des jeunes descendants résulte du double ancrage, à la fois aux origines culturelles des parents (l'ailleurs) et à leur pays de socialisation

⁸ MGIS : Mobilité Géographique et Intégration Sociale

(l'ici) par le biais de l'institution scolaire, l'entrée dans le monde du travail, le groupe de pairs, etc. Cette double confrontation, et souvent les pénuries matérielles rencontrées par les parents, a des conséquences directes sur l'intégration des enfants et *a fortiori* sur l'entrée dans les apprentissages. L'investissement de l'institution scolaire comme l'entrée dans la vie active peuvent également être mis à mal par les discriminations rencontrées (emploi, délit de faciès, etc.) et par le décalage ressenti vis-à-vis des autres jeunes. S'il faut être attentif à la sphère familiale, il faut également penser la relation du sujet descendant avec les institutions étatiques.

1.3 Aspects discriminatoires

Historiquement le racisme s'inscrit sur la distinction entre *racés* dites « supérieures » qui dominaient celles dites « inférieures ». Aujourd'hui cette distinction est certes rejetée et inacceptable, mais conduit à une différence des faits qui se basent sur la culture, c'est-à-dire « les perceptions racisantes sont aujourd'hui principalement focalisées sur ce qui sépare et spécifie culturellement les groupes humains (...) C'est l'usage de la notion *d'origine* qui sert aujourd'hui de point d'ancrage aux amalgames » (Guélamine, 2008, p.94). L'appartenance à un groupe d'origine, basée sur des caractéristiques perceptibles (couleur de peau, pays de naissance, pratique religieuse, etc.), sert de justification à un ensemble de faits. Par exemple, en avril 2019, Daniel Bravo, journaliste de sport, tenait des propos ouvertement racistes « *Sixième but et cinq passes décisives, c'est quand même pas mal pour un Noir* » présentant l'exploit que ce jeune puisse marquer des buts. Nous voyons donc bien que les « catégorisations racistes attribuent une origine *naturelle* à des caractéristiques culturelles, sociales et psychologiques construisant et justifiant un système de croyance » (Guélamine, 2008, p.96). Ces représentations, visant le peuple colonisé n'ont pourtant pas disparu aujourd'hui « les constats les plus crus font état d'une actualisation des discours et des pratiques racistes appliqués à ceux qui représentent les « anciens colonisés » (Guélamine, 2008, p.9).

Au-delà des associations péjoratives visant l'immigré et son statut socio-professionnel, il en devient la raison des maux sociaux (révoltes, chômage, délinquance, etc.). Malgré le fait qu'il s'agisse bien souvent de raccourcis, cette attribution est l'une des composantes de la discrimination que vivent ces populations. Dans une société déjà en proie à une précarisation sociale et économique, la projection et l'attribution de la responsabilité au sujet étranger renforcent l'image stigmatisante de cette population, sans tenir compte de la richesse économique qu'elle produit pour la France.

« La figure de l'immigré joue, en quelque sorte, le rôle de repoussoir. (...) Cette représentation s'applique d'ailleurs aux *générations suivantes* » (Guélamine, 2008, p.57). Pour ce qui est des facteurs discriminants dont souffrent les personnes immigrées, ils sont nettement fondés sur des attributs visibles, et non sur le lieu de naissance du sujet (c'est-à-dire que cela peut toucher plusieurs générations, simplement par la couleur de peau). Si ce n'est pas la nationalité qui prime, nous voyons bien que ce sont les représentations associées à l'origine qui mènent au racisme et à toute la fantasmagorie haineuse qui les entourent. Les descendants d'immigrés subissent du racisme et sont la cible d'un discours anti-immigrés qui s'attache uniquement à leur couleur de peau, et non pas au fait qu'ils soient nés en France et soient donc français.

Si nous reprenons l'exemple plus spécifique des pays colonisés, nous constatons qu'il y a également le poids du contexte historique et les blessures que la colonisation a laissées sur le développement psycho-affectif du sujet, mais pas seulement (Brinbaum, Chauvel et Tenret, 2013). S'il y a un lien entre les sentiments négatifs (injustices, discriminations etc.) ressentis par les jeunes au cours de leur parcours scolaire et l'immigration postcoloniale, nous pensons qu'indépendamment de ce pan de l'histoire, les expériences de discriminations peuvent être vécues, comme dans le cadre de l'institution scolaire.

Si les jeunes évoquent des discriminations fréquentes du corps enseignant à leur égard, ces dernières font écho à des éléments objectivables tels que les notes, les bulletins scolaires, les conseils de classe, etc. (Santelli, Moguérou, 2013). E. Moguérou et L. Santelli notent que les parents d'origine subsaharienne sont sensibles aux discriminations vécues par les garçons et envisagent parfois d'envoyer leurs enfants dans leur pays d'origine pour les soustraire à une atmosphère jugée néfaste. L'appel au tiers que représentent les membres composites de la famille permet de jouer le rôle de « filet de sécurité » (Santelli, Moguérou, 2013, p.77).

2. La migration est-elle traumatique ?

2.1 Culture et enveloppe culturelles

La culture est une enveloppe qui situe le sujet dans un groupe et permet à travers les relations objectales entre sujet et objet et les processus de filiation et d'affiliation, que se transmettent transgénérationnellement les référentiels familiaux (Batista Wiese et al., 2009). C'est un système dynamique de croyances, de valeurs, de coutumes, de comportements utilisés par les individus et la société pour entendre et comprendre les enjeux interpersonnels (*Ibid.*).

Toutefois dans le cadre de la migration ces processus semblent être mis à rude épreuve chez les parents, mais aussi chez l'enfant qui se retrouve parfois dépourvu d'une expérience culturelle symbolisée et en conséquence, les processus de filiation et d'affiliation peuvent en résulter altérés.

En ce qui concerne notre recherche nous constatons qu'il y a dans la migration une rupture avec les référentiels intériorisés par le sujet dans les liens précoces qui étaient jusqu'ici contenant : « ces enveloppes constituent la matrice groupale ou le Je peux advenir. Le « Je », terme du processus de subjectivation, ne peut advenir que dans un « nous » dont il est d'abord tributaire et dont il se dégage, sans toutefois s'en affranchir totalement » (Kaës, 2009 *Op. cit.* in Santa Ana, 2015, p.162).

Tout d'abord, le sujet arrivant en France doit se confronter aux processus d'acculturation. L'acculturation, qu'exige implicitement l'arrivée dans un nouveau pays, demande de se détacher de la culture d'origine pour intégrer au plus vite les nouveaux référentiels culturels du pays d'accueil. L'ambivalence que suscitent ces enjeux conduit à ce que le migrant tente de faire coexister ses valeurs d'origine à l'intégration de traits culturels propres au pays d'accueil.

À ce propos, Z. Guerraoui et O. Reveyrand Coulon (2011) évoquent les méfaits de la théorie assimilationniste, car celle-ci véhicule une intégration « linéaire », à savoir sous forme de continuum où l'individu quitte une culture donnée pour en rencontrer et en intégrer une nouvelle. Cette vision omet de considérer les ruptures et aménagements que connaît le sujet migrant. Ainsi l'exil ou la migration ont des conséquences, d'une part sur la génération qui migre comme sur ses descendants. Cela permet donc, vis-à-vis de la chaîne descendante, de situer l'individu dans une histoire générationnelle et d'entendre l'importance de la culture d'origine puisque c'est dans celle-ci que baigne le sujet à sa naissance.

2.1.1 Un travail de culture à relancer

Pour élaborer ses fragilités, il est nécessaire que le sujet procède à un travail de culture (Freud, 1929 ; Zaltzman, 1999, 2011). Pour S. Freud le travail de culture était abordé avec un certain pessimisme lors de ses conférences : « Peut-être deviendra-t-il possible de remanier l'organisation sociale, de supprimer la misère matérielle des masses tout en respectant les exigences culturelles de l'individu ; mais la nature humaine se plie difficilement à tout genre de communauté sociale ; il semble donc que la lutte doive durer encore un temps imprévisible » (Freud, 1915, p.109). N. Zaltzman (1999) revient sur l'origine du mal de la civilisation et

considère que cette opération implique de se centrer sur la dynamique culturelle en s'appuyant sur les processus de symbolisation inter et intra psychique. Elle propose une autre vision de la pulsion de mort à savoir que dans certains cas, elle peut avoir une valence positive et se retrouver au service de la vie. Elle fait de la pulsion de mort, autre chose qu'une force de déliaison aux effets catastrophiques et modifie la posture de l'Éros qui peut prendre, selon N. Zaltzman (1999, 2011), une fonction totalitaire et pas seulement totalisante. Ces réflexions sont liées à la notion de pulsion anarchique et sa participation dans la lutte de la mort contre la mort. Pour se faire, il faut considérer le courant mortifère de la pulsion de mort et y chercher là une dimension auto- conservatrice qui viendrait freiner la pulsion de mort dans sa totalité. Dans *Malaise dans la culture* (1929), S. Freud présente l'homme comme un être animé par quelque chose qui le pousse à défendre son droit à la liberté individuelle contre la masse. L'œuvre de Zaltzman permet de ne plus réduire les pulsions de mort au négatif des pulsions libidinales sexuelles et narcissiques, c'est-à-dire par la pulsion anarchiste, le déni de la mort peut être levé. Car le déni qui ne fait qu'exacerber la part de pulsions mortifères en augmentant la pression interne de cette pulsion emprisonnée et privée de sa décharge.

Il faut reconsidérer les rencontres entre le clinicien et le patient notamment en termes de décalage culturel, mais également dans le travail thérapeutique en lui-même afin de relancer le processus d'élaboration psychique. Il semblerait, par ailleurs, que ce travail de culture soit décuplé chez les enfants de migrants entrant en adolescence, car « pour grandir entre deux univers parfois diamétralement opposés, ces jeunes questionnent la culture d'origine de leurs parents ainsi que celle de leur pays d'accueil. Les métissages culturels et identitaires semblent être un compromis face à l'impossible choix d'être seulement ici, ou seulement d'ailleurs (Op cit. Moro, 2002, in Idris, 2009, p.132).

2.2 Un amas de perte(s)

2.2.1 La perte des référentiels

J. Lear (2007) introduit le concept de « traumatisme de la culture » afin d'évoquer la perte des référentiels et ses conséquences. Il s'agit de repérer l'assemblage des processus inconscients familiaux et leur interdépendance sur diverses générations (op cit. Lear, 2007 in Aubert et Idris, 2009, p.7). Nous considérons que la migration peut avoir un effet traumatique par la perte des référentiels et des mouvements de séparation avec les racines originaires du sujet, mais peut être correctement élaborée en fonction de ses capacités d'*émigrabilité* (Menges, 1959). Cette

notion est définie comme la « capacité potentielle de l'émigrant à acquérir dans le nouvel environnement un certain équilibre interne qui lui est normal, cela lui permet de s'intégrer dans le contexte sans y être un élément perturbé ou perturbateur » (Op cit. in Grinberg & Grinberg, 1986, p.35).

Si la migration s'entend comme perte de l'enveloppe culturelle, elle révèle finalement combien la culture et les représentations internes ancrent socialement le sujet. Par la perte de cette enveloppe, les affects restent associés à la langue maternelle et ne peuvent pas être évoqués (Fabregat, 2009).

On assiste alors à une « détransitionnalisation de la réalité » qui émerge de la collision entre l'espace intrapsychique et l'extérieur (Janin, 1996, p.25). L'appareil psychique se trouve envahi et dépassé dans ses capacités de contenance interne et où la fonction régulatrice des instances est mise à mal. Si l'évènement (au sens large, et non pas un évènement traumatique) peut être connecté à la représentation de chose et de mot nécessaire à sa symbolisation, cela favoriserait la résolution du traumatisme (Altounian, 2005).

Cette modification de la culture impacte, en ce qui concerne cette thèse, la fonction paternelle. C'est « tout le dispositif symbolique des références traditionnelles, religieuses en particulier, et l'assise que donnait à cet ensemble la communauté d'origine, qui se dérobe » créant un fossé entre le père de référence, resté au pays et l'image du père qu'ont les enfants nés ici (Piret, 2004, p.126). Une des solutions de ces pères est de reconstruire, en rassemblant des référentiels des deux pays, ce qui leur permet d'exercer une paternité à minima en accord avec leurs valeurs. Cela fait office d'armure contre les conflits psychiques sous-jacents, conflits émergents de la rencontre des deux cultures.

2.2.2 Une réorganisation de la matrice familiale

En situation de migration, si les parents essayent de conserver des modèles éducatifs de leur pays ceux-ci sont remis en question dans la société d'accueil. Nous constatons que beaucoup tentent de s'adapter au modèle éducatif français, mais celui-ci reste peu intériorisé. Cela conduit nécessairement à des transformations dans la matrice familiale, demandant de repenser la famille comme une « cellule pour habiter le monde » (Arendt, 1972).

La migration modifie certes les matrices organisationnelles familiales, mais, si ce contexte n'est pas pris en compte, il y a une tendance à vouloir appliquer le modèle prévalent originellement. Cela conduit à réfuter la construction sociale et culturelle du sujet, en rejetant le modèle familial du pays d'accueil notamment. Le repli de certaines familles avec une affirmation des valeurs

traditionnelles apparaît comme une protection pour leurs enfants dans une société dite plus libertaire et qui entre en contradiction avec ce qu'eux ont connu. En ce sens, si le décalage rencontré est trop grand, s'observe dans certaines familles le renforcement d'une appartenance plus traditionaliste qui indique « la perte d'efficacité symbolique de certains rites, privés par la migration de leur étayage social, s'inscrit dans un contexte où l'être ensemble des familles et de la société souffre de déritualisation » (Aubert et Idris, 2009, p.6). Cependant, la conservation parfois rigide de certaines valeurs pour les familles peut être une défense face au refus d'acculturation et permet de garder un lien assez marqué avec le pays quitté « au père notamment, en se référant à certains traits culturels d'origine, de rétablir son autorité souvent de manière rigide, car contestée par ses enfants qui connaissent bien mieux les logiques du monde extérieur » (op cit., Camilleri, 1986, in Roisin et Guerraoui, 2011, p.128).

Mais si nous restons dans l'attribution culturelle de la « rigidité » de certaines familles, nous évinçons le fonctionnement même de la famille et donc ses craintes. Cette exclusion des composantes intra psychiques et familiales résulte de la lecture « culturaliste » qui est appliquée à ces populations et qui conduit à « interpréter les comportements minoritaires comme le signe d'un archaïsme lié à une culture et/ou une religion s'opposant à une modernité, liée à une autre culture » (Guélamine, 2008, p.166).

En nous inscrivant dans l'idée de l'universalité de la culture humaine (Idris, 2009), la migration reste un bouleversement à la fois interne et externe, qui modifie en conséquence le rapport entre l'universel et le l'individuel. M. Reça (2015) parle de « résistance au changement », que l'on peut associer au passage à la vie adulte, et qui demande à chacun des sujets de sortir de la toute-puissance infantile.

La migration, choisie ou contrainte, entraîne des remaniements psychiques en raison de la rupture avec le pays d'origine et la perte de repères associés. Ces modifications psychiques impliquent que les parents vont être confrontés, lorsque leurs enfants naissent dans le pays d'accueil, à de nouvelles formes d'exercer la parentalité différente du modèle qu'eux ont eu. Les bouleversements s'observent notamment par rapport aux modifications que le parcours migratoire induit, aussi bien au niveau macro culturel (valeurs, lois, coutumes) que micro familial (incluant également les institutions et spatial (modification de l'environnement) (op cit. Bronfenbrenner, 1998 in Batista Wiese et al., 2009).

Ces deux niveaux, s'ils sont touchés, fragilisent la structure familiale et l'intégration au nouveau pays. Ainsi, la migration provoque la perte d'un système de références à la fois langagière, perceptive, représentative et produit un vacillement du cadre interne du sujet.

2.2.3 *L'investissement temporaire du pays d'accueil et la désillusion de ne pouvoir en repartir*

D'un point de vue contextuel, l'immigration concernait en premier lieu des hommes, seuls, dont le principal motif de départ était d'améliorer leur situation financière. Cette expectative pécuniaire sous-tendait pour nombre d'entre eux, un retour dans leur pays d'origine, avec ces mêmes avantages. Ainsi enrichis, la notion latente de sacrifice liée à la migration serait recouverte par l'idéalisation des pairs, et au prestige de leur réussite socio-économique. Après la colonisation, qui visait en partie à renforcer la main d'œuvre française, l'aspiration de retour de nombreuses familles est entravée, soit parce que la famille nucléaire s'est constituée au sein du pays d'accueil, ce qui pour un retour, demande de prendre en compte les enfants, soit parce que le pays d'origine correspond finalement plus à un fantasme d'idéal qu'à la réalité. C'est donc parce que l'arrivée en France était associée à l'idée du retour que l'investissement de celui-ci était temporaire. Mais, la naissance des enfants et leur inscription en France font vaciller ce projet de retour. L'intégration des enfants, la revendication de la nationalité française et la construction de leur vie ici viennent annuler le désir de retour ou le reporter à plus tard (Piret, 2004). Le père migrant doit vivre entre culpabilité migratoire et élaboration du deuil de la perte du pays originaire. Il y a fréquemment des règles implicites d'entraide mutuelle au sein de la matrice familiale : « les liens affectifs ne suffisent pas, l'aide de l'entourage est prescrite dans un ensemble d'obligations et devoirs, en relation avec le fonctionnement économique du groupe » (Attias-Donfut et Wolff, 2009, p.161).

Lors d'une migration « choisie », existeraient donc des « *liens invisibles* », autrement dit la résonance du lien social sur les représentations internes de l'individu, de la culture et de son psychisme (Fabregat, 2009, p.29). Quand la migration sous-tend l'idée du retour, il faut également entendre que « le mouvement engagé par l'acte migratoire ne s'interrompt pas une fois atteint le pays élu » (Reveyrand-Coulon, 2011, p.77). Il y a une forte idéalisation du pays d'accueil où sont mis en avant les bénéfices à quitter le pays d'origine, notamment lorsque la migration est liée à une question de survie. Cependant, quelle qu'elle soit, la migration demeure souvent porteuse d'un excès de séduction où le pays d'accueil est idéalisé. Finalement, la

confrontation réelle lorsque le sujet n'a pas accès à de bonnes conditions de vie à son arrivée provoque une forte désillusion (Duparc, 1998).

Les allers-retours que peuvent faire les sujets entre pays d'accueil et pays d'origine sont souvent impulsés par l'idéalisation du pays perdu. Le fantasme d'un retour au pays, s'il est explicité, peut avoir un impact sur ses proches et les descendants, car cette expectative leur est transmise « la question du retour ne s'épuise pas à la génération de ceux qui ont entrepris le voyage migratoire, mais qu'elle est héritée par les enfants » (Reveyrand-Coulon, 2011, p.78). Cet entre-deux « ni ici-ni ailleurs » a des conséquences sur la transmission de traditions familiales et conduit aussi à une dévalorisation de soi, qui *in fine*, rend complexe pour les descendants l'accession à des repères structurants (Guerraoui, Daure et Reveyrand-Coulon., 2015).

La migration provoque une rupture avec le pays de l'enfance, conduit inévitablement à une confrontation avec le nouveau pays et appelle du côté de l'inquiétante étrangeté survenant face à l'inconnu (Freud, 1919). Il est remis sur la table l'idée de s'intégrer aux pays d'accueil, ce qui conduit à un effacement du symbolique culturel. « Le projet de retour, devenant un mythe a transformé le pays d'origine en une sorte de « territoire imaginaire » faisant apparaître comme centrale la question du maintien, du développement et de la valorisation des origines, et donc de la culture » (Zehraoui, 1994, p.180).

L'idée du retour serait ce qui fait tenir le sujet et le prémunirait de l'effondrement ou d'une « nostalgie teintée d'angoisse et souvent ouvrant sur des tendances dépressives » (Reveyrand-Coulon, 2011, p.80). Il s'agit des défenses mises en place pour s'acclimater au nouveau pays de résidence et ainsi conserver une stabilité psychique. Ces défenses peuvent être temporaires et donc bénéfiques à l'individu, comme s'inscrire plus durablement et devenir pathologiques.

2.3 Manifestations psychiques et mécanismes de défense

Pour comprendre la migration, il convient de s'intéresser aux motifs qui la précèdent, sans oublier qu'il faut une certaine force pour parvenir au but. Elle pourrait être portée par un « noyau maniaque » (Reca, 2015, p.97) qui, lors de la confrontation à la réalité du pays d'accueil, laisserait place à une symptomatologie dépressive. L'affect dépressif ne serait ainsi « pas (seulement) l'héritier des indéniables traumatismes, mais aussi l'émergent réactionnel de ce noyau maniaque soumis à l'épreuve de réalité » (Reca, 2015, p.99).

La clinique du traumatisme met en avant chez les sujets la prédominance de défenses maniaques qui visent à lutter contre la perte subie ou le choc vécu. Les études sur l'impact de la migration

révèlent assez consensuellement la prévalence de l'angoisse de perte et sa difficulté de traitement, mais aussi de désorganisation de la personnalité. Pour M. Fabregat (2009) l'investissement d'objet se fait souvent sur un mode symbiotique, ce qui entrave le traitement de la perte par manque de différenciation sujet-objet ou, si celle-ci est traitée, c'est par introjection mélancolique. Les pathologies se manifestent souvent par de fortes somatisations, des mouvements plus franchement dysphoriques et peuvent aller jusqu'à une décompensation psychotique.

Le sujet migrant est donc aux prises avec diverses manifestations, surgissant de l'inconscient, qu'il ne parvient à lier à des événements connus, perçus ou non comme traumatiques. Le décalage entre la fantasmatisation du pays d'accueil et la réalité conduit souvent à une situation d'insécurité et de détresse. À cela s'ajoute la perte des référentiels et figures contenantantes, laissant l'individu débordé par ces nouvelles conditions de vie. Il s'agit parfois d'une régression dysphorique plus qu'une dépression classique, où en écho aux écrits kleinien, il y aurait un retour de la position dépressive (Klein, 1952).

La régression à un état dysphorique se fait davantage dans les premiers temps, mais reste tout de même dépendante de la temporalité d'installation. Nous la considérons comme positive pour pouvoir élaborer la migration, comme en témoignent les récits où les individus « comptent et communiquent plus volontiers les années accumulées d'immigration que leur propre âge » (Reca, 2015, p.100). Ces états régressifs quel que soit le degré pathologique peuvent se maintenir parallèlement à l'acquisition d'un statut plus stable.

La motivation principale du migrant est de rechercher la liberté où l'amélioration de la qualité de vie et donc ce qui impulse le départ est toute l'idéalisation du bonheur que procurerait l'accès à ces conditions. Cependant, le migrant ou l'exilé porte dans sa valise de nombreuses pertes qui peuvent aussi bien transitoirement que durablement, malmener les capacités du moi et le désorganiser psychiquement. La source même des affects dysphoriques est souvent liée à l'obtention d'un travail en deçà des capacités du sujet.

Nous observons souvent concernant les mécanismes de défense, l'identification projective qui donne lieu à l'usage d'une autre identité clivée. Le migrant se prémunit d'un effondrement en cristallisant son identité sur des modalités adaptatives. Pour M. Reca, cette adaptation ne

permettrait pas de masquer la coexistence d'une autre identité « d'autant plus « maniaque » que ce faux-self coexisterait, cohabiterait avec cette autre identité. La fantaisie maniaque trouverait ainsi son acmé de jouissance à maintenir cette illusion de « double identité » » (Reca, 2015, p.104).

De plus, dans la migration ce sont divers liens qui sont affectés, à savoir : le temps, l'espace et la société. L'espace comprend la rupture géographique avec le pays d'origine, la société renvoie à l'appartenance à un groupe culturel et la temporalité correspond à la continuité d'être. « La souffrance du migrant, si souvent explicitée en termes de pertes effectives, serait en revanche suscitée par cette confusion des réels dans sa lutte passionnelle contre les pertes fantasmatiques, portées sur les trois liens fondamentaux de l'identité : l'espace, le temps et le social » (*Ibid.*, 2015, p.104). C'est la rencontre et la collision entre deux temps, deux espaces et deux sociétés qui induiraient le compromis symptomatique ou des défenses plus coûteuses.

2.3.1 Une adaptation passive ?

Dans la migration la passivité face à l'environnement peut être due à un investissement temporaire du pays de résidence. La confrontation du sujet avec cet environnement nouveau implique divers réaménagements qui appellent à une acculturation coûteuse psychologiquement. Pour A. Eiguer (1998), la pression face à une acculturation rapide lors de l'arrivée dans un nouveau pays peut conduire les sujets à une adaptation en faux-self. Dans de telles conditions le fonctionnement psychique du sujet se clive et se coupe d'une partie de lui-même pour se protéger (Roussillon, 1999). Cela participe à la mise à distance de son expérience subjective pour se conformer aux exigences du nouveau pays. Le clivage permettrait d'une part d'éviter une confrontation avec une réalité violente, mais également de repousser le traitement de la perte du pays quitté, écho au deuil d'objet d'amour primaire (*Ibid.*).

C'est un bouleversement identitaire conséquent qui, indépendamment de la réussite de la migration et des motifs qui la précèdent, mène à une déformation du moi et en conséquence à la survenue d'une surface adaptative proche du faux self (Eiguer, 1998). Cela permet de renoncer temporairement à une identité culturelle pour se familiariser et intégrer celle de la société d'accueil (Eiguer, 1998). Il n'est pas question de réduire le fonctionnement du sujet migrant à une instance moiïque en faux self, mais d'entendre que ce recours défensif peut être, *a posteriori*, salutaire, du fait qu'il permette une mise à distance de la réalité écrasante. Il correspondrait à une infime partie du moi qui se clive et s'hyperadapte pour se défendre d'un potentiel risque d'effondrement.

Mais il est parfois possible, dans ce contexte de constater, suite à la naissance des enfants dans le pays d'accueil, « une double renonciation à l'identité pour élaborer une double appartenance aux groupes d'origine et à la société d'accueil de leurs parents » (Idris, 2009, p.133).

C'est pour cela qu'apparaît communément l'incertitude parentale face à la cohabitation des mondes, entre l'écho de l'infantile d'ailleurs et le pays de naissance de leurs enfants. Cela interroge sur : « comment être là où ils se trouvent sans pour autant renoncer à être de là où ils “ont été” » (Zehraoui, 2009, p.197).

Il en résulte donc une double expérience : apprendre de l'épreuve migratoire tout en apprenant à être père. En ce sens, les pères n'ont pour la plupart pas été préparés à devenir figure de référence dans ce nouveau contexte. Ils se retrouvent ainsi dans un double positionnement : celui d'apprendre les mœurs du pays d'accueil comme de transmettre les leurs aux enfants (Zehraoui, 2009).

Face à cela, s'observe souvent un vécu plus « souple » de la migration chez l'épouse, porté notamment par les bénéfices possibles concernant l'avenir des enfants (*Ibid.*). Si l'individu peut effectuer un travail de deuil (patrie, valeurs, famille, etc.) et recourir à des médiations du lien (objets transgénérationnels, pont entre l'ailleurs et l'ici), la migration pourra être ressentie comme réussie (Eiguer, 1998).

3. Enjeux de transmission dans la migration

3.1 Qu'en est-il chez les descendants de migrants ?

Dans le cadre de la migration, la co-construction d'une identité stable, reposant sur le système familial, permet en partie l'adaptation à la société d'accueil (Batista Wiese et al., 2009). Face aux changements sociaux que connaissent les familles en contexte migratoire, nous pouvons de nouveau interroger l'impact de ces mutations sur les processus de filiation.

Les schémas traditionnels sont mis à mal et créent une nouvelle dynamique père-enfant où il n'a plus que comme référent son *idéal du moi*, né de l'identification à ses propres images parentales et à celle paternelle. Cet écart produirait un renforcement de l'image de père idéal. Il convient d'être attentif au positionnement des pères dont les repères sont embrumés, car c'est ce même flottement qui peut impacter les descendants (Marty, 2003)

Nous pensons notamment que la fragilité induite par la migration majore les attentes à l'égard des descendants « le père évincé va en rajouter dans l'exigence éducative visible, au détriment de l'attachement, et l'enfant, y perdant la reconnaissance de son Soi par ce père, va de plus en plus se détacher en contestant cette sur exigence éducative » (Viaux, 2016, p.35).

L'analyse du discours d'un père immigré (Piret, 2004) lors de la projection du film « Pour que... » réalisé par Leïla Bouhmida et Patrice Muller⁹ va dans ce sens. Nous y découvrons un père qui évoque entre autres choses, le regret face à la perception fantasmatique souvent violente que peut avoir l'autochtone face à l'immigré. Cette perception sociale de l'immigré est souvent transmise, en écho, à la seconde génération pour qui le père est représenté comme figure dévalorisée, et « démissionnaire » (Piret, 2004, p.127). Ce fardeau impacterait donc plus ou moins directement l'image de soi des descendants. Les défaillances paternelles sont souvent associées à la difficulté de maniement de la langue française, l'effacement au sein de la famille et où en conséquence la mère remplit et porte le projet d'acculturation et d'intégration. Elle se fait garante du lien entre l'extérieur et l'intérieur. Ainsi est rapidement mise de côté la conception paternelle dans sa société d'accueil, les traditions qui lui sont associées et donc le contraste avec l'être père ici (Piret, 2004). Si l'on attend du père une part active et donc plus visible, cela laisse à supposer qu'en cas d'impossible élaboration, la dette sera reportée sur les descendants. Au-delà de la dette psychique et inconsciente, renvoyant au mandat que le sujet doit effectuer pour satisfaire ses identifications et de leurs cibles surmoïques et idéales, il y a dans notre recherche une dette qui fait écho au passé colonial que beaucoup des pères rencontrés ont vécu. Ce pourquoi, le contexte colonial et son histoire doivent être pris en compte pour comprendre les revendications (conscientes ou non) des familles comme des enfants, bien que tous les pères rencontrés ne soient pas issus d'un pays colonisé par la France.

Il y aurait une errance des pères et leurs descendants qui s'étend parfois jusqu'à la troisième génération. « Touchés par la crise économique, déscolarisés ou désorientés par le système scolaire, ils trouvent un espace d'inscription, une consistance narcissique précaire, dans des zones de dérégulation sociale, depuis les années 1990, par la voie du religieux et des dérives sectaires » (Touhami, Moro, 2017, p.182-183). La symptomatologie comme le passage à l'acte de la deuxième génération seraient-ils liés à la perception des pères désavoués par la société française ? Car au vu de l'entre-deux que connaissent les enfants de migrants, écho du positionnement flou des pères, il est possible que les révoltes des descendants se fassent contre

⁹De l'équipe du théâtre du Maillon.

« le rejet » vécu par leurs pères dans la société française. Le contexte colonial, comme nous le verrons, a des conséquences sur la première génération, ce qui n'est pas sans laisser des traces sur la seconde.

Chez les descendants une perception négative de l'image du père, ceux-ci sont perçus comme étant *soumis* aux français, complexifiant leur propre identification en tant que sujets français. Les parents qui taisent leur passé ne contrecarrent pas pour autant la souffrance qui est intériorisée de manière brute et, donc, difficilement symbolisable. Les conséquences psychiques de la guerre semblent être transmises à la deuxième génération sur un versant plus affectif que représentationnel. Nous supposons que les affects prédominent sur leur liaison à une représentation, et donc c'est un événement qui peine à être symbolisé. Nous retrouvons dans les revendications de la seconde génération, la confrontation à un père « désautorisé » et honteux de n'avoir pas pu évoluer socialement (Eiguer, 2004). En conséquence, « ces pères ne constituent plus un refuge affectif ni une autorité sécurisante » (Guerraoui et Reveyrand-Coulon, 2006).

3.2 Aspirations de réussite : entre étouffement et tentative de (re)narcissisation

Au regard de la part intergénérationnelle à l'œuvre dans les relations parents enfants, nous pouvons interroger l'éventuelle répétition en ce qui concerne l'évolution sociale des descendants. La question plus générale est de savoir si finalement, un jeune descendant de parents migrants est *comme les autres* ? Ceci soulève d'emblée la différence entre les jeunes dont les parents sont issus de la migration postcoloniale notamment au regard de la classe socio-professionnelle parentale majoritairement ouvrière.

Le risque d'une moins bonne intégration scolaire comme sociale est lié à l'ancrage des parents dans le pays d'accueil. Ainsi, ceux qui gardent l'idée de repartir au pays freinent plutôt inconsciemment les chances que leurs enfants puissent se mobiliser activement pour une intégration sociale et professionnelle ascendante. Nous constatons donc que les conflits entre les générations sont plus forts lorsque les parents sont davantage ancrés dans le passé que dans l'avenir et désirent retourner dans leur pays d'origine (Attias-Donfut et Wolff, 2009).

En conséquence, cela peut complexifier les processus de filiation et d'affiliation et conduire les enfants à des comportements d'échec ou d'auto-sabotage concernant leur propre réussite. Le fossé entre les valeurs familiales d'origine et celles du pays d'accueil peut altérer l'inscription

en France tout aussi complexe pour les descendants. C'est notamment en cela que s'observent les difficultés d'adaptation à l'école, ce qui ne fait qu'incrémenter les conflits avec les parents. Il y est plus spécifiquement question de la pression paternelle sur la scolarité des fils, comme le montre O. Masclet : « les attentes considérables des pères immigrés algériens (...) dont la reconnaissance est le moteur décisif des réussites scolaires parfois exceptionnelles de certains de leurs enfants » (2003, p.133). Cette pression est souvent telle, que face aux attentes grandioses et irréalisables, les enfants se sentent dévalorisés et sont fragilisés narcissiquement. Car les comparaisons entre enfants d'immigrés et les « autochtones » ont tendance à montrer que les enfants d'immigrés ont de moins bons résultats scolaires, sans réellement considérer l'environnement et la catégorie sociale des parents (Attias-Donfut et Wolff, 2009). En comparant donc aux mêmes catégories socio-professionnelles, les enfants d'immigrés feraient des études plus longues que les autochtones. Nous pouvons l'entendre par les enjeux liés au changement de condition sociale, plus fortement investie par les enfants d'immigrés. L'importance de la sphère scolaire comme condition de réussite ou d'élévation sociale reste ainsi le facteur permettant une meilleure intégration des enfants. Pour cela, il faut tenir compte du système global (école, institution, matrice familiale) duquel dépend l'enfant.

Nous constatons donc que les difficultés rencontrées par ces enfants ne peuvent être imputées à leur origine ou appartenance culturelle, mais au contraire, à l'environnement c'est-à-dire « davantage des conditions de vie initiale et de la capacité à maîtriser l'environnement du pays d'accueil, par la connaissance de la langue ou bien encore le niveau d'éducation des parents » (Attias-Donfut et Wolff, 2009, p.239).

C'est donc en partie l'investissement que l'environnement familial fait du domaine scolaire comme de son projet d'insertion sur le long terme qui peut déterminer le bon ancrage des descendants : « Une immigration familiale stable, centrée sur le pays d'accueil et s'inscrivant dans un projet d'insertion et de promotion défini autour de la réussite scolaire des enfants » (*Op. cit.* Zérroulou¹⁰, 1988, p.467 in Attias-Donfut et Wolff, 2009, p.215). Puisque, effectivement, lorsque les enfants accèdent à des études supérieures, le discours qu'ont eu les parents a été nettement plus positif et valorisant que dans le cas de sujets n'ayant pas poursuivi leurs études. Dans ce deuxième cas, les familles semblent avoir privilégié « l'entre soi » et maintiennent comme projet un retour au pays d'origine (Attias-Donfut et Wolff, 2009).

¹⁰ Z. Zérroulou. « La réussite scolaire des enfants d'immigrés. L'apport d'une approche en termes de mobilisation ». *Revue française de Sociologie*, vol. 29, n°3, 1988.

Plus spécifiquement, chez les pères non scolarisés émerge la souffrance de ne pas être possesseur du savoir, ce qui joue fortement dans l'expectative que les enfants, eux, apprennent. Les descendants se retrouvent pris dans ce désir de l'autre, celui de réaliser ce que les pères, n'ont pu faire et ainsi rendre honneur au sacrifice de ces derniers et par là de « reconquérir un statut perdu lors de l'immigration » (Santelli, 2009, p.189). Nous pensons notamment aux pères qui perdent leur statut socio-économique et qui sont comme *déclassés*. L'idée de les renarcissiser tient du fait que « l'investissement dans le système scolaire est apparu comme la principale voie de mobilité ascendante accessible à leurs enfants » (*Op. cit.* Vallet in Santelli, 2009, p.183).

Nous retrouvons notamment la différence éducative entre leur pays d'origine et la France qui est évoquée comme le facteur d'incompréhension produisant les conflits intrafamiliaux. À l'adolescence cela s'enracine dans le conflit entre les désirs d'autonomisation du jeune et les interdits parentaux, ceci sans que le corps social élargi, à savoir la famille comme cela peut être le cas en Afrique, serve de relais aux parents. « En l'absence de “ tiers séparateurs”, les parents ont du mal à faire face au “huit clos” avec leurs enfants. Ils sont d'autant plus déstabilisés que le statut des enfants en France est contraire à ce qui leur a été inculqué dans leur propre enfance » (Attias-Donfut et Wolff, 2009, p.23). Face aux attentes parentales et ici plus spécifiquement celles paternelles, l'enjeu de la scolarité pour l'adolescent pourra être un point de crispation.

Les aspirations de réussite des pères sont fréquemment inaccomplies et se retrouvent par ce biais, projetées sur la génération suivante qui se doit, elle, de réussir là où les pères ont échoué. Toutefois, les enfants investissent et perçoivent la part de sacrifice, qu'ils intègrent comme un moteur vis-à-vis de leurs aspirations de réussite : « C'est donc une transmission par la négative qui s'opère. Le père transmet le refus d'une reproduction à l'identique. C'est à la lumière du passé et de ses conséquences présentes que sont mises au jour des stratégies éducatives qui s'éloignent énormément de ce que le père a connu » (Rachedi, 2009, p.166). Les pères répétant qu'ils ne veulent pas que leurs enfants travaillent comme eux, voient l'école et le système d'enseignement supérieur comme porte de sortie de cette chaîne et signent bien le *refus de la transmission à l'identique*¹¹.

¹¹ Termes de Daniel Bertaux

4. Une altération des processus de transmission père-enfant ?

4.1 La question de la dette

Nous considérons que la migration est en tant que telle un facteur pouvant compromettre la bonne transmission familiale. Si l'acte migratoire est reconnu comme douloureux, nous retrouvons de nombreuses manifestations symptomatiques souvent lourdes, encore très peu prises en compte aussi bien au niveau étatique que social.

Pour ce qui est de cette recherche, dans son versant psychodynamique, nous nous intéressons particulièrement à la dette à payer par les enfants, celle de réussir (mieux) par rapport au père. S'il est demandé aux fils de réussir, comment est négocié le fait de dépasser socialement la figure paternelle, modèle idéalisé au cours de l'enfance ? Nous parlons de mobilité intergénérationnelle qui suppose un changement par rapport à la génération parentale, mais qui peut souvent être mal négociée (désinvestissement scolaire, difficultés d'entrer dans les apprentissages voire pathologies plus franches, etc.). Car, lorsque l'enfant ne parvient pas à accomplir les attentes paternelles, il semblerait que le compromis trouvé soit la création symptomatique. La conversion symptomatique dédouane l'enfant d'obtempérer au désir paternel et amoindrit ainsi le risque de ne pas réussir (Touhami, Moro, 2017).

Nous pensons que la perte des objets d'étayage fragilise le père dans sa fonction. Cette difficulté éventuelle des pères migrants se retrouve dans l'acte même de transmission « dans la mesure où les pères autochtones porteraient sur eux un regard négatif. Est-ce que ces pères migrants transmettent à leurs enfants les mêmes valeurs que celles qu'ils ont acquises (...) ? » (Diop-Ben Geloune, 2011, p.190). Rappelons que la transmission, dans la perspective freudienne, est phylogénétique, c'est-à-dire précédent au sujet et demande de solides capacités de symbolisation pour se dérouler correctement. « Dans le cas de la migration, cette forme de transmission du non symbolisé se trouve aussi obérée par des pertes non représentables, par l'absence d'étayage d'un traducteur de la langue d'une part, mais aussi par la non-reconnaissance commune de la culture et de la croyance du père par les autochtones en méfiance » (Diop-Ben Geloune 2011, p.190). Ce qui est transmis ne peut être contrôlé par le parent et bien souvent ce sont des éléments négatifs qui circulent entre les générations, qui du fait de leur non-élaboration, peuvent devenir traumatiques : « La migration en elle-même favorise les défauts de transmission symbolique. Elle est un terrain fertile pour la transmission de mandats transgénérationnels fondés sur des non-dits et des méconnaissances agies » (Fabregat, 2009, p.30).

Nous constatons que la place du père, migrant ou non est de plus en plus déniée, ce qui évince ainsi le système de représentations intégré par ce dernier lorsqu'il était enfant. Mais dans un contexte migratoire, cela s'amplifie et revient à « ignorer toute la logique sur laquelle repose l'éducation de ces enfants (...) plus que l'on sait combien la disqualification des pères immigrés, accentuée par les processus d'exclusion sociale, contribue à creuser un fossé entre les générations et faire disparaître repères et autorité parentale » (Guélamine, 2008, p.164).

La notion de dette symbolique, qui nous renvoie du côté de la transmission, contient donc l'héritage à transmettre et à perpétuer. Dans le contexte d'arrivée dans un nouveau pays, il transmettrait plutôt des « modèles sémantiques soit les représentations conformes à ce qui est socialement désirable » (Koné-Mariko et Mestre, 2018, p.123). Cependant, il en résulte un décalage tel que les pères se retrouvent pris dans un refus de transmettre. « Ils sont alors hantés par deux menaces inconciliables qui les placent ainsi dans une situation impensable : d'une part, menace d'annihilation dans la mesure où, pour certains, leur être se confond avec leurs racines; d'autre part, menace de marginalisation dans la nouvelle culture qui semble les presser à adapter leurs goûts et leurs habitudes » (Koné-Mariko et Mestre, 2018, p.124).

4.2 Une remise en question des enjeux de filiation et d'affiliation

La filiation n'est plus verticale : du père au fils, mais diagonale et se déplace sur les filles. « Lorsque la conduite du fils n'étant pas à la hauteur de ses espérances, le père déplace ses projections de promotion sociale sur la fille qui, elle, réussit mieux, une situation qui n'est pas rare, les filles surpassant en moyenne les garçons dans les études » (Attias-Donfut et Wolff, 2009, p.201). Cela se confirme par ailleurs dans les études sociologiques, révélant que les désaccords sont plus fréquents entre les pères et les fils qu'avec les filles et dont les conflits qui portent sur le déroulement de la scolarité (27,5% s'en plaignent contre 13,5% des pères concernant leur filles). Il y a également comme point de crispation les « normes d'obéissance et de soumission » qui varient entre les sexes, mais auxquelles les filles semblent plus se conformer que les garçons.

Cela nous amène une nouvelle fois aux notions de filiation narcissique et institutionnalisée qui garantissent la transmission des référentiels culturels et l'identification aux figures parentales (Guyotat, 2005). Dans la filiation narcissique, il est question d'un identique où finalement ni génération, ni place, ni sexe ne sont dissociés et dans laquelle les descendants sont souvent ceux sur qui repose la résolution du conflit. Or, dans la migration, bien que « choisie » et sans éléments traumatiques majeurs, « la filiation institutionnalisée peut être

affectée quand la transmission des traditions culturelles n'est plus possible » (Fabregat, 2009, p.36). Le lien entre transmission et filiation dépend de la capacité du sujet à être à plusieurs places dissociées, c'est-à-dire à pouvoir accéder à la différence des sexes et des générations et d'entendre sa propre finitude « la filiation permet la médiation des identifications dans la famille, qui conduit les membres de la famille à développer leur propre identité » (Fabregat, 2009, p.35).

Se déploierait un « jeu de miroirs déformants entre le père et son fils, qui le renvoie à sa propre image de fils en butte aux sévères exigences d'un Père mythique » (Piret, 2004, p.137). Cela s'explique par une perte du savoir-faire dans la migration, notamment dans l'évolution que connaît la société d'accueil où naissent les enfants, où ces derniers apprennent plus vite et plus de choses que leurs ancêtres.

L'isolement des familles en France provient de l'éloignement d'une grande partie des membres restés au pays, ce qui conduit à un enfermement nucléaire avec les enfants. Ce repli familial peut entraîner l'effacement d'un espace tiers favorisant la transmission (Idris, 2007). Cet isolement fragilise narcissiquement les sujets et les expose à « une transmission par le vide » qui pourra altérer la capacité à se sentir parents dans un nouvel univers (*Op. cit.* Feradji, 2005 in Idris, 2007, p.137). Nous retrouvons ainsi des pères qui s'attachent plus à ce que leurs enfants réussissent scolairement, mais qui sont entravés dans la possibilité de transmettre leur histoire et les affects associés (Hounkpatin, 2008).

En quête d'une transmission nécessaire à la construction identitaire du sujet, les jeunes demandent une transmission paternelle qui leur est souvent refusée. Si la transmission permet l'inscription filiative et affiliative, elle suppose également que les figures parentales soient en mesure de faire circuler le récit de vie tout en se sentant narcissiquement reconnus comme sujets à part entière de la société d'accueil. Cette transmission partielle serait due à un sentiment de dévalorisation dans leur fonction (qu'elle soit réelle ou fantasmée), et que les pères associent au manque de reconnaissance du pays à leur égard. Il est nécessaire, afin de repérer au mieux les éléments transgénérationnels, de retracer le parcours biographique de la famille. Le silence qui prime vis-à-vis du récit migratoire dans la première génération peut conduire à une perte de repères pour les descendants. Cela incrémente la rupture entre leurs origines primaires et leur pays d'accueil qui devient perçu sous un prisme négatif.

La généalogie, accompagnée souvent du silence autour de l'histoire paternelle, conduit les descendants à devoir reconstituer un puzzle aux pièces manquantes en ce qui concerne l'ordre généalogique familial. Du côté du père il y a un manque d'éléments organisateurs (référénts culturels, codes, etc.) qui sont surinvestis ou idéalisés pour marquer l'appartenance filiale (Rude-Antoine, 2001). Ce surinvestissement correspond à ce que J-C Rouchy (2008) nomme les incorporats culturels. Le déni à l'œuvre chez la génération qui a immigrée semble provenir à la fois des difficultés rencontrées au cours de la migration comme de celles vécues à l'arrivée. Considérés comme acteurs de la rupture avec le groupe d'appartenance, ces pères vivent avec un fantasme d'illégitimité conduisant les descendants qui y sont exposés à se vivre en dehors de la temporalité familiale (Rude-Antoine, 2001, p.11).

À trop vouloir taire certaines choses de leur histoire, celles-ci se retrouvent élaborées à la génération suivante. La figure paternelle, référent identificatoire apparaît donc disqualifié par le socius ce qui vient compliquer les liens aussi symboliques que réels et peut malmener la différence générationnelle et *in fine*, la constitution identitaire du sujet. Cette crainte conduit les pères migrants à « ne pas savoir quoi faire » de leurs référentiels culturels et à les écarter en les considérant comme néfastes pour leurs descendants. Cela peut provoquer, comme le souligne A. Eiguer (1998), une quête plus ou moins élaborée de revanche chez les descendants. Du fait d'un défaut dans la transmission symbolique, le surmoi se constitue souvent sur un mode plus archaïque dont les « idéologies du surmoi familial » revêtent un caractère régressif et tyrannique (Duparc, 2009, p.19)

Dans le cas de migration économique par exemple, prédominent chez les descendants les passages à l'acte délictueux, verbalisés comme vengeance et réparation à l'égard de la souffrance des pères, mais sans nécessairement prendre en compte la honte que cela signifie pour ces derniers. « L'acte délictueux traduit-il chez ces jeunes la volonté de réhabiliter leurs pères, de les réintroduire à leur place, fût-ce en les humiliant à leur tour, en leur faisant honte ? Ils sont continuellement dans l'ambivalence, voire le paradoxe : éprouver de la culpabilité vis-à-vis de leurs pères et pourtant persister dans cette voie transgressive » (Guerraoui et al., 2015, p.257). Il s'agit plus spécifiquement de l'honneur à conserver et qui a été acquis par l'intégration socio-professionnelle des pères. Cela interroge le meurtre symbolique du père, où le compromis est difficilement possible, ce qui mène les enfants à hésiter continuellement entre vengeance et réparation du sentiment honteux (Guerraoui, 2013).

Face à ce paradoxe, il faut que le père s'accorde avec ces divergences : entre ses expériences et celles de ses enfants pour maintenir « l'essentiel de sa fonction, à savoir représenter cet ailleurs absolu dont il est le relais » (Piret, 2004, p.131). Le père se doit donc de transmettre la différence, au-delà de la génération et des sexes, celle qu'il connaît lui-même en tant que sujet étranger résidant en France. E. Santelli suppose que lorsque les éléments de transmission sont repérables, l'intégration « réussie » des descendants est renforcée (Santelli, 2009). Ainsi, au-delà de la transmission, nous pensons que les familles issues de la migration se mobilisent plus activement pour la réussite de leurs enfants et ceci par la poursuite des études. « Les transmissions familiales, sous forme de stratégies parentales de surinvestissement scolaire ou d'ambition pour la conquête d'un statut perdu dans l'immigration, expliquent ces différents types de trajectoires qui renvoient tous au projet migratoire, et par conséquent au projet d'ascension sociale » (Santelli, 2009, p.191).

4.3 Une difficile cohabitation

La notion d'« altérité de soi » permet de rendre compte de la présence de deux cultures chez les descendants et de la difficulté à les faire cohabiter (Idris, 2007). Ce sont les différences culturelles qui conduisent à cette altérité en soi au sens où il existe un écart entre les deux mondes d'affiliation de l'enfant de migrant, à savoir ce qui est « transmis et vécu » (*Ibid.*, p.133). Ces enfants évoluent dans un environnement relevant parfois d'une inquiétante étrangeté pour leurs parents. De facto, les enfants se construisent en inadéquation avec les référentiels de leurs aïeux bien qu'ils tentent de s'arrimer aux valeurs traditionnelles.

La filiation ne peut qu'immanquablement renvoyer à la question des origines et de la généalogie, ce qui interroge sur la possible impasse générationnelle lorsque le sujet se conçoit comme en dehors de sa filiation d'origine. Comme le souligne M. Ham « une pensée en mouvement ne peut se soutenir d'une inscription statique à une origine, mais, au mieux, vise la référence à celle-ci à partir des traces de transmission via les montages généalogiques et les inscriptions filiales » (Ham, 2001, p.168).

Dans ce contexte, la figure paternelle se retrouve souvent perçue comme démunie et désautorisée. Face à cela et notamment à l'adolescence, l'identification sera d'autant plus forte à l'égard du groupe de pairs devenant substitut d'autorité. Cette remise en question de l'autorité du père malmène la transmission des référentiels intégrés par le père et issus de toute la lignée masculine. « Enfants devenant « adolescents » font souvent surgir des désordres familiaux très bruyants qui mettent en scène, de manière paradigmatique, les difficultés

rencontrées par les pères migrants » (Houngkpatin, 2008, p.250). En tant que période de remaniements, l'adolescence remet au travail les processus identificatoires. Si pour tous les adolescents, cette période permet, après l'admiration et l'idéalisation des figures parentales, d'en faire le deuil et de s'en séparer, il est constaté que chez les enfants d'immigrés, la séparation est plus complexe à aborder.

Les sujets en quête d'affiliation laissent entrevoir des questionnements autour d'une appartenance à une culture, nation, religion, etc. Ces appartenances ne viseraient-elles pas à contrebalancer l'échec d'une impossibilité d'annexion de leurs origines ?

Nous constatons par exemple, bien que cela ne puisse être généralisé, que l'investissement religieux plus traditionnel de certains jeunes dont les parents sont modérés contrebalance le sentiment d'errance affiliative. Cet investissement religieux peut avoir valeur d'affirmation narcissique, mais participe malheureusement à la stigmatisation du jeune. Plus précisément, ces jeunes font souvent état d'une double contrainte, celle d'affirmer narcissiquement leur appartenance tout en ne se reconnaissant pas dans le discours religieux et ses interdits. « Ces adolescents sont pris dans une double injonction : adhérer au discours ambiant péjoratif tenu sur la religion de leur parent ou celui fixé par la tradition (...) afficher une affiliation religieuse qui représente pour eux un compromis acceptable d'identification » (Guélamine, 2008, p.169).

Ce besoin de retrouver une image de soi satisfaisante leur permet de lutter contre la blessure produite par les préjugés de délinquance et le regard souvent disqualifiant sur leur condition sociale (vie en banlieue, peu d'intérêts socio-culturels etc.). *In fine*, cela leur sert de bouclier pour se défendre des nombreux discours négatifs sur leurs origines et leur condition de « fils d'immigrés ». Les difficultés se cristallisent ainsi sur la construction identitaire des enfants d'immigrés, car ils se retrouvent dans un conflit entre les attentes familiales et les éléments culturels propres à leurs groupes de pairs « occidentalisés ». Les tentatives de résolution de ces conflits conduisent à une sur-affirmation des origines comme s'ils étaient eux-mêmes étrangers dans leur propre pays.

Dans certains cas, nous retrouvons des demandes implicites faites au sujet, à savoir choisir entre sa culture d'origine et son pays de naissance. Cette lecture apparaît comme une nouvelle fois réductrice, car elle fait primer la culture sur le fonctionnement psychique singulier du sujet. Il n'en reste qu'un cadre culturel et non plus la spécificité de chacun, c'est-à-dire que finalement sont occultées « les multiples appartenances de l'individu, mais aussi les phénomènes

d'ambivalence et de transformation à l'œuvre dans les processus identitaires » (Guélamine, 2008, p.176).

Pour conclure, nous voyons bien que privilégier une clinique exclusivement centrée sur la différence par rapport au groupe d'accueil consiste à créer une nouvelle catégorie identitaire : « les migrants ». Chaque famille dispose de potentialités créatrices, d'élaboration, et ne vit pas mieux ou moins bien la migration qu'une autre famille. Plus encore, cela « laisse aux générations suivantes le souci de l'intégration des cultures d'origine et de celle du pays d'accueil dans une modernité vivante, avec toutes les difficultés liées à l'accumulation de la dette » (Duparc, 2009, p.16). Il faut entendre le discours et le vécu des familles sans discréditer les échecs qu'elles vivent. Échecs qui résultent en partie du décalage entre le pays d'origine et le pays d'accueil et qui lorsqu'il est trop fort, peut conduire le sujet à se situer en dehors du groupe d'accueil.

En cas de ruptures, peuvent émerger des crises de l'identité qui conduiront à des aménagements défensifs particuliers. La migration induit souvent un sentiment de rejet qui comme nous l'avons vu peut se répercuter sur la seconde génération qui continue de vivre de multiples discriminations. Les enfants sont porteurs de l'héritage et des aspirations de réussites parentales, contenant les illusions irréalisées de ces derniers et dans cette recherche, plus particulièrement du côté paternel.

C'est pourquoi les perspectives de soins des populations migrantes soutiennent l'idée de recréer une matrice familiale contenante afin d'assurer « un holding afin que des traces des enveloppes originelles, garantes des fondements narcissiques et identitaires puissent être actualisées » (Santa Ana, 2015, p.164). Face aux situations traumatiques, qu'elles soient événementielles (liées aux conditions de vie dans le pays d'origine) ou qu'elles surviennent dans l'après-coup, dans le pays d'accueil, l'élaboration du matériel clinique qu'apporte le patient, fait circuler les doubles éléments culturels. Le soutien de l'équipe thérapeutique qui détoxifie l'histoire serait le levier possible permettant de sortir du traumatisme et des mécanismes de répétition (Santa Ana, 2015). On observe souvent, faute de prise en charge familiale, un recours plus accru aux passages à l'acte chez les enfants de migrants qui résulterait d'une difficulté de symbolisation de l'histoire comme d'une « tentative d'interpeller la loi symbolique de la culture d'origine » (Idris, 2009, p.133).

Partie II : Epistémologie & Méthodologie

*« Le fait aussi qu'il n'y ait pas d'actes dus au hasard est une évidence.
Le récuser serait récuser la causalité.
Tout est déterminé, mais l'importante est de trouver les bonnes marches
pour descendre jusqu'à la cause première des choses »
Arthur Schnitzler – Sur la psychanalyse.*

Nous nous intéressons à la relation père-fils et à ce qui se transmet du point de vue psychique entre ces générations lorsque le père est immigré. Il y est plus spécifiquement question de voir quels peuvent être les effets de la migration du père sur la construction psycho-affective de son fils. À ce titre, nous nous sommes interrogés sur les aspects psychopathologiques de la transmission intergénérationnelle père-enfant. Nous savons que certains fils rencontrent des fragilités dans leur construction identitaire tandis que d'autres non, que certains réussissent sur le plan scolaire, mais pas tous, est-ce parce que la place accordée au père n'est pas suffisante ?

Pour répondre à ce vaste questionnement, nous cherchons à savoir s'il y a certaines particularités de la filiation entre un père venant d'ailleurs et son fils, qui, lui, est né en France.

Dans le cadre de cette recherche nous avons rencontré 14 familles, séparées en deux cohortes. L'une regroupe 7 enfants en période de latence et l'autre 7 fils adolescents. Les familles ont été rencontrées dans le cadre hospitalier où les deux parents sont reçus par une collègue pour un entretien d'anamnèse. C'est ensuite moi qui mène les entretiens cliniques de recherche avec les pères et réalise les bilans psychologiques avec les fils.

Nous effectuerons une lecture clinique de ces données, avec dans un premier temps une étude psychodynamique se découpant en une analyse thématique puis, dans un second temps, une analyse de contenu. Pour l'interprétation des bilans psychologiques, nous nous référons principalement sur la méthode de l'école de Paris. L'observation et l'étude des phénomènes intra et inter subjectifs sont relativement complexes et s'appuient donc sur une recherche qualitative appropriée à notre objet d'étude qui est l'être humain.

Ce chapitre, intitulé *positionnement épistémologique et méthodologie*, se décompose en plusieurs parties.

En ce qui concerne la méthodologie à proprement parler, nous exposerons le **cadre méthodologique de cette thèse**, incluant la présentation de la population de recherche et ses

caractéristiques socio-économiques et socio-démographiques (mode de recrutement, âge, sexe, type de troubles associés, etc.).

Nous détaillerons ensuite la procédure de recueil de données en précisant nos choix méthodologiques. Cela nous permettra par la suite de vous présenter les outils choisis puis d'exposer les fondements de la recherche sous forme d'étude de cas en justifiant les choix de cette démarche. Pour clore ce chapitre, nous spécifierons la méthode d'analyse des données.

La posture épistémologique

1. Historique de l'épistémologie scientifique

1.1 L'épistémologie

Par l'épistémologie de la recherche il s'agit de retracer les questionnements ayant permis d'arriver aux spécificités de la recherche en psychologie clinique. Nous ferons un bref rappel historique concernant l'épistémologie scientifique avant de nous centrer plus largement sur l'épistémologie de recherche en psychologie clinique. Cet approfondissement théorique aboutira à préciser notre positionnement épistémologique avec, comme évoqué précédemment, tout un volet consacré à l'utilisation des épreuves projectives en contexte transculturel.

Les débats autour de la question « *qu'est-ce que la science ?* » sont présents depuis bien longtemps. Le mot « science » vient du latin *scientia* qui signifie connaissance, et depuis le XVIIe siècle, elle se caractérise comme un ensemble de connaissances ayant un objet déterminé et une méthode propre. C'est-à-dire qu'il ne s'agit plus seulement de la connaissance, mais aussi de l'utilisation de la méthode menant à cette connaissance. La notion d'épistémologie vient quant à elle du grec « discours » (*logos*) sur « la science » (*épistémè*) et était à l'origine un discours philosophique, aujourd'hui repris par la communauté scientifique.

L'épistémologie est donc une discipline à part entière à l'intérieur de la philosophie qui vise à réfléchir *sur* la science. L'épistémologie philosophique a pour but de mettre en évidence les moyens de la connaissance scientifique, de caractériser les objets auxquels elle s'applique et de déterminer sa validité. Elle permet en quelque sorte de fonder la connaissance et implique d'être dans une posture de recherche d'une connaissance positive, mais aussi de pouvoir mettre en place un jugement de la pratique. Cela nous interroge donc sur la notion de « vérité » scientifique, ses conditions, mais surtout, ses limites.

L'épistémologie pose une réflexion sur les limites de la connaissance scientifique en considérant qu'elle ne saurait *tout* connaître. Mais aujourd'hui, l'épistémologie a une nouvelle définition et concerne *l'étude de la connaissance scientifique en général* : « l'épistémologie qui est seule compétente pour décider si les cadres de référence du vrai correspondent, oui ou non, aux cadres du réel... » (1968, p.135)¹²

¹² *Traité de sociologie* in <https://www.cnrtl.fr/definition/%C3%A9pist%C3%A9mologie> consulté le 7 Juillet 2020

À partir des informations obtenues, l'épistémologie aspire à l'élaboration d'un jugement sur la nature, les moyens et les fins de la recherche scientifique. Il s'agit d'une réflexion sur les possibilités de production de la connaissance et des aspects critiques qui en découlent. Cela permet au chercheur de rester à bonne distance de sa démarche en la considérant comme une possibilité parmi d'autres, mais aussi d'être modeste vis-à-vis de son savoir, c'est-à-dire sans se suraffirmer comme détenteur de LA méthode.

1.2 La science

La science est une modalité de la connaissance qui sert à comprendre et expliquer l'univers naturel et humain. Il existe trois sortes de sciences : les sciences exactes (les mathématiques), les sciences de la nature (sciences et vie de la terre, sciences physiques, chimie) et les sciences humaines (sociologie, lettres, psychologie, anthropologie, philosophie, etc.).

Si la science empirique n'est pas l'unique positionnement de compréhension de l'univers naturel et humain, comme en témoignent les apports de la philosophie des mythes, des religions, de l'art, pour les « sciences exactes », ces modalités de connaissance ne sont pas scientifiques. C'est ce que nous retrouvons dans les discours de la science des positivistes, pour qui seules les théories scientifiques reconnues comme telles par certains critères, eux-mêmes définis par ces scientifiques, sont susceptibles d'apporter la « vérité ».

Le positivisme créé par Auguste Comte, un philosophe français du XIXe siècle, donne lieu à un courant épistémologique à part entière qui étudie le rapport entre l'homme et la science. Pour A. Comte tout est science. C'est l'avènement de la science moderne, où l'homme cherche à découvrir les lois effectives qui gouvernent les phénomènes étudiés. Pour les positivistes, les sciences humaines, plus complexes à encadrer, doivent se fonder sur les principes épistémologiques de la science positive. Les sciences humaines doivent être objectives, empiriques, quantifiables et être soumises à des lois susceptibles de montrer leur reproductibilité.

Ce postulat implique qu'une théorie est mise à l'épreuve d'une méthode qui doit être reproduite de façon infinie et permanente pour prouver la validité de la théorie.

Par la suite ce mouvement devient le **néo-positivisme** dont l'objectif est d'homogénéiser la méthodologie des différentes sciences en s'inspirant des principes épistémologiques des

sciences exactes (les mathématiques). Ce courant s'appuie sur la méthode de la vérifiabilité comme seule preuve de la scientificité d'une théorie. Face à ces dictats visant à définir *la* méthode scientifique valable pour toutes les sciences confondues, les sciences humaines ne sont plus que des *pseudos-sciences*.

Mais ce désir d'homogénéisation des sciences écarte le principe même des sciences humaines : l'étude de l'humain. L'objet de recherche en lui-même vient modifier les fondements épistémologiques et méthodologiques appliqués aux sciences, mais malgré cela, nombreux sont les scientifiques qui restent persuadés que l'application de leur méthode est la seule qui peut permettre d'établir la vérité.

Contrairement aux néo-positivistes, K. Popper (1902-1994) considère que le chercheur ne doit pas être celui qui recherche la vérité, mais celui qui débusque l'erreur. Pour lui l'optique de la démonstration de la véracité d'un fait peut conduire le chercheur à ne choisir que les observations favorables à sa théorie. Il théorise la « réfutabilité »¹³ en considérant qu'il faut pouvoir réfuter une hypothèse par l'expérimentation afin que d'autres hypothèses plus complètes soient élaborées (Popper, 1963). Le critère de la scientificité d'une théorie résiderait alors dans la possibilité de l'invalider ou de la réfuter. Si la théorie n'est pas réfutable, elle reste toujours une hypothèse et n'est pas scientifiquement valable.

Dans cette logique, K. Popper fait une catégorie de « pseudos-sciences » qu'il définit comme étant dépourvues de fondements sérieux, et y range le marxisme et la psychanalyse qui sont, pour lui, fondés sur le dogmatisme puisqu'ils rejettent toutes tentatives visant à les contredire (Popper, 1978).

Il considère que la question du « pourquoi » de la recherche est éludée au profit du « comment » ce qui prive, par conséquent, d'une possibilité de compréhension en profondeur de l'objet singulier de la psychanalyse. Point que soulève par ailleurs R. Perron dans *La Raison psychanalytique* (2010), ouvrage qui donne les clés pour accéder à la recherche en psychanalyse, et que R. Perron qualifie lui-même de livre « sous » la psychanalyse. Il y dégage les fondements de la démarche psychanalytique, et donc l'épistémologie de la psychanalyse. Nous reviendrons plus largement là-dessus par la suite.

En ce qui concerne les conceptions de K. Popper, que nous ne partageons pas, la source même de la théorie psychanalytique freudienne est autant dans les sciences de la nature, comme la

¹³ Karl Popper. *Conjectures et réfutations. La croissance du savoir scientifique*. Payot, 1985 (éd. orig. angl., 1963), 610 p.

biologie, que dans les autres modes de connaissances, comme la médecine. Rappelons qu'au départ, S. Freud s'appuie sur le modèle de la biologie en proposant des travaux sur le neurone et la méthode de coloration de celui-ci. La psychanalyse appartient à un système scientifique que S. Freud ne cherchait pas à imposer comme un dogme, au contraire. L'objet psychique est soumis à des lois particulières que sont celles de l'inconscient. De ce fait c'est presque comme si le chercheur devait élaborer des hypothèses nulles et « procéder de manière *contre-intuitive* » (Widlöcher, 2019, p.23).

2. Positionnement épistémologique dans la recherche en psychologie

2.1 La recherche en psychologie clinique

Pour D. Widlöcher (1995, 2019) le chercheur ne peut valider ses hypothèses en se reposant sur cette idée de « réfutation = preuve ». Au contraire, c'est réfutant une hypothèse que sont découvertes de nouvelles théories permettant de faire avancer la recherche. Il est nécessaire de s'appuyer sur la théorie afin de pouvoir expliquer ce qu'il en est dans les faits, ce qui suppose que l'hypothèse soit substituable à d'autres conditions. Cela demande donc de distinguer le sujet de la science du sujet de la psyché. Celui de la science est celui qu'on peut inclure dans la méthode scientifique alors que le sujet de la psyché fait intervenir des processus inconscients que l'on peut difficilement intégrer à la théorie des méthodes scientifiques. En réfléchissant sur la science et sur le rapport de l'homme à la science, on admet que la recherche passe par le renoncement à certains postulats et hypothèses qui ne sont pas valides.

Dans ce débat, nous jugeons important de sortir de l'éternelle question « la psychanalyse est-elle une science ? » pour éviter de tomber dans une logique manichéenne de la bonne ou de la mauvaise science. La psychanalyse est soumise à des vérifications, mais la difficulté que l'on peut aisément reconnaître est bien celle de l'instrument de cette connaissance car il s'agit de l'esprit psychique du chercheur. Ainsi, il y a une interaction entre deux espaces psychiques, celui du chercheur et celui du sujet rencontré. D'où la nécessaire distinction à faire entre **les recherches sur la psychanalyse**, à savoir celles conduites par des gens qui ne sont pas psychanalystes, mais qui s'intéressent à l'histoire de la psychanalyse, des **recherches en psychanalyse**. La recherche **en** psychanalyse porte sur le processus psychanalytique, ce qui se passe dans l'espace analytique, dans l'esprit du patient et de l'analyste et donc dans la dynamique transféro-contre-transférentielle.

Dans la psychanalyse l'importance accordée à l'histoire de l'individu permet de poser des hypothèses afin de comprendre l'ensemble du fonctionnement du sujet. S. Freud (1937) se décrivait comme un *archéologue de l'âme*. Pour lui, il s'agissait d'aller au plus profond du psychisme et de déconstruire les couches qui se sont superposées afin de rendre l'inconscient inaccessible. Ce sont des formations vivantes de l'esprit qui sont en transformations, ce qui est souvent repris par les détracteurs de la psychanalyse car le passé, modifié par le sujet, ne correspond pas au passé « réel ».

Pour répondre aux critiques, il faut savoir qu'à la fin d'une analyse ce n'est pas la véritable histoire qui est trouvée ; c'est une histoire (re)construite par le travail psychanalytique lui-même.

La reconstruction s'inscrit dans l'idée de l'après-coup, correspondant à une action antérieure qui fait retour, comme s'il y avait une inversion de la marche du temps. Si la vie psychique est dans l'ici et maintenant, elle continue de situer et reprendre des événements dans le passé. Autrement dit, l'après-coup modifie les choses actuelles en s'appuyant sur le passé.

2.2 Ses spécificités

R. Perron (2007) reprend les quatre critères définissant la « science », afin de démontrer que ceux-ci ne peuvent pas s'appliquer à la psychanalyse ni à la psychologie clinique. Les critères sont les suivants :

- *L'usage du nombre, s'il y a des chiffres nous parlons de science sinon non.*

Cela suppose de considérer la science comme un procédé de quantification. De fait, pour quantifier quelque chose, il faut que les objets soient identiques, ce qui vraisemblablement n'est pas le cas de l'objet de recherche en psychologie. Mais le quantitatif n'exclue pas le qualitatif : « la variation de quantité suppose toujours une « substance » qualitativement définie, qui peut présenter certes des variétés (dites, précisément « qualitatives ») » (Perron, 2007, p.148).

- *L'objectivité et les critères objectifs servant à mettre en œuvre une expérimentation.*

La question que nous pouvons nous poser est comment objectiver des faits subjectifs ? Pour certains, l'objectivité se définit en fonction de ce qui existe ou n'existe pas : ce qui produit des effets existe, mais ce qui n'est pas observable, n'existe pas et n'est pas d'objet en soi.

Or, l'inconscient n'est pas directement observable en tant que structure, ce sont les faits qui en proviennent qui le sont. L'inconscient existe en tant qu'hypothèse et comme une source de phénomènes observables. Cela souligne l'importance de ne pas confondre la méthode et l'objet

de la démarche car l'objectivité est dans la méthode et non dans l'objet lui-même. C'est comme cela qu'il est possible de distinguer la raison de la subjectivité (Perron, 2007).

Avant R. Perron, G. Bachelard (1938) avait conceptualisé une psychanalyse de la connaissance objective en introduisant la notion d'obstacles épistémologiques. Ils correspondent à des obstacles affectifs dans la recherche appartenant à l'univers mental du scientifique et empêchent de progresser dans la connaissance des phénomènes. À ce titre, ils peuvent être associés au fait que le sujet ou groupe d'étude se modifie au cours de l'expérience et la théorie du chercheur peut influencer le sujet. Afin de les contrer, il est nécessaire de prendre en considération et d'analyser la dynamique transféro-contre-transférentielle (Perron, 2010). Ces constats rejoignent les apports de G. Devereux qui considère l'observateur en tant que « contrainte ». Le chercheur qui observe le comportement est une personne humaine à part entière, avec son propre fonctionnement. Ainsi, quel que soit l'angle d'observation que l'on adopte, il y a une contrainte, on ne peut pas avoir une compréhension complète d'un phénomène (Devereux, 1972). Dans ce lien observateur-observé, G. Devereux (1972) considère que les données observées sont intriquées dans le travail du chercheur, puisque celui-ci « n'observe que des réactions à ses propres observations » (Missonnier, 2019, p.158). Si cette dynamique renvoie certes à une part subjective souvent considérée comme un biais de recherche, pour G. Devereux, celle-ci devient une ressource (Devereux, 1972 ; Missonnier, 2019).

Mais comment arriver à une connaissance objective ? « L'objectivité n'est pas dans l'objet, mais dans la méthode de connaissance » la connaissance objective du sujet étant parfaitement possible » (Perron, 1997, p.17). La démarche du psychologue est d'étudier les phénomènes complexes par l'articulation entre l'individuel et le social, mais aussi par l'articulation entre les processus psychiques du sujet et objectivés par le clinicien. Mais, comme nous l'évoquions, cette dimension « d'objectivité » est souvent remise en question ce qui demande donc au chercheur de contrer les biais d'interprétation, c'est-à-dire de se décentrer de ses hypothèses de recherche.

- *Pour parler de science il faut également que l'observation puisse se répéter.*

Cela demande que la méthode et la procédure soient développées et détaillées précisément, dans l'optique de la reproduction exacte de celles-ci par un autre chercheur.

Or la psychanalyse n'est pas répétable *stricto sensu* car si un évènement se produit une deuxième fois, il sera modifié. « Ce qui compte au premier chef, c'est évidemment la structuration de l'évènement par la pensée ; sans doute a-t-on besoin de confirmation par de nouvelles observations, mais bien souvent il n'est nullement nécessaire qu'il s'agisse d'évènements identiques : il suffit qu'ils prennent place de façon cohérente dans l'ensemble (Perron, 2007, p.157). Même si nous nous appuyons sur le concept de répétition, le phénomène en lui-même n'est pas répétable, il se renouvelle dans un après-coup qui implique des modifications vis-à-vis de l'évènement d'origine. S'attendre à une reproductibilité pure, au sens mathématique, revient à considérer l'individu comme identique aux autres et évince donc la singularité du sujet. La recherche en clinique peut tendre vers la reproductibilité du dispositif et permettre de dégager des traits communs en fonction d'un groupe d'individus.

- *Enfin, la science se base sur la réfutabilité.*

Cela suppose qu'une proposition n'est scientifique que si elle peut être démentie par l'expérience. Nous savons bien que l'œuvre de Freud a connue de nombreux remaniements théoriques dus au renoncement à certaines de ses hypothèses. La psychanalyse s'inscrit dans une théorie générale, c'est-à-dire qu'on se perdrait à vouloir attester du « vrai ou du faux » de cette théorie. Il s'agit plutôt, comme l'évoque R. Perron (2007, 2010) de montrer son utilité, qui plus est vis-à-vis de l'inconscient qui n'est pas « objectivement perceptible ».

Effectivement, le risque bien connu est de ne garder que ce qui va dans le sens de nos hypothèses, risque qu'il faut contrer en gardant les éléments contradictoires qui apparaissent et qui permettent de reformuler les hypothèses de départ. Mais il faut se dégager de la réalité événementielle pour entendre la réalité psychique du sujet. En ce qui nous concerne nous sommes attentifs à la complexité des facteurs impliqués dans le développement de l'enfant ce qui nous évite de sombrer dans un enchaînement causal entre des faits et leurs conséquences. Pour R. Perron (2007) la psychanalyse permet de montrer que l'homme peut évaluer et comprendre le fonctionnement d'autrui même si « l'espace psychique » n'est ni repérable ni démontrable au sens de la science.

De fait, comme s'interroge R. Perron : « comment “chercher en psychanalyse” selon des règles admissibles par la communauté scientifique, selon des démarches compréhensibles au-delà de la communauté psychanalytique, tout en préservant la spécificité de l'objet psychanalytique ? » (op cit. Perron, 2007). Car le virage actuel que prend le monde de la recherche en sciences

humaines va plutôt dans le sens de l'impossibilité de déclarer qu'une investigation en psychanalyse est « scientifique ». Pour contester cela et défendre la validité de notre discipline, il nous faut maintenir notre rigueur dans nos explorations et ne pas céder aux grandes exigences académiques qui privilégient le quantifiable au qualitatif et en oublient ainsi la singularité du sujet. C'est pour cela que nous jugeons pertinent de faire cohabiter diverses approches comme la clinique transculturelle et la psychanalyse.

2.3 De la science à la recherche en psychologie clinique

On désigne comme activité de recherche toute activité qui remodèle un appareil théorique donné pour en accroître la cohérence (Perron, 2010). Pour ce qui est de la recherche en psychologie clinique, c'est une discipline fondée sur une méthode, l'étude approfondie des cas individuels ou de groupes en situation, normale ou pathologique (Lagache, 1949). Cette méthode s'appuie sur trois fondements. Premièrement, entre le normal et le pathologique il n'y a qu'une différence de degré et non de nature, on parle ainsi de différence quantitative et non qualitative. Deuxièmement, pour ce qui est de la dynamique transféro-contre-transférentielle, il faut qu'il y ait une implication réciproque de l'observateur et de l'observé. Enfin, il faut distinguer la psychologie clinique de la psychanalyse, c'est-à-dire que ce sont des domaines spécifiques et séparés bien qu'en interaction constante (Lagache, 1949).

La démarche scientifique unique n'existe pas : chaque scientifique doit choisir sa méthode en fonction de choix épistémologiques. La réalité est que plusieurs démarches et méthodes de recherche existent, dont la scientificité n'est pas reconnue par tous, ce qui fait que certains vont privilégier des méthodes et en écarter d'autres. Pour rappel, la méthode désigne l'ensemble des règles, étapes et procédures auxquelles on a recours dans une science pour saisir les objets étudiés (Depelteau, 2010).

La psychologie clinique est à la fois une discipline et une méthode qui s'intéresse à la singularité du sujet. Elle vise à la compréhension du comportement de l'individu, non comme simple réaction face à une situation, mais comme une facette de son fonctionnement, qui rappelons-le dépend d'une multitude de variables. Notre positionnement épistémologique se réfère à la prise en compte de l'individualité et à l'ensemble des comportements de l'humain (les actes, les conflits mis à jour, les défenses, etc.) (Pedielli & Fernandez, 2006).

Pour parvenir à l'analyse du fonctionnement du sujet, il faut s'appuyer sur la méthode clinique qui se compose elle-même de différentes techniques, du recueil des données jusqu'à l'analyse. Ce n'est par exemple pas la même méthode qui s'applique à l'analyse des entretiens de recherche qu'aux épreuves projectives.

À partir de la réflexion épistémologique qui concerne notre discipline, nous constatons que les débats évoqués précédemment sont toujours d'actualité. Ce pour quoi il nous semble important de nous inscrire dans l'alliance des disciplines, autant que faire se peut, afin de sortir des guerres théoriques qui fragilisent notre domaine.

3. Epreuves projectives en contexte transculturel, quelles perspectives ?

Il s'agit ici de comprendre comment peut être pensée l'articulation entre une situation transculturelle et l'analyse des épreuves projectives en proposant de décentrer notre interprétation en fonction des récits et des références culturelles du sujet. Nous verrons plus particulièrement comment la prise en compte de la différence culturelle peut nous faire repenser notre façon d'interpréter les épreuves projectives comme conduire à faire de nouveaux étalonnages en fonction du contexte culturel des sujets. Cela laisse ouverte la question de l'utilisation d'un outil spécifique pour les populations migrantes et leurs descendants, point que nous discuterons, car il nous semble que ce n'est pas tant le support matériel qui est à modifier, mais bien notre manière d'analyser les épreuves.

Nous recevons dans le cadre de cette recherche des enfants aux origines diverses ce qui motive notre souhait de considérer le double ancrage culturel de ces derniers, point qui nous paraît primordial quant à l'apport de l'évaluation psychologique au sein d'un contexte migratoire. Dans cet intérêt, lors de la conférence de consensus sur l'examen psychologique de l'enfant et l'utilisation des mesures (2011) un groupe d'experts¹⁴ a traité de l'utilisation des tests psychologiques en considérant les facteurs culturels inhérents aux individus. Il est mis en évidence qu'en situation transculturelle, le clinicien doit se décentrer de lui-même et de ses référentiels culturels et théoriques pour ne pas sombrer dans une interprétation sous le seul mirage des conceptions occidentales (Devereux, 1972).

¹⁴ Le groupe d'expertise est composé d'Omar, A., Ahami, T., Costa-Fernandez, E., Le Du, C., Moro, M-R., Petchy, K., Romano, H. et Vrignaud. P.

3.1 Historique et évolution de la pratique du bilan psychologique

Historiquement, si nous reprenons l'apport de A. Binet (1904-1905) concernant les épreuves d'efficiences, nous constatons qu'au fur et à mesure il retira de l'épreuve ce qu'il considérait comme relatif au niveau d'instruction ou au milieu social. L'influence des expériences extrascolaires fut ce qui le conduisit à penser que les scores obtenus aux épreuves d'efficiences intellectuelles dépendent tout aussi bien des acquisitions scolaires que de celles liées à l'environnement du sujet (le milieu familial, le milieu socio-culturel du sujet, etc.). Ainsi, tous les enfants ne sont pas égaux face aux épreuves qui sollicitent notamment la culture générale, et ce indépendamment de la scolarité, obligatoire pour tous jusqu'à 16 ans.

Nous pouvons nous demander s'il est possible de faire des comparaisons interculturelles du fonctionnement cognitif, en sachant qu'il existe des invariants dans le développement du sujet. P. R. Dasen (1993) mène une recherche concluante en ce sens. Il considère que nous pouvons nous baser sur une ligne universelle des processus cognitifs qui, eux-mêmes intégrés dans une situation contextuelle, les rendent modulables en fonction de ce qui est valorisé dans une culture donnée. Cette approche permet donc d'éviter la construction et validation d'épreuves qui ne contiennent que des facteurs culturels occidentaux (Le Du, 2013).

L'interrogation autour de la pertinence de l'utilisation des épreuves projectives naît de la rencontre entre un psychologue donné, porteur lui-même d'une histoire propre et de celle du sujet reçu, lui-même détenteur d'une historicité qui diffère souvent de celle du psychologue.

À l'aune de ces considérations, le facteur fondamental à prendre en compte est l'influence de l'environnement (social, culturel, etc.), ce qui demande de prime abord d'identifier les enjeux socioculturels et d'évaluer le degré d'acculturation de l'enfant. De ce fait, nous considérons que l'enfant demeure un sujet social dont la construction de sa subjectivité se fait à l'image d'une multitude de dimensions modelant les processus qui restent à advenir, ce qui rend le processus de développement si complexe (Morin, 2005).

3.2 De la prise en compte des spécificités culturelles...

Dues à l'évolution sociale actuelle, de récentes études ont pris en considération le besoin de réévaluer les normes non seulement en fonction des catégories socioprofessionnelles, mais aussi selon l'origine de l'individu. L'étude portant sur les banalités au Rorschach en Algérie, menée par A. Si Moussi (2004) nous indique, par exemple, la difficulté de traitement que rencontrent les sujets lors de la présentation de la planche VI. L'engramme de celle-ci évoquant plus ou moins consciemment la représentation du rituel de l'Aïd. S'observe également à la

planche X, une banalité dite « culturelle » concernant la représentation des araignées et des scorpions, qui sont présents plus quotidiennement et habituellement dans la vie des jeunes Algériens. La conclusion de son étude est que malgré l'apparition de banalités « culturelles » celles-ci restent minoritaires ce qui va dans le sens de l'universalité des processus psychiques et de son repérage au Rorschach.

D'autres recherches (Vercruyse et Chomé, 2002) s'intéressent aux spécificités de la seconde génération de femmes musulmanes en Belgique concernant les modalités d'appréhension au Rorschach. Il est question de savoir si tout individu peut être en mesure de se laisser aller au jeu de l'épreuve face à un matériel dit non figuratif, c'est-à-dire abstrait, et comment il se saisit de la consigne. La consigne qui demande de dire « *tout ce qu'on pourrait voir dans ces taches* » (Chabert, 1998) reste suffisamment large pour que le sujet puisse appréhender le matériel. Mais, malgré l'invitation à évoquer tout ce qui est perçu, ce trop de liberté peut favoriser des défenses d'inhibition chez certains. L'analyse des protocoles menée par N. Vercruyse et C. Chomé (2002) met en exergue une difficulté plus marquée concernant l'intégration pulsionnelle dans sa valence agressive. *De facto*, la mise en relation est évitée, qui plus est lorsqu'il s'agit de l'évocation de représentations humaines.

Ce constat permet de dégager deux pistes de réflexion :

- La première est que les conflits d'appartenance et les exigences de réaménagements psychiques des sujets confrontés à deux modèles culturels distincts entraînent une éventuelle perte des repères identificatoires (Vercruyse et Chomé, 2002). L'évitement des relations participerait ainsi à des tentatives de mise à distance et de neutralisation des affects dans le cadre des représentations relationnelles conflictualisées.

- La seconde piste de réflexion, que nous explorerons plus largement, est que l'interprétation des protocoles se fait selon les fondements universitaires occidentaux (école de Paris, école Suisse, etc.). Le matériel, qui en lui-même vise à faire un travail de représentation à partir d'une tâche abstraite, viendrait pour les populations non occidentales accroître l'inhibition fantasmatique. En conséquence, il y aurait de nombreux déplacements des représentations humaines sur des personnages mythiques ou encore sur des contenus dits « animal ». L'analyse des banalités permet, dans une situation transculturelle, de mettre en exergue les capacités d'adaptation à la société d'accueil : « voir les banalités, c'est voir ce que tout le monde voit, il s'agit donc de conformisme », nous disait Anzieu (1961, p.96).

En ce qui concerne le TAT, outil projectif composé de 17 planches dont la majeure partie est figurative, le matériel met en scène des personnages seuls ou non à travers des scènes plus ou moins érotisées et qui induisent un fort rapproché.

Cette épreuve renvoie plus directement à la sphère relationnelle et à ce qu'elle implique au plan pulsionnel. C'est un outil projectif grandement utilisé, mais dont les images relèvent plus des classes américaines blanches des années 30 que du métissage que connaissait déjà notre société. C'est à partir de cette même critique que de nouvelles versions du TAT ont vu le jour, comme le TAT Congo (Ombredane, 1969) qui suivait la modélisation de WE. Henry (1951) en incluant l'anthropologie dans l'analyse des protocoles. Les planches du TAT Congo se voulaient conformes aux symboles culturels du pays étudié. Pour A. Ombredane (1969), le sujet doit s'identifier à des personnages reconnaissables ce qui implique la présence d'éléments culturellement codés (marabout, esprits, etc.). Finalement ne seront conservées que 3 planches afin de ne pas accroître la différence inter-individuelle, mais, au contraire, favoriser l'appartenance à un groupe social. Cette inclusion de planches permettrait d'après lui de prendre en compte les pratiques ancestrales, les interdits sociaux ainsi que le système familial qu'il soit matrilineaire ou patrilineaire (Le Du, 2013).

La nécessité de prendre en compte les éléments culturels du sujet se retrouve dans l'étude de *l'inclusion des variables socio-culturelles sur le TAT* de F. Couchard (1990). En s'intéressant plus spécifiquement à la religion musulmane, elle explique que pour certains sujets, la consigne qui invite ouvertement à imaginer des histoires conduit souvent à des récits inhibés où l'on retrouve un évitement du conflit prédominant. Elle conclut en disant « qu'il existe, à côté des éléments invariants de l'imaginaire (fantasmes originaires), des spécificités culturelles qui influent sur les productions aux tests projectifs » (Op cit. Couchard in Vercruyssen, 2002, p.172).

3.3 ... vers la modélisation d'un outil spécifique.

C'est à partir de ces considérations, toujours d'actualité, qu'est modélisé un test narratif multiculturel qui est étalonné pour des populations d'origines culturelles variées représentant la population européenne d'aujourd'hui. Construit afin de contrer les biais d'interprétations culturelles, le TEMAS (Tell Me A Story) a été élaboré et validé par une équipe américaine (Costantino, Malgady, Rogler, 1988) puis par une équipe italienne (Fantini, Bessilacqua, 2007) et est en cours de validation par une équipe de recherche française (Dentici, Bossuroy, Moro, 2015). Le matériel vise à mettre en œuvre les conflits intra et inter-psychiques du sujet comme « de faire émerger les fonctions affectives, cognitives et de personnalité » (Dentici et al., 2015, p.337). L'outil qui nous semble – d'un point de vue méthodologique – pertinent au regard du

contexte transculturel dans lequel évoluent les sujets nous interroge toutefois sur le caractère explicite des planches.

Certes, bien que l'intérêt grandissant autour de la prise en compte de l'altérité culturelle permette de nouveaux étalonnages, comme des normes turques au Rorschach par exemple (Tunaboğlu-Ikiz & al., 2010 ; 2015), il n'en demeure pas moins que dans la rencontre clinique il arrive encore que les référentiels culturels du sujet ne soient pas pris en compte. En considérant que la population reçue nous est adressée afin d'affiner un diagnostic ou comprendre le fonctionnement cognitif, il est alors nécessaire de se défaire d'une pensée d'orientation cognitiviste pour entendre le sujet dans la totalité de son fonctionnement. Nous entendons par là, la prise en compte des processus de pensée, l'intériorité psychique, mais également le jeu des défenses, ce qu'elles viennent nous dire du fonctionnement du sujet, non seulement sur un plan intellectuel.

Toutefois, il faut veiller à ce que l'univers culturel ne soit pas considéré comme « le » facteur déterminant car cela comporte le risque de faire une lecture où les aspects culturels priment sur la singularité de chacun et évincent la capacité du sujet à projeter subjectivement (Le Du, 2013). C'est pourquoi, lorsqu'est avancée une nouvelle modélisation du TAT, les interrogations méthodologiques visant à prendre en considération les référentiels culturels des sujets conduisent malheureusement à présenter des planches calquées sur les caractéristiques socio-économiques de l'individu, à savoir les enfants de migrants (contexte défavorisé, racisme, etc.). Les planches du TEMAS nous apparaissent trop connotées sur le plan manifeste ce qui peut donc entraver le potentiel imaginaire et conduire à des récits factuels. La clé n'est-elle pas plutôt de modéliser son interprétation en fonction des récits et des références culturelles du sujet ? C'est dans cette mesure que l'approche complémentariste de G. Devereux (1972) et l'articulation non simultanée d'une lecture analytique et anthropologique trouve son importance. « Le principe de complémentarité permet donc d'utiliser des éléments de méthodologie à priori hétérogènes, de croiser les informations obtenues avec différents outils » (Moro, 1994, p.98). Cette même méthode étudie des processus complexes et considère que l'universalité psychique et le codage culturel en sont les deux postulats de base indissociables.

3.4 Considérations épistémologiques au regard de la pratique du bilan psychologique en contexte transculturel.

Nous considérons que les épreuves projectives peuvent être utilisées dans un contexte migratoire en nous inscrivant dans l'idée que « L'utilisation des tests projectifs et à fortiori en contexte migratoire et interculturel, fait du clinicien un témoin de la traversée migratoire et projective du patient » (Derivois, 2013, p.48). Ce qui signifie qu'il faut être attentif lors de l'analyse aux contenus latents auxquels nous nous référons car il est possible que la manière dont le sujet traite la planche ne corresponde pas au contenu latent qui nous sert de base interprétative.

Pour nous, il convient plutôt d'interroger le mode d'administration des épreuves et leur analyse plutôt que de se placer du côté de l'appartenance culturelle comme facteur prévalent dans les projections. Nous mentionnions précédemment que le choix de créer de nouvelles planches s'appuie sur la prise en compte des « limites culturelles » de l'individu. Si nous prenons l'exemple de l'Islam, la religion mentionne une interdiction de représentation figurée où, de ce fait, les épreuves figuratives s'inscrivent dans la transgression de cet interdit. Il est alors possible que les référentiels culturels entrent en collision avec une figuration qui est pour le sujet interdite. Cette proscription est par ailleurs relevée par C. Le Du : « les tests figuratifs portent en eux-mêmes une transgression majeure : celle de l'interdit de la représentation figurée, l'une des spécificités culturelles de l'islam » (2009, p.125). En demandant à la personne d'intégrer à la fois la valence agressive et libidinale dans la construction de ses récits, certaines planches peuvent impacter le bon maniement pulsionnel et ainsi conduire à une conflictualité franche entre leurs référentiels culturels (éventuellement la transgression de représentation sexuée) et l'appel fantasmatique universel des planches.

Cela rejoint le questionnement suivant : comment pouvons-nous penser l'articulation entre l'universalité psychique et le relativisme culturel sans pour autant faire prévaloir la réalité biographique sur celle fantasmatique ? Car si nous prenons par exemple la planche 6GF qui appelle du côté de la relation père-fille, les modalités de traitement peuvent être attribuées dans le récit, à une autre figure représentant l'imgo paternelle, par exemple le frère aîné, l'oncle, notamment dans les sociétés dites matrilineaires. Nous rejoignons ici les propos de C. Le Du « une telle réponse ne signifie nullement que la rivalité œdipienne n'ait pas de réalité au plan psychique pour la personne testée, chez qui elle peut, tout au contraire, se trouver exacerbée et nécessiter un mécanisme défensif tel que le déplacement » (2013, p.129).

En ce qui concerne l'apport du bilan en situation transculturelle, il faut donc adapter à la fois tant les prises en charge que les possibilités d'accompagnement des sujets sans pour autant faire que la culture d'origine prime sur le reste. Ce que nous tâchons de démontrer dans cette recherche n'est donc pas le support matériel, mais plus l'analyse que nous faisons des épreuves. En reconnaissant que c'est un bilan qui s'inscrit dans une situation transculturelle, nous pouvons ainsi être attentifs à certains éléments plus en lien avec les origines du sujet et nous décentrer de nos propres référentiels. Cela demande toutefois de modérer la prise en compte des origines culturelles car à trop mettre l'accent sur cette différence nous risquons d'en faire une analyse dont la sur-interprétation des faits culturels peut être tout aussi néfaste. Ainsi « quand les éléments sont attribués à cette « origine », [ils] occultent la variété des facteurs qui permettent d'en comprendre la singularité » (Guélamine, 2008).

Méthodologie

1. Population

La cohorte est composée de 7 adolescents ayant entre 13 et 16 ans et de 7 enfants de la latence âgés de 8 à 10 ans. Les enfants sont tous nés en France, à l'exception d'Ousmane, fils biologique de son père, mais adopté par sa mère à l'âge de 2 ans. Nous reviendrons également sur cette dynamique dans l'analyse des données cliniques.

La place dans la fratrie des participants est également variée. En revanche, chez une majorité des enfants et adolescents, ils sont les seuls garçons dans la fratrie, hormis pour Abel (cadet) et Dan (l'aîné). Cela nous permet donc de nous intéresser plus précisément au lien filiatif père-garçon.

Pour les **enfants du groupe latence**, tous sont scolarisés en primaire à l'exception de deux enfants qui bénéficient d'aménagements spécifiques (l'un en CM2 ULIS¹⁵ et l'autre est scolarisé en primaire, mais avec la présence à temps complet d'une AVS¹⁶). L'ensemble de ce groupe, à l'exception de l'un d'eux, est adressé par des professionnels de divers Centres Médicaux-Psychologiques, ce qui révèle un parcours de soin comme une prise en charge institutionnelle de longue date. Certains sont sous prise-en charge médicamenteuse (Risperdal). Les demandes de bilans concernent pour l'ensemble un éclairage sur le fonctionnement psychique, avec parfois une interrogation sur les aménagements scolaires possibles compte tenu de leur problématique.

Les participants adolescents suivent tous une scolarité classique, à l'exception de deux d'entre eux. Issan, qui est accompagnée par une AVS à temps partiel et bénéficie d'une prise en charge en CMP¹⁷, et Ousmane qui a passé une année en ULIS, mais rejoint à la rentrée prochaine une classe classique.

La demande de bilan concerne pour l'ensemble des **participants adolescents** des difficultés scolaires associées à des troubles de la concentration ou dyspraxie.

La disparité concernant les prises en charge entre les deux cohortes est à considérer. Effectivement, les enfants de latence sont insérés dans un long parcours de soin, ce qui n'est

¹⁵ Unité Localisée pour l'Intégration Scolaire

¹⁶ Assistant.e de Vie Scolaire

¹⁷ Centre Médico-Psychologique

pas le cas des adolescents, qui sont « tout venant », mais qui ont bénéficié plus jeune de prise en charge.

Les pères sont tous venus pour motifs économiques, ils sont arrivés en France entre 1982 et 2003, depuis plus de 10 ans, conformément à notre critère d'inclusion. Une exception concerne toutefois le père d'Elyas qui est arrivé en France très jeune (à 4 ans). Nous avons maintenu le participant dans la recherche car nous jugions intéressant d'avoir un père arrivé jeune, afin d'étudier les effets d'appartenances de celui-ci et les modalités de transmission à son enfant. Les origines de ces pères sont l'Afrique du Nord (Maroc, Algérie, Tunisie), l'Afrique Subsaharienne (Côte d'Ivoire, Bénin, Sénégal, Togo), l'Ile Maurice et le Portugal. Les couples, toutes cohortes confondues, sont non mixtes, excepté 3 sujets pour qui la mère est Française et un dont la mère est d'origine ukrainienne (deux mères dans la cohorte adolescente et une mère pour la cohorte latence). L'ensemble des couples parentaux s'est formé en France et parmi eux, deux couples de la cohorte adolescente ont divorcé.

Il est certain que la diversité des profils complexifie notre recherche puisqu'elle induit une hétérogénéité des processus psychiques. Mais nous constatons chez tous, indépendamment du pays d'origine, un sentiment de déracinement du côté paternel.

Concernant les caractéristiques socio-économiques de ces familles, 10 d'entre elles se situent dans la catégorie socioprofessionnelle des plus modestes (CSP-) et appartiennent au groupe socioprofessionnel des « Personnels de Service et Employés ». Il y a dans notre cohorte globale 4 familles provenant d'une catégorie moyenne (CSP+).

2. Cadre de la recherche

2.1 Présentation du contexte de la recherche

Ce travail de recherche est réalisé au sein de l'unité du Laboratoire de Psychologie, sous la responsabilité de Mme F. Slavin, dans le service de pédopsychiatrie de l'Hôpital Sainte-Anne dirigé par le Dr Pérouse de Montclos. Pour des raisons éthiques et déontologiques, nous avons obtenu les consentements libres et éclairés des pères participants à la recherche, garantissant ainsi la confidentialité des données présentées dans le cadre de la thèse. Nous avons également eu le consentement mutuel des deux parents pour l'exploitation des protocoles et des éléments cliniques de l'enfant en garantissant l'anonymat de l'ensemble des sujets.

Le dispositif de recueil des données a donc été intégré à un cadre de travail préexistant à la thèse. Il convient de présenter la façon dont travaillent les psychologues de l'unité, dédiée à la passation de bilan psychologique, avant de pouvoir présenter la méthodologie propre à cette recherche.

2.2 Le cadre de travail

En ce qui concerne les demandes de bilan adressées à notre unité, elles sont à la fois sectorisées (CMP du secteur, consultation adoption internationale, centre référent des troubles des apprentissages, consultation bilingue, Unité Petite Enfance, etc.) et non sectorisées, à savoir provenant généralement de pédopsychiatres, psychologues, pédiatres ou encore directement des parents sur l'ensemble de la France. La population accueillie dans l'unité concerne des enfants âgés de 3 ans à des jeunes adultes de 18 ans.

L'ensemble des familles et des patients est reçu par deux psychologues. L'une, responsable du dossier, s'entretient avec les parents ou tuteurs légaux des enfants et adolescents, tandis que l'autre reçoit le patient. L'élaboration en commun offre à la fois une meilleure prise en compte de la subjectivité de chacun, une analyse plus fine des données que fournissent les tests, et la mise en relation des éléments tirés de l'examen et de ceux issus de l'entretien avec les parents. Ce travail, soutenu et long, conduit à une discussion des éléments cliniques et permet d'élaborer les indications thérapeutiques, de repérer les éléments diagnostics ou les risques évolutifs.

Les épreuves utilisées peuvent varier en fonction de la demande et de la problématique du patient, mais restent dans l'ensemble des passations standardisées. Le bilan se déroule par un entretien avec l'enfant, à la suite duquel nous faisons passer l'épreuve d'efficiences intellectuelles du WISC (IV ou V). Une partie de nos sujets étant reçus avant la sortie de la dernière version du WISC, nous avons donc des protocoles antérieurs, mais en vigueur à l'époque correspondant au WISC IV. La deuxième séance, souvent la semaine suivant ce premier rendez-vous, est consacrée aux épreuves projectives (Rorschach et TAT pour notre recherche).

À l'issue des deux séances de bilan, un travail d'analyse des protocoles est programmé. Il consiste en l'élaboration des données et est mené conjointement par les deux psychologues concernées avant de pouvoir faire la restitution orale. Le compte-rendu oral permet que soit expliqué le fonctionnement du sujet au regard de la demande princeps. Ce rendez-vous se déroule en simultané avec d'une part une restitution aux parents (mère et père sont présents lors de la restitution) et d'autre part à l'enfant.

2.3 Rapport d'activité du laboratoire de psychologie entre 2016 et 2018

Le rapport d'activité de l'unité « Laboratoire de Psychologie » où j'ai effectué ma recherche entre 2016 et 2018 nous donne un aperçu sur la répartition des actes. Il s'agit des consultations psychologiques incluant les entretiens familiaux, les entretiens d'enfants et les bilans psychologiques (deux séances de trois heures). De plus, nous y voyons également la répartition selon le sexe, l'âge et l'origine géographique des sujets.

Le ratio des consultants garçons est très largement supérieur à celui des filles (70% vs 30%) et reste pratiquement inchangé sur les trois dernières années. De même, les demandes proviennent majoritairement des banlieues parisiennes, souvent défavorisées, et lorsqu'il s'agit de demandes internes à notre secteur (25/27%), celles-ci concernent également une classe socioprofessionnelle plus modeste.

3. Présentation des outils méthodologiques

3.1 L'épreuve d'efficiences intellectuelle : WISC

Les épreuves d'efficiences utilisées sont les épreuves de WESHLER et sont régulièrement étalonnées (WPPSI-IV pour les enfants de 3 à 7 ans ; WISC-IV ou V pour les enfants de 6 à 16 ans et enfin WAIS-IV pour les adolescents plus âgés et les adultes).

Le WISC IV est composé de 15 subtests. Dix de ces subtests sont administrés à chaque fois, et cinq sont considérés comme optionnels. Les épreuves sont les mêmes que le WISC V, à l'exception d'identification de concepts qui a été enlevée et Séquences Lettres-Chiffres qui a été remplacée par Mémoire des Images.

Le WISC V est composé de 16 subtests, dont trois ont nouvellement été introduits (Puzzles Visuels, Balances et Mémoire des Images). Neuf de ses subtests sont administrés à chaque fois, auxquels s'ajoutent des épreuves facultatives. Nous avons fait le choix d'administrer 11 des subtests, en intégrant donc systématiquement les épreuves de Compréhension et des Symboles afin d'avoir une vision plus globale par indices. L'épreuve d'intelligence évalue les acquisitions de base du sujet en fonction de domaines spécifiques.

Chacun des indices se distingue par :

Des épreuves verbales qui se présentent sous forme de questions/réponses, évaluant les connaissances générales et lexicales, les capacités de conceptualisation, de raisonnement et

d'élaboration verbale comme de compréhension des situations sociales et adaptatives. À partir de celles-ci est calculé un Indice de Compréhension Verbale ou un QI verbal. Le domaine verbal est composé des épreuves suivantes : Similitudes, Vocabulaire et Compréhension qui devient optionnelle dans la dernière version (WISC-V). L'épreuve de Similitudes demande de trouver la caractéristique commune entre deux concepts (exemple : « Pomme et Banane » : des fruits). Ce subtest contient vingt-trois items, la passation s'arrête après 3 échecs consécutifs. Cette épreuve évalue le raisonnement abstrait, les capacités de conceptualisation (trouver un mot signifiant une idée générale et abstraite de l'objet) et de catégorisation verbale (processus cognitif qui permet le regroupement dans une même classe d'objets de même nature) et fait appel à l'intelligence cristallisée (connaissances et expériences acquises). L'objectif est de voir si à partir de deux mots le sujet peut dégager une catégorie commune tout en synthétisant sa réponse. L'épreuve de Vocabulaire, composée de 29 items, évalue les connaissances lexicales. La consigne consiste à définir un mot donné par le clinicien. Il s'agit ici de connaissances scolaires qui engagent la capacité à apprendre comme à restituer les connaissances. À l'épreuve de Compréhension, le sujet répond à des questions sur diverses situations sociales ce qui permet de voir ses connaissances en termes de normes comme son adaptation ou non dans le monde environnant. Cette épreuve comporte 29 items (quatre en images en vingt-cinq verbaux). La cotation se réfère également au manuel d'interprétation.

Les épreuves de raisonnement perceptif et visuo-spatiales proposent un matériel à analyser perceptivement pour repérer des lacunes sur des images, pour réorganiser et/ou aboutir à une construction, pour en dégager la logique et stratégie de pensée ou encore afin d'établir des liens conceptuels. Ces épreuves permettent de calculer un Indice Visuo-Spatial et un Indice de Raisonnement Perceptif. **L'indice Visuo-Spatial** intègre les épreuves de Cubes et des Puzzles Visuels. Aux Cubes, l'enfant doit reproduire l'image présentée avec les cubes à sa disposition. Cette épreuve est composée de treize items, dont la difficulté est croissante (le contour et la délimitation des figures disparaissent au fur et à mesure de l'avancée de l'épreuve). Les cubes ont deux faces blanches, deux faces rouges et deux faces bicolores (rouge/blanc). Le sujet doit réaliser sa production dans un temps imparti ce qui donne à voir l'impact du chronomètre et les capacités de gestion du temps. Ce subtest mesure la capacité à analyser et synthétiser les stimuli et demande de faire preuve d'une bonne coordination visuo-spatiale. Nous complétons cela avec l'épreuve des Puzzles Visuels qui rend compte des capacités de construction mentale (rotation mentale, relation entre le tout et ses parties, etc.). L'épreuve, composée de vingt-neuf

items, vise à reconstituer mentalement un puzzle en choisissant trois pièces imagées parmi les six présentées.

L'Indice de Raisonnement fluide est composé des épreuves des Matrices et des Balances. Aux Matrices, l'enfant doit trouver l'objet manquant afin de compléter la série présentée. Le sujet doit repérer les informations comme leurs détails pour trouver l'élément manquant correspondant. L'indice intègre également l'épreuve des Balances (trente-quatre items) qui consiste en la présentation d'un plateau imagé, plateau sur lequel il manque un poids qu'il s'agit de retrouver afin que la balance reste en équilibre. Il doit être en mesure d'appliquer les principes mathématiques pour réaliser les équivalences attendues (soustraction, multiplication, addition), mais il doit également être attentif aux différents critères à prendre en compte (taille, couleur, forme).

Des épreuves de mémoire, qui mesurent la mémoire de travail à court terme comme celle visuelle. Le subtest de mémoire de chiffres consiste en la mémorisation et la restitution d'une série de chiffres énoncés par le clinicien. Il y a trois sous-épreuves : une série à restituer en ordre direct, une autre en ordre inverse et enfin une dernière qui demande au sujet de classer les données et de les restituer dans l'ordre croissant. Ces trois sous-épreuves sollicitent les capacités d'attention, de mentalisation et de concentration. La mémoire immédiate étant plus sollicitée en ordre direct « garantit la présence d'un nombre suffisant d'items plancher pour les enfants qui présentent un retard mental ou des capacités cognitives limitées »¹⁸. À cela, a été ajoutée au WISC-V, l'épreuve de Mémoire des images, qui sollicite la mémoire de travail visuelle. Cette épreuve bénéficie de la présentation imagée des stimuli à retenir et remplace l'épreuve de « Séquences Lettres-Chiffres » (WISC IV) où il fallait classer des chiffres en ordre croissant et des lettres en ordre alphabétique.

Ces subtests impliquent la transformation de l'information, la manipulation mentale et la représentation visuo-spatiale. Dans le subtest mémoire des images, il est possible que le sujet s'appuie sur la mémoire de travail verbale en nommant les images. Ces épreuves aboutissent au calcul d'un indice de Mémoire de travail.

¹⁸ Extrait du manuel d'interprétation du WISC-V, p. 10.

Enfin, les épreuves graphiques et d'encodage qui sont chronométrées permettent d'obtenir un **indice de Vitesse de Traitement**. Ces épreuves sont réalisées sans interactions avec le clinicien. L'enfant doit, en un temps limité à deux minutes et le plus vite possible, recopier les signes correspondant aux chiffres présentés lors de l'épreuve de Codes. Aux symboles, il faut retrouver dans la série si les signes sont présents et cocher non le cas échéant dans le temps imparti.

L'ensemble des résultats aux différents indices détermine le Quotient Intellectuel total (QI). Ce quotient représente la position du sujet au sein de la distribution de l'échantillon d'étalonnage du test. C'est un repère statistique résultant d'un étalonnage des notes brutes en fonction de l'âge, et dont la moyenne a été fixée par convention à 100 (+ ou - 13 points). Des écarts peuvent apparaître entre les indices ou/et les subtests d'un même indice voire à l'intérieur d'un subtest.

Le bilan psychologique et l'épreuve du WISC (IV et V) ne se limitent pas à l'étude de l'efficacité intellectuelle dans une perspective psychométrique. À partir des résultats obtenus au WISC, il est possible de procéder à deux sortes d'analyse :

- soit dans un **système de comparaison** et donc dans une approche quantitative, où sont comparées les échelles (par exemple des épreuves verbales vs des épreuves de raisonnement perceptif).

- soit en mettant en évidence les aptitudes et les fonctions intellectuelles à partir des notes obtenues.

Étant attachés à la singularité du fonctionnement psychique, nous privilégions la deuxième analyse qui articule l'analyse qualitative et quantitative. L'approche quantitative permet une comparaison en fonction du niveau socio-éducatif et socio-culturel du sujet. L'analyse quantitative donne également une idée de l'harmonisation des aptitudes cognitives, ou de leur dysharmonie, nécessaire pour savoir si le QIT est représentatif du fonctionnement global ou non. Ces éléments doivent apparaître comme des constats pour ensuite favoriser la mise en place d'hypothèses de fonctionnement, mais ils n'ont pas de portée diagnostique en tant que telle.

3.2 Les épreuves projectives

Les épreuves projectives sollicitent l'articulation entre la réalité interne et la prise en compte de la réalité externe, tout cela à travers un opérateur central : la verbalisation. Il s'agit

de repérer les aménagements défensifs et l'expression des conflits psychiques, mais aussi de porter attention à la différence de traitement entre les planches. Ces potentialités sont évaluées par l'analyse du discours et des manifestations comportementales. Nous pensons que les épreuves projectives sont des outils valides et standardisés qui permettent, par la mise en mot de projections internes, de repérer le fonctionnement du sujet. Nous utilisons pour cette recherche l'épreuve du Rorschach ainsi que l'épreuve thématique du TAT.

3.2.1 Le Rorschach

L'épreuve du Rorschach est constituée de 10 planches où figurent des taches d'encre abstraites, à partir desquelles l'enfant est invité à dire ce qu'il voit. Ces tâches appellent des interprétations assez classiques qui constituent ce que nous appelons les réponses banales et dont la présence atteste d'un minimum de conformité avec la pensée commune. Les planches permettent également un nombre infini d'interprétations (par les sujets). Chaque réponse est cotée précisément en tenant compte plusieurs paramètres qui aboutissent à l'établissement d'un psychogramme dont certains indices comportent des valeurs de normalité. Le Rorschach est considéré comme une épreuve des limites : il met à l'épreuve la différenciation dedans-dehors, entre le monde interne et externe, entre le sujet et l'objet, entre le fantasme et la réalité (notamment lorsqu'apparaissent les émergences en processus primaires, les ruptures, les pertes de distance interprétative comme les mouvements de récupérations éventuelles). Les tâches ont une structure symétrique sollicitant à la fois les processus de différenciation et d'unification. Cette approche prend en compte les deux pôles de l'organisation de la personnalité : narcissique (relation de soi à soi) et objectal (relation aux objets).

Chacune des planches du Rorschach a des caractéristiques qui les distinguent, comme leur forme ou en fonction de leurs couleurs.

a. Le déterminant formel

Lorsqu'on s'intéresse à la forme, on retrouve les planches compactes dites « compactes unitaires », comme la planche I, IV, V, et VI. Elles sont construites symétriquement autour de l'axe central et sous-tendent symboliquement la représentation de l'image du corps. D'où l'idée que ces planches compactes mettent en évidence, grâce à cette sensibilité, la solidité ou la fragilité de l'identité.

Les planches « bilatérales » sont les planches II, III, VII. La symétrie y est beaucoup plus marquée et donne une impression de dédoublement de l'engramme. Ces planches renvoient sur le plan symbolique à la représentation de relation et mettent à l'épreuve la manière dont le sujet

la vit intérieurement et inconsciemment. D'où l'importance de ces planches dans la mesure où elles abordent la dynamique relationnelle, à savoir si elle est de type fusionnelle, anaclitique et où se situe le sujet (niveau œdipien, préœdipien, etc.). Toutes les modalités d'expression et de traitement de la relation sont susceptibles d'être projetées sur ces planches bilatérales.

b. La couleur

En dehors de la forme des planches, il y a la couleur qui va être déterminante dans la manière dont le sujet va les appréhender.

On y retrouve les planches « noires » (I, IV et V), et à partir du moment où elles sont traitées avec la prise en compte de la couleur (qui n'est pas forcément mentionnée dans la réponse, mais peut avoir une influence sur cette dernière), elles sont susceptibles de donner lieu à des manifestations affectives anxieuses ou dysphoriques. Il est important de repérer ces émergences, qui ne sont pas du tout systématiques, mais à partir du moment où elles surviennent, cela signifie qu'il y a une sensibilité affective plus ou moins importante réactivée chez le sujet (par ces planches).

Les planches II et III sollicitent des affects bruts dans l'activation ou réactivation de mouvements pulsionnels qu'ils soient libidinaux ou agressifs. Celles-ci sont marquées par la présence du rouge dont le contraste des couleurs peut être déstabilisant et provoquer des « chocs au rouge ». Le sujet pourra avoir tendance à être plus ou moins sidéré à la présentation de la planche, comme en témoignera l'allongement du temps de latence. Ce sont également des planches bilatérales, qui comme vu précédemment évoquent le traitement pulsionnel dans le cadre de représentations relationnelles.

Les planches VI et VII quant à elles sont grises ce qui favorise le caractère plus estompé de la couleur. Certains endroits sont plus clairs et d'autres plus grisés ce qui atténue le contraste entre la tâche et le fond. Elles peuvent être appréhendées comme les planches noires, c'est-à-dire renvoyer à une dimension plus anxieuse, mais elles sont en général mieux tolérées.

Enfin, les trois dernières planches (VIII, IX et X) sont appelées planches pastel du fait que les couleurs y soient plus nuancées. Elles sont dominées par la couleur, même si des formes peuvent y être distinguées secondairement. Ces trois planches induisent des affects plus ou moins agréables à partir du moment où la couleur domine. Nous pouvons dire qu'elles ont un rôle dans la communication et l'échange avec l'environnement car elles mobilisent une dimension affective.

Ces caractéristiques sont prises en compte lors de l'interprétation des protocoles. Celle-ci, complexe et qui demande une formation spécifique, ne pourra qu'être évoquée succinctement. Ce que nous pouvons dire est que l'interprétation intègre la qualité formelle des réponses afin d'observer les capacités de différenciation perceptive et l'adaptation à la réalité. Nous analysons également la dimension Kinesthésique, qui introduit du mouvement et renseigne sur le traitement et l'expression pulsionnelle qu'elle soit narcissique ou relationnelle.

La prise en compte de la couleur à certaines planches dévoile la sensibilité du sujet face au monde externe et renseigne sur ses modalités d'expression et d'intégration des affects. Pour les couleurs achromatiques (noir, blanc et gris), leur intégration révèle tout autant des précautions quant à la gestion pulsionnelle que des éléments plus dysphoriques et anxieux allant parfois jusqu'à l'apparition d'éléments plus sensitifs.

3.2.2 *Le Thematic Apperception Test : TAT*

Le TAT invite le sujet à raconter, selon sa propre fantaisie, une histoire à l'appui d'images (14 planches). Chacune d'elles propose un contenu manifeste où figurent des personnages en situation spécifique. Sur ces 14 planches, trois diffèrent selon le sexe du participant (planche « *male or female* »).

Les histoires conçues à l'appui de ce support permettent, à partir de l'analyse de leur structure et du contenu du discours, de percevoir la souplesse et la variété des procédés adaptatifs, ou leur caractère défensif, la liberté de fonctionnement qu'ils assurent ou à l'inverse les entraves qu'ils constituent à la créativité. Ce matériel nous renseigne sur l'aptitude de l'enfant à se repérer dans les relations avec le monde qui l'entoure, à construire un récit les élaborant et qui traduit les fantasmes prévalents, la nature de ses préoccupations et de son angoisse.

Chaque planche présente un contenu manifeste, directement perceptible et un contenu latent. Certaines renvoient de manière privilégiée à la relation entre l'enfant et ses relations à ses imagos parentales, l'organisation œdipienne avec l'angoisse de castration qui y est associée, tandis que d'autres sollicitent des niveaux plus archaïques de la relation d'objet, et éveillent les angoisses de perte d'objet et d'abandon.

4. Choix méthodologique

4.1. L'anamnèse

Ma recherche s'effectue auprès d'adolescents et d'enfants mineurs. Les patients sont donc accompagnés par l'un des deux parents, mais pour la thèse, nous demandons aux deux parents d'être présents.

Dans un temps précédent celui de l'entretien de recherche, les parents sont donc reçus par une consœur pour un entretien dit d'« anamnèse ». Celui-ci n'est pas enregistré, mais le discours des familles est instantanément retranscrit. L'anamnèse a une durée moyenne d'une heure trente et est considérée comme un entretien clinique semi-directif ayant pour objectifs de repréciser les motifs de la consultation, de retracer le développement psycho-affectif de l'enfant, d'investiguer l'organisation de la structure familiale, etc.

Cette consultation permet d'enquêter sur les modalités du fonctionnement psychique groupal comme individuel. Le terme d'anamnèse est répandu dans le domaine médical, et vise à répertorier les données anamnestiques du sujet, c'est-à-dire l'histoire clinique du patient. À partir de cette pratique médicale et en ajoutant une approche psychanalytique, l'entretien d'anamnèse lève le voile de possibles conflits, fantasmes inconscients et remaniements familiaux (Brusset, 1995).

Au cours de l'anamnèse, nous repérons les modalités interrelationnelles présentes dans les interactions parents-enfants. Plus spécifiquement, il s'agit de l'articulation entre la demande actuelle et l'histoire familiale incluant les (re)constructions discursives sur les événements passés. Il y a donc une part subjective dans le discours parental qui contient tout autant les projections des parents que la façon dont l'enfant lui-même y répond. Afin d'être le plus objectif possible concernant la représentation que nous aurons du sujet, il faut être attentif à l'ensemble des éléments qui déterminent sa construction, à savoir les fantasmes des parents comme leur propre perception de la parentalité. C'est un recueil d'éléments objectifs qui semble parfois prendre une apparence factuelle, mais qui amène à toute la dynamique subjective contenant l'histoire des parents et sa réactualisation vis-à-vis de l'enfant.

4.2 L'entretien de recherche

Nous avons choisi l'entretien clinique de recherche afin d'avoir accès à la dynamique subjective du sujet et de pouvoir retracer son histoire de vie (Castarède, 1983).

Qu'il s'agisse de l'anamnèse (où la mère est reçue) que de l'entretien approfondi avec le père, nous sommes dans une position semi-directive en suivant une grille thématique, qui favorise

l'expression du sujet et qui permet d'explorer diverses thématiques propres à notre problématique.

L'entretien clinique de recherche diffère de l'entretien clinique classique d'une part parce que le **sujet** n'est pas demandeur, c'est le chercheur qui le sollicite et d'autre part parce que celui-ci n'a pas directement une visée thérapeutique (Castarède, 1983). Si tous les deux sont centrés sur la personne et fournissent des renseignements sur le fonctionnement psychique, lorsqu'il est réalisé dans le cadre d'une recherche il y a certains thèmes qui vont être abordés plus directement par la consigne générale qui lance l'entretien.

Le cadre d'investigation implique donc d'établir préalablement une grille d'entretien qui guide le **sujet**, sans pour autant l'interrompre, et qui permet ainsi de traiter des thématiques soulevées par la problématique de recherche. Le chercheur, en position d'écoute, est là pour recueillir la parole et ainsi déceler les processus psychiques inconscients. C'est ainsi qu'on peut repérer les mécanismes de défense avec entre autres : « la fuite (...), la rationalisation : au lieu de s'impliquer, le sujet disserte sur le thème et lance des considérations générales ; la projection : attitude qui consiste à attribuer aux autres ses propres attitudes, l'identification : l'interviewé se conforme à l'idée qu'il imagine celle que l'enquêteur a de lui ; le refoulement : rejeter hors de la conscience les désirs coupables, les faits pénibles, les images interdites ; l'oubli : porte sur des faits dont la mémoire du sujet ne peut disposer ; les formations réactionnelles : l'interviewé a, à l'égard de l'interviewer, une politesse excessive qui cache le rejet ; – retournement de l'agressivité sur soi : le sujet a tendance à se dévaloriser, à se dénigrer » (Castarède, 1983, p.148). Cette liste qui n'est pas exhaustive permet d'avoir une référence des mécanismes qui peuvent apparaître et qui doivent évidemment être contextualisés. Le participant qui n'a, à proprement parler, pas d'intérêt personnel à participer à l'étude en tire souvent une valorisation narcissique par le fait que son opinion soit prise en compte (Castarède, 1983).

Pour la réalisation des entretiens de recherche, nous avons dans un premier temps élaboré une grille au regard de la problématique de la thèse. Ils suivent donc cette grille, durent en moyenne 1 heure et sont enregistrés avec un dictaphone.

Cet outil évite la prise de note et sa possible dimension subjective puisque c'est la totalité du discours du sujet qui est enregistré et qui permet, ensuite, la retranscription de l'**entretien** suivant l'enregistrement. Cela favorise *a posteriori* une analyse plus fine du discours et des divers éléments langagiers.

4.3 Le bilan psychologique

Pour ce qui est des enfants et adolescents, ils sont reçus par mes soins deux matinées, à une semaine d'intervalle, pour une durée de trois heures chaque session. Le patient est informé de la recherche en cours. Lors des bilans, nous prenons en note tout ce qui est dit par lui. Les bilans ne sont pas enregistrés, mais la transcription immédiate du discours consolide un sérieux matériel d'analyse. La première séance est celle de la rencontre avec l'enfant et la passation de l'épreuve d'efficiences intellectuelle (WISC). Le deuxième temps spécifique aux épreuves projectives se déroule la semaine suivante, il y est question de la passation du Rorschach et du TAT (*Thematic Apperception Test*) entre autres épreuves que nous n'avons pas intégrées dans le protocole de thèse.

Le bilan psychologique permet d'apprécier le fonctionnement psychique et cognitif de l'enfant. Cela concerne aussi bien les capacités intellectuelles que les différentes irrptions fantasmatisques et aménagements défensifs du sujet (Debray, 2000). La méthode du bilan psychologique engage à la fois l'observation du clinicien comme l'expérimentation au sens où il y a des allers-retours entre ce qui est observé et les référentiels théoriques du psychologue. Dans ce contexte, c'est une exploration psychologique duelle, où se met en place une dynamique examinateur-examiné qui est limitée dans le temps. Cette relation entre l'observateur et l'observé renvoie à la dynamique intersubjective propre à la psychologie clinique. La présence de matériel entre le sujet et le clinicien fait office de tiers ce qui vient en conséquence diffracter le transfert. La dimension transféro-contre-transférentielle est élargie et ne peut pas être interprétée de la même façon qu'en situation duelle. Mais être à la fois observateur de faits concrets comme être capable de s'en distancier pour entendre la part subjective du sujet est ce qui favorise la compréhension du fonctionnement psychique (Guillaumin, 1965).

Le bilan psychologique est associé à un « coup de projecteur » sur le fonctionnement psychique des sujets venant éclairer les aménagements, les défenses et les modalités de traitement des conflits (Guillaumin, 1965, p.4). Cette dynamique de l'examen psychologique interroge certains psychologues plutôt réfractaires à cette pratique, notamment en ce qui concerne « l'objectivité » du clinicien face à un recueil des données subjectives. Pourtant, elle réside dans la rigueur de l'analyse permise par les normes de cotation et d'interprétation. Les principes de cotation comme d'interprétation aussi bien pour les épreuves d'efficiences que les épreuves

projectives sont standardisées et encadrent la pratique du bilan et son interprétation. En résulte ainsi une intrication entre le quantitatif (objectivé/ normé) et le qualitatif (le discours du patient et sa part subjective). Nous parlons de standardisation par le fait que les réponses qui, certes, varient en fonction des sujets sont toutefois regroupées dans de nombreux travaux qui mettent en exergue des normes en fonction des groupes d'âge. Depuis quelques années des normes sont également établies en fonction de l'origine socio-économique et culturelle du sujet.

Pour qu'elle soit la plus objective possible, cette pratique requiert la complémentarité des épreuves projectives, et l'étayage sur les ancrages théoriques qui structurent l'analyse du matériel. Ce n'est qu'en suivant rigoureusement ces consignes d'analyse, et en se référant par ailleurs aux modèles théoriques, d'obédience psychanalytique en ce qui nous concerne, que peuvent être mises en place des hypothèses diagnostiques (Chabert, 2001). La dynamique clinique mise à jour par les différentes épreuves comme par la rencontre entre le chercheur et l'enfant est précieuse et renseigne sur le fonctionnement psychique du sujet et ses problématiques. Plus précisément, les différents outils nous permettent d'observer les diverses facettes du sujet, à la fois concernant les modalités relationnelles intra-subjectives qu'intersubjective (Guillaumin, 1965). Le fait de faire passer les deux épreuves (Rorschach et TAT) est nécessaire pour pouvoir apercevoir les nuances du fonctionnement psychique. Seule la complémentarité des épreuves permet de saisir la complexité du fonctionnement psychique des sujets (Emmanuelli, 2014). L'ensemble des signes cliniques émergeant des différentes épreuves affine l'éclairage du registre du conflit et du type d'angoisse.

La démarche clinique en psychologie est celle de la connaissance du fonctionnement psychique et des mécanismes de défense. À partir des connaissances théoriques et leur articulation à la clinique, l'observation et l'écoute du discours servent à objectiver certains faits. Mais dans la recherche psychanalytique, l'objet d'étude est vivant, ce qui nous conduit à nous centrer sur des éléments observables où sont mis à jour les comportements, conduites et défenses du sujet. Bien que souvent représentées sous leurs formes partielles, il s'agit de repérer ces différents aspects séparément avant de pouvoir les analyser dans une perspective plus globale.

La théorie psychanalytique utilisée dans l'investigation clinique au regard des tests projectifs concerne la capacité à éclairer en profondeur la dimension relationnelle et intersubjective. Ainsi, comme le soulignent C. Chabert et B. Verdon (2008), indépendamment de la standardisation et des données recueillies, le clinicien ne peut s'abstraire de la relation

subjective entre le patient et lui-même. Le discours du sujet, bien que produit par la situation et les planches lui appartient. Il est alors possible, en considérant ce qui en émane, de percevoir au regard de l'histoire familiale, les liens intergénérationnels inconscients au regard de la transmission et les liens d'appartenance (Lefebvre, 2013). Les épreuves projectives sont employées dans l'optique de mettre en lumière les traces cachées des effets d'une altération des modalités de transmission père-enfant, elles-mêmes inscrites dans une histoire générationnelle et culturelle (la migration).

5. Méthodologie d'analyse

Dans cette recherche, il s'agit de considérer à la fois la première génération migrante, celle du père, et la seconde génération, celle de l'enfant. Notre méthodologie s'appuie sur des outils de la psychologie clinique : l'entretien semi-directif et le bilan psychologique composé d'une épreuve d'efficiences intellectuelle (WISC-V) et de deux épreuves projectives (Rorschach et TAT). Pour mettre en place cette articulation intergénérationnelle nous incluons l'analyse de l'entretien d'anamnèse et serons particulièrement attentifs aux « modalités indicatives de l'inconscient qui devront être respectées, tels les dénégations, les souvenirs-écrans, les omissions, témoignant souvent de zones tabous et donc d'aménagements défensifs face non seulement aux conflits sous-jacents, mais aussi au regard de la dimension transférentielle mobilisée au sein de la relation » (Brusset, 1995, p.513).

L'objectif de cette analyse est d'articuler les éléments cliniques recueillis auprès de la famille, et par la suite d'approfondir l'histoire paternelle, pour percevoir les potentialités de réappropriation subjective de l'histoire migratoire paternelle par l'enfant. Nous rappelons que la mère est également reçue en entretien d'anamnèse, ce qui permet d'inclure les éléments propres à son histoire et d'établir un panorama des premières années de développement de l'enfant.

5.1 Procédure d'analyse des entretiens de recherche

L'analyse du discours se réfère à une analyse de contenu qui ne s'applique qu'aux entretiens retranscrits à partir d'un enregistrement (Bardin, 2001). L'analyse de contenu correspond à « un ensemble de techniques d'analyse des communications visant, par des procédures systématiques et objectives de description du contenu des messages, à obtenir des indicateurs (quantitatifs ou non) permettant l'inférence de connaissances relatives aux conditions de production-réception (variables inférées) de ces messages » (Bardin, 2001, p.43).

Face à la critique d'un trop « subjectif » en psychologie clinique « l'analyse de contenu prend valeur, car elle pallie précisément l'inconvénient de l'unicité et de la ponctualité des entretiens. On peut « inférer » de l'analyse de contenu d'un entretien des enseignements sur le sujet qui dépassent la particularité de la rencontre : l'analyse tend à être « structurale » pour échapper à la contingence de l'entretien hic et nunc. Cette technique se justifie aussi dès lors que l'on veut « standardiser » quelque peu l'investigation » (Castarède, 1983, p.152).

Nous nous sommes d'abord intéressés au discours du père en analysant et dégagant des thématiques transversales aux quatorze entretiens. À partir de ces thématiques, nous avons approfondi l'analyse afin d'entendre la part manifeste et le contenu latent du discours du père lors de l'entretien et de repérer les traces du traumatisme migratoire. Notre interprétation se base sur une analyse fine de contenu afin de rendre compte de ce que le père entend comme transmissible ou non. Il nous semble important de considérer le cadre culturel interne renvoyant à la manière dont peuvent être intériorisés ou introjectés les modèles culturels de la paternité, les actes et les logiques symboliques, mais également la position du père en tant qu'enfant en questionnant la place de son propre père. Cela s'opère par l'écoute de lapsus, les changements de voix, etc. afin de mettre en lumière une analyse des séquences d'échanges langagiers qui sont « les styles du discours et les processus à l'œuvre ; le style familial, le style narratif, un métalangage et le style dit culturel » (Moro, 1994, p.113-114). Avec cela, nous accorderons tout autant un intérêt au repérage des mécanismes de défense qui peuvent être mis à jour au sein des entretiens en faisant une analyse approfondie de leurs contenus (Castarède, 1983).

Pour procéder à une analyse de contenu, il est nécessaire de prendre en compte deux fonctions : la fonction heuristique et la fonction d'administration de la preuve (Castarède, 1983, p.128).

La fonction heuristique de l'analyse de contenu est l'approfondissement de ce que l'écoute *in situ*, ne permet pas toujours de révéler. Elle répertorie « les figures rhétoriques d'un discours, les particularités d'un langage (...), de mettre en relief infailliblement la scansion et les ruptures d'un entretien » (*Ibid.*, p.128).

La fonction de preuve quant à elle sert à « appliquer l'analyse de contenu à des entretiens soit uniques, soit multiples, mais dont les patients sont liés par une entité commune » (*Ibid.*, p.130). L'analyse de contenu que suggère l'entretien clinique et l'expression discursive mettent en évidence les différents thèmes qu'évoquent les pères vis-à-vis des questions posées, le vocabulaire employé en analysant « les « mots-outils » [qui] sont aussi étudiés pour montrer

l'implication (pronoms personnels : je) ou la mise à distance (on, ils, elles...), ainsi que la tournure de pensée qui est inférée de la tournure des phrases (il faut que...), le choix des adverbes (beaucoup de « peut-être », « sans doute », montrent l'hésitation), les mots de liaison, etc. » (*Ibid.*, p.154). Nous serons également attentifs à l'état du sujet au moment de l'entretien (est-il anxieux, évasif, détendu ?) avec, évidemment, les indicateurs du langage comme peuvent l'être les répétitions, les manques de mots, les hésitations, les ramassages où tous les « indices qui témoignent de difficultés dans l'énonciation du discours avec les hypothèses cliniques que l'on peut faire (mécanismes de défense, angoisse, « complexes ») » (*Ibid.*, p.154).

Dans l'analyse du discours, les éléments langagiers employés seront particulièrement enclins à répondre à notre hypothèse. Le discours n'est pas une forme achevée de la pensée du sujet, c'est-à-dire qu'il faut pouvoir décoder les processus sous-jacents à l'œuvre. Le sujet élabore au fur et à mesure qu'il parle, ce qui implique d'être attentifs à tout ce qui se cache derrière, à savoir le contenu latent. Comme l'évoque M-F. Castarède « beaucoup d'éléments des entretiens n'apparaissent qu'après une reconstruction du contenu latent à partir du contenu manifeste : il faut pouvoir travailler sur un texte écrit, qui permet de détecter une trame subtile, parfois enfouie... », provenant d'ailleurs, du « conflit chez le sujet dans ce type d'entretien entre son inconscient, qui s'exprime à travers les ambivalences, les ratés, les double-sens, les failles de toutes sortes, et sa tentative, à la demande de l'interviewer, de produire un discours logique et socialisé qui donne de lui-même une image rassurante et conforme » (*Ibid.*, p.155).

En ce qui concerne notre analyse, nous dégagerons les motifs qui ont précédé la migration et interrogerons la manière dont celle-ci a été vécue. Pour ce faire nous avons décidé, tout en nous décentrant de nos propres référentiels culturels, de nous intéresser aux facteurs suivants : durée d'installation en France, conditions d'arrivée, attentes et déception vis-à-vis du projet migratoire initial. Nous ne souhaitons pas nous placer uniquement dans une analyse culturelle car, rappelons-le, la dimension de culture recouvre des facteurs sociaux, économiques, psychologiques et historiques.

C'est ce qui permettra de repérer quels peuvent être les mécanismes de défense mis en œuvre par le père en prenant en considération la notion de « *défenses culturelles* », c'est-à-dire faisant **référence** à des facteurs culturels (les croyances, la religion, les normes du pays, etc.).

5.2 Procédure d'analyse des bilans psychologiques des enfants

Étayé sur une pratique du bilan psychologique avec l'enfant et l'adolescent, interprété dans une perspective psychanalytique (Debray, 2000) nous effectuerons une analyse quantitative et qualitative des éléments du WISC -IV et V et des épreuves projectives.

Pour l'analyse des éléments cliniques issus des bilans psychologiques des enfants, nous procédons à l'interprétation de l'épreuve d'efficiences intellectuelle puis à celle des épreuves projectives. Nous sommes sensibles à la distinction entre l'appareil cognitif de l'appareil psychique même s'il y a une interdépendance des deux (Emmanuelli, 1994). Cela demande de faire le lien entre l'aspect cognitif des épreuves d'efficiences (système de pensée, capacité d'abstraction, conceptualisation, etc.) et la dynamique affective des épreuves projectives (jeu entre désirs et défenses, pulsions et leur décharge, aménagements défensifs, etc.).

Dans le cadre du bilan psychologique il s'agit de voir comment le sujet peut traiter les émergences affectives, les intégrer et les élaborer cognitivement, c'est-à-dire si la pensée est secondarisée ou non. Pour cela, une analyse quantitative sera effectuée afin d'attester de la validité du protocole.

Sur le plan qualitatif, nous nous intéresserons aux éléments cliniques qui se dégagent de la passation.

Le premier aspect à considérer est la clinique de la passation du bilan. Elle comprend un certain nombre de manifestations, que nous repérons et prenons en note. Nous pensons à *la qualité du contact* qui se repère dans la relation dès l'entretien préalable au bilan psychologique. Les manifestations comportementales sont aussi importantes à repérer pour l'analyse (lenteur, d'un blocage face à certaines épreuves, agitation, anxiété, etc.).

Il s'agit également d'apprécier *l'investissement du fonctionnement intellectuel* du sujet. Cela correspond au rapport qu'il entretient avec les processus de pensée et la manière dont il les utilise. Nous parlons de plaisir à penser quand le patient est en mesure de jouer avec ses processus de pensée et qu'il peut envisager l'espace du bilan comme un terrain de jeu intellectuel.

Dans un second temps, correspondant à la clinique de la passation, nous mettons en évidence, à travers l'analyse clinique, les conduites affectives et défensives qui peuvent apparaître en fonction des épreuves. Nous tenons ainsi compte de la convergence projective des techniques, ce qui signifie que chaque épreuve (d'efficiences comme des épreuves projectives) possède une

qualité projective. Nous ne pouvons pas faire l'économie de l'association entre le fonctionnement intellectuel et les autres pans de la personnalité, d'où l'intérêt d'un bilan « complet ».

Pour ce qui est de l'épreuve d'efficience intellectuelle du WISC (IV et V) nous procéderons à un travail d'interprétation des différents indices (Compréhension Verbale, Raisonnement Perceptif, Visuo-Spatial, Mémoire de Travail et Vitesse de Traitement).

Afin d'objectiver les capacités et/ou fragilités des sujets nous effectuerons une analyse globale du fonctionnement intellectuel et nous verrons si le quotient intellectuel total est significatif, ou non, afin de voir la dispersion par rapport à la moyenne et si le profil est homogène ou au contraire dysharmonique. La cotation et la conversion des notes suivent un manuel d'interprétation qui est standardisé en fonction des tranches d'âges. D'autre part, nous repèrerons les différents indices cliniques (verbalisation des réponses, qualité du discours, investissement et qualité de la relation) afin d'affiner la compréhension de la dynamique psycho-affective des sujets. Ces deux étapes sont nécessaires pour établir des hypothèses de fonctionnement que nous confronterons par la suite aux épreuves projectives.

Les épreuves d'efficience nous permettent de saisir le mode de pensée du sujet, la pensée logique, ainsi que ses capacités ou difficultés en fonction des Indices et d'avoir des pistes concernant le fonctionnement de l'enfant et l'adolescent.

Les épreuves projectives sont, quant à elles, employées pour éclairer le professionnel ou la famille sur le fonctionnement psychique de l'enfant. Il est question, par la rencontre clinique et les épreuves projectives d'entendre les processus psychiques mis en avant pour appréhender la réalité externe, interne, psychique tout comme la gestion de l'angoisse, les modes d'organisations de la vie pulsionnelle et l'investissement des imagos parentales. Nous tenons à préciser que dans un premier temps, nous analysons les protocoles pour répondre à une demande qui n'est pas celle de notre problématique de recherche, ce n'est que dans un second temps, que nous confrontons l'analyse à nos hypothèses.

Pour se faire, nous considérons donc l'ensemble des éléments familiaux, à la fois de la lignée maternelle comme paternelle. Toutefois, une focalisation plus spécifique sur la problématique paternelle sera faite dans le cadre de cette recherche.

Le contenu des protocoles lors des passations du Rorschach se base sur la retranscription en direct du discours du patient. Il s'agit alors d'un matériel verbal retranscrit à l'écrit et qui

regroupe les hésitations, temps de latence, observations, commentaires et verbatim provoqués par la confrontation au matériel. Cela permet, en s'appuyant sur le discours, d'observer et interpréter les mouvements défensifs du sujet pour parvenir à dégager les hypothèses du fonctionnement psychique. Pour l'effectuer, nous nous appuyons sur les ouvrages de référence¹⁹ ainsi que sur l'expérience clinique des psychologues du laboratoire de Sainte-Anne m'ayant supervisée pour l'ensemble de l'analyse des protocoles. L'analyse rigoureuse du matériel concernant les contenus manifestes et latents met à jour un certain nombre de caractéristiques et de problématiques liées à chacune des épreuves projectives (Chabert, 1998).

L'interprétation du matériel projectif recueilli sera faite dans une perspective psychodynamique et en référence à l'école de Paris. Nous avons procédé à l'analyse des données quantitatives en les comparant avec les normes en vigueur. Ces dernières ont fait l'objet d'une étude statistique sur certains facteurs du Rorschach, ce qui veut dire que tous les facteurs ne sont pas normés. Par la suite, nous avons mis en évidence les traits saillants du psychogramme par rapport à ces normes. Cette étape consiste au regroupement des facteurs et permet de mettre en place des hypothèses cliniques. Nous avons suivi le schéma interprétatif des données projectives élaboré par le laboratoire de recherche en Psychologie Clinique, Psychopathologie et Psychanalyse (PCPP) de Paris V et la synthèse argumentée du Rorschach de Paris 13.

La synthèse argumentée du Rorschach vise à l'articulation des aspects qualitatifs et quantitatifs. Premièrement, nous apprécions l'investissement de la réalité externe, de l'adaptation et de la socialisation. Ce premier axe nous renseigne sur les modalités d'investissement et la qualité des processus de pensée.

En ce qui concerne **les facteurs de socialisation**, il s'agit du F%, F+%, D%, le A% et sa composition, le H% et sa composition, le nombre de banalités, comme les autres contenus socialisés et secondarisés.

Le F% correspond au pourcentage minimum de réponses formelles attendu et fait référence à la socialisation et à l'investissement de la réalité. Le F+% permet d'observer si la mise en sens de la réalité externe est adaptée ou non. Pour témoigner d'une bonne adaptation chez l'enfant, celui-ci doit se situer à **73 et 76%** tandis que pour les adolescents la norme du F+% est établie à **65%**.

¹⁹ (Chabert (1998), N. Rausch de Trautenberg (2000), V. Shentoub (1990) etc.,)

Le D% correspond aux grands détails dont la norme a été dégagée à partir de la fréquence statistique d'apparition dans la population d'étalonnage. Les perceptions « détails » concordent avec ce qui est le plus fréquemment perçu dans la population générale et renvoie à une pensée commune. Nous nous appuyons sur les normes en vigueur établissant le D% entre **57-58%**²⁰ pour les enfants entre 8 et 10 ans et **44%** chez les adolescents²¹.

D'après N. Raush de Traubenberg et M. F. Boizou (1977) **entre 6 et 8 ans** le mode d'appréhension Global est prévalent. Le F+% et le F+% se situent en **moyenne à 53%** et le recours aux déterminants formels est privilégié, avec peu d'associations aux couleurs (FC et CF rares). Une sensibilité aux couleurs grises et noires (C') peut parfois être constatée, mais les estompages sont encore rarement inclus dans les réponses. C'est entre 8 et 10 ans, que les déterminants se rapprochent à ceux observés dans les protocoles adultes, le F+% et F+%e s'approche des 73% bien que la couleur soit peu intégrée, sinon sans être liée à une représentation (remarque couleur, association à une forme prédominante comme « des bonnets rouges » par exemple). Les contenus privilégiés à cette période sont les contenus animaux divers comme les contenus humains.

Les normes présentées en supra s'avèrent, à mon sens, relativement anciennes, ce qui m'a gêné dans la comparaison aux tableaux de référence pour cette recherche. Je me suis donc appuyée sur l'étude récente de N. Baumann, V. Quartier et J-P. Antonietti (2012) : *Contribution à une étude normative de l'épreuve de Rorschach auprès d'un groupe d'enfants de 8 à 14 ans non consultants*. Les résultats qu'ils obtiennent sont eux-mêmes mis en perspective avec ceux de : N. Beizmann (1966) et de J. Blomart (1998) et C. Azoulay et al. (2007) même si l'actualisation récente de C. Azoulay et ses collaborateurs ne s'applique qu'à la tranche d'âge des 13-24 ans. À partir de l'article de N. Baumann, V. Quartier et J-P. Antonietti (2012), j'ai pu établir un tableau récapitulatif des normes « actualisées » bien que l'échantillon soit relativement petit. Ils s'intéressent plus largement aux enfants âgés de 8 à 14 ans, mais, pour notre part, nous n'avons pris que les normes relatives aux enfants de notre cohorte, à savoir 8 à 10 ans.

Nous évaluerons dans un second temps la qualité de l'investissement de la réalité interne en analysant les facteurs suivants :

²⁰ D'après le tableau récapitulatif de C. Beizman, 1974, *Le rorschach de l'enfant à l'adulte*, Neuchâtel, Delachaux et Niestlé, 2ed.

²¹ Étude réalisée sur un échantillon représentatif de 280 sujets et présentée dans l'article : C. Azoulay, M. Emmanuelli, N. Rausch de Traubenberg, D. Corroyer, P. Rozencwajg, Y. Savina, Les données normatives françaises du Rorschach à l'adolescence et chez le jeune adulte, *Revue Psychologie Clinique et Projective*, Vol. 13, 2007, p. 371-409

- Le Type de Résonance Intime (TRI), c'est-à-dire la comparaison entre le nombre de Kinesthésies majeures (K) et la somme pondérée des réponses couleur.
- La Formule Complémentaire qui est la comparaison entre le nombre de kinesthésies mineures (kan, Kob, Kp) et la somme pondérée des réponses estompage.

L'utilisation des kinesthésies apparaît dès la période de latence et fait écho aux capacités de mise en mouvement de représentations internes. Lorsque l'intériorisation de l'objet est précaire et ne permet pas de constituer un support suffisamment stable, apparaissent des failles narcissiques qui perturbent les processus identificatoires comme le traitement pulsionnel (Fernandez-Borges, Roman, 2016). En considérant qu'il y a une déformation de la latence due aux modifications sociales actuelles (néo-libéralisme, intolérance à la frustration, démocratisation d'internet et des écrans) et qu'il y a un impact de l'environnement sur le fonctionnement du sujet, nous serons attentifs à l'évolution des normes concernant le Rorschach en période de latence (Chagnon et Weisman-Arcache, 2020).

Pour ce qui est des spécificités du Rorschach à l'adolescence, il est commun d'observer à cette période, la prédominance d'un investissement défensif de type narcissique marqué par des réponses avec insistance sur les contours, des contenus comme les vêtements, des attributs protecteurs (armure, etc.) ou encore les déguisements (Emmanuelli, 1996). Le Rorschach qui renvoie à la représentation de soi peut, donc, être déstabilisant pour les adolescents qui connaissent des remaniements psychiques et corporels importants.

Par la suite, nous nous intéresserons à **l'axe de la dynamique affective** qui renvoie au registre de problématique, l'angoisse et l'organisation défensive du sujet.

Pour se faire nous nous centrerons sur l'axe narcissique mis à jour par la représentation de l'identité, l'investissement de l'image de soi et le registre identificatoire, avec également l'analyse de l'axe objectal ou représentation de relation. Pour cerner avec finesse le registre des conflits, il faut aller au-delà de l'analyse des facteurs quantitatifs et interroger leurs significations cliniques en regardant également le contenu du discours et les représentations données en fonction du contenu latent des planches.

L'interprétation du TAT suit une grille de cotation où sont répertoriés les éléments du discours. Il y est question d'une double analyse que H. A. Murray (1935) nomme analyse formelle et analyse de contenu. L'analyse formelle étudie l'organisation, le style, la richesse des formulations, avec l'objectif d'obtenir des informations sur le fonctionnement psychique du sujet. L'analyse de contenu vise quant à elle à l'étude des facteurs internes. Il s'agit des

caractéristiques du protagoniste, des forces de l'environnement ayant une influence sur le récit, son déroulement et son dénouement. L'analyse des thèmes permet de prendre en considération les mouvements psychiques à l'œuvre et la part affective mobilisée dans ses histoires.

En résumé, la synthèse des données relève d'un travail d'élaboration et d'articulation des divers facteurs mobilisés dans le processus associatif. Ces données apparaissent dans les réponses que donnent les sujets en fonction des planches, réponses qui ne sont qu'après la passation, cotées et interprétées.

5.3 Planches retenues dans la méthodologie

Nous analyserons l'ensemble du protocole, mais ne retiendrons pour notre méthodologie que les **planches II et III** pour repérer le maniement pulsionnel et la mise en relation, ainsi que la **planche V** pour la représentation de soi et enfin, **les planches IV et VII** afin d'appréhender les représentations des figures parentales. Notre population inclut à la fois des enfants en latence et des adolescents ce qui nécessite de prendre en compte ces étapes de vie en ce qui concerne leur problématique.

Comme pour le Rorschach, c'est l'ensemble des récits fournis au TAT qui sont cotés et analysés, mais dans le cadre de la recherche, nous n'avons retenu que certaines planches. Il s'agit de la **planche 1**, la **planche 2**, traitant du conflit œdipien, et les planches **6BM et 7BM** afin d'analyser la représentation du lien mère-enfant et père enfant. Enfin, nous avons également intégré la **planche 8 BM**, exclusivement présentée aux participants garçons et renvoyant, dans un contexte œdipien, au fantasme parricide et à la prise en charge de la culpabilité et ambivalence vis-à-vis de l'objet paternel. Le TAT met en lumière les processus psychiques à l'œuvre chez les sujets. Ces mouvements psychiques sont repérables dans la construction du récit en fonction de la confrontation du sujet aux contenus manifestes et latents des planches. La fonction attribuée aux figures parentales et les scénarios fantasmatiques associés sont également pris en compte dans l'analyse des protocoles de TAT.

6. Problématique

6.1. Perspective clinique

Ce sont les rencontres cliniques avec les pères immigrés qui m'ont permis de constater la complexité du parcours migratoire à la fois en ce qui concerne l'élaboration psychique de la migration que dans leur positionnement en tant que père étranger en France.

Comme nous l'avons vu, l'environnement et les liens de filiation-affiliation participent au développement de l'enfant et à son intégration dans la société. Or, en considérant que la migration provoque une discontinuité entre deux univers pour les parents, et ici plus spécifiquement pour le père, nous pouvons nous demander si les chances de réussite des enfants d'immigrés sont égales à celles des enfants de non-immigrés. « Les émigrants partent lourdement chargés d'une mission de réussite et d'une dette impossible à éteindre » (Attias-Donfut et Wolff, 2009, p.8).

Mission de réussite qui correspond à la fois à l'image renvoyée aux membres de la famille quittés comme celle de réussir à transmettre les valeurs et référentiels culturels dans un autre contexte. De fait, la réussite de la première génération comme de la deuxième conduit, souvent, à des « ratés » de transmission, où se perdent les référentiels culturels, la langue maternelle, les traditions, et ceci dans un souci de meilleure intégration.

Les immigrés sont généralement dans un entre-deux, attachés au pays d'origine, mais inscrits en France et ont de nombreuses attentes vis-à-vis de la réussite de leurs enfants, souhaitant qu'ils aient une meilleure vie qu'eux (et fassent des études supérieures). Dans ces familles, nous retrouvons le paradoxe suivant : vouloir que les enfants ressemblent aux parents (en termes de tradition et de culture) bien que les descendants évoluent dans une nouvelle société loin des référentiels parentaux, conduisant à ce qu'ils deviennent parfois des étrangers aux yeux des parents (Attias-Donfut et Wolff, 2009).

La culture peut être considérée comme l'enveloppe qui situe le sujet dans un groupe et où, au travers des relations objectales et des processus de filiation et d'affiliation, se transmettent intergénérationnellement les référentiels familiaux. Nous pensons que dans le cadre de la migration les processus de contenance culturelle sont mis à rude épreuve et que le fonctionnement psychique du père est fragilisé. Cette fragilité, souvent défendue par la mise en

place d'un fonctionnement hyper-adaptatif, peut impacter le développement psycho-affectif de l'enfant, qui se retrouve (parfois) dépourvu de la fonction contenant des figures parentales.

6. 2. Problématique

Notre problématique concerne le parcours migratoire dont les différentes ruptures qu'il implique (du départ jusqu'à l'intégration en France) peuvent devenir traumatiques et fragiliser la figure paternelle dans sa fonction. Nous supposons que les processus de la transmission psychique et les fonctions en jeu dans la paternité seraient altérés, faisant que circulent des traces du traumatisme chez l'enfant. Il s'agit donc d'étudier quelles sont les modalités psychiques fonctionnelles et défensives spécialement, de l'enfant du père migrant.

Pour répondre à notre problématique nous inscrivons notre recherche à la croisée de trois angles qui sont les aspects du fonctionnement psychique individuel du père et ceux de l'enfant ainsi que les aspects intersubjectifs propres à la triade père-mère-enfant.

Avant d'exposer nos hypothèses nous allons les contextualiser théoriquement. Nous poserons ensuite les hypothèses que nous étudierons chaque fois pour chacune de nos cohortes à savoir les enfants de la latence (8 ans-10 ans) et la population adolescente (12 ans-16 ans).

7. Hypothèses générales

7.1 Axe de recherche n°1

7.1.1 Contexte

Les premières relations avec les parents comprenant aussi bien le portage que les diverses interactions dans un espace suffisamment bon et contenant permettent de garantir une expérience de continuité chez l'enfant nécessaire à l'accès à la subjectivité. Mais au-delà de l'interaction de l'enfant avec chacune des figures parentales, il s'agit également de l'interaction entre les parents, en tant que couple. Il serait donc imprudent d'octroyer uniquement à la figure paternelle une fonction de censure (séparatrice et garante des interdits) car comme nous l'avons présenté au chapitre 1, les fonctions paternelles et maternelles sont interdépendantes et constitutives du développement de l'enfant. En revanche, dans le cadre de la recherche, nous nous centrerons plus spécifiquement sur une des variables impliquées dans le développement de l'enfant : celle de la fonction paternelle.

En ce qui concerne le contexte migratoire, nous avons montré que les capacités adaptatives nécessaires à l'acculturation sont souvent mises à mal ce qui fragilise psychiquement le père. L'articulation entre la « culture vécue » et la « culture externe » proposée par T. Nathan (1986) est constitutive du sujet, mais, lorsqu'elle est ébranlée, elle peut avoir des conséquences sur la façon de vivre la migration. La « culture vécue » correspond à la manière dont l'univers culturel est perçu et intériorisé par l'individu. Cette conception sous-entend qu'un individu doit s'appuyer sur un cadre externe stable pour permettre que les processus psychiques du cadre interne ne soient pas altérés (Nathan, 1986). La rupture avec le pays d'origine (et la perte des référentiels d'autorité, d'éducation, les mouvements d'idéalisation-désidéalisation à l'égard du pays d'accueil et le déclassement social) entraîne des souffrances psychiques qui fragilisent la cohésion narcissique du sujet. De fait, la perte du cadre culturel externe et ses repères qui étaient jusqu'ici contenant, vient modifier le cadre interne de l'individu. Si ces ruptures ne sont pas élaborées, elles peuvent avoir un effet traumatique au sens où elles désorganisent et déstructurent le fonctionnement psychique du sujet. C'est cela qui induirait une altération de la fonction paternelle. Comme nous l'avons introduit dans la revue de littérature, nous ne parlons pas d'un traumatisme au sens événementiel, mais d'une somme de crises vécues par les pères entre le départ de leur pays et l'intégration en France qui viendrait fragiliser sinon altérer les processus de transmission filiative père-enfant.

Pour ce qui est de nos deux cohortes (latence et adolescence), rappelons qu'en période de latence les pulsions, libidinales et agressives, se déplacent vers de nouveaux buts ce qui permet, entre autres, que l'enfant investisse des activités socialement valorisées. L'investissement de la scolarité requiert une certaine stabilité narcissique pour que l'enfant puisse se confronter et reconnaître son immaturité fonctionnelle. Si le sujet est fragile narcissiquement et que le complexe œdipien est difficilement dépassé, la mobilisation nécessaire aux apprentissages pourra en pâtir. En ce qui concerne la population adolescente, s'opère un travail de séparation vis-à-vis des imagos parentales qui consiste à réélaborer les modalités d'investissement des objets d'amour. L'adolescence, qui sous-tend un désinvestissement à l'égard des figures parentales, entraîne également un écart plus conséquent entre le surmoi et l'idéal du moi. L'adolescent va trouver par l'identification le moyen de parvenir à ces négociations : la réorganisation interne des instances ainsi qu'un nouveau type d'investissement des figures parentales.

7.1.2 Hypothèse 1

Nous faisons l'hypothèse générale que les différentes ruptures vécues pendant et après la migration donnent au contexte migratoire une valeur traumatique qui altère **la figure paternelle et sa fonction dans ses processus de contenance et d'étayage** (en ce qu'elle incarne d'autorité et de soutien identificatoire). Nous supposons que les enfants comme les adolescents, sont confrontés à une figure paternelle fragilisée dans sa fonction ce qui conduit à un dysfonctionnement dans le lien filiatif père-fils.

Sous hypothèse par cohorte :

Nous pensons que chez **les enfants de latence** la confrontation à une figure paternelle fragilisée peut entraver l'accès à un fonctionnement latenciel « classique », caractérisé par les processus d'identification secondaire au père. Plus précisément, l'altération des processus de transmission père-fils et de la fonction paternelle (permettant entre autres de trianguler la relation mère-enfant) induirait des failles de symbolisation chez l'enfant dont en résulteraient des fragilités narcissiques, voire identitaires.

Pour ce qui est de notre cohorte adolescente, nous faisons l'hypothèse que se retrouverait un questionnement identificatoire vis-à-vis de la figure paternelle qui apparaîtrait démunie, ce qui contrasterait avec une figure maternelle nantie. Lorsque la migration a complexifié les processus de filiation père-fils, nous supposons que les enjeux de désaffiliation adolescente et le travail de séparation-individuation propre à cette période seront justement troublés.

7.2 Axe de recherche 2

7.2.1 Contexte

Les troubles des apprentissages sont répertoriés dans le manuel diagnostique et statistique des troubles mentaux (DSM-IV, 1994) comme un trouble instrumental qui entrave l'accès et la mise en place d'une des acquisitions suivantes : langage oral, la lecture et l'écriture, les opérations mathématiques, mais également les fonctions exécutives. Le DSM-V (2015) fait état quant à lui de « trouble *spécifique* des apprentissages » dont le diagnostic est posé à partir de critères précis. Tout d'abord, il faut constater la présence depuis au minimum 6 mois d'au moins un des symptômes suivants : lecture lente, difficulté à comprendre le sens du texte, écriture complexe (orthographe, expression écrite, syntaxe, etc.), difficultés mathématiques (maîtrise des

nombres, opérations et raisonnement mathématique). Ces difficultés doivent débiter durant les années d'école primaire. Ce pourquoi, le deuxième critère, indique qu'il faut que les capacités du sujet soient significativement en dessous de celles attendues pour son âge et interfèrent avec les performances académiques. Enfin, le critère qui nous intéresse particulièrement est que « les difficultés d'apprentissage ne sont pas mieux expliquées par un handicap intellectuel, des troubles non corrigés de l'acuité visuelle ou auditive, *d'autres troubles neurologiques ou mentaux, une adversité psychosociale*, un manque de maîtrise de la langue de l'enseignement scolaire ou universitaire ou un enseignement pédagogique inadéquat » (DSM V). Nous voyons que ce critère inscrit le trouble comme ayant une origine neurodéveloppementale et ne considère pas le facteur environnemental (Chagnon, 2014). L'appellation « spécifique » désigne donc le trouble comme primaire et non secondaire à une étiologie connue. Cela provoque l'exclusion d'une partie de la composante sociale et environnementale et n'est pas à notre sens adapté à l'approche psychodynamique dans laquelle nous nous inscrivons. Ce pourquoi il ne sera pas question ici de trouble spécifique des apprentissages (DSM-V), mais de **difficultés** des apprentissages car le trouble en lui-même est à notre sens, souvent associé à des troubles psychopathologiques comme il est dépendant de l'environnement dans lequel le sujet évolue.

Prendre en considération l'influence de l'environnement demande de prime abord d'identifier la dynamique et l'histoire familiale des deux parents, le discours de ces derniers concernant l'enfant, mais également leur appartenance culturelle sans pour autant sombrer dans une logique unidimensionnelle de la culture (c'est-à-dire en justifiant les comportements uniquement par rapport à l'origine du sujet). Rappelons que la parentalité (et donc la paternité) repose sur différents enjeux : une dimension anthropologique (être père dans une culture donnée), des facteurs intersubjectifs, mais aussi sur une dimension « pragmatique » correspondant à « la relation quotidienne entre parent et enfant à travers les injonctions éducatives, pratiques » (Op cit. Houzel, 1999 in Yahyaoui, 2013, p.149).

7.2.2 Hypothèse 2

Notre deuxième **hypothèse** de recherche est que l'environnement socioculturel et familial a un impact sur le fonctionnement psychique (cognitif et affectif) de l'enfant et de ses processus d'apprentissage. La transmission traumatique n'expliquerait pas à elle seule l'ensemble des difficultés scolaires, mais nous pensons qu'elle y contribue.

Nous supposons qu'il y a un lien entre la fragilisation du fonctionnement psychique des pères (due au traumatisme migratoire) et les difficultés d'apprentissage pour les enfants en période de latence (à savoir apprendre à lire, écrire, faire des opérations mathématiques, etc.) comme un désinvestissement scolaire chez les sujets adolescents (chute des notes, redoublement, problèmes de comportement en classe, etc.).

Ce lien s'inscrit dans l'idée que dans un contexte migratoire les trois dimensions de la parentalité sont souvent remises en question ce qui implique une nouvelle façon d'être père (développée p.35-39) qui n'est pas toujours suffisamment stable pour accompagner l'enfant dans sa scolarité, du moins sans tomber dans l'injonction éducative (Yahyaoui, 2013).

Sous hypothèse par cohorte :

Plus spécifiquement chez **nos sujets de la latence**, nous pensons que les difficultés d'apprentissage sont caractérisées par des failles de symbolisation et par une défaillance des processus de latence, ce qui ne permettrait pas les acquisitions scolaires attendues.

Notre deuxième sous-hypothèse est que pour la **cohorte adolescente**, le domaine scolaire, voie royale de réussite pour les pères, serait désinvesti par les fils. Les idéaux de réussite se verraient remis en cause du fait du travail de séparation-individuation propre à cette période.

8. Opérationnalisation des hypothèses

Dans cette partie, en considérant l'ensemble des outils de cette recherche, nous présenterons ce qui nous permettra de valider nos hypothèses.

Nous prendrons en compte le bilan psychologique des enfants et adolescents ainsi que les entretiens réalisés avec les pères. Une partie de l'analyse intègre également les données cliniques recueillies lors de l'anamnèse où sont présents soit les deux parents ensemble, soit à tour de rôle, afin d'obtenir également des éléments cliniques du côté maternel.

Nous analyserons également ce qui relève de la dynamique transféro-contre-transférentielle dans la rencontre clinique avec les enfants et dans la rencontre de recherche avec les pères.

À l'aune des écrits de S. Freud et de la dimension transféro-contre-transférentielle, le contre-transfert est pour J. Laplanche et J.-B. Pontalis « l'ensemble des réactions inconscientes de

l'analyste à la personne de l'analysé et plus particulièrement du transfert de celui-ci » (1967, p.103).

Pour S. Freud, la notion de transfert apparaît comme la condition existentielle et élémentaire de la psychanalyse et notion à laquelle il octroie le statut de méthode d'investigation. Au regard des apports de G. Devereux (1967, 1972) il est nécessaire de se décentrer des éléments et/ou sujets observés pour pouvoir être à même d'entendre l'objet d'étude primordial qui est l'observateur lui-même et non l'observé. Certes, le transfert et le contre-transfert sont des phénomènes fondamentaux liés entre eux, mais selon G. Devereux l'analyse du contre-transfert serait scientifiquement plus productive. Pour l'auteur la définition du contre-transfert est « la somme totale des déformations qui affectent la perception et les réactions de l'analyste envers son patient » (Devereux, 1967, p.75). Nous souhaitons comprendre quels ont été les éléments qui sont venus affecter *in praesentia* la relation clinique avec les sujets rencontrés.

Afin de voir s'il y a une influence de l'environnement familial et plus spécifiquement de l'histoire paternelle sur le fonctionnement psychique du fils, nous procéderons à une analyse des divers éléments cliniques (entretien semi-directifs, anamnèse et données issues du bilan psychologique) d'après les modalités évoquées dans notre méthodologie d'analyse. Puis, nous nous emploierons à l'analyse des épreuves projectives permettant un éclairage sur le fonctionnement psychique des sujets et leurs modalités fonctionnelles et défensives.

Notre intérêt pour les épreuves projectives et l'articulation nécessaire entre deux outils complémentaires que sont le Rorschach et le TAT favorise le repérage des effets traumatiques de la migration sur la fonction paternelle et leur circulation chez les descendants. Plus spécifiquement nous tenterons de dégager si cela provient du père ou au contraire, de l'environnement au sein duquel la fonction paternelle ne pourrait pas faire office de pare-excitant pour « protéger » son enfant.

8.1 Entretiens de recherche

Au regard de nos hypothèses, il nous semble que les différentes ruptures vécues pendant et après la migration donnent au contexte migratoire une valeur traumatique qui altère **la figure paternelle et sa fonction dans ses processus de contenance et d'étayage**.

De facto, nous pensons que **le traumatisme viendrait fragiliser sinon altérer les processus de transmission père-enfant et carencer la fonction paternelle** (Ody, Smadja, 2004).

Il est également attendu que les référentiels culturels d'origine soient incorporés, ce qui participerait à la difficulté de symbolisation et de transformations de ceux-ci et in fine d'accès à la paternité dans ce nouveau pays. Plus spécifiquement, chez les pères, le pays d'origine resterait idéalisé motivant le désir de retour, qui serait sur le plan fantasmatique, entravé par la naissance de leurs enfants en France.

8.1.1 Analyse de contenu et repérage du vécu traumatique

En ce qui concerne les éléments permettant le repérage d'un vécu traumatique dans les entretiens nous nous sommes appuyés, pour construire l'opérationnalisation, sur l'article de T. Krouch, A. Harf et M-R Moro (2012) portant sur les marques traumatiques dans le cadre de l'adoption internationale. Les « marques traumatiques » correspondent pour les auteures aux éléments de la forme du récit se retrouvant chez les individus présentant un syndrome de stress post-traumatique. Il s'agit ainsi de repérer les particularités des récits de sujets traumatisés vis-à-vis de sujets dits sains (Krouch, Harf & Moro, 2012).

Bien que la problématique d'étude et la population ne soient pas les mêmes que celles de notre recherche, l'intérêt que nous y portons concerne le repérage de ce que les auteures nomment « marques traumatiques » non pas à visée diagnostique, mais bien dans une perspective clinique (Krouch, Harf, Moro, 2012). Nous avons également choisi de mettre en lien et de compléter les indicateurs traumatiques par l'analyse du discours à partir des procédés d'élaboration du discours du TAT (Bazire, Proia-Lelouey & Johnston, 2018).

Comme le suggèrent A. Bazire, N. Proia-Lelouey et G. Johnston (2018) il est possible d'appliquer dans l'analyse de contenu, la grille d'interprétation des processus du discours au TAT (Brelet-Foulard, 2002). Ainsi, à partir des procédés du discours repérés dans les récits du TAT, ceux-ci pourraient être transposés au discours du sujet lors de l'analyse d'un entretien clinique (Bazire, Proia-Lelouey et Johnston, 2018). Cette transposition découle finalement de l'objectif commun de la psychologie clinique que ce soit aux épreuves projectives qu'en thérapie c'est-à-dire mettre en lumière les aménagements défensifs du sujet, le conflit comme les angoisses générées. Il est alors possible d'« évaluer la qualité d'un discours implique d'apprécier la valence représentation/affects, les modalités d'expression des affects (en particulier la capacité à les retranscrire dans le champ sémantique) et les modalités défensives visant à lutter contre les affects et/ou les représentations dérangeantes et/ou menaçantes » (Bazire, Proia-Lelouey et Johnston, 2018, p.224).

Il est attendu d'observer les marques traumatiques telles qu' : « une incohérence, une diminution des références au vécu interne, une absorption dans la scène du passé et une attention excessive aux détails » (Krouch, Harf & Moro, 2012, p.293).

Elles seront objectivables par les éléments suivants :

- **Des récits inhibés et à distance avec attachement aux détails.**

Nos sujets privilégieraient la réalité extérieure au détriment du vécu interne : « Une diminution des références au vécu interne (...) est définie par la présence, dans le récit, de longues descriptions, de scènes avec une quantité importante de détails, donnant l'impression que le sujet est replongé dans ce moment du passé » (Krouch, Harf & Moro, 2012, p.300). Ces marques traumatiques renvoient aux procédés d'élaboration du discours de la série A : *Rigidité* en **A1- Référence à la réalité externe** (A1-1 : Description avec attachement aux détails avec ou sans justification de l'interprétation A1-2 : Précisions : temporelle – spatiale – chiffrée), mais aussi à la série C : *évitement du conflit*, notamment en CI : **Inhibition** (CI-1 : Tendance générale à la restriction (temps de latence long et/ou silences importants intra-récits, nécessité de poser des questions, tendance refus, refus) CI-2 : Motifs des conflits non précisés, banalisation, anonymat)).

- **Des descriptions longues sans lien avec le sujet abordé.** (Krouch, Harf & Moro, 2012).

Cela nous semble-t-il, donnera un sentiment de lourdeur au récit qui pourra de surcroît en devenir confus. L'équivalent au TAT serait le procédé A1-1 : Description avec attachement aux détails avec ou sans justification.

- **Une incohérence dans le discours**

Celle-ci apparaîtrait plus particulièrement « au moment où le sujet aborde un évènement précis, alors que le reste du récit est cohérent, est en faveur d'un trauma irrésolu (...). Les signes de l'incohérence du discours peuvent être les procédés de **fragmentation du discours et de désorganisation** » (Krouch, Harf & Moro, 2012, p.298). Cette caractéristique a, pour nous, son équivalent dans les procédés de la série E : *Emergences des processus primaire* et plus particulièrement en **E3-Désorganisation des repères identitaires et objectaux** (E3-1 : Confusion des identités – Télescopage des rôles ; E3-3 : Désorganisation temporelle, spatiale ou de la causalité logique) et en **E4 Altération du discours** (E4-1 : Troubles de la syntaxe – Craquées verbales ; E4-2 : Indétermination, flou du discours ; E4-3 : Associations courtes).

Nous pensons que les affects seront dans l'ensemble minimisés et le traitement de la perte, sera dénié. Nous retrouverons chez les pères des fragilités narcissiques liées à la non-élaboration de la perte du pays d'origine.

8.1.2 Mécanismes de défense et capacités de résilience

À ce titre nous nous attendons à la mise en place de mécanismes de défense tels qu'évoqués par C. De Tychey (2001) et qui renvoient aux capacités de résilience théorisées par B. Cyrulnik (1999). Il s'agit du clivage, de l'humour, du déni et de l'intellectualisation.

En ce qui concerne *l'humour*, il opère comme « protection et comme une défense permettant une sublimation des pulsions agressives » (De Tychey, 2001, p.54). *Le clivage* sépare en deux parties le fonctionnement du sujet et écarte ainsi les représentations inconcevables pour le moi hors de la conscience. L'une correspond souvent à une partie psychique saine, mobilisée pour affronter l'adversité niée, ce qui fait écho au *clivage adaptatif* (Eiguer, 1998). *Le déni* quant à lui est un mécanisme que nous retrouvons dans différentes situations et qui devient pathologique en fonction de la sévérité de cette défense face à la réalité externe : « contrairement à son usage dans les fonctionnements psychotiques, il porte selon moi davantage sur la signification affective de la réalité insupportable que sur la réalité en elle-même chez le sujet résilient » (De Tychey, 2001, 54).

Enfin, *l'intellectualisation* est une défense du moi qui permet, un peu comme l'isolation, de tenir à distance les affects déplaisants en faisant prédominer des procédés de rationalisation (De Tychey, 2001). En revanche « il ne faut du reste pas confondre l'intellectualisation, mécanisme de défense du Moi contre des affects et des représentations perturbantes, avec l'intelligence opérationnalisée par le quotient intellectuel. On sait que ce dernier constitue aussi un facteur de protection générateur de résilience » (De Tychey, 2001, p.55). Pour les différencier, il faut considérer que la mentalisation sert au traitement des éléments perturbateurs en y mettant du sens tandis que l'intelligence opérationnalisée est une forme adaptative d'anticipation de certaines situations qui s'avèreraient déplaisantes (De Tychey, 2001). Par mentalisation, nous faisons ici référence à l'élaboration des besoins en désirs par le processus de satisfaction hallucinatoire (Golse, 2004²²). La mentalisation relève aussi de l'interaction parent-enfant,

²² Nouveau traité de psychiatrie de l'enfant et de l'adolescent : La naissance des représentations. Conceptions psychanalytique (p. 173-188).

c'est-à-dire comment les figures parentales accompagnent l'enfant dans la symbolisation de l'absence d'objet.

Nous nous attendons à l'apparition de ces mécanismes de défense comme autant de ressources intrapsychiques susceptibles de favoriser la résilience chaque fois que le sujet est confronté à un trop-plein d'excitations source de déplaisir intense. À ce titre, ils constituent un facteur de protection important pour le Moi. Encore faut-il évaluer avec précision si ces mécanismes sont opérants pour les sujets.

8.2 Les épreuves projectives

Les travaux dans le champ de la clinique projective en ce qui concerne la transmission du traumatisme sont à ce jour encore limités. Nous nous sommes appuyés sur des recherches réalisées à ce propos qui offrent les premières contributions de l'usage des épreuves projectives dans la clinique du traumatisme. Ces travaux, nous sommes conscients, renvoient à une clinique de l'extrême (abus sexuel, guerre, etc.) qui n'est pas celle de notre recherche. En revanche, nous considérons le traumatisme comme l'effraction du système pare-excitant ne permettant plus de contenir et d'endiguer l'excitation. Ainsi, le défaut de symbolisation conduit à une répétition des tentatives d'intégration et c'est ce qui nous intéresse particulièrement.

Nous tâcherons de faire une modélisation des indicateurs projectifs de la transmission traumatique chez l'enfant, à savoir comment repérer une altération dans les processus de transmission et quelles sont les défenses mises en place pour s'en protéger.

Nous serons également sensibles **aux ressources** des participants en analysant les mécanismes de défense. Cela rejoint l'idée que certaines défenses, pourraient être adaptatives, comme le clivage du moi au sens où il maintient une partie psychique saine.

Au-delà du clivage, nous voulons aussi comprendre comment certains sujets, face à ces excès d'excitation, sont « résilients ». Pour C. De Tychev (2001), il est question de l'investissement de l'imaginaire, à savoir l'ensemble des fantasmes (conscients, inconscients) qui régissent la vie intrapsychique. Pour nous cela implique toutefois la capacité de prise de distance entre le réel et l'imaginaire. La rêverie imaginaire et à bonne distance garantirait un refuge face aux excès traumatogènes.

Considérer l'imaginaire comme indicateur de protection soulève, à juste titre, deux questions : « – comment le développer si l'on veut promouvoir la résilience ? Et comment le mesurer puisqu'il constitue un facteur de protection essentiel ? » (De Tychey, 2001, p.54).

La résilience apparaît lors la réactualisation et l'élaboration des affects liés aux éléments traumatiques (Baccino et Bessoles, 2003), mais comment est-elle objectivable ? À ce propos, C. De Tychey considère que « la mentalisation constitue le processus intrapsychique essentiel qui vient fonder la capacité de résilience du sujet » (2001, p.57) car elle permet la traduction d'évènements qui fragilisent les capacités pare-excitantes des sujets et de faire le lien entre affect et représentation. C'est notamment lorsque la mentalisation, au sens de la représentation psychique, n'est pas possible qu'apparaît la décharge motrice, pouvant aller des somatisations jusqu'aux passages à l'acte, qu'ils soient auto ou hétéro-agressifs.

En revanche, l'accès à l'imaginaire est une part tout aussi importante de la résilience, notamment dans ses modalités de jeu où s'observe, par ce médium, le passage d'une identification à un bon objet vers un mauvais objet : « une identification à l'agresseur qui est aussi un moyen de maîtriser, par une attitude active ce qui a été subi passivement, par exemple lorsqu'un enfant à travers le jeu se glisse dans la peau d'un personnage menaçant... ! » (op cit. Gannagé (1999) in De Tychey, 2001, p.61). Toutefois, nous rejoignons l'idée que cette identification demande suffisamment de distance pour ne pas incorporer le mauvais objet en soi ou se confondre avec celui-ci.

8.3 Première hypothèse opérationnalisée :

*Les différentes ruptures vécues pendant et après la migration donnent au contexte migratoire une valeur traumatique qui altère **la figure paternelle et sa fonction dans ses processus de contenance et d'étayage** (en ce qu'elle incarne d'autorité et de soutien identificatoire). Nous supposons que les enfants comme les adolescents, sont confrontés à une figure paternelle fragilisée dans sa fonction ce qui conduit à un dysfonctionnement dans le lien filiatif père-fils.*

Comme le suggère notre première hypothèse générale, nous pensons constater des failles de symbolisation chez les descendants. Afin d'opérationnaliser nos hypothèses, nous nous appuyerons sur les travaux de P. Roman (2007 ; 2017), M. Ravit (2010), G. Bika (2011) ainsi que ceux de A-V. Mazoyer et M. Roques (2014).

Pour l'ensemble des protocoles (Rorschach et TAT) nous analyserons **les éléments qualitatifs**. Nous pensons que le clinicien sera appelé comme soutien de représentation : « comme si la marque du clinicien sur le stimulus se trouvait en mesure de garantir la fiabilité de l'expérience perceptive » (Roman 2017, p.271). Cela renvoie à l'analyse de la dynamique transféro-contre-transférentielle, afin de voir ce que le sujet projette aussi sur le clinicien (objet traducteur ? bon objet ? ou encore mauvais objet persécuteur ?). Ce qu'il reste à voir est comment mettre en place des « indicateurs transférentiels » si ce n'est qu'en analysant chaque situation singulièrement.

8.3.1 Au Rorschach

Nous savons qu'en cas d'une altération des processus de transmission comme lorsque circule un contenu traumatique, ces éléments sont objectivables par les « catastrophes de symbolisation ». Nous tâcherons de les repérer en nous appuyant sur l'analyse des cotations, mais aussi sur la présence d'éléments qualitatifs dits « *non cotables* ».

Pour effectuer l'analyse **des indicateurs cotables** nous procéderons en suivant l'ordre des principes de cotation, à savoir la **localisation, le déterminant puis le contenu**.

En ce qui concerne **les localisations**, nous pensons retrouver la prise en compte des **détails blancs** qui ici renverraient à la béance et à des failles corporelles.

Compte tenu de la fragilité narcissique attendue, il y aura en conséquence une indifférenciation entre l'interne et l'externe. Mais ces éléments serviront également à relever si « des réponses de fusion-forme-fond prennent une dimension de contenance, signe d'une suture de l'enveloppe au dehors par le dedans : les contenus s'expriment entre ouverture et contention, la thématique principale s'organisant autour de l'échange » comme défenses face au trop plein (op cit Roman, 1996, in Bika, 2010, p.90).

Les réponses Dbl, correspondant aux détails blancs sont considérées comme une inversion figure-fond renvoyant à une forme d'opposition : prendre en considération le fond et non la tâche (Chabert, 1983/1997). Si C. Chabert évoque la « tendance à interpréter ces réponses Dbl comme témoignant d'une sorte d'attraction par le vide, le manque, la béance » (1997, p.110) il faut reconnaître que l'inversion figure fond se retrouve à la fois dans les défenses phobiques, les failles identitaires, jusqu'à un possible vécu persécutif. En revanche, il est certain que l'appréhension des détails blancs montre en tout point « quelque chose de la carence affective » et « la centration sur le Dbl s'inscrit toujours dans le contexte d'une faille, d'un manque se

situant certes dans des registres conflictuels différents, mais portant toujours l'accent sur l'incomplétude » (*Ibid.*, p.111).

Pour les déterminants, nous pensons que l'étayage sur le pôle sensoriel peut servir d'auto-soutien subjectif et permettre de colmater les fragilités narcissiques du sujet (Roman, 2017). En effet, la prédominance de réponses sensorielles sur les déterminants formels agirait comme une tentative de figuration du traumatisme (Ravit, 2010).

Au regard de l'axe narcissique, nous retrouverons des failles narcissiques perceptibles par la **prédominance de réponses sensorielles** qui renseignent sur les failles de symbolisation (Roman, 2017). Ainsi, s'observeraient chez nos sujets de nombreuses remarques ou réponses « symétrie », « couleurs » (C, C'et Dbl) et « estompage ». Nous nous attendons, en conséquence, à ce que le pôle sensoriel soit davantage investi que le pôle kinesthésique (Roman, 2017).

Cela se traduirait par **une forte réactivité aux couleurs** montrant une sensibilité affective et émotionnelle. Le RC% correspondant au pourcentage des réponses aux trois dernières planches par rapport au nombre de réponses total du protocole serait donc supérieur aux normes.

La difficulté de traitement pulsionnel est également repérable par l'analyse **des Kinesthésies**. Dans la clinique des enfants victimes d'abus (Mazoyer et Roques, 2014)²³, l'absence de kinesthésie rejoint également notre postulat de recherche, à savoir qu'il est complexe pour nos sujets d'aborder la relation compte tenu de la charge pulsionnelle latente que ce traitement implique. Nous voyons qu'il s'agit d'abus sexuel, source traumatique qui diffère de celle de notre recherche, mais nous offre des pistes de travail et de réflexion concernant l'interprétation des Kinesthésies.

Nous retenons que d'après les auteures : « L'apport des kinesthésies au fonctionnement cognitif peut indiquer des capacités de mentalisation et un recours à l'imaginaire (non pathologique), afin de se dégager du trauma. Elles permettent, en outre, de repérer la complexité du fonctionnement mental, des potentialités créatrices ou être le signe d'une intériorisation effective des conflits » (Mazoyer et Roques, 2014, p.334).

Les kinesthésies sont des facteurs au service de l'analyse des processus identificatoires à l'œuvre, des enjeux relatifs au traitement pulsionnel. Elles servent à repérer comment le sujet

²³ *Mobilisation des processus psychiques chez des enfants victimes d'agression sexuelle. Contributions du Rorschach à la clinique du trauma* (2014).

gère la dynamique pulsionnelle, la mise en relation (débordement ? élaboration ? évitement ?) et si le maniement pulsionnel est intériorisé ou non. Enfin, les kinesthésies ont également une fonction défensive (Mazoyer et Roques, 2014).

Nous pensons retrouver peu voire pas de Kinesthésies dans les protocoles de nos sujets (adolescents et latents), ce qui révélerait d'une difficulté à intérioriser le mouvement, avec en conséquence, une grande part de décharge sensori-motrice, notamment chez les enfants en âge de latence. Le recours à la décharge motrice sera important et signera une mauvaise intériorisation de l'objet. À l'exception des protocoles des enfants de latence névrotico-normaux, où s'observe une mise en veille des conflits²⁴, il est ici attendu que la mise en veille pulsionnelle soit entravée.

Au regard des facteurs précédemment cités, nous pensons que l'absence de kinesthésies dans nos protocoles vient signer une entrave de l'élaboration conflictuelle, où prédominerait en conséquence le clivage. La représentation et la secondarisation nécessaires au traitement des pulsions agressives ne seraient pas possibles, compte tenu des failles de symbolisation, ce qui serait à défaut, agit *in situ*.

En raison des failles de symbolisation, l'élaboration de la destructivité en représentation ne pourra s'envisager et, le cas échéant, conduira à des manifestations directes de l'agressivité dans ses versants auto et/ou hétéro-agressifs.

Cette prédiction s'appuie sur différentes études révélant l'absence ou la faible présence de réponses Kinesthésiques » (in Minkowska et M. Fusswerk, 1956, op cit in Bika, 2011, p.82; Chagnon & Weismann-Arcache, 2020). Lorsqu'elles existent, les réponses Kinesthésiques mettent en scène des personnages confrontés à des menaces ou à des mauvais objets malveillants. « En plus des atteintes narcissiques, de telles réponses réactualisent autant l'environnement concentrationnaire dans lequel certains sujets ont vécu, de même que la passivité qui fut la leur face à des objets externes menaçants, écrasants ou dominants » (Bika, 2011, p.85).

²⁴ La mise en veille des conflits chez l'enfant latent est un point qui peut être contesté aujourd'hui et que nous reprendrons plus largement dans la discussion.

Il y aurait des parcelles d'éléments traumatiques qui ne sont ni symbolisées ni intégrées psychiquement et qui, lorsqu'elles refont surface, se traduisent souvent par les passages à l'acte. Ce recours à l'agir mettrait en lumière la compulsion à la répétition dans une tentative de se défaire du traumatisme. En effet, ce même passage par le sensori-moteur peut-être entendu comme une amorce des processus de symbolisation primaire et révèle bien la difficulté d'intériorisation des Kinesthésies (Brun, 2018).

Pour A. Brun « les sujets en proie aux souffrances narcissiques identitaires, en lien avec les traumatismes précoces, vont utiliser différents registres d'expressivité non verbale, corporels, sensorimoteurs, pour faire reconnaître ces expériences subjectives traumatiques archaïques » (2018, p.186). Cela signifie que dans les passations l'agir corporel révèle l'expression d'un traumatisme qui ne peut être élaboré directement et qui est réactivé par la confrontation au matériel du Rorschach. Effectivement, le matériel abstrait de cette épreuve, qui implique un double travail de perception-représentation, pourrait servir de levier afin de réactualiser les expériences précoces au travers de « sensations hallucinées et réciproquement, ce sont ces traces perceptives archaïques qui conditionnent les réponses » (Brun, 2018, p.190).

Pour ce qui est **des contenus**, nous pensons donc retrouver un faible nombre de représentations humaines, mais où prédomineraient des représentations irréelles en (H) ou des représentations majoritairement animales. Nous sommes intéressés à ce titre, dans la continuité de l'absence de kinesthésies humaines, au déplacement des représentations sur les contenus animaux ou humains irréels.

Ce qu'évoquent également A-V. Mazoyer et M. Roques (2014) en ce qui concerne le déplacement sur d'autres contenus afin d'éviter la confrontation pulsionnelle : « les figures humaines comme les figures animales sont, alors, transformées en objets ou en fragments, dévitalisés. Les contenus humains (H) et leur qualité (intégrité/altération, unification/parcellisation, pétrification, dévitalisation/mouvement) correspondent à la capacité ou à l'incapacité de se représenter une image du corps construite et unifiée » (*Ibid.*, p.334).

De plus, compte tenu de la mobilisation des limites entre dedans-dehors que sous-tend l'épreuve du Rorschach, nous nous attendons à des réponses qui illustreraient la fragilité de l'enveloppe corporelle par des signifiants tels que les trous, les déchirures, des parties manquantes, etc. (Ravit, 2010).

En s'intéressant au traitement de la conflictualité (est-elle évitée ? déniée ? traitée ?) nous avons accès aux représentations de relations intersubjectives entre les sujets (Bika, 2011).

G. Bika s'appuie sur les travaux de F. Minkowska et M. Fusswerk (1956) portant sur *Le test de Rorschach chez les enfants juifs victimes des lois raciales* et dégage quelques pistes qui permettent d'obtenir les prémices des contributions du Rorschach à la clinique du traumatisme.

Nous retrouvons des éléments qui nous semblent tout à fait pertinents pour notre opérationnalisation comme « la gestion d'activité-passivité face à un environnement vécu comme un mauvais objet persécuteur » (in Minkowska et M. Fusswerk, 1956, op. cit. in Bika, 2011, p.82). Si la recherche de G. Bika (2011) porte sur le traumatisme des réfugiés de guerre, nous pensons, en ce qui concerne notre hypothèse, que nos sujets sont confrontés à cette dynamique et nous nous attendons à percevoir une certaine confusion des places entre agresseur et agressé, témoin du renversement de la passivité en activité.

Nous observerons donc la gestion activité-passivité comme défense face à un environnement perçu comme insécure, mais où la prise de position active prendrait la forme d'une identification à l'agresseur ou au mauvais objet. Cette dynamique agressive sera également objectivée par les contenus donnés au Rorschach : « des objets pointus, coupants ou tranchants (pinces, ciseaux, hachoirs) ; des animaux particulièrement féroces : hyènes, loups, panthères, lions). La destructivité peut aussi apparaître dans des réponses feu, des ruines, des fragments, des morceaux, dans des contenus à caractère sexuel ou dans des réponses anatomie » (Bika, 2011, p.90).

Pour les adolescents, ces contenus méritent d'être analysés avec précaution. Si nous pensons également retrouver une majorité de contenus *Anatomiques* et *Sang*, soulignant le complexe maniement des pulsions, à cette période, les contenus anatomiques peuvent avoir « valeur de régulation narcissique aux côtés ou à la place de modalités défensives plus classiques pour contribuer à maintenir la cohésion identitaire » (Boekholt, 2014, p.100).

Si nous avons jusqu'ici opérationnalisé les indicateurs de failles de symbolisation, il nous faut parler à présent des modalités de repérage du traumatisme. Nous ne considérons pas qu'il soit possible de séparer les représentations « paternelle » de celle « maternelle », car tous deux restent indissociables en ce qui concerne l'environnement du sujet.

En revanche, la complémentarité des outils projectifs, Rorschach et TAT, permettrait d'aborder, par les contenus latents des planches sélectionnées dans la méthodologie, les investissements de relation aux deux figures parentales, et ainsi sous cet angle, d'analyser ce qui se joue chez le sujet lors de ce traitement.

Au Rorschach donc, nous nous intéresserons **au registre identificatoire et à la qualité d'identifications aux imagos parentales**. Nous pensons retrouver une certaine précarité des identifications, notamment à l'égard de la figure paternelle. La complexité à procéder à des identifications de qualité résulterait plus spécifiquement de la difficulté à envisager la séparation avec les imagos parentales et ceci avec une interrogation autour de la place de la figure paternelle en tant que soutien identificatoire. Nous pouvons nous attendre à une absence de triangulation opérante, où la relation duelle à l'imgo maternelle sera privilégiée.

8.3.2 *Au TAT*

L'analyse des procédés du discours permet de repérer les mécanismes de défense à l'œuvre. Nous nous attendons, chez l'ensemble des participants, à une prédominance des procédés de la série C. La série C met en évidence des procédés de « l'évitement du conflit ». Plus spécifiquement, nous retrouverons majoritairement un recours aux procédés CN (Narcissique) ou CL (Limite). Cette série renvoie au surinvestissement narcissique de l'image de soi qui a pour effet de reléguer les objets environnants au rôle de figurants exclusivement investis pour souligner l'image défaillante du sujet. « Dans ce contexte, il faut souligner fermement l'importance primordiale du poids économique de ces procédés au sein du fonctionnement psychique afin de distinguer problématique et pathologie narcissique » (Brelet-Foulard et Chabert, 2003, p.92).

Si l'évitement du conflit peut être soutenu par des mouvements d'inhibition plus marqués, comme combinés à des procédés rigides (conjuguant également des procédés de la série A1 : Référence à la réalité externe comme A3 : procédés de type obsessionnel avec doute, précautions verbales (A3-1), annulation, isolement entre représentation et affect (A3-3)) nous nous attendons également, lorsque les défenses ne sont pas suffisamment efficaces, à observer des émergences en processus primaires (série E). Ainsi, on verra apparaître les procédés de la série E (notamment E2, massivité de la projection) avec à la fois une fabulation hors image (E2-1), une thématique plus persécutive (E2-2) ou encore l'expression d'affects et/ou de

représentations massifs – Expressions crues liées à une thématique sexuelle ou agressive (E2-3) face à la perte de distance interprétative. Dans ce cadre, ces procédés s'ils sont peu présents, peuvent « avoir une valeur de décharge pulsionnelle ponctuelle et surmontable » (Brelet-Foulard et Chabert, 2003, p.117).

À propos de l'analyse qualitative des protocoles de TAT, nous considérons que par les récits des sujets et dans l'idée d'un « après-coup générationnel », le traumatisme se présenterait de nouveau (Carel, 1997).

On s'attend donc à voir revenir le traumatisme migratoire paternel au travers de récits qui seraient « transparents » et trop empreints à la réalité. Dans la continuité de la précarité identificatoire avancée au Rorschach, nous retrouverons un questionnement identificatoire et même identitaire dans certains cas, aux planches renvoyant plus spécifiquement à la relation à l'imaginaire paternelle. Cela s'observerait par la perte de distance interprétative et de conscience d'interpréter.

Pour ce qui concerne nos hypothèses, nous attendons, pour les **enfants de la latence**, une désorganisation importante en fonction de l'intensité de l'excitation mobilisée par le contenu des planches. Plus précisément, les catastrophes de symbolisation révéleront une incapacité à mettre en scène et à manier l'excitation pulsionnelle.

À l'adolescence le travail de séparation est central, ce pour quoi il sera normal de retrouver une problématique dépressive par ce qu'elle implique du deuil des objets d'amour. En revanche, le défaut d'élaboration des angoisses de séparation et des angoisses dépressives seront les indicateurs de modalités de traitement et de secondarisation fragilisées.

L'analyse du TAT intègre deux axes dépendant l'un de l'autre, celui narcissique et celui objectal.

L'axe narcissique renvoie à la représentation de soi et regroupe les enjeux identitaires et identificatoires. À ce propos, nous observerons une instabilité de l'identité qui s'accompagnerait d'un flou dans les identifications (Brelet-Foulard, Chabert 2003).

Vis-à-vis de **l'axe objectal** et des représentations de relations, plus particulièrement convoquées au TAT, le matériel implique « d'apprécier les quantités d'énergie pulsionnelle mobilisées et leur qualité, libidinale et/ou agressive. » (Brelet-Foulard et Chabert, 2003, p.42). En ce sens,

nous retrouverons des mouvements pulsionnels (libidinaux et agressifs) qui excéderont la capacité pare-excitante de nos sujets. Il y aura un questionnement identitaire plus franc, qui impactera les enjeux intersubjectifs. Les processus de relations seront traités soit par la spécularité soit par l'alternance entre idéalisation et dévalorisation.

P. Roman (2017) constate lors de l'analyse du TAT « l'importance donnée aux aspects liés à la construction des espaces (dedans-dehors, passage, délimitation...), sur le fond d'un rappel dont on peut relever l'hypothèse d'une émergence quasi-hallucinatoire (« Ça ça me rappelle quelque chose cette image, je suis sûr de l'avoir vue ») » (*Ibid.*, p.269).

Comme nous l'avons évoqué pour l'opérationnalisation du Rorschach, nous serons également appelés comme soutien de la représentation lors de la construction du récit. Il y aura donc de nombreux recours aux procédés CM-1 (Accent porté sur la fonction d'étayage de l'objet (valence + ou -) – Appel au clinicien).

Un point d'orgue est accordé à la structuration de la temporalité dans les récits en ce qui concerne le fonctionnement psychique des sujets (Azoulay, 2006 ; Azoulay et Emmanuelli, 2014). En ce sens, nous nous attendons à ce que les récits, compte tenu de la charge traumatique, se désorganisent et révèlent une difficulté d'historisation. Nous retrouverons des récits désorganisés sur le plan temporel et spatial, mais aussi, comme au Rorschach, des chocs ou mouvements de sidération face à certaines planches, relevant la part traumatique (*Ibid.*).

Dans la continuité des aléas du maniement relationnel au Rorschach, nous pensons que nos sujets seront en difficulté pour construire les récits notamment par les enjeux relationnels sous-tendus par le matériel.

Plus spécifiquement, l'altération des processus de transmission père-enfant s'observera par la difficulté de nos sujets à aborder, traiter et conflictualiser les planches renvoyant plus directement à la relation père-fils. La problématique de perte sera prévalente, mais ne pourra pas être traitée, rendant le travail de séparation irréalisable. Ainsi, le traitement de la problématique œdipienne serait impossible en raison de l'incapacité de nos sujets à renoncer à l'objet d'amour maternel en s'identifiant à la figure paternelle.

C'est par l'analyse du contenu latent des planches que nous pourrons affiner, si traumatisme il y a, quel peut en être sa provenance, en fonction de comment sont investies chacune des figures

parentales. Conformément à la méthodologie, nous indiquerons ci-dessous les problématiques attendues en fonction des planches sélectionnées.

Planche 1 : Cette planche activera une angoisse de perte qui est difficilement élaborable. La reconnaissance de l'immaturation fonctionnelle ne sera pas possible.

Planche 2 : la confrontation à la triangulation sera évitée en raison de l'impossible séparation avec les objets parentaux.

Planches 6BM et 7BM : l'éloignement nécessaire de la figure maternelle pour se confronter à la problématique œdipienne est menacé. Nous retrouverons une forte dépendance à l'imgo maternelle. Dans ce lien, l'ambivalence vis-à-vis de la figure paternelle ne pourra être reconnue (ni dans la rivalité ni dans l'identification).

Planche 8BM : le contenu manifeste de la planche conduira à la manifestation de pulsions agressives à valence destructrice qui ne seront pas secondarisées.

8.3.3 Synthèse des indicateurs

Pour résumer, au Rorschach, nous nous attendons à trouver :

- **Un Dbl% supérieur aux normes**
- Un investissement du **pôle sensoriel supérieur au pôle kinesthésique**
- **Des Kinesthésies peu présentes** voire absentes, et en conséquence une forte mobilisation de la décharge motrice.
- **Peu de représentations humaines** sinon irréelles avec des contenus de réponses qui illustreraient la fragilité de l'enveloppe corporelle.
- **Des équivalents choc** (qui correspondent à des sidérations plus ou moins importantes) et des remarques (sur le matériel, sur la symétrie, sur le cadre)
- **Un appel au clinicien**

Pour résumer, nous nous attendons à trouver au TAT :

- La prégnance de **procédés de la série C « évitement du conflit »** dans ses modalités limites et narcissiques (procédés CL et CN) pour pallier aux fragilités narcissiques liés à l'évènement traumatique.
- **Des « émergences en processus primaires »**(série E) lorsque les défenses ne sont pas suffisamment efficaces.
- **Des récits qui seraient « transparents »** et trop empreints à la réalité, et ceci dans la continuité de la précarité identificatoire avancée au Rorschach.
- **Appel au clinicien (CM-1)**
- **Récits désorganisés sur le plan temporel et spatial**
- **Des chocs ou mouvements de sidération** face à certaines planches
- **L'impossibilité de traiter la problématique œdipienne** en raison de l'incapacité de nos sujets à renoncer à l'objet d'amour maternel en s'identifiant à la figure paternelle.
- Une **problématique d'ordre identitaire** qui complexifiera l'accès aux processus intersubjectifs

8.4 Deuxième hypothèse opérationnalisée :

Notre deuxième **hypothèse** de recherche est que l'environnement socioculturel et familial a un impact sur le fonctionnement psychique (cognitif et affectif) de l'enfant et de ses processus d'apprentissage. Nous supposons qu'il y a un lien entre la fragilisation du fonctionnement psychique des pères (due au traumatisme migratoire) et les difficultés d'apprentissage pour les enfants en période de latence comme un désinvestissement scolaire chez les sujets adolescents. La transmission traumatique n'expliquerait pas à elle seule l'ensemble des difficultés scolaires, mais nous pensons qu'elle y contribue.

Afin d'observer si le fonctionnement psychique (cognitif et affectif) de l'enfant est impacté par l'environnement familial et plus spécifiquement par l'histoire migratoire paternelle, nous analyserons l'épreuve d'efficiency intellectuelle du WISC V. Nous nous intéresserons particulièrement aux processus de symbolisation de l'enfant, qui reposent sur la constitution d'un objet interne suffisamment stable pour supporter l'absence des objets primaires.

Pour les enfants de latence, nous nous attendons donc à des failles de symbolisation (témoignant de la fragilité des assises narcissiques), mais aussi d'une défaillance des processus de latence, où le mouvement de séparation nécessaire pour accéder aux apprentissages serait mis en échec.

Pour les adolescents, nous pensons que le désinvestissement scolaire relève d'une remise en cause des idéaux de réussite en raison du travail de séparation-individuation qui serait entravé

Les difficultés d'apprentissage de nos sujets ne relèveraient pas exclusivement d'un « retard cognitif ». Elles seraient à concevoir comme une formation défensive pour lutter contre des angoisses archaïques. C'est ce que nous tâcherons de confirmer en refusant le clivage entre l'univers psycho-affectif d'un côté et le tout cognitif de l'autre.

L'opérationnalisation de cette hypothèse articule donc l'analyse des épreuves d'efficiency intellectuelle (WISC et WAIS) et l'analyse du Rorschach.

La complémentarité des outils d'efficiency et des épreuves projectives se justifie par le fait que « toute fonction qu'elle soit corporelle, motrice, intellectuelle ou langagière est inévitablement objet d'investissements narcissiques et objectaux par l'enfant et ses parents dans un jeu relationnel et identificatoire où le plaisir de ladite fonction occupe une place centrale » (Chagnon, 2009, p.32).

Nous serons attentifs au maniement du langage dans sa fonction de distanciation, l'accès au symbolique et à une pensée abstraite ou, si au contraire, les sujets privilégient une pensée plus concrète. Nous y analyserons la qualité du discours et l'investissement des processus de pensée : plaisir à penser, inhibition, émergences anxieuses, etc. Il s'agit de se focaliser sur les capacités à transmettre à l'autre une connaissance, comme aux capacités d'abstraction et de conceptualisation.

8.4.1 À l'épreuve d'efficacité intellectuelle

Concernant notre recherche, nous nous attendons à observer dans le domaine verbal des difficultés d'accès à une pensée abstraite. Les épreuves verbales par le raisonnement implicite qu'elles sollicitent seront en conséquence abordées par l'accrochage à l'aspect concret des items. Par ailleurs, nous pensons retrouver une désorganisation du discours lorsque les sujets sont sollicités sur le plan plus personnel et affectif. Une attention particulière sera accordée aux émergences anxieuses en fonction des items et aux capacités qu'a ou non le sujet pour se remobiliser face à ces sollicitations. Cet indice nous permettra de voir si le langage est intégré dans sa fonction de distanciation et indiquera, dans le cas contraire, des failles des processus de symbolisation.

En ce qui concerne les subtests de l'indice visuo-spatial, à l'épreuve des cubes, nous nous attendons, lorsque le tracé de délimitation figure-fond vient à manquer, à ce que nos sujets soient gênés dans la reproduction du modèle. Les émergences anxieuses liées à la fragmentation des cubes bicolores les pousseraient davantage à une recherche d'unification arbitraire des éléments sans tenir compte du modèle. Nous retrouverons probablement des difficultés de mentalisation cognitive à l'épreuve des puzzles visuels lorsque la distinction entre les limites et les contours des formes ne seront pas suffisamment marqués. Cela devrait se confirmer également à l'Indice de mémoire de travail. Nous présumons que les difficultés dans la rétention des données chiffrées, à l'épreuve de mémoire de chiffres, tradiraient un défaut de mentalisation (au sens cognitif) surtout en ordre inverse et croissant. En revanche, nous pensons que l'épreuve imagée de Mémoire des images aiderait les sujets à se remobiliser car elle offre la possibilité de s'étayer sur un support visuel externe.

Ainsi, l'indice de Raisonnement Fluide, par son support visuel, permettrait à nos sujets de déployer leurs capacités de raisonnement logique, contrairement aux épreuves de

Compréhension Verbale. Il y aurait une hétérogénéité entre les indices, au profit de celui de Raisonnement Perceptif, mieux réussi que l'indice de Compréhension Verbale.

Enfin, nous nous intéresserons également aux subtests de Vitesse de Traitement que sont les codes et les symboles. Nous serons là attentifs à la coordination visuomotrice, mais également aux capacités de concentration et d'attention de nos participants. Il est attendu que les participants aient besoin de faire appel au clinicien, investi comme support de pensée, pour ne pas se confronter à la tâche seul. Le besoin répété d'étayage indiquera une possible défaillance des processus de symbolisation.

8.4.2 Au Rorschach

Le Rorschach sera ici analysé plus spécifiquement pour repérer la mobilisation des processus de pensée et la nature des angoisses.

En ce qui concerne l'analyse des processus de pensée, nous retrouverons des modalités d'investissement de la pensée et de l'adaptation à la réalité externe mises à mal. Nous observerons donc une mauvaise qualité structurale des modes d'appréhension. Ainsi, les indices de socialisation (D%, Ban, F+%, A%, H%) ne correspondront pas aux normes établies.

De plus, la défaillance des capacités de symbolisation et de représentation résulterait d'une précarité de l'intériorisation de l'objet absent, où certes, certaines capacités adaptatives seront mises en place, mais ne seront pas suffisamment opérantes pour restaurer le narcissisme et permettre les acquisitions scolaires.

Enfin, comme l'évoque D. Flavey (2002) dans un ouvrage consacré à la compréhension des troubles instrumentaux, il est certain que ces derniers sont associés à des troubles psychoaffectifs : « Il s'agit toujours de troubles du narcissisme, de perturbation de la fonction de représentation, et de difficultés dans la gestion de l'excitation se marquant par une mauvaise modulation de l'agressivité » (Flavey, 2002, p.30)

De fait, les difficultés d'apprentissage nous semblent être dépendantes d'une pathologie du narcissisme, ce qui pourrait être observé au Rorschach par :

- Une fragilité narcissique conséquente allant jusqu'à des pathologies identitaires.
- Une gestion de l'agressivité mal maîtrisée (Flagey, 2002 ; Chagnon, 2006).
- Une altération de la fonction symbolique. (Flagey, 2002 ; Chagnon, 2006).

8.4.3 Au TAT

Pour l'opérationnalisation de cette deuxième hypothèse, nous nous sommes appuyés sur l'ouvrage de B. Jumel (2006), qui présente les indicateurs spécifiques de troubles instrumentaux repérables dans les protocoles de TAT. L'utilisation de cet outil va dans le sens de notre positionnement, c'est-à-dire que le trouble en lui-même ne s'explique pas uniquement par une altération cognitive, mais bien, aussi, par une difficulté de traitement des enjeux relationnels. En ce sens, le lien entre troubles instrumentaux et dépendance à l'autre peut particulièrement être éclairé par le TAT, outil projectif qui sollicite le traitement de la problématique de séparation.

Pour notre **cohorte de latence**, nous nous attendons donc à repérer dans les résultats, les indicateurs particuliers dans la construction des récits au TAT. Ceux-ci ne seraient construits que par l'emploi du présent, et, en raison des procédés d'évitement du conflit à l'œuvre, se constitueraient davantage par une description de l'image (Jumel, 2006).

L'apport de l'analyse de la temporalité tient de son usage « comme réalité sociale, nécessaire pour grandir, pour apprendre, pour remettre à plus tard, et surtout d'un temps qui soit bon pour soi, bon parce que foncièrement organisateur des relations » (Jumel, 2006, p.342).

Nous pensons également retrouver, comme l'indique B. Jumel (2015), des « limites importantes à l'analyse, c'est-à-dire à mettre l'image en pièces (processus que l'on peut penser consécutif à son idéalisation) » (*Ibid.*, p.146).

Plus précisément, les troubles des apprentissages seraient mis en lumière par des fragilités dans les processus d'analyse, ce que nous appelons un *bridage fantasmatique* au sens où la souplesse des procédés ne serait pas possible privilégiant ainsi des procédés de l'ordre de l'inhibition et de l'évitement du conflit (cf. hypothèse 1). Pour B. Jumel, la dépendance traduisant une fragile intériorisation de l'objet, s'illustrerait au TAT par « attitude prévalente de recherche d'appui sur une réalité visuelle consistante, par un impossible détachement de cette réalité visuelle qui pourrait simplement être obtenu par l'affectation de rôles différenciés aux personnages identifiés » (2006, p.341).

En revanche, si pour B. Jumel les troubles des apprentissages peuvent illustrer un conflit d'ordre névrotique, nous pensons en ce qui concerne nos protocoles retrouver des failles de symbolisation concourant à la défaillance des processus latentiels marquée entre autres, par une traversée houleuse de la période œdipienne. En ce sens chez notre cohorte de latence, la

difficulté de traitement des planches et l'absence de mise en relation entre les personnages souligneraient la non-reconnaissance de la différence des sexes et des générations – que permet la résolution œdipienne. Cela renvoie au concept de « bitriangulation » invoqué par Misès au sujet des pathologies limites (Misès, 1990, p.22).

Il y aura au TAT des difficultés qui « ne portent pas sur les efficacités globales (QI), mais sur des procédures de réponse singulières marquées par trois traits majeurs : une tendance à la négation des petites différences (la petite différence serait pour le dyslexique un détail sans importance), seuls les contrastes sont importants ; c'est un trait qui a une incidence péjorative sur l'aptitude à l'analyse/synthèse ; une tendance à la négation du temps comme d'une réalité utile (organisatrice) » (Jumel, 2015 p.152-153).

En ce qui concerne la cohorte adolescente, nous analyserons plus spécifiquement la possibilité ou l'entrave d'une inscription dans la temporalité, inscrivant cela dans la continuité des apports de B. Jumel. Pour se faire, nous avons utilisé Grille *d'Accès/Barrage pour une évaluation de l'inscription dans la temporalité psychique au Rorschach et au TAT* (Azoulay, Emmanuelli, 2014). Cette grille nous servira à mettre en perspective l'inscription dans la temporalité psychique chez les adolescents, qui serait entravée et traduirait une historisation mise à mal.

De facto, nous nous attendons à des indicateurs mettant en lumière une suspension temporelle, des liaisons symboliques défailantes, l'apparition du clivage, une présence minimale des marqueurs linguistiques de la temporalité, un bridage fantasmatique ne permettant pas l'expression souple des fantasmes ni la résolution des conflits, une confusion dans l'usage des temps et une problématique de perte, conformément à l'hypothèse 1, difficilement élaborable (Azoulay, Emmanuelli, 2014).

8.4.4 Synthèse des indicateurs

Aux épreuves d'efficiences intellectuelle, nous pensons retrouver :

- Dans le domaine verbal : **des difficultés d'accès à une pensée abstraite.**
- À l'indice visuo-spatial, **une gêne dans la reproduction lorsque le tracé de délimitation figure-fond** ou lorsque la distinction entre les limites et les contours des formes ne sont pas suffisamment marquées.
- **Des difficultés de mentalisation, ici au sens cognitif du terme, c'est-à-dire se représenter une image mentale.**
- Le besoin de **faire appel au clinicien, investi comme support de pensée**

Au Rorschach :

- Une **altération des processus de pensée**
- Les **indices de socialisation** en deçà des normes actuelles.
- Une problématique d'ordre **narcissique**

Au TAT :

- **L'usage systématique du présent** dans les récits et l'appui **sur le concret** (description de l'image)
- **Une temporalité affectée qui plus est par la négation du temps**
- **Un barrage de l'inscription dans la temporalité psychique** (Azoulay, Emmanuelli, 2014)
- Une difficulté face au matériel en raison des enjeux relationnels qu'il invoque et de la **difficulté à traiter la séparation.**
- La **non-reconnaissance de la différence des sexes et des générations** conduisant à une bitriangulation (Mises, 1990)

Partie III : Résultats

« Immense, immense précarité de la paternité qui n'est jamais donnée, comme la maternité, mais conquise, réellement conquise de jour en jour, d'instant partagés en instants partagés, de mains doucement serrées en jeux turbulents, de questions déroutantes en réponses appliquées, de paroles en silences, d'émotions en habitudes, de confiance en énigmes. »

Naissances – Pierre Péju (1998)

Les pères

Pour procéder à l'**analyse du fonctionnement psychique des pères et repérer si le noyau traumatique dépend de la migration**, nous avons analysé de manière approfondie les entretiens avec les pères. Celle-ci comporte plusieurs temps. Tout d'abord nous procéderons à une analyse thématique générale puis à une analyse de contenu. Cette dernière se base à la fois sur les entretiens de recherche avec les pères et sur les entretiens cliniques d'anamnèse, où les mères sont reçues. Nous présenterons à partir de celle-ci deux cas : un père d'adolescent et un père d'enfant de latence. C'est là que nous avons accordé une attention particulière aux indicateurs présentés lors de l'opérationnalisation.

I. Les pères d'adolescents

Les Dyades: Monsieur B. père d'Issan, Monsieur S. père de Sofiane, Monsieur I. père d'Ismaël, Monsieur A. père d'Ousmane, Monsieur Ch. père de Chahab, Monsieur Y. père de Younes et Monsieur T. père de Chris.

I.1. Analyse thématique

I.1.1 Choix migratoire et motifs précédant la migration

Dans les récits, nous retrouvons de façon commune une part active dans l'acte migratoire qui n'en demeure pas moins teinté d'ambivalence notamment au regard des attentes initiales à l'arrivée. Chez beaucoup des pères, le pays d'origine est évoqué comme leur « *tout* », où le lien affectif est encore nettement présent, mais est rapidement contrebalancé par le fait de vivre en France et d'avoir beaucoup gagné à y venir. L'incertitude à l'égard de la France est liée à l'investissement temporaire du pays, où une majorité des pères sont venus pour motifs économiques dans l'attente de repartir ensuite dans leur pays d'origine, afin d'améliorer la

situation familiale ou de pouvoir eux-mêmes s'élever socialement, lorsqu'il s'agit d'une migration étudiante.

Bien que la migration soit perçue comme un choix, nous observons dans les discours, de nombreuses références à « *l'obligation* », « *la responsabilité* » et au « *devoir* » qui reflètent l'injonction de maintenir financièrement la famille restée au pays. Ce discours revêt assez largement une part de sacrifice pour les pères, que beaucoup mentionnent aux enfants pour leur faire mesurer la chance qu'eux ont d'être nés en France et de grandir ici. Cette question de la « chance » marque de fait le décalage entre les deux pays, mais est aussi associée à la réussite que l'institution scolaire et l'environnement permettent.

En cherchant les **motifs précédant la migration**, et sur la manière dont celle-ci a été vécue, nous retrouvons, malgré une tentative de positionnement plus actif quant à ce choix, une certaine passivité de la part des pères. Par exemple pour le père **d'Ismaël, d'Issan et de Sofiane**, l'idée de la migration en France est associée à la « mode » de l'époque, celle de venir afin de trouver un travail, réunir suffisamment d'argent pour ensuite repartir. Il y a une dépendance vis-à-vis de la famille restée au pays, qui de façon latente, impulse à partir pour travailler.

- **Monsieur I., père d'Ismaël** : *« J'ai arrivé ici, j'ai travaillé, j'ai cherche travail, du travail. J'ai trouvé du travail et après, j'ai marié avec ma femme. C'est tout, après la vie ça continue. »*.
- **Monsieur S., père de Sofiane** : *« Donc les gens si vous voulez ils étaient obligés d'immigrer, de se déplacer en fait pour euh..., pour euh..., pouvoir trouver du travail en fait et pouvoir subvenir à leur famille. Et si vous voulez à cette époque-là... Comment dire... Euh, si vous voulez, à cette époque-là, les gens partaient avec l'idée de revenir. Donc, ils immigraient, ils immigraient en fait si vous voulez ils se déplaçaient, mais toujours avec l'optique de revenir »*.

1.1.2 Une histoire partiellement transmise

Nous constatons aussi que tous les pères sont conscients de transmettre partiellement leur histoire. Cela peut tenir à distance leurs origines et ce qu'ils ont vécu dans leur pays par souci de protection de leurs enfants.

Les pères transmettent quelque chose de leur histoire, mais il y a une certaine sélection qui s'opère quant à ce qui peut être évoqué ou non. Nous percevons sur le plan latent, l'idée que leur histoire ne concerne pas l'enfant, ce qui laisse ouverte la porte à la circulation de secrets familiaux. Pour les pères de **Younes, Chahab et d'Ismaël**, c'est une autre configuration. Ces

derniers veulent à tout prix préserver leurs enfants, mais sont conscients des possibles répercussions, comme le révèle Monsieur I. : « *quelqu'un m'a dit, le problème c'est que ça passe pas pour vous, pour ses enfants* ». En nommant la génération suivante, il semble que Monsieur reconnaisse à minima que les descendants peuvent hériter de la problématique vécue par la génération parentale.

Le vécu du parcours migratoire complexifie la transmission affiliative, comme c'est le cas pour les pères de **Sofiane, d'Ousmane, de Chris, et d'Issan** qui cachent certains éléments de leur vie passée. Lorsque nous approfondissons l'entretien, les motifs avancés apparaissent en lien avec des éléments plus douloureux qui semblent être complexes pour eux de reconnaître et de traiter, à savoir la séparation avec la famille et les conflits.

- **Monsieur S., père de Sofiane** : « *Ça le concerne pas, moi j pense les racines c'est quelque chose d'important, voilà parce que pour savoir où on va c'est important de savoir d'où on vient. Mais c'est tout, par rapport à ça quoi* ».
- **Monsieur T., père de Chris** : « *C'est pas vraiment une volonté de... de pas, de pas dire, mais c'est plus une euh... dans une optique de protection parce que on part souvent en tant qu'enfant, en tant que parent dans une deuxième phase de sa vie, ce qu'on a vécu, on voudrait pas que nos enfants le vivent. On a tendance souvent, moi j'suis un papa poule, je surprotège un peu mes enfants, et pour moi je pense que je discuterai de ces sujets avec eux, au moment opportun* ». Monsieur évoque ensuite, plus tardivement « *Chris sait que mon père est décédé, mais le reste il sait pas, je lui en parlerai, mais pas maintenant : ils sont allés en Afrique plus que moi (...)* puis associe plus tard « *pendant très longtemps j'étais refermé sur moi, donc il sait pas vraiment le nombre exact de frère et sœur que j'ai...* ».
- **Monsieur B., père d'Issan** : « *Alors euh, il me sollicite beaucoup sur mon histoire, mais euh, parfois, j'ai remarqué cet été aussi, il pose beaucoup de questions à ses oncles, comment j'étais aussi et tout ça. Et...par rapport à beaucoup de choses que j'ai fait, et de toute façon il ne connaît pas tout de mon histoire* ».

Pour **Ousmane**, l'histoire est plus complexe que chez les autres participants. Rappelons qu'Ousmane est né au Sénégal et que son père a quitté le pays pour ensuite pouvoir le faire venir en France. Il a rencontré Madame (française), qui adoptera l'enfant. Ousmane est arrivé en France à deux ans, et avant de venir, il était confié à sa grand-mère paternelle.

Son père barre la transmission des éléments de son pays d'origine à son fils, qu'il considère comme français. Cet interdit de la transmission dans des modalités rigides nous a interrogés. Monsieur fait des allers-retours fréquents et de plus en plus réguliers, dans l'idée de repartir définitivement là-bas, mais revendique son choix de n'avoir ni transmis sa langue maternelle ni les coutumes de son pays. Ce qui accroît l'entrave affiliative et filiative, car Ousmane est né là-

bas avant d'arriver en France. Monsieur explique en ce sens que sa migration n'avait pour but que de faire venir son fils en France, alors âgé de 2 ans, et ainsi lui offrir un meilleur avenir. Chez lui et chez Issan, leur désir de connaissance nous semble faire écho à une quête de traduction des éléments historiques et des éléments filiatifs qui ne trouvent pas de réponse, et ce malgré le fait qu'ils interrogent les autres membres de la famille, comme le livre Monsieur B, père d'Issan. Malgré la verbalisation manifeste de ces deux adolescents concernant la recherche des origines, les pères n'y répondent pas et les confrontent à des cases vides dans la généalogie et l'histoire paternelle.

1.1.3 Les ruptures entre les modèles d'ici et d'ailleurs

L'autre thématique que nous abordons avec les participants est **celle de la rupture entre le modèle éducatif intégré et celui qui s'applique en France**. Ils évoquent tous la divergence entre ce qui est dit et/ou perçu dans le pays d'accueil (la France) et ce qui est introjecté, ce qui renvoie à leurs référentiels culturels. Ainsi, l'éducation est abordée par les pères sous forme d'injonction, c'est-à-dire qu'ils *doivent* inculquer à leur fils un modèle éducatif en accord avec le système du pays d'accueil. Si les pères tentent de ne pas conserver les méthodes éducatives qui correspondent à celles de leurs aînés, ils insistent sur la difficulté à combler la scissure entre les modèles et cèdent parfois aux méthodes employées par leurs propres parents. Cela est souvent associé chez eux à une ligne éducative qui leur a évité de commettre des écarts, ce qui est d'autant plus compliqué ici pour eux et qui n'est pas sans nous faire penser à la notion de père désautoriser (Eiguer, 2004). Cette rupture des modèles éducatifs prend des allures clivées, entre l'ailleurs « structurant » et l'ici « laxiste », ils s'y *conforment* par crainte des représailles et non pas en symbolisant ces processus. Nous retrouvons presque systématiquement une description du modèle français comme trop permissif, mais finalement, inaccessible pour ces pères qui restent collés aux modalités fonctionnelles du pays d'origine. C'est ce « collage » aux pratiques familiales qui nous fait penser que les référentiels des pères sont introjectés et non pas intériorisés. Car l'intériorisation autorise à plus de souplesse vis-à-vis des remaniements tandis que l'introjection entrave les transformations nécessaires, qui plus est, dans ce contexte.

- **Monsieur B., père d'Issan** : « *j'ai appris qu'il faut lever le pied par rapport aux punitions* »
- **Monsieur Y., père de Younes** : « *J'étais élevé, c'est un peu dur, c'est vraiment très dur, mais pour moi c'est magique, c'est pas ... ma mère elle m'faisait, parce que la plupart du temps il était avec ma mère, mon père on le voyait une fois par an, ou une fois tous les deux ans (...) ils nous tapaient, voilà, mais là-bas c'est pas pareil, ça n'a rien à voir. Pour*

moi c'est normal (...) Ici y'a une vision... mais pour moi c'était pas, enfin vous voyez dans le temps mes parents m'ont élevé comme ça, ils étaient pas durs, mais Quand je faisais des bêtises c'était normal après je réfléchissais c'est ma faute, voilà ».

- **Pour Monsieur T., père de Chris** nous voyons une volonté de sortir du modèle reçu tout en gardant la volonté de transmettre ses valeurs : *« (...) c'est, l'éducation que nos parents ont reçue, qu'ils nous ont transmis, bon moi j'essaie de casser ce code-là, se dire voilà, faut pouvoir dire les choses (...) je sais que c'est l'un des petits soucis que j'ai avec mon fils, aujourd'hui c'est, quand je lui dis quelque chose il est, systématiquement, comme je l'ai dit toujours, quand je dis A, il est déjà à Z, il me récite l'alphabet et moi j'ai pas besoin de ça en fait, mais pourquoi j'insiste et c'est vrai ça crée des frictions, c'est que je dis, avant de pouvoir euh dire à quelqu'un qu'on est pas d'accord, y'a une première étape c'est l'écoute et malheureusement les jeunes d'aujourd'hui n'ont pas ça. C'est-à-dire voilà, les parents disent quelque chose, bah il a dit une phrase, faut que j'en dise 10 pour dire que je suis pas d'accord, voilà qu'on lui impose des choses ». À ce propos, il reconnaît être plus rigide : « Je suis un peu rigide j'aime que les choses soient réglées sinon ça me génère du stress ». « Récemment il a eu un 4 en histoire, je lui ai dit qu'il n'avait pas bien fait son travail ».*
- **Monsieur I., père d'Ismaël et son épouse** disent : *« oui l'éducation que nous on va donner à eux, je sais que l'éducation qu'on a eue on l'a assouplie. Moi personnellement je l'ai assouplie »*

Au-delà de la rupture éducative, nous percevons une **cassure vis-à-vis de la pratique religieuse**. Une grande majorité des pères rencontrés sont musulmans, à l'exception du père de Chris qui est chrétien, ce qui n'empêche pas de percevoir la différence culturelle liée à la place que la France accorde à la religion. Pour le reste des participants, à l'exception des pères d'Issan et de Sofiane, ils sont tous croyants et pratiquants et transmettent les valeurs religieuses - ou essaient d'instaurer une régularité dans la pratique religieuse.

L'appel à la religion sert de défense culturelle et permet de tenir à distance une nouvelle fois l'authenticité de son vécu. Il prend la valeur de la religion à suivre et à respecter, ce qui est ici une transmission importante pour Monsieur T., dans la lignée affiliative et filiative. La laïcité, c'est-à-dire le principe de neutralité religieuse, est associée au rejet ressenti par lui en tant que personne de couleur et aux valeurs qu'il cherche à transmettre à ses enfants.

- **Monsieur T., père de Chris** : *« mais c'est vrai qu'en France on est dans cette problématique de laïcité, de machin, tout ça. Pour moi, pour moi, pour moi c'est un faux débat de parler de la laïcité, pour moi c'est autoriser chacun à croire ou ne pas croire. Or, on en fait un autre débat, et moi aujourd'hui je sais que pour moi la religion euh elle a son importance dans notre éducation. Malheureusement on est en train de pousser en France, malheureusement, l'athéisme comme religion d'État, ce qui peut être une chose, mais je sais que voilà, sans être extrême, la religion nous apporte aussi des éléments, des valeurs, et ça pour moi c'est essentiel et c'est ce que j'essaie de transmettre à mes*

enfants (...) Disons cet aspect religieux là, leur dire voilà y'a une religion, elle véhicule un certain nombre de valeurs et ce sont des valeurs fondamentales de notre humanité. Et on peut pas essayer de dire qu'on est humaniste, comme diraient beaucoup de politique, défendre les droits de l'homme et refuser que la religion ait une place réelle dans notre société. »

- **Monsieur et Madame I., parents d'Ismaël** : *« On emmène Ismaël, mais quand il veut (rigole), quand il a pas envie c'est qu'il est occupé, pourtant il a des copains musulmans (...) Mais par contre il va jeuner, c'est une obligation de toute manière. (?) oh il doit le faire quand même oui oui oui, pas le choix ».*

Il en est de même en ce qui concerne Monsieur Y., père de Younes qui est croyant, mais n'est pas pratiquant. Il mentionne là, le choix que feront ses enfants à leur majorité. Madame est catholique et Monsieur est de confession musulmane, et la divergence est banalisée par Monsieur, qui évoque lui un compromis familial dans l'alliance des deux cultures tandis que son épouse fait état d'un « *long combat* », pour officialiser leur couple, mais également pour ne pas céder à la pression du père de Monsieur voulant, d'après ses dires, « *la convertir* ». Le compromis que créent les parents de Younes pourrait être une façon de se détacher de la pratique des propres parents de Monsieur :

- **Monsieur Y.**, : *« on a toujours le temps de parler de religion tout ça, pour pas mélanger les deux religions (...) c'est ça qu'on a mis en place pour pas crier- créer un truc pour eux ».*

Cela nous amène à repérer que lorsque la religion est encadrée par la famille nucléaire, les enfants s'y désintéressent plus, et est probablement une tentative de positionnement propre à la période adolescence. Alors qu'Issan et Sofiane s'attachent plus fortement à la pratique religieuse, à la surprise de leurs pères qui ne sont pas pratiquants.

- **Monsieur S.** évoque au regard de la religion : *« Moi pour ma part, c'est pas un manque, bah mon père était comme ça donc euh, moi j'ai pas ce manque-là, mais je pense que lui oui. Par rapport à évidemment, les gens qu'il côtoie en dehors de l'école, etc. ».*
- **Monsieur B.**, père d'Issan tient à transmettre à son fils sa réserve à l'égard de l'islam et de « *tempérer au maximum* ». Il insiste sur son propre questionnement à propos de la religion et c'est avec une inquiétude certaine qu'il s'interroge sur les conduites d'Issan « *le ramadan c'est lui hein, au contraire, moi je suis au contraire pour lui dire de ne pas le faire, mais lui il s'y attache à ça* ».

L'investissement de la religion se fait pour eux deux en dehors du cercle familial. La notion de « *manque* » qu'évoque le père de Sofiane et celui d'Issan apparaît comme une tentative d'affiliation à cet ailleurs paternel.

1.1.4 Transmission de la langue

La langue maternelle est difficilement intégrée par les enfants puisqu'elle n'est pas transmise dans une majorité des couples. Il y a un effacement de leur langue pour les « bienfaits » de la scolarité française. L'expectative que leurs enfants puissent apprendre la langue maternelle reste encore dépendante de l'idée de maturité nécessaire à l'apprentissage et au motif de potentielles difficultés scolaires induites par le bilinguisme. Les dires des pères allèguent à ces apprentissages une difficulté supplémentaire, ce qui correspond aux discours parfois tenus dans certaines institutions où le bilinguisme entraverait la bonne acquisition de la langue française (Mousset, 2002). À ce propos, il y a un regret autour de la non-transmission de la langue :

- **Monsieur Y., père de Younes** : *« C'est pas que je veux le ...l'obliger, c'est pas un choix, c'est à moi si j'avais le temps, je lui aurai pas vraiment imposé, mais j'aurai inculqué, pour qu'il le fasse, content pas content, ça peut servir. »*

- **Monsieur I., père d'Issan** : *« Issan il comprend bien l'arabe, mais il parle peu, car il a peur qu'on se moque de lui. On vient de Tunis, quand il était petit je lui parlais en Arabe...Vous savez je pense à ma mère, si elle était là qu'est-ce qu'elle aurait pu être ; qu'est-ce qu'elle serait maintenant, qu'est-ce qu'elle ferait... »*

Effectivement l'investissement des pères à l'égard de leur pays, et à défaut d'avoir transmis la langue maternelle, viendrait faire office de pont entre les deux mondes. En nous appuyant sur les deux discours, revient souvent l'importance de la double nationalité. La binationalité semble garante de la pluralité des origines, notamment dans les familles où la mère est française. Nous voyons bien la dimension identitaire dans l'acquisition de la nationalité paternelle, « *par rapport à les origines* » dit le père de Younes par exemple, et qui permet de contrebalancer la blessure liée à la non-transmission de la langue maternelle.

Chez les pères de **Sofiane, Chahab et Ismaël**, les deux parents parlent la langue maternelle au domicile, ce qui permet, dans la co-transmission, mère-père-enfant, que ces derniers soient bilingues.

- **Monsieur S., père de Sofiane** : *« On a tendance à parler français, mais lui du fait qu'on allait souvent, moi quand je parle je mélange un petit peu donc je parle un peu en kabyle, un peu en français et si quelqu'un... je lui dis, il a des capacités il parle couramment le kabyle (...) il est très intégré à la culture de là-bas, aime pas être considéré comme un étranger, veut s'intégrer et il dit « tu dis que je vis ici » »*

En revanche, nous observons *un refus de transmettre* de la part de Monsieur Ou., même si en arrivant à 2 ans, Ousmane parlait le Wolof, il l'a à ce jour oublié, car pour Monsieur il était

primordial que son fils apprenne le français, ce qu'il a donc privilégié. De fait, en trois mois seulement Ousmane parlait le français et a pu intégrer directement une petite section, correspondant à sa classe d'âge. Aux dires de sa mère « *son père ne lui parle pas le Wolof, il ne veut pas* », ce qui conduit tout de même, pour Ousmane à un effacement de l'affiliation au Sénégal.

1.1.5 Histoire coloniale et discriminations

Au-delà du parcours migratoire en tant que tel, le passé colonial et les discriminations qui en découlent sont aussi évoqués comme retentissant sur l'intégration des pères. Chez le père de Sofiane, nous voyons qu'au dépens de ses tentatives de mise à distance de la Guerre algérienne, son discours reste infiltré par la répercussion de celle-ci. S'il ne s'étend que peu sur la question, malgré mes relances, nous retrouvons bien, selon les postulats théoriques de la transmission intergénérationnelle, l'impact que la colonisation peut avoir sur la seconde génération. C'est en parlant directement de son fils qu'il reconnaît finalement l'impact de la guerre sur les descendants d'Algériens.

- **Monsieur S., père de Sofiane** : « *Moi j'ai pas trop à voir, je trouve que c'est plus les Français qui en font un problème, pour nous c'est pas ça. Des fois je suis même assez étonné par rapport à ce qu'on peut penser, les Algériens ils sont moins vindicatifs que les Français. Alors que c'est eux qui ont subi... ça c'est ce que j'ai remarqué vous voyez. Chez les Algériens y'a pas un truc... chez les Algériens de là-bas je vous parle, y'a pas ce truc « les salauds ils nous ont » voilà... C'est ici, c'est assez bizarre, surtout par rapport aux jeunes qui ont grandi ici. J pense qu'ils sont imprégnés du contexte, vous voyez, c'est ça qui fait sortir peut-être, je sais pas, cette haine. ».*

Ce qui nous intéresse plus particulièrement est comment ces épreuves participent à la construction de l'être parent. Nous sentons qu'il est difficile pour les pères rencontrés de se confronter à ce pan de leur histoire, ce qui se renouvelle lorsqu'il est question du passé colonial de certains pays. Les discours sont plus fragmentés, on voit apparaître à la fois des hésitations, des doutes et des temps de latence intra-récits qui signent bien le poids de ce passé encore aujourd'hui.

Il est assez commun pour les pères de déclarer que l'état français se positionne en tant que victime, et non le peuple colonisé (Algérie). L'analyse latente du discours montre un clivage entre le pays d'origine « intouchable » et la France « vindicative ». Finalement, « l'agresseur » serait en position de victime et cela se retrouverait également chez les descendants, à savoir que la non-reconnaissance de l'évènement a des répercussions sur les générations suivantes. Plus

spécifiquement, nous constatons que le positionnement est majoritairement clivé pour les pères. La projection de la vindicte du côté français permet de garder une image positive et bienveillante du pays d'origine et souligne une nouvelle fois la crypte que représente le pays perdu.

Nous repérons au fur et à mesure de l'analyse des entretiens, que la méfiance des pères vis-à-vis de la société française s'enracine dans les actes de racisme qu'ils ont connus et qui sont devenus ordinaires. Ainsi, dans tous les récits des pères, apparaissent les discriminations raciales subies qu'ils évoquent en lien avec leur couleur de peau. Nous retrouvons même une certaine « résignation » manifeste afin de nier la souffrance que peuvent provoquer ces remarques sur le plan de la constitution narcissique. L'amalgame entre la couleur de peau et la classe sociale est extrêmement présent chez tous les pères. Cela s'observe également chez leurs enfants qui subissent moqueries et insultes racistes aussi bien à l'école qu'au cours d'activités extrascolaires (« *singe* » « *retourne dans ton pays* » « *sale noir* », etc.).

Le racisme étant évoqué à l'unanimité par tous les pères, cela nous interroge donc sur comment ce rejet perçu vient impacter le narcissisme des sujets. Il semblerait que ce ne soit pas le manque de qualification qui conduise à ne pas avoir un poste, mais bien l'origine des sujets. D'un point de vue psychodynamique, nous retrouvons implicitement l'idée d'une « *faute* » rejetée sur l'extérieur. C'est-à-dire que c'est l'origine qui prime et qui conduit au rejet et non pas un manque de compétences. Le racisme renvoie au narcissisme des petites différences, puisque dans le groupe culturel d'origine, il y a du *même*, qui permet une identification au groupe commun. Cela est nettement mis à mal en France, où la différence est accentuée. Ils évoquent aussi la difficulté à combler l'absence du cercle familial élargi. Cette perte est énoncée comme ce qui fait que certains parents « *lâchent prise* » sur l'éducation des enfants et soient d'autant plus démunis. La perte du cadre éducatif est à la fois associée aux conditions de travail des parents qui sont donc moins présents au domicile et aussi à l'absence de relais éducatif, comme c'est le cas dans leur pays, où le groupe élargi participe avec les parents à l'éducation des enfants.

- **Monsieur Y., père de Younes :** « *Et par rapport aux problèmes de religion tout ça, je sais que c'est un peu très difficile, quand je vois comment ça se passe, et le racisme tout ça (...) Mais voilà j'sais pas.... Je sais pas, je pense qu'il y a le respect il y a tout. Moi ma mère elle me dit, si tu fais du mal à personne, personne te ferra d'mal, et voilà, c'est comme ça, j'ai jamais eu de problème. Je suis plus fort qu'eux t'façon, je les mets comme tous les autres, comme c'est mon travail, le reste je garde pour moi, je rentre pas dans les pièges* ».

- **Monsieur T., père de Chris** : « moi j'ai mon histoire et j'trouve que j'ai une belle histoire de vie (...) j'ai été choqué et c'est normal, j'ai été choqué. Mais je me dis est ce qu'on doit se victimiser, non, on doit pas se victimiser... et ça je voudrais pas que mes enfants aient cette notion de victimisation, de dire « parce que je suis noir, c'est pour ça que je n'ai pas ça ».(...) Donc du coup c'est vrai que d'un côté moi je, je y'a malheureusement cette pression que je leur met en disant « fais bien les choses, fais plus que les autres » pour qu'on vous reproche pas, parce que vous êtes noirs. Et ça s'est très compliqué. Moi j'ai jamais voulu parler de racisme avec eux, mais on a été contraint ».

C'est d'ailleurs le manque de reconnaissance en France et les nombreuses discriminations subies qui incrémentent leur désir de retourner vivre dans leur pays d'origine. Nous constatons que l'**expectative d'un retour au pays** est présente chez quatre des pères (**Issan, Younes, Ismaël, Ousmane**) tandis que pour d'autres, à savoir les pères de **Sofiane, Chahab et Chris**, leur réussite et leur intégration les ancrent davantage en France. Nous pouvons interroger ici ce qu'il en est du positionnement des enfants pour lesquels les pères souhaitent toujours rentrer au pays. Cela réactualise à mon sens l'entre-deux vécu par ceux-ci, chez les descendants.

- **Monsieur B., père d'Issan** : (? retour) « Ah oui ! (S'exclame) (ton sérieux) oui, oui, oui... Bon Issan pour le moment c'est un petit frein, mais sinon oui, l'espoir de rentrer oui oui. » ; « C'est mon rêve s'il veut me suivre un beau jour il me suivra. T'façon je ferai tout pour qu'il réussira même là-bas. S'il a bien sûr, le diplôme qu'il faut ».
- **Monsieur I., père d'Ismaël** : « Bien sûr !!! (...) non, mais voilà le but c'est plus quand même de vivre là-bas. Moi j'lui dis, vas-y tu fais tes plans et après tu vas rentrer pour la vie là-bas (Maroc), faire l'avenir là-bas. Les français y'a beaucoup qui vont faire la vie là-bas. J'ai vu ils ont acheté une maison à côté de la Côte, là, c'est moins cher et ça. En plus là-bas y'a pas les impôts, rien (rigole). Après quand il va grandir c'est lui qui va choisir ».
- **Monsieur Y., père de Younes** : « Là-bas ... ? OH (ton fort), si j'avais les moyens, en plein confort, le confort qu'il faut tout ça pour les enfants, à l'école tout ça OUI, on peut avec les accords des enfants et l'accord de ma femme, on peut oui, mais je peux pas décider comme ça. Mais moi oui, je veux bien essayer. Après on est pas loin, si on veut on peut y aller. Maintenant les choses qui se passent là-bas c'est pareil qu'ici. Tout le monde change et voilà, ici c'est bien aussi pour moi ».

Nous voyons donc que les différences culturelles sont intégrées comme des ruptures franches qui majorent la scission entre les deux pays et jouent pour beaucoup dans l'investissement et les attentes des pères vis-à-vis de leurs fils. Plus spécifiquement, ces attentes se cristallisent autour de la scolarité. C'est au travers d'associations assez transparentes entre leur passé et leur vie actuelle qu'émerge l'attente de la réussite des descendants, avec implicitement le souhait

qu'ils fassent « *mieux* » qu'eux, mais sans supports réels dans la transmission, puisque comme nous l'avons vu, l'histoire paternelle est barrée.

Chez les descendants, nous pouvons de fait interroger comment se fait l'appropriation de l'histoire paternelle, notamment lorsqu'il y a un refus de transmettre. Nous constatons particulièrement chez **Sofiane, Ousmane et Issan**, une forte quête affiliative au pays d'origine des parents qui apparaît en lien avec le refus manifeste des pères à raconter plus d'éléments de leur vie.

I.2. Analyse de contenu des entretiens

I.2.1 Marques Traumatiques

- **Récits inhibés et à distance :**

Les marques traumatiques renvoient aux procédés d'élaboration du discours de la série A : *Rigidité* que nous retrouverons comme attendu chez une grande majorité des participants. Il s'agit des procédés **A1- Référence à la réalité externe** (A1-1 : Description avec attachement aux détails avec ou sans justification de l'interprétation A1-2 : Précisions : temporelle – spatiale – chiffrée) conjoint à des procédés de la série C : *évitement du conflit*, notamment en CI : **Inhibition** (CI-1 : Tendance générale à la restriction (temps de latence long et/ou silences importants intra-récits, nécessité de poser des questions, tendance refus, refus) CI-2 : Motifs des conflits non précisés, banalisation, anonymat).

Les entretiens des pères la cohorte adolescente sont tous **inhibés et à distance** à l'exception du père de Chris. **En ce qui concerne ces derniers** la fluidité des récits se conjugue avec des procédés du registre de l'évitement du conflit.

- *Description avec attachement aux détails*

Nous retrouvons chez cinq participants, à l'exception de Monsieur B., père D'Issan et de Monsieur Ch., père de Chahab, la description avec attachement aux détails ce qui correspond à l'investissement et à l'appui sur la réalité externe. Il y a tout de même quelques fluctuations en ce qui concerne l'attachement aux détails.

Ainsi, la réalité externe est investie au détriment du vécu interne et contribue par ailleurs à l'évitement du conflit, constat que nous pouvons établir chez tous les pères, toutes cohortes confondues. Les entretiens sont donc relativement défendus, comme en attestent les nombreuses banalisations ou encore la mise à distance de toute la dimension affective

notamment lorsqu'il s'agit d'aborder leur histoire personnelle. La distance que beaucoup instaurent vis-à-vis de leur vécu montre la difficulté à lier les affects et les représentations. Les procédés d'évitement du conflit et d'investissement de la réalité externe vont dans le sens de l'impossibilité d'élaborer leur expérience compte tenu de la blessure qu'elle contient. Les pères se barricadent derrière le fait d'avoir réussi, ce qui souligne la non-élaboration du noyau dépressif de ces derniers. Malgré que les pères se montrent relativement sur la défensive et peinent à évoquer directement des affects plus douloureux, nous pensons qu'il y a, à la fois, une certaine pudeur et un mouvement de déni concernant l'expérience douloureuse. Il y est donc question de la perte du cadre familial et de la souffrance que cela a pu produire.

Cette part dysphorique est perceptible par le barrage concernant le passé, et apparaît banalisée par Monsieur I., père d'Ismaël et sous forme de dénégation chez Monsieur S., père de Sofiane.

- **Monsieur I.**, : « *J'ai arrivé ici, j'ai travaillé, j'ai cherché travail, du travail. J'ai trouvé du travail et après, j'ai marié avec ma femme. C'est tout, après la vie ça continue* ».
- **Monsieur S.**, « *Non, mais j'ai pas ... j'ai pas eu de traumatisme, c'est une expérience voilà c'est tout* » dit, par exemple, le père de Sofiane, avant d'associer « *Comme je vous disais ça m'a permis de voir, de comprendre comment... vous savez nous on vient d'une région assez fermée, assez particulière, la Kabylie donc euh même je pense au niveau, on pense pas, on pense différemment (...)*J'sais que mon fils il posait beaucoup de questions par rapport à cette époque-là, par rapport à mon père, etc. » ; « *On a pas l'impression de vivre une histoire ... à un âge comme ma part c'est vrai que j'en ai souffert, et j'ai pas vécu avec mes parents pleinement vous voyez dans ce contexte* ».

○ *Descriptions longues*

En ce qui concerne les descriptions longues, celles-ci apparaissent souvent sans lien direct avec la thématique abordée. Cela se retrouve davantage chez Monsieur T, (père de Chris), Monsieur Y. (père de Younes), où malgré la fluidité du récit, les descriptions restent au demeurant plutôt factuelles.

De fait, chez **Monsieur T.** le discours, fluide dans les associations, demeure dense et chargé de détails où nous avons le sentiment que les défenses d'intellectualisation permettent de tenir à distance de nombreux affects. Il y a donc des allers-retours entre désirs et défense et des annulations qui donnent au discours une allure plus rigide. En revanche, vis-à-vis du fil associatif, nous ne pouvons nier que Monsieur a de bonnes capacités de liaison comme en témoignent les associations plus directes par rapport à des évènements personnels ou dans la relation avec son fils Chris.

La structure générale de l'entretien est construite par de longs passages sous forme de monologue, où nous sentons la nécessité de parler de certains éléments et de surcroît du décès de son père. Lorsque ces thématiques sont abordées, nous constatons le poids des souvenirs qui conduit presque systématiquement à une désorganisation du discours. Il y a une dimension plus plaquée qui transparait, car les différents aspects évoqués sont peu liés aux affects et restent relativement banalisés. Il est au demeurant très complexe pour Monsieur de reconnaître la souffrance vécue comme en atteste le discours hésitant où il ne termine pas ses phrases et minimise les faits. Cela s'observe par exemple lorsque nous évoquons le refus de son père à ce que Monsieur se rende en France :

- (qu'est-ce qu'il disait à ce propos ?) : « À l'époque j'étais ... même si j'suis, je parais calme de prime abord, euh je passais par des moments où j'étais un peu une tête brûlée, voilà, c'est une période où je fumais, et ... dans la conception de mon père, quelqu'un qui fume c'est forcément quelqu'un qui se drogue (?) Des cigarettes [rire] c'est vrai que ça pourrait être autre chose, mais j'fumais des cigarettes, j'ai commencé à fumer j' pense en classe de première, tardivement, donc euh... sachant que j'ai redoublé ma premi' euh ma troisième et ma seconde parce que c'était une période un peu compliquée dans les relations avec ma belle-mère, et euh... donc pour mon père le fait de fumer, même si j'avais mon inscription pour l'université tout ça, pour lui c'était pas une option à l'époque. Donc euh voilà, donc j'suis parti au Togo, pendant 6 ans, donc euh j'ai fait mes études et puis j'ai travaillé pendant deux ans et puis après j'ai rencontré mon épouse au Togo, et donc après j'suis en France depuis 98 en fait. Voilà ».

- **Incohérence du discours :**

- *Fragmentation du discours*

Une autre marque traumatique attendue était **l'incohérence du discours**, particulièrement révélatrice de la résurgence de l'évènement traumatique. L'incohérence peut être analysée par la **fragmentation du discours** de certains participants, comme **Monsieur I, Monsieur, T., Monsieur B.**

Chez **Monsieur I.** lorsque nous tentons de l'interroger sur ses liens familiaux, il aborde le décès de son propre père, conduisant à ce que le discours soit entrecoupé de longs silences. Les nombreux arrêts dans le discours comme la présence de soupirs et de silences soulignent bien la dimension dysphorique associée au souvenir de son propre père. Le discours est, tout au long de l'entretien, assez factuel hormis à ce passage, où c'est avec tristesse qu'est évoqué ce lien père-fils.

- « Par rapport à mon père ? Mon père il est plus, il est dicidé (décédé) y'a pas longtemps... Vous savez là-bas au Maroc c'est (Soupir). Mon père est... (Silence) je veux dire quoi...(silence)».

Nous le retrouvons également chez **Monsieur B., père d'Issan**, en ce qui concerne le lien à sa mère :

- « *Silence, soupirs) Euh... moi c'est un petit peu compliqué... c'est que après le décès de ma mère j'ai perdu un petit peu mes repères... et parce qu'elle était tout pour moi. Après il y a eu des conflits entre mon père et moi (silence) surtout qu'il voulait se remarier tout ça... (Silence).... Comme j'étais l'aîné et voilà. Après j'ai connu une Française en Tunisie et ça s'est passé comme ça* ».

Chez le père de **Chris**, les hésitations et les temps de latence intra-récit permettent finalement d'aborder la complexité de son arrivée en France qui était, dans un premier temps, banalisée.

Les éléments du discours sont les suivants :

- « *Je suis parti après, je me rappelle plus la période, mais à l'âge de 4 ou 5 ans je suis rentré au Togo, d'où est originaire ma mère, au décès de mon grand-père, ma mère est rentrée et donc c'est après qu'il y a eu le divorce. Et donc pendant deux, trois ans, non, deux ans à peu près, entre cinq et sept ans, je suis resté chez le cousin de mon père au Bénin, après j'suis revenu chez mon père en Mauritanie (...) jusqu'à mes 20 ans* ».

Monsieur semble chercher des repères chronologiques pour structurer son récit, mais la charge affective latente transparaît tout de même, comme en attestent les hésitations et remâchages. Ainsi, chaque départ d'un pays, que ce soit le Bénin, la Mauritanie ou le Togo est impulsé par un évènement douloureux : décès, divorce, séparation avec ses propres parents.

Ces mêmes faits sont par ailleurs tous mis sur le même plan, ce qui renforce la confusion du discours, où malgré une tentative de maîtrise des affects, par des précisions temporelles, celle-ci est vaine. Ces éléments montrent bien que sur le plan latent son parcours est tout sauf « *standard* » (sic.) et dans ces différents moments de vie il est souvent question de rupture et de perte.

Cette dimension apparaît en raison du traumatisme latent lié au décès de son père, et notamment parce que sa migration en France s'est faite contre la volonté paternelle, comme nous l'avons vu précédemment. Nous repérons dans l'histoire de Monsieur de nombreuses ruptures et des pertes, qui ne sont pas évoquées comme telles par Monsieur. Ainsi, le déni lui permet de ne pas s'y confronter, allant jusqu'à ne rien dire de son histoire à ses enfants.

- *Désorganisation & altération du discours*

Celle-ci s'observe à moindre mesure et ne nous permet pas de repérer de **désorganisation des repères identitaires et objectaux**, hormis plus ponctuellement chez **Monsieur Y., père de Younes** :

- « *Mais là il commence à sortir de sa coquille, c'était une époque un peu, sa sœur était avec ma femme à la douche, et je lui ai dit, maintenant il est grand, faut prendre sa douche tout seul mais sinon... Déjà au début je commençais à vérifier, bon c'est toujours ma princesse, mais maintenant elle peut faire les choses toute seule* ».

Dans cette continuité, nous avons pu relever **une altération du discours**²⁵ qui varie entre des moments plus ponctuels de désorganisation pouvant être plus réguliers chez le père d'Ismaël et Younes.

Nous constatons que l'incohérence du discours se produit presque systématiquement lorsque sont abordés des événements renvoyant à la perte (le parcours migratoire, l'éloignement avec la famille et le groupe contenant, etc.).

Concernant **l'incohérence du discours**, nous nous sommes interrogées sur la maîtrise encore lacunaire du français pour certains pères, notamment pour Monsieur I., père d'Ismaël, ce qui conduit par ailleurs l'épouse de Monsieur I. à venir assister à l'entretien de recherche. Il s'exprime par phrases très courtes, ce qui sur le plan contre-transférentiel, rend l'entretien compliqué à mener. Les échanges sont assez pesants comme s'ils portaient des mouvements plus dysphoriques qui ne pouvaient s'exprimer par le langage.

L'apprentissage de la langue est une porte d'acculturation qui ici n'est pas investie, mais qui, à mon sens, accroît l'effacement de ces pères vis-à-vis de la société française. La langue permet à la fois l'identification à un autre objet et l'affiliation à une communauté excluant alors ceux qui ne la comprennent pas. Et inversement, elle semble accroître l'effacement de ces pères vis-à-vis de la société française. Le langage peut se penser comme objet externe venant traduire les signifiants internes du sujet. Nous retrouvons dans les difficultés à parler la langue française, un écho à l'investissement narcissique et intime de sa langue maternelle. Ainsi, le refus inconscient de maîtrise de la langue française peut être associé à une sur-affirmation de sa langue d'origine, signifiant d'un passé migratoire et d'un ailleurs fortement ancrés dans leur histoire. Cela va également dans le sens de l'impossibilité d'investir définitivement la France, et d'une inscription ici à *demi-mot*, où sa langue d'origine maintient donc le lien à son pays.

I.3. Mécanismes de défense

À ce titre le repérage des mécanismes de défense renvoyant à la résilience nous a semblé tout à fait concluant à l'exception du repérage de l'humour. Il y a même peu d'utilisation de cette

²⁵ (E4-1 : Troubles de la syntaxe – Craquées verbales ; E4-2 : Indétermination, flou du discours ; E4-3 : Associations courtes)

défense, sauf chez **les pères de Sofiane et de Younes**. Les pères sont peu portés par des défenses comme l'intellectualisation, hormis chez le père de Chris, dont le niveau socio-économique et culturel apparaît comme plus élevé que chez les autres participants. Nous reprendrons cela pour la cohorte latence, car ce constat les concerne majoritairement.

Nous confirmons cependant le recours au **clivage et au déni** qui agissent comme ressources intrapsychiques susceptibles de favoriser la résilience chaque fois que le sujet est confronté à un trop plein d'excitations source de déplaisir intense. À ce titre, ils constituent un facteur de protection important pour le Moi.

Nous retrouvons chez tous les pères toutes cohortes confondues **des mouvements de clivage entre bon/mauvais objet, bien que chez les pères d'Ismaël, Younes, Chris, Sofiane et Chahab** cette défense apparaisse comme adaptative et non structurelle puisqu'elle opère avec d'autres défenses plus souples qui vont dans le sens de la résilience.

Le clivage adaptatif s'observe, par exemple, chez le père de Chris. Nous voyons de façon récurrente des défenses par l'intellectualisation qui viennent contrebalancer celui-ci, conjugué avec l'appui sur la réalité externe. Le mouvement clivant émerge davantage au regard de l'histoire française et le rapport implicite de « domination » sur les étrangers. En situant cela à l'extérieur, c'est-à-dire en pensant que la souffrance vient du refus de la France de transmettre l'histoire telle qu'elle a été, il y a de nouveau un positionnement plus passif au sens où la faute est ailleurs.

Cela nous donne l'impression d'une transmission assez rigide et mécanique, où nous sentons qu'il se positionne comme quelqu'un qui choisit ce qu'il raconte « *je vais leur transmettre* », et qui écarte tous les flux inconscients de la circulation de l'histoire paternelle. Pour colmater cette crainte, la solution avancée est qu'il faut bien faire les choses, ce qui pour lui, justifie la pression autour de la réussite de ses enfants :

- « *y'a malheureusement cette pression que je leur mets en disant « fais bien les choses et plus que les autres* » dit le père de Chris.

Lorsqu'on s'y intéresse de plus près, nous voyons le souhait premier de ne pas évoquer la « condition » des enfants d'immigrés, mais que cela lui a été imposé en raison des actes de racisme dont son fils a été l'objet. C'est en quelque sorte une pression à laquelle il se dit « *contraint* », mais qui n'empêche pas, par de nombreuses références culturelles que la question principale soit soulevée, et concerne celle des origines.

En revanche il est plus ancré psychopathologiquement chez les pères **d'Ousmane et d'Issan**, de la cohorte d'adolescents. En ce qui les concerne, ce clivage n'agit pas simplement comme garant anti-effondrement, mais au contraire il participe à une défense de l'ordre des aménagements limites. En effet, Monsieur Ou., ne supporte pas que sa paternité soit mise en doute. Il serait son père biologique et a refusé les tests disant « *pour moi c'est mon fils* ». Nous sentons toutefois la fragilité latente de ce père, et qui pourrait être liée aux secrets qu'il porte. Dans tous les cas, il met une franche distance lorsque des questions plus personnelles sont abordées et met systématiquement en avant l'importance que représente le succès et la réussite pour lui, mais aussi la famille restée au pays. Cette attitude hyper-adaptative laisse toutefois apparaître de fortes attentes à l'égard de son fils et, dans un positionnement omnipotent, il donne l'impression de mandater son fils de réussir pour deux.

De fait, lors de l'entretien il est centré sur ses attentes concernant l'autonomie de son fils dont les « *troubles de comportement* » l'empêcheraient de réussir scolairement. D'après ses dires, il ne profite pas de sa chance en France, « *comme si il était ailleurs, mais où ?* ». Il évoque répéter souvent à Ousmane « *tu es français, ta place est en France* » tachant ainsi de l'ancrer dans ce pays qu'il a lui-même choisi pour avoir de meilleures conditions de vie. Monsieur dira « *si on est pas né en France nos enfants sont d'ici, dans le pays ils disent qu'être en France c'est la réussite* » marquant le poids de l'idéalisation de ce pays devenu celui des enfants. Les retours au pays se font sans Ousmane, mais ont pour but de montrer qu'ils ont effectivement bien réussi ici.

En ce qui concerne **le déni**, cette défense est très présente chez tous les pères de la cohorte (bien que moindre chez le père d'**Ismaël** (adolescent)). Le traitement de la perte et les affects dépressifs associés sont déniés et pointent des fragilités narcissiques liées à la non-élaboration de la perte.

II. Les pères d'enfants latents

Les Dyades (7) : Monsieur C. père de Cristiano, Monsieur A. père d'Abel, Monsieur N. père de Nahil, Monsieur J. père de James, Monsieur D. père de Dan, Monsieur W. père de Alain-Wilson et Monsieur E. père d'Elyas.

II. 1. Analyse thématique

II.1.1 Choix migratoire et motifs précédant la migration

En ce qui concerne les pères de la cohorte enfants de la latence nous faisons le même constat que celui du groupe adolescent. Effectivement, si la migration est évoquée comme un choix pour tous les pères, elle n'en demeure pas moins abordée avec une certaine ambivalence. En revanche, nous pouvons distinguer deux groupes. Pour une partie la décision de migrer a été impulsée par leur propre famille dans l'optique qu'ils puissent poursuivre leurs études en France. Il s'agit des pères de **Alain-Wilson, Elyas et Nahil**. Alors que pour le reste des participants, à savoir les pères de **James, Dan, Abel et Cristiano** la migration était motivée par l'idée d'une amélioration économique.

- **Monsieur W., père d'Alain-Wilson :** *« ils [les parents] ont décidé, par rapport au niveau scolaire qu'on avait, de nous parachuter vers la France »*
- **Monsieur C., père de Cristiano :** *« j'avais 18 ans, j'avais des problèmes au Portugal et tout, avec la police et tout ça, j'suis venu ici comme ma mère elle habitait là. Elle était déjà là et c'est elle qui m'a ramené ».*
- **Monsieur A., Père d'Abel :** *« Donc pendant cette guerre, moi j'attendais, comme je travaillais à la Mairie, j'avais des choses quand même, des taxis, j'ai vendu, pour pouvoir payer un billet et venir ici ».*

Si elle est évoquée comme une décision personnelle par le père d'Abel, ce dernier a quitté la Côte d'Ivoire avant le début de la guerre civile. Au vu de ses conditions d'arrivée en France, de sa demande de droit d'asile déboutée et de la complexité à obtenir ses papiers, Monsieur atténue au fur et à mesure l'idée d'un choix et finit par parler de « survie » face à la maltraitance qu'il encourait s'il ne quittait pas le pays. N'ayant pas vécu de persécutions directes en Côte d'Ivoire, c'est toutefois l'arrivée en France, comme chez une majorité des pères rencontrés, qui vient le fragiliser psychologiquement et narcissiquement.

Indépendamment des motifs précédant la migration, nous retrouvons dans tous les entretiens les difficultés qu'ils rencontrent à leur arrivée ici : en passant par les problèmes de logement, à

l'obtention de papiers pour certains, jusqu'au racisme ambiant. Nous constatons de fait la nostalgie à l'égard du pays quitté. Chez les pères **d'Abel, Cristiano, James, Dan**, nous voyons le poids de la solitude, à la fois liée à la perte de leur environnement de référence et à l'exclusion du groupe d'accueil. Le parcours de nombreux pères met en lumière le vécu d'un déclassement social, inattendu, compte tenu de l'idéalisation du pays d'accueil. En effet, pour certains, les parents étaient d'un milieu plutôt favorisé et la question de l'acquisition des « papiers » ne se pose pas pour l'ensemble des participants.

- **Monsieur D., père de Dan :** *« On a été comment... dé...déraciné d'une certaine manière ».*
- **Monsieur C., père de Cristiano :** *« J'suis venu ici pour travailler, je voulais pas rester longtemps... je voulais rester un peu près 3 ou 4 ans et repartir pour faire ma vie là-bas, au Portugal » « ça se passait pas très bien... parce que moi je pleurais tous les jours (...) c'était un peu dur... c'était dur » (...) « Quand on revient ici... je pleure... moi des fois je pleure... même ma femme me dit : « mais pourquoi tu pleures ? » Et parce que ... on a y aller dans la misère, parce qu'ici moi j'appelle une misère... Paris pour moi c'est la misère ».*
- **Monsieur J., père de James :** *« j'avais des tickets, comment ils appellent ça... des tickets pour les hôtels. Mais les hôtels... c'était à Marcadet, c'était quelque chose... vous arrivez, vous voyez, l'assistante sociale elle remplissait pour 3 ou 4 nuits, j'arrivais, vous rentrez dans l'hôtel, du sperme, du sang, sur le drap hein... pas sur le matelas hein, même pas changé, rien ! Les cafards... Et puis j'allais au secours, je sais pas si c'était le secours catholique, et on m'donnait des langues de chats, aujourd'hui je peux plus bouffer de langues de chat, je déteste ça. J'ai bouffé ça pendant des mois et des mois, donc langue de chat, plus raviolis... on pouvait pas se laver, y'avait pas de douches donc y'avait des... des... petits lavabos dans le couloir, on faisait la petite toilette et avec ça j'allais toujours en stage, en formation. C'est des coins sombres... ça pue la misère (...)».*
- **Monsieur A., père d'Abel :** *« J'habitais chez des amis... mais ici c'est un autre monde... quand il partait en Côte d'Ivoire, c'est moi qui le recevais. (...) je le mettais à l'aise ! Mais quand je suis arrivé ici... ah... j'ai vu qu'il habitait à Stalingrad...et après trois mois il m'a dit « il faut que tu partes ». Je me suis retrouvé dehors... tout ce que je gagnais je l'envoyai à ma famille (...) Je suis resté comme ça dans les vieux hôtels, j'ai vivoté comme ça... j'ai rencontré ma femme, elle m'a secourue, je suis restée avec elle, pendant 9 ans sans papiers ».*

Tandis que pour les pères de **Alain-Wilson, Nahil et Elyas** leur arrivée avec un visa étudiant leur permet un parcours moins complexe, bien que celui-ci n'évite pas les répercussions psychiques du déracinement. Rappelons par ailleurs que pour **Elyas**, son père est arrivé relativement jeune et n'a donc pas choisi à proprement parler sa migration. Il aura *in fine* passé plus de temps ici qu'au Maroc.

- **Monsieur E., père d'Elyas :** « *Et là où y'a eu un espèce de traumatisme un peu, familial en fait, vous allez comprendre pourquoi, c'est quand, c'est quand en fait la maîtresse a sonné un peu l'alarme en disant : « attention votre fils, franchement il comprend rien faut l'aider quoi ». C'est dommage... ça devrait être tout le contraire, ça pourrait être super bénéfique de donner des outils sur le plan linguistique ou capacité à apprendre de nouvelles langues (...)* »

- **Monsieur W., père d'Alain Wilson :** « *J'ai pas eu à souffrir de ma transition quand je suis arrivé ici par rapport au niveau scolaire que j'avais en terminale qui était plutôt excellent (...) l'approche par rapport aux différentes choses qu'il y a aussi les épreuves hein (...) il a fallu que je dorme, une nuit entière sous la neige, pour ne pas dépasser le délai de renouvellement de ma carte de séjour, sinon après vous perdiez ... il fallait tout recommencer. Voilà donc voilà c'était terrible quand on a connu ça* ».

- **Monsieur N., père de Nahil :** « *Au début c'était un peu... un peu... un peu... surtout les premières mois, surtout les premiers mois, c'était un peu dur. Mais heureusement j'avais mes oncles, qui sont en Belgique et de temps en temps je partais les voir. Donc c'était un peu plus... mais ça va... En fait comme après y'avait, malheureusement enfin, malheureusement ou heureusement, les Marocains on est entre nous, dans la résidence, donc on faisait vraiment l'ambiance donc on était pas seuls* ».

Nos résultats montrent que les pères venus pour étudier se disent bien intégrés en France, malgré un chemin toujours semé d'embûches et qui n'efface pas la rupture au regard des modèles familiaux et du contenant culturel. De fait, si les pères s'accrochent aux études et à la qualité de l'enseignement en France, cela n'estompe pas pour autant les difficultés rencontrées en termes d'intégration, mais aussi de soutien du groupe de pairs qui apparaît comme trop *différent* de celui qu'ils avaient à l'origine.

Monsieur A., père d'Abel : « *Ici j'ai regretté, c'est que on arrive et c'est chacun pour soi, y'a pas d'aide... Je me suis débrouillé jusqu'à avoir quelqu'un chez qui dormir !* ».

Monsieur D., père de Dan : « *on, ça restait vraiment familial si vous voulez. Et donc tout le monde se connaissait et on était vraiment soudé. Pareil les voisins, les voisines on s'entraidaient, donc voilà, oui... c'est quelque chose qui me manque comparé à ici oui, où là c'est plus grand, c'est plus on est perdu dans le flot d'humain* ».

Monsieur J., père de James : « *Déjà nous quand on arrive ici ... déjà pour arriver c'est compliqué, ici c'est très compliqué, quand vous arrivez c'est... (soupire) c'est compliqué (...) quand vous arrivez ici, vous arrivez vous êtes déjà mûrs. C'est-à-dire que vous avez déjà été fabriqué là-bas, fait là-bas et vous devez réapprendre de nouvelles choses. C'est terrible, tout est différent* ».

II.1.2 Les ruptures entre les modèles d'ici et d'ailleurs

Le modèle éducatif

Il y a tout d'abord une rupture franche avec le modèle d'autorité qui a été introjecté par les pères dans leur pays, à l'exception de **Monsieur D., père de Dan ; Monsieur C., père de Cristiano et Monsieur N., père de Nahil**. Chez tous les autres, et notamment le père de James, ils conservent le modèle éducatif.

- **Monsieur J.** : *« C'est le système, ils sont pourris-gâtés d'une et de deux, les parents n'ont pas assez de pouvoir. Y'a beaucoup d'interdits « fais pas ci, fais pas ça », mais ils ont, n'ont pas de droits, ils ont un devoir : le parent. Alors qu'il l'a fait grandir, l'enfant il a plus de droits que le papa ou la mère. On n'a même plus le droit de mettre une claque à son fils. Ma mère elle me mettait des volées, et heureusement, en Côte d'Ivoire ça n'a rien à voir... non ça n'a rien à voir. Et heureusement, Madame, je vous assure, chez nous en Côte d'Ivoire, en tout cas à Abidjan, c'est vrai y'a la délinquance, comme ici, mais c'est pas pire qu'ici ».*

Monsieur A., n'évoque pas directement cela lors de l'entretien, mais en présence de Madame ils confient tous deux que jusqu'à l'an dernier, ses comportements étaient sanctionnés par des punitions corporelles. Nous retrouvons dans l'entretien l'écho à ce cadre éducatif :

- *« Je me souviens c'était sur une conjugaison que je me suis trompé, il m'a dit « tends les mains » et il a failli me taper ici (me montre) et la chicotte ça a pris la peau en même temps. Ici, non, ici y'a pas ça. C'est pour ça je leur dis « vous avez toutes les chances ici », il faut en profiter, il faut travailler, il faut être sage. Et même mes enfants je leur dis, je leur inculque ce que moi mes parents m'ont véhiculé : le respect de la personne ».*

Chez tous deux, nous voyons que la dimension d'autorité reste associée au respect des aînés et donc de la figure paternelle. Cette perte de contenant viendrait, à mon sens, les « désautoriser » (Eiguer, 2004). Il y a une incompréhension qui résulte du décalage majeur entre des éléments culturels qu'eux ont introjectés, à savoir le respect des aînés sous peine de rétorsion associé à des conditions de vie plus difficiles dans le pays d'origine et le fait que leurs enfants, eux, aient toutes les chances de réussir ici. Nous pensons qu'ils se sentent désautorises, car ils se sentent *obligés* de laisser le modèle qui pour eux était structurant. Ils ne peuvent répondre à cette injonction puisqu'ils n'ont pas pu trouver des alternatives par eux-mêmes, c'est-à-dire en faisant un travail de traduction et de réélaboration. Nous reprendrons ce point dans la discussion.

Les discriminations

Cela nous amène à l'amer **constat**, comme pour les pères des adolescents, des fortes discriminations que subissent ces pères. Dans leurs associations la couleur de peau renvoie aux capacités qu'ils ont ou non pour effectuer tel ou tel travail et indépendamment des diplômes avec

l'idée que certaines professions leur sont refusées. Ces éléments vont dans le sens d'une assignation identitaire qui détermine le sujet en fonction d'une catégorie ethno-raciale ou encore de sa religion, comme nous le verrons. Ces pères sont confrontés à un rejet du narcissisme des petites différences, ce qui, non sans lien, participe à leur souhait de rentrer vivre dans leur pays d'origine. Cette exclusion par l'autre, et, à mon sens, les traces de l'esclavagisme et de la hiérarchisation de « races » contribue à la blessure identitaire de ces pères qui se sentent de leur arrivée à aujourd'hui, étrangers dans ce pays.

- **Monsieur W., père d'Alain-Wilson :** *« C'est plus tard par rapport au marché du travail, que les choses commencent à se mettre en place et que vous ressentez par exemple qu'il y a certaines professions que on savait qu'on pourrait pas avoir droit. Par exemple si vous essayez de savoir la proportion de notaires noirs en France, je crois qu'il doit y en avoir que deux ou trois. Pourquoi est-ce que je vous dis ça, parce que j'ai un neveu qui est notaire et c'est là qu'on a fini par comprendre. Voilà, on s'est rendu compte que l'état français pouvait bien protéger, avait des chasses gardées. »*

- **Monsieur N., père de Nahil :** *« « ils ont pris... comment on appelle ça... enfin, ils nous ont pas pris nous, je pense que c'était aussi parce qu'on était des étrangers ».*

- **Monsieur J., père de James :** *« J'ai l'impression de remplir un puits, un puits sans fond avec un seau percé. J'ai l'impression qu'il faut toujours que j'en fasse plus. C'est comme, on vous accuse de quelque chose, vous êtes obligé ; en fait les gens n'apportent pas de preuves de votre culpabilité, mais vous devez apporter des preuves de votre innocence. C'est compliqué... je sais pas si vous suivez, le dossier est vide, on m'accuse de quelque chose, mais le dossier est vide. Il apporte pas de preuves de ma culpabilité, mais moi je dois apporter des preuves de mon innocence. Je fais comment ? Je suis dans un dilemme, c'est compliqué, vous n'avez pas idée... même quand je conduis, une fois un Monsieur a dit « ah, ils laissent conduire les noirs maintenant », qu'est-ce que je fais ? Je lui casse la gueule et je perds mon taf ou je ferme ma gueule ? J'ai fermé ma gueule. On me dit systématiquement faut aller porter plainte, mais pour quoi faire ? Après, après, après qu'est-ce qu'on va dire ? « Oui, vous savez, c'était un marginal, il a des problèmes ». Ça n'ira nulle part, c'est tout, ça n'ira nulle part. Je suis fatigué, ça fait 20 ans, 21 ans que je vois ça... non, depuis 99, ça fait 19 ans, bientôt 20 ans en janvier ».*

La religion

Ces discriminations en plus d'être souvent associées à leur couleur de peau impliquent également la pratique religieuse, notamment lorsqu'il s'agit de la religion musulmane. Ils regrettent que l'enseignement religieux tel qu'il est pratiqué ici ne corresponde pas tout à fait à celui qu'ils ont eu plus jeunes. Finalement, les pères semblent désabusés face à l'effacement des valeurs religieuses.

La pratique religieuse qui était structurante et portée par le groupe social et familial dans le pays d'origine n'est pas possible ici, ce qui conduit à une adaptation des coutumes vers une pratique intra-familiale. Pour les pères qui sont musulmans (**Abel, Nahil, Elyas, Dan**) nous voyons bien l'insistance autour du texte sacré d'origine et les nombreux amalgames concernant la religion musulmane qu'ils évoquent. Il est aussi question de faire attention à ce qui est dit, enseigné et cela va jusqu'à mesurer la pratique religieuse en tant que telle. Ainsi, beaucoup des pères racontent les confusions faites à l'égard de l'Islam et préfèrent prendre en main eux-mêmes l'enseignement religieux, plutôt que de confier leurs enfants à des institutions religieuses. Amalgame qui, comme la discrimination subie, reste une blessure, car leur religion est un pilier chez eux qui leur permettait de perpétuer les valeurs de génération en génération. Ce sont donc de nouvelles stratégies qui sont mises en place pour maintenir la transmission de la religion et de concilier celle-ci avec la laïcité.

- **Père de Dan :** « *Et ce que je ne trouve ... moi je l'ai appris donc très tôt, mes enfants très tard, et là, là on l'a inscrit, mais ce sera qu'une année, parce que je me dis que, je me retrouve pas dans ce qu'ils apprennent. (...) Et donc moi ce que j'ai peur c'est qu'ils perdent la culture que moi j'ai Que moi j'ai eu. Parce que s'ils ne lisent pas de la même manière que c'que m'a montré mon grand-père, que mon père a li, que ma mère, que j'av'... que eux ils ont appris à Maurice, moi à la Réunion, mais je lis de la même manière... pardon... je lis de la même manière qu'eux, et rien que ça, ça me toucherait qu'ils lisent pas de la même manière que moi... donc voilà. C'est cette perte de culture là que voilà. J'ai peur qu'ils ne l'aient pas* ».
- **Père d'Abel :** « *Mais aussi avec le climat... Les gens font... c'est, c'est, c'est des amalgames. Pour moi, est-ce que ces gens sont des musulmans ? ceux qui tuent là ? Dieu il n'a jamais dit ça dans le Coran. Et vous voyez le front national ils vont pas chercher à comprendre, mais en tout cas, un vrai musulman, Dieu n'a jamais dit de tuer, de faire des bombes comme ça, il n'a jamais dit ça (...) Aujourd'hui c'est vendredi là, nous on prie dans le 18^{ème}, avant, puisque c'est au foyer, vous voyez les résidences qui sont les foyers, où y'a beaucoup d'Africains ? c'est pas la mosquée, mais dans le 18^{ème} y'a un foyer, et là-bas, y'a pas assez de place, donc le vendredi pour la prière on est sur la route. Et puis Madame Le Pen elle a dit de plus prier sur la route, donc actuellement on prie dans les étages, au fur et à mesure, dans les chambres des gens* ».

Les croyances

Au-delà de la religion, une place importante est faite aux croyances telles que les esprits ou les Djinnns, chez les pères de **Alain-Wilson, Abel et Dan**.

- **Monsieur D., père de Dan :** « *Je sais que ma grand-mère va, enfin ma mère plutôt, va, va lui en parler... elle lui a déjà parlé ou alors ma grand-mère, ma mère plutôt, quand mon père est décédé, je sais qu'à un moment donné Dan avait rêvé de son grand-père, donc de mon père et qu'il l'a raconté à ma mère, qu'il lui a dit, 'oui tu sais c'est parce*

qu'il vient rendre visite et tout » » (...) « on nous disait, quand on jouait : y'a les esprits, il faut que tu sois rentré avec le coucher du soleil parce que les esprits commencent à sortir, c'était cru, y'avait pas de tabou, doc nous on rentrait (...) je me souviens aussi, une de mes tantes m'avait giflée, j'avais quoi... 38 ans... parce que j'étais sorti avec mes enfants et ma femme à l'heure du couchant ».

Par souci de protection, la symbolique et signification de ces rêves ne sont pas expliquées à son fils, alors que Monsieur évoque que suite à une cérémonie Dan « avait rêvé de son grand-père, donc de mon père venu lui rendre visite ». Il dit à ce propos : « Je sais pas si c'est la religion ou la culture » lorsqu'il évoque la visite des morts dans les rêves. Reconnaisant que durant son enfance ces mêmes croyances étaient portées par la société, c'est-à-dire que l'ensemble des habitants parlaient des esprits, cela n'est pas perpétué en France. Ces croyances, qui sont en général partagées par le groupe social de référence sont difficilement évoquées dans le nouveau pays. Nous ne pouvons pas dire que c'est cet évènement qui est à l'origine de la fragilité psychique de Dan, rappelons que les premiers liens précoces ont été fragilisés, conduisant à une « *dépression du nourrisson, le docteur nous avait expliqué pour les décès et les évènements de la naissance...* ». Ce que nous pouvons toutefois garder en tête c'est que certains éléments sont intégrés sans explications et peuvent à leur tour faire traumatisme dans un après-coup.

Ce qui est aussi le cas chez **Abel et Alain-Wilson**, où les référentiels culturels traditionnels sont tus ou inexpliqués par la génération parentale, mais circulent inconsciemment. En témoigne l'association des pères concernant les terreurs nocturnes des enfants, où les thématiques de « *visites des esprits* » sont mentionnées.

- **Monsieur W., père d'Alain-Wilson** : « *Quand mon épouse était enceinte, et je suis allé voir mon père, mon père a dit « je voudrais qu'il porte mon prénom à moi » et je savais que si je l'appelais Alain ça allait créer des problèmes avec peut-être l'autre famille, c'est pour ça que j'ai associé le prénom de Wilson, qui est le prénom du père de mon épouse. (En lui demandant ?) non j'ai donné comme ça, comme ça au moins il voit le petit, il demande : comment il s'appelle ? : « Alain-Wilson » ».*
- **Monsieur A., père d'Abel** : « *Mais après, malheureusement, après le, papa de ma femme est décédé. Et... mais on sait pas trop, on sait pas pourquoi il voulait à tout prix voir son homonyme, souvent on dit qu'il savait déjà qu'il allait ... partir. Et quand il a vu son homonyme il était très content, et après, maintenant deux mois après il est décédé* ». Il associe ensuite avec les terreurs nocturnes de son fils, suite au décès du grand-père : « *Un monsieur qui a ramené Abel à 500m du domicile, il a eu peur, pas un somnambule, mais il a descendu les 9 étages en pleine nuit et il a été près de l'hôpital Saint Josef : il est là et tout d'un coup vous le voyez pas comme si c'était un cauchemar devenu réel. Il a sonné chez une amie et erreur de code et du coup près de l'hôpital, c'était au mois de mai, après le décès de son homonyme. D'autres choses qui le souci depuis, quelqu'un a mis dans sa tête qu'il veut pas aller en Afrique* ».

Nous retrouvons chez tous trois ces croyances que les pères tentent d'expliquer plus rationnellement à leurs enfants et en raison du fait que, pour leurs épouses, il s'agisse de visite des esprits (notamment pour la mère d'Alain-Wilson). Le père apparaît donc plus *rationnel*, mais aussi en raison de la forte identification entre son fils et lui autour de ce qu'il nomme des « *peurs primales* » (sic).

- **Monsieur W., père d'Alain-Wilson** : « *Mais oui oui je lui en parle de temps en temps de ça, je lui explique que vraiment c'est... c'est dans sa tête, c'est une représentation qu'il se fait. À partir du moment où il va se dire « ce n'est qu'une représentation ». Alain-Wilson parfois, vraiment j'avais très mal pour lui, parce que parfois il faisait de tels cauchemars qu'il pensait qu'il allait les revivre éveillé. C'est terrible ça pour un enfant qui n'arrive pas à sortir de son rêve en quelque sorte et puis de penser le vivre ... voilà, ça j'ai beaucoup parlé avec lui sur ça pour lui dire : voilà t'as dormi, t'as fait un cauchemar, certes, maintenant t'es réveillé, maintenant c'est fini, les cauchemars sont derrière».*

II.1.3 Expectatives futures

Enfin, nous confirmons qu'une majorité des pères désirent rentrer s'installer dans leur pays d'origine, mais y renoncent pour leurs enfants. Un fort désir de retour au pays est présent bien qu'il soit toutefois annulé chez les pères de **Alain-Wilson, Elyas et Nahil**. Le fait que leurs enfants soient nés en France et soient donc français constitue un nouveau « frein » au retour.

- **Monsieur W., père d'Alain Wilson** : « *« Non, non pour l'instant non, non non. Parce que notre vie maintenant elle est ici et c'est fini. Même pour eux quoi je pense que ... mais on y descend quoi voilà, histoire de, d'honorer un peu aussi la mémoire des parents ».*

Pour les autres pères (**Cristiano, Abel, James et Dan**) leur souhait de rentrer est fortement mis en avant, mais reste encore dépendant de leurs enfants jugés comme encore trop jeunes pour comprendre. Leur projet est alors repoussé à plus tard, lorsque les enfants « *seront en mesure de comprendre* ». Comme nous l'avions mentionné plus haut, il y a une lassitude assez forte à l'égard de leurs conditions de vie en France et notamment le sentiment de devoir prouver qu'ils sont de bons pères. Mais, au-delà de l'idéalisation du pays quitté, le retour n'est à ce jour pas possible, car ils ont construit une famille ici. Le compromis qu'ils semblent trouver est d'attendre et de multiplier les allers-retours avant que les enfants les rejoignent une fois plus grands, comme l'évoque le père de James. Finalement le retour n'est pas exprimé aux enfants, ce qui nous interroge une nouvelle fois sur l'ancrage de ceux-ci, si leurs pères voguent déjà vers un ailleurs.

- **Monsieur C., père de Cristiano** : « *c'est bien avoir les avis des enfants, si ils sont un peu chauds pour y aller...ça compte aussi pour eux aussi après, pour son futur après (...)* Souvent là-bas ça va être un peu dur pour eux ».
- **Monsieur A., père d'Abel** : « *Au pays ?! Bah oui hein... Ah oui ! Mais d'abord, les enfants, je suis trop attaché aux enfants... surtout avec Abel, alors là ... c'est ... (rire)* ».
- **Monsieur J., père de James** : « *j'essaie d'y aller tous les 6 mois à peu près... ici je me vois pas bosser jusqu'à ma retraite, je pourrai pas supporter. Non, je me vois plus ici* ».

Nous interprétons ce souhait de retour comme une défense contre une dimension plus dysphorique qui est, elle, liée à leur vécu en France. L'idéalisation l'égard du pays perdu leur permet donc de contrebalancer les aspects plus dépressifs actuels, comme le livre **Monsieur J.:**

- « *Je me dis, mais qu'est-ce que je fous ici ?? Mentalement je ne supporte pas, j'ai plus la force en fait, quand je vais là-bas, quand je reviens, c'est comme si j'avais pas été. J'angoisse de revenir ici.* ».

Comme nous l'avions présenté plus haut, il y a une lassitude assez forte à l'égard de leur conditions de vie en France « *prouver que t'es un bon père toujours* », ce qui peut les pousser à mon sens à réinvestir fortement le pays quitté où leurs garants métasociaux sont préservés et en accord avec leur idéal (Kaës, 2012). C'est ainsi que la solution trouvée est d'attendre et de multiplier les allers-retours avant que les enfants les rejoignent une fois plus grands :

- **Monsieur J., le père de James** : « *Je ne veux pas qu'ils..., qu'ils cogitent déjà à cet âge « papa vient bientôt partir... » parce qu'ils sauront pas faire la part des choses. Ils vont venir vivre avec moi là-bas, celui qui veut pas il peut rester ici (...) justement c'est ce qui me retient un peu ici, mes enfants passent avant tout, j'ai besoin d'encore 5, 6 ans, quand ils seront grands et en âge de comprendre, de faire une navette plus régulière, tous les mois (?) Ils vont venir vivre avec moi là-bas. Moi je veux, celui qui veut pas il peut rester ici. Après moi je veux... là-bas y'a tout là-bas, y'a toutes les structures. Par contre là-bas j'aurai un œil sur eux, je préfère qu'ils viennent vivre avec moi* ».

Lorsque j'interroge sur la possible rupture que leurs enfants vivraient s'ils quittaient la France, cela n'est pas encore imaginable par les pères qui maintiennent une forte idéalisation de leur pays d'origine. Il apparaît qu'aux yeux des pères, le pays dans lequel ils ont grandi est plus structurant et contenant, ce qui permettrait aux enfants d'être « *mieux encadrés* » et dans leur « *milieu* », comme le dit Monsieur J. : « *chez nous c'est chez eux* ».

II.2. Analyse de contenu des entretiens

II.2.1 Marques Traumatiques

- **Récits inhibés et à distance :**

Les marques traumatiques renvoient aux procédés d'élaboration du discours de la série A : *Rigidité* que nous retrouverons comme attendu chez une grande majorité des participants.

Les entretiens sont généralement **inhibés et à distance** à l'exception des pères de **James, Dan et Elyas**. **En ce qui concerne ces derniers** la fluidité des récits se conjugue avec des procédés du registre de l'évitement du conflit. Nous y retrouvons **ponctuellement**, des mécanismes d'ordre maniaque qui peuvent expliquer l'emballement du discours, et, notamment, chez le père de James.

Chez le père d'Elyas le discours est fluide, marqué d'associations transparentes est de facture logorrhéique avec de nombreux détails et précisions, aussi bien temporelles que chiffrées. Il évoque sans retenue son parcours et s'exprime spontanément, sans mise à distance aucune, sur les différentes épreuves qu'il a traversées. Chez lui, les procédés relevés sont majoritairement rigides et labiles (A et B).

- *Description avec attachement aux détails*

Nous retrouvons également chez tous à l'exception de Monsieur C., père de Cristiano, **une description avec attachement aux détails** ce qui correspond à l'investissement et à l'appui sur la réalité externe, malgré quelques fluctuations.

Les entretiens sont relativement défendus, comme en attestent les nombreuses banalisations ou encore la mise à distance de toute la dimension affective notamment lorsqu'il s'agit d'aborder leur histoire personnelle. Cependant, les pères de la cohorte de latence sont plus en mesure de lier les affects et les représentations et d'élaborer l'expérience qu'ils ont vécu, incluant les éléments plus dysphoriques.

Chez **Monsieur C, père de Cristiano** le discours est relativement inhibé et succinct, et il ne semble pas à l'aise, mais cela n'empêche pas pour autant l'apparition de mouvements plus caractériels et la reconnaissance d'affects dysphoriques lorsque qu'est évoqué son lien au Portugal et sa vie passée :

- « *Bah ça se passait pas très bien... parce que moi je pleurais tous les jours (...) De temps en temps ma sœur, il venait, il m'accompagnait au ... au ... on parlait et tout, mais... c'était dur ... (silence) ».*

○ *Descriptions longues*

En ce qui concerne les descriptions longues, celles-ci apparaissent souvent sans lien direct avec la thématique abordée. Cela se retrouve davantage chez Monsieur J., père de James, Monsieur N., père de Nahil et Monsieur D., père de Dan, et Monsieur E., père d'Elyas.

Chez eux, le discours est fluide, marqué d'associations transparentes et peut parfois revêtir une allure logorrhéique avec de nombreux détails et précisions, aussi bien temporelles que chiffrées. Il est parfois difficile de suivre le discours, Monsieur E., par exemple, remâche beaucoup ses dires et précise l'ensemble avec une grande minutie ce qui le conduit lui-même à perdre le fil conducteur de son récit « *ah ouais j'en suis où ?* ».

● **Incohérence du discours :**

○ *Fragmentation du discours et désorganisation du discours*

Une autre marque traumatique attendue était **l'incohérence du discours**, particulièrement révélatrice de la résurgence de l'évènement traumatique. L'incohérence peut être analysée par la **fragmentation du discours** de certains participants.

Pour le père de Dan par exemple, lorsqu'il aborde son désarroi face aux problèmes de son fils il ne peut les évoquer directement comme en attestent les coupures dans le discours et le changement en cours de phrases :

- « *Voilà là je me suis dit, **mais mince y'a vraiment...** si son petit frère s'en rappelle et pas lui, **c'est vrai que ça fait...** et on attendait en tout cas l'entretien d'aujourd'hui pour vraiment savoir comment faire, mais bon... ».*

Nous pouvons penser que la reconnaissance des troubles psychiques de Dan, et les aménagements nécessaires pour lui permettre une évolution sereine restent à ce jour compliqués. Comme c'était le cas plus haut avec la déniation autour de ses problèmes de compréhension, ici il n'est pas possible de dire qu'il y a « *un problème* ». Cela se réitère lorsqu'il mentionne les attentes qu'il pourrait avoir concernant son fils, il associe directement cela à la complexité du rapport avec son propre père. De fait, parler plus directement de lui conduit à un discours entrecoupé par des hésitations et nombreux temps de latence entre les phrases, où il lui est difficile de traiter les affects qui émergent et qui sont liés à son vécu personnel :

- « *Parce que bah moi personnellement, j'ai été... oui mon parcours oui parce que mon parcours personnel a été très dur, j'ai eu un père qui a été très dur avec moi, donc euh... dans tous les domaines...* ».

Nous observons plus nettement **une désorganisation des repères identitaires et objectaux** chez Monsieur J., Monsieur A., Monsieur D., et Monsieur C.

Par exemple, pour le **père de Alain-Wilson**, le discours se désorganise lorsqu'il évoque la consultation transculturelle :

- « *La consultation transculturelle qui est mise en place c'est pour voir à quel point euh... c'est-à-dire euh... toutes les ... les, notre passé sur... notre passé familial influe sur notre vie ici et ce que ça peut avoir incidences sur le parcours de Alain-Wil... Wilson* ».

Cet espace thérapeutique a par ailleurs permis de mettre au travail le flou filiatif qu'il existe dans les deux lignées parentales. La Grand-Mère paternelle de Alain-Wilson ayant été confiée à une éducation religieuse et « convertie » au Catholicisme et la mère de Madame, ayant quant à elle été bannie par son père. Chez Monsieur, c'est au niveau grand-parental qu'il est fait état de polygamie tandis que cela est lié à la génération parentale pour Madame. De fait, ces schémas familiaux ont été mis à distance par les parents de Alain-Wilson, qui se sont mariés sans prévenir leurs familles respectives et ceci afin d'éviter les « *interférences familiales* ». Nous retrouvons toutefois l'idée de maintenir les proches préservés des histoires, ce que faisait également la famille de Monsieur « *famille resserrée, restructurée, resserrée* » en guise de protection des traditions et des rituels africains.

○ *Altération du discours*

Dans cette continuité, nous avons pu relever **une altération du discours**²⁶ qui varie entre des moments plus ponctuels de désorganisation (Pères de **Alain-Wilson, Nahil et Elyas**), mais pouvant être plus réguliers (chez les pères de **James, d'Abel, Dan, Ismaël et Cristiano**).

Nous constatons que l'incohérence du discours se produit presque systématiquement lorsque sont abordés des événements renvoyant à la perte (le parcours migratoire, l'éloignement de la famille et le groupe contenant, etc.).

Chez le **père de Dan**, le noyau traumatique est révélé par les récits entrecoupés d'hésitations et de nombreux temps de latence entre les phrases, où il lui est difficile de traiter les affects qui émergent et qui sont liés à son vécu personnel. Cet investissement pourrait aussi être interprété

²⁶ (E4-1 : Troubles de la syntaxe – Craquées verbales ; E4-2 : Indétermination, flou du discours ; E4-3 : Associations courtes)

comme une manière de différer le deuil, puisque la personne partie reste investie dans le monde de l'invisible et maintient le lien avec le sujet. Ces actes et logiques symboliques sont d'ailleurs transmis de génération en génération. Le père de Dan par exemple admet, d'abord avec précaution, la possible transmission inconsciente de ces croyances : « *peut-être qu'inconsciemment, il l'a entendu* ». Cette idée provoque d'ailleurs une désorganisation du discours et une confusion des places entre la grand-mère et la mère de Monsieur. Nous pouvons entendre ici l'identification entre Monsieur et son fils, d'où l'achoppement générationnel :

- « *Je sais que ma grand-mère va, enfin ma mère plutôt, va, va lui en parler... elle lui a déjà parlé ou alors ma grand-mère, ma mère plutôt, quand mon père est décédé* ».

Le métacadre culturel (Kaës, 2012) apparaît altéré dans cette dyade père-enfant. Monsieur essaie de transmettre son histoire familiale et ses codes culturels, mais cela produit, aux dires de Monsieur, une confrontation brutale pour Dan. Nous voyons que Monsieur, comme c'est le cas dans d'autres familles migrantes, est assez démuné et ne bénéficie pas du même contenant culturel et familial que dans leur pays d'origine. De fait, la transmission est ici *directe*, c'est-à-dire collée au modèle de référence de Monsieur, mais n'est pas intériorisée. Nous pensons que les modèles culturels sont incorporés et se retrouvent présentés à l'enfant qui ne peut pas y mettre de sens, puisque le processus de transmission du père à son enfant est altéré.

- **Monsieur D., père de Dan** : « *c'était la première fois que je l'emmenai au cimetière pour voir mon, mes grands-parents à moi... donc c'était la culture, je voulais lui montrer où j'avais habité, etc. je lui ai fait, je lui ai expliqué un petit peu et c'est vrai que j'ai senti à ce moment-là... En fait quand on est sorti, je l'ai pas dit à mon épouse, ma femme, mais c'est vrai qu'à ce moment-là j'ai senti un ... un, un changement en fait... Je sais pas si c'est ça qui l'a marqué, si y'a eu quelque chose, je peux pas vous l'expliquer, mais c'est vrai que quand je suis sorti je me suis dit « il était peut-être encore pas prêt finalement, mais je me le suis dit à moi inconsciemment »*

Cela s'observe également chez **Monsieur W.** où ce qui nous interroge est la manière dont sont transmis les éléments du passé familial, si bien maternel que paternel à Alain-Wilson et comment ils ont été intégrés au cours des phases de développement précoce. Madame dit que « *l'enfant a toujours su* » même s'il a appris beaucoup de choses depuis la consultation transculturelle. En soi, il ne s'agit pas de non-dits, mais plus d'une transmission peu détoxifiée et qui se fait de façon brutale pour Alain-Wilson qui n'a pas suffisamment de distance pour élaborer les différents éléments. Ainsi, à chaque voyage au Bénin, « *il s'y passe des choses* » dit Monsieur.

A l'origine, le motif du premier voyage était « *de libérer Alain-Wilson de ses angoisses, c'est sa sœur qui est possédée, elle parlait une autre langue et Alain-Wilson a eu des hallucinations visuelles* ». Les voyages au Bénin viennent donc réactiver des angoisses et le pays apparaît, entre guillemets, comme un terrain de décompensation. Aujourd'hui compte tenu de l'épisode de *possession* de sa sœur et du discours d'un de ses camarades qui aurait dit à Alain-Wilson « *au Bénin y'a le Vaudou, ça fait peur* » Alain-Wilson se serait « *totalelement braqué à l'idée de retourner là-bas et cela a fait réapparaître toutes ses angoisses antérieures* ». Effectivement, il y a un investissement plus fort concernant la France, où Alain-Wilson répète : « *je suis français* » et renie tout ce qui fait écho aux origines béninoises. L'investissement de la France offre à Alain-Wilson la possibilité de tenir à distance les angoisses qui s'inscrivent directement dans le pays d'origine des parents.

Chez le père de James en revanche, plus que l'altération du discours, nous retrouvons une perte de distance. Celle-ci s'observe notamment lorsqu'il aborde la colonisation de la Côte d'Ivoire. Comme pour les pères adolescents, nous retrouvons un clivage entre le pays d'origine « *intouchable* » et la France « *vindictive* ». La projection de la vindicte du côté français permet de garder une image positive et bienveillante du pays d'origine et souligne une nouvelle fois la crypte que représente le pays perdu. Ce constat s'étend à l'ensemble des pères issus d'un pays anciennement colonisé par la France, bien que la rancœur puisse être plus franche dans certains cas, comme chez le père **de James** qui répète souvent au cours de l'entretien que la France elle fout la merde (sic).

- « *Et ce qui me fait mal, c'est que notre monnaie à nous s'appelle le franc CFA, et vous savez ou le franc CFA est fabriqué ? En France. Et vous savez ce que ça signifie francs CFA ? Le CFA : Colonie française d'Afrique. CFA : monnaie fabriquée en France, la monnaie du colon français qui a été dévaluée ! 1 euro fait 657 955 francs CFA. 1 euro. Donc nous qui allons là-bas, c'est jackpot pour nous, mais pour nos parents qui vivent là-bas... c'est chaud. Les parents qui ont un peu les moyens, qui font faire les études à leurs enfants ici... c'est terrible pour eux financièrement. Vraiment c'est compliqué... Ça nous arrange pas. En fait la France nous noie, toujours. C'est-à-dire qu'on est toujours sous l'emprise de la France, donc c'est compliqué. Donc c'est très compliqué, c'est très compliqué, c'est très compliqué. La France elle fout la merde, elle fout la merde, elle fout la merde. (...). L'Afrique n'est pas pauvre, l'Afrique est appauvrie* ».

Nous voyons ici l'impossibilité de prendre de la distance dans son récit. Nous retrouvons toute la libération des ressentiments à l'égard de l'histoire coloniale de la Côte d'Ivoire où la France est désignée comme agresseur « *qui noie* » l'Afrique. La libération des pulsions plus agressives s'observe par la projection, au travers de la monnaie, d'un mauvais objet « *les colons* ».

Monsieur choisi d'ailleurs en modèle identificatoire un anticolonialiste et figure du radicalisme noir lui ayant permis d'ouvrir les yeux sur la France. C'est donc en s'appuyant sur des figures fortes qui dénoncent l'impact de la colonisation que Monsieur se sent entendu dans son parcours et s'y identifie. Ce recours à l'intellectualisation n'empêche pas d'endiguer les mouvements sensitifs comme en témoignent les propos crus, le langage familier qu'il emploie, et la perte de distance.

Concernant **l'incohérence du discours**, le cas du père de Cristiano nous interroge en raison d'une maîtrise encore lacunaire du français, ce que nous avons évoqué pour le père d'Ismaël de la cohorte adolescente également.

II. 3. Mécanismes de défense

Comme dans la cohorte des adolescents, il y a peu d'utilisation de l'humour chez les pères d'enfants de la latence, bien qu'à petite échelle, chez le père de Dan. Nous observons davantage des défenses par l'intellectualisation, notamment chez les pères étant venus pour leurs études et dont le niveau socio-économique et culturel apparaît comme plus élevé que chez les autres participants (**Monsieur D., Monsieur W., Monsieur N., Monsieur A, Monsieur E., et Monsieur C.**)

Nous confirmons cependant le recours au **clivage et au déni** qui agissent comme ressources intrapsychiques susceptibles de favoriser la résilience chaque fois que le sujet est confronté à un trop plein d'excitations source de déplaisir intense. À ce titre, ils constituent un facteur de protection important pour le Moi.

Les mouvements de clivage **entre bon/mauvais objet, sont également repérés, mais, comme pour les pères d'adolescents**, cette défense apparaît comme adaptative et non structurelle.

En revanche il est plus ancré psychopathologiquement chez les pères de **James et Cristiano**, pour la cohorte latence. Nous constatons dans les entretiens l'apparition récurrente d'éléments sensitifs et de clivage. Cela est contrebalancé par l'apparition d'affects forts et exagérés comme plus crus.

Chez Monsieur J. particulièrement, il y a donc derrière son premier positionnement sur-affirmé l'attribution de la faute à autrui, mais où en apportant sa pierre à l'édifice (sa participation à la recherche), il se renarcissise un peu et accepte de se livrer. Ce mouvement d'idéalisation-dévalorisation est perceptible tout au long de l'entretien, et nous interroge sur l'instabilité des

relations interpersonnelles et du contact avec l'extérieur. Cela pourrait être un mouvement défensif contre une angoisse de perte franche, mais à l'heure actuelle cette défense n'est pas suffisamment efficace et se rigidifie sur un mode nettement plus limite avec des mouvements persécutifs. En effet, la récurrence de l'attribution de la faute sur l'autre peut nous laisser penser à des mécanismes projectifs, qui colorent les thématiques de l'entretien (relations, migration, rapport aux français, racisme, etc.).

En ce qui concerne **le déni**, cette défense est très présente chez tous les pères de la cohorte bien que moindre chez **Elyas** et **Alain-Wilson**. Le traitement de la perte et les affects dépressifs associés sont déniés et pointent en conséquence leurs fragilités narcissiques.

Le repérage de ces mécanismes va dans le sens d'une déformation du moi et en conséquence à la survenue d'une surface adaptative proche du faux self (Eiguer, 1998). Cela permet de renoncer temporairement à une identité culturelle pour se familiariser avec celle de la société d'accueil (Eiguer, 1998). Nous pensons, à l'exception des pères présentant des personnalités pathologiques, que ces défenses, bien qu'elles puissent être salutaires pour certains, restent majoritairement trop présentes et viennent altérer les processus de transmission père-enfant. Malgré l'apport de la notion du faux-self adaptatif, l'analyse des éléments cliniques du côté des pères indique tout de même une transmission partielle qui peut venir fragiliser les descendants. Chez Monsieur J., père de James, nous retrouvons la dichotomie entre ici et là-bas, comme si la venue en France faisait dénier tout ce qui était acquis avant. Les notions « *d'absorption* » et d'« *éponge* » attestent de l'imprégnation surement forcée qui situe le sujet dans une position plus passive. Chez Monsieur l'impact de la migration est lisible et participe au sentiment de rejet qu'il attribue à la France et à la non-reconnaissance de son statut de Français. Le passé colonial et les amalgames concernant les personnes immigrés semblent renforcer la blessure liée à la perte du pays d'origine, qui est à ce moment-là fortement idéalisé.

L'idéalisation du pays d'origine sert de solution défensive pour affronter sa condition actuelle. Le retour est, comme chez d'autres participants, entravé par la naissance des enfants et leur vie en France, avec l'impossibilité de se résoudre à les laisser :

- « *Mais mes enfants, j'ai pas envie, j'ai pas envie, j'ai pas envie, j'ai pas envie, j'ai pas envie que mes enfants me fassent ce reproche-là* ».

L'accès à la paternité réactualise le vécu d'enfant, mais ici, avec la migration, il y a une nette rupture entre les différents modèles. C'est probablement l'un des aspects qui pousse Monsieur à rejeter aussi franchement la France et convoiter ardemment un retour dans son pays d'origine.

De plus, le souhait assez partagé par les pères de pouvoir retourner dans leur pays d'origine, semble *entravé* par la naissance des enfants en France. Nous pouvons donc interroger comment se positionnent les enfants dans ce lien, où le père regarde toujours vers l'ailleurs afin de contrer la dimension dépressive liée à sa vie ici. Nous mettons cela en perspective à la défense par l'idéalisation du pays d'origine qui permet de tenir. Elle agit sur le plan fantasmatique, comme un but à atteindre mais si le retour s'acte et devient réel, il y aura un potentiel risque d'effondrement.

III. Constats généraux et pistes de réflexion

En nous intéressant à la place accordée et prise par le père dans la vie familiale, nous constatons que la transmission de son histoire (notamment en ce qui concerne les éléments douloureux) est souvent incomplète et partielle ce qui donne l'impression de cases « vides ». Le lien au pays d'origine et le décalage avec le pays d'accueil induit chez le père un vacillement entre ce qui est attendu ici, en France, et les modèles de paternité qu'il a introjecté. L'élaboration du parcours migratoire apparaît plus secondarisée lorsque le père a intériorisé et symbolisé ses modèles culturels sagement et peut ainsi les remettre au travail dans le pays d'accueil. Cela, nous semble-t-il, ne fragilise pas autant son positionnement en tant que figure identificatoire puisqu'il est en mesure de s'appuyer sur les nouvelles références culturelles. Dans le cas contraire, nous avons remarqué que la confrontation à un nouveau cadre (et ses différences avec ce qu'à intériorisé le père) fait traumatisme notamment lorsque les contenus du pays d'origine, sont incorporés par les sujets (et de facto non symbolisés). Ils ne peuvent être élaborés et conduisent à des *ratés* dans la transmission.

Les nombreuses ruptures qu'évoquent les pères et ce qu'elles soient éducatives, religieuses ou sociales produisent toutes un renforcement des attentes vis-à-vis de leurs enfants, bien que les attentes soient plus modérées en raison du parcours de soins de nombreux des participants de la cohorte de latence. Dans ce contexte nous constatons que c'est plus le désir que la culture ne se perde pas qui prime, avec l'idée que les enfants devront lutter le plus possible pour réussir à faire ce qu'ils veulent compte tenu de leur origine. C'est aussi parce que les pères n'ont pas réussi comme ils le pensaient que se retrouve une attente plus forte à l'égard de leurs enfants.

Nous confirmons qu'il y a une fragilité narcissique des pères. Les attentes qui précèdent la migration, le mouvement d'idéalisation-désidéalisation du pays d'accueil, le déclassement social, la perte du cadre culturel et de l'autorité familiale dont est garant le père (souvent associée à une autonomisation des femmes) sont des éléments qui entraînent des souffrances

psychiques conséquentes et qui déstabilisent les pères dans leur positionnement. Plus spécifiquement, les pères apparaissent comme *désautorisés* et semblent ne plus être les garants de ce qu'ils ont intériorisé de l'autorité. Ce point, étant donné les remaniements théoriques actuels sur la place du père et sa fonction, sera retravaillé dans la discussion.

Dans ce lien, comment se positionnent les mères ?

Rappelons que pour une nette majorité des pères (10 sur 14) l'arrivée en France était temporaire et c'est la naissance des enfants, en France, qui vient interrompre le retour. Les épouses/mères, probablement en raison de l'amélioration de leur condition et de leurs libertés, ne se voient pas retourner dans leur pays. Nous pouvons nous interroger sur les conflits de couple que cela implique (sauf les mères de Nahil et Younes qui sont françaises et celle d'Elyas qui est Ukrainienne), mais aussi sur le positionnement du père dans la famille vis-à-vis de la mère.

Cette perception va de pair avec la relation très fusionnelle qu'entretiennent les enfants avec leurs parents, et qui nous questionne, à juste titre, sur la fonction paternelle dans ce contexte, en raison des difficultés de séparation que nous pensons retrouver chez les enfants.

La souffrance est liée au manque de la présence parentale et apparaît dans les associations, après avoir mentionné la distance actuelle entre les adolescents et leur père :

- « *C'est-à-dire avant on partageait beaucoup jusqu'à deux ans. Il faisait du foot dans un club à bon niveau, et tous les samedis... Il a arrêté y'a un an et demi* » dit monsieur S.

Nous ne pouvons pas écarter le fait que l'entrée à l'adolescence coïncide avec la distance aux parents dont les enjeux de séparation-individuation propres à cette période sont de mise. Mais c'est cette prise de conscience concernant le risque de surprotection qui le fait associer avec son ressenti à lui vis-à-vis de ses parents. Nous supposons que l'investissement de son fils tient du peu de lien qu'il a pu avoir avec sa famille et qui lui a manqué. De fait, ce qui se rejoue dans cette dyade père-enfant est la question de l'autonomisation où aussi bien du côté de Madame que de Monsieur, nous sentons un investissement fusionnel à l'égard de Sofiane.

À ce titre, nous nous sommes centrés sur la place que peuvent occuper les mères dans la famille.

Nous constatons que dans les couples parentaux, les mères apparaissent souvent comme nanties et occupent une place plus « centrale » dans l'éducation des enfants. Nous pensons que ce contraste est aussi saisi par les enfants, ce qui doit rendre complexe d'entrer en rivalité avec le père qui est perçu fantasmatiquement comme figure démunie. La mère d'Ismaël à ce titre dira : « *Je pense que c'est moi la méchante, je mets les limites, je suis plus l'autorité que mon mari en fait* ». Ici, il est question de la fonction d'autorité portée par la figure maternelle, notamment

au regard des limites à imposer où la figure paternelle est en retrait. Le qualificatif « méchante » s'opposerait donc au « bon » père qui protège. Ce qui se confirme lors de l'entretien d'anamnèse où Madame dit en riant : « *Son papa cède assez facilement, il est vraiment gentil, c'est difficile pour lui de gronder, il dit oui à tout mon mari ! (rire)* ». Cette vision quelque peu manichéenne n'est pas sans nous indiquer que Madame, déjà à toutes les places lors des entretiens, l'est également à son domicile.

La place des pères semble être relativement effacée dans la configuration familiale. Impression qui se confirme lors des anamnèses avec les mères, où elles confient s'occuper beaucoup de l'éducation des enfants, mais aussi d'assurer le soutien scolaire. De fait, les mères apparaissent comme davantage rigides en ce qui concerne la « *pression scolaire* » ainsi que « *les limites* ». « *Je sais que je mets la pression à mon fils, je suis assez directive* » dit la mère de Younes comme le dit Monsieur lui-même : « *il voulait absolument regarder la télé, moi j'ai dit « demande à ta mère* ». Nous pensons qu'il est plus facile d'attaquer le parent qui apparaît comme nanti et que c'est pour cette raison que les sentiments plus agressifs convergent vers la mère et non vers le père, car l'identification à une figure paternelle démunie nous semble davantage complexe. Nous reviendrons dessus une fois que nous aurons présenté les résultats des enfants et adolescents. Ce constat se retrouve chez les mères de **Chahab, Younes, Ismaël et Abel, Dan, Alain-Wilson**.

Il est également question d'une grande proximité entre les enfants et leurs mères, comme c'est le cas pour Sofiane qui est décrit comme « *trop câlin* » avec sa mère, tandis qu'il peut parler beaucoup avec son père, dans une relation « *plutôt d'adulte à adulte* ». Le manque de distance entre Sofiane et ses parents nous interroge sur les remaniements œdipiens actuels. La distance est difficilement installée et si Madame s'éloigne trop, cela est difficilement vécu par Sofiane, et inversement : « *Il en parle beaucoup avec le pédopsychiatre, l'an passé il a passé moins de temps avec nous... J'ai peur qu'il se replie sur lui-même* ». Nous voyons ici le désir de Madame de maintenir une unité familiale, mais où elle-même est dans la difficulté pour faire confiance à son fils et le laisser s'autonomiser. Si pour Sofiane, être dans une position séparée l'oblige à traiter l'angoisse de perte, le conflit dans la relation à la mère permet une certaine maîtrise par le renversement des positions et lui donne un sentiment de puissance suffisant afin qu'il teste le lien à l'objet maternel.

Chez Alain-Wilson en revanche, les croyances propres au pays d'origine sont davantage portées par Madame, Monsieur tâchant de tenir cela à distance. Madame évoque d'ailleurs que dans les

premières années Alain-Wilson « *criait beaucoup, mais là, il s'est libéré vers le père* ». Elle décrit d'elle-même une relation en miroir entre Monsieur et son fils, avec une identification mutuelle très forte où maintenant Alain-Wilson se permet de dire des choses à son père. Le noyau identificatoire s'inscrit notamment dans les défenses plus autistiques qui les rassurent tous les deux. Le père semble par cette identification temporiser les angoisses de son fils, tandis que Madame se décrit comme plus rude : « *je vais le secouer* ». Nous pouvons donc penser que comme pour Madame ces différents éléments sont transmis culturellement et dans un cadre souple, elle se situe en décalage par rapport aux craintes de son fils et ne parvient pas à tempérer cela.

Pistes de réflexion

Si nous retrouvons un certain nombre de « marques traumatiques » dans le discours, la migration et l'arrivée en France n'est pourtant jamais nommée comme directement traumatique par les pères. Nous notons toutefois un épuisement psychique chez beaucoup des pères, toutes cohortes confondues. Ils font dans l'ensemble appel à leur propre représentation de la fonction paternelle (nombreux allers-retours entre ce qui leur a été inculqué et ce qu'eux veulent inculquer) ce qui montre la rupture entre ce qui a été, à mon sens introjecté, et ce qu'ils doivent appliquer en France. Ce point probablement en lien avec le déni nous interroge et nous reviendrons dessus plus largement lors de la discussion. De fait, la migration n'apparaît pas comme traumatique au sens évènementiel, mais les ruptures que rencontrent les pères viennent altérer les processus de transmission à son enfant. Ils semblent ne pas avoir les ressources nécessaires pour s'inscrire dans un processus de transformations des enjeux de la transmission, qui sont entravés donc, par ces décalages.

Nous avons également relevé d'autres procédés non « attendus » toujours dans le registre de l'évitement du conflit, comme un surinvestissement de la réalité externe (**Monsieur Y., Monsieur S., Monsieur T.**). Là où nous attendions de retrouver majoritairement des procédés de l'ordre de l'inhibition, nous avons constaté que le recours au surinvestissement de la réalité externe (CF) montrait une altération des processus de symbolisation et donc d'élaboration des affects dysphoriques.

Par exemple, chez **Monsieur Y. père de Younes**, lorsque nous abordons la relation entre son fils et lui, il est complexe d'en parler et il décale la réponse en parlant de sa fille cadette et de la relation très proche qu'ils ont tous les deux. Nous avons le sentiment que Younes et son père partagent peu de choses ensemble. Le discours de Monsieur concernant son fils est très factuel

et se centre sur des activités de la vie quotidienne, la douche, l'autonomie ou les devoirs, mais ne fait pas état d'activités communes à deux. Ainsi, le discours porte majoritairement sur les attentes éducatives et scolaires de Monsieur vis-à-vis de Younes : « *comme nous on essaie de, pour nous c'est, c'est qu'il réussisse hein. Avec tout ce qu'il se passe en ce moment, c'est les études hein* ».

Nous retrouvons également des procédés de l'ordre de l'**investissement narcissique** chez tous les participants, conjoints à des **mouvements nettement plus limités** chez quatre d'entre eux (Monsieur Ou., Monsieur C., Monsieur J., Monsieur A.). Il y a une instabilité et une porosité des limites (entre narrateur et sujet de l'histoire : CL-1), mais aussi une certaine hétérogénéité des modes de fonctionnement (interne/externe ; perceptif et symbolique en CL-3). En revanche ceux-ci semblent être contenus par des procédés anti-dépressifs (CM-1 : Accent porté sur la fonction d'étayage de l'objet (valence + ou -) – Appel au clinicien CM-2 : Hyper-instabilité des identifications).

L'investissement narcissique s'organise autour de l'**idéalisat**ion de la représentation de soi et/ou de la représentation de l'objet dans sa valence positive et négative. Les procédés CN sont repérés dans tous les récits, bien qu'ils varient en intensité (moindres chez les pères d'Elyas et Dan de la cohorte de latence et de Sofiane – adolescent).

Monsieur J., père de James (latence), par exemple, accepte le rendez-vous, mais se positionne d'emblée vindicativement à l'égard de la France. Sa voix est forte et chargée de colère. Finalement, malgré un entretien couteux psychiquement, où la dévalorisation est très présente, il semble se protéger face à la douloureuse expérience que représente la perte des modèles connus et de la désillusion face aux fantasmes initiaux.

Le langage employé est davantage familier et la distance entre lui et le clinicien est souvent poreuse. Nous repérons rapidement la prédominance des mouvements d'idéalisation (de lui et de son pays d'origine) puis de dévalorisation (critique du pays d'accueil, soupire, s'emporte, etc.) qui favorisent, dans un premier temps, d'évincer l'ébauche de conflictualité.

Dans son récit nous retrouvons une porosité entre dedans-dehors qui perturbe la distance nécessaire à toute élaboration, mais également, par moments, l'émergence des processus primaires avec une altération du discours et une massivité de la projection (expressions crues, flou et indétermination du discours, etc.). Il compose avec une tentative de traitement des affects qui reste cependant vaine et conduit à des défenses plus maniaques qui, au demeurant,

permettent que s'entra-perçoivent plus authentiquement les conséquences identitaires de la perte d'objet.

Ces procédés aussi bien *limites* que *narcissiques* révèlent un mouvement d'idéalisation-dévalorisation de l'objet ou de soi-même et participent en ce sens à la problématique narcissique de nos participants. Par exemple, dès qu'apparaissent des résurgences « traumatiques », le père de Chris change immédiatement de sujet. S'il s'autorise ici à plus d'authenticité, cela reste de courte durée, car nous retrouvons presque instantanément la nécessité de s'adapter à ce qui l'entoure : « *en fait, on est dans un monde clivant, mouvant et d'avoir cette capacité de s'adapter, s'adapter et puis toujours marcher la tête haute, mais sans, sans prétentions* » ce qui n'est pas sans écho à la théorie du faux self d'A. Eiguer (1998). Nous pouvons associer cela avec l'idée qu'il exposait concernant « *un plafond de verre* » au-dessus de sa tête. Nous considérons, davantage pour le père de Chris, que la capacité de résilience pourrait aussi s'inscrire ailleurs que dans les mécanismes de défense présentés (Cyrulnik, 1999 ; De Tychey, 2001). La part adaptative du faux self, tant qu'elle est transitoire, servirait de protection au moi du sujet et irait donc dans le sens des capacités de résilience.

Le père d'Elyas quant à lui, évoque avec distance le clivage qu'opèrent certaines familles en ce qui concerne le français « *qui ne rentre pas dans la maison* » ce qui laisse place à un lapsus « *ma femme parlait bien français grâce à nous* » et qui montre là, par un lapsus, tout le lien œdipien à sa propre mère. Il est aussi question d'une inversion des rôles, où finalement les enfants apprennent le français à leurs parents, constat qui est fait dans de nombreuses familles immigrées où apparaît la parentalisation des enfants. Il s'agit donc de toute l'ambivalence entre la culture au domicile qui est celle du pays d'origine des parents et celle du « dehors » c'est-à-dire là où l'enfant grandit, rencontre ses pairs, et évolue, ce sur quoi il mentionne que l'acquisition de la nationalité française « *ça allait donner plus de sens au fait que je vis en France quoi* ». Nous pensons que, malgré les défenses par l'intellectualisation, les affects en lien avec son pays d'origine font retour et ne peuvent être traités simplement. Il impose ainsi ses référentiels (à ses enfants et à son épouse), et la présence d'affects est notable par les nombreuses hésitations, annulations et les remâchages lorsqu'il est renvoyé du côté de l'affiliation au Maroc.

Dans de nombreux entretiens nous avons repéré que pour les pères, envisager un retour en cas de difficultés était vécu par la famille restée au pays comme une *honte*. Il est donc ici probable

que malgré les difficultés en termes de réussite et d'insertion, l'idée de rentrer au pays soit inconsciemment impossible. Le choix semble souvent dépendre aussi de la dynamique familiale où, quel que soit le désir (de rentrer ou de rester), le sujet dépend finalement de la famille. Il est question de renoncer à son souhait pour se conformer à celui des parents ce qui illustre un positionnement plus passif où il renonce à son désir.

Au-delà des nombreuses hésitations qui hachent le discours, nous voyons que l'usage du « nous » « les gens » « on » au lieu du pronom personnel « je », révèle une mise à distance et donne la possibilité de ne pas s'engager directement. Finalement c'est en faisant appel à un vécu « commun », ici déplacé sur les autres, qu'est abordé le motif de la migration et que se lit l'idéalisation du pays perdu. Ce déplacement soulève aussi la nécessité de s'appuyer sur le groupe de pairs, notamment en raison de toute la fragilité identitaire liée au groupe culturel d'accueil qui est différent. La question que nous pouvons nous poser est, en quoi cet appel au « commun » renseigne sur l'introjection des éléments et modèles culturels, alors non intériorisés ?

À l'issue des analyses, nous percevons également une temporalité psychique spécifique. L'urgence première est celle de trouver un logement et nombreux évoquent le rejet par le groupe d'accueil (famille éloignée, amis, etc.). C'est, hors hôtels insalubres, le premier logement décent qui sert, il nous semble, de première forme de contenant. Le foyer pour jeunes travailleurs immigrés a, chez le père de James par exemple, fait office de contenant et de garant social, car il a permis le contact avec un groupe de pairs appartenant à sa culture d'origine :

- « *Je suis arrivé dans le foyer, quand j'ai vu le foyer j'me suis dit si je rentre pas là-bas je vais devenir fou (...) c'était un foyer génial (...) et donc, des fois, le foyer est en face, et des fois je vais au foyer, je rentre dans le foyer, je dis que je veux juste monter voir et que j'habitais ici. On me dit « allez-y » puis je monte. Je demande est ce qu'il y a une chambre qui est vide, je suis là, je regarde (...) ».*

Nous voyons que ce lieu de sauvegarde psychique reste investi tel un contenant, même après son départ. Il y aurait, donc, une temporalité psychique spécifique aux migrants, où comme nous l'avons évoqué dans le chapitre théorique, il est dans un premier temps urgent de s'intégrer socialement (vie active, travail, groupe de pairs, etc.). L'étude d'A. Nguyen (2014) montre que la souffrance psychique est reléguée en arrière-plan puisque dominant des éléments de l'ordre du réel et du concret qui viennent imprégner l'espace thérapeutique (obtention de carte de séjour, d'un logement, etc.).

Ainsi, l'arrivée en France est vécue comme un nouveau temps spécifique :

- « moi j'sentais pas la fatigue parce que j'étais tellement, je voulais tellement... je suis arrivé je voulais faire mes preuves, auprès de qui ? Je sais pas... mais pour moi, pour moi, moi, moi, tout ce qu'il se passait c'était les épreuves de la vie et je saturais pas encore. Mon cerveau il était frais, c'était comme un nouveau-né qui arrive au monde, mon cerveau était comme une éponge. Je pouvais absorber beaucoup de choses, mais ça me dérangeait pas plus que ça. Je pensais à autre chose, que ma mère soit fière, je lui envoyai de l'argent alors qu'elle en avait même pas besoin... c'était une fierté en fait. » dit le père de James.

Nous pensons que ces ruptures peuvent faire traumatisme, mais sont mises de côté jusqu'à ce que, dans l'après-coup, elles reviennent et dépassent le système pare-excitant de certains.

La dimension d'échec implique sur le plan latent la question de savoir à qui cela s'adresse. Est-ce pour les autres ou s'agit-il d'un renoncement individuel que les pères ne parviennent pas à traiter ? Nous avons été marqués et surpris, par la bataille permanente pour être accepté et où finalement se résoudre à partir serait un renoncement trop complexe à effectuer. Par exemple, chez le père de Chris, ses enfants sont plus allés au Togo que lui-même et il met à jour de façon assez transparente, le sentiment de n'être considéré nulle part comme affilié à un pays : « D'un côté on me dit voilà, t'es un Bounty²⁷, de l'autre côté on me dit, t'es un, t'es un noir... donc c'est, c'est, c'est vrai que c'est un peu, un peu, parfois c'est compliqué ». Cette double culture vient accroître le décalage entre ce qui est autorisé là-bas et ici et qui provoque la perte de l'autorité paternelle, à laquelle lui s'identifie. En s'appuyant sur les autres, c'est finalement de lui qu'il parle, ce qu'il justifie en revendiquant le « contrôle » vis-à-vis des fréquentations et activités de son fils.

Ces éléments inattendus sont, il me semble des indicateurs des difficultés de symbolisation des expériences qu'ont vécu les sujets et concourraient à la mise en place d'un faux self (Eiguer, 1998). Les pères laissent entendre, par l'impossible élaboration, combien leur positionnement est fragile ici. L'investissement et l'idéalisation du pays d'origine s'accroissent en raison de l'investissement temporaire de la France, pays où les pères sont initialement venus pour travailler puis repartir. Cela ne leur a pas permis, à mon sens, d'intégrer la migration comme définitive, et donc d'élaborer le deuil lié à la perte de ce cadre. Le pays d'origine reste, comme une crypte, un pays idéalisé associé à une source de bonheur et de plaisir, où tout un avenir meilleur est possible. Nous développerons ces aspects dans la discussion.

²⁷ Être un Bounty renvoie au stéréotype racial désignant les personnes africaines dont le comportement s'assimilerait aux personnes « blanches ».

IV. Dynamique transféro-contre transférentielle

Il est pour nous primordial de repérer les mouvements transféro-contre-transférentiels qui apparaissent au cours des entretiens. J'insisterai dans un premier temps sur le transfert qu'il y a pu avoir en ma personne, mais aussi en raison du cadre de la recherche (lieu hospitalier, entretiens supplémentaires spécifiques aux pères et double casquette psychologue et chercheuse). La dynamique transféro-contre-transférentielle a été, à mon sens, dirigée par des événements liés au contexte de travail et a eu des effets sur les mouvements de l'entretien. Je présenterai donc ces aspects majeurs, repérables assez généralement (et notamment en raison de la thématique de la recherche), avant d'exposer une analyse plus approfondie de mon contre-transfert vis-à-vis d'un des pères.

La recherche a été menée dans un service hospitalier de pédopsychiatrie²⁸ où les bilans s'effectuaient tous à la demande d'un tiers institutionnel, ce qui produit quelques contre-coups. Tout d'abord, un aspect positif de ce cadre est que l'analyse des protocoles des enfants se faisait pour répondre à une demande différente de ma problématique, ce qui évitait donc de faire une analyse avec un « biais de recherche ». En revanche, les pères étaient reçus et invités à participer à l'étude dans une situation qui concernait principalement l'enfant et sa prise en charge.

Un autre point consiste en ma double casquette, c'est-à-dire psychologue de l'enfant, mais chercheuse auprès des pères, ce qui introduit un biais vis-à-vis des éléments communiqués. La relation pouvait parfois être ambivalente ce qui je pense a aussi participé à l'inhibition des entretiens. Si pour certains la recherche était valorisée, et investie, pour d'autres, la demande était acceptée avec plus d'appréhension. L'objet de recherche était, fort heureusement, abordé avec enthousiasme par les pères et avait une part narcissisante et permettait aux participants de se confronter plus directement à ces enjeux spécifiques de transmission à l'enfant.

À ce titre, Monsieur C., père de Cristiano, est très présent pour ses enfants, mais très distant des soins au CMP, car il ne partage pas la nécessité d'une prise en charge pour son enfant. S'il accepte l'entretien, premièrement sur la défensive, le fait de savoir par une collègue que je suis d'origine argentine a permis une identification, et un rapprochement sur le plan identitaire (étranger). Le lien commun a joué comme levier pour qu'il se confie sur certains aspects « *vous*

²⁸ Le dispositif de travail spécifique à la réalisation des bilans psychologique a été évoqué dans la méthodologie (p. 121).

me comprenez ? » et de les évoquer comme communs « Ouais (rire) un peu comme en Argentine (rire). ».

Cet aspect du trait commun, s'il a servi à certains pour transférer des liens positifs, peut aussi être considéré comme un frein à ce que les pères se livrent. Plus précisément, en tant que femme européenne, qu'est-ce que je peux « savoir » ou comprendre de la culture d'origine ? Cela a été le cas avec **Monsieur J.**, qui répètera plusieurs fois, qu'en tant que femme blanche, je n'ai pas ce problème « *vous êtes blanche, donc ça passera* ». En ce sens, 5 pères d'enfants de la latence, qui avaient accepté de participer à la recherche, ne sont finalement jamais venus et il a été impossible de les recontacter. Cela m'a fait m'interroger sur toute la difficulté qu'ils peuvent avoir à parler d'eux, certains par crainte (en raison de l'absence de papiers), d'autres par pudeur.

Je me souviens à ce propos d'un jeune patient, d'origine colombienne que j'appellerai Enrique, pour qui nous avons, une consœur et moi, mis en place une consultation bilingue. Monsieur, à cette consultation s'était effondré en larmes, et n'est ensuite plus revenu. Ces éléments m'ont mené à une longue interrogation autour de ces aspects, dans l'après-coup, et notamment au cours de l'écriture de cette thèse celui de la « dette » vis-à-vis de ma position en tant que psychologue de l'enfant. Cette perception tient du fait que dans l'ensemble, les enfants comme les parents se sont montrés très satisfaits par l'espace du bilan, ce qui pouvait conduire les pères à accepter de participer à la recherche.

En ce qui concerne mon contre-transfert, j'ai eu le sentiment tout au long des entretiens de chercher à aborder des thématiques que les participants préféraient éviter, ce qui les rendait laborieux à mener, notamment avec la cohorte des pères d'adolescents, dans la mesure où les pères étaient très défendus. Ils avaient grande peine à évoquer directement des affects plus douloureux, distance qui me semble être due à une certaine pudeur, mais aussi inconsciemment à l'impossibilité de symboliser cette expérience douloureuse. Et, contre transférentiellement, face à ces mouvements, défensifs ou signes d'un impensable, j'ai souvent eu le sentiment de tomber dans leurs retranchements, ce qui *a posteriori* m'a fait me rendre compte que je n'approfondissais pas certaines thématiques, afin de ne pas les gêner. Comme je l'ai évoqué, le cadre de la recherche est à la fois un cadre hospitalier où la demande est à l'origine pour l'enfant et non pour le père. L'entretien réalisé avec **Monsieur S.**, par exemple, était l'un des premiers, ce qui je pense a joué vis-à-vis de la dette du chercheur : être reconnaissante à Monsieur de participer, et ne pas être trop « intrusive » puisque ce n'est pas la demande d'origine. Cette question, qui m'a travaillé, a pu être discutée avec mes collègues, qui présentaient ma recherche

aux pères susceptibles d'être concernés, et m'a permis ensuite de me dégager de cette question-là et de réaliser les entretiens de manière plus approfondie, comme c'est le cas pour les pères d'enfants de la latence.

La difficulté d'articuler recherche et travail institutionnel s'illustre particulièrement dans l'entretien que j'ai mené avec le père d'Ousmane. À son égard, j'ai eu un contre-transfert assez particulier dans la mesure où j'ai tout d'abord été prise par le discours que me rapportait ma collègue sur la vision de Madame vis-à-vis de son ex-époux, mais aussi par le contre-transfert positif que j'avais moi-même à l'égard de Ousmane, et que je sentais totalement exclu de toute relation possible avec son père. De fait, je craignais la rencontre avec Monsieur, dont je m'étais figuré qu'il était indisponible et impossible d'accès. Je ne peux pas dire que Monsieur s'est saisi de l'entretien avec plaisir, au contraire, il a été compliqué pour moi d'avoir accès à des éléments plus personnels. Tout du long, j'avais malgré mes efforts, en tête qu'il donnait à voir une image positive de lui, qui ne correspond ni à celle décrite par son ex-épouse, ni par la consultante, ni au discours d'Ousmane. Il se défend énormément ce qui rend mes relances infructueuses, et je ressens un barrage très fort aussi bien sur son histoire au Sénégal, que sur sa place en France vis-à-vis de son fils.

Lors de l'analyse des protocoles, ma collègue et moi avons le fantasme permanent qu'Ousmane n'était pas le fils biologique de Monsieur, et qu'il s'agissait d'une adoption « *trafiquée* », car il refuse tout doute concernant sa paternité, mais n'a jamais accepté de faire le test, à la demande de son épouse. Mais au-delà de ce probable secret, d'autres fantasmes, à hauteur d'un pré-contre-transfert négatif sont apparus : a-t-il « utilisé » Ousmane pour venir en France, et *de facto*, s'est-il marié avec Madame pour pouvoir obtenir les papiers ? Qu'a vécu Ousmane au Sénégal pour que Monsieur refuse autant d'en parler ? Monsieur était-il maltraitant avec son fils (Madame évoque des carences et blessures massives lors de son arrivée en France).

Le poids de ces fantasmes-là, est-il majoré par toute la quête de transmission que Monsieur refuse à son fils et qui apparaît directement dans la relation clinique avec Ousmane. Plus précisément, dans l'entretien avec le père, je repère des éléments sensitifs que je tente d'édulcorer en me dégageant de cette place intrusive qui m'était attribuée au cours de l'entretien. Il m'a donc été impossible d'explorer les thématiques comme voulu et un des effets contre-transférentiels, tenant de l'acte manqué, mais qui montre cet inexplorable est que j'ai perdu la retranscription de l'entretien, suite à un problème de copie des données.

En ce qui concerne **Ousmane**, le contexte du bilan est particulier et joue pour beaucoup dans l'investissement positif que je porte à cet adolescent. En effet, je reçois Ousmane très peu de temps après un évènement majeur de harcèlement qui l'affecte de façon conséquente (nous taisons volontairement cet évènement pour garantir la confidentialité et l'anonymat de ce patient). Au premier rendez-vous, il est refermé sur lui-même et présente des signes d'incurie accompagnés d'une pelade, ce qui n'est pas sans conséquence sur sa disponibilité à investir l'épreuve d'efficiace intellectuelle, mais où il se montre malgré le contexte, volontaire et coopérant. Lorsque je le reçois, j'ai face à moi un adolescent mutique, replié sur lui-même et qui ne s'est visiblement pas lavé depuis plusieurs jours, ce qui m'inquiète. Je prends le temps d'expliquer le cadre et de lui demander son accord, ce qui a joué sur la levée de son repli puisqu'il associe directement sur le récit de l'évènement en question insistant sur l'absence de son consentement au sujet de l'acte en question. Je dois dire que ces dernières années je suis démunie face à l'augmentation des adolescents que je reçois et qui sont victimes de harcèlement internet (degré variable), et qui renforce ma conviction de leur garantir à mon échelle, un espace de confidentialité et d'écoute.

Lors de la deuxième rencontre, Ousmane n'a pas pris son traitement médicamenteux. Cela favorise encore l'investissement de l'espace de parole, où l'échange plus personnel, qui se fait avec souplesse et humour, lui permet d'évoquer avec un certain recul et de la finesse ses difficultés et tout son désir d'intégrer une classe normale.

On pourrait croire que j'ai manqué de discernement concernant Monsieur, mais, mon contre-transfert à l'égard d'Ousmane est le levier qui m'a permis de me faire confiance sur les ressentis que j'ai moi-même à son égard. Il est alors question ici d'un achoppement entre l'intériorité psychique d'Ousmane et mes pré-représentations provenant du discours de sa mère, de sa consultante, mais où finalement il y a une convergence des contre-transferts « négatifs » à l'égard de Monsieur.

L'analyse de mon contre-transfert m'a cependant permis de saisir des enjeux qui jusqu'alors n'étaient pas représentables, il s'agit de l'aspect traumatique sur lequel je centrerais toute mon attention, alors que finalement la question n'est pas « le traumatisme », mais bien cet « insaisissable » qui circule entre père-enfant et qui altère les processus de transmission et leurs enjeux. Cet aspect-là constituera un volet à part entière de la partie discussion. Nous vous présenterons maintenant deux analyses détaillées de cas. Nous avons choisis de développer pour la cohorte adolescente celle de Issan et son père et celle d'Abel et son père pour la cohorte latence. L'intégralité des 14 analyses de cas est disponible dans un format « annexe », mais ce volet ne peut être publié ni diffusé intégralement.

Analyse de cas

Cohorte adolescente : Monsieur B. et Issan

La participation de Monsieur B. met à jour un certain paradoxe entre « actif-passif » concernant l'acte de transmettre. Il lie d'emblée les motifs de son départ au décès de sa mère « *qui était tout pour moi* » et au proche remariage de son père, ce qu'il a jugé comme un « *manque de respect à l'égard de ma mère* ». Il décrit en amont de la migration une situation fortement conflictuelle avec son propre père. L'affection que monsieur porte à la Tunisie est mentionnée à deux reprises comme un lien « *très très fort* », qu'il associe immédiatement à sa mère. De ce fait, le décès de celle-ci est remémoré comme une perte de repères justifiant son désir de venir en France. Ce premier vacillement lié au deuil de l'objet d'amour primaire et la perte de ses référentiels peuvent expliquer la part active du père dans sa migration. L'incertitude à l'égard du cadre externe (la France) est probablement intriquée à l'investissement temporaire de ce dernier, Monsieur B. évoque être dans un premier temps venu pour « *ramasser un petit peu d'argent, rentrer au bled quoi, améliorer la situation* ».

Le récit de Monsieur B. laisse transparaître la part active dans l'acte migratoire « *Moi je suis venu en 1^{er} et j'ai ramené ma femme* ». Nous pouvons l'entendre comme une tentative de se positionner plus activement, mais le discours est teinté d'ambivalence puisqu'il raconte en amont une situation fortement conflictuelle à l'égard de son propre père et du rapide remariage de ce dernier « *il y a eu des conflits entre mon père et moi, surtout qu'il voulait se remarier tout ça* ». Nous interprétons cette possible rupture comme liée au fait d'avoir quitté le pays où il a grandi avec sa mère et à *fortiori*, la négation du mariage de son père qu'il met en acte en quittant son pays d'origine. Cependant nous pensons que c'est une tentative de restauration narcissique que de se positionner activement, car il est douloureux de parler de la perte de sa mère 22 ans après, comme si l'arrivée en France venait créer un espace transitionnel où l'évènement n'était pas pensé et où l'élaboration du deuil est comme suspendue.

Selon toute vraisemblance, Monsieur B. est en proie à l'ambivalence à l'égard de son pays d'origine. S'il le décrit dans un premier temps comme « *mes racines, mes origines, mon tout (...)* *mon enfance, mes plus belles années* », s'en suit immédiatement une annulation « *à vrai dire aussi que mes plus belles années, mes plus belles années je les ai passées ici quoi* ». L'incertitude à l'égard du cadre externe est probablement en lien à l'investissement temporaire de ce dernier, Monsieur se projetait sur une durée de 5 ans « *à vrai dire je suis venu pour 5 ans hein.*

Maintenant ça en fait, depuis 1993 jusqu'à maintenant ». D'autant plus que l'expectative d'un retour au pays avec un avantage pécuniaire qui lui permettrait d'acquérir « *une belle maison* », nous donne à penser qu'éventuellement, cela couvre de manière latente le possible sacrifice que représente le départ de son pays. Nous retrouvons l'émergence des sentiments de honte lorsque Monsieur B. mentionne son propre père. En effet celui-ci a séjourné en prison plusieurs fois pour fraudes vis-à-vis de l'État, sujet que Monsieur B. ne veut pas aborder avec Issan, car cela reviendrait à trahir son propre père : « *deux fois deux ans* » « *pendant qu'il était en prison ma mère elle l'a attendu et a tout géré on a dû supporter la honte de ça* ». La notion de honte est présente de surcroît au cours des entretiens anamnétiques et de recherche. Monsieur B. mentionne à plusieurs reprises les sentiments de honte à l'égard de son propre père. La honte semble ici faire écho au rôle qu'a dû endosser la mère de monsieur B., mais nous semble aussi tenir de l'absence du père à son foyer « *On est jamais allé voir notre père en prison* ». Les motifs évoqués concernant l'emprisonnement du grand-père paternel d'Issan semblent être également porteurs d'un ressentiment à son égard « *il était prisonnier politique, ils étaient quatre, mais en fait y'en avait qui faisaient de l'escroquerie* » « *Fraude aux médicaments, c'est Ben Ali qui l'a fait sortir de prison, car la femme de Ben Ali était la copine de ma mère* ». Monsieur B. ne peut en parler à son fils, « *ce serait trahir mon père, si mon père le raconte, la vérité sera fausse à 300%* ». Issan ne connaît donc pas cette partie de la vie de son père : « *de toute façon il ne connaît pas tout de mon histoire (...) il sait que papa a fait quelque chose pendant sa jeunesse* », mais nous pouvons supposer que ces bribes de l'histoire paternelle sont tout de même transmises.

Par ailleurs, Monsieur verbalise la honte qu'il a ressentie à l'égard du diagnostic de son fils ainsi que de son énurésie « *à ton âge écoute c'est quand même la honte* ». Cependant, la honte vient ici lever le voile d'une possible identification puisque Monsieur associe avec « *mon petit frère aussi faisait pipi au lit, mais dès qu'il est parti à l'internat sportif, je vois bien qu'il y a quelque chose qui cloche* ». À la suite de cela, émerge rapidement un sentiment honteux associé à sa non-réussite professionnelle et où il décrit, avec avidité et admiration, son frère devenu « *chirurgien* », homme plus jeune, donc, mais ayant réussi. Il paraît être investi comme modèle par Issan qui, aux dires de Monsieur, veut lui ressembler et avoir le même mode de vie que lui.

Cependant, ses conceptions et logiques symboliques paraissent ancrées dans le modèle tunisien ce qui laisse à penser qu'à *contrario*, l'intégration psychique est brutale pour Issan. Ce dernier étant élevé à la fois par sa mère « *européanisée* » et par son père « *plus traditionaliste* ». Issan me demanda par exemple lors de notre rencontre « *Eh, les parents ils ont pas le droit de frapper leurs*

enfants, c'est vrai ?». Cette question vient probablement marquer la scissure entre ce qui est dit et/ou perçu des référentiels culturels de son père et ce qui est vécu en dehors, c'est-à-dire en France. En ce qui concerne Issan, monsieur semble conserver des méthodes en accord avec son cadre culturel interne *« j'ai appris qu'il faut lever le pied par rapport aux punitions »*. L'intériorisation des modèles culturels de la paternité entre en résonance avec son propre père et ce que ce dernier lui a inculqué. Monsieur B. insiste sur la rupture du modèle éducatif entre ici et là-bas, pour lui *« ça n'a rien à voir, non ça n'a rien à voir, il faut faire attention »*. Par exemple, il pense qu'Issan lui *« cache ses peurs, je pense qu'il a peur des chiens et des moutons »* et opte pour la solution suivante : *« Un jour en Tunisie, je l'ai mis dans l'enclos des moutons et je lui ai dit tu peux pas avoir peur des moutons, c'est la honte »*. Il est possible de supposer que la peur non reconnue vienne fragiliser narcissiquement Issan. La confrontation brutale avec une phobie ancrée qui de plus, est déstabilisante, peut alors avoir été vécue de façon traumatique.

L'idée de trahison est également soutenue par Monsieur B. lorsqu'il mentionne les causes de son divorce. La trahison donne lieu à un discours péjoratif et dévalorisant à l'égard de son ex-femme. Discours qui fut immédiatement sanctionné par le grand-père d'Issan, rappelant à Monsieur que la femme est *« sacrée en Islam »*.

Nous percevons ici que l'appel au sacré en résonance aux conceptions et logiques culturelles relatives à la place de la femme dans les sociétés maghrébines et notamment de la femme mère qui porte toute la dimension sacrée et pure. Cela nous laisse à penser que Monsieur B. est pris dans un conflit où sa conception première consiste à s'attacher à une image plus traditionaliste de la femme, et cela en écho à la mère qu'il a eu. En ce sens, ses conceptions sont mises à mal lorsqu'il évoque son ex-femme comme une personne autonome et indépendante.

Par ailleurs, nous constatons que du fait qu'Issan soit enfant unique dans la lignée paternelle, Monsieur B. porte tout son investissement et d'ambitueuses attentes vis-à-vis de son fils. La scolarité d'Issan très investie, sous-tend les désirs du père d'une grande réussite : *« c'est mon rêve, s'il veut me suivre (...) T'façon je ferai tout pour qu'il réussira même là-bas, s'il a bien sûr le diplôme qu'il faut »*. Le symptôme dyspraxique est également perçu par Monsieur comme une menace concernant la réussite sociale de la dyade père-enfant : *« Je me suis braqué, comme si on disait qu'il était pas normal, ma crainte c'est qu'on le mette dans un cycle professionnel »*.

Au regard des conceptions religieuses, j'observe que ces thématiques sont évoquées avec la même prudence, Monsieur mentionne qu'il fait la part des choses, clivant alors les discours qui sont dicibles en Tunisie, mais qui deviennent indicibles en France *« Y'a des choses quand il rentre*

de Tunisie qu'il peut dire, mais qu'ici il a pas le droit de dire ». Ne se cachant pas des différences culturelles entre l'ici et l'ailleurs, il tient à transmettre à son fils sa réserve à l'égard de l'Islam et insiste sur son propre questionnement à propos de la religion. Étant croyant, mais non pratiquant, c'est avec inquiétude qu'il s'interroge sur l'investissement plus fort de son fils : « *le ramadan c'est lui hein, au contraire, moi je suis au contraire pour lui dire de ne pas le faire, mais lui il s'y attache à ça (...) je me suis moi-même posé des questions sur la prière* ». Les hésitations et suspensions du discours présentes dans cette séquence de l'entretien peuvent être entendues comme le poids d'une possible fantasmatisation autour du jugement que je pourrai avoir à l'égard de l'Islam, un a priori faisant écho à la conception discriminante que lui porte la France²⁹. De fait, la place qu'accorde Monsieur B. à la religion se voit démultipliée par la pratique qu'en fait son fils. Face à cela, il tente de « *tempérer au maximum* », du moins au cours de l'entretien. En évoquant l'Islam, il associe sur « *les deux frères ennemis que sont l'Islam et le Judaïsme* » et insiste sur les soucis que soulève l'amitié d'Issan avec un enfant de confession juive « *surtout qu'il a un ami, je crois jui... je crois qu'il est juif* ». Le lien entre les deux religions et l'amitié entre Issan et ce garçon, l'ont conduit à juger ces rapports problématiques et néfastes pour son fils. Ce discours questionne sans nul doute sur l'enracinement culturel et religieux à l'Islam chez Monsieur B. La religion musulmane étant grandement majoritaire en Tunisie, nous supposons que les dires de Monsieur B. renvoient à l'enseignement religieux et culturel reçu dans son pays d'origine.

Vis-à-vis de cette dyade père-fils, il me semble substantiel d'octroyer une part causale aux actes et logiques symboliques repérables dans la transmission des éléments de Monsieur B. à Issan tout en conférant une place au propre père de Monsieur. Ses dires viennent mettre en avant une enquête irrésolue d'Issan concernant l'histoire paternelle, « *il me sollicite beaucoup (...) il pose beaucoup de questions à ses oncles* ». Les non-dits qui circulent ne peuvent être traités psychiquement par Issan. Son désir de connaissance sous-tendant une quête de traduction des éléments historiques et des éléments filiatifs ne trouve que peu d'écho « *mon père a tendance à lui dévoiler des choses de quand j'étais petit, j'aime pas trop, ça me dérange* », et ce malgré le fait qu'il interroge les autres membres de la famille, ce que nous le livre son père. Comme nous l'évoquions dans

²⁹ Le dernier rapport du Collectif Contre L'islamophobie en France (CCIF) enregistre **676** actes islamophobes recensés en 2018 (ces chiffres demeurent en deçà de la réalité en raison du phénomène de sous-déclaration) ; soit **52%** d'augmentation des actes recensés par rapport à 2017
Source : <https://www.islamophobie.net/2019/03/15/rapport-2019-du-ccif/>

l'analyse thématique, il y a là des cases vides dans la généalogie et l'histoire paternelle auxquelles Issan ne parvient pas à mettre de sens.

Les secrets corroborés à l'idée d'une non-trahison apparaissent comme des thématiques récurrentes au cours des entretiens, le passé « *paramilitaire* » de Monsieur B. ainsi que le séjour en prison du Grand-Père d'Issan lui sont cachés. Les transgressions commises et des répercussions ayant eu lieu sont alors gardées secrètes. Dire et mentionner le passé politique des deux hommes, père et grand-père, reviendrait à trahir le Grand-Père d'Issan « *En parler se serait trahir mon père* ».

L'achoppement entre le manque de respect que reconnaît avoir porté Monsieur B. à l'égard de son ex-femme et en parallèle le manque de respect qu'attribue Monsieur B. à son père au regard de sa mère semble se répéter. De fait, comme nous le verrons plus tard, la position de la femme, successivement dévalorisée par chacun des pères, se transmet comme héritage négatif à Issan. Une agressivité qu'évoque Monsieur B. « *Issan est violent avec ma femme, il lui a donné un coup de pied* » et que confirme également Madame lorsqu'elle est reçue pour l'anamnèse. Ce qui transparaît ici fait cependant écho au discours manifeste d'Issan (« *les parents ont le droit de taper les enfants ?* »).

En ce qui concerne le couple parental, Monsieur rencontre la mère d'Issan en France et c'est par recours à la Fécondation In Vitro (F.I.V) que naît Issan. Issan est le fils unique du couple, Monsieur décrit une « *longue souffrance* », mais la fécondation in vitro a « *marché du premier coup* ». Il s'agissait d'une grossesse gémellaire « *y'a que Issan qui est resté, l'autre c'est fossilisé au bout de deux- trois mois* », Issan « *le sait* » et ils en plaisantent « *tu l'as mangé parce que t'étais trop gourmand* ». Malgré une tentative humoristique, nous pouvons imaginer le poids que peut représenter psychiquement le fait d'être perçu comme *l'agresseur*, avec tout le fantasme oral d'incorporation du frère.

Le couple s'est séparé en 2008 et il y a eu des remariages de chaque côté. Lorsque nous questionnons les raisons du divorce, il s'agit pour lui de la différence d'âge entre eux « *elle était trop jeune quand je me suis marié avec elle, et elle a tout de suite voulu s'eupéanisée, c'est-à-dire, elle voulait faire la fête et moi plus traditionaliste.* ». La mère d'Issan a, aux dires de Monsieur B. « *refait ses propres gosses* ». Nous voyons d'emblée la divergence concernant le statut de la femme. L'appel à ses références culturelles pourrait ici lui servir de défense et rationalisation contre la séparation, car comme nous le verrons plus tard, la séparation est venue de Madame.

Une nouvelle dimension est apparue après-coup dans l'analyse (et je n'ai donc pas pu l'explorer dans l'entretien). Il s'agit de l'hypothèse de l'infertilité de Monsieur, sa première femme a recouru à une FIV, et est aujourd'hui mère de deux autres enfants, et son épouse actuelle ne tombe pas enceinte non plus et pousse Monsieur à parler d'adoption. Il n'évoquera pas son infertilité, ce qui me laisse penser que celle-ci est vécue par Monsieur comme une impuissance voire une passivité, conduisant à mon avis, à la projection de la faute sur l'autre : la femme. Issan intégrerait ces mêmes éléments à son « *insu* » c'est-à-dire sans pouvoir y mettre du sens et rejouerait ainsi, dans la rencontre avec l'autre, cette attaque contre un féminin phallique.

Madame est arrivée en France il y a une vingtaine d'années dans le cadre d'un regroupement familial, elle est venue avec sa mère et ses sœurs qui habitent toutes ici aujourd'hui. Le père de Madame est décédé d'une insuffisance respiratoire, ce qui lui fait associer avec le « *très bon rapport avec nous et un très bon rapport avec eux* », à savoir son ex-époux et son fils Issan.

C'est Madame qui souhaitait divorcer compte tenu des conflits récurrents au domicile, si bien avec son époux qu'avec son fils, mais elle élude rapidement la question. Nous constatons qu'au cours de l'anamnèse elle tient à l'égard d'Issan un discours assez dévalorisé et critique, qui par ailleurs se retrouve dans ce qu'elle dit de son fils : « *il s'est toujours dévalorisé* ». Elle le décrit comme quelqu'un de « *maladroit dans ses relations. Très attachant, mais se met des gens à dos* ».

En ce qui concerne l'enfance d'Issan, Madame l'a confié à une nounou dans les premiers temps suivant les congés maternité puis a demandé un congé afin de pouvoir l'« élever » jusqu'à ses deux ans et demi. Elle reste très évasive en ce qui concerne le développement de l'enfant, nous avons donc une majorité des informations par Monsieur.

Elle est aujourd'hui remariée et à deux enfants, une fille de 5 ans et un garçon de 3 ans. À ses dires, « *Issan recherche tout le temps des bisous des petits* », mais le fait de façon maladroite et « *n'a pas l'intelligence de ne pas les embêter* ». Madame a un discours nettement plus valorisé en ce qui concerne ses deux autres enfants, ce qui d'ailleurs conduit à une association sur la majoration des difficultés entre elle et Issan notamment parce qu'elle a « *du mal à percevoir l'évolution* ». Lorsqu'elle est interrogée à ce sujet, elle dira « *C'est rare qu'une journée se passe sans cris, il essaye d'obtenir tout ce qu'il veut. Il se vexe facilement. Pas une journée où ça se passe bien* ». Elle évoque des nombreux conflits allant parfois jusqu'à des passages à l'acte hétéroagressifs de la part d'Issan (coup de pied, etc.). C'est une femme qui nous apparaît très démunie face à cet adolescent et qui semble être en difficulté pour gérer les

crises qu'il fait chez elle. À ce propos elle mentionne l'énurésie qu'elle confirme être récurrente à son domicile.

Nous faisons ici un parallèle entre l'investissement de Madame auprès de ses derniers enfants, relativement jeunes, et le fait qu'Issan puisse, d'autant plus à l'adolescence, se sentir mis de côté. Sa quête affective est palpable derrière tant de manifestations. Nous pensons que l'énurésie est par ailleurs une façon de conserver une place d'enfant, ce qui révèle bien les besoins de dépendance de ce jeune adolescent. Nous pouvons nous interroger sur les failles du traitement pulsionnel qui révèlent ici plus directement son sentiment d'insécurité dans la relation à l'autre. Issan est fragilisé par la problématique parentale, notamment face à un sentiment de désamour maternel qui conduit à ce bouillonnement interne mal contenu, et qui *de facto* le déborde. Nous retrouvons cette quête de dépendance dans le discours de la mère qui décrit son fils comme quelqu'un dont « *l'organisation zéro, il est pas responsable* ». Nous pensons que pour Issan, derrière cette agressivité se cache l'expression plus lisible de toutes ses préoccupations et de toute une quête de satisfaction de ses besoins régressifs et de réassurance.

Madame se sent accablée par son ancien époux et son fils, comme si elle était responsable de ce qui arrivait à Issan. Elle associe alors les deux en disant « *Issan et son père c'est pareil, c'est toujours la faute des autres* », notamment vis-à-vis de la scolarité de son fils, où Issan dit que s'il a de mauvaises notes c'est, car Madame ne l'a pas aidé. Nous voyons sur le plan latent combien Issan tente, maladroitement, de solliciter sa mère.

De fait, pour en revenir à Monsieur il semble que son arrivée en France creuse l'écart entre les modèles de la paternité, mais aussi de couple d'origine et celles du pays d'accueil. Les conflits récurrents au sein du couple, évoqués par les deux parents nous questionnent sur la transmission de cette perception, qui comme nous le verrons aux projectifs, montre une décharge crue sans filtre refoulant lorsqu'il s'agit de personnages féminins. La violence massive qui colore les récits n'est pas sans interroger l'éventuelle réaction à une violence subie, d'où en résulterait un clivage entre l'imago paternelle « intouchable » et l'imago maternelle « négative » en miroir de ce que livre Monsieur B. lors de l'entretien de recherche.

Cohorte Latence : Monsieur A. et Abel

Monsieur A. est un grand homme, plus âgé que les autres participants, qui dégage une impression de sagesse. Plutôt réservé de prime abord, il se saisit peu à peu de l'entretien pour se livrer plus authentiquement sur son vécu en France et la rupture ressentie avec la Côte d'Ivoire, pays qu'il a quitté il y a bientôt 20 ans. Il s'appuie sur des références à la réalité externe, en usant de nombreuses indications spatiales et culturelles de son pays d'origine ou en décrivant les faits pour justifier son discours.

Il dit être parti avant que la Guerre civile éclate « *puis y'a eu la guerre* », où à la suite de cette évocation c'est une description très vivante et imagée de sa ville qui se déroule avec la mer, les montagnes, les cascades et l'ambiance festive. Ces éléments illustrent un investissement du côté esthétique *vivant* de sa ville natale pour contrecarrer la dimension mortifère de la guerre. Cela lui permet par la suite de faire un rappel historique, que j'interprète comme un désir de partager l'histoire de la guerre civile et ainsi de contextualiser les raisons de sa migration. Cet appui sur le factuel peut également servir de défense et éviter ainsi de se confronter plus directement au traitement des affects dysphoriques.

Il exprime de fait une position premièrement plus passive vis-à-vis des manifestations de guerre, « *Pendant cette guerre, moi j'attendais, comme je travaillais à la Mairie, j'avais des choses quand même, des taxis, j'ai vendu pour pouvoir payer un billet et venir ici [rire gêné]* ».

Dans cette séquence il y a le passage d'une position plus passive : *l'attente de*, avec toute l'incertitude latente qui n'est pas exprimée, vers une position où il s'affirme narcissiquement à travers son emploi et les biens qu'il possédait. Mais ce positionnement plus valorisé ne tient pas longtemps, Monsieur associe ensuite avec son nom de famille « *à consonance nordique* » qui conduisait à des risques de lynchage et au rejet des Ivoiriens défendant L. Gbagbo. La remémoration de ce conflit altère le discours qui est entrecoupé d'arrêts et d'hésitations, notamment lorsqu'il parle de la maltraitance basée sur le nom de famille et qui remet en cause l'appartenance au pays : « *Tout de suite on te disait "t'es pas Ivoirien"... On te ... On te... On te ... maltraite* ». Nous y voyons le passage du « *je* » au « *on* » qui permet certainement à Monsieur de s'inclure dans un groupe plus élargi et ainsi ne pas avoir à se confronter plus directement aux affects associés à ces actes de maltraitements. Nous entendons cette guerre comme le rejet d'une partie du peuple à qui l'on refusait de reconnaître les origines. Ainsi c'est une fracture affiliative et un refus de le reconnaître comme sujet dans le groupe.

Nous voyons que le nom de famille, plus qu'une transmission filiative apparaît ici comme une appartenance sociale et permet de déterminer d'où viennent les sujets. Il inscrit le sujet à la fois dans la lignée familiale et collective « *Dès qu'on dit le nom, tu sais là le Monsieur vient du bord de la mer, du bord de la montagne* ». Nous retrouvons une nouvelle fois la dimension très imagée qu'il utilise pour décrire les différentes zones de la Côte d'Ivoire, mais qui finalement met en lumière la persécution d'une partie du peuple ivoirien en fonction de ses origines. Monsieur n'évoque pas de représailles directes, mais nous pouvons penser que le climat de guerre civile et la menace l'ont tout de même fragilisé.

C'est donc dans un contexte d'incertitude face à l'avenir de son pays que Monsieur est parti de la Côte d'Ivoire. Le départ a été possible grâce à la vente de ses biens et son travail en Mairie qui lui a permis de remplir le dossier d'obtention de visa pour la France. Il associe ensuite directement avec son arrivée et les difficultés rencontrées « *c'est un autre monde* ».

Comme pour les autres participants, les conditions d'accueil **sont** avancées comme les plus complexes. Nous retrouvons notamment le sentiment d'être rejeté par le groupe de pairs, comme pour le père de James, à savoir des amis qui les hébergent. Monsieur A. dit avoir été « *mis à la porte* », car il « *gênait l'intimité* » de son ami, ce qui lui paraît totalement incongru en considérant que lorsque cet ami venait en Côte d'Ivoire il s'occupait de lui.

Nous pensons que ce manque de reconnaissance est d'autant plus fragilisant qu'il n'était pas anticipé et qu'il laisse Monsieur A. démuni et seul. Comme nous l'évoquons régulièrement, ce qui prime chez les sujets migrants est le réel au sens propre : se loger, se nourrir et subvenir aux besoins de la famille restée au pays. Il est de fait complexe de s'inscrire dans une démarche d'élaboration des effets psychiques de la migration, mais ce qui est perceptible est bien la précarité de ces sujets. Ainsi Monsieur, se retrouve « *dehors* » et rencontre un « *jeune sénégalais* » qui l'héberge. Il est souvent question de l'aide apportée par des groupes ayant vécu les mêmes problèmes. C'est-à-dire que c'est l'identification qui permet de soutenir le sujet et de l'aider, mais aussi de reconstituer un cadre contenant, face à la perte des enveloppes culturelles.

De fait, lorsque cette thématique est abordée, la qualité du discours se détériore nettement, il semble que se remémorer son parcours d'intégration conduit à un retour des affects qui désorganisent donc le discours : « *je n'avais pas les papiers voilà... j'ai travaillé comme ça pour pouvoir subvenir, parce que j'ai essayé, avec les papiers, parce que l'ouest était menacé* ».

Nous retrouvons dans cette séquence un flou du discours, qui met sur le même plan le gain d'argent, la menace de guerre envers sa famille restée au pays et ses tentatives d'obtention de papiers pour sortir d'une situation "illégal".

Cette superposition des différents éléments difficiles augmente ma confusion quant à l'arrivée de Monsieur, ce n'est que par la suite que je comprends que Monsieur a quitté le pays avant le début « officiel » de la guerre de Côte d'Ivoire et a lancé une procédure de demande de droit d'asile.

Le dossier s'avère irrecevable, car la guerre n'avait pas encore éclaté. Le discours qui s'en suit situe Monsieur dans une place active de tentative de résolution « *J'ai écrit au président Chirac* ». Derrière cette lettre, il y a sur le plan latent le fait qu'étant membre actif du parti d'opposition ivoirien, Monsieur a donc perdu à la fois sa situation d'homme respecté et influent, ce qu'il tente de retrouver en France en écrivant au président. C'est à la fois un appel à l'aide qu'un désir d'apaiser la situation en Côte d'Ivoire, comme s'il ne pouvait pas se résoudre à rester en France sans rien faire. Le positionnement actif peut lui permettre de ne pas se laisser gagner par l'impuissance de ses conditions de vie en France. Ce qui finalement est fait en vain. Il décrit ainsi sa prise en charge par un avocat qui lui conseille de retirer son dossier de demande d'asile. Nous allons analyser les enjeux de cette séquence :

« Après je suis resté plusieurs mois, lui il m'a convoqué, il m'a dit : « Bon écoute, Monsieur, j'ai déposé tes papiers, jusqu'à présent les gens ils disent rien... faut que tu ailles toi-même pour dire que tu veux plus l'asile, l'asile politique ». J'ai dit : « mais comment ?! », moi je viens d'arriver, je suis sans-papiers, lui c'est un avocat, c'est lui qui connaît très bien les lois d'ici ! et il me dit qu'il faut aller voir, dire que je veux plus, que je veux plus l'asile. Et quand j'ai été voir la dame, elle m'a dit : « Mais qui vous a donné ce conseil ?! Mais moi je vous conseille de ne pas retirer votre dossier ».

Nous retrouvons ici un double discours paradoxal, où l'avocat apparaît comme le mauvais objet tandis que la « dame » elle, fait office de bon objet contenant et renarcissant. Sur le plan manifeste, il semble attribuer les raisons de refus du statut d'exilé politique à l'avocat.

Nous entendons à la fois le sentiment d'avoir été lésé par l'institution étatique représentée par l'avocat et la justification qu'il y apporte, lui qui a « prévenu » la France.

Le fait de ne pas avoir obtenu d'asile vient complexifier une nouvelle fois l'intégration en France, s'en suit un discours assez inhibé, où il évoque à demi-mot les difficultés connues : « *Je*

suis resté comme ça, dans les vieux hôtels, j'ai vivoté comme ça ». Nous savons que les « *vieux hôtels* » renvoient aux logements insalubres, où plusieurs personnes partagent une seule chambre exiguë. Il ne peut pas le mentionner directement, compte tenu de la honte que cela provoque, mais reste toutefois lisible au travers du terme employé : « *vivoter* », qui signifie vivre avec peine.

Cela se confirme également lorsqu'il dit : « *un jour j'ai rencontré ma femme, on était quatre dans la même chambre, elle m'a secourue, je suis resté avec elle* ». Il est question de l'investissement de son épouse qui le *sauve*, ce qui pourrait aussi interroger du côté du choix d'objet.

Ici la dimension de puissance phallique peut psychiquement être portée sur l'épouse qui assume une place plus active et permet à Monsieur de se stabiliser, à la fois sur le plan social et familial (ils partagent les mêmes référentiels). Madame ayant acquis la nationalité française était plus insérée socialement que Monsieur, ce qui s'observe également sur le plan de la temporalité où il y a un flottement dans son discours concernant les dates. Ainsi il situe son arrivée en France en 2000, puis en 2002, et fluctue entre 7 à 9 ans sans papiers. Il est possible d'y voir l'impact ici sur le plan spatio-temporel, les dates restant quant à elles significatives : l'année 2002 correspond au début de la Guerre civile ivoirienne.

Comme nous l'évoquions dans la partie théorique, la régression à un état dysphorique reste tout de même dépendante de la temporalité d'installation. Cette régression pourrait être positive pour pouvoir élaborer la migration, comme en témoignent les récits des sujets qui « comptent et communiquent plus volontiers les années accumulées d'immigration que leur propre âge » (Reca, 2015, p.100).

Nous retrouvons donc un rapport au temps différent, comme s'il démarrait une nouvelle vie depuis son arrivée en France. Cela se réitère lorsqu'il mentionne les petits boulots qu'il a dû effectuer, le discours est hésitant, la voix tremble, et illustre le sentiment de déclassement social « *j'ai écrit au maire du **** arrondissement, j'ai dit que j'ai déjà travaillé à la mairie (...) j'ai donné tous mes diplômes* », mais où finalement, sans papiers, il n'est pas possible de travailler et d'être déclaré. Il vit ainsi comme une obligation, celle d'accepter une très faible rémunération (entre 5 et 7 euros de l'heure) et du travail au « *noir* ».

Ce n'est finalement que par la naissance de ses enfants avec son épouse qu'il a pu obtenir les papiers « *et que les choses ont commencé à marcher* ». Ici, les enfants comme l'épouse

apparaissent comme les garants de la naturalisation de Monsieur, mais ce n'est qu'après qu'il peut, toujours pudiquement, laisser place à une part plus tendre et affectueuse dans sa relation aux enfants. Nous n'apprendrons que plus tard que Monsieur avait déjà deux filles en Côte d'Ivoire, qu'il a dû se résoudre à laisser pour venir en France. Ce pour quoi, dans son parcours, malgré les difficultés rencontrées, il n'était pas imaginable de retourner au pays « *si tu retournes... y'a le « qu'en dira-t-on » ... les gens **ont honte**, c'est la honte qui fait que les gens veulent pas partir, peut pas, peut pas retourner !* ».

Il y a pour nous deux conceptions qui se rapportent au sentiment de la honte. Celle communément ressentie et verbalisée comme le « *j'ai honte* » qui relève d'une conduite du sujet qui s'achoppe avec ses représentations des normes et celle qui relève de la honte plus archaïque qui effracte les capacités pare-excitantes du moi.

La honte ressentie comme déshonorante s'intrique à ce que le sujet va projeter sur le regard d'autrui, et qui est en conséquence jugeant. Par ce « dédoublement autoscopique (...) c'est donc bien la problématique narcissique dans le rapport éventuellement identificatoire à l'autre qui se trouve engagée » (Brusset, 2003, p.1777).

La honte primaire n'est pas liée à une désorganisation du lien d'attachement, mais relèverait de la « constitution différenciatrice du soi et de l'objet et à la détresse originaire » (Brusset, 2003, p.1777). Il y a donc une indifférenciation entre le sujet et l'autre, dont le regard d'autrui reflète cette part inacceptable, et qui par la honte ressentie fait office de retournement sur le sujet.

La honte traumatique contient une telle intensité d'affects que s'ils ne peuvent être élaborés, se déversent en dehors du moi du sujet. Ce déversement est le fruit, dans l'après-coup, du télescopage entre traces mnésiques et expériences associées à la honte. *A contrario*, la notion de « honte-signal résulte des traces mnésiques des situations antérieures d'expérience de la honte dans leur généalogie singulière » (*Ibid.*, p.1779). C'est-à-dire que cette honte-signal est le propre des mécanismes de défense plus obsessionnels, provoquant l'évitement ou le contrôle.

Dans son cas, nous voyons bien la part de la honte, dont les affects ne sont pas élaborés et conduisent à projeter à l'extérieur la raison de cette honte. Ce vécu, intolérable pour le moi, effracte la barrière pare-excitante et ne permet pas d'élaborer ce vécu. Ainsi, malgré son désir de retourner voir ses filles, c'est le poids de la honte sociale associée au retour qui le fait se

résoudre à ne pas les voir grandir « *je les ai pas vus pendant 7 ans... 7 ans, elles ont grandi hein... je suis devenu papi (...) je pouvais pas me retourner* ».

Ici le « se retourner » s'entend comme revenir en arrière. Monsieur pour qui la migration a provoqué un déclassement social se retrouve donc pris psychiquement, dans un trop grand écart entre ses attentes (l'idéal du moi) et le moi. C'est ce même fossé qui provoque le sentiment de honte, et qu'il ne peut accepter.

Cela permet toutefois d'ouvrir sur son souhait de retourner vivre au pays, mais qui comme chez beaucoup de pères rencontrés, n'est pas possible en raison des enfants nés en France : « *Au pays ?! Bah OUI hein (rire). Ah Oui ! Mais d'abord, les enfants sont petits, d'abord... Et je suis trop attaché aux enfants, comme les enfants sont beaucoup attachés à moi... surtout avec Abel, alors là... c'est... (rire++)*. »

Dans ce cas précis, il est difficile de parler des enfants comme une « *entrave* » au retour, car, compte tenu de son choix passé, celui de laisser ses premières filles en Côte d'Ivoire pour migrer en France, il est ici plus plausible qu'il ne veuille pas répéter cette douloureuse expérience. Nous remarquons toutefois que l'attention et l'attachement sont davantage portés sur Abel, qui est par ailleurs le dernier de la fratrie, et qui est celui qui mobilise les parents autour des prises en charge institutionnelle.

De plus, nous constatons une nouvelle fois que Monsieur A. comme les autres participants de cette recherche, avance le jeune âge des enfants comme la raison principale ne leur permettant pas de retourner dans leur pays d'origine. Nous pouvons interroger ici s'il s'agit de la maturité nécessaire attendue des enfants ou si la difficulté principale serait leur réadaptation ailleurs ? Dans le cas de Monsieur A., ses enfants sont « *français* » et ne pourront donc pas se réadapter en Côte d'Ivoire. Toutefois, cela ouvre la porte de la transmission des origines par des voyages avec les enfants « *pour connaître mes origines, connaître le pays de Papa (...) on peut pas dire qu'ils sont, qu'ils connaissent bien l'Afrique* ».

Ces éléments montrent que dans la transmission psychique, il y a bien un manquement, vis-à-vis des racines originaires de Monsieur. Lors du retour au pays d'origine des parents pour les enfants nés en France, ont lieu les reviviscences des odeurs, souvenirs et référentiels culturels qui ont façonné les parents. Si pour les parents il s'agit de retrouvailles, chez les descendants cela peut signifier une rencontre avec l'étrange, voire donner lieu à un sentiment

d'inquiétante étrangeté. Cette étrangeté perçue par le fils est également perceptible par ses parents à son égard. Éduqué à l'occidentale et baigné dans un univers différent, cela provoque chez les parents l'impression que leur propre enfant est *étranger à eux* (Hounkpatin, 2008).

Ces voyages où les descendants découvrent le pays parental permet la rencontre par la même occasion avec la famille élargie et produit parfois une collision des mondes : celui où ont baigné les parents et celui intériorisé par le fils (le cadre culturel français). Les parents d'Abel décrivent ses nombreuses questions au sujet de la mort des grands-parents et le fait que, depuis peu, il refuse totalement d'aller en Côte d'Ivoire. Ce « *rejet* » est déplacé sur une peur irrationnelle « *les moustiques* » associée au pays d'origine, mais que nous lions au décès du grand-père ayant par ailleurs provoqué des épisodes de terreur nocturne. Nous pensons que cette quête d'Abel ne trouve de réponse et est alors condensée en éléments symptomatiques sur lesquels il n'est pas possible de mettre du sens, à ce jour.

Lorsque j'interroge Monsieur sur le désir de son fils de l'accompagner en Côte d'Ivoire, son association reprend les traditions comme en témoigne la séquence suivante que nous analyserons spécifiquement :

« Oui, il est parti la dernière fois, quand son père, quand... son homonyme, c'est le papa de Madame, qui souhaitait, voir son homonyme. Il souhaitait voir son homonyme, c'est une tradition. Et quand ils sont partis, pendant les vacances, donc il avait 1 mois et aujourd'hui il a envie lui de repartir ».

Il est question de la lignée filiative masculine qui s'illustre par le lapsus « *son père* ». Ici, du fait de la tradition, l'homonyme est le père de Madame, mais par le lapsus le place comme père d'Abel. La tradition qu'évoque Monsieur, de donner le même nom que les aïeux, viendrait symboliser la transmission du nom, que nous pouvons associer dans une lecture psychanalytique aux enjeux de la filiation. La filiation vient signer le lien entre Abel et la lignée masculine de sa généalogie. Dans ce cas, le nom du grand-père maternel assure le lien de filiation, indépendamment de la continuité ou discontinuité du lien familial, comme cela peut-être le cas avec la migration.

En termes de circulation des éléments familiaux, Abel incarnerait donc la continuité de son grand-père, décédé récemment. La nécessité de voir son « *homonyme* » avant de partir, peut-être une manière de s'assurer de la continuité des générations. Effectivement, l'homonymie renvoie à l'idée du même, et pourrait dans certains cas faire porter une lourde histoire familiale

au descendant. Nous associons ceci, hors entretien, avec les terreurs nocturnes d'Abel, qui a quitté le domicile en pleine nuit, effrayé par un « *c'était un cauchemar devenu réel* ». C'est très peu de temps après le décès du grand-père « l'homonyme d'Abel », que le petit garçon fait cette terreur nocturne et quitte le domicile en pleine nuit « *pour échapper à quelqu'un* » me dira-t-il. Ce sur quoi Monsieur associe ensuite le fait qu'Abel ne veuille pas retourner en Afrique depuis le décès, « *il a dit : tout le monde a pleuré dans la famille sauf moi* ».

Cette même terreur nocturne est survenue après une nouvelle rencontre, cette fois-ci via « vidéo » entre Abel et son grand-père, ce que Monsieur interprète comme les visites du grand-père : « *(...) il est décédé, et... mais on sait pas trop, on sait pas pourquoi il voulait à tout prix voir son homonyme. Et quand il a vu son homonyme il était très content, et après, maintenant, deux mois après il est décédé* ». C'est à la fois une façon de prolonger les lignées, de remercier et rendre hommage aux aïeux, tradition donc que les parents d'Abel ont maintenue même en vivant en France.

Le fil associatif conduit Monsieur à parler de sa propre lignée et de se situer lui aussi par rapport à son homonyme :

« *Mon homonyme il est décédé y'a longtemps, moi mon père il était orphelin, de père et de mère et c'est son oncle, le petit frère de sa mère, qui l'a récupéré il s'appelle ***** et à moi on m'a donné le nom de ce dernier, qui peut, bon qu'on peut dire, qui a sauvé mon père (...) il m'a attribué le nom de celui qui l'a élevé* ». Cette tradition rejoint le postulat selon lequel l'enfant qui vient au monde s'inscrit d'emblée dans une lignée familiale et culturelle. L'historicité de celle-ci comme celle de ses ancêtres font se jouer la question des affiliations et des filiations.

La filiation peut être représentée comme l'axe vertical : « je m'inscris comme fils de ou fille de » C'est l'axe générationnel. Le schéma filiatif peut se complexifier comme dans l'adoption où les enfants quittent une affiliation pour une autre. L'enfant quitte une première affiliation pour une autre et ensuite subit un retour de l'affiliation primaire. L'attaque du lien de filiation peut alors se comprendre comme « ne plus être les enfants de leurs parents » (Feldman, 2013, p.254).

Au-delà de l'ordre symbolique octroyé à la place du père qu'en est-il des liens de filiations et d'affiliations ? Le nom semble être un des liants de la lignée de filiation. Un enfant privé de père est ainsi privé de mère. L'exclusion de la lignée paternelle entrave une filiation de qualité puisqu'il est nécessaire que les deux lignées soient figurées. Cette première attaque vient ébranler les relations parents-enfants puisqu'est alors désinscrite la part de filiation paternelle. Une relation

essentielle pour l'inscription filiale étant justement celle permettant « la double filiation maternelle et paternelle » (*Ibid.*, p.254). Les prénoms par exemple, peuvent renseigner sur le besoin de tisser à la fois l'appartenance de la famille et celle du pays d'accueil. Avec l'homonymie, le prénom apparaît comme dénominateur identificatoire de la généalogie paternelle, puisqu'il porte le prénom de son grand-père maternel.

Nous voyons donc spécifiquement dans cette dyade comment la répétition du prénom inscrit le sujet dans la continuité des générations, mais cette tradition est défaite du sens porté par la société d'origine. Dès lors, pour Abel, les référentiels culturels traditionnels sont tus ou inexplicables, mais se transmettent, me semble-t-il inconsciemment. Nous pouvons nous interroger sur la quête de sens qu'illustrent ces terreurs nocturnes et l'interpénétration entre Abel et son homonyme.

Cela ouvre également sur les autres traditions transmises, comme celle de la pratique religieuse. Monsieur est musulman et s'attache donc à la transmission de ses conceptions religieuses bien qu'il évite de parler des dérives à son fils.

Lorsqu'il aborde les amalgames entre l'Islam et les attentats, nous retrouvons l'usage du pronom personnel « tu » qui lui permet de désigner les responsables comme extérieurs au groupe. Le discours est d'ailleurs marqué par la charge affective, ce qui le rend sur la fin incompréhensible « *Nulle part dans le Coran Dieu dit d'égorger, nulle part ! Quand tu, tu, tu, tu tues, tu vas carrément en enfer, c'est pas, parce que c'est toi qui fais ça* ».

Cela le conduit à des associations où apparaît le sentiment d'être repoussé de plus en plus et de ne pas avoir de lieu fixe où pratiquer la religion. « *C'est pas la mosquée, mais y'a un foyer, et là-bas, y'a pas assez de place (...) la police venait, elle nous chassait pour monter dans les étages, de sur..., sur la route* ». Il y a un achoppement entre le principe de laïcité français et les convictions religieuses de Monsieur, ce qui semble provoquer ce sentiment de rejet. Face à cela, il renforce l'éducation religieuse de ses enfants en les accompagnant directement à la mosquée ou en leur apprenant à prier seuls chez lui.

Lorsque j'approfondis la question du possible décalage pour ses enfants, nés ici, et l'éducation que lui a reçue, il associe directement avec les modèles éducatifs que lui a connus à l'école : « *chez nous à l'époque y'avait les ... [mime frappe / les doigts] pour frapper... Moi j'ai même, j'ai même, la trace que j'ai ici là, toujours je me souviens de ce, de ce monsieur- là* ». La trace, ici physique, n'est pas sans faire écho à la trace psychique d'intériorisation du modèle éducatif ivoirien. Il en ressort un décalage conséquent entre les deux pays, qu'avance Monsieur comme

justification pour que ses enfants travaillent et soient sages, eux qui ont « *toutes les chances ici* ». La comparaison entre sa vie passée et le système français met en avant la liberté et l'accès à l'éducation, ce qui vient renforcer l'idée que les enfants doivent, en conséquence, se saisir de leur chance de réussite ici. En puisant dans ses référentiels éducatifs, Monsieur semble ne pas comprendre ce qui entrave la réussite de son fils, ce qui provoque un renforcement de la pression scolaire et des exigences qu'il a vis-à-vis de lui : « *toi tu joues au football là, si tu n'es pas sage à l'école, si tu veux être dans une grande équipe, eux ils vont aller à l'école et ils vont dire on veut prendre ce monsieur-là, ce petit-là, mais est-ce que quand il était à l'école primaire il était sage ?* ». Nous voyons dans cette séquence que les rêves d'Abel sont déterminés par son comportement et sa réussite à l'école, ce qui une nouvelle fois nous laisse à penser qu'il y a un collage entre les injonctions éducatives introjectées par Monsieur et la façon de les reproduire avec son enfant, hors contexte.

De fait, nous apprenons lors de la mise en commun avec ma collègue que Madame rapporte que jusqu'à l'an dernier, les problèmes de comportement d'Abel étaient sanctionnés par des punitions corporelles. Nous associons ici avec l'énurésie qu'évoque Madame lors de l'anamnèse, qu'Abel « *cachait jusqu'à maintenant. Il se réveille tôt va prendre sa douche, il efface tous les signes* ». Si chez d'autres sujets rencontrés (Issan et Ismaël de la cohorte adolescente) l'énurésie nous semble permettre de maintenir un lien de dépendance avec les parents, chez Abel, celle-ci est immédiatement cachée, probablement en raison des représailles et des punitions au domicile. Si l'énurésie est ponctuelle aux dires des parents, nous ne pouvons-nous empêcher de penser que la réaction de ce petit garçon lorsqu'il y est confronté, est plus que sur-adaptée. Monsieur qui raconte le dur modèle éducatif reçu quand lui était enfant, semble le maintenir.

Il est souvent derrière son fils pour les devoirs, ce qu'il associe une nouvelle fois directement avec sa propre enfance et au fait que son père soit analphabète et n'ai pu assurer cette mission d'accompagnement : « *Tous les soirs il faut réviser, voilà... parce que bon... (...) Moi c'est, c'est ce qu'on me faisait le soir. Moi, je travaillais... mon père il était analphabète, mais il m'avait confié à un monsieur, un tuteur* ». Le lien avec son propre père analphabète peut révéler l'importance de la réussite dans cette famille. Rappelons que Monsieur appartenait à une classe plus aisée lorsqu'il résidait en Côte d'Ivoire, et que sa venue en France a provoqué un déclassement social conséquent. Nous voyons de fait qu'au-delà de la rupture entre les référentiels apparaît aussi une rupture des classes, où Monsieur A. a dû faire le deuil d'une position sociale

valorisée. C'est probablement, en raison de la place qu'il occupe aujourd'hui que les attentes de réussite vis-à-vis de son fils sont plus importantes.

Nous retrouvons par la suite dans l'analyse latente du discours, que le choix professionnel était « imposé » par son oncle, au motif de « *se rapprocher de sa mère* ». Il entre ainsi comme fonctionnaire à la Mairie : « *il faut quitter Abidjan* », donc moi, je, vraiment, j'ai pas quitté la capitale ivoirienne, à l'ouest, mais eux, ils m'ont convaincu, ils m'ont dit : « *ta maman elle est là-bas, là au moins tu...* » — *c'est là qu'ils m'ont eu*— « *tu pourras rester, tu peux garder ta maman avec toi* ». Nous voyons ici que le lien affectif fort à sa mère et l'importance dans la famille de veiller sur ses proches ont primé sur ses propres envies. Nous pouvons également interroger le lien fort à sa propre mère et le fait de vivre son installation proche d'elle comme imposée. Cela remet à jour la question de la passivité au sens où chacun de ses départs est vécu comme imposé par des personnes ou des événements extérieurs à sa volonté. Il associe d'ailleurs une nouvelle fois assez souplement avec l'emploi occupé là-bas et le système ivoirien à la difficulté rencontrée en France où « *tout est différent* ».

Nous repérons donc le fil associatif suivant :

La pression éducative que lui a reçue est reconnue comme bénéfique dans un premier temps, car elle lui a permis d'accéder à des études supérieures en gestion et économie. Mais ce désir est « interrompu » par son oncle qui souhaitait qu'il vienne s'installer et travailler dans la même ville que sa mère, ce qui fait que Monsieur vit le départ d'Abidjan – où il étudiait- comme imposé. Ainsi, il se conforme aux désirs des membres de sa famille « *Donc je suis parti, effectivement, et je suis resté avec ma mère jusqu'à sa mort* ». À travers ce fil associatif, nous retenons donc les multiples ruptures de Monsieur qui toutefois mettent en lumière ses capacités de résilience.

Les différences pointées par Monsieur s'inscrivent toutes dans la solitude qu'il a rencontrée en venant et l'individualisme français : « *Ah ici... ici j'ai regretté c'est que on arrive et c'est chacun pour soi, chacun pour soi et Dieu pour tous. Il n'y a pas d'aide, quand je disais y'a pas d'aide, quand je dis y'a pas d'aide* ».

Nous pensons que la solitude de Monsieur, le manque d'aide par ses connaissances en France à son arrivée, le fait qu'il ait dû « *vivoter* » dans les hôtels jusqu'à rencontrer sa femme, l'ont nettement fragilisé, ce que lui n'est, à ce jour, pas en mesure d'élaborer et qui reste sous forme d'îlots traumatiques au sein de la psyché. Il est fort possible qu'au vu de son parcours, il ait

développé des capacités adaptatives où les affects dysphoriques ne peuvent être abordés, en raison de l'effondrement latent encouru.

Face à cela, Monsieur continue de puiser dans ces référentiels culturels et transmet ainsi à ses enfants ce que lui-même a appris : « *je, je, j'inculque ce que mes parents m'ont appris. Et pour l'école, je dis qu'ici ils ont une grande chance, grande chance d'aller à l'école* ». De nouveau, le scolaire apparaît comme très investi par Monsieur, une chance que lui n'a pas eu, et dont l'échec des « *petits Africains* » est lié aux failles éducatives des parents. « *Si tu donnes une bonne éducation à ton enfant beh... tu dis la vérité à ton enfant. Incite-le à travailler, incite-le à travailler ! Je sais pas si vous faites attention, mais y'a pas de petits Chinois ou petits Pakistanais en train de faire n'importe quoi hein... se sont nos enfants !* ». Nous retrouvons une justification liée à son modèle, plus rigide, mais qui garantirait que les enfants soient sur le droit chemin. Nous voyons qu'il n'est pas uniquement question de *ses* enfants, mais bien de l'ensemble des enfants d'immigrés « *nos enfants* » qu'il différencie en fonction des origines et des comportements perceptibles. Il y a effectivement un clivage entre les « bons » fils d'immigrés et les « mauvais ».

Cela laisse à penser qu'il est question du groupe élargi, comme c'est le cas en Côte d'Ivoire, où il faut sortir d'une logique individuelle et s'entre-aider. La solution évoquée est celle de se centrer sur le travail et la réussite scolaire, mais indique également sur le plan latent le lâcher-prise éducatif des familles. Cela rejoint ce que nous théorisons, où les parents immigrés, au-delà de la charge de travail les rendant moins présents au domicile, n'ont pas intériorisé sagement les modèles ce qui fait hiatus, dans le nouveau contexte, vis-à-vis du fonctionnement autoritaire envers leurs enfants. De plus, compte tenu de la différence entre l'ici et l'ailleurs, rien que dans la langue, il est difficile pour eux de pouvoir garantir l'accompagnement scolaire des enfants.

Ce que l'on retrouve également dans l'identification de Monsieur au groupe des migrants et l'espoir que les enfants qui eux sont nés ici, accomplissent le souhait parental : « *Nous nous arrivons, on peut pas faire des grandes études, on a grandi là-bas, on vient, on a pas de papiers, le temps de ... non c'est pas possible, tu peux pas. Mais eux, ceux qui sont nés ici, ils ont la chance. Il faut qu'ils en profitent, moi c'est ce que je dis toujours à mes enfants* ».

À la suite de cela, Monsieur partage l'importance et le sens du respect des *ainés*, valeurs transmises de génération en génération. Il dit donc, en Dioula, les paroles de remerciements qu'il faut prononcer à la fin des repas : « *Il faut le remercier en Dioula on dit « Banta », Banta ça veut*

dire « Baraka » et on dit « Mama Banta ; Papa Banta et Banta à Dieu ». Dans cette séquence nous retrouvons l'émergence d'affects associés à l'usage de la langue maternelle de Monsieur, c'est-à-dire de perpétuer à la fois les traditions du pays avec ses enfants.

Dans l'analyse de la phrase, le remerciement à faire aux parents puis à Dieu apparaît directement après la chance que la France offre à ses enfants pour réussir. Nous pouvons penser qu'en remerciant Dieu, la famille s'assure la protection de celui-ci et les chances d'un meilleur avenir. Nous relient cela à la théorie freudienne de la projection à l'œuvre dans la pratique religieuse. Il est ici question d'un mécanisme psychique qui consiste à attribuer à la religion la justification face à ce qui se déroule dans la vie quotidienne. C'est-à-dire que la tradition de remerciements viendrait représenter la motivation que l'individu devrait considérer comme interne. Dans ce contexte, la projection ne correspond plus à l'expulsion par le sujet de désirs et d'émotions qu'il n'accepte pas comme siens, mais renvoie à l'attribution de certains faits comme dépendant de la réalité extérieure.

Le partage de ses traditions dans sa langue d'origine conduit à une nouvelle association sur la réussite et l'accompagnement des enfants pour les devoirs, où Monsieur parle des difficultés de comportement de son fils à l'école « *Alors que quand il est à la maison chez nous, il a un autre visage et arrivé là-bas encore, c'est le pire. Et c'était à l'extrême où Abel même, voulait se défenestrer, à l'école !!!* ». Lorsque Monsieur évoque cet épisode, la voix tremble et il peine à finir sa phrase, attestant de tout le gêne face à l'épisode comme de l'émotion qu'a suscitée l'évènement, encore incompris. L'incompréhension de la famille indique ce manque de sens dans la transmission qui est agi par Abel hors-domicile. Monsieur, qui est très touché par cet incident, se reprend en banalisant ce geste et en concluant que finalement « *c'est un nouveau Abel* ».

Nous associons ici au discours très valorisé que Madame a **concernant** Abel, contrairement à son fils aîné, qui lui est souvent plus disqualifié « *Abel, oui il se met en colère, mais ça ne dure pas, son frère est toujours en colère lui* » ou encore « *il s'habille mieux que son frère* » « *Il a le sommeil facile par rapport à son frère* ».

Le frère aîné d'Abel a donc un problème de croissance ce qui fait que les deux garçons font la même taille et partagent les mêmes vêtements. De par cette proximité physique, nous analysons que dans le discours de Madame les deux enfants sont toujours associés, comme s'ils étaient des jumeaux et sont toujours comparés. Cela laisse apparaître une perception d'Abel comme le bon

objet, Madame allant jusqu'à dire : « *Abel est l'enfant le plus gentil de la maison* » ce qui n'est pas le cas de son frère aîné.

L'image qu'exposent les parents vis-à-vis du comportement d'Abel au domicile s'oppose avec celle qu'il montre à l'école. Il y est ici question à nouveau du « double » visage d'Abel, que nous interprétons comme lié à la dualité des mondes à savoir : le domicile où l'autoritarisme et les valeurs parentales sont de mise et de l'autre côté, l'institution scolaire, où Abel se comporte différemment, mais où sa souffrance s'est manifestée et a pu devenir visible. C'est à l'école qu'il a pu figurer son mal être, ce qui interroge sur la place qu'il peut occuper au sein de la famille.

C'est par ailleurs la tentative de défenestration d'Abel qui a permis une prise en charge institutionnelle où il a pu être évoqué que cet événement figurait le passage à l'acte suite au décès de son grand-père, qui rappelons-le est son « *homonyme* ». Ce passage à l'acte en dehors du domicile, fait écho au fait qu'il n'est pas autorisé à manifester ses angoisses et où il doit se conformer aux exigences parentales à son domicile. Nous reviendrons lors de l'analyse du bilan d'Abel sur le fonctionnement de ce jeune garçon, où la problématique de perte est assez franche avec une porosité des limites assez marquée.

En ce qui concerne l'histoire de Madame, elle est arrivée en France en 1999 pour motifs économiques. Elle a trois filles d'un précédent mariage, et se montre très dynamique, forte et plus optimiste que Monsieur concernant l'avenir d'Abel. Nous associons la force qu'elle dégage avec le discours de Monsieur « *elle m'a secouru, je suis resté avec elle* » lorsqu'il n'avait pas d'hébergement.

En revanche, elle confie avoir eu beaucoup de difficultés à accepter qu'Abel soit pris en charge au CMP « *j'avais la crainte qu'il soit fou* ». Elle associe ensuite sur l'éducation de ses enfants où elle met un point d'honneur à l'acquisition de l'autonomie, comme par rapport à l'énurésie d'Abel, qui se débrouille pour changer et laver ses draps seul.

Nous avons le sentiment d'une éducation rigide où les affects sont peu reconnus, comme par exemple lorsqu'elle associe le comportement de son fils en classe au fait qu'« *il tient pas ses promesses* ».

Vis-à-vis de la grossesse, Madame raconte que tout s'est bien déroulé, et qu'elle n'a rien à signaler. Elle revient ensuite sur ces propos en évoquant, avec une certaine distance et banalisation, le fait qu'en tant qu'assistante maternelle, un de ses employeurs n'avait pas apprécié qu'elle soit enceinte, ce qui a généré des tensions et compliqué la fin de la grossesse sur le plan psychique. Madame, bien que dynamique nous donne le sentiment de ne pas tout livrer et de banaliser quelque peu les conflits.

Pour conclure, c'est une famille qui est toutefois défendue lorsqu'il s'agit d'aborder leur histoire, hormis Monsieur qui parle plus facilement de lui au cours de l'entretien de recherche.

Sa posture d'homme sage laisse contre-transférentiellement voir les fragilités de cet homme et les différentes ruptures qu'il a vécues en arrivant en France, toujours avec beaucoup de pudeur. Mais lorsqu'il s'agit de partager avec moi l'histoire des homonymes, il s'anime et c'est ce qui nous permet de voir toute l'attache affiliative à son pays d'origine.

Les descendants

*« He nacido tanto
Y doblemente sufrido
En la memoria de aqui y de allá »
Alejandra Pizarnik – Las aventuras perdidas³⁰.*

I. Hypothèse 1 Cohorte des adolescents

Nous constatons effectivement qu'il y a des difficultés de séparation. La quête d'autonomisation est encore dépendante de tout un questionnement identificatoire vis-à-vis de la figure paternelle qui apparaît comme démunie et désautorisée (Eiguer, 2004).

Cette fragilisation de la figure paternelle pourrait s'entendre comme résultant, en raison de la somme d'évènements liés à la migration, de la difficulté d'accès à la paternité dans un nouveau contexte (Yahyaoui, 2013). Rappelons que l'accès à la parentalité s'établit à la fois sur la fonction anthropologique (l'être père diffère selon la culture), une fonction intersubjective (la relation à ses propres parents) et enfin la dimension pragmatique (relation parent-enfant plus pratico-pratique).

Dans le contexte migratoire, ces trois dimensions sont mises à mal et nous avons pu mettre en exergue lors de l'analyse des entretiens, la difficulté à être père dans un nouveau pays, qui plus est quand le pays d'origine est idéalisé et les pères y projettent un retour. Ainsi, le processus adolescent rencontre quelques difficultés, redoublées justement quand les processus de filiation et d'affiliation ont été complexifiés par la migration.

I.1. Approche quantitative au Rorschach

I.1.1 Mode d'appréhension : les Dbl

L'analyse du **Dbl%**, n'est pas comme attendu, supérieur aux normes de référence où celui-ci se situe aux alentours de 9% (Dbl + Gbl).

En effet, à l'exception de **Chahab** (Dbl% = 20%) et **Younes** (Dbl%=16%), pour qui le Dbl est supérieur aux normes, les détails blancs restent peu intégrés chez les 5 autres sujets. Le détail blanc permet d'apprécier l'investissement du sujet dans la réalité, plus spécifiquement en ce qui concerne la différenciation forme-fond. Ici nous percevons qu'une grande majorité de nos participants est en mesure de s'inscrire dans la réalité environnante sagement (Roman, 2015). En revanche chez **Younes et Chahab**, bien que ponctuel, les Dbl renvoient à un vide à combler

³⁰ « Je suis née tant de fois et j'ai doublement souffert, à la mémoire de l'ici et de l'ailleurs »

en raison de la perception de parties manquantes : « *par exemple là (Dbl) y'a un truc pour mettre sa main pour accrocher* » (Younes, pl I) et Chahab : « *C'est qu'il lui manque des bouts, ses membres tiennent pas bien* » dit-il à l'enquête vis-à-vis de la lacune centrale de la planche II ou encore à la planche VI : « *il manque des bouts* » vis-à-vis des détails de bordure.

Nous voyons que Younes tente de colmater le blanc en s'appuyant sur la fonction d'attache afin de lutter contre l'incomplétude causée par la confrontation à l'angoisse de castration. Chez Chahab en revanche, nous retrouvons par les Dbl une sensibilité plus dépressive et l'incomplétude qui illustre une précarité des assises narcissiques.

1.1.2 Déterminants et qualité de l'investissement de la réalité interne

Nous nous sommes intéressés à la qualité de l'investissement de la réalité interne en analysant le **Type de Résonance Intime (TRI) et la Formule Complémentaire**. Nous confirmons que chez une grande majorité de nos sujets (5 sur 7) le pôle sensoriel (C ou CF, E ou E) prédomine par rapport aux kinesthésies majeures comme mineures. À l'exception d'**Ousmane et de Chris** qui abordent plus souplement le Rorschach comme en témoigne l'utilisation de différents déterminants (entre 3 et 5 K, Kan, etc.). En revanche, chez ces derniers, les kinesthésies sont davantage narcissiques ou figées (kinesthésie de posture), ce qui va également dans le sens de la mise à distance pulsionnelle dans le cadre de représentations de relations. Nous pouvons constater que chez nos sujets la relation d'objet s'établit alors sur un mode narcissique.

Les Kinesthésies supposent que la différenciation entre le monde interne et la réalité externe soit suffisamment stable, et pour cela il faut que l'objet interne soit correctement intériorisé. Effectivement, les Kinesthésies humaines impliquent, à partir des objets intériorisés, de projeter une représentation du corps intègre et en mouvement. Ces dimensions engagent donc la gestion pulsionnelle (libidinale et agressive) sous-tendue dans toutes les relations objectales.

Nous remarquons que les déterminants sensoriels prédominent aux représentations kinesthésiques (sinon par déplacement sur une forme animale, et encore) ou que les kinesthésies sont nommées, mais dans des réponses reflet, miroir ou encore de posture qui mettent donc en avant la centration narcissique. La consistance narcissique est *de facto* mise à l'épreuve ce qui conduit à l'évitement de la conflictualité (Roman, 2015). La spécificité de la clinique de l'adolescent nous invite toutefois à mesurer notre analyse A l'adolescence, les bouleversements

peuvent conduire à des kinesthésies figées ou narcissiques compte tenu de la « *dangerosité* » du traitement relationnel objectal. En défenses, des modalités plus narcissiques prévalent dans l'investissement. Néanmoins dans notre cohorte adolescente, l'absence flagrante de kinesthésie dans les protocoles nous interroge grandement sur les processus identificatoires. Car effectivement, la qualité des représentations humaines (appartenance sexuée) portée par les kinesthésies permet d'illustrer : « une temporalité qui rend compte des potentiels d'historicisation de l'enfant ou de l'adolescent et, partant, de son inscription dans une chaîne identificatoire ouverte par l'investissement de la génération » (Roman, 2015, p.210). Celles-ci sont donc peu repérables.

1.1.3 Les contenus

1.1.3.1 Contenus Animal et Humain

En ce qui concerne **les contenus**, le **A%** est inférieur aux normes **pour Issan et Ousmane**. Ousmane privilégie d'autres contenus, comme ceux humains, dont le **H%** à 31% est supérieur aux normes de 16% et dont la composition du **A%** est entière et associée à un bon contrôle formel. Chez Issan, en revanche, le faible **A%** s'explique par la prédominance de contenus Anatomie (29%) et une très faible présence de contenus Humains, sinon uniquement sous forme partielle (**H%** = 4%). Toutefois, les contenus animaux lorsqu'ils sont pris en compte permettent un meilleur contrôle formel et perceptif (**A%** = 29%).

Pour nos cinq autres sujets, le **A%** est supérieur voire nettement supérieur à la norme, avec une grande majorité de contenus animaux entiers et quelques contenus animaux irréels. En conséquence, les contenus humains sont très en deçà de la norme sinon abordés dans leurs formes partielles (**Hd**). Les protocoles peu fournis en contenus humains témoignent, par déplacement sur les figures animales, des tentatives de mise à distance et de neutralisation des affects dans le cadre des représentations relationnelles conflictualisées. Cette observation rejoint les propos de M-A. Fernandez-Borges et P. Roman qui évoquent « des fragilités de la constitution de l'objet et donc des assises identitaires » (2011, p.259).

Cela n'est toutefois pas le cas de **Chris et Ousmane** où comme évoqué précédemment, la composition du **H%** est assez variée. Nous verrons néanmoins sur le plan qualitatif ce qu'il en est de la composition de ces réponses.

1.1.3.2 Contenus dits agressifs

Ces contenus spécifiques renvoient soit à une attaque de l'autre soit à des fragilités corporelles, voire une effraction des limites (chez Issan). La présence de ces contenus pourrait être justifiée par le difficile travail de gestion pulsionnelle qu'impliquent les remaniements adolescents et indiquent donc des fragilités narcissiques plus que d'un ébranlement identitaire.

Ce qui nous intéresse avec l'apparition, plutôt récurrente, de ces contenus est comment est traitée l'ambivalence, si elle est reconnue, notamment dans les mouvements agressifs qui sont davantage mobilisés dans la relation d'objet.

Nous constatons que la gestion activité-passivité est encore assez mal tolérée chez nos sujets et elle apparaît comme défense face à une relation objectale perçue comme insécure, voire menaçante. Cela rejoint finalement le constat du faible nombre de Kinesthésies et de toute la difficulté à traiter la relation objectale. Ici, la dynamique aggressive est objectivée par des contenus coupants (« *des pinces de crabe* »), des animaux féroces (« *alligator qui ouvre sa bouche* »), des contenus anatomie (« *chair humaine sanglante* »), mais aussi dans des réponses éléments (« *arbre avec un tronc un peu rose qui prend feu* »).

Nous avons pu constater, sans pouvoir en faire une généralité, que ces contenus agressifs apparaissaient davantage aux planches relationnelles par la présence du rouge (II et III), mais aussi, étonnement de façon plus récurrente à la planche I (renvoyant à la première expérience avec un objet inconnu), à la planche VIII (« d'ouverture vers l'extérieur ») et celles à résonnance maternelle (VII et IX). Ces contenus résultent de la problématique de perte de l'objet et de toute la difficulté à procéder au travail de séparation-individuation.

Ces éléments vont à notre sens, dans l'idée que l'affirmation phallique et l'agressivité latente sont mobilisées face à une imago maternelle nantie et redoutée. Nous restons toutefois précautionneux quant à cela, car les fluctuations entre pulsions libidinales et agressives comme entre activité-passivité sont des témoins de l'ambivalence adolescente. Il n'y a que chez Younes que l'on retrouve une réponse plus campée, à la planche IV « une épée » soulignant la reconnaissance de la puissance phallique.

1.1.4 Eléments qualitatifs (éléments dits non cotables)

Dans la continuité des éléments précédemment évoqués, les **éléments qualitatifs** présents dans le protocole nous ont permis de repérer des fragilités narcissiques et de la constitution de l'enveloppe corporelle.

1.1.4.1 Equivalents choc

Comme énoncé dans notre opérationnalisation, nous nous attendions à **des équivalents choc** (sidérations plus ou moins importantes) et des remarques (couleurs, matériel, symétrie, cadre) que nous observons chez 4 sur 7 de nos sujets, à des degrés qui sont variables, à l'exception de **Chris, Ismaël et Younes**. Par exemple, **Chahab** fait de nombreuses *remarques*, notamment vis-à-vis des couleurs achromatiques, tout au long du protocole (« *il manque de couleurs, si y'avait plus de couleurs* » etc.). Chez **Sofiane, Ousmane et Issan**, nous retrouvons plus de remarques symétrie que couleurs, mais qui viennent montrer la nécessité de s'appuyer sur l'axe central des planches pour se restaurer. Sont également constatés de nombreux retournements du matériel chez Sofiane et chez Chahab qui, à la planche IX, la retourne longuement avant de pouvoir donner une réponse. Chez Issan, il y a une critique acerbe du matériel tout au long de la passation.

1.1.4.2 Appel au clinicien

En ce qui concerne **l'appel plus soutenu au clinicien comme représentant de pensée**, cela n'est arrivé que pour Issan, mais va bien dans le sens de la défaillance de ses processus de secondarisation, et dans une provocation manifeste et projective à l'égard du clinicien, sur laquelle nous reviendrons plus largement ensuite (« *Pourquoi c'est quoi la réponse ?!* » ; « *et toi à quoi ça te fait penser ?!* » lors des enquêtes aux limites).

Pour les autres et plus particulièrement Sofiane et Younes, il y a quelques **références personnelles** qui viennent colorer la passation :

Sofiane : Pl. II « *sexe de femme (...)* *C'est un schéma que j'avais vu en sciences et ça ressemblait* » ou encore à l'enquête de la Pl III : « *la décortication (...)* *Parce que j'avais disséqué une grenouille, c'était un peu pareil* ». Nous voyons ces défenses suite à l'évocation de détails plus crus ou agressifs

Younes : « *Masque, là ce sont, là ce s'rait les yeux (Dbl) et là (Dinf) ça s'rait pour fermer derrière. (...)* *Le jeu auquel je joue tout le temps* ». La référence personnelle semble ici avoir une valeur réactionnelle face à la représentation phobogène.

Enfin, nous retrouvons également une certaine mobilisation corporelle, qui s'opère par les manifestations comportementales. Nos sujets s'avachissent, « *dorment* », mettent la tête dans leur bras, etc. ce qui montre que c'est à travers le corps que se joue l'impact que le matériel a sur eux, notamment lorsque le mouvement ne peut être intériorisé et contenu dans une représentation kinesthésique.

1.1.5 Synthèse

Il reste complexe pour nos sujets d'aborder les relations, même par déplacement sur des figures animales, en témoigne le faible nombre de kinesthésies (majeures comme mineures), excepté chez **Chris et Ousmane**, où celles-ci peuvent être intégrées, mais dans un versant narcissique. La crainte face à la dimension pulsionnelle est déplacée soit sur des contenus animaux (irréels comme réels), soit sur des contenus *éléments* et *botanique* (volcan, feu, etc.). En revanche, malgré l'absence de kinesthésie nous voyons conformément à notre opérationnalisation, la charge agressive des différents contenus. Ceux-ci indiquent la complexité face à la gestion pulsionnelle, qui plus est du maniement de l'agressivité. Plus précisément, la dynamique agressive très présente révélerait une tentative de positionnement actif face à un environnement extérieur perçu comme insécurisant, mais est encore mal assumée et conduit souvent à un retournement sur les sujets, mais qui montre bien la fragilité des enveloppes corporelles. S'il est commun de faire ce constat à la période adolescente (le Rorschach renvoyant à la représentation de soi peut être une épreuve déstabilisante pour les sujets), nous retrouvons une certaine fréquence de ces contenus confirmant la fragilité des assises narcissiques.

Enfin, dans les protocoles d'adolescents, nous ne sommes pas surpris de voir apparaître ponctuellement des contenus « anatomie » qui restent minoritaires (hormis chez Issan). La complexité de la gestion pulsionnelle s'observe davantage par l'absence de kinesthésie et la prédominance sensorielle en ce qui concerne les déterminants. Au niveau qualitatif, c'est le corps qui accuse de la charge pulsionnelle ce qui confirme également la difficulté de traitement et d'élaboration chez certains de nos sujets (s'avachissent, baillent, mettent la tête dans les bras, etc.)

Nous verrons avec l'analyse qualitative des protocoles le registre identificatoire et la qualité d'identifications aux images parentales.

I.2. Analyse qualitative du Rorschach

I.2.1 Analyse par planche et problématique

La confrontation au rouge de la **planche II** accentue le recours à l'isolation. L'appel aux pulsions libidinales et/ou agressives suscitées par la planche conduit les sujets à des détails d'inhibition « *que les ailes* » « *le rouge je sais pas* » « *c'est quoi ça* » « *des animaux* ». Ce mouvement de restriction permet, en tout et pour tout, d'amoindrir la dimension pulsionnelle : « *Il faudrait agrandir les bras* » dit par exemple **Chahab**. Hormis **Sofiane** qui cède à l'appel du rouge par une réponse crue « *ça m'fait penser à l'anatomie, au sexe de femme en gros* » cette dernière est rapidement contrée par l'appel à des contenus scientifiques intellectualisés et à une référence personnelle « *C'est un schéma que j'avais vu en sciences et ça ressemblait* ».

L'évitement du détail rouge mène **Younes** à une centration sur le détail blanc, et conduit à un besoin d'unité et de collage suite à une représentation de double affiliation et la quête des origines : « *deux mêmes continents opposés* ». Pour **Younes et Ismaël** nous retrouvons à cette planche la question des attaches à travers des aspects de « *rattacher* » « *accrocher* » « *attraper* » « *ils sont collés* » comme s'il était question de tout faire tenir ensemble et que l'espace entre sujet-objet était difficile à envisager. En revanche, **Ismaël** peut, à l'enquête, aborder à minima la dimension plus agressive qui apparaît après une relation plus fusionnelle « *ils sont collés (?) ils sont en train de se battre* ». Le rapproché, probablement par l'angoisse qu'il suscite, provoque alors l'affrontement, mais est plutôt de bon aloi le concernant, compte tenu de la grande inhibition de son protocole.

Pour **Ousmane et Chris**, nous constatons qu'ils ne sont pas encore trop à l'aise pour gérer les enjeux relationnels. Le traitement de la planche II montre le passage de l'axe relationnel vers une centration sur l'axe narcissique qui indique bien, par le repli, la difficulté à assumer les enjeux relationnels et leur traitement pulsionnel :

- « *On dirait des personnes qui se regardent, non quelqu'un qui se voit* » à l'enquête : « *c'est exactement la même personne (...) la personne se regarde dans l'eau* » (**Chris**).
- « *Deux personnes qui dansent face à face* » avec à l'enquête : « *toujours l'effet miroir* » (**Ousmane**).

Issan, très réceptif aux couleurs et particulièrement au rouge, s'essaie à un traitement de l'affect dans son versant plus libidinal : « *un baiser* » (Planche II). Cependant, les contenus anatomiques (« *des poumons* » ; « *de la chair* ») fournis aux **planches II et III** illustrent l'effraction des limites que suscitent les détails rouges. En ce sens, le contrôle qu'il tente de mettre en place lui sert à se défendre de la relation à autrui dans la mesure où elle éveille toute

la dimension pulsionnelle difficilement traitable, comme en témoignent son protocole dépourvu de Kinesthésie et les persévérations autour de contenus crus (« *chair humaine sanglante* »).

Nos participants ne peuvent aborder les engrammes de la **planche III** qu'au travers du déplacement sur des figures animales « *une grenouille* » « *des chiens* » « *des poulets* », « *une mouche qui marche* », « *des dindons qui jouent à ...* », sinon humaines partielles « *des pieds* » « *un homme avec une moustache, que la tête* ».

Cela participe à un évitement de la relation où la dualité est difficilement traitée et, si elle est abordée, c'est autour d'une kinesthésie narcissique. Le caractère socialisé de la représentation de relation attendu est ici mis de côté et les processus d'identification sexuelle sont aussi peu repérables.

Effectivement, la banalité relationnelle est reconnue chez **Chris** comme en témoigne la kinesthésie affirmée dans un positionnement sexuée féminin : « *deux dames qui récupèrent de l'eau* ». Nous voyons qu'il y a un retournement en son contraire (par l'eau qui éteindrait le feu), lui permettant de contenir le pulsionnel agressif. **Ismaël et Ousmane** perçoivent la banalité humaine spontanément sous des représentations anonymisées non sexuées et sans mouvement intégré, ce qui va dans le sens du flou identificatoire. Effectivement, chez **Ousmane** sa première représentation « *quelqu'un qui ... Deux personnes qui prennent une boule de bowling* » se transforme à l'enquête en Kinesthésie narcissique qui fige la dynamique relationnelle : « *en effet miroir, ils sont deux à cause de l'effet miroir* » tandis que Ismaël, après un long retournement de planche dit : « *V^V>^ des humains* ». Toutefois, il peut lever l'anonymat après une relance du clinicien à l'enquête : « *des femmes parce qu'il y a des talons* » en s'étayant du détail phallique. Enfin, pour **Sofiane, Issan et Chahab** l'enquête aux limites ne permet pas la reconnaissance de la banalité humaine, dont la représentation reste sous forme animale.

Pour Chahab cette planche évoque une sensibilité corporelle où le blanc le renvoie à des parties manquantes et où il figure le représentant d'un support externe comme béquille pour pallier à ses fragilités narcissiques : « *une mouche qui marche avec une ou deux cannes* » avec à l'enquête « *il manque des bouts* ». Tandis que chez **Sofiane**, l'évitement de la relation se trouve déplacé sur une forme globale : « *un fœtus, une échographie* » qui renvoie à une quête des origines, ce qui se retrouve sur l'ensemble de son protocole qui est teinté de représentations autour du fantasme d'un retour au ventre maternel et de l'originnaire.

La difficulté de traitement de la planche III s'observe également pour **Younes** qui évoque un contenu humain partiel (la tête), qui reconnaît la BAN à l'enquête aux limites, mais qui l'ergote du détail inférieur. Toutefois, malgré la restriction, nous retrouvons dans sa réponse « *des humaines, ils ont le bras* » le flottement identificatoire et l'oscillation entre le masculin et le féminin. Le rouge peut en revanche être intégré dans sa valence agressive lorsqu'il évoque un contenu animal, mais reste encore mal secondarisé : « *là les taches de sang (?) que cet insecte avait mangé à un autre insecte* ».

Nous retrouvons à la **planche IV** une réponse forte et globale « *un centaure* » « *un dragon* » « *un monstre* » « *un géant* » « *Un éléphant sans yeu... un éléphant* » qui est amoindrie à l'enquête comme le montrent les représentations abimées : « *ça ressemble à rien... un arbre peut-être ?* » ; « *Géant vert* » ; « *la trompe est trop proche des pieds* » « *les bras ils sont coupés* » ; « *ils surveillent leurs enfants ; La maman sont parties...Et les papas ont redonné leurs bébés à leurs femmes* » ou encore avec la suppression du détail phallique chez **Younes**. Ce dernier, malgré des réponses à symbolisme phallique plus assumé : « *épée dans le bouclier* », se retrouve peu à l'aise pour assumer la présence des détails phalliques qu'il ergote dans toutes ses représentations.

La planche IV est abordée par un double mouvement. Si la première représentation est affirmée et conforme au contenu latent de reconnaissance de puissance phallique, on retrouve à l'enquête un mouvement plus net de castration et la dévalorisation narcissique autour de cette même puissance. Nous pensons que cela peut être la conséquence de l'intériorisation d'une puissance phallique châtrée, qui de fait complexifie l'accès à un positionnement identificatoire opérant chez nos participants. Les représentations qui se retrouvent en conséquence amputées feraient écho à la perception fantasmatique d'une figure de puissance castrée. En ce sens, la dimension dépressive, repérable par la présence de l'estompage et Clob, des remarques couleur achromatique, des bâillements, de la dévalorisation de l'engramme, s'inscrit dans la perte de la puissance phallique et vient renarcissiser le sujet, notamment au regard d'une figure maternelle, qui apparaît nantie et qui suscite chez eux pas mal de ressentiments (planche VII et IX).

La planche IV, conduit d'ailleurs **Sofiane**, à figurer une représentation de monstre fantastique qui à l'enquête « *attaque ses proies* ». Chez **lui et chez Younes**, nous voyons que la puissance phallique est mieux reconnue que chez les autres participants. Il a donc une quête de s'affranchir et de se séparer, bien que la perception de l'image de soi reste encore fragile et semble faire écho à la difficulté d'asseoir un positionnement phallique campé.

Effectivement, l'ensemble des sujets évoque une représentation de soi dévalorisée narcissiquement (**planche V**) comme en témoignent les sentiments de *nullité* et d'*impuissance* associés aux représentations : « *des p'tites jambes, mais c'est rattaché aux ailes* » (Younes) ou encore pour « *il est nul, faible* » (Issan). La dévalorisation de soi est pour Sofiane associée à la filiation : « *elle est petite (?) héréditaire peut-être ses parents étaient petits* ». Lors de l'enquête nous percevons divers mouvements, allant d'une quête d'autonomisation « *Elle vole* » ; « *elle est normale* » ; « *une chauve-souris qui décolle et un papillon qui vole* » ou étant pris dans une inflation narcissique qui vient contrecarrer la première perception dépréciée : « *elle est forte (...) c'est la loi de la nature, la loi du plus fort* » (Issan).

Pour **Sofiane et Chahab**, la fragilité narcissique conduit à l'évocation d'affects plus dysphoriques qui ébranlent l'image de soi « *elle est petite* » « *ça manque de couleurs* » « *si y'aurait des couleurs ça aurait plus inspiré quelque chose* ».

Pour **Chris et Ousmane**, au contraire des autres participants, nous retrouvons une plus forte dimension agressive portée par la figure des crocodiles et l'insistance sur les mâchoires de ces derniers. L'isolation qu'ils opèrent autour de « *la mâchoire* » leur permet dans un second temps de reconnaître la pulsion dans sa valence agressive. Cela nous laisse penser à une tentative d'affirmation de soi qui est encore fragile, mais qui ne compromet pas pour autant leur constitution identitaire.

La Banalité est perçue chez tous les sujets dès la passation spontanée hormis chez **Ousmane** qui ne reconnaît la Banalité à cette planche que lors de l'enquête aux limites.

Concernant la **planche VII**, nous analysons chez **Ousmane et Chris**, toute l'ambivalence dans la relation à l'imgo maternelle. Celle-ci s'inscrit dans la rivalité narcissique vis-à-vis de l'objet maternel comme en atteste le positionnement fluctuant où ils passent d'un positionnement actif vers un repli plus régressif dû à la culpabilité liée à l'expression de l'agressivité. Pulsions agressives qui apparaissent comme plus faciles à exprimer dans un rapport à une imago maternelle que paternelle car cette dernière est perçue comme démunie. Ce qui s'observe également à la planche IX, résonance du maternel archaïque, où nous retrouvons des détails phalliques : « *sabre de samourai* », sorte de levier identificatoire maternel permettant par déplacement une identification au phallique. Nos sujets, par la réaffirmation de la dimension phallique attribuée à l'imgo maternelle, peuvent aborder l'expression pulsionnelle agressive « *Des sorcières qui jettent des sorts* » ; « *alligator* » « *des pinces de crabe* ». Cela met à jour toute l'ambivalence à l'égard de la figure féminine maternelle qui apparaît comme nantie, au

travers de représentations phalliques. Plus spécifiquement, dans le cas de Chris, on voit en miroir de la puissance féminine, une figure masculine dévalorisée « *soldat en légumes* » ; qui permet l'ébauche d'un conflit, car finalement il n'y a pas de gagnant et le combat se termine : « *à égalité* ».

Il en est de même pour **Issan, Chahab et Younes** qui tentent à la fois de sortir du giron maternel tout en y étant dépendants. Il y a une sensibilité aux aspects de contenance chez Younes, toutefois poreux « *un gilet qui ressemble à un gilet de samouraï et une fermeture éclair euh transparente* ». Dans ce lien, la figure maternelle est appelée dans des besoins de régression et de contenance encore difficilement acceptés par nos sujets, ce qui provoque une réactivité encore mal gérée de la pulsion agressive « *arbre avec un tronc un peu rose qui prend feu* » (Chahab) ; « *une tête de dragon avec des flammes sortant des yeux et de la bouche et des dents en rouge (?) en colère* » (Younes) « *des lapins qui crient* » (Sofiane) allant jusqu'à l'émergence en processus primaires: « *La chair humaine sanglante, de la viande* » (Issan).

Ismaël aborde à minima la reconnaissance de pulsions plus agressives dans la relation à l'imgo maternelle, sinon sous une forme plus passive-agressive « *des hippopotames* » « *personnage de manga* », car il est encore trop complexe d'aborder la séparation et le détachement avec la figure maternelle dont il se révèle relativement dépendant.

1.2.2 Synthèse

Au regard de **l'axe de la dynamique affective** qui met à jour le registre de problématique, l'angoisse et l'organisation défensive du sujet, nous avons pu établir une synthèse des enjeux prédominants chez notre cohorte d'adolescents.

Effectivement le matériel est abordé passivement par les sujets ce qui rend complexe le travail de perception spontanée bien que l'enquête soit plus étoffée et permette des réponses plus fines et recherchées. Il y a chez eux une certaine réactivité affective (couleurs, estompage, blanc) au demeurant encore prise dans des procédés d'inhibition et de restriction.

Nous voyons que les difficultés identificatoires des sujets s'inscrivent dans la dépendance aux imagos parentales. Mais cette dépendance provoque une certaine insatisfaction qui conduit à une décharge agressive, souvent retournée sur eux-mêmes, et qui met en lumière les fragilités de l'enveloppe corporelle (représentations manquantes, attaquées, détériorées).

Il est à ce jour complexe d'accéder à un positionnement identificatoire stable ce qui conduit les adolescents à avoir une image de soi dévalorisée et *de facto*, parfois perçue comme héritage négatif provenant de la génération précédente. Ainsi, malgré une tentative de traiter la

problématique de séparation, l'image de soi est encore fragile et semble faire écho à la complexité d'asseoir un positionnement phallique campé.

En revanche, hormis certains indicateurs relevés conformément à notre opérationnalisation, nous ne pouvons pas confirmer pour cette cohorte qu'il y a une transmission traumatique au sens propre. C'est-à-dire que le Rorschach seul ne permet pas de « trouver » ou « cibler » ledit traumatisme. Nous retrouvons des figures masculines esquintées dans leur dimension de puissance phallique avec toute une quête de soutien identificatoire qui s'y dessine. La figure maternelle quant à elle, semble véhiculer une certaine réassurance face à l'angoisse générée par la confrontation à l'incomplétude, notamment parce qu'elle est perçue comme figure de puissance.

I.3. Le TAT : Synthèse des procédés

Concernant l'analyse des mécanismes de défense des protocoles de **TAT**, nous confirmons qu'il y a chez les participants un recours majoritaire aux procédés de la série C (évitement du conflit) dans des modalités plus narcissiques (CN) chez tous excepté Ismaël dont les procédés sont de l'ordre de l'inhibition. La série CN renvoie au surinvestissement narcissique de l'image de soi qui a pour effet de reléguer les objets environnants au rôle de figurants exclusivement investis pour souligner l'image défailante du sujet.

La prédominance des mécanismes de type C s'observe par le recours aux procédés CN-4 (insistance sur les limites et les contours) et CN-5 (relations spéculaires). Les procédés CN-2 (Détails narcissiques – idéalisation de la représentation de soi et/ou de la représentation de l'objet (valence + ou -)) apparaissent d'autant plus aux planches où figure une représentation masculine. L'évitement du conflit est également perceptible à certaines planches et conduit de surcroît à une utilisation plus accrue de procédés anti-dépressifs (CM-1, CM-2) pouvant aller jusqu'à une instabilité des limites (CL-1). Lorsque le TAT peine à être investi comme chez Ismaël par exemple, les récits sont plutôt pauvres, inhibés et c'est donc l'évitement du conflit qui prédomine. Le recours aux procédés CF (surinvestissement de la réalité externe) ainsi que la tendance générale à la restriction (CI-1), les motifs non précisés ou encore l'anonymat des personnages (CI-2) permettent de tenir à distance le traitement des conflits. Si l'évitement du conflit voit le jour par des mouvements d'inhibition nous remarquons que lorsque les assises narcissiques ne tiennent pas et que la gestion de l'agressivité n'est plus contenue, apparaît l'émergence des processus primaires. De ce fait, l'apparition des procédés de la série E (notamment E2, *massivité de la projection*) montre le défaut de contenance face au matériel

projectif. L'émergence d'affects massifs et crus vient ici faire écho à une difficulté du maniement de l'agressivité notamment par ce qu'elle engage de la problématique de perte. Nous remarquons également le recours à **des procédés des Séries A et B**, bien que moindres, mais qui soulignent la souplesse de fonctionnement de nos sujets.

I.4. Analyse qualitative du TAT.

I.4.1 Analyse par planche et problématique.

Dès la **planche 1**, il est question pour tous nos sujets de l'interrogation autour de leur propre désir qui semble pris dans l'injonction de réussite provenant des figures parentales. Pour certains, la solitude du garçon présenté sur l'image est associée à une blessure narcissique due à la non-reconnaissance de l'immatunité. Cette blessure conduit à une angoisse de perte qui est difficilement élaborée, mais qui est contre-investie en se conformant au désir d'autrui. **Chez Ismaël** se dessine tout un questionnement autour de son histoire, où ses tentatives conduisent à un refuge plus dysphorique dans le sommeil et qui participe grandement à l'évitement du conflit et à la reconnaissance de l'immatunité fonctionnelle « *C'est un enfant qui essaie d'apprendre une leçon, mais il est fatigué (...) une leçon d'histoire* ».

Chez **Chris, Ousmane, Younes et Sofiane**, nous retrouvons un mandat de réussite porté par les figures parentales, mais où Ousmane s'oppose fantasmatiquement : « *Il s'ennuie au cours de violon, se demande ce qu'il fait ici et se demande si il va pas arrêter (?) il arrêta le violon et voilà (?) parce que ses parents ils voulaient, ça l'intéressait pas...* ».

Chez Chris en revanche, sa tentative d'opposition est vaine et laisse apparaître des affects dysphoriques : « *Il était une fois dans une maison, un petit garçon qui s'ennuyait. Il avait un violon et ses parents le forçaient à faire du violon, mais comme il voulait pas, il restait là à regarder le violon (?) quand ses parents le virent assis à regarder le violon, ils le grondèrent et le punir (?) c'est injuste... c'est triste* ». Dans son récit nous voyons l'injonction de réussite portée par les figures parentales qui réprimandent fortement l'opposition du sujet.

Il en est de même pour Sofiane et Younes bien que leur récit se termine par une résolution magique, suite aux possibles rétorsions que représente l'opposition au désir parental (plus spécifiquement maternel pour Younes) :

- **Sofiane** : « *pfff, il a dû faire une bêtise à l'école, où il a dû avoir une mauvaise note. Donc du coup il est puni (?) par ses parents (...) ça s'termine bien, ça s'termine qu'il a des meilleurs résultats et voilà* ».

- **Younes** : « *c'est un étudiant euh, qui est en train de travailler, qui est en train de faire ses devoirs, mais il est en train de penser au violon parce qu'il a envie d'en faire. Après il résiste pas à la tentation, il fait du violon alors qu'il doit faire ses devoirs et du coup il se fait disputer par sa prof le lendemain. (?) du coup il est puni et il recommence pas.* ».

Chez **Chahab** le désir de réussite est porté par une figure féminine nantie pour laquelle il montre une certaine lassitude à l'égard de ses attentes. Les références à la figure maternelle comme garante de l'exigence éducative et scolaire sont particulièrement présentes dans son protocole :

- « *C'est l'histoire d'un enfant qui révise ses cours, mais on a l'impression qu'il a pas très envie. Peut-être qu'il en marre de réviser (?) peut-être on peut penser qu'il finit par réviser (?) sa mère lui a promis quelque chose peut-être...* »

Enfin **chez Issan**, dès la première planche s'observe la violence produite par la confrontation à son immaturité, violence qui est portée ici par une figure paternelle maltraitante, mais dont l'appel à un tiers, incarné par la loi permet une issue mieux secondarisée au conflit : « *Un enfant fatigué, comme moi, dormir. Il est maltraité, il est maltraité (ferme les yeux). (...) Parce qu'il a une ceinture à côté de lui. Là (violon) je sais pas ce que c'est (?) un télescope. Il finira maltraité tous les jours de sa vie et abattu. Mais à la fin il va s'enfuir ; il va voir les policiers (rire sarcastique) et voir SOS maltraitance et son père il va mettre son père en prison. Entre les barreaux (...)* ».

À la **planche 2**, excepté Younes nous retrouvons **chez tous les sujets une identification à la figure paternelle**. Il y a donc ici la reconnaissance du triangle œdipien, mais le caractère peu structurant de celui-ci nous interroge.

Par exemple chez **Issan**, nous retrouvons cette notion de fatalité dans une transmission générationnelle négative « *Voilà une vie misérable pour des descendants nuisables qui sont nuls* ». La figure paternelle mandate l'enfant de réussir et, au travers de références intellectuelles, Issan tente d'amoindrir l'impact de ce mandat négatif. La figure de puissance qu'il appelle est perpétuellement mise en échec et pour répondre à cette attente, Issan se raccroche à des figures nanties qu'il inscrit dans une répétition sans fin : « *Jusqu'à Christophe Colomb découvre l'Amérique en 1492. Et ses enfants (tord la planche) ils vont faire la Révolution française et ses descendants vont faire la 1^{re}, 2^{ème} Guerre mondiale. Ses descendants c'est Nicolas Sarkozy et Charles de Gaulle et son descendant c'est Sarkozy (...)* ».

Chez **Chris et Ousmane** cette planche active immédiatement des angoisses d'abandon et de perte. Nous y retrouvons la crainte de ne pas correspondre au désir parental en n'étant pas suffisamment narcissisant ce qui provoque le risque de perdre l'amour des figures parentales : « *ils [les enfants] l'énervent, font des bêtises, elle démissionne (? cela se termine pour les enfants) illettrés...* » dit **Ousmane**. Cette problématique se retrouve chez **Chris**, mais met en avant la question de la dette inconsciente à l'égard de la génération parentale : « (...) *Quand... Après avoir trouvé un travail, elle revient chez ses parents et acheta une grande maison pour ses parents* ».

Sofiane et Chahab investissent dans une valence positive les attributs corporels de l'homme : « *avec l'homme qui accomplit, je pense, tout le boulot. Il fait souvent chaud parce qu'il est torse nu* » (Sofiane) ou encore « *un homme qui est en train de dresser... de nettoyer le cheval. Il est torse nu* » (Chahab). Mais ils restent toutefois dans une mise à distance des sollicitations latentes avec un récit plutôt inhibé et dans un accrochage au percept en mettant la figure masculine au service de la figure féminine. A *contrario* chez **Ismaël**, le récit est très inhibé et dans l'évitement du conflit (anonymat des personnages).

Pour **Younes**, nous observons combien le désir maternel s'immisce à cette planche autour de la pression scolaire, figure féminine qui est en conséquence mise à mal « *Sauf qu'à un moment elle tombe. Mais y'a un laboureur qui passe avec son cheval. Et en fait le cheval il avait pas vu l'enseignante donc il lui marche dessus* » mais dont le personnage masculin se veut ici protecteur du désir de l'enfant « *le laboureur lui demande si à la place de couper à travers champs, il peut pas construire un chemin pour accéder plus facilement à la bâtisse* ». L'abord de la triangulation œdipienne se fait de manière plutôt clivée, c'est-à-dire où la figure féminine est mise à mal, mais n'est pas « interdite » comme objet d'amour, par la menace de la castration.

Le traitement de la planche **6BM** est conforme au contenu latent de la planche pour **Sofiane, Chris et Ousmane**.

- **Chris** : « *Y'en a combien ? Dans une famille qui vivait au nord de la France, il y avait un conflit. La mère de l'ainé de la famille ne voulait pas qu'il se marie avec la fille de son ancienne camarade de classe qu'elle détestait depuis toujours. Alors, l'ainé décida de se marier en secret et ne revint plus jamais. Et alla vivre au Brésil* »

Le récit bien secondarisé de **Chris** révèle son désir d'émancipation qui semble empêché par une figure maternelle dépendante de l'amour de son fils : le récit montre l'obligation de passer par une rupture franche, mais cachée : « *il se marie en cachette* ». Nous pouvons aussi entendre ici qu'il est plus agréable pour le sujet de penser que c'est l'autre qui empêche la séparation, projection qui évite de reconnaître les besoins de dépendance encore propre à l'adolescence. En

se mariant « *en cachette* » nous voyons les capacités à investir un nouvel objet d'amour, ce qui montre bien les capacités dont dispose Chris pour traverser cette période de remaniements adolescents.

En revanche chez Younes et Issan et dans la continuité de la planche 5, les désirs agressifs et fantasmes de vœux matricides convergent vers la figure maternelle.

- « *Une vieille et un homme, l'homme va tuer la vieille, il va l'égorger, il va découper ses membres et les donner à manger aux chiens pour pas qu'on retrouve les traces de son corps* » (**Issan**).

Dans le récit d'Issan et sans même nommer la relation, s'observe un passage à l'acte violent à l'égard de la figure féminine. La libération de pulsions agressives pourrait le libérer de ce ressentiment qui l'étouffe et l'envahit, mais semble ici être dominé par la rage. Cette décharge d'agressivité brute envers les figures féminines vient lui permettre d'éviter la déception de l'objet d'amour. En détruisant systématiquement l'objet, il se détourne de la confrontation à sa perte. Ce qui s'observe également par le mécanisme d'identification à l'agresseur, où les figures masculines de ses récits sont celles qui attaquent et détruisent les figures féminines. En essayant de renoncer à l'objet, il y a risque d'être lui-même détruit, ce qui, par le recourt à un mouvement de toute-puissance, lui permet de lutter activement contre la reconnaissance de la perte.

Il en est de même pour **Younes** :

- « *Pfff... (...) C'est tante Aliette et lui il va s'appeler Jean-Frédéric Poisson d'Avril. Du coup, en fait sa grand-mère elle déprime parce que sa maison va être prise parce qu'elle a pas de quoi payer. (...). Du coup la fin, Jean-Frédéric euh Aliette vit chez Jean-Frédéric Poisson d'Avril mais un jour (rigole) Jean-Frédéric Poisson d'Avril n'a pas, du coup, payé sa maison. Du coup ils vivent dans la rue, mais un beau jour, en pleine nuit, Aliette elle meurt. Du coup, Jean-Frédéric Poisson d'Avril finit seul dans la rue. Fin. Voilà. Que des histoires joyeuses !! [retourne x 5 la planche, la fait glisser et tournoyer sur la table]* ».

Le fantasme de mise à mort de la figure maternelle ne peut être géré et se traduit par un besoin de maîtrise du matériel et l'apparition de défenses plus maniaques. S'il y a une complaisance à recourir à des scénarios sombres, le langage en pâtit comme en témoignent les craquées verbales.

Enfin, pour **Chahab** et **Ismaël**, malgré les ressentiments à l'égard de la figure maternelle, ils sont en mesure de construire un récit nettement plus symbolisé. Chez **Ismaël**, nous retrouvons dans le lien à la figure maternelle un appel à un tiers « *homme d'affaires* » qui pourrait faire office de modèle identificatoire :

- « Pfff... On voit une grand-mère avec son fils, ils attendent des personnes (...) (?) des hommes d'affaires pour parler d'affaires... je sais pas moi. Des usines, des entreprises (?) parler comme ça, ils parlent (?) après tout le monde rentre chez eux ».

La **planche 7BM** quant à elle nous montre la difficulté identificatoire que rencontrent certains de nos sujets lorsqu'il s'agit d'aborder la relation à la figure paternelle. Nous nous demandons plus particulièrement si l'attaque à l'encontre des figures féminines ne vient pas de l'impossible modèle identificatoire que représente la figure paternelle soit, car elle est trop crainte, ce qui provoque un écart trop important entre l'idéal du moi et le moi des sujets, soit parce qu'elle est perçue comme démunie et castrée et ne peut donc pas être attaquée.

Les récits **d'Issan, Chahab et Ismaël** montrent la complexité à aborder la relation père-fils qui, à peine nommée, conduit à un grand mouvement d'inhibition. « *C'est un père et son fils, c'est tout (? passe) Rien, c'est tout. Rien* » pour **Issan**. Ce silence autour de la relation peut également provenir du déferlement des pulsions agressives à l'égard de la figure féminine. Il en ressort une sorte d'accalmie, mais qui ne parvient pas encore à être symbolisée et qui barre toute proximité avec la figure paternelle. Ce questionnement autour de l'identification que nous percevons également bien chez **Ismaël et Chahab**, pour qui père et fils sont relativement passifs. Se dessinent des mouvements de repli sur soi produisant un discours dysphorique :

- **Ismaël** : « *on voit une vieille personne avec une jeune personne ils z'ont envie de dormir. Et ils sont sur la route. Il conduit pour rentrer chez eux (?) Bah ils sont fatigués, ils vont rentrer chez eux (?) Père et fils, le fils il est gauche.* »
- **Chahab** : « *On voit deux hommes, on voit un homme en costume à gauche, on pourrait peut-être dire que c'est son père et à droite son enfant, son fils. Ils pourraient se dire quelque chose... (?) Je sais pas ... un dialogue, de savoir si ils ont, demandé si il a bien fermé la maison* ».

Nous voyons ici les aspects dysphoriques pris dans la relation à l'imgo paternelle. La passivité présente dans les enjeux relationnels père-fils nous a également laissé penser à cette transmission par cases vides, sans circulation d'affects ni d'éléments de l'histoire paternelle autres que factuels. Le traitement à ces planches pourrait renvoyer au refus de transmettre des pères à leurs enfants.

A *contrario* nous retrouvons toujours cette agressivité à l'égard des figures féminines, qui est portée par les figures masculines chez **Younes**. Le récit de la 7BM évoque une lutte entre le masculin et le féminin ce qui complexifie l'identification sexuelle. Plus encore, la figure féminine est, dans ce récit, perçue comme immortelle conduisant à la tuer une seconde fois.

- « Deux croque-morts, ils se font appeler par un grand-père qui en fait, en pleine nuit, sa femme meurt. Du coup, les croque-morts viennent [coup de pied sous la table]. Ils viennent, mettent la grand-mère dans le cercueil et descendent les escaliers. Ils avaient pas vu une marche, du coup le cercueil tombe. La grand-mère tombe et du coup elle se réveille. Là, les croque-morts reviennent au bar (...) Et le lendemain, le grand-père les rappelle pour leur dire que la grand-mère est morte, encore une fois. Ils viennent, mettent la grand-mère dans le cercueil, ils descendent les escaliers et là le grand-père leur dit « faites attention à la marche » et voilà. Le grand-père vit heureux, il voulait plus de sa femme et les croque-morts sont toujours au bar ».

En revanche, pour **Sofiane, Ousmane et Chris** de représentations de figures paternelles assez autoritaires, voire tyranniques pour **Chris** : « *Hitler* ». Chez ces trois participants, la sollicitation d'un rapproché père-fils met en lumière la problématique de perte.

Chez **Ousmane**, nous voyons toute la dynamique agressive à l'égard de la figure paternelle par sa mise à mort, mais qui suit le récit de la planche 6BM où était déjà ébauché le fantasme parricide :

- [avachit] « *C'est Jean-Philippe qui dit un secret à Jean-Patrick (?) il lui dit à ce qui parait... [m'interpelle : c'est qui qui est mort déjà, dans l'histoire d'avant ?] Que Jean Christophe mourut. Cela l'étonna, pensant qu'il allait survivre et les gens disent, ceci est un signe de la fin. Jean-Philippe celui de gauche ; Jean Patrick celui de droite. (?relation) amicale* ».

L'expression d'un fantasme de mise à mort pour lequel il est ici plus en difficulté, ne lui permet pas de contenir les émergences anxieuses liées à la culpabilité de l'expression de pulsions agressives. Nous pouvons également remarquer que les récits aux planches 6BM, 7BM et 8BM sont liés dans la continuité, ce qui évite de traiter les planches séparément et peut relever des difficultés de séparation.

Chez **Sofiane** nous retrouvons une obligation à renoncer à son propre désir, car toutes tentatives d'émancipation font immédiatement l'objet de réprimandes ou provoquent une angoisse d'abandon. Dans cette relation, la figure paternelle qui suscite pas mal de ressentiments apparaît comme absente ou peu disponible. En revanche, il est intéressant de voir qu'il s'appuie sur des éléments du pays d'où est originaire Monsieur, dont la représentation fantasmatique de la figure masculine est nettement plus autoritaire et menaçante. Nous retrouvons la menace d'abandon et d'expulsion si l'enfant ne se conforme pas aux attentes, écho à une confrontation fantasmatique de la rudesse de la vie au pays qu'a introjecté Sofiane. L'agressivité est ici attribuée à une figure paternelle qui maltraite et qui renvoie son fils dans le pays d'origine, en faisant appel au groupe familial élargi comme « filet » de sécurité.

- « *Je pense que c'est un père et son fils. Ils sont un peu vieux, mais à la remise d'un bulletin. Où la prof elle a dit tout sur le semestre de l'enfant et elle en rajoute un peu "il perturbe la classe, le cours et qu'il distraie ses camarades et les empêche de travailler". Et tout ça c'est faux. Le père regarde l'enfant, en se disant qu'il va le cogner quand il rentrera à la maison (? cogner) le frapper et donc il s'est fait cogner quand il rentre (...) il a été renvoyé et après son père l'a envoyé en Algérie, au bled. (?bled) chez sa grand-mère, pendant 1 an et il va revenir en France et après voilà. Il a grandi et il travaille ».*

Pour certains, les pulsions agressives et destructrices évoquées dans les récits de la 7BM ravivent les fantasmes d'attaque de l'autre à la planche **8BM** tandis que pour d'autres le récit est conforme au contenu latent de la planche.

La figure paternelle est chez **Younes**, représentée dans un contexte de transgression où elle finit par être sacrifiée sous la toute-puissance d'une figure féminine. À cette planche, la capacité pare-excitante de Younes ne parvient plus à assurer les fonctions contenantantes, comme le montre le plaisir à tourner en dérision une figure masculine qui est de surcroît féminisée :

- « *Roméo qui était destiné à mourir, c'était un bouc émissaire, kamikaze. Ils ont décidé de l'ouvrir (Roméo) pour cacher l'argent puis le recoudre. Juliette était en train de pleurer – de joie— avec sa p'tite moustache. Parce qu'elle avait enfin réussi à braquer une banque (...) le deuxième, un grand baraqué : Juliette » (...) « Gertrude Jr. leur a fait des scare-face (?) peur, donc elle leur a fait un regard noir, du coup ils sortirent sans problèmes. Juliette portait Roméo puis, en fait Robert dit « on va s'acheter une p'tite pizza pour fêter ça ». Puis en revenant de la pizzeria, Robert se fait faucher par une voiture. Et Gertrude s'écrie "oh non, pas la pizza". Et puis elle shoota dans Robert parce que c'était de sa faute si la pizza était tombée, mais sur le coup Gertrude l'a achevé ».*

A *contrario*, **chez Issan**, la symbolique latente de la planche 8BM renvoie une nouvelle fois du côté d'un matricide. La figure féminine apparaît ici comme un objet dévalorisé, où se perçoit l'insurmontable abandon qu'il attribue fantasmatiquement à cette dernière. Il ne semble pas possible pour cet adolescent d'attaquer la figure masculine, où les pulsions agressives déferlent en continu sur l'objet féminin maternel. Cela permet de préserver la figure paternelle en recourant au clivage en bon objet paternel versus mauvais objet maternel.

- « *Une femme, un homme, il est en train de violer une femme. Bien fait pour elle. Fin de l'histoire (?) J'en sais rien, c'est un psychopathe lui aussi c'est tous des psychopathes ».*

Enfin chez **Sofiane, Chris et Chahab** et face à la libération de pulsions agressives à la 7BM, la 8BM est traitée par la réparation du désir parricide avec un retournement sur soi de l'agressivité lié à la menace de castration. Comme par exemple chez Chris : « *enlever l'appendicite sans anesthésie avec un couteau ».*

Chez **Sofiane**, il y a une tentative de réparation « *venger son père* » qui résulte de l'ambivalence et des aspects plus sensitifs provoqués par la pulsion scopique. Cette dernière conduit à des manifestations plus caractérielles où l'on voit bien la menace que représente l'autre qui regarde. Il y a un retournement qui s'organise à partir du *mauvais regard* et qui provoque, par le mécanisme d'interprétation, le passage à l'acte. Il s'agit ici probablement, de l'attribution à autrui, portée par le regard, de sentiment d'hostilité non reconnu par le sujet.

- « *C'est quelqu'un qui est en salle d'opération, un homme, il s'est battu, il s'est fait tirer dessus pour une histoire d'un regard. Et on essaie de lui extraire la balle du corps, et il se rétablit. Et il va tuer le mec qui lui a tiré dessus. Et après il rentre, en prison et voilà [histoire d'un regard ?] l'autre il a dit qu'il a mal regardé, ils se sont chiffonnés et il lui a tiré dessus. (?1^{re} personne) le fils du monsieur qui a été tiré dessus, et il a la haine, il veut venger son père. ».*

En revanche, chez **Ousmane**, la pulsion scopique est mise au service —dans des modalités narcissiques de mise en tableau—, d'une quête des origines autour de la figure paternelle « *il va prendre un selfie pour savoir quel cancer avait-il, il l'ouvrit avec un scalpel* ». En ce qui le concerne, nous retrouvons l'enquête qui permettrait de trouver la source de ses maux affiliatifs et filiatifs et donc d'éviter la répétition, c'est-à-dire défaire le symptôme.

Concernant **Ismaël** nous nous interrogeons sur la place de la figure paternelle qui est très effacée du protocole. Il reste accroché au percept comme à la planche 8BM où le récit se fait sous anonymat des personnages « *une personne* ». Malgré l'étayage, la différence des générations est gommée, et en ce sens nous nous questionnons sur la place des hommes au sein de la famille, car les figures masculines sont relativement passives et absentes du protocole.

- « *On voit une personne en train de se faire opérer du ventre et la personne elle dort (?) qui se fait opérer. Et on dirait que les médecins sont en panique (?) je connais pas les maladies du ventre, Je sais pas... il prend son pouls, ils avaient fait une opération et il est vivant (?perso 1^{er} plan) J'sais pas... le directeur de l'hôpital (?) il regarde l'opération ».*

1.4.3 Synthèse

Nous sentons que si les récits sont étoffés, les sollicitations latentes des planches font écho à des implications pulsionnelles que les sujets ne parviennent pas à contenir efficacement. Le support figuratif leur permet d'exprimer leurs préoccupations personnelles avec toutefois certaines fluctuations concernant les modalités de traitement où apparaissent des aspects plus caractériels et des mécanismes de secondarisation qui ne sont pas toujours efficaces. Ils expriment ainsi leurs interrogations face aux enjeux de la puberté et renouvellent leur désir d'émancipation, qui demeure perçu comme entravé par la figure maternelle. L'impossibilité de transgresser les injonctions maternelles les conduit à une expression parfois crue d'agressivité

à l'égard des images féminines. Dans ce lien, nous avons vu que la figure paternelle est davantage effacée, ce qui nous interroge sur les modalités identificatoires comme sur l'altération de la transmission père-enfant. Plus précisément, les sujets se montrent en majorité face à une figure absente et qui refuserait presque toute transmission.

II. Hypothèse 1 Cohorte des enfants de latence.

II.1. Approche quantitative au Rorschach

II.1.1 Mode d'appréhension : les Dbl

Les détails blancs sont souvent ajoutés à l'enquête et ne sont donc pas pris en compte dans le psychogramme, excepté chez **Dan** où ils sont intégrés dans une représentation globale (Gbl = 3). Chez **Abel**, il n'y a qu'un Gbl qui conduit à une réaction en Clob « *il fait peur* » (planche I).

Pour les autres participants, la prise en compte de détails blancs conduit :

Soit à une **inversion figure-fond** :

- **Alain-Wilson** : planche III, « *À des dames de service, je sais pas moi... (...) y'a la reine de bordeaux dans un château* » avec à l'enquête : « *On la voit pas, mais elle est là, on l'habille (Dbl)* » ;
- **Nahil** : la planche II : « *bah une chauve-souris, juste une chauve-souris* » à l'enquête : « *(ailes en bordure + blanc) après elles sont imaginaires ses ailes (?) qu'elle va monter les enfants et les manger !!! La chauve-souris elle tourne [fait tourner la planche]* ».

Soit à des **représentations manquantes, coupées, déchirées** :

- **Dan** : Planche I : « *Comme une chauve-souris, elle a des trous, ils sont en symétrie les trous (...)* » avec à l'enquête : « *(? trous) au milieu de l'aile (...), mais vers au milieu il y a des trous, deux au niveau droit, deux au niveau gauche. Elle a survécu, mais elle est morte après (...)* » ou encore « *Un buisson où y'a quelqu'un qui a taillé un trou en forme de papillon* » en spontanée à la VII, avant de préciser à l'enquête : « *un buisson pas comme les autres, qui nous ramène dans le futur* ».

Chez Dan, la menace corporelle conduit dans un premier temps à des fantasmes d'invincibilité, qui restent évanescents comme à la planche VII, compte tenu de la blessure qui ne peut être guérie.

- **Nahil** : « *ça fait penser à un monstre... Oulaaaaah, oh oh oh* » avec à l'enquête : « *parce qu'il a des yeux (Dbl) et des trucs ici... monstre qui pique, il va te piquer et piquer les enfants* » (PI I).

Le détail blanc est communément associé aux yeux à la planche I, mais ici, il réactive une dimension plus sensitive et de surcroît effrayante dans une identification au monstre. Cela

provoque, dans une confusion des places entre agresseur et agressé, l'attaque de l'autre et en l'occurrence le clinicien.

- **Elyas** : « Ça me fait penser à rien... là des bras, des jambes et le corps est coupé... Voilà ... » avec à l'enquête : « Là il est coupé, c'est pas fermé... [Dbl] (?) Je sais pas... Avec une épée on lui a coupé les deux parties de son corps » (Pl VII).

À l'issue de sa réponse, il tente de « refermer » l'engramme en faisant un sorte de puzzle avec les différents détails de la planche qu'il accompagne d'un : « Si on mettait ça là ? ». La prise en compte de la lacune centrale pointe tout de même les fragilités autour des assises narcissiques probablement en lien avec la menace de castration (« épée qui coupe »), mais nous retrouvons des représentations plus symbolisées qui lui permettent de faire face à l'incomplétude de la planche.

- **Cristiano** « Une grenouille » avec à l'enquête : « un peu bizarre parce qu'il lui manque la moitié de son corps (?arrivé) qu'elle meurt... ».

La sensibilité de Cristiano montre une fragilité narcissique qui renvoie à une enveloppe corporelle qui n'est pas toujours stable, mais, cette appréhension étant ponctuelle témoigne d'une fragilité narcissique et non identitaire.

Le pourcentage de Dbl (intégré une réponse globale ou isolé) n'est pas supérieur à la contribution normative récente (2012) nous voyons toutefois que l'appréhension des détails blancs apparaît à l'enquête. En intégrant, isolément, les détails blancs ajoutés à l'enquête, nous retrouvons à ce moment-là un Dbl % supérieur à la médiane observée (Dbl% = 7% avec une variation entre 5 et 16% (Baumann et al., 2012)) qui révèle de nettes fragilités corporelles menaçant l'identité chez une majorité des sujets. Il n'y a que chez **Cristiano et Elyas** pour qui l'intégration des Dbl les fragilise dirons-nous, plus ponctuellement.

II.1.2 Déterminants et investissement de la réalité interne

Nous avons analysé la qualité de l'investissement de la réalité interne en analysant les facteurs suivants : Le Type de Résonance Intime (TRI) et Formule Complémentaire. Chez une grande majorité de nos sujets (5 sur 7) c'est effectivement le pôle sensoriel qui prédomine (C ou CF, E ou E) par rapport aux kinesthésies majeures comme mineures. Pour Alain-Wilson et James si les kinesthésies sont adaptées en passation spontanée, elles conduisent à l'enquête à une perte de distance interprétative et ne sont donc pas intériorisées souplement. Ces différentes modalités agissent comme un auto-soutien subjectif pour pallier un tant soit peu aux fragilités narcissiques du sujet.

Cependant, ce constat ne peut être fait pour **Elyas**, dont le protocole est abordé uniquement par des déterminants formels (F%= 100%) alors qu'au contraire, il est chez **James**, appréhendé assez souplement 1 K et 4 Kan, ce qui infirme la prédominance du pôle sensoriel.

La mise en veille pulsionnelle n'est pas possible comme attendu en période de latence classique et nous permet d'affirmer que l'objet interne est mal intériorisé. La prévalence du pôle couleur sur les Kinesthésies vient également confirmer qu'il y a des catastrophes de symbolisation (Roman, 2017) dont les réponses sensorielles pourraient être une tentative de figuration du traumatisme (Ravit, 2010). Les kinesthésies ne sont pas intériorisées et sont souvent agies comme en témoignent les nombreux mouvements corporels ou des passages à l'acte durant la passation. Ainsi, la décharge motrice est relativement conséquente chez nos sujets et supère l'intégration en kinesthésie, ce qui va dans le sens de notre hypothèse.

II.1.3. Les contenus

II.1.3.1 Contenus Animal et Humains

Le **A%** est très supérieur à la norme établie³¹ pour 4 de nos sujets (entre 69% et 82%) et s'approche des normes récentes³² pour Abel (A% = 50), Dan (A% = 57%) et Cristiano (A% = 59%).

Dans l'ensemble, nous confirmons bien la difficulté pour nos sujets à aborder et percevoir des représentations humaines. Celles-ci sont, compte tenu de la charge pulsionnelle, déplacées sur des représentations animales. Chez cinq de nos sujets (James, Abel, Dan, Elyas, Nahil) le A% est associé, dans sa composition, à d'autres contenus ou réponses partielles (objet, Hd, Ad) et conduit à une appréhension formelle de mauvaise qualité. Cela n'est pas le cas de **Cristiano et Alain-Wilson**, pour qui le déplacement sur des représentations animales semble assurer un meilleur contrôle formel.

Cela se confirme par le **H%** très pauvre (entre 0 et 5%) pour trois de nos sujets (Nahil, Dan et Cristiano), tandis qu'il est plus proche des normes pour d'Abel et Elyas et James (=10 et 14%) et pour Alain-Wilson, où il est supérieur à la norme (25%). Ces indices révèlent « des fragilités de la constitution de l'objet et donc des assises identitaires qui, dans un envahissement de l'imaginaire, [font que] les réponses humaines irréelles et celles mêlant les mondes humain et

³¹ Variant entre 48%-57% pour la tranche d'âge de 8 et 10 ans selon Beizmann (1966) ou 56% (Baumann, Quartier & Antonietti, 2012).

³² A% = 56%

animal dépassent le nombre de réponses humaines » (Fernandez-Borges et Roman, 2011, p.258).

II.1.3.2. Contenus dits agressifs

Nous constatons chez l'ensemble des sujets la présence de contenus massifs et crus qui ne permettent pas d'endiguer la pulsion agressive. Ils témoignent d'une identification au mauvais objet où l'autre est attaqué, mais également de fragilités identitaires, compte tenu du retournement sur eux de l'agressivité.

Il est possible que ces contenus spécifiques *violents* signent la présence d'évènements symbolicides aux épreuves projectives. Face aux sollicitations du matériel, le moi se retrouve débordé et ne permet pas à nos sujets d'avoir la distance interprétative nécessaire pour appréhender le matériel. Cela conduit en conséquence à des passages à l'acte auto-agressif, *in situ* : Nahil s'étrangle où se scie la main avec les planches du Rorschach par exemple. Le discours de nos sujets est infiltré d'émergences anxieuses et traumatiques qui ne permettent pas l'accès aux processus de pensée secondarisés nécessaires pour les contenir. *De facto*, la représentation d'une image unitaire se retrouve de façon récurrente mise à mal, comme en attestent les nombreuses références à des contenus détériorés (« *ils arrachent une tête* » ; « *des trous* » ; « *corps d'un humain enterré et des rats laveurs qui sont venus dessus (..)comme si on lui avait coupé les bras* »).

Chez **Cristiano et Elyas** toutefois, ces contenus font plus écho à un besoin de contenance et de protection et apparaissent, comme nous l'avons évoqué, davantage aux planches à détail intermaculaire.

II.1.4. Eléments dits non cotables

La difficulté à intérioriser le mouvement ainsi que les contenus indiquant une fragilité identitaire sont à mettre en parallèle avec les nombreuses sidérations, choc ou refus des planches et l'appui sur le clinicien comme contenant de pensées. Ces éléments se manifestent chez tous nos sujets bien qu'ils varient en intensité selon chacun.

Il est question de multiples remarques (couleur, matériel ou symétrie) où de manifestations directes de peur (Clob), comme Abel à l'enquête aux limites de la planche III « *oulalalala très peur* ». Pour **Cristiano, Alain-Wilson et Elyas** nous retrouvons des chocs qui indiquent la sidération face au matériel. Pour Alain-Wilson c'est le cas aux planches II, VI, VII et IX, tandis qu'il y a un Choc accompagné d'un refus aux planches VIII et IX pour Cristiano. Elyas, qui

refuse la planche II, peut néanmoins apporter une réponse additionnelle bien que celle-ci soit de mauvaise appréhension formelle : « *Ah si... là y'a deux gorilles qui ont les bras en arrière et ils se touchent les mains* ».

De plus, l'étayage sur le clinicien, qui est sollicité et parfois attaqué, vient toutefois contenir les sujets face aux résurgences anxieuses que suscite le matériel.

- **Nahil** « *C'est qui a fait ces tâches ? Planches de bois ?* » (Pl I) ; « *Tu penses qu'elle tient toute seule ? Un petit coup et elle tombe...* [Mime qu'il se scie la main +++] *Je risque de me scier la main, ça chauffe* » (Pl III) ; « [S'étrangle ++ et change de voix « *Que ma maman qui saura m'entendre et toi tu sauras pas m'entendre !!* » (Pl. V) ; « *Pourquoi y'a des couleurs qui ressemblent à rien ? Des petites traces...* » (X)
- **Alain-Wilson** : « *Euh c'est quoi ça ?* » (Pl. IV) » ou encore « *c'est quoi ce truc ?* » (Pl. VI)
- **Elyas** : « *On peut la retourner ?* » « *C'est qui qui a dessiné ça ?* »
- **Abel** : « *comment ça s'appelle qu'on met à côté des maisons ?* » (Pl. I) ; « *Euh c'est quoi ça ?* » (III) ; « *Après je pourrai te dire mon film préféré ?* » (Pl. VII)
- **Dan** : « *mais ça veut dire quoi ? [les tranquillisantes]* » (Pl. V) « *ça existe pas les buissons magiques ?* » (Pl. VII) « *Beaucoup ? Je peux* » (Au choix des planches).
- **James** : « *Est-ce que vous avez une photocopie, car j'aime ses tableaux, pour les montrer à mon petit frère et les coller sur mon bureau* » ; « *Pourquoi vous changez les feuilles dans l'espace ?* » (Pl. III) ; « *Mais au juste c'est quoi ?* » « *C'est sûr que mon petit frère, il aurait pensé la même chose que moi. On est les seuls par rapport à l'imagination à penser la même chose* » (Pl IV).

L'appel au clinicien s'inscrit dans les tentatives de lutte contre l'envahissement ce qui se retrouve également dans la recherche de maintien de l'unité de soi à travers l'accrochage à l'axe de symétrie de chacune des planches.

Si ces modalités défensives soulignent une lutte contre un éventuel effondrement identitaire, elles montrent également les capacités dont disposent nos sujets pour exprimer leurs angoisses profondes et ainsi préserver, sous-couvert du clivage, une partie psychique saine. En ce sens, les représentations vécues comme directement inquiétantes et dangereuses sont contenues par de nombreux commentaires directs où apparaissent des références culturelles :

- « *Je vais dire que c'est des esprits, maléfiques (...)* » (Planche X, Alain-Wilson)
- « *Un papillon laille* »³³ (Planche V, Dan) ;
- « *Tapote la planche comme du tam tam* » (Planche VIII, Abel)

³³ Le papillon laille provient de l'île de la Réunion et de l'île Maurice. C'est une appellation pour le papillon de nuit.

II.2. Analyse qualitative du Rorschach

II.2.1 Analyse par planche et problématique

L'analyse des **planches II et III** montre la difficulté à aborder la relation pour l'ensemble de la cohorte bien que les modalités de traitement de ces planches ne puissent être généralisées. Chez **Cristiano** si la relation n'est pas abordée, ni même à l'enquête aux limites de la planche III, nous retrouvons toutefois une sensibilité au détail blanc intermaculaire (Db1) qui n'est dans un premier temps pas rattaché à une représentation, mais est seulement nommé à l'enquête « *y'a du blanc là* » (Planche II). Ce n'est qu'à la planche suivante que nous voyons apparaître les fragilités narcissiques : « *Une grenouille* » avec à l'enquête : *Un peu bizarre parce qu'il lui manque la moitié de son corps* » (Planche III).

Il y a chez nos sujets une mise à distance du rouge : « *j'arrive pas avec le rouge* » ; « *Ce qui est rouge on prend pas* » qui n'est finalement pas suffisamment efficace pour tenir à distance le pulsionnel. C'est le cas chez **Elyas**, avec le refus de la **planche II** qui peut toutefois être levé à l'enquête et permettre une réponse animale nantie : « *Deux gorilles* ». Il peut intégrer la dimension agressive dans sa représentation à la **planche III**, même si elle n'est pas clairement évoquée : « *des sortes de mains et là des pattes avec des crochets euh des pinces* ».

Chez **Alain-Wilson** la relation est abordée après une certaine hésitation qui lui permet, après un temps de distance, d'évoquer une relation de bonne qualité tout en intégrant le rouge, dans une défense plutôt intellectualisée « *des artistes, ... des artistes, je pense que c'est des artistes, ils ont pas fait attention à la peinture qui tombe sur leurs habits* » (Planche II). Ce qui est également le cas à la **planche III**, malgré que la relation soit établie dans un rapport de soumission/domination qui ne joue pas en faveur d'un positionnement clair. La représentation valorisée et puissante « *la reine de Bordeaux* » est hors percept, c'est-à-dire qu'il la situe dans le fond blanc. Cette réponse pourrait faire écho au monde du visible et de l'invisible et à la généalogie de Alain-Wilson dont la mère est de sang royal dans son pays d'origine.

Chez **Abel, Nahil, Dan** et **James**, le traitement des **planches II et III** met à jour une interrogation autour de l'intégrité corporelle. La tentative de mise à distance de la dimension relationnelle est due aux angoisses que celle-ci provoque sur leur intégrité psychique et conduit régulièrement à un retournement sur eux de l'agressivité. En effet, à la planche **III**, les représentations sont partielles, arbitrairement assemblées et les détails blancs, comme nous l'avons évoqué, sont associés à des parties corporelles manquantes ou détériorées.

La planche **III** renvoie James du côté des origines « *en train de naître dans le ventre* » où la confusion naître et la superposition temporelle : *en train de* et *être* dans le ventre montre qu'il est encore difficile d'envisager la séparation avec l'imgo maternelle. Cela rejoint également son besoin d'étayage sur le clinicien qui fait office de la continuité qu'il cherche à instaurer entre les différents espaces et où le psychologue sert de soutien subjectif.

L'appui sur le clinicien est tout aussi nécessaire à **Nahil**, qui est renvoyé à des angoisses massives de fusion, dévoration et de chute après une persévération autour de la réponse « *Chauve-souris* » (Planche II et III) où il agit *in situ* la nécessité d'éprouver son existence en appelant le clinicien : « *Oulaaaa... je vois si la planche va tenir. Tu penses qu'elle tient toute seule ? un p'tit coup et elle tombe... ça chauffe ; je risque de me scier la main* » dit-il en se passant la planche sur la main comme une scie. Ce mouvement d'attaque de soi est suivi de : « *un petit coup et elle tombe* » comme si les planches lui permettaient de figurer, hors perception, ses angoisses d'effondrement. Chez **Nahil** et **Dan**, les planches relationnelles conduisent à une confusion des places entre agresseur-agressé qui se joue dans une double incorporation (manger puis être mangé à son tour). Ce glissement renseigne sur les angoisses de dévoration plus archaïques qui apparaissent dans le « lien » à l'autre :

- **Nahil** à l'enquête, planche II : « *elle [la chauve-souris] a deux bouches pour bien te manger et manger et manger les enfants (?) il mange que les méchants (?) non pas toi, pour qu'il y ait plus de méchants* »
- **Dan** « *il mange des requins parce qu'il a survécu et il a remangé le requin (...) c'est un nœud papillon pas comme les autres, c'est un nœud papillon porte-bonheur, si quelqu'un le touche ou l'arrache, ils meurent, ses deux amis aussi ils meurent* ».

Nous observons ici que la temporalité est circulaire et prise dans la répétition, comme si la charge, potentiellement traumatique, ne permettait pas de structurer les réponses dans un temps linéaire (Emmanuelli, Azoulay 2014).

Enfin, les **planches II et III** renvoient **Abel** à des mouvements de dévalorisation-idéalisation de soi, comme en atteste le passage d'une représentation dévalorisée : un « *cafard* » ; « *il est bizarre* » au désir de réussite : « *Avec un papillon là, celle-là je vais pas la rater* » (Planche III). Ce n'est qu'à l'enquête aux limites de la planche III, que les pulsions agressives surviennent et ne peuvent être contenues, conduisant à une association directe qui révèle une perte de distance : « *Oui !!! c'est leurs talons et là ils arrachent une tête, peut-être pour la manger ? Ah j'ai envie de manger !!* ».

Pour ce qui est de la représentation de puissance que sollicite **la planche IV**, elle est tour à tour idéalisée puis dévalorisée pour **Elyas, Cristiano et Abel**.

Si dans un premier temps elle est reconnue par Elyas, cette dernière est dévalorisée et amoindrie à l'enquête :

- « *Des jambes, des bras et une tête et en bas je sais pas ce que c'est. Et des jambes elles sont grandes* » à l'enquête « *sans ça là (D phallique) Des grooosses jambes ! Je sais pas, j'ai pas d'idée on dirait des grosses bottes... Je sais pas... Ah un clown ! Des fois ils ont des longues chaussures voilà... Et les bras ils sont un peu bizarres, là il y a des choses qui les tiennent c'est ça qui est bizarre... Je sais pas, je sais pas.... Je sais pas... ».*

Ce que nous remarquons également pour **Abel** : « *Un monstre qui fait caca* », ou sur un mode plus passif pour **Cristiano** « *un arbre qui a des pieds et des bras* » avec à l'enquête « *ça ressemble, des petits bras et un tronc d'arbre* ». Ce dernier privilégie l'accrochage au percept, ce qui donne une mauvaise représentation par l'assemblage qu'il fait entre des contenus humains partiels et le contenu botanique.

Pour **Alain-Wilson, Dan, James, Nahil**, la confrontation à la planche IV donne lieu à des représentations illustrant un imaginaire angoissant, une porosité entre le réel et l'imaginaire et des réponses construites dans une confusion interrègnes. Hormis chez **Dan**, où même si la première représentation est abimée, il tente, contrairement aux autres, de la restaurer à l'enquête :

- « *Un hippopotame monstre qui a des trous au niveau de son cou (...)* » avec à l'enquête : « *il est gentil, il aime tout le monde et il mange personne, il est très gentil et y'a toute sa famille, il a quatre bras, il faut pas que tous les monstres soient méchants, y'en a des gentils* ».

Alain-Wilson quant à lui, s'essaie à une mise à distance de la dimension de puissance : « *À un monstre déguisé. Enfin un monstre, je sais pas quoi, c'est quel type de monstre...* » mais où finalement l'attribut vestimentaire révèle la porosité entre le réel et l'imaginaire : « *qui se déguise en, imaginaire, qu'on voit dans les bois, mais on voit que c'est pas la réalité* ». Nous pouvons interroger sur ce qui se cache derrière le déguisement, avec l'idée de savoir qui est qui et dont les limites, mal établies, conduisent à un télescopage de deux représentations « (...) *Comme si c'était un raton laveur dans la peau d'une monstre* ».

Chez **Nahil**, il y a de nouveau un télescopage des représentations avec toujours, dans une identification à l'agresseur, la projection à l'extérieur de son angoisse d'incorporation. Il évoque « *une éléphant* » et « *un chien* » et à l'enquête, en faisant tourner la planche rapidement, ces représentations se transforment en « *énorme papillon, losange qui tourne (?) C'est un*

éléphant papillon, un éléphant qui mange les enfants méchants ! Tous, il mange les enfants méchants et les adultes ».

Enfin chez **James**, malgré un assemblage hasardeux de diverses représentations et une pensée au demeurant associative, il est en mesure de reconnaître la dimension de puissance, associée à une figure masculine crainte et dépourvue d'affects. L'enquête témoigne de son besoin d'appui sur le percept et de sa difficulté à avoir suffisamment de distance pour se laisser aller au jeu de l'imaginaire :

- « *Un ogre à un peu à un ogre parce qu'on voit ici. Et ... ça ressemble, ses mains, ça ressemble aussi à des oiseaux. Ses pieds, à des chaussures ». À l'enquête, il ajoute « *je vois pas d'émotion parce qu'en même temps son visage on le voit pas ».**

Pour ce qui est de la représentation de soi, abordée plus spécifiquement à la **planche V**, nous retrouvons dans la continuité des autres planches des fragilités narcissiques avec une part plus dysphorique chez **Elyas**

- **Elyas** : « *La que deux [ailes] baissées, les deux ils sont baissés ses ailes sont mouillées... il peut plus voler » qu'il tente d'amoindrir par une formation réactionnelle *« il est beau quand même, les autres dessins ils sont tous pas très très beaux, mais lui je trouve que ça va ».**
- **Abel** : « *C'est un papillon noir... il a des pieds et des ailes c'est obligé »* avec à l'enquête « *Bizarre... ses jambes sont bizarres, je sais pas, ça se trouve il est énorme... je sais pas, je suis nul ».*

Chez **Cristiano**, les réponses relativement inhibées « *y'a pas de détails à faire* », n'empêchent pas qu'une dimension plus valorisée apparaisse : « *un aigle* ». En revanche sa représentation se dégrade à l'enquête et révèle des fragilités narcissiques : « *un oiseau il a des bras de chien* »

Pour **Dan**, nous retrouvons une référence culturelle : « *papillon laille* » qui, à l'enquête n'est « *pas comme les autres, ni méchant ni gentil. Il préfère regarder la TV en mangeant des pizzas et il regarde le foot. Et chaque fois qu'on le dérange il dit « chut c'est bon »* ». Or, dans sa représentation et en n'étant ni l'un ni l'autre, il évite de s'identifier au mauvais objet, ce qui le place dans une position plus passive. L'accrochage au culturel lui permet d'intérioriser dans un premier temps une image de bonne qualité (banalité) ce qui peut laisser penser que le bain culturel dont il est héritier contient à minima des angoisses plus archaïques et est invoqué plus spécifiquement comme contenant culturel lorsqu'il s'agit de la représentation de soi. La seconde représentation est quant à elle nettement plus chargée en agressivité : « *Des ailes loups* » avec à l'enquête « *il a des supers canons ! Et à chaque fois qu'on le dérange il lance des canons " tranquillisantes", mais ça veut dire quoi ?* ». Cela conduit à l'apparition d'une

dimension plus agressive où on voit se dessiner un positionnement plus actif, mais qui reste encore maladroit, dans une confusion des places entre agresseur et agressé. Si l'environnement est perçu comme menaçant et conduit donc, projectivement, à l'attaquer, l'utilisation du « *tranquillisantes* » vient sûrement révéler ses besoins régressifs et d'apaisement. C'est également le cas chez **Nahil**, qui après avoir perçu la banalité dit : « *je vais me scier le bras* » réponse qui s'accompagne d'un passage à l'acte auto-agressif (s'étrangle avec son tee-shirt) et tout en changeant de voix, ajoute : « *Que ma maman qui saura m'entendre et toi tu sauras pas m'entendre !!!!* ». Nous retrouvons l'indifférenciation vis-à-vis de l'imgo maternelle, appelée comme continuité de soi et qui serait la seule à savoir *entendre* son enfant, aucun tiers n'est évoqué ici et il y a un rejet franc du clinicien.

James et Alain-Wilson ont quant à eux besoin de s'appuyer sur le perceptif et sur le concret afin de pouvoir aborder plus sereinement la planche. Chez Alain-Wilson se retrouve un investissement défensif de type narcissique (vêtements, déguisement) qui renverrait aux différentes couches protectrices extérieures (risperdal, consultation transculturelle, thérapie) lui permettant de contenir la perception inquiétante liée à son questionnement identitaire :

- **Alain-Wilson** : « *un papillon, ça fait penser ...[baille] à un papillon parce qu'elle a des ailes de papillon donc ça me fait penser à un papillon. Et ses pattes et ses oreilles [ses touche les oreilles], ça me fait penser à ça* » avec à l'enquête, le besoin de toucher la planche en faisant le contour de l'engramme avant d'ajouter « *ça va il est normal, on voilà, il est habillé, normal... Je sais pas trop* ».
- **James** : « *Ça ressemble à un papillon. Il est de ce côté ? Sauf un papillon qu'on voit par-dessus, mais ce qui est bizarre c'est qu'il a des jambes* ».

Le traitement de la **planche VII** indique qu'il est complexe d'assumer les désirs agressifs envers l'imgo maternelle. **James** minimise la pulsion plus agressive: « *On dirait 2 personnages qui se regardent. Avec leurs mains et leurs ventres, on dirait deux personnages énervés. Un peu énervés* » et dit à l'enquête sa difficulté à traiter la planche : « *Deux personnes qui se regardent. Deux personnes en colère. C'est très dur !* ». Ce qui est également le cas de **Alain-Wilson**, qui donne une représentation dévalorisée qu'il situe dans un détail rare (Dd central du D inférieur) : « *m'fait penser à une limace... Après les autres trucs je sais pas... mais ça (Dd) je sais que ça me fait penser à une limace* » avant d'ajouter à l'enquête : « *j'imagine qu'elle... lentement, elle fait le tour à chaque fois* » en faisant le contour de l'engramme extrêmement lentement et en répétant le geste à plusieurs reprises.

Pour la majorité de notre cohorte, nous retrouvons des représentations qui se télescopent ou qui conduisent à une perte de distance interprétative, comme c'est le cas pour **Dan** :

- « *Un buisson pas comme les autres qui nous ramène dans le futur (...) personne le sait, y'a que lui qui voit son futur (? quelqu'un) pas sur la planche... où peut être là [désigne le Dbl]. Il tente toutefois, par appel au clinicien, de s'arrimer au réel en concluant son récit par « ça existe pas les buissons magiques ? ».*

Lorsqu'il est trop compliqué pour eux d'aborder le contenu latent, c'est hors planche que se joue la problématique, dans des associations plus directes avec la figure maternelle. C'est le cas pour **Abel** qui, après avoir donné sa représentation « *Un tigre, non, non un lion (...)* » associe directement sur sa famille, et met en scène la rivalité fraternelle. S'il attribue une certaine puissance à l'image maternelle, elle nous apparaît comme peu différenciée de la figure paternelle : « *Mon frère il est lion, ma sœur elle est verseau et mon autre frère aussi. Moi je suis poisson, ma maman elle est taureau, c'est un vrai match, parce que le taureau contre le lion.... C'est ma mère qui va gagner. Mon père c'est lui le plus gros des taureaux* ». Chez **Nahil**, qui se « scie » le bras à nouveau avec la planche, nous voyons apparaître une représentation libidinalisée « *deux renards qui veulent se faire un bisous, en fait c'est pas vraiment des tâches ?* » montrant, au-delà du collage à l'imago maternelle, une représentation dans un versant tendre.

Elyas quant à lui évoque un corps coupé « *Là il est coupé, c'est pas fermé... (?) Je sais pas... Avec une épée on lui a coupé les deux parties de son corps (? peur) Déjà il est pas très beau enfin, il est pas beau* ». Le détail blanc (Dbl) le renvoie donc à une partie manquante, qu'il tente de colmater en prenant les autres détails qu'il déplace sur le creux intermaculaire comme un puzzle « *Si on mettait ça là* ». Nous pouvons aussi penser que le signifiant *épée* symbolise l'objet tiers venant couper et tiercéiser la relation à l'imago maternelle.

Enfin **Cristiano** donne, après une formation réactionnelle (« *merci* »), la réponse « *une jupe* » sans pouvoir détailler à l'enquête.

II.2.2 Synthèse

Pour résumer, nous constatons que si les réponses données en passation spontanée sont de bonne qualité formelle, les défenses mises en œuvre cèdent peu à peu à l'enquête. De fait, apparaissent chez 5 de nos sujets (à l'exception de Cristiano et Elyas) un télescopage entre réel et imaginaire, de nombreuses confabulations, des persévérations, une perte de distance interprétative et une porosité dedans-dehors. Les sujets sont rapidement débordés par la massivité de la projection conduisant à ce que l'imaginaire prenne le pas sur tout travail de représentation et mette à mal les capacités de symbolisation. La sensibilité des sujets face au

matériel non figuratif provoque le recours à des défenses motrices comme décharge. Cela leur permet d'amoindrir l'impact anxieux que suscite le matériel, mais en raison **des failles de symbolisation**, se traduit par des passages à l'acte scénarisés pendant la passation.

En ce qui concerne la problématique de nos participants, nous constatons, hormis chez Elyas et Cristiano, une préoccupation récurrente autour de l'intégrité psychique et corporelle comme en attestent les angoisses de dévoration, d'annihilation et d'effraction perceptibles tout au long des protocoles. La mise en relation traduit toute la complexité pour nos sujets au mouvement d'individuation-séparation. Cela conduit à l'émergence d'une dimension plus agressive soutenant alors une tentative de positionnement plus actif, mais qui reste encore maladroit, dans une **confusion de places entre agresseur et agressé**. Malgré des tentatives de différenciation, les enfants ramènent deux représentations sur un même plan, collage perceptif qui renvoie à des failles d'assises précoces. Plus précisément, concernant la relation aux imagos parentales, lorsque les sujets sont renvoyés à la relation à l'imgo maternelle celle-ci est appréhendée comme continuité de soi, mais éveille des angoisses plus archaïques (dévoration, fusion). Dans ce lien, le tiers qu'incarne la figure paternelle semble dépourvu de ces fonctions séparatrices et apparaît comme effacé.

II.3. Le TAT : Synthèse des procédés

Nous retrouvons pour 5 de nos 7 sujets la prédominance des procédés du discours de la série C : évitement du conflit, à l'exception d'Elyas et Cristiano pour qui les procédés de la série A et B sont davantage présents. Cela confirme la structure névrotique perçue au Rorschach bien que pour Cristiano nous retrouvons une fragilité narcissique plus marquée et des procédés de la série C. Pour Abel, si ce sont les procédés de la série C (notamment en Instabilité des limites et procédés anti-dépressifs) qui prédominent, il peut plus souplement puiser dans la série B, par des récits souvent dramatisés (B2) où l'on voit bien l'investissement de la relation (B1).

De manière globale, **nous confirmons bien la présence de procédés appartenant à l'évitement du conflit**. Ceux qui reflètent une instabilité des limites sont très nombreux et montrent aussi bien la porosité des limites (entre narrateur et sujet de l'histoire : CL-1), que l'hétérogénéité des modes de fonctionnement (interne/externe ; perceptif et symbolique en CL-3), mais semblent être contenus par des procédés anti-dépressifs (CM) notamment dans la recherche d'étayage du clinicien (CM-1 +). Le recours à l'investissement narcissique (CN) est aussi présent avec une alternance de CN2+ et CN2 – marquant tour à tour l'idéalisation et la

dévalorisation de soi ou de l'objet. L'insistance sur les limites et les contours (CN-4) vient s'ajouter aux procédés d'instabilité des limites et souligne le besoin de passer par du concret pour aborder certaines planches. Enfin, lorsque les mécanismes d'évitement du conflit ne sont pas suffisamment opérants, réapparaissent les processus primaires que nous évoquions déjà lors de l'analyse du Rorschach. Il y a un net recours aux procédés appartenant à la série massivité de la projection (E2), où nous retrouvons de nombreuses références au mauvais objet et des thèmes de persécution (E2-1). En conséquence, nous observons l'expression d'affects et/ou de représentations massifs allant jusqu'à des expressions crues liées à la thématique agressive (E2-3). S'observent certaines inadéquations du thème au stimulus qui restent toutefois plus ponctuelles (E2-1). Il y a également une altération assez franche du discours (E4) perceptible par les troubles de la syntaxe et les nombreuses craquées verbales (E4-1), une indétermination et flou du discours (E4-2) et des associations par contiguïté et consonance (E4-4). Cet ensemble produit une forte désorganisation des repères identitaires et objectaux (confusion des identités en E3-1 ; désorganisation temporelle, spatiale et de la causalité logique E3-3) et une altération de la perception (Perception de détails rares ou bizarres en E1-1, perceptions sensorielles et fausses perceptions (E1-2)).

En revanche, nous tenons à souligner que ces sujets peuvent recourir par moments aux procédés de la série A (rigides) et B (labiles). Les procédés rigides sont notamment portés par la référence à la réalité externe (A1), où l'appui sur la description avec l'attachement aux détails leur permet de structurer à minima leurs récits. Pour les procédés labiles, ils s'appuient davantage sur la catégorie B1 et B2 (Investissement de la relation et Dramatisation) soit en introduisant des personnages non figurant sur l'image (B1-2) et en utilisant des affects forts ou exagérés (B2-2). Même si ceux-ci restent dans l'ensemble peu présents en comparaison de ceux de la série C et E, ils doivent être notés pour souligner les ressources qu'ils possèdent.

II.4. Analyse qualitative du TAT

II.4.1 Analyse par planche et problématique

Nous retrouvons chez **Cristiano, Elyas et Abel**, dès la **planche 1** une certaine insatisfaction liée aux attentes parentales qui n'est pas sans conséquence sur leur constitution narcissique.

- « *Il est en train de dormir ou s'ennuyer avec un violon devant lui, sur la table (?) il s'ennuie et il a envie d'y aller au cours de violon (?) il s'endort* » dit **Cristiano**
- **Pour Elyas** : « *C'est un enfant qui regarde quelque chose, mais je sais pas c'est quoi... voilà (?) Bah là... il est à l'école et il se demande comment il est parce qu'il s'est jamais*

vu dans une glace. Et il a à peine le temps de regarder, que la maitresse lui donne une feuille pour écrire ce qu'il a entendu de la classe vu qu'il était pas concentré ».

Pour Elyas il apparaît la crainte de se découvrir hors attentes parentales, c'est-à-dire de se regarder soi-même dans le miroir et d'assumer son propre désir, conduisant à une sensibilité plus dépressive qu'il contre-investit par une formation réactionnelle : « *Un enfant qui a des cernes et qui des yeux verts et les cheveux noirs (?) qu'il est beau* ».

Abel met en place des défenses contre la reconnaissance de l'affect dépressif au travers d'un récit descriptif qui finalement lui permet de ne pas se confronter à son immaturité fonctionnelle. Il y a finalement peu de recours, pas d'appel à un tiers extérieur ni à des figures étayantes ce qui le conduit à rester sur un sentiment d'échec où aucune issue n'est possible.

- « *C'est quoi ça ... je sais pas ... C'est un enfant qui s'ennuie, à faire ses devoirs (?) Il a une règle et voilà... (Fin ?) il s'ennuie, il veut pas travailler, il aime pas l'école (?) il s'ennuie* ».

Pour **Dan, Alain-Wilson, Nahil et James**, la planche 1 est traitée par l'identification au mauvais objet « *Il est puni par exemple, son grand-père, sa grand-mère, son papa, sa maman. Ça se termine tristement, il a fait une bêtise (...) il a pris cette arme et il assommé quelqu'un* » dit **Dan**, comme la perception de détails rares et bizarres chez **James** : « *des visages derrière lui* ». Chez **James** toutefois, l'appui sur le procédé d'idéalisation de la représentation de soi dans sa valence positive (CN2 +) lui permet de sortir de la tonalité plus sensitive du récit :

- « *Euh je sais pas ce qu'il attrape dans sa main, un téléphone ou son ombre ... ? Il y a rien qui me vient. Je vois des visages derrière lui, nez, œil, ici le front et pas le reste. Une table, un violon et il regarde son violon (?) peut-être parce qu'il réfléchit et fait des cours de violon ou peut-être il pose pour une photo (?) il y a plusieurs raisons de faire ça, pour mettre dans un magazine ou juste pour le plaisir* ».

La problématique de castration, qui demande une bonne séparation sujet-objet, ne peut pas être abordée. Ces enfants n'ont pas d'assises narcissiques suffisamment solides et en raison de la précarité de l'intériorisation de l'objet une menace d'effondrement se dessine *in situ*. Chez **Nahil** notamment, nous percevons par l'appel au clinicien une lutte contre des angoisses de chute. Face à la confusion entre sujet et objet le clinicien sert de contenant extérieur et lui permet d'être un contenant face à ses angoisses :

- « *Pourquoi elle est toute gris cette image ? ; Il est en train de jouer de la musique, mais, pourquoi il a une feuille ? Heureusement que je tiens la planche et que toi tu tiens la planche, sinon je tombe* ».

Cela est également le cas pour **Alain-Wilson**, qui tente de différencier le réel de l'imaginaire :

- « *Le garçon il regarde...il regarde quelque chose. Je sais pas c'est quoi [approche la pl. de lui] (?) Ce serait peut-être une ceinture, non ! Un arc !! Il l'aurait regardé, il regarde un arc dans son imagination, mais c'est pas réel. Il voit comme si c'était un arc... Il se rapproche, il ouvre les yeux, il ferme les yeux et il voit plus d'arc. (? tête) oui, il le vit mal parce qu'il pensait voir un arc, un vrai de Robin des bois, mais c'est pas la réalité ... [se balance](?) Oui dans une classe ! Le maître lui dit « réveille- toi, réveille- toi » et il voit plus rien, il voit plus d'arc imaginaire. Il voit le maître très en colère : cette fois-là c'est la réalité. Et après il se fait punir et il est déçu ».*

Ici, le maître dans sa fonction de tiers sort brutalement le sujet de sa rêverie, mais nous nous intéressons toutefois sur l'investissement à bonne distance du monde imaginaire de Alain-Wilson. Malgré la perception des répercussions liées au surinvestissement de l'imaginaire, l'extérieur, ici représenté par une figure masculine, permet de le contenir et de le ramener à la réalité.

À la **planche 2**, les récits sont descriptifs et malgré un effort de reconnaissance des personnages, la triangulation œdipienne ne peut être abordée pour **Alain-Wilson, Nahil, Dan, Cristiano et Elyas**. Il semble difficile pour nos sujets de construire un récit où les personnages soient en interrelation, conduisant, sous anonymat des personnages, à un certain flou concernant la place de chacun. Par exemple chez **Cristiano** : « *Uffffff.... Siffle. Une fille qui porte deux livres sur ses mains...il va, elle va à la bibliothèque aller reposer les deux livres. Et un homme derrière lui avec un cheval, il va se promener (? connaissent) non* ». **Alain-Wilson** se saisit de la planche pour évoquer une figure masculine puissante « *qui dirige son cheval* », mais qui est toutefois surveillée par la mère et la fille qui « *viennent en visite pour voir comment il fait son boulot* ». Ici l'appui et le contrôle sur le percept permettent d'éviter de se confronter trop directement à la problématique latente de la planche 2.

Elyas s'essaie à des tentatives de compromis bien que la triangulation soit évitée. On voit que les deux figures parentales sont unies et excluent l'enfant :

- « *Ici y'a une dame qui veut apprendre à faire de l'équitation et le problème c'est qu'il faut qu'elle fasse un examen pour monter sur le cheval. Elle prend plein de livres et elle les lit tous, mais elle a mal fait son examen. Mais elle le sait pas, elle va voir les personnes qui font faire de l'équitation et après ils regardent leurs examens et ils voient que c'est faux, mais ils font une exception et il faut qu'elle paie quatre euros de plus pour faire de l'équitation. Il faut 350euros, non... le problème... non pas de problème. Elle fait de l'équitation, elle tombe par terre, elle se fait une blessure et peut pas continuer. Donc elle va à l'hôpital et voilà... FIN.* ».

La mise au travail de l'intellectualisation échoue, sur le plan de l'accès au phallique ici sublimé, le savoir n'est pas accessible dans un premier temps, malgré ses tentatives de résolutions (apprendre puis payer), il y a une blessure causée probablement par l'angoisse de castration.

Nous y voyons la résolution œdipienne qui reste encore fragile et douloureuse et où le renoncement est, malgré ses tentatives, complexe à assumer.

Chez James, nous retrouvons sur le plan latent la perception de la réussite des enfants comme revalorisation narcissique parentale. S'y dessine assez lisiblement le poids qu'il lui incombe de porter en raison de la dette parentale, mais qui en cas de réussite perdue pour les générations à venir. Nous y retrouvons, dans un lien privilégié mère-enfant, la mise à l'écart de la figure masculine.

- « *Là il y a plus de choses à raconter sur cette histoire. Une paysan qui était à l'époque des Rois, comme tous les enfants, il était avec son père et sa mère qui vont aux champs et étaient pauvres. Mais la fille aimait bien les livres à ce que je vois. (...). À la fin, ils seront surement riches grâce à la fille qui fait ses études, sa mère donne tout l'argent qui lui reste pour faire son baccalauréat, comme elle va devenir célèbre, ils ont assez d'argent pour se nourrir et cela se continue comme ça pour les enfants de ses enfants ».*

Enfin, chez **Abel** la confrontation à la problématique œdipienne produit une confusion entre qui regarde qui. Cette première désorganisation est probablement liée à l'attaque de la figure masculine :

- *Une femme qui lit un livre et un monsieur qui veut conduire un cheval et une dame qui lui regarde (?) il va tomber et il doit s'habiller parce qu'il est torse nu (?tombé) s'est gravement blessé au dos et c'est parce que y'avait de la moule dessus (...) Il part à l'hôpital et il s'est cassé le dos (?) femme a appelé l'ambulance».*

Malgré l'apparition d'un mouvement de réparation (*l'ambulance*), la sensibilité au fond de la planche marquée par l'appui sur le percept, déstructure également la causalité logique *il va tomber et il doit s'habiller*, ce qui entrave la bonne temporalité du récit. Il y a un télescopage entre l'immédiateté de l'action (présent) et le passé. Le récit se voit marqué par la prédominance de verbes d'action qui s'enchaînent à différents temps (« il part et il s'est cassé le dos »).

La planche 6BM renvoie **Cristiano et Elyas** au désir de s'affranchir de l'imgo maternelle, mais où cette quête d'autonomisation est encore mal assumée. Nous y retrouvons bien la problématique œdipienne et toute l'ambivalence des sentiments, avec dans un premier temps le désir d'être l'objet d'amour exclusif de la figure féminine. Ce n'est que par la suite qu'une attaque plus assumée peut émerger vis-à-vis de l'imgo maternelle.

- **Elyas** : « *Ah oui, c'est l'histoire de deux mariés qui assistent à un enterrement et l'homme mort, c'était le père de la fille enfin de elle [dame] et le mari de la fille il tue [rit] sa femme et il lui vole toute son argent. (? tue) pour prendre son argent. Devant elle y'a l'enterrement et lui le tue, la tue (? termine) il devient milliardaire et il tue de plus en plus de personnes et il leur vole l'argent* ».

Il y a ici un effacement de la différence des générations et une formation réactionnelle face à la dynamique plus dysphorique que peut mettre en avant cette planche. La relation à la figure maternelle met en lumière le compromis financier pouvant représenter la dette entre les générations. Effectivement, il y a deux générations qui sont représentées dans son récit.

Une configuration similaire se retrouve chez **Cristiano**, bien que le récit, plus déstructuré nous interroge sur les processus de latence qui ne sont pas aussi efficaces qu'attendu. La confrontation à cette planche révèle qu'en cas de désamour du fils pour la mère s'en suit sa disparition. En termes de places, nous retrouvons une confusion assez marquée entre le père, le fils, la mère, mais l'issue du conflit permet, par la distance radicale à l'image maternelle, la libération du fils :

- « Une dame et le papa. La maman et le papa. La maman du papa est fâchée, pourquoi, parce que son fils a dit : je t'aime plus maman. Et c'est la fin (?) triste. Le papa il a dit à sa maman qu'il l'aimait plus parce que la maman elle l'énervait (?) elle est morte (?) Il se marie et il habite dans la maison de sa maman ».

Ce qui s'observe aussi chez **Abel** avec la prévalence d'une angoisse plus archaïque où la figure maternelle est perçue comme indisponible ce qui provoque le départ de l'enfant :

- « C'est un monsieur qui parle à sa mère et sa mère elle écoute pas du coup il décide de prendre une maison lui tout seul. (? mère) que c'est bien. (?) il est tout seul, il a peur et sa maman s'inquiète ».

Toutefois, confronté et reconnu dans une position d'enfant, il se montre assez démuni pour gérer seul ses craintes, dont celle de perdre l'amour des figures parentales. Il y est encore difficile d'accepter la séparation, ce qui marque bien toute l'ambivalence entre autonomie et besoin de dépendance.

Chez nos autres sujets, la planche de relation à l'imaginaire maternelle ne peut être traitée avec suffisamment de distance. **Alain-Wilson** livre le récit suivant :

- « C'est une mamie et un monsieur, là c'est Vincent. Ils ont découvert que Vincent c'était bien la maman. Que Vincent il avait bien une maison, celle qu'il avait entendu et sa femme pareil, ils avaient deux enfants qui étaient nés. Ils avaient 12 ans et un avait 16 ans, je me rappelle plus...
Quelqu'un leur a raconté la vérité, c'était quand ils étaient allés à l'enterrement, ils avaient eu la vérité « ça parlait au ciel » ça parle au ciel. (? enterrement) des deux fils, de Paula et A... et Vincent et Anita et leurs parents. Ils entendent que quelqu'un parlait, ils entendaient une lumière qui parlait « vient suit moi je vais te dire la vérité et ils ont suivi jusqu'à la chambre où y'a eu les enterrements (? pas mort) non ils savaient pas qu'ils étaient morts. J'arrive pas à raconter l'histoire... J'arrive pas à inventer ».

Il y a une confusion franche entre les places, les générations, mais aussi probablement les deux univers (d'origine et d'ici) où les diverses croyances sont peu élaborées. Nous percevons une grande fragilité et l'impact d'une transmission traumatique sans pour autant réussir à repérer d'où provient le traumatisme, qui semble découler de différents niveaux et différentes lignées. Il nous paraît être porteur de quelque chose d'inélaborable, il multiplie les thématiques autour de la recherche de vérité qui, lorsqu'il tente de la symboliser, conduit à l'arrêt du récit. Le bridage fantasmatique au TAT, l'impossibilité à *inventer*, la perte de distance interprétative, la désorganisation du récit et l'échec des capacités pare-excitantes signeraient la présence d'évènements symbolicides. Nous retrouvons plus précisément ici un défaut dans la mise en lien, comme s'il y avait un chaînon manquant, ce qui provoque la confusion du récit et accroît le télescopage entre les générations.

Chez Dan, une nouvelle fois, il y a une identification au mauvais qui dans le récit attaque la figure maternelle. Nous voyons assez la fragilité des liens précoces s'inscrivant probablement dans le traumatisme de sa naissance, et la fragilité de Madame à ce moment-là, n'ayant pas pu s'occuper de son nouveau-né.

- « (...) *Ça c'était un méchant (montre le garçon) et la dame est une gentille. Il a un chapeau et quand il l'enlève il devient invisible (?) ça se termine mal parce qu'elle est morte, dans l'inondation. C'est un peu triste...* ».

Pour **James**, la construction du récit à la 6BM sert d'introduction aux histoires des planches suivantes. Il lui est nécessaire d'instaurer une continuité entre les récits des planches (6BM, 7BM et 8BM) pour pouvoir aborder les thématiques en lien avec la relation aux imagos parentales, notamment au regard de la problématique de perte sous-jacente. Ces planches semblent mettre en avant, dans les liens précoces, une dévalorisation des images parentales (féminine à la 6BM puis masculine à la 7BM). Néanmoins la mise en lien des récits aux différentes planches lui permet de mieux structurer ces récits, mais aussi par l'étayage du clinicien, d'avoir la contenance nécessaire pour les traiter.

De fait, lorsque nous nous intéressons à la **planche 7BM** nous voyons assez lisiblement l'entrave identificatoire, avec un certain ressentiment à l'égard de la figure masculine. Chez **James**, cette planche dans la continuité de la 6BM, est abordée comme la réparation du récit précédent. Ici la figure masculine est premièrement identifiée comme mauvais objet, mais où s'en suit une alternance entre bon et mauvais objet :

- « *C'est le même monsieur qui avait sauvé la dame. Cette fois-ci c'est son directeur. Je me suis trompé, le méchant s'est fait attraper, il est en prison, le directeur de l'inspecteur parle avec lui dans les cachots* ».

À ces deux planches nous voyons donc le clivage du masculin en bon puis mauvais objet, pouvant être secourable et agresseur, comme en témoigne la confusion lexicale dans le récit.

À la **7BM**, il est également question d'une figure paternelle perçue comme « mauvais objet » chez **Dan**, figure qui dupe et triche :

- « *C'est un homme, deux hommes, ils jouent aux cartes. L'homme regarde l'autre : l'homme qui est en face de lui, lui parle. Et après l'autre homme regarde ses cartes et lui vole une carte : le joker et là le monsieur (vieux) il gagne tout son argent. Mais le monsieur (jeune) lui dit « t'es un tricheur » et qu'il a failli gagner, il a perdu tout son argent* ».

Cette évocation l'installe dans un grand malaise où l'agitation motrice est de taille. S'en suit une perte de contact, où Dan se retourne et regarde partout dans la pièce, évoquant des monstres qui sont présents dans mon bureau. A ce titre, pouvons-nous entendre son refuge dans l'imaginaire (dangereux et persécuteur de surcroît) comme un retournement face à la perception d'une figure paternelle en mauvais objet ? Chez Dan, l'agir et l'apparition de « monstres » dans le bureau laissent à penser qu'ils font écho au monde de l'invisible et aux esprits, qui rappelons le, sont des croyances qui circulent du côté paternel.

Chez **Elyas et Abel** l'agressivité est plus affirmée à l'égard de la figure paternelle qui apparaît comme rival œdipien bien que cela nous interroge sur l'issue œdipienne attendue en latence. Dans leurs récits, la relation prend la forme d'un rapport de soumission/domination où le « chef » ; « le patron » est bafoué dans son autorité. Toutefois, il y a l'apparition plutôt radicale de l'instance surmoïque, provoquant, après plusieurs tentatives d'opposition un retournement de l'agressivité sur le sujet, chez **Elyas**. Cette transgression de *l'autorité paternelle* le place d'ailleurs dans un grand malaise, comme en témoignent les éléments non verbaux (tousse et s'agite) :

- « *Un soldat, un apprenti soldat fait sa formation et son colonel lui demande s'il peut acheter un tank. Il lui répond « oui chef » et plusieurs jours, une semaine plus tard, il a toujours pas acheté le char, le tank. Et son colonel lui demande si il peut lui acheter une mitraillette et un casque. Il lui répond « oui mon colonel » et deux semaines plus tard, il ne lui a toujours pas acheté l'équipement. Le colonel commence à devenir furieux, lui demande d'acheter un bazooka et des grenades. Il lui répond « oui mon colonel » 4 mois, euh 1 mois, 4 semaines plus tard il l'a toujours pas acheté. Et son colonel l'envoie à la guerre et il se fait tuer et le colonel dit que c'est bien fait pour lui (?) pas assez d'équipement (? apprenti) il l'oublie et c'est aussi parce qu'il veut pas dépenser son argent pour le colonel. (? colonel) il gagna la guerre. Voilà [tousse et bouge +++] ».*

Ce qui se perçoit également chez **Abel**, où la relation à l'ïmago paternelle n'est pas si apaisée et révèle particulièrement la vision « éducative » de celle-ci :

- « *Un jour à Washington, un éducateur qui travaille pour son patron et son patron qui l'énerve. L'éducateur tape son patron. Donc il est renvoyé* ».

Ainsi, nous voyons bien que le risque encouru, si reconnaissance de l'ambivalence des sentiments il y a, est celui de décevoir les figures parentales avec toute la crainte de rétorsion qui y est associée.

Chez Cristiano, nous constatons une identification à une figure transgressive comme en atteste la confusion des pronoms personnels entre « le papa » et « lui ». Cette identification narcissique se fait dans sa valence négative (CN 2-), car la figure paternelle est dévalorisée : « *Un papa... le papa du papa (haut) je sais pas... je sais pas... Il dit qu'il fait plus jamais de bêtises (? il) le papa. (? bêtises) il avait cassé la télé, la tablette, le téléphone et il pleurait pendant un siècle* ». Nous y retrouvons la porosité en ce qui concerne la différence des générations. Cela s'observe plus nettement chez Nahil pour qui la perception du contenu manifeste est d'emblée altérée : « *Monsieur et Madame qui sont amoureux* » ce qui était déjà le cas à la 6BM « *Deux messieurs, un monsieur et une madame qui veulent aller à la salle de bain* » et qui indique la difficulté à aborder la relation aux figures parentales comme deux figures distinctes, mais aussi de reconnaître la différence des sexes et des générations.

Enfin, chez **Alain-Wilson**, malgré la désorganisation du récit il peut signifier que la volonté paternelle de transmission apparaît comme barrée par la figure féminine :

- « *C'est peut-être une enquête ? En fait ça s'est passé dans, par exemple, à Bordeaux, y'a eu un crime là-bas. La reine qui s'est fait tuer et des gens essaient de savoir qui l'a tué (...) (? termine) Bah après il a trouvé son coupable [désigne le vieux] c'était son gérant, il voulait sa peau. En tuant tous les criminels, il a réussi à tuer le vrai coupable. En faisant toujours tuer le vrai coupable. (? reine) parce qu'elle voulait pas le nommer détective* ».

La figure paternelle dans sa position de détective est ici interdite par la figure féminine, ce qui conduit à une mise à mort de celle-ci. Les éléments autour de la vérité et des enquêtes seront explorés dans la partie discussion, car ils nous semblent renvoyer du côté d'une transmission incomplète, davantage du côté paternel. Nous pensons qu'il tente de mettre du sens sur de probables non-dits familiaux par la recherche autour de ce qu'il lui est transmis.

Dans tous les cas, le traitement de la 7BM vient jouer dans l'appréhension de la **planche 8BM** où les thématiques de rétorsions sont nombreuses suite à l'évocation de pulsions plus agressives. Il semble relativement difficile pour nos sujets de se situer à cette planche, comme

si les places étaient interchangeables. De plus, la confrontation à des pulsions plus agressives conduit nos participants à des passages à l'acte scénarisés ou à une forte agitation motrice, à valeur de décharge donc et qui souligne des difficultés de symbolisation.

Excepté **Elyas** qui est dans la réparation en construisant un récit où il s'agit de « *graver les initiales* » que nous associons à la filiation comme héritage.

Chez **Cristiano, James et Abel**, les tentatives fantasmatiques d'attaque de la figure paternelle sont finalement retournées contre eux. Par exemple Cristiano raconte : « *Un vieux qui tue un enfant. Parce qu'il a lancé des cailloux dans sa fenêtre. Il voulait le tuer et il a réussi (? il) le vieux il voulait tuer l'enfant* » (Cristiano). Bien que chez lui comme chez Abel, la loi, à savoir la police, finisse par sévir également, ce qui permet de percevoir la contenance surmoïque externe.

- « *Et la police l'emmène en prison pendant 10 siècles* », dit **Cristiano**
- *Et ils percent son ventre. La police vient et embarquer celui qui a tué, percé le ventre (? motif) c'est des voyous ou un étranger peut-être. La police c'est lui (1^{er} plan) dit Abel.*

Nous voyons bien que les attaques conduisent à des sanctions disproportionnées ou à des associations directes comme pour **James** qui livre le récit suivant :

- « *C'est quelqu'un qui est mort, à cause des personnages qui sont en train de le tuer avec un couteau, mais je comprends pas pourquoi. Je sais pas si cette personne est un ange avec la lumière qui descend. Peut-être que c'est la personne qui est morte. Vieille série qui passait à la télé, j'étais pas encore né, mon père il la regardait* ».

Dans son récit, nous retrouvons, une collision temporelle où sont mises sur le même plan l'action de tuer et la mort. Il tente néanmoins de s'accrocher à des éléments extérieurs et personnels et en appelle à la figure paternelle hors récit. Il s'agirait, malgré une temporalité mal assurée, d'un appel filiatif. Ce que nous retrouvons chez **Alain-Wilson** où s'observe une interrogation plus symbolisée autour des origines, mise à jour par les thèmes « *d'enquête* », « *de découvrir la vérité* », etc.

En revanche, les récits de Dan et Nahil restent construits par un télescopage entre réel et imaginaire qui leur fait perdre toute distance interprétative. Ainsi chez **Nahil**, c'est au travers d'un passage à l'acte auto-agressif que le contenu de la planche est traité avec une nouvelle fois un glissement entre agresseur et agressé :

- « *Je me fais tirer dessus, sur mon tee-shirt et je vais le couper et tout le monde verra mon ventre. Le but c'est que tout le monde voit mon ventre. Quand j'aurai plus de tee-shirt, je*

*vais couper mon ventre, j'aurai plus de ventre et y'aura ce qui a en dessous du ventre ».
Je serai tout nu, si je mange tous mes habits ».*

Nous nous interrogeons également autour de la question des origines et de ce retour possible au ventre maternel, mais qui reste pris dans cette attaque de soi-même.

Pour **Dan**, enfin, le récit traduit le sentiment de vivre *in situ* la représentation figurée sur cette planche. Cependant, il peut, sous étayage se récupérer à minima et, par appui sur le percept, construire dans un second temps un récit à meilleure distance :

- « *C'est horrible, c'est horrible... Ils vont le tuer... c'est des méchants ... Lui c'est un homme (1^{er} plan) qui a empoisonné, endormi, un monsieur et après eux deux l'ont attaché pour pas qu'il bouge, même la bouche aussi, pour pas qu'il crie. Et après le monsieur va le tuer et après il est mort ».*

II.4.2 Synthèse

Pour résumer, il n'y a pas ou très peu de mise en relation et si celle-ci est abordée, elle l'est au travers de mouvements d'idéalisation et d'omnipotence du sujet. Les défenses ne sont pas toujours opérantes et comme évoqué pour la majorité de nos sujets, s'observe une désorganisation qui concerne aussi bien le langage, la temporalité que le repérage spatial. L'analyse des récits, complémentaire aux éléments relevés au Rorschach, montre la problématique autour d'un questionnement identitaire et d'une différenciation sujet-objet.

Nous retrouvons de nombreuses manifestations comportementales lorsque les sujets ne parviennent pas à élaborer les conflits intrapsychiques et dont les passages à l'acte scénarisés confirment les fragilités des processus de symbolisation pour **Alain-Wilson, Dan, Nahil et James**, mais également pour **Abel**. Effectivement, lorsqu'Abel est renvoyé plus directement aux planches traitant des relations aux imagos parentales, ses récits se déstructurent plus franchement (instabilité des limites, accrochage au sensoriel, agitation motrice et psychique, dévalorisation-idéalisation), mais permettent l'expression plus authentique d'affects dysphoriques qui, comme mentionné au Rorschach, impactent l'image de soi. Cela l'oblige à renoncer à son propre désir, ce d'autant plus que toutes les tentatives d'émancipation font l'objet de réprimandes qui alimentent immédiatement une angoisse d'abandon et une crainte de perdre l'amour des figures parentales.

Elyas, pour qui le TAT est mieux secondarisé que pour nos autres sujets, exprime un certain désir d'émancipation – perçu comme entravé par la figure maternelle— où il sollicite l'imgo paternelle dans sa fonction tierce et séparatrice. Cependant, il apparaît peu à l'aise aussi en raison de la culpabilité qui peut en découler, pour gérer les conflits d'ambivalence dans les

relations qui impliquent le référent paternel, dans un contexte de rivalité œdipienne et qui suscite quelques ressentiments. Nous retrouvons par ailleurs une interrogation plus marquée autour des origines, de la place des figures parentales et de sa généalogie. Héritier d'une histoire transgénérationnelle multiculturelle, la majorité de ses récits révèlent l'impact du sentiment de déracinement et de l'oscillation entre les appartenances aux deux univers parentaux sur son identité.

III. Constats et pistes de réflexion de l'hypothèse 1

Une des modalités nous ayant interpellé réside dans les enjeux relationnels père-enfant. Dans l'accès à la paternité, nous avons retrouvé chez certains pères un surinvestissement de la relation à leurs enfants, s'inscrivant soit dans la surprotection soit dans un versant rigide, où peu de *liberté* est laissée aux descendants. Ces aspects nous ont interrogés puisqu'ils viennent barrer l'accès à des mouvements subjectifs. Effectivement, il nous est apparu que la relation père-enfant est prise dans le silence de l'histoire paternelle. En ce sens, de nombreux événements ne sont pas évoqués aux enfants, souvent par protection, mais aussi, par évitement du conflit, ce qui immobilise le père dans sa fonction de transmetteur. Il nous semble que la transmission se trouve en quelque sorte gelée ce qui va dans le sens des référentiels *incorporés* par le père et gardés comme une crypte dans le moi du sujet. L'incorporation renvoie, à la différence de l'introjection, aux difficultés de symbolisation qui plus est face aux événements radicalement différents du nouveau contexte de vie. Il est possible que les éléments incorporés transparaissent dans cet indicible et insaisissable dont nous avons tant cherché à nous emparer.

En ce qui concerne les adolescents, si cette période sous-tend un désinvestissement à l'égard des figures parentales nous voyons bien que nos participants peinent à se servir de l'identification à l'imgo paternelle comme levier pour affronter et dépasser la problématique de séparation. Il est probable que l'élaboration des enjeux adolescents soit complexe compte tenu de l'histoire familiale, car se séparer est vécu chez nos adolescents comme risquer de perdre l'amour des figures parentales. De plus, la perception fantasmatique d'une figure paternelle démunie et absente ne permet pas de contrebalancer les mouvements pulsionnels propres à cette période. Nous avons montré que c'est vers la figure maternelle que convergent les désirs agressifs.

Ces jeunes adolescents apparaissent, au-delà des remaniements adolescents, assez fragiles narcissiquement. Nous retrouvons une quête autour des origines, notamment paternelles où s'attachant à l'affiliation de leur culture d'origine, ils pensent y puiser les ressources

nécessaires, mais ce recours à « l'ailleurs » se fait sur un mode fantasmatique et conduit, parfois, à une intégration négative, notamment chez **Issan, Ousmane et Sofiane**.

Pour notre cohorte latence, l'éclairage projectif nous permet d'affirmer qu'il y a, chez une nette majorité des participants, un fonctionnement pathologique et narcissique grave. Nous retrouvons chez **5 sujets des failles de symbolisation qui viennent jouer sur les processus de latence qui sont défailants**. Ces fragilités devront être considérées vis-à-vis des difficultés d'apprentissage.

L'analyse des protocoles (à l'exception d'Elyas et James) met en lumière des figures masculines perçues **fantasmatiquement comme castrées**. En conséquence, la relation à l'imaginaire maternelle est souvent prise dans une aire de collage, attestant de la difficulté des processus de séparation-individuation.

Un des aspects les plus complexes de cette thèse était de vouloir isoler le traumatisme paternel et son effet sur les processus de transmission père fils sans pour autant sombrer dans un constat causaliste. Dans nos deux cohortes, nous ne pouvons pas lier les troubles psychiques directement à un « traumatisme » paternel, mais nous pouvons toutefois entendre que la figure paternelle apparaît comme carencée ce qui peut expliquer l'altération dans les processus de transmission.

Pour l'articulation des éléments, nous considérons que les épreuves projectives permettent à l'enfant de transposer sur le médium (les planches du Rorschach et du TAT) une part de son histoire et des éléments reçus par la génération antérieure. Nous pensons que le descendant recherche à assimiler les bribes de l'histoire familiale et qui plus est, paternelle, car elle est tue. Cette quête se retrouve dans la présence d'éléments symbolicides qui induisent une fragilité narcissique, voire identitaire. L'espace de rencontre clinique médiatisée par les bilans favorise une projection de ses deux univers, mais aussi l'élaboration des événements fragilisant l'environnement familial.

Concernant l'articulation entre le fonctionnement psychique des sujets analysés par les projectifs et les entretiens cliniques des pères, il demeure certain que l'examen psychologique seul ne permet pas d'avoir accès à la (non)-transmission de l'histoire du père. En revanche, les épreuves projectives mettent en avant la dynamique intrapsychique du participant qui s'est modelée en partie selon l'histoire, les attentes et les interactions familiales.

Cette considération nous a permis de relever des nouveaux indicateurs qui n'étaient pas attendus : ceux de l'appui sur des références culturelles et d'une quête de traduction des éléments historiques.

Cela est perceptible par la présence de contenus que nous appellerons « énigmatiques » : tels que les parchemins, les notions de vérité, d'anges descendants du ciel, d'illégalité, de secret. Ces représentations pourraient venir illustrer la présence d'éléments mystérieux, en manque de sens pour la seconde génération, comme s'ils étaient en attente d'un signifiant qui ne vient pas et d'une attente de transmission paternelle : « transmission du côté du père fondateur qui n'advient pas, les laissant dans une certaine errance. Il se passe comme s'il leur manquait un tiers réel, transmetteur de l'histoire de la fondation du père sur ce territoire d'appartenance seconde, transmetteur de la grande Histoire, des valeurs universelles et culturelles ; du tiers qui dit, qui répond à égo, sans assignation » (Diop-Ben Geloune, 2011, p.193).

Le cas de **Alain-Wilson** nous semble particulièrement illustrer ce barrage de l'histoire paternelle. Effectivement, la multitude d'éléments « énigmatiques » que présente son protocole révèle bien le caractère symbolicide que revêt l'histoire de Alain-Wilson. Cet « inélaborable » se retrouve d'ailleurs directement figuré dans le discours de Alain-Wilson qui me dira : « *je le sens pas... Je peux pas le dire après mes parents vont s'inquiéter (?) je le sens pas, je sais pas comment expliquer, je préfère pas dire* » et nous amène à échanger sur dire ou ne pas dire les choses, ce qui renvoie, sur le plan latent, à cet inélaborable qu'il porte à son insu. Dans son cas précis, nous avons pu constater le barrage du tiers paternel qui depuis les consultations transculturelles et aux dires de Madame a permis que Alain-Wilson « *s'ouvre vers le père* ». Cette ouverture, prémice identificatoire, agirait comme le levier lui permettant de mettre du sens sur la circulation traumatique de l'histoire familiale. Car en ce qui concerne cette famille il est impossible d'isoler d'où vient précisément le traumatisme. Ce qu'il est possible de dire est que ses récits mettent en mots un questionnement qui est résolu en consultation transculturelle : celui de l'identification à un père, qui répond et qui transmet. Un père qui détoxifie et qui permet de tiercéiser la relation à la figure maternelle.

On peut à ce titre s'interroger sur l'absence du contenu traumatique tant recherché, n'est-il pas le maître mot de la présence de cet évènement symbolicide irreprésentable ? L'effraction traumatique situe le sujet dans une zone de *hors-je*, ce qui renvoie également au positionnement des pères, ni ici ni ailleurs, désaffiliés.

Notre questionnement autour de la désaffiliation des pères et ses répercussions sur la place qu'ils prennent en tant que père, nous apparaît être une observation intéressante pour entendre comment, dans la filiation, l'enfant ne peut lui-même se positionner.

Ces pistes de réflexion seront approfondies et réinterrogées dans la partie *discussion*.

IV. Hypothèse 2 : Cohorte des adolescents

IV.1. Aspects généraux du fonctionnement intellectuel

Les résultats que nos sujets obtiennent au WISC-V et au WISC-IV³⁴ sont pour l'ensemble de la cohorte dans la moyenne attendue pour leur âge, avec toutefois quelques fluctuations inter-indices en fonction de certains domaines. Le désinvestissement scolaire n'est pas causé par un trouble cognitif, mais relève bien de la dynamique psychique propre à ce qu'engage l'investissement scolaire à cette période.

Chris et Ismaël ont un profil de score homogène et conforme à ce qui est attendu pour leur âge. Pour les cinq autres participants, si l'ensemble les situe dans la moyenne, nous observons quelques fluctuations inter-indices qui ne permettent pas que le calcul du QIT soit significatif. Les résultats qu'ils obtiennent au **WISC** forment un profil hétérogène, au profit des indices de **Compréhension verbale**, notamment chez **Younes** qui se situe dans le médian supérieur (ICV = 130) et de **Raisonnement Perceptif** (à l'exception d'Issan). En revanche, **Chahab et Ousmane** sont dans une tranche plus limite concernant le domaine **Visuo-Spatial**. Les domaines de **Mémoire de Travail et de Vitesse de Traitement** sont hétérogènement réussis pour nos sujets, ce qui ne permet pas de regroupement spécifique. **Ismaël, Issan, Younes et Ousmane** sont davantage dans le médian faible en **Vitesse de Traitement**, ce qui n'est pas le cas des trois autres participants. Il en est de même en **Mémoire de Travail**, qui situe **Ousmane et Chahab** dans le médian plus faible tandis que les 5 autres sujets se situent dans le médian de leur âge, et dans la tranche supérieure en ce qui concerne **Chris**.

IV.1.1 Analyse par indices

Chez l'ensemble de nos sujets, le **domaine verbal** est le mieux réussi malgré quelques fluctuations intra-indice pour certains. Excepté **Younes** qui y montre une recherche active de la pensée au niveau verbal comme le confirment ses réussites aux épreuves de *Similitudes (16pp)* et *Vocabulaire (18pp)*. Il y révèle son plaisir à penser et à partager ses connaissances. Ses réponses sont personnalisées et traduisent un effort d'élaboration attestant de ses capacités

³⁴ Certains participants ont été reçus avant la nouvelle édition du WISC V.

de liaison, de représentation et d'un raisonnement plus personnel. Toutefois, pris dans son envie de bien faire et reconnaissant difficilement qu'il ne sait pas, il perd un peu de son esprit de synthèse en donnant des réponses qui ne correspondent pas toujours à ce qui est attendu.

Concernant nos autres participants, l'épreuve des *Similitudes* (10pp-12pp), est réussie pour l'ensemble des sujets à l'exception de **Chahab** qui est plus en difficulté pour synthétiser sa pensée (7pp). Il peine à se détacher de l'aspect concret des items et utilise de nombreux détails pour construire ses réponses, ce qui altère le bon maniement du langage. Il se mobilise plus activement à *Vocabulaire* (11pp), même si l'on y observe une légère variation de niveau lorsqu'il est davantage sollicité sur le plan personnel et affectif.

Les cinq autres participants ont un bon niveau d'élaboration syntaxique malgré quelques variations, comme des réponses qui peuvent être plus enfantines. Le lexique, par moment peu étoffé, conduit à un usage inadapté de certains mots, mais dans l'ensemble ils montrent leur plaisir à penser et à partager leurs connaissances et disposent de bonnes capacités d'abstraction et de conceptualisation. En revanche, ils s'essaient à des tentatives d'intellectualisation qui manquent encore un peu de souplesse et peuvent parfois les desservir. Le langage dans sa fonction de distanciation peut être manié avec aisance à d'autres moments, comme à l'épreuve de *Vocabulaire* (9pp et 12pp), qui atteste de leurs bonnes capacités concernant les apprentissages scolaires (récents comme anciens).

Ces quelques fluctuations intra-indices n'entravent pas l'intégration des normes sociales lors de l'épreuve de *Compréhension* (8 et 15pp) où les réponses d'**Ousmane et Chahab** (15pp) sont authentiques et élaborées dans un langage à la fois subtil et mature, sans excès d'intellectualisation.

Pour le reste des participants, une petite variation de niveau est perceptible lorsqu'ils sont davantage sollicités sur le plan personnel, mais cela ne les empêche pas de faire preuve d'une bonne intégration des normes sociales. Il y a toutefois une dégradation plus franche de la qualité des réponses du côté d'**Issan** à l'épreuve de compréhension (11pp). La loi y est perçue comme instance répressive et il tire une certaine satisfaction de la transgression des règles. La loi apparaissant comme mal intériorisée, l'autre est, dans ses réponses, régulièrement dénié ou agressé. Ce constat rejoint ce que nous présentions aux épreuves projectives le concernant.

Le domaine du **Raisonnement Perceptif** (Raisonnement fluide et Visuo-spatial) quant à lui révèle pour tous nos sujets, à l'exception d'**Ousmane** (10pp), de plus grandes difficultés à

l'épreuve des Cubes (3pp-8pp) liées à la reproduction arbitraire des items. Il leur est plus complexe de se représenter mentalement la figure comme d'en faire une analyse synthétique. Ils tâtonnent, par manque d'assurance, et privilégient une approche analytique (cube par cube) ce qui les pénalise pour la reproduction dans le temps imparti. Pour les sujets ayant passé le WISC-V, l'épreuve des Puzzles Visuels, à l'exception de **Chris** (12pp), est réalisée avec peu d'exigence et de précision face à la tâche et situe nos sujets dans une tranche plutôt faible (4-7pp). Chez **Sofiane**, malgré un brouillage anxieux qui le sidère un peu, l'étayage du clinicien permet de lever les moments de blocages et ainsi de relancer les processus de raisonnement. **Chahab** est quant à lui gêné par la teneur abstraite des stimuli, il est entravé dans l'analyse visuelle et l'assemblage mental des figures.

Concernant les épreuves du **Raisonnement fluide** que sont les *Matrices* (9pp-12pp) et les *Balances* (8pp) nos sujets montrent de capacités de raisonnement logique correctes bien que leur constance dans l'effort puisse s'amenuiser face à la difficulté croissante des items et des différents critères à prendre en considération. Il y a une nouvelle fois une certaine précipitation chez nos sujets qui ne prennent pas en compte les différents critères.

Nous avons accordé un intérêt particulier à la réalisation des épreuves de l'indice de Raisonnement Perceptif d'**Issan** compte tenu du diagnostic de dyspraxie préalablement établi. Effectivement, il répète, avant même de faire l'épreuve : « *je peux pas le faire je suis dyspraxique* » dit-il. Comme aux *Cubes* (3pp), où il se précipite et ne prend que rarement le temps de l'analyse qui, si elle est effectuée, lui permet, bien que hors-temps de faire l'assemblage correctement. Son attitude défensive le pousse à saboter les épreuves et par manque de souplesse, il ne parvient pas à tolérer le sentiment de frustration qu'induit le matériel et se protège en affirmant son symptôme. Aux *Matrices* (7pp) il parvient à se mobiliser plus activement dans un premier temps, avant d'abandonner et de se décourager face à la complexité grandissante de la tâche.

L'indice de mémoire de travail, est pour nos sujets, à l'exception de **Chahab** et **Ousmane**, conforme à ce qui est attendu pour leur âge et atteste de capacités de mémorisation. Ils mettent en place des stratégies compensatoires, parfois plus enfantines afin de mémoriser les données (étayage sur l'adulte ou comptent sur leurs doigts). Pour **Chahab** et **Ousmane**, qui sont plus en difficulté, c'est en raison de la rétention mentale encore à consolider à l'épreuve de *Mémoire des Chiffres*. La performance est cependant correcte en faveur de rétention des données en ordre direct, mais il leur est plus difficile de procéder à une restitution en ordre inverse et croissant.

En revanche, l'épreuve de *Mémoire des images* perçue comme infantilisante, et qui du reste perd vite son sens, ne permet pas l'investissement attendu chez bon nombre de nos sujets. Ce constat ne se limite pas uniquement à notre cohorte d'étude, mais est aussi fait pour de nombreux consultants adolescents de notre unité.

Enfin concernant l'**Indice de Vitesse de Traitement**, **Ismaël, Issan, Younes et Ousmane** sont davantage dans le médian faible. Si chez Issan la dyspraxie qui l'empêche de réaliser l'épreuve des Codes (*1pp*), nous constatons que lorsque le graphisme (et donc le symptôme), est moins central comme aux symboles (*8pp*) il s'y mobilise plus activement. Les autres sujets sont pénalisés par leur souci de précision ce qui leur fait perdre du temps et où le grand nombre de stimuli les déstabilise. Ils privilégient la vérification à la vitesse d'exécution.

Au regard de notre hypothèse, nous ne retrouvons pas de difficultés particulières concernant le maniement de la pensée abstraite. Les épreuves implicites de ce domaine sont toutes réussies et attestent d'un bon maniement du langage, à la fois dans sa fonction de distanciation que dans les processus de symbolisation, qui sont opérants excepté chez Issan. Nous retrouvons cependant des aspects plus anxieux en fonction de la charge affective de certains items qui peuvent conduire à une désorganisation plus ponctuelle du langage sans que cela soit pathologique.

Il n'y a pas non plus de difficultés chez notre cohorte adolescente pour les domaines du Raisonnement Fluide (à l'exception d'Issan) et de Mémoire de Travail. En revanche, le domaine de vitesse de traitement et visuo-spatial est moins réussi pour Chahab et Ousmane.

IV.2. Processus de pensée au Rorschach

Nous avons analysé dans un premier temps l'investissement de la réalité externe, de l'adaptation et de la socialisation.

Concernant les facteurs de socialisation³⁵, nous voyons qu'une majorité de nos sujets privilégient les réponses formelles correspondant au sens attribué à la réalité externe et qui permet d'attester de la socialisation et de l'adaptation à la réalité. Ainsi le F% est supérieur aux normes de référence³⁶ chez trois participants sur sept et reste proche de la norme pour **Chris**,

³⁵ Comme mentionné dans la méthodologie, les facteurs de socialisation correspondent au **F%, F+%, D%, le A% et sa composition, le H% et sa composition, le nombre de banalités, comme les autres contenus socialisés et secondarisés**

³⁶ Norme de référence pour la population adolescente : 61%

Ousmane et Chahab. Il n'y a que chez Issan que le F% est inférieur aux normes (F%= 56%). Le F+% est quant à lui supérieur aux normes pour **Issan, Sofiane, Chris**, dans la norme pour **Ousmane**, mais est en deçà de la norme pour trois sujets (Ismaël 54%, Younes 36% et Chahab 58%).

Cela montre que chez eux **l'investissement de la réalité externe est plutôt efficace et adapté.** Cependant cette analyse n'est pas valable pour **Issan**, dont le F% est inférieur aux normes et, malgré un F+% supérieur aux normes, prédomine une appréhension de mauvaise qualité lorsque la forme est associée à un déterminant couleur et ce notamment aux planches pastels, où nous constatons une dégradation de la qualité perceptive. Si le pourcentage laisse à penser que l'adaptation à la réalité est maintenue (F+% = 76%), le F%e à 65% en deçà de la norme pour Issan témoigne de la complexité de prise en compte d'autres déterminants à dominantes formelles dans ses réponses. De fait, les nombreuses réponses à dominantes sensorielles (CF) viennent contrebalancer le F+% dans la norme et montrent bien la difficulté de contrôle perceptif. Si lorsque la couleur prédomine sur la réponse formelle cette dernière est dite indéterminée (en F+/-), chez Issan, celles-ci sont associées à des persévérations autour de réponses anatomiques crues (chair humaine sanglante, viande, etc.) que nous considérons, qualitativement, comme mauvaise forme. La prise en compte des couleurs ne permet pas de lier affects et représentations et montre la fragilité entre le dedans et le dehors. Nous pensons que chez Issan la réalité externe l'effracte, d'où la dégradation formelle lorsque la couleur est intégrée.

Le D% est pour quatre sujets (**Issan, Sofiane, Ousmane, Ismaël**) supérieur aux normes. L'approche en Détails révèle une attention portée à la réalité perceptive qui se traduit par un souci de précision et une certaine exigence perceptive vis-à-vis de l'engramme. Les détails montrent donc le maintien du contrôle par la réalité objective et ont essentiellement une signification adaptative et défensive. Mais, lorsque le système défensif n'est pas suffisamment efficace, le découpage perceptif est médiocre comme c'est le cas pour Issan.

Pour le reste de la cohorte (**Younes, Chris, Chahab**), le mode d'appréhension privilégié au Rorschach est en G simple, dont le G% varie entre 61 et 70%. L'investissement global des sujets traduit, derrière une légère inhibition, la complexité de sortir d'une seule représentation pour accéder à plus de liberté imaginative.

De fait, en ce qui concerne les processus de pensée, si l'adaptation à la réalité est maintenue, l'investissement des processus de pensée n'est pas toujours efficace. Cela se justifie notamment, comme montré lors de l'hypothèse 1, par un faible nombre de Kinesthésies et donc une articulation entre le cadre perceptif et les modalités d'investissement pas tout à fait souple.

IV.3. Au TAT

Nous avons utilisé le TAT afin de montrer que le désinvestissement scolaire de nos sujets adolescents est indépendant des difficultés cognitives, mais relève davantage de la complexité de traitement des enjeux relationnels liés aux remaniements adolescents. En ce sens, le TAT favorise l'éclairage des modalités relationnelles notamment de la dépendance à l'autre et ce qu'elles compliquent du traitement de la problématique de séparation.

IV.3.1 La temporalité

L'apport de l'analyse de la temporalité tient de son usage nécessaire « comme réalité sociale, nécessaire pour grandir, pour apprendre, pour remettre à plus tard, et surtout d'un temps qui soit bon pour soi, bon parce que foncièrement organisateur des relations » (Jumel, 2006, p.342). Ce pour quoi il nous a semblé pertinent de nous intéresser au repérage des indicateurs d'une entrave à la temporalité (Azoulay et Emmanuelli, 2014).

L'analyse des indicateurs de temps et leur altération viendraient dire quelque chose d'un évènement non symbolisé (Roman, 2006, Azoulay 2006, Azoulay & Emmanuelli, 2014).

Si chez nos sujets adolescents nous avons constaté que dans les récits, l'évitement du conflit prédominait, nous repérons quelques indicateurs d'un barrage d'inscription dans la temporalité **qui sont néanmoins beaucoup moins représentatifs qu'attendu**, hormis chez **Issan et Younes**.

La qualité d'inscription temporelle est mise en avant par la présence de conjonctions de coordination et d'indicateurs linguistiques de la temporalité comme les divers temps (passé-présent-futur) souplement utilisés chez les sujets. Chez Issan en revanche, la présence des indicateurs de temporalité est insuffisante par rapport aux autres participants (deux fois : « *après* » (planche 16) et une fois « *pendant* » (Planche 1)).

L'accès et l'inscription dans la temporalité n'empêchent pas de voir apparaître, ponctuellement, des **confusions dans l'utilisation des temps** : « *Faisa* » ; « *s'enfuissent* » « Que X ... mourut » ; « *ils disèrent* » ; « *il metta* ». Ce constat est fait pour **Ousmane, Younes** et plus

souvent pour **Sofiane** chez qui on constate par ailleurs que les confusions portent davantage sur les conjugaisons au passé (qui devraient être au présent).

En ce qui concerne le **repérage de la continuité temporelle dans la construction** des récits, nous avons relevé des éléments intéressants. Si cette temporalité reste davantage « linéaire » pour tous, hormis Issan, nous y observons tout de même quelques fluctuations chez certains de nos sujets (**Younes, Ousmane, Issan, Sofiane**).

IV.3.2 L'emballlement psychique, un échec de l'inscription temporelle ?

Nous voyons apparaître une temporalité accélérée que nous associons à une modalité plus maniaque. Elle se traduit par une fuite en avant, sans temps de suspension. Plus précisément pour certains, l'emballlement psychique s'observe par des longs récits sans fin, une superposition des temps pouvant produire une dissociation dans le discours, c'est-à-dire un récit où il manque des connecteurs logiques.

La part maniaque donne au temps une dimension *circulaire* et se matérialise par la répétition des verbes, mais aussi des adverbes déterminant une réitération de l'action dans la durée, comme chez **Issan, Ousmane et Sofiane**. Par exemple : « tous les vendredis 13 » ; « *elle allait revenir, parce qu'elle revenait tout le temps* ».

Cette circularité se retrouve également dans les récits où il y a une répétition entre générations ce qui met en avant une certaine immuabilité temporelle. Chez Issan, par exemple, la temporalité est enkystée dans l'immuable : « *Bien, non mal, elle va continuer à labourer toute sa vie* » ; « *Voilà une vie misérable pour des descendants nuisables³⁷ qui sont nuls* » comme dans l'inflation du moi : « *C'est un Dieu de la mort, c'est tout ça, c'est un tout, il vole, il fait tout. (?) toute sa vie. (?) parce que, il a créé un clone et son clone il le remplace, fin de l'histoire* ». La circularité et l'inflation narcissique nous ont fait associer avec la compulsion à la répétition et le caractère inélaborable de certains éléments.

De plus, dans la relation, les liens ne peuvent être défaits du quantum d'excitations, ce qui concourt à l'apparition de défenses plus maniaques, sans pour autant permettre de lier cet affect à des représentations secondarisées : « Si l'angoisse de perte de l'amour de la part de l'objet est bien ce qui, au bout du compte, fait entrer tout sujet dans la temporalité, la question de la perte est ce qui ne peut se problématiser, ou bien que de manière imparfaite, dans les fonctionnements limites » (Azoulay, Emmanuelli, 2014, p.175). Ainsi, la question de l'attente est annulée, le

³⁷ Terme employé par Issan

récit est clos dès que cela pourrait être abordé, ou au contraire elle est bafouée : l'attente y est donc insupportable, comme chez Younes.

A l'adolescence, C. Azoulay et M. Emmanuelli (2014) soulignent la fonction de l'ennui comme pare-excitant. De fait, s'ennuyer c'est ne rien faire et tolérer l'attente : « Cet étirement du temps dans lequel rien ne se passe, mais où tout est attendu préfigure la reconnaissance de l'attente de l'autre, objet du désir. L'ennui est une figure inversée du désir qui ne peut encore s'assumer comme tel, c'est-à-dire dans le manque et l'acceptation de la dépendance à l'objet, mais qui en comprend le germe. On voit là combien l'inscription de la temporalité psychique à l'adolescence a partie liée avec l'intégration de la sexualité génitale et ses aléas » (Azoulay et Emmanuelli, 2014, p.160).

IV.3.3 L'écart entre les instances et la passivité face au temps qui passe

Ce qui nous a davantage interpellés dans cette dimension répétitive est le caractère *passivant* du temps. Par exemple nous retrouvons de nombreuses références à une résilience passive : « *la vie suis son cours* » ; « *il s'est habitué* » (Sofiane), « *Tout finit bien, il veut se marier et tout finit bien* » (Issan). Chez Ismaël les récits se terminent régulièrement par « *ils rentrent chez eux* » ce qui participe à l'évitement du conflit. Chez lui, il n'est en revanche pas question d'emballer maniaque, bien au contraire. Son protocole donne une impression de temps suspendus, ce qui n'est pas sans nous interroger sur le traitement de la perte. Plus précisément, chez Ismaël, la répétition se conjugue à la dimension plus dépressive :

- « *C'est une feuille blanche qui va être réutilisée ... pour... qui va être réutilisée plusieurs fois. (?) par d'autres personnes c'est tout. (?) elle va être réutilisée, réutilisée, réutilisée plusieurs fois jusqu'à être usée et faudra la mettre à la poubelle. C'est tout* ».

Compte tenu des remaniements qu'implique cette période houleuse qu'est l'adolescence, l'inscription temporelle est la toile de fond du passage de l'enfance à l'adulte en s'appuyant sur les instances que sont le moi et l'idéal du moi, nécessaires aux enjeux identificatoires. L'adolescent doit renégocier son rapport à l'autre sans le vivre comme une intrusion, gérer l'activité et la passivité, mais aussi accepter le retour de la menace de castration sans pour autant la vivre comme une effraction. Cela implique de se défaire de l'idéalisation grandiose des images parentales, mais lorsque l'écart entre les instances est trop fort, il y a une entrave dans la projection future. « C'est à partir de ce travail élaboratif, ancrant les identifications, que peut se construire un idéal du moi mature, dégagé des idéaux précœdipiens, qui permet, à l'issue de l'adolescence, l'engagement dans des projets et des relations adultes » (Azoulay, Emmanuelli, 2014, p.165). Pour nombreux des participants adolescents, il est question des fragilités dans les

processus de construction des récits, au sens où la souplesse des procédés du discours employés n'est pas possible et ils privilégient, comme nous l'avons détaillé précédemment, des procédés de l'ordre de l'évitement du conflit. De fait, en ce qui concerne la reconnaissance de l'autre et le **repérage générationnel**, celui-ci est bien intégré chez nos sujets, comme en témoigne la reconnaissance de la différence des sexes et des générations. En revanche, ce qui pêche, tient davantage du traitement de la perte. L'idéal du moi n'est pas encore intériorisé comme mature, et comme présenté à l'hypothèse 1, que les sujets sont encore (trop ?) pris dans les exigences et la dette à l'égard de la génération parentale. Les récits pointent, notamment à la planche 1, un conformisme au désir parental, plus que le propre désir des adolescents.

IV.4. Synthèse

Nous retrouvons chez nos sept participants, une blessure narcissique qui nous semble liée à la crainte que leur échec déçoive les parents et qui est évité en désinvestissant le domaine scolaire. Nous avons montré que les fragilités de ces adolescents « surgissent quand une activité met en cause l'investissement du moi en provoquant une confrontation douloureuse avec les limites de la maîtrise et met en cause les fantasmes de toute-puissance » (Flavey, 2002, p.35). Plus spécifiquement, il est question du propre désir des sujets, qui est pris dans l'injonction parentale de réussite. Nous constatons également des aspects plus franchement dysphoriques lorsque la perte ne peut être traitée, conduisant jusqu'à des modalités réactives primaires. L'évitement leur permet de déjouer l'angoisse d'abandon et de perte d'objet, et signe la dépendance encore franche des sujets face à l'environnement.

De plus, l'analyse approfondie des protocoles, dont nous n'avons présenté que les planches retenues dans la méthodologie, nous confirme un flou en ce qui concerne les enjeux identificatoires. Dans ce lien, il y a une certaine fluctuation entre passivité et activité au regard de l'appropriation de leur propre désir.

Le TAT des participants ne met pas en avant une négation du temps comme attendu, mais montre en revanche une continuité temporelle ébranlée, soit par des défenses maniaques soit au contraire par une suspension du temps. Ces deux spécificités viennent à mon sens lutter contre le caractère symbolicide de certains événements aussi bien liés au pubertaire qu'à l'environnement et à l'histoire du sujet. À la lumière des différents facteurs analysés, nous reconnaissons donc que le désinvestissement scolaire n'est pas lié à des difficultés intellectuelles. Il vient davantage signifier une remise en question des idéaux de réussite. Les motifs de consultations étant tous liés à des difficultés scolaires, nous pouvons effectivement penser qu'étant en adolescence, période de remaniement et de transition de l'enfant vers l'âge

adulte, il est aussi probable que l'écart entre les instances de l'idéal du moi et du surmoi se creuse et fragilise davantage nos participants.

V. Hypothèse 2 : Cohorte des enfants de latence

V.1. Aspects généraux du fonctionnement intellectuel

Un de nos sujets, **Elyas**, se situe dans le médian fort pour son âge notamment dans le domaine Verbal et Visuo-spatial tandis qu'il se place davantage dans la tranche supérieure de son âge dans le domaine de Raisonnement fluide et dans la moyenne de son âge concernant mémoire de travail et Vitesse de traitement. **Abel** quant à lui se situe dans le médian de son âge, à l'exception de Vitesse de Traitement (ISV = 75) d'un niveau inférieur au médian de son âge.

Les 5 autres sujets sont dans le médian faible pour leur âge avec dans l'ensemble un profil hétérogène. L'efficacité intellectuelle mesurée au **WISC-V** rend compte d'un profil dysharmonique chez **Nahil, Cristiano, Dan, James et Alain-Wilson**, avec des capacités dans certains domaines et à l'inverse des fragilités dans d'autres.

V.1.1 Analyse par indices

Nous constatons chez 5 de nos 7 sujets, à l'exception d'**Elyas** (ICV = 127), d'**Abel** (ICV = 92) des **difficultés concernant le domaine verbal (ICV entre 73 et 86)**. **Elyas** lui, fait montre d'élaborations claires et matures, données dans un langage sans excès d'intellectualisation aux *similitudes* (14pp) et à *Vocabulaire* (16pp). Toutefois, l'épreuve de *Compréhension* (12pp) est davantage marquée par des aspects anxieux qui conduisent à des réponses plus enfantines et moins élaborées. Cette légère variation de niveau apparaît principalement aux items renvoyant à une dimension affective, mais ne l'empêche pas de faire la preuve d'une bonne intégration des normes sociales.

Pour Abel, le maniement du langage est correct et relève de bonnes connaissances lexicales bien que le discours s'altère sous le poids d'émergences anxieuses. Ainsi, aux *Similitudes* (9pp) ses réponses sont de bonne qualité, mais elles se délient dès qu'il est davantage sollicité sur le plan affectif et plus particulièrement lorsque les items renvoient à la dimension corporelle et ses limites, le danger, la maladie, etc. Il en est de même à l'épreuve de *Vocabulaire* (8pp) où une fluctuation plus franche dans la qualité de ses réponses est perceptible. Cependant, comme chez l'ensemble de nos sujets, l'épreuve de *Compréhension* (10pp) est correctement réussie et atteste de bonnes connaissances des normes sociales.

Pour les autres sujets (**Cristiano, Dan, Alain-Wilson et James**), les épreuves verbales, par le raisonnement implicite qu'elles sollicitent, sont réalisées avec difficulté et attestent de fragilités vis-à-vis de la compréhension verbale. Aux *Similitudes* (4pp-8pp.) nous percevons combien le maniement du langage et les capacités de liaisons sont fragiles. En conséquence ils privilégient un accrochage à l'aspect concret des items c'est-à-dire qu'ils décrivent chacun des termes ou s'étaient sur des éléments connus pour fournir une réponse. Nous retrouvons pour l'ensemble un désir de partager leurs connaissances bien que celles-ci soient lacunaires. Les réponses se désorganisent d'ailleurs lorsqu'ils sont sollicités sur le plan plus personnel et affectif. La fluctuation dans la qualité des réponses se retrouve aussi en fonction de la charge émotionnelle des items à *Vocabulaire* (7pp-9pp). Nous retrouvons ici les failles de symbolisation en raison d'une non-intégration de la fonction de distanciation du langage et du principe d'abstraction. Toutefois, comme l'atteste l'épreuve adaptative de *Compréhension* (10pp-13pp), nos sujets sont bien insérés dans le monde environnant, et ont intégré l'ensemble des normes sociales à connaître. Le « bon » score obtenu à l'épreuve de compréhension ne nous étonne pas. Il s'agit de resituer des connaissances normées, qui par ailleurs dans le WISC-V se rapprochent à ce jour plus de normes de « la bonne éducation » (faire le ménage, ne pas tricher, ne pas manger trop vite, etc.) que de connaissances de culture dite générale comme nous les avons au WISC-IV. La teneur concrète de l'épreuve est un facteur permettant aux enfants de répondre comme attendu.

Quand bien même l'indice de Compréhension Verbale soit dans la moyenne pour Nahil attestant ainsi d'un niveau lexical correct sur le plan quantitatif (ICV = 113), le discours est à maintes reprises altéré par des craquées verbales, changements de voix et associations courtes lorsqu'il est rattrapé par des émergences anxieuses. Aux *Similitudes* (15pp) ses réponses sont correctes et succinctes, mais elles se dégradent dès qu'il est davantage sollicité sur le plan affectif. L'émergence des processus primaires apparaît lorsque les items le renvoient à une dimension plus archaïque comme les *vibrations* par exemple. Ce qui s'observe également à *Vocabulaire* (10pp) où la fluctuation dans la qualité de ses réponses est plus franche et ce indépendamment de la difficulté des items. L'épreuve complémentaire de *Compréhension* (14pp) témoigne de sa connaissance des règles et des normes sociales, bien que nous retrouvions à nouveau une fluctuation dans la qualité du discours ainsi que des résurgences anxieuses qui se répercutent sur le corps (balancement, tombe de sa chaise³⁸). Le langage dans

³⁸ « Si tu lâches la feuille je tombe ».

sa fonction de distanciation n'est pas acquis et montre, sur l'ensemble du domaine verbal, des difficultés d'abstraction. Cela conduit à une réponse associative où les deux signifiants sont assemblés, comme à l'item suivant : « Aider aux tâches ménagères ? : *Parce que quand l'enfant il aide la maman à fares les tâches, la maman elle réussit mieux à les enlever ».*

Ainsi, lorsque le langage est moins central, nous voyons dans le domaine visuo-spatial, des capacités correspondant à leur âge à l'exception d'**Elyas** qui s'y mobilise plus qu'activement (IVS = 129) et de **James** qui est ici plus en difficulté (IVS = 84). Toutefois, aux **Cubes** (6pp-10pp), la logique de raisonnement est, comme attendu, perturbée lorsque la délimitation des items présentés vient à manquer. Les enfants sont d'autant plus sensibles aux cubes bicolores, les faces blanches les renvoyant à une partie « *manquante* ». Ils sont gênés par la fragmentation des éléments et expriment pour bon nombre un besoin d'unifier les figures en faisant appel au clinicien. Aux **Puzzles Visuels** (10pp) ils font preuve de meilleures capacités d'analyse perceptive (assemblage mental et rotation), de par le caractère plus ludique de l'épreuve, mais aussi, probablement en raison du support visuel que propose l'épreuve. De plus, la consigne qui consiste à « *rassembler les pièces* » leur permet d'être à meilleure distance et de se mobiliser plus activement. Fragilisés dans leur constitution identitaire, ils sont plus à l'aise lorsqu'il s'agit d'unifier les pièces. À l'exception de **James** (4pp) pour qui le matériel trop abstrait ne l'aide pas à sortir de la première logique de raisonnement mise en place.

Nous retrouvons une hétérogénéité intra-indice dans le domaine du **Raisonnement perceptif** pour nos sujets. Cela ne dépend pas des capacités logiques car ils sont plus à l'aise à l'épreuve de *Matrices* (9pp-11pp et 14pp pour Elyas) contrairement aux *Balances* (6pp-9pp), où il est plus complexe de réaliser les équivalences attendues. Nous pensons que les difficultés d'équivalence tiennent de la complexité à envisager les deux entités comme distinctes. C'est-à-dire que pour trouver l'équivalence attendue, il faut repérer la différence et la capacité de différenciation est majoritairement entravée chez nos sujets. Cependant, sous l'étayage du clinicien il est possible de relancer le processus de raisonnement, notamment pour **Nahil, Abel** et **James**, pour qui l'épreuve est bien réalisée (12pp). L'appui sur le visuel permet ici de mettre en avant un bon raisonnement inductif et perceptif.

L'Indice de Mémoire de Travail, est conforme à ce qui est attendu pour leur âge pour **Nahil, Abel, Elyas et James** (IMT compris entre 91-107). En revanche la tonalité plus anxiogène de l'épreuve peut entraver la rétention des données (aller vite pour restituer, difficultés face au temps d'attente, etc.). Ils mettent en place des stratégies compensatoires qui sont efficaces et se

montrent plus à l'aise en ordre croissant qu'en ordre inverse où la manipulation et rotation mentale sont plus complexes à aborder. En *Mémoire des images*, le support visuel leur est tout aussi bénéfique. Pour **James (11pp)** et **Nahil (15pp)**, le recours à la verbalisation (raconter des histoires en se basant sur les images) favorise une bonne réussite de l'épreuve. En revanche pour **Nahil**, l'indice global n'est pas représentatif de ses capacités générales compte tenu de la forte dispersion intra-indice (MDC = 8pp et MDI = 15pp), mais aussi intra-subtest. A *Mémoire des Chiffres (8pp)* la restitution en *ordre direct (11pp)* est mieux réussie qu'en *ordre inverse (8pp)* et *croissant (6pp)*. Il est plus compliqué pour lui de manipuler les données car il semble psychiquement envahi par des préoccupations qui entravent l'organisation de données. Alors qu'à l'épreuve de *Mémoires des Images (15pp)* il tire un grand bénéfice du support visuel et de la nomination des images présentées.

Chez les autres sujets (**Cristiano, Dan et Alain-Wilson**) les épreuves de Mémoire de travail sont réalisées sous une forte dispersion psychique qui les entrave dans la focalisation sur la rétention des données (IMT = [72 et 76]). Malgré l'usage de stratégies compensatoires (compter sur les mains, l'étayage sur le scolaire « *c'est plus petit que* » ou « *le grand il mange le petit* ») qui servent de cadre, celles-ci ne sont pas suffisamment efficaces et nous révèlent des difficultés de mentalisation. Dispersion que l'on voit également à l'épreuve *Mémoire des Images (3pp-7pp)*, qui malgré le support visuel, ne permet pas d'instaurer de distance suffisante pour pouvoir restituer les items présentés.

Concernant l'indice de vitesse de traitement, Elyas et Cristiano se situent dans le médian de leur âge [108]. Chez ces deux sujets, malgré une anxiété palpable (respiration forte, nomment les chiffres) le graphisme est stylisé et les épreuves sont réalisées avec application et minutie, avec toutefois quelques petites erreurs d'inattention. Pour le reste de la cohorte [entre 75 et 83] la consigne de vitesse n'est pas prise en compte et ils sont pénalisés par leurs soucis de précision dans l'encodage. Bien que la contrainte graphique soit moindre aux *Symboles*, ils privilégient de nouveau l'analyse terme à terme plutôt que la consigne de vitesse. Le fond sonore mis en place par nos sujets signe à la fois un manque de distance vis-à-vis du matériel et une stratégie de contenance aux épreuves qu'il faut réaliser « seul », c'est-à-dire sans interaction avec le clinicien.

Par rapport à notre opérationnalisation, nous retrouvons effectivement dans le domaine verbal des difficultés concernant l'accès à la pensée abstraite **chez tous nos sujets sauf Elyas et Abel**, avec tout de même de petites fluctuations chez ce dernier. Les épreuves

verbales par le raisonnement implicite qu'elles sollicitent sont abordées par l'accrochage à l'aspect concret des items. Par ailleurs, la désorganisation du discours de nos sujets montre une effraction des capacités pare-excitantes du moi. Ils sont dépassés par la charge affective de certains items et ne parviennent pas à se remobiliser (décharge motrice, perte de distance, discours altéré, etc.).

Un élément explicatif à prendre en compte est bien que l'angoisse de perte soit majorée chez eux en raison de l'excessive dépendance aux figures parentales. Si effectivement nous avons vu dans la revue de littérature que les enfants de migrants ont plus de difficultés à se séparer, cela nous semble se réitérer vis-à-vis de la distance que demande l'entrée dans les apprentissages. L'angoisse de perte se matérialiserait plus précisément aux épreuves d'efficacité, par l'angoisse de perdre de vue (Jumel, 2015). La confrontation à la perte serait évitée par la dépendance et la recherche de l'autre comme contenant de pensée. La difficulté à penser seul et le besoin d'étayage s'observent bien aux épreuves d'efficacité, « au cours desquels la recherche éperdue du support visuel apparaît à la juste mesure du peu d'utilisation qui en est réellement faite, du fait même que le support visuel s'oppose à une attitude mentale active de mise en pièces, de découpage, que nécessitent les réassemblages » (Jumel, 2015, p.151). Les difficultés à « mettre en pièce » et ce besoin d'unité et de collage présentent notamment à l'épreuve des Cubes révèlent également la difficulté pour nos sujets d'accéder au travail de synthèse (qui implique des capacités de découpage et d'assemblage). Pour notre cohorte nous voyons que ces troubles agissent comme défenses contre l'angoisse de perte (pathologies limites) voire de perte de soi, toujours en lien avec une intériorisation précaire de l'objet et l'impossible traitement de la perte du rapport visuel avec l'objet (Jumel, 2015).

V. 2. Processus de pensée au Rorschach

Concernant **les facteurs de socialisation**³⁹ nous constatons que le F% est chez tous à l'exception d'**Abel, Nahil et Dan**, supérieur aux normes de 73% (Beizmann, 1966) et 77% (Baumann et al., 2012). Le F% est élevé, mais surtout en F-, excepté chez **Alain-Wilson**, pour qui les réponses sont dans un premier temps de bonne qualité formelle, mais se détériorent perceptivement à l'enquête. En ce sens, le F+%, calculé à partir des réponses fournies en passation spontanée nous montre que Alain-Wilson a des défenses opérantes dans un premier

³⁹ le F%, F+%, D%, le A% et sa composition, le H% et sa composition, le nombre de banalités, comme les autres contenus socialisés et secondarisés.

temps. En revanche, la confrontation plus directe au matériel lors de l'enquête, ne lui permet pas de contenance suffisante ce qui conduit donc à une dégradation des réponses et montre bien l'effraction des processus de pensées.

Chez nos 6 autres sujets, l'investissement de la réalité externe n'est pas toujours efficace et adapté. La majorité des représentations n'est pas de bonne qualité formelle et montre une certaine détérioration dans la qualité des réponses. Cela se confirme avec le F+% qui est inférieur aux normes pour ces 5 sujets, il est même relativement bas [entre 31%/ 39%] pour **Elyas, Dan et Nahil**, ceci en comparaison des normes établies qui situent le F+% aux alentours de 58% (Baumann, Quartier & Antonietti, 2012) et 73-76% d'après Beizmann (1966). Toutefois comme le disent les auteurs « le F+% est un peu plus élevé dans les données antérieures (Loosli- Usteri : 68-86% ; Beizmann : 76% ; Blomart : 56-71% ; Azoulay et coll. : 65%) » (*Ibid.*, p.250). Nous voyons que chez **Cristiano et Alain-Wilson**, le F+% est équivalent à la norme (57 et 58%) et qui même en comparaison aux anciennes normes, montre un contrôle formel adapté de ces deux sujets, du moins en passation spontanée. Dans cette continuité, nous retrouvons un F+% qui est inférieur aux normes de références pour Dan, Nahil, Abel et James.

Pour ce qui est du **D%**, il est pour 4 des sujets (**Elyas, Cristiano, James, Alain-Wilson**) supérieur à la norme de 38% (entre 48 et 62%), à l'exception donc de **Nahil** pour qui le Rorschach est majoritairement appréhendé en G (83% et 17% pour le D%) et **Abel**, qui se situe davantage dans la norme. **Dan** quant à lui utilise plutôt aisément les différents modes d'appréhension (aussi bien en G, qu'en D).

Chez **Dan, Alain-Wilson, Nahil et James** prévalent les angoisses psychotiques (morcellement, d'annihilation, dévoration) qui ne sont pas sans incidences sur la représentation identitaire. Le moi apparaît comme n'étant pas différencié du non-moi, ce qui met en avant une unité de soi mal constituée. La nature du conflit, principalement entre le ça et la réalité, montre la défaillance de l'organisation narcissique primaire (permettant si elle est bien constituée, que la différenciation moi/ non moi se fasse). Les défenses principales mises en œuvre par nos quatre sujets sont le déni et le clivage du moi visant à lutter contre l'angoisse de morcellement et d'effondrement identitaire. En ce qui concerne **James**, nous constatons un certain flottement identitaire sans doute en rapport avec les injonctions paternelles paradoxales où les figures

masculines sont tour à tour secourables puis craintes car perçues dangereuses. Dans ce contexte, il y est d'autant plus complexe d'envisager la séparation avec l'imaginaire maternelle.

Cristiano et Elyas se situent davantage dans un fonctionnement névrotique malgré les fragilités narcissiques constatées. Les défenses principales chez ces sujets sont le refoulement, avec l'évitement de la représentation conflictuelle (organisation phobique) et le déplacement. Ils abordent le Rorschach par un besoin de conformisme où sont présents des procédés du registre de l'inhibition (raccrochage aux détails, peu de réponses, temps de latence long, précautions verbales, retournement des planches, isolation) témoignant de leurs tentatives de contrôle face à l'impact anxieux que suscite le matériel. Ces mécanismes nous renseignent sur la difficulté pour eux de traiter le conflit, et où s'observent des fragilités narcissiques qui impactent l'image de soi notamment dans la perspective d'opérer des choix identificatoires. Ils s'essaient tous deux à des tentatives d'identification à une figure paternelle, mais qui reste encore fluctuante, qui plus est dans un mouvement de séparation de l'imaginaire maternelle qui est difficile à aborder. Nous y voyons assez lisiblement les fragilités narcissiques et la dimension dysphorique sous-jacente qui impactent l'image de soi. Celle-ci est de fait prise dans la place plus passive au regard de leur désir d'autonomisation et de réussite où ils se montrent encore dépendants des premières imagos parentales.

Alors que chez Abel, nous repérons des **aménagements limites**. Si dans un premier temps son protocole est normalement abandonnant avec des contenus majoritairement animal, les modes d'appréhension restent toutefois dominés par une forte réactivité affective (noir, couleurs) qui conduit à l'enquête à une décharge motrice. Nous constatons chez **Abel** l'apparition de mouvements défensifs plus limites (discours hypomane, dévalorisation, surinvestissement des limites, porosité dedans-dehors) venant tenir à distance des affects plus dépressifs qui lui sont à ce jour encore difficilement reconnaissables. Le moi fragilisé, révèle une blessure narcissique causée par l'angoisse de perte, où prédomine le moi idéal (toute puissance infantile). Il semble que pour lui, ce moi idéal contrecarre un narcissisme défaillant. Ainsi, plutôt que de trouver un compromis entre désir et défense comme pourrait l'être le symptôme, c'est directement une blessure narcissique qui est causée. Nous voyons en conséquence que l'angoisse de perte menace le moi et atteste de la fragilité des assises narcissiques, qui *in fine* se répercute sur sa disponibilité pour apprendre sereinement sans être dépassé par le maniement pulsionnel.

Nous confirmons donc que les difficultés d'apprentissage sont ici dépendantes d'une fragilité narcissique (Cristiano) pouvant aller jusqu'à une problématique identitaire pour 5 de nos 7 sujets, à l'exception d'Elyas qui n'a pas de difficultés d'apprentissage.

V. 3. Au TAT

V.3.1 Analyse de la temporalité

L'analyse des protocoles rend effectivement compte d'une temporalité affectée (négation du temps, superposition, etc.) et d'une difficulté à construire des récits dans une continuité temporelle. En revanche, **l'usage exclusif du présent dans notre cohorte** n'est pas observé comme attendu hormis pour **Nahil** dont les récits sont construits uniquement au présent (de l'indicatif, conditionnel, etc.). Chez les autres participants, l'emploi du présent est plus récurrent que d'autres temps, mais ils utilisent aussi des verbes conjugués au passé composé.

En revanche, chez bon nombre de nos sujets, malgré la « souplesse » d'utilisation des différents temps, la continuité temporelle n'est pas pour autant acquise. Par exemple, chez **Abel**, la syntaxe et la construction des récits peuvent plus fortement se dégrader à partir des planches renvoyant plus directement à la relation aux imagos parentales et s'accompagne d'un emballement psychique et d'une agitation motrice assez franche (glisse sous la table, s'agite, respire bruyamment).

Nous retrouvons souvent un télescopage de différents temps, probablement en raison de la teneur anxiogène du matériel qui ne permet pas que le langage dans sa fonction de distanciation soit assuré « *Il est inquiet, il a pleuré* » (**Alain-Wilson**) ou « *ils l'ont endormir, on l'attacha et ils sortent un couteau (...) la police vient et embarquer celui qui a tué* » (**Cristiano**) ou « *C'est quelqu'un qui est mort, à cause des personnages qui sont en train de le tuer avec un couteau, mais je comprends pas pourquoi* » (**James**).

Nous voyons plus précisément pour **James** une action qui se déroule presque en direct et dont la causalité est mal maniée (être mort à cause d'une action se déroulant simultanément). De plus, chez James, les récits conduisent presque systématiquement à une poursuite du récit hors planche c'est-à-dire par associations sur des événements de la vie quotidienne.

V.3.2 L'échec de l'inscription temporelle

Malgré un usage plutôt souple des divers temps, nous constatons qu'il y a peu d'inscriptions temporelles **d'avenir**, hormis pour **Dan** qui mentionne le futur, mais sous une référence directe.

Nous l'entendons comme une fuite face à la problématique dépressive de la planche, mais qui ne permet pas l'ébauche directe de l'avenir (Planche 12BG : « (...) *il y a un arbre... si on se met en dessous, on va dans le futur* »).

Finalement, il n'y a que pour **Elyas** que les récits sont bien structurés et conformes aux contenus latents des planches (malgré quelques légères craquées verbales : « *il enfile* » au lieu de *il enfila*).

Nous voyons sur l'ensemble une temporalité qui est affectée chez l'enfant pour qui il n'est pas possible de se projeter dans le futur et d'envisager l'avenir, c'est-à-dire *plus tard, demain, quand je serai grand*, etc. (Jumel, 2015). « L'effacement du temps aboutit à des mises en scène dans lesquelles chacun est occupé pour soi, isolé, les relations étant dans le meilleur des cas des relations d'accrochage par le regard. L'absence de projection dans l'avenir, le balancement entre les expressions de toute-puissance et les images et sentiments de dépréciation sont corollaires d'une sorte de « collage » entre ce qu'est le sujet et ce qu'il voudrait être, entre le moi et ses idéaux » (Jumel, 2006, p.342).

Ce pour quoi nous nous sommes intéressés également aux entraves des identifications en interprétant les mouvements d'isolement et d'idéalisation positive ou négative des personnages. Effectivement, les récits de nos sujets, lorsqu'ils sont renvoyés plus directement aux planches où sont présents plusieurs personnages, se déstructurent plus franchement. Chez **Abel**, il y a une plus forte instabilité des limites, l'accrochage au sensoriel et un mouvement de dévalorisation-idéalisation avec l'alternance entre les procédés CN2+ et CN2- (« *un clochard* » planche 3BM ; « *un esclave* » planche 5 ; « *des voyous* » 8BM) versus « *un patron* » « *un policier* », etc.).

Il n'est pas possible pour nos sujets de construire des récits où les rôles sociaux sont bien établis. Cet indicateur dépend pour B. Jumel (2015) de l'intériorisation de l'objet. Il y a une intériorisation de l'objet précaire marquée par la dépendance à l'environnement et ils privilégient un fort appui sur le sensoriel et pour attribuer des rôles à ses personnages de récits (ceux-ci restent, comme précédemment évoqué, souvent pris dans des mouvements d'idéalisation-dévalorisation).

V.3.3 L'effacement du temps et la non-reconnaissance de la différence des sexes et des générations

La **non-reconnaissance de la différence des sexes et des générations** conduit à une bitriangulation (Mises, 1990) chez tous sauf Cristiano et Elyas. Effectivement, pour aborder et conflictualiser la relation entre les personnages de la planche, cela suppose d'avoir reconnu la différence des sexes et des générations. Cette différence sert de socle à la hiérarchisation entre l'enfant et les figures parentales d'abord, puis à leur substitut dans l'environnement scolaire notamment (maître, maîtresse, etc.) Cette bitriangulation signe les processus latentiels défailants et un « jeu réduit entre le moi et ses idéaux » (Jumel, 2006, p.342). Cela s'accompagne d'un « **effacement du temps** », c'est-à-dire que lorsqu'il y a des interactions entre les personnages, elles se télescopent ou sont souvent isolées les unes des autres. Nous pensons que si les interactions sont mal assurées c'est notamment en raison de la non-reconnaissance de la différence des sexes et des générations. Cette non-reconnaissance relève d'une tentative de supprimer la différence, car la relation appelle au collage, ce qui n'est pas une défense névrotique « du fait de l'en-deçà de l'angoisse de castration, à refuser de considérer les « petites différences » par lesquelles se distingueraient certains graphèmes, ou certains phonèmes, perceptivement proches » (Jumel, 2006, p.343).

Enfin, les troubles des apprentissages seraient mis en lumière par des fragilités dans les processus d'analyse (Jumel, 2015), ce que nous appelons un *bridage fantasmatique* au sens où la souplesse des procédés n'est pas possible, nos sujets privilégiant des procédés de l'ordre de l'inhibition. Ce constat ne peut être fait chez nos sujets. Nous pensons retrouver un recours important à la description par l'image, ce qui n'est pas toujours le cas. Les enfants s'appuient premièrement sur le percept, mais, finalement l'imaginaire prend le pas sur tout travail de distanciation et les récits sont malgré le manque de cohérence, étoffés. Chez **Dan**, il y a des passages plus descriptifs, mais qui sont bénéfiques car l'appui sur le perceptif lui permet de reconnaître à minima la différence des sexes et des générations. Effectivement, sans la description s'opère une forte instabilité des identifications.

Nous pensons que chez nos sujets la séparation ne peut pas être gérée par la dépendance où en ce qui concerne la clinique des apprentissages, il est fréquent de constater que les élèves en difficulté sont « des enfants recherchant le contact, la proximité spatiale, dépendants du regard, mais relativement efficaces quand l'enseignant répond à leur recherche de proximité » (*Ibid.*, p.341).

V.4. Synthèse

Nous confirmons l'hypothèse selon laquelle leurs difficultés d'entrée dans les apprentissages sont dues, pour une grande partie de l'échantillon, à des failles de symbolisation. Par ailleurs, rappelons que beaucoup des enfants reçus sont inscrits dans un long parcours de soins. Ces résultats, comme évoqué lors de la première hypothèse, complexifient donc l'entrée et la traversée de la période de latence.

Nous percevons chez une majorité **des enfants latents**, une franche désorganisation du fonctionnement psychique. Celle-ci se caractérise par l'indifférenciation sujet-objet, réel-imaginaire, l'émergence des processus primaires, des failles de symbolisation et l'impossibilité à accéder à la différence des sexes et des générations. De facto, la liaison entre affect et représentation n'est pas possible, ce qui majore les passages à l'acte et la décharge motrice comme figuration de l'affect (sans pour autant pouvoir l'élaborer). Mais ce qui est surprenant, malgré ces signes psychopathologiques, c'est qu'ils sont pour beaucoup : « dans un conformisme stérilisant qui semble leur apporter le bénéfice d'une relative tranquillité. Ils s'efforcent de répondre aux exigences de leur entourage au prix d'un appauvrissement parfois impressionnant de toute capacité d'initiative personnelle, de créativité et même de désir. (...) Ces sujets sont souvent décrits comme serviables, tranquilles et gentils, et n'attirent l'attention que par la médiocrité de leurs résultats scolaires » (Flagey, 2002, p.74).

VI. Pistes de réflexion à partir de l'hypothèse 2

L'accès à la paternité après la migration croise donc le contexte d'origine, celui où le père a été enfant et a donc reçu l'éducation de ses parents avec le contexte du pays d'accueil, qui demande parfois un changement radical des modèles et conceptions. Le père migrant est soumis aux injonctions du nouveau pays, bien qu'il ne soit pas en accord avec celles-ci car elles diffèrent des siennes. Il y a toujours pour le père migrant un appel aux figures parentales et paternelles du pays d'origine, notamment en termes de dette. La notion de dette symbolique, qui nous renvoie du côté de la transmission, contient donc l'héritage à transmettre et à perpétuer. Le père n'apparaît pas comme susceptible de transmettre ses modèles internes opérants. Il transmettrait plutôt des « modèles sémantiques » (Koné-Mariko et Mestre, 2018, p.123) c'est-à-dire, des images adaptatives et conformes à ce qui est attendu par le socius.

En ce qui concerne la pédagogie scolaire et en raison du décalage entre les deux univers, les pères nous semblent avoir recours davantage à l'inculcation, c'est-à-dire la formulation explicite de règles « avec un appel à un système de sanctions négatives ou positives » qu'à l'imprégnation, qui renvoie à « une « pédagogie implicite » à travers des paroles, des récits, des gestes, des comportements qui amènent l'enfant à une certaine manière de comprendre, de penser le monde qui l'entoure et l'incite à partager cet univers par mimétisme et émulation » (Guilbert, 2011, p.62). Ce modèle vient répondre à mon sens à l'entrave des processus de symbolisation vis-à-vis de ce que le père a perdu en venant ici. Il s'appuie sur ce que lui a vécu et le reproduit, dans le lien à son enfant, sans pouvoir transformer ces logiques explicites en pédagogie implicite puisqu'il n'a pas le cadre culturel le contenant.

L'adolescence, qui met à jour un désir d'autonomie conjoint au travail d'élaboration de la perte des objets d'amour révèle, dans notre étude, d'une gestion complexe de la perte. Cet aléa conduit pour certains à un retrait de la libido objectal au profit d'un renforcement narcissique. Face aux attentes parentales et ici plus spécifiquement paternelles, l'enjeu de la scolarité pour l'adolescent peut être un point de crispation. Nos sujets adolescents, malgré des capacités tout à fait normales intellectuellement, désinvestissent la scolarité en conséquence de l'idéal intériorisé.

Il nous semble que pour **les adolescents**, l'écart entre les instances se creuse et tient en partie de toute la difficulté que rencontrent ces jeunes pour s'approprier personnellement et subjectivement leur histoire. Parler d'appropriation subjective demande à ce que le sujet, lui-même, soit dans des capacités de création, c'est-à-dire qu'il puisse à la fois se détacher des figures parentales, de l'emprise qu'autrui peut exercer sur lui, afin de parvenir à la transformation surmoïque et à la constitution de l'idéal du moi. S. Freud, par l'emprunt de l'adage de Goethe reflète cette question nodale de l'appropriation subjective. En nous renvoyant aux acquisitions passées, ce qui montre la nécessité de créer un pont entre le passé et le présent afin de favoriser les transformations par les générations. C'est le socle de la constitution surmoïque qui s'y dessine, le surmoi occupe cette position intermédiaire entre le ça et le monde extérieur.

L'appropriation subjective c'est aussi l'appropriation du monde extérieur et de ce que l'on en fait. Pour devenir sujet de sa propre histoire, il faut acquérir ce que l'on nous a transmis. Que se passe-t-il donc, quand cette transmission est altérée ? Pour S. Lebovici et S. Stoleru (1985),

la difficulté dès l'adolescence est de trouver une place dans une société mouvante. L'ère actuelle montre les difficultés qu'ils rencontrent notamment au regard des conflits identitaires majorés et des failles narcissiques qu'ils provoquent.

En ce qui concerne les enfants latents, nous voyons bien que les fragilités narcissiques, voire identitaires, s'inscrivent dans la dépendance aux figures parentales, les empêchant, de fait, de prendre le risque d'aller se confronter à l'inconnu. La découverte de nouvelles choses ne peut se faire qu'en ayant un objet interne suffisamment stable et des assises narcissiques suffisamment solides pour supporter l'échec et les éléments qu'ils ne sauraient maîtriser. C'est ce contrôle qui participerait à l'entrave de processus de pensée souple et à une certaine rigidité du fonctionnement. « Au-delà du premier âge, les troubles du langage, puis les difficultés d'apprentissage lors de la scolarisation sont porteurs de nouveaux risques de difficultés relationnelles et de déperdition narcissique. Les mêmes mécanismes désorganisant risquent d'autant plus de se répéter que les bases du narcissisme sont mal établies » (Flavey, 2002, p.45). Pour D. Flagey (2002), il s'agit d'un « faux-self cognitif » dont l'adaptation de l'enfant à l'école et ses capacités dans des domaines précis (mémorisation directe par exemple, par le collage que cela sous-tend) ne permettent pas de repérer immédiatement le brouillage psychique dans lequel ces enfants sont pris et donnent l'illusion que tout se passe au mieux. Cela dépasse la simple question des difficultés d'apprentissage, au sens où si ce faux self est premièrement adaptatif et permet de faire illusion, il ne tient pas longtemps et de par la rigidité qu'il entraîne, finit par se muer en une structure pathologique (*Ibid.*).

Un parallèle peut être fait sur le recours au clivage, aussi franc chez les pères que chez les enfants. Cette notion du faux-self de l'enfant (Flagey, 2002), rejoint par ailleurs celle du faux self adaptatif d'A. Eguier (1998). Les descendants de migrants sont souvent vulnérables du fait de la cohabitation de deux univers culturels : celui d'origine des parents et celui où ils sont nés. Cette dualité conduit souvent à une « structuration culturelle construite sur un clivage » (op cit. Moro et Nathan, 1989). C'est ce mécanisme qui lorsqu'il est renforcé témoigne de la vulnérabilité des fils de migrants.

Si la transmission est souvent évoquée comme un pont entre deux personnes, deux univers, deux mondes, l'absence d'échange entre les parents et l'enfant peut participer à une grande insécurité pour tous deux, au regard des deux mondes qu'ils portent, provoquant jusqu'à une « non-appartenance plutôt qu'une double appartenance » (Daure, 2011, p.45). Ce clivage des mondes s'inscrit avec d'une part : l'affect véhiculé par l'univers familial et donc les référentiels

d'ailleurs et, d'autre part, l'extérieur qui contient la culture du pays actuel, les institutions scolaires, l'intégration directe des descendants. Cette défense s'intensifie parfois jusqu'à une dissociation entre les enjeux de filiation et d'affiliation (Moro, 2001). S'observe ainsi un télescopage des générations reposant sur des fragilités narcissiques, que nous avons retrouvé dans notre cohorte de latence, dont la rencontre avec l'extérieur (l'école, les institutions, etc.) est souvent traumatique.

Nous parlons de vulnérabilité lorsque les capacités pare-excitantes ou défensives de l'enfant ne sont pas suffisamment efficaces. Ils sont donc plus en proie à être marqués par les événements de vie. Selon M-R Moro (1998), le parcours migratoire expose le sujet à un risque majeur de vulnérabilité, notamment par la rupture avec le pays d'origine et le passage à un nouveau pays. Les enfants, descendants, sont héritiers de la vulnérabilité parentale. Rappelons toutefois que le concept de vulnérabilité est inhérent à tout individu et est dans les premiers temps une nécessité quant au développement psychique du nourrisson (entre psychisme et culture). Cette notion, différente de la fragilité, peut-être sublimée en capacités créatrices (Moro, 2004). Dans le contexte transculturel, on retrouve une vulnérabilité qui émerge de la difficulté à « faire cohabiter de manière dynamique [deux cultures], pour tisser une « culture tierce » pour combler cet « entre deux » (Faure et Rizzi, 2017, p.354).

Entre deux cultures comme entre deux parents, la question que nous soulevons est bien celle du tiers. Le devenir parent en contexte transculturel conduit à de nombreuses interrogations. Car si c'est dès l'enfance que sont reçus les éléments culturels familiaux et que s'opère l'identification aux parents, en situation migratoire, ces processus sont malmenés.

Nous maintenons donc qu'il est impossible d'exclure les troubles psychoaffectifs et leurs inscriptions précoces dans ce qui peut se transformer plus tardivement en troubles des apprentissages : « selon les cas, nous observons soit une altération du narcissisme primaire – c'est-à-dire du sentiment d'exister d'une façon continue et cohérente –, soit du narcissisme secondaire c'est-à-dire de l'estime de soi. Le plus souvent ces deux niveaux sont atteints, dans des proportions variables » (Flagey, 2002, p.32)

En revanche, les éléments repérés (dépendance aux imagos parentales, failles narcissiques, idéal du moi inatteignable ou processus latentiels défailants, etc.) se révèlent transversaux à d'autres contextes puisque par exemple, au-delà des travaux de B. Jumel (2006 ; 2015), la thèse de M. Sawaya (2019) rend aussi compte, dans le cadre d'une transmission intergénérationnelle du

vécu de guerre chez des Libanais migrants, d'une problématique de séparation plus difficilement traitée. Le dénominateur commun étant donc chez ces deux auteurs, la difficulté à aborder la séparation, objectivable par l'analyse des protocoles de TAT et qui, *in fine*, regroupe nos axes à savoir : les difficultés des apprentissages comme probable expression d'une altération des processus de transmission paternelle.

La lecture et l'analyse de nos protocoles montrent, pour nos deux cohortes, une difficulté à élaborer la séparation car elle réactive des angoisses de perte. Dans la prochaine partie, nous proposons de réfléchir à ces traits communs au regard de notre problématique afin d'en dégager des éléments pouvant y répondre au mieux.

Partie IV : Discussion

*« Il y a plus douloureux que de ne jamais pouvoir entendre la vérité,
c'est de ne jamais pouvoir l'exprimer,
même avec la meilleure volonté du monde.
Car quoi que nous disions,
l'autre n'entend pas la vérité que nous voulons lui transmettre
Ce qui sort de nos lèvres et ce qui se passe dans l'âme de l'autre,
ce sont toujours deux choses différentes »*

Arthur Schnitzler – Relations et solitudes.

Cette partie permettra, à partir des pistes de réflexion proposées à l'issue des résultats, une restructuration des concepts employés au cours de cette thèse. Nous nous décentrerons plus particulièrement de la notion de la circulation du traumatisme car, après-coup, la focalisation initiale sur la transmission de celui-ci nous a induits en erreur. Initialement, ma thèse portait le titre suivant : *« L'impact de la transmission du traumatisme migratoire paternel sur le fonctionnement psycho-affectif de l'enfant »*. Au cours de ces quatre années, nous nous sommes aperçus qu'il fallait se décaler de l'idée d'une transmission « directe » du traumatisme. Ce pour quoi finalement, il nous a semblé plus pertinent de réfuter l'idée du traumatisme et de nous centrer sur l'altération des processus de transmission entre le père et son enfant. De ce fait, nous considérons que la migration a des potentialités traumatiques, certes, mais ce qui constitue davantage notre réflexion est comment cette rupture migratoire fragilise la figure paternelle dans sa fonction et, donc, dans les modalités de transmission père-enfant.

Nous déploierons notre réflexion en trois parties. La première est consacrée à la discussion des entretiens des pères afin de savoir quels sont ses effets sur la fonction paternelle et sa structuration vis-à-vis du développement psychique des descendants. Cette partie est transversale aux deux hypothèses de la recherche.

Dans la seconde partie, nous nous attacherons à la confrontation de l'hypothèse 1 aux théories et à l'ouverture de pistes réflexives permettant de modéliser, aux projectifs, des indicateurs du repérage d'une altération des processus de transmission père-enfant. La troisième, dans la même perspective que la deuxième, réinterrogera les concepts des difficultés d'apprentissage pour les enfants de latence ainsi que les remaniements des idéaux adolescents. Rappelons que nous nous

sommes intéressés à ces deux périodes car nous considérons que la traversée de l'adolescence fait appel aux capacités et processus engagés en latence.

L'inclusion d'une double cohorte tient du fait que les conflits infantiles lorsqu'ils contiennent une part traumatique se réactiveraient à l'adolescence.

Mais il y a ici un biais concernant la comparaison des deux cohortes. Effectivement, les adolescents sont en grande majorité des jeunes « tout venant » c'est-à-dire qu'ils ne sont pas inscrits dans des parcours de soins comme les enfants en âge de latence. Il est complexe de faire un « pronostic » des modalités futures de gestion de la crise d'adolescence pour la cohorte de latence.

En revanche, il est intéressant de constater que toutes cohortes confondues, l'altération des enjeux de transmission père-enfant joue sur la construction psychique des descendants.

Comme évoqué à l'issue des résultats, nous retrouvons dans nos deux cohortes des spécificités qui sont transversales à d'autres pathologies et à d'autres situations. Nous tâcherons ici, à partir des pistes de réflexion mentionnées lors des résultats, d'affiner les résultats obtenus pour ouvrir la discussion sur les données recueillies. Enfin, nous concluons avec une ouverture sur les perspectives thérapeutiques qui peuvent être engagées dans ces situations et sur les limites de cette recherche.

Les pères

« *L'obsession de l'ailleurs c'est l'impossibilité de l'instant,
Et cette impossibilité est la nostalgie même* »

E. Cioran

L'analyse de nos résultats montre que la migration a un effet au niveau intrasubjectif. C'est effectivement une expérience qui effracte les pères et qui les déstabilise narcissiquement. Cela va dans le sens de notre problématique. La perte de l'environnement duquel est issu le sujet et les différentes ruptures évoquées par les pères, ébranlent les enveloppes psychiques, notamment parce qu'il y a un défaut de la fonction pare-excitante. Il nous semble, en référence à M. Ody & C. Smadja (2004), que celles-ci viennent carencer la fonction paternelle.

Nous avons constaté que l'arrivée en France conduit à des réaménagements conséquents qui laissent souvent place à une constitution en faux-self. Cette dernière, adaptative, est au service du déni des renégociations liées à la migration. La réorganisation psychique s'observe surtout par une certaine passivité des pères face à l'environnement, à savoir le pays d'accueil et ses normes. Malgré les capacités de résilience observées chez nos participants nous avons remarqué qu'il y a sur le plan latent une zone vide ou crypte dans le moi qui appauvrit le sujet et peut conduire à un désinvestissement de soi (Abraham et Torok, 1978, Eiguer, 1998).

Ce retrait libidinal se manifeste comme nous l'avons vu par une grande mise à distance des affects et la prévalence du déni. *De facto*, il y a une apparition récurrente du clivage chez les pères, où une partie du moi est clivée afin de pouvoir affronter les transformations qu'implique la migration (Eiguer, 1998).

1. D'une somme de « petites » ruptures au bouleversement narcissique

1.1 La question du choix

Tout d'abord les conditions précédant la migration sont à nuancer car il faut différencier si celle-ci est vécue comme choisie ou imposée. Nous avons montré que la passivité face à la réalité externe et les aménagements en faux self sont plus marqués chez les participants vivant la migration comme imposée.

Les pères ayant « *choisi* » de venir en France pour étudier se positionnent plus activement et ont des capacités de résilience qui nous semblent favoriser l'intégration sociale. C'est le cas des pères de **Elyas, Nahil, Alain-Wilson**, enfants de latence, et **Chris**, adolescent. Pour le père de **Sofiane**, malgré une migration *imposée* il y avait tout de même chez ce dernier le désir de

s'installer en France, ce qui rejoint nos constats précédents. Il est intéressant de remarquer que les pères qui ne sont pas dans l'idéalisation du retour sont plus en mesure, dans le lien aux enfants, de symboliser la rupture avec les référentiels d'origine et de transformer les modèles qu'ils ont suivis plus jeunes.

Effectivement chez neuf des participants, l'installation en France se voulait initialement temporaire. Chez tous les autres, la confrontation à une réalité inconnue renvoie du côté de l'inquiétante étrangeté (Freud, 1919). De fait, lorsque sont abordées les conditions d'arrivée en France, celles-ci sont associées à l'exclusion par les membres les accueillant ici et à la solitude dans laquelle se retrouvent les pères. Malgré l'illusion d'être accueillis par des proches, la vie commune chez ces derniers est souvent source de désidéalisation. L'idée du retour serait, dans cette population, ce qui fait inconsciemment tenir le sujet et le prémunit de l'effondrement dysphorique (Reveyrand-Coulon, 2011).

En ce sens le fait selon lequel les pères migreraient pour une grande majorité, avec l'idée de repartir, est à prendre en considération. Initialement, il n'est pas question d'une installation permanente ce qui expliquerait l'investissement temporaire du cadre français et donc de la résistance aux changements. La projection d'un retour aux sources est barrée avec la naissance des enfants. La confrontation à l'intégration française contient le poids de l'échec face aux attentes idéales qui visaient à repartir « nantis ». Ils apparaissent comme castrés par la situation et sont « bloqués » ici. Le symptôme de l'enfant se créerait là où les pères ont été blessés et castrés dans leur puissance : « les enfants se voient chargés du fardeau des aspirations et des souffrances parentales héritées, qui sourdent des allusions, des non-dits, etc. Cet héritage, lié à la dette de vie, va resurgir à propos du retour » (Reveyrand-Coulon, 2011, p.82).

1.2 Nostalgie et idéalisation

L'idéalisation vient, à mon sens, servir de défense contre la confrontation aux aménagements que sous-tend la migration. Lorsque les pères ne parviennent pas à élaborer la perte des référentiels et modèles familiaux perdus à leur arrivée, l'idéalisation permet de maintenir illusoirement le groupe d'appartenance primaire dans le moi du sujet. L'idéalisation est d'ailleurs majorée chez les pères qui, nous semble-t-il, n'ont pas réussi à faire le deuil du groupe familial intériorisé. Celui-ci reste investi nostalgiquement.

Rendant ainsi compte des conséquences de l'exil, R. Waintrater (2014) s'interroge sur la nostalgie du pays d'origine et les points communs avec le deuil psychopathologique. Nous

pensons que dans le contexte migratoire le deuil ne peut pas être effectué ce qui fait prévaloir l'investissement nostalgique du pays perdu. Ainsi, la nostalgie viendrait en lieu et place du deuil, même si c'est « une souffrance qui s'apparente au deuil non fait et à la dépression, avec des réactions que l'on classe à raison dans la catégorie des troubles post-traumatiques » (*Op. cit.* Pestre in Waintrater, 2014, p.66).

Mais cette explication ne prend en compte que les symptômes cliniques apparaissant dans un contexte migratoire, or, ce qui nous intéresse, est le sens de ces symptômes. Ils naissent face à la perte du contenant – les enveloppes culturelles et psychiques— et se rigidifient telle une crypte dans le moi lorsqu'il y a une impossibilité de traiter la perte de l'objet. Le sujet vit dans le passé, ce qui entrave toute inscription dans la temporalité, et en conséquence la nostalgie fait que l'objet perdu soit idéalisé et incorporé dans le moi du sujet (Torok et Abraham, 1978). L'incorporation signe l'échec de l'introjection, c'est-à-dire que c'est dans le moi qu'est gardée la représentation de ce contenant perdu dans sa forme idéalisée, ce qui vient altérer les processus de transmission puisqu'il n'y a pas de symbolisation possible.

Cela rejoint les propos de P. Denis (2001) qui évoque la « *position nostalgique* » comme un stade indéfini où le sujet fait appel continuellement à l'objet perdu et où il nie la perte par recours au déni. La nostalgie ne tient pas simplement de la complexité du détachement vis-à-vis de l'objet perdu, ici le groupe d'appartenance primaire, elle « révèle une tendance régressive libidinale vers une position narcissique » (Yahyaoui, 2010, p.168). Le recours nostalgique sert à maintenir présent l'objet perdu. Par l'idéalisation, ce qui a été perdu est investi illusoirement et devient une source de revalorisation narcissique.

Le vécu nostalgique permet, lorsqu'il est temporaire, une intégration plus souple et moins défensive du sujet. Mais lorsqu'il supère tout autre processus, s'en suit un appauvrissement du moi. Au lieu de pouvoir déplacer l'investissement libidinal, il y a un investissement narcissique sur l'objet perdu. Nous retrouvons cela par exemple avec le retrait vis-à-vis du monde externe, pouvant aller jusqu'à une inhibition quant à l'apprentissage du français (Yahyaoui, 2010).

Ces constats peuvent correspondre à un entre-deux identitaire. Comment s'adapter si l'installation n'est pas intériorisée comme définitive ? Le décalage important avec l'extérieur et des normes sociales françaises peut conduire à des angoisses massives (anéantissement, abandon). L'investissement nostalgique, que nous entendons comme une incorporation des objets perdus, participerait à l'altération de la transmission filiative.

1.3 Incidences narcissiques de la paternité

Le fait de se confronter à une réalité qui ne correspond pas aux attentes fantasmatiques initiales vient fragiliser le moi du sujet. Ces embûches participent par ailleurs aux difficultés d'ajustement dans un univers nouveau et différent de celui qu'ont connu les pères. L'adaptation défensive du moi permet de tenir à distance les affects dysphoriques qui sont difficilement reconnus, voire déniés. Le déni protège le moi dans un premier temps, mais, chez certains pères (comme ceux de **James, Ousmane, Cristiano**), le moi se rigidifie davantage et laisse place à une organisation plus pathologique.

Nous avons évoqué que dans un contexte de migration, il est demandé implicitement de pouvoir assembler les deux cultures, mais malheureusement, cela omet de considérer les « petites différences ». Au contraire, notre société tend à vouloir gommer l'origine pour que prime la culture du pays d'accueil.

En ce qui concerne les pères issus d'anciennes colonies françaises, nous avons évoqué lors des résultats qu'ils se sentaient légitimes d'être accueillis en France. Nous pensons à ce propos qu'il s'agit inconsciemment pour eux d'une dette de la France à l'égard de l'histoire coloniale. Or, nous avons vu qu'indépendamment de l'histoire coloniale, les difficultés rencontrées à l'arrivée sont partagées par de nombreux pères. Cela participerait à cette inquiétante étrangeté que nous avons mentionnée, où se joue la rencontre avec un univers bien loin des constructions fantasmatiques des pères, mais aussi de ce que le groupe social leur renvoie comme image.

Nos résultats soulignent un manque de légitimité des pères. Face aux pères d'ici, ils se sentent *inférieurs*, tant sur le plan culturel, intellectuel qu'éducatif, non sans lien avec les traces laissées par la colonisation française et les fantômes de l'esclavage comme le dit Monsieur J., père de James :

- « *J'ai l'impression de remplir un puits, un puits sans fond avec un seau percé. J'ai l'impression qu'il faut toujours que j'en fasse plus. C'est comme, on vous accuse de quelque chose, vous êtes obligé, en fait les gens n'apportent pas de preuves de votre culpabilité, mais vous devez apporter des preuves de votre innocence* ».

2. La migration agit-elle comme castration ?

2.1 Le narcissisme phallique

Dans le premier chapitre théorique nous avons montré en quoi la fonction de la figure paternelle est nécessaire, voire fondamentale à la construction de la subjectivité psychique de

l'enfant, il semble que le déclin paternel tienne plutôt d'une déstructuration sociale du modèle parental au sens large qu'uniquement la place du père (réel comme symbolique).

Fort heureusement, aujourd'hui la société tend à attribuer au père une fonction substitutive à ce qu'il incarnait en privilégiant les demandes psycho-affectives. Mais si cela est pris en compte ici, souvent cela ne correspond pas au modèle de la paternité dans le pays d'origine. Comme le précise A. Eiguer « il est trop enclin à déverser sur ses proches les angoisses qui surgissent à propos de sa vie professionnelle, où par ailleurs il essaie de restaurer son narcissisme viril malmené » (2004 p.101). La notion de narcissisme viril sur-affirmé concorde avec notre problématique, à savoir que la migration agit comme *castration* qui dans certains cas n'est pas élaborée. De fait, comme l'évoque A. Eiguer : « *le père contemporain existera tant qu'il admettra sa castration* » (*ibid.*, p.102).

Nous observons des éléments renvoyant à la castration dans la dévalorisation et la disqualification ressentie à leur égard. Les répercussions correspondent, au niveau filiatif et social, à une atteinte narcissique du sentiment de « virilité » et d'autoritarisme qui sont, chez les pères évoqués, comme perdus. Les entretiens abondent en ce sens de références aux modèles éducatifs, qui comme nous l'avons vu, ne peuvent être adoptés ici. Nous développerons plus tard ce postulat en nous référant aux conceptions de J-C Rouchy (2008) sur les incorporats culturels.

Dans la relation à l'enfant, le père est tout aussi confronté, par les échanges corporels, à sa propre sexualité infantile. La non-acceptation de la part infantile chez le père pourrait se lier à l'incompatibilité de cette dernière avec la figure phallique et virile qui lui est communément associée (Korff-Sausse, 2009). Il est alors question de reconnaissance du tiers par un mouvement structurant de contre-identifications, portées par la culpabilité de l'enfant face au fantasme parricide. Les obstacles à ce fantasme tiennent justement de l'arrivée du tiers paternel comme rival et rendent nécessaire de se dégager des conflits œdipiens où se concentrent la concurrence et l'agressivité envers la figure paternelle. Nous l'avons vu avec **Elyas et Chris** où finalement la projection de l'agressivité envers une figure paternelle « rivale » est rapidement contre-investie en raison de la culpabilité. Il faudrait en somme que le père s'autorise à accepter la violence de la transmission, celle qui permet la séparation avec l'objet primaire et structure la dynamique familiale par l'interdit de l'inceste. Il doit être en mesure également d'assurer les fonctions qui

ne peuvent être admises par d'autres, celle de garant identificatoire et de stimulant narcissique (Eiguer, 2004).

2.2 Le père désautorisé

Nous avons repéré dans les entretiens de nombreux échos à ce que A. Eiguer (2004) nomme le père *désautorisé*. Ce sentiment de perte d'autoritarisme tient des interdits posés sur les logiques introjectées par le père. Par exemple les punitions corporelles en France, sont dans le discours des pères, des conditions de maintien de l'autorité et de respect des aînés. Chez ces pères nous voyons la disqualification portée par le socius à leur égard, ce qui majore le paradoxe dans lequel ils se trouvent : « En plus du mal d'identité, du mal nostalgique, il supporte le surmoi arabo-musulman et les attaques de nouvelles valeurs antagonistes avec celles qu'il a intériorisées » (Yahyaoui, 2010, p.173).

L'autorité en elle-même est portée par la dissymétrie parents-enfant incluant les références culturelles qui, transmises à l'enfant, permettent de marquer la différence générationnelle. Or, lorsque l'autoritarisme est introjecté et sur-affirmé sans pouvoir s'étayer du cadre culturel, l'enfant peut se retrouver dans une situation paradoxale, provoquant le refus de se conformer à l'autorité.

Dans notre recherche l'éloignement avec le groupe familial et les pairs, les horaires denses participant à l'absence des pères dans la vie familiale, sont des éléments à considérer comme jouant sur ce sentiment de perte d'autorité. À l'exception de quatre des pères rencontrés, nous retrouvons l'impossibilité de symboliser les modèles d'autorité qu'ils ont introjectés et dont leurs propres pères étaient détenteurs dans le pays d'origine (père réel), mais aussi la fonction symbolique du père, qui est dans le pays d'accueil, assuré par la culture d'accueil (Diop-Ben Geloune, 2011). En raison de ce décalage, il y a une nouvelle façon d'être père : en « n'assumant » pas son rôle de père (comme nous l'avons vu plus particulièrement chez Ousmane) ou en étant dans la surprotection (davantage le cas dans nos deux cohortes).

Les familles évoquent, en effet, une relation de surprotection qui prend l'allure d'une dynamique fusionnelle et qui, chez beaucoup des descendants, conduit à des angoisses de séparation (dès la petite enfance) jusqu'à une problématique de perte plus franche.

2.3 L'absence du tiers dans la relation à la figure maternelle

Nous avons retrouvé une compensation franche de la part des mères, qui sont en charge de la « réussite » scolaire et de l'éducation. Elles mentionnent en ce sens l'absence des pères dans la vie éducative ou à *contrario* leurs difficultés à se positionner avec « autorité ». Cette exclusion,

a minima renforcée par la non-place que prend le père produit « une forme de malaise [qui] s'installe en lui, un malaise qui ne peut provoquer qu'une blessure narcissique : le père se trouve en situation de dépendance par rapport à ses enfants ou à sa femme » (Yahyaoui, 2010, p.174). Malgré la surprotection, l'absence physique et psychique du père renforce cette part inaccessible dans la transmission. *De facto*, la mère apparaît souvent comme médiatrice et fait le lien entre le père et l'enfant. Du double discours qu'elle reçoit, elle est ainsi centrale dans l'échange et centralise l'ensemble des informations « ascendantes et descendantes » et peut jusqu'à « maintenir séparés l'espace du père et celui des enfants afin de régner sans partage sur le monde de ses derniers » (Yahyaoui, 2010, p.162). Cet effacement du père vient soulever une question nécessaire : quelle place occupe donc la figure maternelle, objet qui peut et qui est attaqué car il apparaît fantasmatiquement comme étant en mesure de lutter ?

Elles sont par ailleurs enracinées en France, et elles semblent rencontrer moins de difficultés à se positionner dans la nouvelle culture.

- « *C'est compliqué, parce que c'est-à-dire qu'il y a des choses que certains enfants font, et ma femme par contre elle est un peu plus ouverte d'esprit que moi, pourtant elle est venue bien après moi, elle est venue en 20...ça va faire 12 ans qu'elle est là, donc en 2006 elle est venue de Côte d'Ivoire* » dit le père de James

Ce qui se retrouve également pour le père d'Issan qui dit, en parlant de son épouse :

- « *Tout de suite européanisée, elle voulait faire la fête ; moi plus traditionaliste v'voyez* »

Ceci est également à considérer pour les pères désireux de revenir à leur pays d'origine, car ce paradoxe peut être éclairé par l'accès à plus de liberté et des droits plus égalitaires entre homme et femme. Cela participe aux conflits du couple, où nous pouvons entendre le sacrifice latent qu'implique pour le père de rester en France : « *Non, je n'en peux plus, je suis fatigué en fait et ça se ressent malheureusement dans mon couple. Et ma femme la pauvre, c'est elle qui subit. Elle me dit si tu veux rentrer, vas-y. qu'est-ce que t'attends, tu crois que quoi ? T'as des enfants tu penses pas à tes enfants* » nous confie le père de James.

3. Pouvons-nous parler de traumatisme ?

Nous observons qu'effectivement l'acte migratoire peut être traumatique au regard du fonctionnement psychique individuel de chacun des sujets et de la séparation qu'il induit vis-à-vis de ses racines originaires. Selon T. Nathan (1986), la migration admet une potentialité traumatique qui ne peut être perçue uniquement comme négative. Ce processus, et le sens latent du traumatisme, doivent être entendus analytiquement comme permettant de nombreux

réaménagements défensifs. La part traumatique peut favoriser, au contraire, un renforcement psychique et un renouveau chez l'individu, considérant que « la migration comporte des potentialités créatrices » (Moro, 2010, p.27).

La migration est, rappelons-le, un « changement dans le rapport du sujet à l'ensemble, toute appartenance ultérieure, toute nouvelle adhésion à un groupe remet en cause, et dans certains cas en travail, les enjeux de ces contrats [narcissiques] » (Kaës, 2009, p.62).

Reprenant l'idée d'une somme de traumatismes partiels, nous nous intéressons à la question de crise et la rupture qu'elle peut provoquer chez l'individu (Kaës, 1979). Elle s'inscrit dans ce que D. Winnicott appelle l'espace potentiel où il entend « l'héritage culturel comme une continuité de l'espace potentiel » (1971). La formation de l'espace entre-deux, c'est-à-dire entre *moi et non-moi* correspond également à l'espace entre l'intérieur (appartenance au pays d'origine) et l'extérieur (pays d'accueil).

La « capacité à être seul » se réactualise dans le contexte migratoire (Winnicott, 1958). Dans la migration, elle fait écho à l'aire de l'expérience culturelle renvoyant à l'aire transitionnelle de D. W Winnicott (1971). « L'aire de l'expérience culturelle dérive du jeu et se situe, de ce fait, dans l'espace potentiel entre l'individu et son environnement » (Yahyaoui, 2010, p.183). Cet espace se crée tout d'abord par le jeu, l'échange, et les phénomènes transitionnels qui entraînent le partage des expériences culturelles.

L'environnement et les référents de l'enfant se doivent d'être contenant, stables et « suffisamment bons », pour qu'émerge dans cette espace la créativité, au service d'une transmission souple de l'histoire à l'enfant. Mais pour cela, il faut que les parents soient en mesure de symboliser la perte des enveloppes culturelles. C'est cela qui permettra à l'enfant, lui-même, de modeler les éléments reçus en y ajoutant sa part propre et individuelle. Or, nous avons vu que dans la migration, cette « aire de jeu » peut se perdre, notamment parce qu'elle n'est plus assurée par les groupes d'appartenances primaires et secondaires (Rouchy, 2008). Les figures parentales, souvent fragilisées par l'expérience de la migration, sont assaillies par des préoccupations qui sont déposées dans cette aire de jeu. Les enfants reçoivent des éléments directement et ne peuvent y lier une représentation qui favoriserait la symbolisation dudit événement. « Témoignage de la rature dans la transmission, les difficultés des jeunes à créer à l'intérieur de la culture d'origine et de la culture d'accueil, et à se frayer une place satisfaisante dans le réseau socio-culturel du pays d'accueil sans être en rupture avec l'héritage culturel de base » (Yahyaoui, 2010, p.184). Cela produit, par la *rature* de transmission, une inversion des

places et une parentalisation des enfants. Ces derniers servent de guide à leur propre parent, et se retrouvent en dehors de l'aire d'expérience culturelle.

Dans ce lien filiatif, il y a comme un chaînon manquant en ce qui concerne les modalités de transmissions père-enfant. En nous décentrant de la notion de traumatisme, nous avons pu observer que l'expérience culturelle était effractée. Cela peut s'expliquer par ce que J-C Rouchy nomme le « groupe d'appartenance comme structure transitionnelle entre l'intrapsychique et le psychosocial » (2008, p.151). Ce que nous avons constaté est que dans la migration, il y a donc une rencontre du sujet avec de nouveaux éléments culturels, souvent radicalement différents de ceux introjectés. Nous pensons que les difficultés que rencontrent les pères ne révèlent pas d'un traumatisme au sens événementiel, mais, plutôt, d'une incorporation culturelle primaire qui ne peut être réélaborée.

3.1 Les incorporats culturels : un noyau traumatique ?

J-C Rouchy (2008) définit les incorporats culturels comme l'ensemble des expériences subjectives et intersubjectives vécues et intégrées par les pères dès l'enfance et qui « renvoient en miroir la même ou l'identique : habitat, rythme de vie, coutumes alimentaires, contact et distance corporels, gestuelle, zones érogènes, tonalité et position de la voix, etc. (...) Ils organisent l'espace relationnel et le temps vécu (du dedans et du dehors). L'individu étant agi par des conduites programmées et non mentalisées qui rendent les interactions synchrones » (Rouchy, 2008, p.152). Effectivement, tout sujet est en interdépendance avec le groupe social de référence externe, comme le groupe interne et les référentiels qu'il a introjectés. Ce lien au groupe d'appartenance primaire, puis secondaire et les incorporats, contient le sujet et est garant de sa constitution psychique. Cette interdépendance groupale se constitue en partie sur le passage du groupe d'appartenance primaire au groupe d'appartenance secondaire (Rouchy, 2008). Le groupe primaire repose sur les processus permettant l'individuation du sujet au regard des liens au groupe familial (et ses référentiels), dont la structure même de celui-ci varie en fonction des cultures. Il recouvre les enjeux de filiation, c'est-à-dire l'inscription dans une lignée, elle-même structurante dans le rapport intergénérationnel. Le groupe d'appartenance primaire inclut « toutes les personnes, et les espaces dans lesquels le bébé, l'enfant, l'adolescent se développe et est en rapport avec des personnes qui s'occupent de lui ou ont un rapport affectif réel ou symbolique dans le réseau des liens familiaux » (Rouchy, 2008, p.156). Ces rapports sont ceux qui servent de socle à la rencontre avec l'extérieur, et ensuite donc à l'investissement du groupe d'appartenance secondaire.

La question que nous pouvons nous poser à ce propos est est-ce que le sujet a les capacités de remettre au travail ces incorporats et de les symboliser, ou au contraire, ceux-ci étant incorporés et non mentalisés, ils entravent les processus de transformation nécessaires pour la prise en compte de nouveaux référentiels ?

Comme l'évoquent N. Abraham et M. Torok (1978), l'incorporation est un raté de l'introjection. S'ils tous deux se rapprochent en termes de processus lorsqu'il s'agit du premier deuil de l'objet d'amour, l'incorporation en revanche signe l'entrave de l'introjection puisque l'objet perdu se retrouve encrypté dans le moi. Dans cette situation, l'objet n'est pas différencié du moi et renvoie au collage entre le moi et l'objet. Mais, comme l'évoque J-C Rouchy : « Les incorporats culturels ne sont pas des « ratés de l'introjection », en termes de négation de la perte, tels qu'ils ont été décrits par Nicolas Abraham et Maria Torok. Ils en possèdent cependant certaines caractéristiques : les automatismes, l'absence de mentalisation, l'objectivation et la démétaphorisation » principalement ; les conduites paraissent « objectives », naturelles, et ne donnent lieu à aucune association d'idées, à aucune pensée. Je n'ai donc pu trouver de termes plus appropriés que ceux d'incorporats culturels, car il s'agit bien d'un mécanisme d'incorporation, qui n'est en rien pathologique et s'effectue « normalement » dans l'indifférenciation (et qui demeure indifférencié). Il est antérieur à la relation d'objet et celle-ci [la relation d'objet] s'établit à partir de cette base commune partagée » (Rouchy, 2008, p.152-153).

Nous avons vu que l'intégration d'une nouvelle culture est extrêmement complexe pour les pères rencontrés. Ces référentiels archaïques sont investis sans distance ni remise en cause possible, ce qui vient à mon sens entraver nettement le détachement pour l'introjection de nouveaux référentiels culturels. La différence que nous pouvons soulever, par rapport à la proposition de J-C Rouchy (2008), est que chez certains de nos sujets, ces incorporats culturels archaïques semblent se confondre avec le moi du sujet. En revanche, nous considérons que la présence de ces incorporats culturels, chez les pères, n'est pas en elle-même un raté de l'introjection, mais comme nous le verrons, dans le lien à l'enfant et dans les processus de transmission, ces incorporats là ne peuvent être traduits. Ils deviennent alors, pour la deuxième génération, des ratés de l'introjection.

Ces incorporats culturels ne peuvent être remis au travail ni interrogés et « révèlent dans leur différence des formations inconscientes qui ne proviennent pas du refoulement du sujet, mais, ont été transmises ou « transfusées » directement en des communications subliminaires

échappant totalement à une élaboration secondaire, et déterminent même les modalités par lesquelles celle-ci pourra se constituer et opérer » (Rouchy, 2008, p.160). Cela s'observe par ailleurs par les « automatismes culturels » où il y a une reproduction à l'identique de ce qui a été introjecté mais sans pouvoir le symboliser, comme c'est le cas avec les croyances des sujets, le modèle éducatif, etc.

Des substituts peuvent être trouvés dans des nouvelles figures identificatoires, mais ils resteront investis par le dénominateur commun des incorporats culturels d'origine, ce qui interrompt l'investissement d'une aire transitionnelle, susceptible de favoriser les transformations. Cela se retrouve par ailleurs dans les communautés religieuses, comme le mentionne le père de Dan :

- *« C'était par rapport à la communauté, on est... voilà elle est mauricienne, mais on se connaissait déjà, si vous voulez on a deux, y'a deux associations mauriciennes, une qui se trouve à Evry une à la Courneuve. Et celui de Evry c'est notre famille qui l'avait créé cette association, donc euh pour les personnes qui se retrouvent pas esseulées, qui se reconnaissent, parce qu'on se retrouvait pas dans la culture arabe avec leur manière de faire et donc... on a créé cette association ».*

L'étayage sur un groupe similaire maintient nos sujets du côté du « même », de l'identique et peut donc entraver l'émergence d'une nouvelle aire transitionnelle et culturelle. C'est à mon sens ici que le concept d'enveloppe culturelle mérite d'être considéré puisque ce travail de gestion de nouveaux incorporats culturels repose sur la constitution suffisamment stable des enveloppes psychiques (dedans-dehors) au risque de provoquer une porosité extrême des limites et l'effraction du fonctionnement du sujet. Nous le développerons à l'issue de la discussion, mais nous pensons que les consultations transculturelles notamment peuvent mettre au travail la symbolisation des incorporats culturels du sujet, puisqu'elles représentent une aire culturelle où ceux-ci sont entendus, traduits et dont les membres qui composent cette aire transitionnelle sont des thérapeutes ayant eux-mêmes différents référentiels culturels.

Nous remarquons qu'il n'y a pas de cohabitation des deux cultures, c'est-à-dire que ce qui prime est la culture d'origine et les incorporats culturels archaïques, provoquant un grand décalage entre la réalité externe et interne. Cela rejoint nos propos sur l'entre deux des pères, où la rupture avec l'environnement d'origine conduit à une blessure, et comme l'évoque J-C Rouchy : « dans le choc des cultures, comme on dit, le groupe d'appartenance primaire peut se maintenir ou éclater. S'il n'est plus contenant, on constate non seulement la perte de bases culturelles partagées, un brouillage de la différence des sexes et des rapports généalogiques, une carence de la fonction de Moi auxiliaire protecteur de la mère, des parents qui donnent du sens et organisent l'univers des signes et permettent l'accès à la symbolisation (favorisant le processus

d'introjection), mais aussi la perte de l'origine assurant la place dans la lignée (de la filiation à la paternité/maternité), et la pérennité du groupe primaire. Le devenir est étayé sur le passé » (2008, p.170)

Nous retrouvons des différences entre des incorporats culturels et ceux que nous appelons être des référentiels culturels admettant des possibilités de transformations. Cette différence peut s'expliquer par le fait que « les groupes d'appartenance secondaire ne peuvent jouer leur fonction en continuité avec le groupe primaire provoquant des conflits d'appartenance, des clivages, des déchirures de l'identité. L'individuation du groupe d'appartenance primaire devient alors impossible à réaliser, enfermant ses membres dans la fascination infernale d'une fantasmagorie familiale close sur elle-même et rivée à son histoire. Au contraire, si les échanges sont ouverts, c'est sans doute la situation la plus favorable à des identifications multiples, à l'élaboration des incorporats et donc à l'enrichissement à la fois de la personne et du groupe d'appartenance, et par conséquent à l'innovation et au renouveau social » (Rouchy, 2008, p.171).

Par exemple, pour le père de **Chris**, il n'est pas tant question d'incorporats culturels effractants, car il est en mesure de faire ce travail d'introjection, mais c'est plutôt, un sentiment de douloureux liée à la place que lui assigne la société qui transparaît, malgré les capacités d'ouverture et de renouveau.

- « moi je pense que voilà, c'est ça la transmission et je pense qu'on a une double, en tant que personne issue de l'immigration, on a, on a cette... (soupire) cette, je dirais ... beaucoup de sacs à dos. J'appelle ça ... les petits fardeaux j'aime pas trop le mot fardeau parce que c'est péjoratif, mais je prends l'image de l'alpiniste qui, qui veut monter l'Himalaya, c'est-à-dire que quand on a un sac à dos, ça va, quand on en a deux, quand on en a trois... euh... c'est un peu plus difficile... Donc moi je pense qu'il faut se baser sur nos valeurs, les garder, mais tout en rappelant que voilà, en fait, on est dans un monde clivant, mouvant, et d'avoir cette capacité de s'adapter, s'adapter et puis toujours marcher la tête haute, mais sans, sans prétention, voilà, et se dire voilà, je suis fier de ce que je suis, et j'ai pas à rougir (...) »

L'exemple du père de **James** quant à lui montre, à l'inverse, la crise identitaire que produit la confrontation à de nouveaux référentiels, qui s'achoppent avec les incorporats culturels : « Pour réapprendre, faut s'adapter, s'adapter au système, aux valeurs, laisser ses coutumes. C'est compliqué », dit-il. La porosité des enveloppes psychiques ne permet pas de filtrer les éléments provenant de la réalité externe, qui prime sur la réalité psychique, et dont le manque de distance fait obstacle à la symbolisation (Rouchy, 2008). Nous pensons que les incorporats culturels

viennent en lieu et place de toute possibilité de confrontation et d'intériorisation de nouveaux éléments culturels.

3.2 Marques traumatiques chez les pères

Conformément à notre problématique, nous avons effectivement pu **repérer** certaines *des marques traumatiques* dans les récits des pères (Krouch, Harf et Moro, 2012). **Cependant les différentes ruptures relevées ne sont jamais nommées directement comme traumatiques.**

Nous nous attendions à retrouver davantage d'indicateurs traumatiques, par exemple comme l'évoque M. Sawaya : « une forte sensorialité avec une prédominance d'images violentes ancrées, des bruits et des odeurs qui restent, une profusion de souvenirs, un attachement aux détails, l'émergence de la langue maternelle » (2019, p.293).

Malgré que la sensorialité ne soit pas prédominante, nous constatons une impossibilité à élaborer les pertes d'enveloppes culturelles et une difficulté à effectuer ce travail de transformation. Nous avons pu relever que le récit de certains participants se désorganisait plus précisément lorsqu'ils abordaient des événements potentiellement douloureux. L'incohérence du discours, à ces moments, va dans le sens de la résurgence d'un événement effractant et difficilement élaboré. La transmission de leur histoire à un tiers se fait souvent à distance, et pourrait être portée par le déni de la reconnaissance de la perte du pays d'origine. La présence récurrente du déni nous a particulièrement interrogé et nous allons l'explorer comme nouvel indicateur des aménagements défensifs mis en place par les pères. Il nous semble qu'il n'est pas question d'un traumatisme direct chez les pères, mais bien des traces culturelles qui restent encryptées dans le moi du sujet et qui ne peuvent être élaborées et qui correspondent à des incorporats culturels (Rouchy, 2008).

Les descendants

Discussion de l'hypothèse 1

*« L'autre est impénétrable, introuvable, intraitable ;
je ne puis l'ouvrir, remonter à son origine, défaire l'énigme.
D'où vient-il ? Qui est-il ?
Je m'épuise, je ne le saurai jamais »*

Roland Barthes
Fragments d'un discours amoureux : l'Inconnaissable.

1. La transmission

1.1 Transmission de l'histoire paternelle : un vécu difficile à raconter

La transmission se construit sur l'articulation entre l'intrapsychique et l'intersubjectif, mais, en y ajoutant la dynamique trans-subjective, permet « le déploiement de la vie psychique dans la perspective des inscriptions historiques » (Chagnon, Roman, 2018, p.9).

Nous remarquons que la place accordée et prise par le père dans la vie familiale, est relativement effacée et que la transmission de son histoire est entravée voire passée sous silence.

Le refus de transmettre leur histoire est ce qui a, à mon sens, rendu couteux les entretiens (souvent inhibés et à distance) hormis chez les pères que nous pouvons considérer comme « mieux » insérés ou chez le père de **James** dont les propos vindicatifs montrent toute la libération de l'agressivité attribuée, projectivement, à la société française. Nous retrouvons chez de nombreux pères le hiatus entre l'adaptation et la perte des racines originaires, où les incorporats culturels entravent les capacités de symbolisation nécessaires pour *décoller* du modèle d'origine et se confronter au pays d'accueil, alors perçu projectivement comme rejetant et menaçant.

Le fait de *dire* inclut la circulation de la parole et permet que les enjeux se renouent et se transforment continuellement de génération en génération. La création symptomatique ne vient-elle pas dire, par le corps, un discours de l'ordre de l'indicible par la génération parentale ? Nous pensons qu'il s'agit d'une transmission non élaborée qui deviendrait « brute » et non représentable pour le descendant.

L'histoire générationnelle ne peut pas être appropriée par les générations suivantes et est, dans certaines situations, recomposée symptomatiquement. Il y a une part transmise encryptée

« venant de la sorte faire retour dans la réalité à travers les générations sans pouvoir être décodée par les sujets » (Bastien, 2001, p.171).

Pour R. Kaës (1993), la transmission négative s'observe par des actes psychiques tels les symptômes. Ces derniers condensent les faits psychiques inconscients et circulent au sein des familles. Plus encore, ils « forment la base et la matière psychique de l'histoire que les familles transmettent à leurs descendants de génération en génération (...) les objets non transformables sont bruts, ils restent enkystés, incorporés, inertes. Ils ne vont être transférés que sur un mode d'identification adhésive ou projective » (*Ibid.*, p.11). La transmission négative s'enracine, d'une part, à travers ce qui manque, mais également à travers ce qui n'est pas advenu, tenant lieu des objets enkystés comme d'une absence d'inscription. Nous pensons que la présence d'incorporats culturels chez le père conduit à ce que la transmission se fait de façon « brute », déliant toutes représentations et excluant tout étayage, elle annihile l'espace possible de reprises et de transformations (Kaës, 1993).

1.2 Enjeux de transmission : processus de filiation et d'affiliation

La focalisation sur les enjeux de la transmission père-enfant nous a conduit à nous intéresser aux processus de filiation et d'affiliation. Ceux-ci se situent dans un « rapport dynamique dialectique, c'est-à-dire que la filiation permet l'affiliation et l'affiliation permet l'inscription dans la filiation » (Golse, 2005, p.14). La filiation ne peut être pensée sans l'affiliation, elles permettent ensemble, de tisser l'inscription du sujet dans la continuité des générations.

Cependant, comme le soulignent S. Von Overbeck Ottino et T. Baubet (2013), la filiation et l'affiliation connaissent des transformations. Lorsque ces deux processus sont fragilisés : « les vicissitudes des processus identitaires peuvent mener à des souffrances individuelles, mais aussi, à des niveaux collectifs, à de dangereuses radicalisations des modèles culturels » (Von Overbeck Ottino & Baubet, 2013, p.14). Dans ces circonstances le sujet « se console de l'impossible retrouvaille de l'identique en inscrivant ses interrogations du côté de l'autre semblable » (Ham, 2001, p.167). Cet appel vers l'identique ne vient-il pas sous-tendre que l'histoire familiale ne soit pas symbolisée ? La répétition acte la défaillance de la symbolisation et dont l'identique signe également, du côté des pères, la présence des incorporats culturels en tachant de reproduire, dans le collage, ce qu'ils ont introjecté. Les processus de filiation et d'affiliation sont comme réduits lorsqu'ils se voient attachés à des objets enkystés et non symbolisés et peuvent avoir des

répercussions psychiques sur les descendants. À ce titre nous avons questionné la formation des liens de filiation au sein de familles au parcours dit « accidenté » (Konicheckis, 2001, p.143).

La filiation ne peut qu'immanquablement renvoyer à la question des origines et de la généalogie, ce qui interroge sur la possible impasse générationnelle lorsque l'enfant naît en dehors de l'affiliation d'origine du père. Selon M. Ham se trouve un « héritier [père] coupable qui a une dette, celle de transmettre » (2001, p.171). Les sujets en quête d'affiliations laissent entrevoir des questionnements autour d'une appartenance à une culture, nation, religion, etc. Mais quelle fonction ont ces appartenances ? NE viseraient-elles pas à colmater l'annexion de leurs origines ?

2. Modélisation du repérage de l'altération de la transmission père enfant

Dans le cadre migratoire, comme nous l'avons déjà souligné, la migration est potentiellement traumatique par la rupture qu'elle engendre avec la famille, les habitudes, les référentiels culturels. « Les avatars du développement psychoaffectif peuvent trouver là l'occasion de se réaffirmer : dette générationnelle, sentiment d'illégitimité, d'indignité » (Mousset, 2011, p.32). La première dette qu'il incombe à l'individu de *payer* est celle, implicite, de perpétuer la lignée, le nom et les traditions (Freud, 1913). Lorsque celle-ci encombre psychiquement le sujet, il peut comme tentative de résolution, se défaire de certains éléments hérités psychiquement. Comme nous l'avons vu, la transmission est complexe, et certains éléments circulent inconsciemment, ce qui donne lieu à des cases vides pour les descendants. Il s'agit d'une « transmission par bribes » (op cit. Yahyaoui, 1998 in Mousset, 2011, p.33).

Ces éléments, circulant par bribes, renvoient aux incorporats culturels non traduits qui entravent les processus de subjectivation du descendant (Rouchy, 2008). Nous avons pu mettre en avant ces éléments au travers de pistes de réflexion nous ayant permis de proposer une modélisation des indicateurs d'une altération de la transmission.

Comment ?

Nous nous sommes appuyés sur les travaux de J-C Rouchy (2008) et ceux de Katz-Gilbert (2016, 2017, 2019) bien que ces derniers portent sur les violences de masses. Certains indicateurs communs ont pu être retrouvés *à posteriori* de l'opérationnalisation de notre première hypothèse ce pour quoi ils constituent des pistes de réflexion.

Nous considérons que les outils projectifs peuvent révéler les traces traumatiques et une entrave des enjeux de filiation (Katz-Gilbert, 2017 ; Lefebvre, 2005). La clinique projective a comme

particularité de laisser participer le sujet, librement et originalement, à la transmission de ces problématiques en passant par le médium des planches. Les épreuves projectives nous ont ainsi permis d'*explorer* les répercussions psychiques d'une altération de la transmission probablement en lien avec la fragilité de la fonction paternelle.

Nous avons pris en considération l'environnement au sens large pour ensuite pouvoir nous focaliser davantage sur l'histoire paternelle. Cette focalisation tient de la nécessité de s'ouvrir à la place du père dans le fonctionnement psychique de l'enfant, qui plus est en contexte migratoire.

En ce sens, les représentations des figures parentales sont donc propres à chaque descendant mais elles permettent, via l'analyse des projectifs, d'articuler le monde fantasmatique et affectif de l'enfant avec les récits biographiques familiaux (anamnèse familiale et entretiens avec le père). La théorie psychanalytique utilisée dans l'investigation clinique au regard des tests projectifs concerne la capacité à éclairer en profondeur la dimension relationnelle et intersubjective. Ainsi, comme le soulignent C. Chabert et P. Roman (2008), indépendamment de la standardisation et des données recueillies, le clinicien ne peut s'abstraire de la relation subjective entre le patient et lui-même.

Nous avons pu constater que la transmission « par bribes » met à l'épreuve le narcissisme des descendants, et peut conduire parfois à des problématiques identitaires plus graves. Ces traces sont également repérées dans « la fantasmatique originaire du sujet, d'une part, et qu'elles révéleraient d'autre part en creux – inconsciemment donc – certaines impasses identificatoires en lien avec le processus de subjectivation du lien de filiation père-enfant » (Katz-Gilbert, 2017, p.137).

2.1 Premiers constats d'une altération des processus de la transmission

La filiation est l'inscription du sujet dans une lignée et dépend de la reconnaissance de la différence des sexes et des générations. L'enfant doit remplir la mission qui lui est confiée et repose sur l'établissement du contrat narcissique (Aulagnier, 1975). Il correspond à la fois aux premières interactions de l'enfant avec l'environnement proche et de l'investissement narcissique entre parents et enfant, mais aussi, lors de sa socialisation, à que se mettent en place les affiliations de l'enfant (groupe de pairs, école, etc.).

Or, les mutations sociales actuelles viennent fragiliser les « garants métasociaux » (Kaës, 2012). Les alliances et pactes narcissiques sont ébranlés ce qui affecte sensiblement la

constitution psychique des sujets. Cela se traduit directement sur la reconnaissance des trois différences (sexes, générations et culturelle).

Nous avons pu voir que la reconnaissance de la différence des sexes et des générations est entravée **chez les latents**, hormis chez **Elyas et Cristiano**. La séparation entre les générations s'entend comme une condition *sine qua non* quant à la perpétuation de la filiation, ce qui demande d'accepter les renoncements narcissiques sous-jacents (Konicheckis, 2001). « Un des enjeux narcissiques de la filiation consiste à trouver une individualité propre tout en faisant partie d'une lignée, ce qui suppose une place dans la succession de générations et une définition quant à l'identité sexuelle » (Konicheckis, 2001, p.151).

Chez les adolescents, malgré la difficulté à accéder à un positionnement identificatoire stable, il n'y a pas de difficultés à reconnaître la différence des sexes et des générations. En revanche, comme nous le verrons, il y a chez certains (Issan, Younes plus précisément), un refus du féminin lié à l'entrée dans l'adolescence (Schaeffer, 1997). Le deuxième temps de la sexualité humaine étant, lors de l'entrée à l'adolescence, la reconnaissance de la différence génitalisée des sexes. L'adolescence impliquant non sans coûts, de rééquilibrer les positions actives et passives, il est possible que chez ces adolescents, il y ait une attache à la dimension phallique du sexuel. La répétition de scénarios où la femme est méprisée laisse à penser qu'ils n'acceptent pas la position passive.

2.2 Positionnement identificatoire et menaces identitaires

Dans cette étude, l'accès aux processus identificatoires est mis à mal en raison d'un mouvement de séparation qui est encore difficilement acceptable pour les descendants. Nous avons remarqué une carence paternelle notamment dans sa fonction de soutien identificatoire pour les adolescents. Tandis que pour la cohorte de latence, l'identification ne peut être abordée en raison de la problématique d'individuation-séparation et du questionnement identitaire de nos sujets.

Ces remaniements viennent modifier l'héritage psychique du sujet et les alliances narcissiques par lesquelles il a été porté et peuvent conduire à des conflits, où l'un des pôles de filiation/affiliation va primer sur l'autre. « Et de cette asymétrie, ou de cette inégalité résulte une dette narcissique dont chaque sujet s'acquitte selon diverses modalités, imaginaires ou symboliques, à travers ses investissements de transmission dans le groupe des contemporains ou dans la descendance » (Kaës, 2009, p.63).

Il faut donc que l'enfant, qui hérite d'une histoire familiale complexe, sublime les éléments encryptés par la génération précédente, c'est-à-dire qu'il élabore l'histoire familiale tout en la personnalisant et s'y inscrit tout en s'en différenciant. À ce propos, A. Guérin souligne les résistances de l'enfant, notamment vis-à-vis de ce qui lui est transmis : « cet héritage serait constitué par les besoins infantiles des parents, pas traités ou pas pris en compte dans l'histoire infantile du parent et de son histoire actuelle » (2013, p.163).

En ce sens, nous avons vu que les planches traitant de la relation à la figure paternelle incluant les éléments relatifs à cette lignée sont, pour une grande majorité de notre cohorte, difficilement élaborées. Cela rejoint les propos suivants : « Le peu d'espace laissé au tiers lors de l'échange témoignerait-il d'un mouvement défensif qui viserait par exemple à se protéger de l'agressivité à l'égard du père et d'une profonde blessure narcissique concernant la figure paternelle ? » (Katz-Gilbert, 2017, p.145).

Dans nos protocoles, ce qui renvoie à la lignée paternelle comme à sa place et à l'interrelation père-enfant conduit à *un vide*, c'est-à-dire à une relation où la figure paternelle est figurée comme absente. Ce vide, ne pouvant être comblé, conduirait, il nous semble, à la transmission par bribes évoquée en supra.

Chez les latents plus particulièrement, il a une nette entrave à l'individuation des sujets : « c'est un processus groupal qui dépend de trois facteurs déterminants pour qu'il ait un effet positif : que le groupe soit contenant, présente un espace transitionnel (où les échanges favorisent par la parole et la mentalisation des sensations et des sentiments) et propose des *images identificatoires* enrichissantes pour la structuration de Moi » (Rouchy, 2008, p.165). Nous pensons que la problématique de séparation individuation de nos sujets tient, en partie, du fait qu'au sein du groupe primaire, et plus spécifiquement du côté paternel sont conservés les incorporats culturels.

Par exemple, dans notre cohorte, nous avons pu relever une blessure très forte du côté du **père de Cristiano** lorsque sa mère est partie du domicile pour la France : « *j'étais tout p'tit et ma mère ... elle nous a laissés tout seul* ». Ce vécu abandonnique a été accentué lors de la migration de Monsieur C. Nous voyons que ce besoin infantile de protection n'a pas été entendu lorsqu'il était enfant, provoquant des mouvements dysphoriques, qui se sont réactualisés en France « *parce que moi je pleurais tous les jours* ». Chez son fils Cristiano, malgré un appel à la figure paternelle, celle-ci reste perçue comme démunie. Nous constatons de fait une **identification à**

la figure paternelle dans sa valence dépressive. Cela conduit donc, à une franche identification au père dans une confusion des places à la planche 7BM, ce qui n'est pas le cas ailleurs dans le protocole

- 7BM : « *Un papa... le papa du papa (haut) je sais pas... je sais pas... Il dit qu'il fait plus jamais de bêtises (?il) le papa. (?bêtises ?) il avait cassé la télé, la tablette, le téléphone et il pleurait pendant un siècle (?) le fils, et c'est la fin. [Tord la planche et la met sur sa tête] »*

Cette transmission par bribes nous semble être repérable dans les protocoles d'adolescents par la convergence de l'agressivité à l'égard des figures féminines, renvoyant à un maternel omniprésent et qui contraste avec le paternel plus passif.

Par exemple, **Chahab** au long de son protocole, se perçoit « *soupçonné* » par la figure maternelle, comme si les attentes de réussite qu'elle lui fait porter n'étaient jamais comblées (Planche 5 et 6BM). Dans ce lien donc, il lui est impossible de communiquer avec le père, malgré un désir de partage, les discussions apparaissent factuelles, voire dérisoires, ce qui donne le sentiment d'une transmission creuse vis-à-vis de l'imaginaire paternel (« *Ils pourraient se dire quelque chose... (?) Je sais pas ... un dialogue, de savoir si ils ont, demandé si il a bien fermé la maison, puis un dialogue et à la fin ils arrêtent* »). *De facto* il n'est pas possible d'envisager d'attaquer cette figure (8BM) ce qui nous fait associer avec les fragilités de Monsieur. Rappelons qu'en raison de ses opérations et de ses missions de guerre, il apparaît aux yeux de Chahab comme fragilisé, ce qui était source de grande inquiétude pour lui. Les récits nous semblent tout aussi calqués sur les éléments de vie de Chahab, qui évoque donc à cette planche « *deux médecins qui sont en train d'opérer un patient et que le petit garçon les regarder. Peut-être que c'est son... c'est un proche* ». Nous voyons l'ébauche d'une identification masculine : « *c'est son ...* » qui est rapidement tenue à distance par une généralisation « *un proche* ». La transparence de certains récits montre le bridage fantasmatique de ce jeune, pour qui il est complexe d'accéder à toute la dynamique imaginaire et fantasmatique. Nous pensons que la figure paternelle contient une part dysphorique que Chahab reçoit, en témoigne, à la 12BG, un tiers extrêmement valorisé (militaire) pour contrer la dynamique dépressive de cette planche. Malgré un récit où le protagoniste se retrouve seul dans un univers hostile, c'est dans une identification à une image plus forte fantasmatiquement qu'il peut se décaler du contenu manifeste vide de la planche. Cette identification se traduit par ailleurs par une légère perte de distance « *Là on vient d'arriver sur l'île* ».

2.3 Repérage des bribes traumatiques chez le descendant

Il a été complexe de repérer et d'isoler « le » traumatisme, mais finalement, comment serait-il repérable puisqu'il est, en lui-même, symbolicide et donc impossible à élaborer ?

Pour qu'il y ait traumatisme il faut une expérience traumatique, à savoir un trop-plein d'excitation que le moi ne parvient pas à endiguer. C'est à la fois la violence d'une expérience et l'absence de recours psychique qui signe la teneur traumatogène de l'évènement.

La relation appelle, comme nous l'avons explicité dans le chapitre 2 de la revue de la littérature, à une interaction inconsciente et consciente entre celui qui transmet et celui qui hérite. La question des origines et de l'originaire est transversale à de nombreuses recherches et s'explique par notre besoin de trouver une causalité originelle face à des situations de *l'extrême* ou face à des évènements symbolicides. Toutefois, nous ne pouvons pas nous résoudre à tomber dans cette causalité. Ce que nous pouvons toutefois avancer est que la question des origines et de la scène primitive doit s'entendre comme une aire fantasmatique universelle renvoyant toujours à la filiation. Ce qu'évoquait par ailleurs S. Freud dans l'analyse de l'Homme aux Loups, en considérant que la scène primitive est une scène de la transmission royale pouvant faire traumatisme (Freud, 1918).

Mais, **comment** repérer la circulation dudit traumatisme et son impact sur la filiation puisqu'il y a d'ores et déjà diverses façons de transmettre ? (Drieu & Marty, 2005). Dans notre recherche, nous retrouvons pour une majorité de nos participants une transmission *passive* : « davantage référée à des liens de filiations qui peuvent se trouver désorganisés par le fonctionnement familial ou, comme c'est souvent le cas, par des évènements symbolicides antérieurs » (2005, p.5).

Un élément nous semble enclin à modéliser ces réponses est lorsque « l'ascendance et, donc, le passé, prend le pas sur la transmission de la vie, sur l'ouverture vers l'avenir. On voit, ici, combien le traumatisme affecte la temporalité psychique et confronte à une impasse généalogique » (Katz-Gilbert, Lo Piccolo & Bourguignon, 2019, p.104). Ainsi, en nous intéressant à l'impasse généalogique (c'est-à-dire la problématique de filiation) comme à la temporalité, il nous semble que cet « impalpable » que nous retrouvons dans les protocoles des descendants indiquerait bien une altération des processus de transmission père-enfant. Nous

pensons que c'est la circulation d'un évènement devenant symbolicide pour la seconde génération, qui empêche toute symbolisation.

2.4 Événements symbolicides

L'usage des épreuves projectives avec les enfants en latence peut être au service de l'observation des destins de la sexualité infantile et ses transformations. L'investissement de la pensée et des relations extérieures permettent de mettre au travail les processus latentiels (Chagnon & Durand, 2016). Mais, **nous retrouvons dans notre cohorte** des éléments historiques qui sont transmis de façon altérée, ce qui renforce le noyau traumatique de la filiation. Les descendants héritent d'éléments dits symbolicides, contre lesquels ils se défendent par un surinvestissement narcissique qui entrave les enjeux œdipiens nécessaires à la structuration psychique. *In fine*, l'en deçà œdipien signe bien l'impossibilité d'accéder à la période de latence et ses processus indispensables au dégagement psychique de l'entrée dans les apprentissages.

Nous retrouvons chez ces enfants ce que D. Drieu et F. Marty nomment un « complexe traumatique de filiation » (2005, p.6) et qui correspond à la présence de traumatismes intergénérationnels, qui n'ont déjà pas pu être élaborés par les générations antérieures. Pour les auteurs : « Ces événements suscitent des secrets de famille, de véritables lacunes psychiques, formations endocryptiques provoquant la répétition de figures traumatiques » (Drieu & Marty, 2005, p.6).

À partir de la notion des *incorporats culturels* que nous retravaillons, il nous semble que ceux-ci peuvent devenir des évènements symbolicides chez le descendant qui n'a pas les éléments pour les décoder. Dans le lien à l'enfant, l'impossibilité du père d'élaborer les incorporats culturels conduirait, chez le fils, à des ratés de l'introjection. « Les fonctions psychiques porteraient donc la trace des incorporats culturels du groupe d'appartenance primaire, la subjectivité prenant sens que dans et par l'intersubjectivité. Il est ainsi à l'origine de présupposés partagés qui rendent la parole intelligible. Au sein d'une famille, les propos sont souvent compris à demi-mot, selon un code qui lui est propre, échappant ainsi aux personnes lui étant étrangères » (Rouchy, 2008, p.157). Ce collage qui à mon sens tient de l'incorporation de modèles culturels du côté du père rejoint la recherche de vérité qui s'observe sous forme d'une quête de savoir chez les descendants qui ne trouvent pas de réponse.

Dans la cohorte de latence et plus particulièrement pour Nahil, Dan, Alain-Wilson, Abel et James nous voyons apparaître des éléments symbolicides qui vont dans le sens d'une filiation traumatique (Guyotat, 1995). Celle-ci s'observe par la présence des confusions des rôles. L'impasse généalogique quant à elle s'observe par l'effacement des repères identificatoires, garants de l'organisation familiale, mais aussi de la subjectivation du sujet vis-à-vis de l'histoire familiale (Katz-Gilbert, Lo Piccolo & Bourguignon, 2019). De fait, l'effacement des repères tient de la non-reconnaissance de la différence des sexes et des générations, ce qui est constaté pour les enfants de latence assez majoritairement et chez Issan et à minima chez Younes pour les adolescents.

Comme évoqué précédemment, la perte du groupe d'appartenance primaire peut prendre une allure traumatique « qui ne sera donc le plus souvent jamais parlé ni élaboré dans la famille, et provoquera des angoisses de morcellement et un fantasme d'auto-engendrement à la génération suivante, fantasme qui peut prendre corps : être le premier d'une nouvelle lignée dans la négation de la perte, dans un monde objectivé et démétaphorisé, caractéristique des effets des incorporats » (Rouchy, 2008, p.170). **Chez Nahil** nous constatons une attaque de la filiation instituée, au sens où apparaît un fantasme d'auto-engendrement (planche 8BM). La loi et les interdits fondateurs servant de support au lien institué entre parents-enfants ne sont pas garantis et conduisent à l'effacement des garants métapsychiques et métasociaux, déstructurant ainsi la transmission intergénérationnelle et faisant donc prévaloir une filiation narcissique (Kaës, 2009).

Pour Issan, les non-dits qui circulent ne peuvent être traités psychiquement. Son désir de connaissance sous-tendant une quête de traduction des éléments historiques et des éléments filiatifs ne trouve que peu d'écho chez son père. L'expression fantasmatique de la violence portée aux figures féminines, de par une figure masculine « maltraitante » et la vision fataliste d'une éternelle répétition à travers les générations, semblent illustrer une filiation traumatique causée par une quête d'historisation déçue.

3. Les pistes d'ouverture suite à la confrontation à l'hypothèse

3.1 Représentations de la violence

Il est intéressant de voir que les représentations chargées de violence et la prédominance de la sensorialité se retrouvent dans les protocoles des descendants, et non directement dans les entretiens de recherche avec les pères comme nous l'attendions.

Cela rejoint les indicateurs de catastrophes de symbolisation et d'évènements qui effaceraient les capacités pare-excitantes du moi (Roman, 2017). P. Roman (2017) par la recherche des traces traumatiques dans les protocoles d'épreuves projectives introduit les « catastrophes de symbolisation » comme indicateurs. Effectivement, « les catastrophes de symbolisation rendent compte d'un coup de théâtre au sein de la vie psychique, dont la scénarisation sur la scène projective, que l'on peut penser comme une nouvelle scène du traumatisme, informe de ses effets sur la dynamique de la vie psychique » (Roman, 2017, p.267).

Par les épreuves projectives, nous avons exploré les investissements narcissiques et objectaux et la capacité ou incapacité de lier l'affect et la représentation. Nous avons pu relever les catastrophes de symbolisation chez une majorité des enfants latents, tandis que celles-ci sont moindres dans notre cohorte adolescente. De plus, la présence de contenus agressifs au Rorschach qu'évoque G. Bika (2011), tels que des représentations d'objets tranchants, pointus, vont également dans le sens de l'effraction des capacités pare-excitantes. Nous constatons effectivement que les mouvements destructeurs sont présents (Bika, 2011 ; Guérin, 2013).

Nos **résultats ont mis en lumière des failles de symbolisation** conséquentes, notamment, dans la cohorte de latence (5 sur 7 sujets). **Plus spécifiquement**, les contenus crus et agressifs ne sont pas intériorisés ce qui, comme nous l'avons déjà souligné, conduit à des passages à l'acte pendant la passation et à une décharge motrice assez importante. Nous retrouvons aussi bien au Rorschach qu'au TAT, des scénarios imaginaires chargés en projections inquiétantes. Sous le poids de ces émergences, les réponses se déstructurent et relèvent une confusion dans les repères. Il nous semble par là interroger ce qui est transmis de l'histoire parentale. Nous voyons apparaître de manière itérative des confusions entre agresseur-agressé, des passages à l'acte auto-agressifs, des scènes de violence au TAT, etc.

Chez les adolescents, la présence de contenus agressifs mentionnée lors des résultats est certes mieux secondarisée, mais nous observons toutefois quelques fluctuations dans le maniement pulsionnel et une flambée plus importante au TAT, notamment aux planches traitant plus directement de la relation aux imagos parentales.

Ces fluctuations sont observées plus particulièrement par la récurrence du conflit entre figures masculines et féminines. **Par exemple** chez **Younes** si l'agressivité converge vers la figure maternelle, l'agression reste souvent prise dans une instabilité des rôles.

- À la planche 5, il dit : « (...) *elle en avait marre de son mari. Gertrude (rigole). Du coup elle le frappa, mais le mari ne se laissa pas faire, pris une batte de baseball qui traina à côté, frappa sa femme.* ».

Il y a un va et vient entre qui « maltraite » qui, mais où finalement, la *victime* est toujours une figure féminine. Chez lui par exemple, nous retrouvons des représentations crues telles que : « *se faire défoncer* » « *foutre une baffe* » « *L'ami de celui qui se fût bouffer prit le bazooka et défonça la bestiole* ». **Chez Issan**, compte tenu de la charge agressive de ses récits et des failles de symbolisation, il ne lui est pas possible de prendre suffisamment de distance pour contenir la libération de ces pulsions plus sadiques. Dans ses récits, les figures masculines violentent et suscitent de fortes craintes. Ce faisant, il n'est pas aisé de différencier ce qui serait du registre de l'imaginaire de ce qui relèverait davantage d'irruptions de choses vécues dans la réalité. Issan apparaît, à travers ses projections, encore dans une grande dépendance et dans un fort assujettissement au désir paternel auquel il s'efforce de répondre, mais dont il craint massivement les retombées en cas de manquements, pouvant alimenter des angoisses de différents niveaux (tantôt d'abandon, de mort, tantôt de perte de protection qui lui est nécessaire). Effectivement, la figure paternelle semble être *protégée* et c'est vers la figure maternelle que converge l'expression de pulsions agressives.

La convergence d'agressivité envers les figures féminines nous a interrogés. Nous voyons que celle-ci est nettement attaquée dans la **cohorte adolescente**. Elle apparaît comme intrusive et suscite des ressentiments. Cette décharge à son encontre proviendrait, il nous semble, de la perception fantasmatique du père fragilisé, qui n'est pas non plus invoqué comme surmoi interdicteur. **Chez les latents** il y a majoritairement un fonctionnement clivé qui s'observe, à la fois entre bon et mauvais, mais aussi entre imago paternelle intouchable et imago maternelle attaquée.

Ce clivage peut signifier un possible lien entre le traumatisme parental et les « agirs violents » chez des enfants de la période de latence comme évoqué par A. Guérin (2013) qui se centre pour se faire, sur le repérage du mécanisme de l'identification projective. Au premier plan, la souffrance du sujet contiendrait une part traumatique non élaborée qui fragilise son fonctionnement psychique. Il en résulterait une atteinte narcissique conduisant à la mise en lumière de mouvements destructeurs et violents. Ces éléments sont des pistes de réflexion qui nous permettent d'envisager le repérage d'une transmission altérée entre le père et son fils. L'incorporation d'événements culturels par le père, pris dans les filets de la transmission transgénérationnelle, pourrait « altérer et fragiliser la qualité des relations précoces favorisant l'apparition de conjonctures traumatiques » (Guérin, 2013, p.158). Nous pensons que la présence d'incorporats culturels dans le psychisme paternelle conduit à ce que la transmission se fasse sous la forme d'identification endocryptique (Abraham et Torok, 1978). C'est ainsi qu'ils se transmettraient sous forme de crypte au descendant. Dans la transmission, le descendant hérite de cette crypte sans pouvoir y mettre du sens puisque les incorporats sont indicibles et impossibles à élaborer.

3.2 Signifiants énigmatiques

Dans notre positionnement ce qui prime dans la rencontre avec le sujet est ce qu'il donne à entendre à l'autre. Cette position sert de fil pour dénouer les énigmes que nous livrent les sujets rencontrés. Car comme disait J. Lacan lors de son séminaire en 1969 : « *La vérité, vous dis-je, ne saurait s'énoncer que d'un mi-dire, et je vous ai donné le modèle dans l'énigme* » (1991, p.118). L'analyste est le traducteur du patient, par son écoute il recueille, par son interprétation, son silence et la frustration que cela peut induire chez l'analysant, il l'accompagne à la source de sa vérité.

Si le cadre du bilan n'est pas celui de la cure analytique, les récits aux épreuves projectives contiennent un tel nombre de signifiants –qualifiés d'*énigmatiques*– que ceux-ci méritent d'être développés.

Que dire de ces éléments énigmatiques ?

L'inconscient est structuré comme un langage c'est-à-dire qu'il s'organise comme lui (Lacan, 1965). Le langage et l'inconscient se déchiffrent-ils donc de la même façon ? Les signifiés agissent sur les signifiants comme la parole dépend de la linguistique et de ses codes (Fages, 1997). Mais, le signifié est énigmatique car il ne possède pas la même force que la

représentation de chose (qui s'accompagne ensuite de la représentation de mot). Cette cohérence est possible uniquement si le signifié se lie à des signifiants. Ainsi, le réseau de signifiants « commande l'ensemble des signifiés, la langue commande la parole » (Fages, 1997, p.23).

De ce fait, l'inconscient contient les éléments signifiants refoulés qui sont ceux qui entourent le traumatisme. Cependant, nous ne pouvons pas : « réduire le mystère du symptôme en le déchiffrant. C'était et c'est possible d'y croire parce que le langage permet la substitution qui refoule le signifiant primordial du trauma, en lui créant une enveloppe que Lacan qualifiait de formelle, entendez faite de signifiants » (Soler, 2013, p.71-72).

L'inconscient permet, par le savoir et l'énonciation à un tiers, de dénouer quelques-uns des nœuds qu'il contient et qui sont souvent à l'origine des symptômes. Mais le traumatisme en lui-même ne se lit ni ne se résout aussi simplement. Pour C. Soler : « les aperçus qu'un sujet prend sur son ICS par le déchiffrement et la construction de son fantasme sont du savoir acquis, certes, mais ils ne réduisent pas l'énigme, et au contraire ouvrent une fenêtre sur l'étendue de son ignorance, loin de la réduire » (2013, p.73). Ainsi, nous savons que l'énigme est ce qui conduit le sujet à l'analyse car il est face à un non-savoir en ce qui concerne sa souffrance. Celle-ci s'inscrit souvent dans l'énigmatique symptôme que porte le sujet.

L'ignorance que montre le sujet face à sa problématique serait donc ce qui permet à l'analyste d'observer le nœud psychique condensant le traumatisme ? Tout du moins, l'ignorance sert d'impulsion pour transformer la passivité face au noyau traumatique en quête de savoir : « L'identification au symptôme, en dépit de son énigme maintenue, suppose cette conversion du désir du savoir en désir de savoir » (Soler, 2013, p.74).

La quête de savoir s'observe d'ailleurs avec l'apparition du « pourquoi » chez l'enfant. Cette étape ne vient-elle pas témoigner d'une curiosité insatiable pour les éléments circulants à travers l'enfant depuis sa naissance ? Il attend par là une réponse aux énigmes de son existence, réponse donnée par le savoir transmis. L'avènement du pourquoi se fait suite à l'accès au langage et devient une symbolique qui, en faisant référence à l'Autre, permet de lever le voile sur la curiosité infantile « ainsi l'enfant veut-il, inconsciemment, mais bien effectivement « tester » l'autre parental par ses « pourquoi ? », faisant ainsi bouger la transmission » (Assoun, 2014 p.353). L'enfant demande « pourquoi » puisqu'il suppose que l'autre parental désire qu'il le demande, il s'inscrit dans le désir parental (Lacan, 1974).

À mon tour maintenant de traduire ces références théoriques lacaniennes pour saisir en quoi les signifiants énigmatiques, qui parsèment les protocoles de cette étude, nous renseignent sur l'altération des processus de transmission. Il me semble que ces éléments, immatériels et non représentables, sont chez les descendants, présents de façon diffuse sans pouvoir être intégrés psychiquement ni rattachés à une expérience personnelle (ou générationnelle). Lorsque ces éléments énigmatiques sont symbolisés, ils donnent à lire un pan de l'histoire et de sa transmission. Ils renseignent sur l'énigme de l'originaire et ne sont pas toujours source de maux identitaires, comme nous le montre **Elyas**.

Héritier d'une histoire transgénérationnelle multiculturelle, **Elyas** interroge avec finesse la place des figures parentales et de sa généalogie au TAT. Dans ses récits s'observent la projection fantasmatique du sentiment de déracinement et l'oscillation entre les appartenances aux deux univers parentaux (Ukraine et Maroc). Il parsème ses récits d'éléments énigmatiques et de toute une quête de traduction qui soulignent la complexité actuelle à s'inscrire dans une affiliation unique (« *parchemin* » « *hiéroglyphes* » « *sous-titres avec des vraies lettres* »). Nous percevons bien chez lui son désir de tisser un compromis entre la transmission filiative des parents « *venus d'ailleurs* » et de l'enfant « *né ici* » qu'il est.

En effet, aux planches 11 et 19, nous voyons apparaître tous ces contenus énigmatiques et sa quête de traduction symbolique.

- Planche 11 : « *Ah... alors c'est dans, au, eu... En Australie (se racle la gorge), une personne qui rêvait de magie se rendit, se rendit dans une grotte et trouva un vieux parchemin avec des hiéroglyphes et y'avait des sous-titres avec des vraies lettres et l'histoire du parchemin parlait qu'au sud de la France, il y avait une citée d'or. Le garçon s'étonna, il se rendit en France et... latence +++ le parchemin racontait [gigote] que dans une grotte il y avait un trou pour placer le soleil, le médaillon du soleil. Et il chercha partout, partout, et il trouva le médaillon du soleil. Il le plaça, le metta sur le trou, le tourna et ouvrir un passage qui donnait sur la caverne « Gerudo » (inventé) ».*

Nous voyons l'interrogation autour des origines, avec l'idée « *d'ouvrir un passage* » qui fait écho aux probables mystères concernant les générations antérieures. Sa quête autour d'un inaccessible, mais précieux qu'il ne parvient pas à trouver directement pourrait faire référence aux langues parentales (Arabe et Ukrainien) dont il parle par déplacement de la langue des « *Gerudo* ». C'est une langue particulière dans un jeu vidéo (Zelda) où, les personnages utiliseraient de temps en temps des mots propres à leur communauté et qui sont donc incompréhensibles pour les étrangers. Rappelons qu'Elyas ne parle ni l'arabe ni l'ukrainien, ce que ces parents regrettent. En ce sens la planche 19 est abordée par la référence à un pays

lointain, et froid, illustrant la dynamique dysphorique sous-jacente chez Elyas. Les termes qu'il emploie dans ce récit sont chargés et révèlent bien le poids de ses inquiétudes (abandon, désespoir, fantômes, forêt ensorcelée), mais aussi l'introduction de figures parentales épuisées et d'un décor détruit : « *il y avait une maison détruite* ». Nous associons ici avec le climat de guerre dans le pays de Madame, l'Ukraine, qui pourrait peut-être venir contenir toutes les craintes et inquiétudes d'Elyas.

- Planche 19 : « *Ah ... Au Canada, en hiver, il y avait une maison détruite et à côté de cette maison il y avait un bois et dans ce bois il y avait un fantôme qui apparaissait, qui était dans la forêt où personne n'osait s'aventurer et il apparaissait quand les enfants égarés étaient dans le désespoir, ils apparaissaient pour les hanter et puis les ramena dans la vieille maison (? que devenaient les enfants) des fantômes. (? parents) les cherchaient partout, épuisés, devinrent fantôme* ».

La possible résolution du conflit énigmatique nous semble levée à l'issue du TAT, lorsqu'il aborde la planche 16. Il y est question, sur le plan latent, de la rivalité face à une langue non transmise : celle paternelle. Il est ici assez lisible de percevoir l'appel à la lignée filiative masculine et les enjeux de transmission transgénérationnels : père-fils-petit-fils. Le dernier de la lignée, l'héritier, est détenteur d'un savoir et d'une connaissance que les autres n'ont pas. Pour la préserver, il faut faire un sacrifice qui montre fantasmatiquement la problématique de rivalité œdipienne : prendre la place du père. Le récit, souplement géré, permet de regagner une certaine puissance phallique et de mettre en place une sortie œdipienne secondarisée.

- Planche 16 : *Il était une fois un garçon qui savait parler aux dragons et son grand-père était jaloux et ce garçon n'avait que 6 ans. Il se réfugie avec son dragon de feu non de glace et son grand-père était jaloux, tua son père et pendant ce temps-là, le garçon il a dressé plein de dragons et fait éclore des œufs. Puis, un jour il attaqua son grand-père, mais son grand-père s'est vengé et a créé une troupe pour tuer les dragons et le grand-père, le père du dragon était le roi et il s'est fait remplacer par un nouveau roi vu qu'il était mort et il s'associe avec le garçon. Puis avec le dragon, il détruit, brula toutes les catapultes de son grand-père (?) que son grand-père, il meurt et voilà. (? tuer le père) il était jaloux tellement jaloux de son petit-fils que du coup il lui disait « donne-moi les dragons ou je tue ton père ».*

Chez **Alain-Wilson**, au contraire, les signifiants énigmatiques signent la circulation d'événements non élaborés comme en témoigne la désorganisation du discours que nous avons relevé lors de l'analyse des résultats. Ils nous semblent apparaître en écho de l'histoire familiale, notamment maternelle, qui le fige et qui lui est imposée inconsciemment dans l'ici et maintenant. Au TAT, des représentations inquiétantes et énigmatiques qui surgissent dans le

protocole (« la vérité », « ça parlait au ciel », « enquête », « détective ») laissent à penser que la relation aux imagos parentales reflète un pont où circulent des éléments secrets, tus et non élaborés :

- Planche 6BM : *C'est une mamie et un monsieur, là c'est Vincent. Ils ont découvert que Vincent c'était bien la maman. Que Vincent il avait bien une maison, celle qu'il avait entendue et sa femme pareil, ils avaient deux enfants qui étaient nés. Ils avaient 12 ans et un avait 16 ans, je me rappelle plus... Quelqu'un leur a raconté la vérité, c'était quand ils étaient allés à l'enterrement, ils avaient eu la vérité « ça parlait au ciel » ça parle au ciel. (? enterrement) des deux fils, de Paula et A... et Vincent et Anita et leurs parents. Ils entendent que quelqu'un parlait, ils entendaient une lumière qui parlait « vient suït moi je vais te dire la vérité et ils ont suivi jusqu'à la chambre où y'a eu les enterrements (? enterrements) non ils savaient pas qu'ils étaient morts. J'arrive pas à raconter l'histoire... J'arrive pas à inventer.*

Les thématiques de ses récits renvoient majoritairement à un flou en ce qui concerne l'environnement familial. C'est comme s'il était confronté directement à des éléments qu'il ne parvient pas à élaborer, malgré sa tentative de continuité entre les différents récits des planches. Nous retrouvons un non-dit, traumatique, qui ne peut être parlé comme l'indiquent les thèmes de « vérité » autour d'un décès. Mais plus spécifiquement, nous pensons ici à toute la confusion des mondes : maternel et paternel comme celui du Bénin et de la France, qui traduit une instabilité permanente et signe la circulation d'incorporats culturels encryptés. Cela s'observe, quand la figure paternelle est reconnue dans sa volonté de transmettre et « d'enquêter », mais ce désir est entravé fantasmatiquement pour cause de l'intervention symbolique de l'imago maternelle :

- Planche 7BM : *C'est peut-être une enquête ? En fait ça s'est passé dans, par exemple, à Bordeaux, y'a eu un crime là-bas. La reine qui s'est fait tuer et des gens essaient de savoir qui l'a tué. Sherlock' Holmes. Cette personne a laissé des traces et a mis les criminels pour renforcer sa garde et que après ils puissent pas retrouver le vrai coupable. (?) Bah après il a trouvé son coupable [désigne le vieux] c'était son gérant, il voulait sa peau. En tuant tous les criminels il a réussi à tuer le vrai coupable. En faisant toujours tuer le vrai coupable. (? reine) parce qu'elle voulait pas le nommer détective.*

Chez James nous retrouvons également **des thématiques autour d'une enquête et de la violence**. Dans ses récits, la figure masculine incarne à la fois le sauveur et l'agresseur et se trouve prise dans un retournement des places dans sa forme active-passive (6BM) face à « l'enquête à résoudre ».

Au vu des éléments cliniques analysés lors de l'entretien avec le père, nous remarquons que **James** est pris dans un fonctionnement familial complexe où seule la réussite est valorisée, et où il est mis en position de sauveur, place qui lui est lourde à porter et qu'il ne parvient pas à

investir, reléguant ainsi cette mission à d'autres, et en l'occurrence probablement à son jeune frère, omniprésent dans les enjeux de rivalité-idéalisation.

Chez Dan nous avons mis en avant la présence d'éléments culturellement codés qui appartiennent au monde du visible et de l'invisible. Par exemple, à la planche 6BM : « *C'est un homme qui s'est mis **en mode invisible** et après la vieille dame elle a peur parce qu'elle entend des drôles de bruits et là, la dame entend un bruit d'eau (...)* ». **Dan** est en proie à un monde invisible et envahissant, peuplé de bruits inqualifiables et de surcroît inquiétants. Cela s'accompagne par ailleurs d'une instabilité des identifications et un clivage entre bon et mauvais objet.

Cela se retrouve par ailleurs à la planche 16, où nous pensons que le refuge de **Dan** dans l'imaginaire vise à lutter contre la circulation des incorporats culturels effractants :

- « *C'est l'histoire d'un chantier où une ville lego city que personne peut atteindre dans ce monde. Y'avait des bonhommes lego city et un jour, un homme voulait aller dans ce monde. Il voulait aller dans ce monde, il voulait y aller, mais il est re-aller dans le monde normal, sinon ce serait plus secret (...)* ».

Ici le clivage entre le « normal » et « l'autre monde » apparaît comme refuge face à la réalité.

Pour la cohorte adolescente, nous retrouvons dans les protocoles des projectifs de **Chris et Ousmane** la présence de ces éléments.

Chez Ousmane l'idée d'un secret s'installe à la planche 7BM, pour lequel la planche 8BM vient donner, du moins figurer, une tentative de réponse face à cette quête :

- « *C'est Jean-Philippe qui dit un secret à Jean-Patrick (?) il lui dit à ce qui paraît... [m'interpelle : c'est qui qui est mort déjà, dans l'histoire d'avant ?] Que Jean Christophe mourût.* » dit-il à la 7BM avant de poursuivre à la 8BM « *Harison, 15 ans, assista à l'opération de Jean-Christophe pour savoir quel cancer avait-il, il l'ouvrit avec un scalpel et ils disèrent que c'est le cancer du ... à suivre... non je rigole, cancer du foie (...)* Harison, il est venu prendre un selfie, c'est son neveu. (? cancer) que la prochaine fois que quelqu'un aura un cancer il pourront le prévenir avant ».

Dans cette configuration, la figure paternelle semble véhiculer une double contrainte : *être pareil sans pour autant se ressembler*, injonction paradoxale qui le fragilise narcissiquement. Il montre dans ces récits une quête identificatoire, allant de pair avec une recherche de transmission et historisation du côté paternel où s'entraperçoit le désir d'affirmation et de réalisation de soi.

Chez Chris les contenus énigmatiques, représentés dans un jeu de piste au récit de la planche 19, évoquent « *avoir trouvé toutes les énigmes par épreuve* ». Ici l'énigme est, contrairement aux enfants de latence, présentée sous forme ludique. À cette planche, révélant une problématique plus archaïque, Chris va parler directement de son histoire. Comme s'il y avait un flou vis-à-vis de ce qu'il cherche et la véracité de ce fait :

- « *Les profs nous avait donné un jeu de piste noté. Après avoir trouvé toutes les énigmes, il nous en manquait plus qu'une. On a cherché jusqu'à ce que les profs nous appellent et on l'a aperçu au-dessus de nos têtes. On a pris la photo de l'énigme, et on est parti rejoindre la classe. Une fois le jeu de piste corrigé, nous avons eu la meilleure note plus un point bonus ce qui fit augmenter notre moyenne. Et grâce à cette note mes parents ont pu m'acheter la nouvelle console qui est sortie* ».

Même si son récit est construit ludiquement, nous y interprétons la pression parentale sous-jacente afin d'obtenir la meilleure note et d'obtenir la gratification parentale. Nous pouvons, malgré la souplesse de son récit, nous interroger sur ces signifiants des énigmes qui pourraient représenter des non-dits qui le fragilisent. Effectivement, si le père refuse de dire certaines choses et l'assume manifestement lors de la consultation, la mère quant à elle, est assez discrète sur son histoire.

L'analyse des épreuves projectives met du sens dans l'énigme que présente le sujet et ouvre sur des hypothèses de compréhension. « De l'énigme lui-même il [le clinicien] n'en sait rien ; il connaît seulement la méthode pour amener à un éventuel déchiffrage » (Koren, 2013, p.24). Ce qui nous a davantage interpellés est la quête d'histoire des enfants, comme si, dans la transmission, il manquait un élément, un chaînon, qui leur permettrait de faire du lien.

Il y a toute une part indéchiffrable que nous donnent à entendre nos sujets, comme l'a montré la présence de signifiants énigmatiques. Ils sont les témoins de la quête de savoir, quête qui chez certains donne la possibilité d'interroger avec finesse l'histoire dont ils héritent tandis que, pour d'autres, les évènements ne peuvent être rattachés à une expérience sublimée.

Dans la psychanalyse cet intérêt pour le déchiffrage se retrouve dans l'interprétation des rêves (Freud, 1900). Lorsque S. Freud choisit de prendre le rêve comme objet d'étude, il le reconnaît comme fait psychique porteur d'un message de l'inconscient. L'étude du rêve apporte une contribution considérable à l'analyse des processus psychiques. Ce qui nous intéresse plus particulièrement ici est le contenu latent du rêve, semblable à celui des planches et que nous avons cherché à traduire, au-delà du contenu manifeste. Ainsi, l'énigme serait un texte déformé,

car les pensées latentes, aussi bien que les désirs refoulés, qui forment le contenu latent ne peuvent s'y manifester qu'aux prix d'une déformation. Le rêve est donc un texte à reconstruire et à interpréter. Ce que nous avons fait avec ces signifiants mystérieux qui peuplaient les protocoles de nos sujets. Ceux-ci s'accompagnent de multiples références à l'ailleurs, c'est-à-dire à des pays étrangers.

3.3 De l'énigme à l'ailleurs

Nous avons retrouvé chez tous sauf chez **Nahil et Dan**, dans la cohorte latence, des références à d'autres pays, souvent évoquées après un verbe d'action désignant la fuite ou le départ. Nous avons été étonnés de voir l'appel à des pays étrangers, probablement en raison du contexte de la thèse et s'agissant d'enfants de migrants.

Cette quête de connaissance renvoie au travail d'acquisition de l'héritage familial, contre lequel nos sujets semblent fuir. Chez Alain-Wilson, cela s'observe par les nombreuses références à des pays étrangers une fois qu'il a abordé les planches renvoyant aux relations parentales, comme si l'inscription était possible par une fuite ailleurs (*En Martinique* (11) ; *En Chine* (12BG), à *Peau* (16)) où par des références culturelles : « *il prie* » à la planche 10. La religion chrétienne est par ailleurs très investie par Alain-Wilson, qui va à l'Eglise avec son père. Au cours des trajets, Monsieur souligne l'importance de ces moments avec son fils, qui se saisit de ces temps pour lui poser des questions sur l'histoire paternelle.

Chez Cristiano nous pensons qu'il porte l'impossible deuil paternel (pays, famille, etc.). Cela s'observe dans l'appel à dépasser cette position dépressive (pl. 12BG) par l'étayage sur une figure masculine qui part vers de nouveaux rivages, loin de la France « *il peut y aller partout sous l'eau (...) en Espagne, au Portugal Au Réal et à Porto* ».

Ces appuis sur des pays étrangers se retrouvent également dans d'autres protocoles des participants :

- Abel : « *Un jour à Washington* » (7BM) et « *Un jour en USA* » (8BM)
- Elyas : « *Pour aller à New York* » (3BM) ; « *Elle retourne dans son pays (?) la Tunisie* » ; « *En Australie (se racle la gorge)* » (planche 11) ; « *Au Canada* » (planche 19).

Le pays présenté pourrait probablement faire écho aux incorporats culturels. Il semble que souvent les pays évoqués sont idéalisés, ce qui nous semble être, avec beaucoup de précautions, un parallèle intéressant avec le vécu des pères rapporté en supra.

Ce constat est également fait pour la cohorte adolescente, à l'exception de **Chahab et Ousmane**.

Par exemple pour **Sofiane**, l'appel au pays d'origine semble renvoyer à des logiques éducatives qu'il a introjecté et qui apparaissent négativement sur le plan fantasmatique :

- « *Il a été renvoyé et après son père l'a envoyé en Algérie, au bled. (?bled) chez sa grand-mère, pendant 1 an et il va revenir en France et après voilà* » (7BM).

Chez Chris en revanche, l'appui sur des pays étrangers sert de cadre et de mise en situation avant de dérouler son récit souplement : « *En Roumanie* » (Pl. 4) ; « *Dans un village en Angleterre* » (Pl. 5) « *Dans un village allemand* » (Pl.13B).

Enfin, à la planche 16, il donne le récit suivant :

- « *rien ... Il était une fois, dans une savane, des clans de tigres et de guépards. Ces deux clans étaient en conflits. Les guépards avaient la couleur jaune et les tigres de couleurs orange ? La guerre éclata entre les deux clans et les coups, des crocs, et de griffes étaient fatales. Alors la blessure cicatrisait et restait à vie. Depuis ce temps-là les tigres sont oranges avec des rayures noires et les guépards sont jaunes avec des points noirs.* »

Nous y voyons lisiblement les traces indélébiles de la blessure. Les deux clans ne manquent pas de renvoyer aux deux cultures et au double positionnement qui le fragilise. Toutefois, la symbolisation de la blessure se révèle être ce qui ouvre à la différenciation, c'est-à-dire être soi-même avec ses particularités. Cette différence permet d'élaborer les conflits autour des origines avec souplesse.

Enfin, Ismaël dont les récits étaient très inhibés peut toutefois « imaginer » après le TAT, une histoire où nous retrouvons également une opposition conflictuelle entre deux pays : « *y'a des pouvoirs, la France devient un pays très puissant (?) contre les États-Unis et contre Daesh* ». En s'étayant de la réalité extérieure (la guerre contre le terrorisme) il positionne toutefois le pays d'accueil en « héros » qui lutte contre le mal (Daesh).

Concernant ce recours à l'ailleurs, nous nous sommes interrogés sur la place qu'il incombe à ces adolescents d'occuper, dans un espace où circulent de grandes attentes à leurs égards. S'attachant à l'affiliation de leur culture d'origine, ils pensent y puiser les ressources nécessaires, mais à *contrario*, ce recours à « l'ailleurs » se fait sur un mode fantasmatique et conduit à une intégration négative (Chebel et Baillet, 2002)

De ce fait, concernant la dyade entre **Issan et son père**, mais également la place du propre père de Monsieur, je constate la part active de M. B dans la transmission des éléments et codes

culturels à son fils, Issan. Pour M. B, la transmission de la langue arabe a toute son importance et condense les rêves de retour au pays avec son fils. Issan « *comprend très bien (...) c'est une sorte de fainéantise s'il le parle pas* ». Cependant, nous retrouvons peu à peu la notion de la honte car si Issan refuse de parler arabe c'est, selon Monsieur, « *mais il a peur qu'on se moque de lui par rapport au léger accent* ». Monsieur fait part de ses théories étiologiques « *il a perdu le sens, le sens des racines et des origines* » suite au remariage de la mère d'Issan avec un homme marocain. La rupture du couple parental conduit alors Issan à un questionnement identitaire qui est transposé sur la langue du père.

Comme le constate M-R. Moro (2010), un certain nombre de jeunes maghrébins « se jettent corps et âme dans la langue du Coran de manière idéologique sans parler l'arabe dialectal de leurs parents ». Issan étant très pratiquant et croyant, soulève la question de cet investissement pour combler ce manque de langue parentale. « Ce manque de langue qui les relie à leurs parents, par un mouvement projectif, ne leur donne pas envie non plus de les relier au monde extérieur, à la pluralité, etc. C'est l'envie de lien qui est menacée, le désir de l'autre » (2010, p.124). Mais Issan me raconte lors du compte rendu oral, avec fierté l'acquisition de la nationalité française, lui octroyant alors une double nationalité « *Tunisienne-Française* » qui vient alors lier chez lui les deux mondes qui cohabitent. Cette double nationalité peut éventuellement symboliser la réparation à l'égard de la rupture parentale entre *sa mère qui se sent plus française que tunisienne* et son père *plus traditionaliste* (sic).

Discussion de l'hypothèse 2

*« Apprendre à vivre, c'est plutôt du côté de l'être ensemble.
Plus tard, apprendre à apprendre ce sera plutôt du côté
du tiers et de la séparation »*
Bernard Golse

Dans la continuité de l'hypothèse 1, nous discuterons maintenant en quoi la carence de la fonction paternelle influence l'environnement dans lequel évolue l'enfant et *in fine* son rapport aux apprentissages. Cette hypothèse tient du postulat selon lequel, dans un contexte migratoire, les dimensions de la paternité sont remises en question et l'accompagnement de l'enfant dans sa scolarité peut être compromis. Évidemment, ceci n'expliquerait pas, à lui seul, l'ensemble des difficultés scolaires que rencontrent nos participants, mais nous pensons que la carence de la fonction paternelle y contribue. Comme le dit à ce propos R. Kaës: « Toutes ces difficultés [scolaires] ont pour point commun de buter sur la défaillance, la déchéance et la disqualification de la fonction paternelle » (2012, p.252).

Nous nous plaçons dans une approche clinique qui considère la singularité et la spécificité du sujet. La prise en compte de la subjectivité comme de l'intersubjectivité intègre la dimension culturelle et environnementale qui entoure le sujet dans sa constitution psychique. L'analyse psychopathologique et clinique, étayée sur un bilan psychologique tel que nous le pratiquons, nous permet non seulement de comprendre le sens des symptômes, comportements et/ou angoisses du sujet, mais aussi de les intégrer vis-à-vis de l'environnement dans lequel il évolue. Nous pensons que si le groupe d'appartenance primaire fait défaut chez le père, il est toujours possible que les descendants puisent dans les groupes secondaires, comme le sont les institutions françaises. Celles-ci « prennent le relais des fonctions carentes du groupe primaire, donnant un cadre contenant, un espace transitionnel, des images identificatoires de substitution : les écoles laïques et confessionnelles ont peut-être joué ce rôle dans les bouleversements sociaux du début du XX^e siècle par le charisme « d'instituteurs », de prêtres, de pasteurs » (Rouchy, 2008, p.170). Mais, par le décalage des mondes culturels, nous pensons que cet appui sur le groupe d'appartenance secondaire n'est pas possible et c'est ce qui nous semble être en lien avec les difficultés d'apprentissage de nos sujets. En raison de la dualité du monde d'origine et celui de naissance, l'appui sur un groupe d'appartenance secondaire n'est pas toujours possible. C'est pour quoi nous nous intéressons plus précisément aux difficultés

d'apprentissage puisqu'elles témoigneraient de l'impasse affiliative que représente l'institution scolaire.

Tout d'abord, comme présenté lors des résultats nous confirmons effectivement que, chez les adolescents, le domaine scolaire est désinvesti, non pas en raison de difficultés dites intellectuelles, mais bien parce que les idéaux de réussite sont remis en question. **Chez nos sujets de la latence,** il y a des failles de symbolisation et une défaillance des processus de latence qui viennent entraver l'accès aux apprentissages. Nous verrons comment la solidité des assises narcissiques est déterminante pour la confrontation à l'instruction. Nous nous intéresserons de fait à l'injonction de réussite que transmettent implicitement certains des pères à leurs enfants, mais aussi, à l'absence de troubles cognitifs repérés. **Il est nécessaire,** dans le contexte actuel, d'une ferveur pour l'épistémologie neuroscientifique, de défendre une vision psychodynamique du fonctionnement de l'enfant.

1. Positionnement épistémologique

1.1 Le tout cognitif : un leurre qui s'oppose à la complémentarité des approches

L'orientation psychodynamique vivement critiquée conduit aujourd'hui à la prédominance du modèle neuro-médical avec une description du trouble et son cortège de symptômes bien plus que la prise en compte de ce qui entoure l'enfant (environnement, pairs, scolarisation, etc.). Force est de constater qu'il y a une nette exclusion de la prise en compte du fonctionnement global de l'enfant (affectif, cognitif, etc.) telle que l'éclaire la psychopathologie clinique (Chagnon, 2006).

Il nous semble essentiel de revenir tout d'abord sur notre positionnement épistémologique, à savoir que nous défendons l'usage du terme « difficultés » d'apprentissage et non de « troubles des apprentissages ». Nous rejoignons à ce propos S. Boimare qui insiste sur le fait que « *il ne faut pas confondre échec et difficulté à apprendre* » (2005, p.70).

Comme mentionné dans le contexte théorique de notre hypothèse, le DSM-V établit le diagnostic de « trouble *spécifique* des apprentissages » selon des critères précis qui nous sont apparus en désaccord avec l'approche psychodynamique que nous défendons. Nous avons pu, par l'analyse approfondie du bilan psychologique de nos participants, relever combien les difficultés scolaires sont secondaires à d'autres troubles, qui eux-mêmes viennent affecter

divers domaines de la vie des sujets, aussi bien sur le plan cognitif qu'affectif et renvoient davantage à une structure dysharmonique.

Nous sommes convaincus de la nécessité de pratiquer et analyser le bilan psychologique en considérant les divers outils qui le composent afin de penser la complémentarité entre l'intelligence et les investissements narcissiques et objectaux du sujet. Ce choix a permis, dans cette recherche comme dans notre pratique clinique, d'apprécier le fonctionnement de l'enfant « en ce qui concerne ses potentialités cognitives, ses irruptions fantasmatiques et ses aménagements défensifs » (Debray, 2000, p.10).

Nous soutenons l'idée que l'apprentissage est une relation comme une autre, c'est-à-dire qu'elle implique des processus psychiques subjectifs et intersubjectifs. Aujourd'hui, en ce qui concerne l'évolution de l'enfant, nous constatons que les processus de maturation, pouvant être transitoirement perturbés, sont de moins en moins considérés pour appréhender les difficultés d'apprentissage. Il y a pléthore de situations où l'enfant est en souffrance, à commencer par certaines obligations éducatives et d'apprentissages qui sont en décalage complet avec les ressources que possède le principal concerné (Verdier-Gibello, 2005).

L'environnement familial a une place fondamentale dans l'accompagnement de l'enfant, notamment lors de ses échecs, afin de ne pas accroître les fragilités narcissiques de celui-ci. C. Weismann-Arcache marquée par sa rencontre avec Rosine Debray nous rappelle que cette dernière a introduit l'idée de « suppléances » notamment chez les enfants dyspraxiques. Elles viendraient colmater une béance face à quelque chose qui manque (Weismann-Arcache, 2014a).

Cette « incapacité à faire » est visible puisqu'elle situe le sujet en décalage par rapport au groupe de pairs. Malheureusement ce décalage est fréquemment pensé comme un déficit pouvant être *rééduqué* et vite. Et effectivement, nous ne pouvons pas nier qu'aujourd'hui il y a une pression pour combler ce qui « manque » et non pas pour apprendre à vivre avec (Frisch-Desmarez, 2005). Cette compensation à tout va, souvent dans une dynamique rééducative, écarte donc les racines psycho-affectives et environnementales du sujet dans lesquelles les difficultés scolaires s'inscrivent.

Ce qui est plus problématique encore, indépendamment de *l'origine* du symptôme, est que lorsqu'il est visible, il peut devenir central et masquer d'autres aspects inquiétants comme un désinvestissement ou appauvrissement de la pensée, un bridage fantasmatique, des failles de

symbolisation (conduisant à l'échec de liaison entre affect et représentation) et un désintérêt pour la nouveauté (Chagnon, 2014).

1.2 Le fonctionnement psycho-affectif et cognitif de l'enfant est dynamique

Le fonctionnement psychique et cognitif du sujet doit être considéré comme « l'extension du champ cognitif » (Flagey, 2002, p.59). Il intègre les différentes explorations qu'accomplit l'enfant dès le plus jeune âge, dont les expériences, qu'il fait très précocement et qui passent premièrement par le corps avant d'être intégrées psychiquement. Cette exploration, nécessaire à l'enfant pour découvrir le monde, se retrouve ensuite dans les apprentissages et demande un appel plus soutenu des processus de pensées. B. Gibello (1995) insiste, à ce titre, sur *les contenants de pensées* comme réceptacle dynamique entre ce que l'enfant touche et perçoit et les affects qui y sont associés (plaisir, déplaisir). Ils représentent en somme les repères spatio-temporels, mais aussi ce qui permet à l'enfant de trier et de classer les diverses informations qu'il reçoit. B. Gibello (1995) mentionne une multitude de contenants de pensées, aussi bien fantasmatiques, narcissiques, culturels, langagiers et cognitifs. Les affects qui y sont associés sont ceux qui favorisent l'inscription des expériences. Ces contenants de pensées pourraient être comparés à des tiroirs de commode qui contiennent donc les différentes informations qu'emmagasine le sujet (Flagey, 2002). La symbolisation des expériences correspond *aux contenus* de pensées. Les affects et expériences connaissent des transformations tout au long de la vie, par la reconstruction du sujet et son évolution.

2. L'environnement

2.1 Souffrance contemporaine et ses incidences sur la structure familiale

Les souffrances actuelles tiennent du monde contemporain pris dans une culture de l'infini et des extrêmes où prime la toute-puissance (Kaës, 2015). La société se construit sur « le refus de la castration symbolique et le triomphe de la jouissance sans limites au service d'un idéal fétichisé » (Kaës, 2015 p.16).

Ce *mal-être* contemporain résulte du bouleversement des « métacadres sociaux » qui servent au maintien et à la régulation de la société ce qui a des conséquences directes sur les différents repères sociaux (Kaës, 2012 ; Kaës, 2015, p.7). Plus spécifiquement, la culture et les processus de symbolisation qu'elle implique pour son intériorisation, notamment en contexte migratoire, s'en retrouvent malmenés (Kaës, 2015)

Si les métacadres sociaux sont eux-mêmes défailants, sachant qu'ils ont pour fonction de structurer le socius, on s'attend donc à un impact sur les « garants métapsychiques » (Kaës, 2015, p.8). Les formations métapsychiques tiennent de la rencontre entre le collectif et l'intrapsychique. Mais, si la subjectivité s'acquiert d'abord en étant sujet du socius (alliances, pactes, processus de transmission), lorsque ces garants sociaux et métapsychiques sont déstructurés, ils ne permettent pas de contenir suffisamment les sujets dans leur construction identitaire narcissique, subjective et intersubjective (Kaës, 2012).

Avant de nous centrer sur le contexte migratoire, il faut rappeler que les modifications sociales comme l'omniprésence des médias, la démocratisation d'internet et la politique néo-libérale font que les enfants et les adolescents se structurent davantage sur une logique narcissique. Chez les latents d'aujourd'hui, plus spécifiquement, il n'est pas rare d'observer des modalités narcissiques et non plus névrotico-normales. Les capacités de symbolisation de ces derniers sont moins consolidées, et donnent lieu à une expression pulsionnelle moins contenue.

2.2 La violence sociale et ses incidences sur la paternité

Dans son ouvrage le *Malêtre*, R. Kaës (2012) consacre un chapitre à penser comment la violence sociale vient attaquer le travail de pensée, mais aussi la fonction paternelle. Il met en lien la défaillance des processus de symbolisation avec l'altération de l'espace culturel, qui reprend les concepts de l'aire transitionnelle. De fait, « les pathologies des troubles de l'apprentissage et des troubles instrumentaux sont rapportés à la fois aux désorganisations de l'espace et des processus psychiques et aux conditions socioculturelles et familiales dans lesquelles vivent les enfants et les adolescents « décontenancés » » (Kaës, 2012, p.251). Ce point nous intéresse particulièrement puisqu'effectivement, dans nos cohortes, il y a une désorganisation des repères spatiaux-temporels tant chez les pères que chez les enfants.

Ces difficultés émergeraient pour R. Kaës (2012) du défaut d'alliances contenantantes garanties par la figure paternelle. Ce fossé culturel et social que nous avons développé en première partie participe également au fait que les pères ne puissent s'inscrire dans le pays d'accueil et idéalisent le retour. Ce non-positionnement, peut produire des ratés de la transmission de certaines valeurs à leurs enfants, complexifiant la différence entre valeurs dites culturelles et celles dites universelles (Diop-Ben Geloune, 2011).

La figure paternelle est souvent invoquée comme permettant d'assurer cette première césure avec l'objet d'amour primaire. Par sa fonction elle tiercéise la relation entre mère-enfant et ouvre l'enfant à la différenciation. C'est à *fortiori* qu'émerge le mouvement d'identification à

l'autre et l'établissement de repères identificatoires. Cela repose sur un travail de culture, que S. Freud évoquait en 1913, en articulant la violence qu'avait générée la confrontation au père de la horde primitive et l'autonomisation des fils. Ce rapport domination-soumission renvoie ici aux primes dispositions infantiles vis-à-vis du père. Mais « il reste que la fonction paternelle, si elle introduit la tiercéité, la reconnaissance de « soi comme un autre » et le discernement, est battue en brèche et manque à structurer cet homme désaccordé avec lui-même, avec les autres et avec le monde » (Kaës, 2012, p.253-254). La réussite de ces fonctions dépend donc évidemment de la figure maternelle, qui, dans la co-construction des liens, permet de symboliser ces conflits (Kaës, 2012). Ce pourquoi, les désordres contemporains sont à entendre comme résultant des modifications sociales au sens large et ne peuvent être attribués à la place concrète et réelle des pères et des mères. Cette conception peut sembler simpliste, mais elle repose en tout et pour tout sur la reconnaissance de l'autre et sur l'étayage de deux figures parentales. En revanche, nous avons dans le cadre de cette recherche, centré l'analyse sur la fonction paternelle, en supposant que celle-ci est fragilisée.

2.3 Les contraintes structurelles et sociales liées à la migration

Dans un article de C. Hamel s'étayant de l'enquête *Trajectoire et Origines* (Beauchemin, Hamel, Simon, 2010), sont révélées les inégalités en fonction du genre et du pays d'origine des parents. À partir de ce constat, l'hypothèse avancée est que les chemins de vie de ces jeunes sont soumis à la fois à des « *contraintes structurelles* », « *contraintes normatives* » et à des « *expériences de discriminations et du racisme* » (Santelli et Mogueuou 2013, p.72). En considérant la condition sociale des primo-arrivants, il faut observer les stratégies « éducatives » mises en place par les parents dans le lien à leurs enfants nés en France (Delcroix, 2009). Si nous évoquons la rupture connue par les parents vis-à-vis du groupe d'appartenance primaire et secondaire, l'enfant qui naît dans un pays différent aura un nouveau groupe d'appartenance secondaire. Cet écart inter-groupe peut conduire à une incompréhension mutuelle vis-à-vis des « compromis culturels » jusqu'à des « malentendus organisés » (Streiff-Fénart, 1999). Les jeunes issus de parents migrants connaissent plus de difficultés dans leur quête d'autonomisation dont les « négociations intergénérationnelles » en seraient complexifiées (Mogueuou et al., 2013, p.190). En ce sens, les aspects discriminatoires et racistes soulevés par les parents lors de leur arrivée sont des modalités à prendre en compte dans la transmission, mais aussi sur la façon dont l'enfant investira le groupe d'appartenance secondaire (institutions).

E. Santelli et L. Moguérou (2013) reprennent de nombreuses études concernant l'intégration scolaire des enfants de migrants, montrant aussi qu'ils appartiennent souvent à une classe socio-professionnelle défavorisée. Ce qui est le cas dans notre population de recherche.

Vis-à-vis de l'accompagnement scolaire des descendants rencontrés, les activités professionnelles des pères correspondent à ce jour majoritairement à une classe socio-économique défavorisée. On peut s'interroger sur l'évolution actuelle de la carrière professionnelle puisqu'effectivement, l'ascension sociale est nettement entravée lorsqu'il s'agit de personnes immigrées (Attias-Donfut et Wolff, 2009).

L'environnement socio-culturel pèse également sur l'autonomisation de ces jeunes. Car en ce qui concerne leurs fréquentations, les familles habitent en grande partie dans des quartiers dits défavorisés, augmentant ainsi les interdictions de sortie ou la surveillance des enfants. Cependant, il y a une quête d'autonomisation qui se fait, même si celle-ci est plus tardive et passe parfois par des mouvements qualifiés de transgressifs par l'entourage (Santelli, Moguérou, 2013). Nous retrouvons ces éléments dans les entretiens des pères, mais aussi ensuite dans l'analyse des protocoles de recherche.

Nous y avons constaté une quête d'autonomisation encore fragile qui semble entravée par le contrôle parental, souvent perçu par les adolescents comme intrusif, comme le soulignent les nombreuses évocations scopiques « le regard ». Cela va également dans le sens de l'effacement de la discussion, notamment de sujets pouvant être fâcheux afin de préserver la famille : « ces jeunes déclarent cependant peu de conflits avec leurs parents, et pour préserver l'ambiance familiale qu'ils jugent « bonne » (...) ils évitent certains sujets de discussion » (Santelli, Moguérou, 2013, p.81).

3. Les incidences sur le fonctionnement du descendant

3.1 Repérage des failles de symbolisation à l'épreuve d'efficacité intellectuelle

Nos résultats montrent, pour la cohorte de latence, que la fragilité des processus de symbolisation et l'effacement des processus latentiels empêchent l'entrée dans les apprentissages. Effectivement, aux épreuves d'efficacité nous voyons chez une grande majorité des enfants un profil dysharmonique. Le langage dans sa fonction de distanciation est ce qui met majoritairement les enfants en difficulté (à l'exception **d'Elyas**). Il est complexe pour eux **d'accéder à la pensée abstraite**, et même si Abel et Nahil, se situent dans le médian de leur

âge, les réponses restent infiltrées par des émergences anxieuses qui dégradent la construction des explications, notamment chez Nahil.

Le langage est structurant comme l'indiquent les théories de la représentation de mot chez S. Freud ou du signifiant lacanien. L'exemple du *for da ou jeu de la bobine* (Freud, 1920) montre que le langage sert de symbolisation et de maîtrise de l'absence de l'objet maternel. Dans ce cas, la bobine symbolise la mère, qui une fois jetée et reprise – avec l'accompagnement des mots « for » et « da » (là-bas & là), permet d'explorer les notions conceptuelles de : partir et retrouver. Le petit fils de S. Freud élabore ainsi les expériences de séparation et de retrouvaille, qui serviront à *fortiori* au principe d'abstraction, c'est-à-dire pouvoir se représenter l'objet malgré son absence concrète.

Nous avons vu que celui-ci est particulièrement mis à mal dans la cohorte et c'est à ce titre que nous nous sommes interrogés sur la qualité du discours. Nous notons la prédominance de ce que nous avons appelé les **paroles creuses** sur les paroles **pleines**. Effectivement, chez une majorité des enfants les paroles renvoient davantage à un langage à vide, c'est-à-dire qu'ils sont en difficulté pour mettre du sens sur les représentations énoncées. Si le symbolique et l'imaginaire sont complémentaires, nous notons que chez les enfants de latence l'imaginaire prend nettement le pas sur toute représentation symbolique. Cela s'observe également par l'accrochage à l'aspect concret des items qui signe une difficulté à manier la pensée abstraite, non sans lien avec l'intériorisation précaire de l'objet.

En ce qui concerne l'**indice visuo-spatial** il y a une gêne dans la reproduction des figures. À l'épreuve des Cubes, cela s'observe lorsque le tracé de délimitation figure-fond ou lorsque la distinction entre les limites et les contours des formes ne sont pas suffisamment marquées. Nous retrouvons la fragilité des limites car la majorité des participants est dans une recherche arbitraire d'unité ou de collage et qui met bien en avant des angoisses de morcellement. Ces fragilités s'accompagnent également de difficultés de mentalisation, à l'indice de Mémoire de travail, au sens cognitif du terme, c'est-à-dire se représenter une image mentale. Face à ce manque de contenance interne, le clinicien est appelé comme support de pensée. Il y a un certain flottement en ce qui concerne l'inscription mnésique de ces sujets, notamment vis-à-vis « des repères de temps et d'espace et les procédés de traitement des informations qui permettent de ranger les éléments des apprentissages dans la mémoire (...) ils [les sujets] paraissent le plus souvent tout à fait inconscients de l'imprécision de leur pensée » (Flagey, 2002, p.62).

En revanche chez les adolescents, les résultats généraux obtenus, malgré quelques fluctuations, démentent toute problématique intellectuelle. Nous ne retrouvons pas de difficultés concernant le maniement de la pensée abstraite. Les épreuves sont réussies et attestent d'un bon maniement du langage, à la fois dans sa fonction de distanciation que dans les processus de secondarisation, qui sont suffisamment opérants au WISC. Il y a cependant des aspects plus anxieux en fonction de la charge affective de certains items qui peuvent conduire à une désorganisation ponctuelle du langage sans que cela soit pathologique.

Il n'y a pas non plus de difficultés particulières dans les autres domaines, bien que les indices de Vitesse de Traitement et Visuo-Spatial soient moins réussis pour **Chahab et Ousmane** et comme celui de Raisonnement Perceptif pour **Issan**. Les capacités des jeunes de notre cohorte nous ont conduit à étudier les remaniements adolescents et la difficulté à renoncer aux investissements œdipiens pour réussir scolairement.

Les difficultés que présentent nos sujets face aux apprentissages résultent davantage pour nous d'une problématique psychoaffective. À ce titre nous nous intéresserons aux angoisses de perte, liées à la difficulté d'envisager le mouvement de séparation avec les figures parentales et comment cette problématique se réactive dans la scolarité. Nous pensons plus spécifiquement que face au risque d'échec encouru, les adolescents ne peuvent investir le domaine scolaire. Cela s'expliquerait par un idéal du moi qu'ils perçoivent comme inatteignable.

3.2 Problématique de perte, quand l'objet n'est plus visible.

L'apprentissage renvoie à l'incomplétude car s'il y a lieu d'apprendre, c'est que le sujet ne sait pas. « Il y a donc toujours une confrontation avec ses limites (...) Cette inévitable mise en cause narcissique peut être d'autant plus mal tolérée que les assises narcissiques sont mal assurées » (Flagey, 2002, p.52). La fragilité des assises narcissiques ne permet pas de *panser* le sentiment d'échec lié à la non-maîtrise de l'environnement et du savoir. L'école accentuerait cette fragilité et conduirait à une faille narcissique plus béante, contre laquelle des mécanismes de défense plus rigides et couteux seront mis en place.

Comme nous l'avons vu, l'angoisse de séparation est prévalente en raison de la menace de perte qu'elle implique pour le sujet. En ce qui concerne les troubles instrumentaux, nous rejoignons les postulats de B. Jumel (2006 ; 2015), où l'angoisse que suscite la confrontation aux apprentissages vient de l'assimilation de la perte du rapport visuel à la perte de l'objet.

L'intolérance face à l'absence signe la fragilité d'un objet interne qui n'a pas pu se constituer stablement. Lorsque l'intériorisation de l'objet n'est pas possible, et que celui-ci est perdu de

vue, cela produit une angoisse de perte en raison de la non-perception de l'objet (Freud, 1926 ; Pontalis, 1988). L'accrochage à la perception et aux aspects concrets sert de défense pour éviter cette confrontation à l'absence.

La difficulté à penser seul et le besoin d'étayage s'observent bien aux épreuves d'efficiences, « au cours desquels la recherche éperdue du support visuel apparaît à la juste mesure du peu d'utilisation qui en est réellement faite, du fait même que le support visuel s'oppose à une attitude mentale active de mise en pièces, de découpage, que nécessitent les réassemblages » (Jumel, 2015, p.151). Les apports de D. Flagey (2002) vont dans ce sens, à savoir que la difficulté de penser, d'apprendre et d'investir la sphère scolaire est liée en partie à des fragilités narcissiques qui participent à la dévalorisation de soi. La souffrance de ces enfants en mal d'apprentissage est défendue par la mise en place de mécanismes de défense agissant dans le domaine cognitif, mais aussi affectif du sujet (Flagey, 2002).

3.3 Investissement interrompu : poids de l'idéal du moi.

3.3.1 L'injonction de réussite est-elle celle de renarcissiser le père ?

C. Frisch-Desmarez (2005) considère qu'il y a un enchevêtrement entre la fragilité du narcissisme primaire, secondaire et les troubles des apprentissages. Le narcissisme primaire correspond au fait que le sujet se perçoit comme entier et différencié de l'autre, ce qui repose sur la distinction entre moi et non-moi. Le narcissisme secondaire, dépend lui, des relations intersubjectives.

Ainsi dès la latence la confrontation à l'immaturation infantile peut être complexe à gérer et, à l'adolescence, les traces de ces failles se réactualisent. Rappelons que la latence passe par l'investissement des processus de pensées, qui sont eux-mêmes nécessaires pour l'entrée dans les apprentissages, mais aussi pour ensuite pouvoir traverser la période adolescente sans trop d'encombres. Quand l'enfant grandit sereinement et se confronte à des choses nouvelles, s'il a des assises narcissiques solides et prend plaisir à penser, un peu de répétition lui permettra de dépasser les premières difficultés rencontrées (Flagey, 2002). L'apprentissage tient de la rencontre avec la nouveauté et est fortement intriqué avec le principe de plaisir, notamment lorsqu'il est gratifié de l'approbation parentale. La maîtrise de nouveaux supports d'interprétation du monde, comme peuvent être la lecture et l'écriture, servent grandement à la bonne traversée de la latence. Reposant sur le refoulement des conflits infantiles primaires, la

rencontre avec le nouveau monde qu'est l'école donne aussi à l'enfant la possibilité de tisser des liens et d'investir d'autres figures que celles familiales (Flagey, 2002).

Comme évoqué en première partie, l'écart entre ce qui a été introjecté par le père au cours de sa vie et les nouvelles références du pays d'accueil induit, souvent, une forte disqualification et carence sa fonction. Nous avons choisi à ce propos de considérer la notion d'incorporats culturels pour entendre ce qui fragilise le père (Rouchy, 2008). Au regard de ces incorporats, nous pensons que l'autorité et les injonctions de réussite sont sur-affirmées, mais vidées de sens car elles ne sont pas intériorisées : « le parent met en œuvre, par contre-investissement, une forme manifeste d'autorité, un acte d'autorité qui, même s'il s'affirme bruyamment comme légitime, contient une excessive auto réprobation de la force morale qu'il nécessite » (Carel, 2004, p.103).

Nous avons vu que les attentes irréalisées sont implicitement projetées sur l'enfant. Mais l'écart entre le moi et l'idéal du moi du descendant est trop fort pour pouvoir parvenir à réaliser la mission de réussite. Dans le contexte de notre recherche, il y a une injonction implicite de succès qui viendrait accroître la désillusion et le sentiment d'échec lorsque l'enfant ne réussit pas. Le regard que porte le parent sur l'enfant, et notamment en cas de désillusion face à ces « performances », incrémente l'auto-dévalorisation de l'enfant (Flagey, 2002). Il est complexe pour les sujets de se positionner comme acteurs dans la réalisation de leur réussite.

3.3.2 La latence

J-Y Chagnon & M-L Durand évoquent un « effacement du surmoi et des affects de culpabilité au profit de l'émergence du moi idéal de toute-puissance générateur d'affects de honte ou de détresse en cas d'échec dans la poursuite de la perfection » (2016, p.29). Effectivement, les protocoles des latents abondent de références à un moi idéal tout puissant.

Comme l'évoque D. Flagey : « Il lui est plus difficile de s'autonomiser, de définir son identité, de gérer ses tensions internes. Ces sujets donnent souvent une impression d'immaturation affective globale et manifestent longtemps un grand besoin de protection familiale » (Flagey, 2002, p.66).

Les difficultés à lier les expériences sensori-motrices aux représentations externes vont dans le sens d'un fonctionnement dysharmonique. Ces failles narcissiques sont source d'une grande intolérance à la frustration provoquant jusqu'à une menace identitaire. De fait, ces « fragilités

jouant un rôle inhibiteur tant au niveau des expériences spontanées qu'au niveau des apprentissages imposés. L'évolution s'effectue alors au hasard de réussites ou des échecs : des réussites fortuites soutiennent des surinvestissements en secteurs susceptibles de colmater des failles initiales alors que des échecs contingents renforcent l'inhibition à poursuivre toute expérience dans le secteur en question » (Chagnon, 2014, p.37)

Dans notre **cohorte de latence** il semble que les difficultés des apprentissages font écran à d'autres problématiques et sont donc secondaires à l'organisation psychique des sujets.

Si au départ nous retrouvons une problématique narcissique primaire, s'ajoutent des mécanismes maniaques, voire persécutifs, qui signent là tout le questionnement identitaire. « Cette fois, l'auto dévalorisation fait place aux peurs d'effondrement, d'abandon, de morcellement, de perte d'unité, de vide intérieur » (Boimare, 2005, p.73).

Effectivement, à l'épreuve d'intelligence, les angoisses archaïques de morcellement et les mouvements persécutifs les bloquent dans la réalisation de certains subtests notamment lorsque le matériel est trop « éclaté » (comme aux cubes ou aux matrices par exemple). Le domaine verbal, renvoyant au maniement du langage et aux processus de pensée, se retrouve lui aussi infiltré d'émergences anxieuses, ce qui pointe bien la fragilité de la constitution moïque entière de nos sujets. Face à cela, les passages à l'acte, les troubles du comportement, viennent court-circuiter ces angoisses puisqu'elles sont ainsi différées (Boimare, 2020).

Le recours à l'agir, par exemple, s'observe pour **Cristiano et Abel**, de la cohorte de latence. En revanche, pour **Dan, Alain-Wilson, Nahil et James** il y a réellement une entrave de la pensée qui les met en échec dans les apprentissages.

Pour eux plus précisément, l'école, contient des bribes de traces archaïques traumatiques, au sens où il y a des craintes face à la nouveauté et l'inconnu qui se réactualisent dans les apprentissages. Le rejet des apprentissages est une modalité défensive qui permet de tenir à distance ce qui est inconciliable pour le moi du sujet. Le problème reste quand cette mise à distance se rigidifie, comme nous l'avons vu, et conduit à des problématiques identitaires.

3.3.3 L'adolescence

Nous soutenons que l'idée de réussir là où le père a échoué se réactive inconsciemment à l'adolescence. Le désinvestissement scolaire des jeunes rencontrés apparaît comme un compromis face à l'impossibilité de renarcissiser le père. Il nous semble que les fragilités des assises précoces n'offrent pas la stabilité nécessaire pour se confronter aux échecs, ce qui

produit une forte dévalorisation de soi. La dépendance aux imagos parentales et les angoisses de séparation tiennent d'une mauvaise constitution des assises narcissiques et de la dépendance infantile (Chagnon, 2014). Pour pallier celle-ci, l'échec consenti, c'est-à-dire le désinvestissement scolaire, permet de ne pas se confronter à ses difficultés.

Nous pensons que le désinvestissement scolaire provient de l'impossibilité à affirmer son individualité face au père. C'est-à-dire que par l'opposition à la mission de réussite, l'adolescent tâtonne, mais s'affirme un peu, tandis que réussir, ramène à un rapport de soumission passive au désir de l'objet paternel. Cela concorde avec l'idée que « la réussite est idéalisée et l'enfant est l'objet d'un placement narcissique et d'une attente de résultats » (Chagnon, 2006, p.32). Dans le contexte migratoire, celle-ci est davantage présente en raison des attentes déçues des pères.

Pour la **cohorte adolescente**, et notamment **Sofiane et Ousmane** nous voyons apparaître des *troubles* du comportement qui sont aussi des « stratégies anti-apprentissages » (Boimare, 2005, p.71). Pour d'autres, se retrouve également la formation d'un compromis symptomatique par la dyspraxie, comme chez **Issan et Ousmane**. Tandis que chez **Ismaël, Chahab et Younes** il nous semble que ce soit le traitement de la problématique de perte et les mouvements dysphoriques non traités qui viennent empêcher l'investissement scolaire. Effectivement, même si pour **Younes** il y a des défenses nettement plus maniaques qui apparaissent aux épreuves projectives, il reste un noyau dysphorique latent contre lequel il se défend.

Chez certains, cette faille narcissique peut conduire à une pathologie du narcissisme, alimentée par une dépression d'infériorité, compte tenu de l'écart entre les idéaux et le moi du sujet (Braconnier, 2000). Cela s'observe plus particulièrement pour **Issan, Chahab, Ousmane et Sofiane**. À ce propos, à l'adolescence, des activités qui étaient renarcissisantes sont souvent délaissées et effectivement, « il n'est pas rare de voir ce type d'adolescent, re-fragilisé sur le plan narcissique, arrêter ces activités du jour au lendemain » (Frisch-Desmarez, 2005, p.89).

Sofiane, par exemple, s'interroge sur son devenir adulte et souhaite assumer ses responsabilités, mais est immédiatement rattrapé par la crainte de décevoir ses parents et de ne pas être à la hauteur de leurs attentes. En renonçant donc à son propre désir, nous pouvons penser qu'il se prémunit ainsi de tout échec et se protège narcissiquement. Son désir, celui d'être « *une vedette de foot* », qu'il me confie lors du bilan, se trouve délaissé soudainement, l'isole davantage de toute gratification. Nous pensons que le désinvestissement scolaire de Sofiane se fait de manière défensive. Par cette mise à distance il ne se confronte pas à la réalisation de la satisfaction

parentale. Si l'échec au football est venu accentuer, par ricochet, le désinvestissement scolaire, nous pensons tout de même que, s'agissant d'un adolescent, ceci doit être recontextualisé par rapport à toutes les étapes de transformations psychiques que cette période provoque. De fait, les fragilités narcissiques, déjà vives, se retrouvent exacerbées, notamment par la remise au travail des instances. Entre la remise en question des idéaux et l'autonomisation, il n'est pas rare que les processus de pensée soient mis à mal. Les sujets peuvent soit désinvestir l'école, et se replier dans un mouvement plus dysphorique ou inhibiteur, soit passer à l'acte, pour cause d'un pare-excitant n'assurant plus sa fonction (Frisch- Desmarez, 2005).

Le travail de l'adolescent est conséquent car il consiste à faire évoluer cet idéal du moi issu des identifications et idéaux parentaux, mais également de l'identification aux idéaux collectifs. L'idéal de moi s'établit en supposant que le sujet se dégage des idéaux préœdipiens et renonce à la toute-puissance narcissique. L'évolution de l'idéal du moi est importante car cette instance contient l'épreuve de la réalité et permet de nuancer les investissements passés, notamment au vu de se dégager d'une idéalisation excessive de l'objet.

Pour certains adolescents fragiles, la convergence d'attente et l'idéalisation en jeu dans ce contexte jouent un rôle pas toujours positif : rien n'apaise la quête d'idéal et la réussite scolaire. S'ils ont des capacités d'élaboration tout à fait normales, ils ont un certain sentiment d'imposture. Celle-ci tient, entre autres, du fait de ne pas correspondre à l'image projetée sur eux, ce qui fragilise l'idéal du moi et renforce le cercle où *in fine* ces jeunes ne se vivent pas comme à la hauteur des attentes parentales et se dévalorisent. Rappelons que chez une grande majorité des sujets adolescents, les motifs de consultations étaient liés à l'inquiétude des parents face au *désinvestissement scolaire*.

3.4 Repérage dans les épreuves projectives

Comme énoncé concernant les protocoles adolescents, nous retrouvons une flambée pulsionnelle, souvent mal gérée qui conduit à une forte mobilisation narcissique en défense.

Nous avons vu que l'entrave des processus de symbolisation relevait d'une faille narcissique, et les difficultés des apprentissages se retrouvaient accrues chez certains en raison de l'impossibilité d'aborder ces nouveaux éléments du monde. Nous avons relevé la complexité de nos sujets à fonctionner seuls expliquant que le clinicien soit investi comme soutien de pensée. Le plaisir à penser et à partager leurs connaissances avec autrui, c'est-à-dire échanger et s'inscrire dans la relation, est grandement mis à mal. Les difficultés d'individuation que rencontrent nos sujets participent également à une image de soi dévalorisée, elle-même prise dans une identification au mauvais objet (**Dan, Nahil, Alain-Wilson, James, mais aussi Abel**).

La désorganisation psychique que présentent **les enfants de latence** rend bien compte des failles de symbolisation, de l'indifférenciation moi-non-moi, dedans-dehors, imaginaire-réel ce qui entrave de surcroît la liaison entre les affects et les représentations nécessaires pour l'apprentissage. Ils sont donc en mal de latence. Comme le souligne D. Flagey (2007) cela s'observe chez des enfants qui sont déjà en souffrance et qui ont des bases narcissiques fragiles. La part traumatique, qui effracte le sujet et ses capacités pare-excitantes, est également une perspective qui pourrait venir expliquer l'échec des apprentissages.

Dans notre cohorte de latence, les angoisses prennent la forme d'une menace identitaire et accroissent le sentiment d'intrusion que représente l'inconnu (et donc la nouveauté) car il a déjà été complexe, voire impossible, d'élaborer les conflits infantiles. « Les difficultés liées au remaniement œdipien pèsent bien sûr de tout leur poids sur la qualité de l'investissement narcissique. La capacité d'assumer un vécu de rivalité avec le parent de même sexe, et les processus d'identification à ce même parent qui sont au centre de la problématique œdipienne y sont étroitement intriqués » (Flagey, 2002, p.56).

Ces éléments montrent bien qu'il est impossible, face à un profil dysharmonique, d'affirmer ou de saisir l'origine précise desdits troubles, mais il nous semble qu'ils concordent tout de même comme défense face à la fragilité narcissique des sujets. Finalement, ce qu'il faut en retenir est qu'il y a des fragilités préexistantes aux troubles des apprentissages. Ces multiples indicateurs viennent bien souligner la nécessité de prendre en compte l'organisation psychoaffective du sujet, et donc d'inclure l'environnement.

En ce qui concerne les adolescents et vis-à-vis des remaniements et détachements des idéaux, nous avons vu qu'il y avait un certain conformisme dans les récits du TAT repérable par les aspects dysphoriques liés à ce sentiment d'imposture et à la confrontation à des idéaux inatteignables. Nous voyons par exemple que chez **Chahab, Younes, Ousmane, Issan et Sofiane** les thématiques de soumission au désir parental sont très présentes et conduisent jusqu'à une perception d'intrusion, davantage maternelle, mais pas toujours (Chez **Ousmane et Issan**, cela renvoie plutôt à la figure paternelle).

Par exemple, pour **Sofiane**, nous avons vu au TAT et notamment à la planche 7BG, comment la problématique œdipienne est déplacée sur le champ de la scolarité, mais condense également l'attente paternelle.

- Planche 7BG : *« je pense que c'est un père et son fils. Ils sont un peu vieux, mais à la remise d'un bulletin. Où la professeuse a dit tout sur le semestre de l'enfant et elle en rajoute un peu « il perturbe la classe, le cours et qu'il distraie ses camarades et les empêche de travailler ». Et tout ça c'est faux. Le père regarde l'enfant, en se disant qu'il va le cogner quand il rentrera à la maison (? cogner) le frapper et donc il s'est fait cogner quand il rentre. (?) retour en cours, l'enfant avait la haine contre la prof et s'est disputé avec elle, et il l'a insultée. Il est passé en conseil de discipline, il a été renvoyé et après son père l'a envoyé en Algérie, au bled. (? bled) chez sa grand-mère, pendant 1 an et il va revenir en France et après voilà. Il a grandi et il travaille (? père) ça va mieux et puis voilà (? 1 an) les 1ers mois, c'était dur pour lui, mais après il s'est habitué. Voilà ».*

La réussite scolaire peut, en période adolescente, être une compensation à la castration, c'est-à-dire de réalisation de soi pour soi. De fait, la réussite scolaire implique sur le plan latent de renoncer au désir œdipien et donc accepter la castration. Chez **Sofiane**, la dépendance aux imagos parentales et qui plus est maternelle ne lui permet pas de se dégager de cette problématique.

D'autres cas montrent qu'il y a une appropriation du désir de réussite. Chez **Chris** par exemple, qui « *correspond* » aux attentes, s'autorise à exprimer, fantasmatiquement, ses ressentiments envers une figure paternelle perçue comme tyrannique. La construction d'un idéal du moi mature passe par l'acceptation des idéaux paternels, à partir du moment où, comme le dit P. Blos (1967) il peut élaborer sa position œdipienne, c'est-à-dire s'autoriser à être celui que le sujet veut être.

L'idéal du moi est chez nos adolescents retravaillé par l'identification au groupe de pairs. Cet appui sur l'idéal collectif est souvent surinvesti – bien que temporairement- mais sert à se décaler des attentes parentales et de déplacer les investissements œdipiens. Cette lutte peut toutefois aussi fragiliser narcissiquement le sujet par le rejet qu'elle implique fantasmatiquement de la part des parents. Nous retrouvons cela chez **Sofiane** par exemple, qui associe à l'issue de la planche 16, une histoire qu'il a vécue :

- *« Je mentais beaucoup, c'était pour rigoler, j'inventais des trucs pour rigoler. J'ai fait croire que j'étais à l'hôpital, que je m'étais battu. Et un copain en a rajouté, « il est entre la vie et la mort ». Ce soir-là, j'étais avec des potes, j'avais pas de ticket de train et je me suis fait contrôler. Dieu m'a puni des mensonges. Ils m'ont emmené au poste de police car j'avais pas de tickets. Ils avaient des gazeuses donc c'était plus que des contrôleurs. C'est mon père qu'est venu me chercher au poste c'était en septembre. J'avais honte, au départ j'avais dit que j'allais voir mon cousin alors qu'on allait voir des meufs. Pour une fois il était cool. C'est la honte d'être au poste, pour mes parents, mon père il a 50 ans et il a jamais été au poste de police, tout ça s'est lié à la blague parce que du coup ma pote elle m'a envoyé des messages toutes les 5 minutes, elle appelait, elle pleurait alors qu'on m'avait confisqué mon portable. Moi j'aurai pris ça à la rigolade. On est très fusionnels, c'est une amie de mon ex. Bref après j'ai vu ma mère pleurer après la garde à vue, la honte pour moi, ils savent que j'ai honte, je vais pas leur dire ».*

L'adhésion à un idéal collectif est initialement venue conforter Sofiane dans la transgression et lui permet de déplacer vers des figures identificatoires différentes ce qui était dirigé vers les parents. Or, la réprimande le replace à une position d'enfant, qui plus est, fait « *honte* » à ses parents. Il y a ici une blessure narcissique liée à la déception des figures parentales.

Pour **Issan et Ousmane** plus précisément, le diagnostic de dyspraxie nous semble aussi devoir être réélaboré. Dans ce contexte, ces deux jeunes adolescents intelligents disposent de bonnes capacités d'élaboration. Il nous semble de fait que la dyspraxie condense une part symptomatique. Car nous percevons combien le peu d'aisance dans les tracés est plus dû au manque d'entraînement et à sa valeur symptomatique qu'à des difficultés d'ordre praxiques. Ousmane fournit au Rorschach des réponses qui montrent lisiblement, comment, au cœur de la relation à l'imgo paternelle, la difficulté à écrire est symboliquement rattachée à la problématique de transgression du désir paternel, dont il allège ainsi la dimension de culpabilité. Littéralement, les réponses de types « *mains* » « *mains de crocodiles* » et « *stylo* » recouvrent bien toute une dimension plus agressive à l'égard de cette figure, qui refuse de retracer et transmettre l'histoire. Au TAT, s'exprime d'emblée son questionnement sur la nature de son propre désir où l'écriture apparaît une nouvelle fois comme compromis symptomatique. Sa difficulté à statuer sur ce plan nous semble liée à un sentiment d'être instrumentalisé par l'autre, et en l'occurrence par une figure paternelle toute puissante qui le mandate de réussir pour deux. L'histoire mal assimilée et la projection du désir de réussite du père sont intégrées comme mission de renarcissiser le père.

Tous deux, qui n'ont pas de difficulté dans les apprentissages scolaires, sont deux adolescents qui, sous le poids d'un idéal intransigeant, ne peuvent investir les épreuves tant elles impliquent immédiatement l'angoisse de l'échec. La construction identitaire de ces deux jeunes est aux prises avec le poids d'un idéal paternel qui rend complexe le métissage transmis, dès lors difficile à intégrer, et pour lequel la dyspraxie apparaît ici comme une défense inconsciente d'auto-sabotage, par la crainte latente de l'échec que cela implique.

4. Pistes d'ouverture suite à la confrontation à l'hypothèse :

Pour cette partie nous avons souhaité réinterroger la notion de troubles des apprentissages car ce constat ne peut être fait dans nos cohortes. Nous pensons que la problématique, centralisée sur les difficultés d'apprentissage peut au contraire s'entendre comme résultant du refus de transmission paternel.

Aujourd'hui la logique de l'apprentissage se situe davantage dans une temporalité accélérée que dans la prise **en compte** de l'ensemble des indicateurs et facteurs nécessaires à l'accompagnement de l'enfant. Un des indicateurs, par ailleurs souvent mis de côté, est l'environnement socio-économique des familles et des attentes qu'ils peuvent avoir à l'égard de l'enfant. Cela relève de l'exclusion de la dynamique familiale (logiques éducatives, attentes narcissiques, possibilité de soutenir l'enfant) ce qui écarte de fait, les héritages intergénérationnels et culturels. L'exclusion de l'environnement amène *de facto* à ne pas considérer le milieu dans lequel évolue l'enfant à savoir les conditions matérielles et affectives nécessaires à l'apprentissage (Verdier-Gibello, Denni-Krichel, Francequin, 2003).

L'apprentissage suppose d'accepter ce qui est transmis et de se l'approprier. Ce qui met en évidence qu'en cas de refus d'apprentissage, c'est « un refus narcissique de la transmission de l'autre ; [qui] interroge également le refus contemporain de la dépendance à autrui et en dernier ressort de la passivité et du féminin en nous par rapport à des valeurs contemporaines, d'essence narcissique-phallique, valorisant l'efficacité, la performance (...) » (Chagnon, 2014, p.12).

La notion de narcissisme phallique s'observe dans l'acquisition de la position debout et, *a fortiori*, de la capacité à se déplacer seul. Cela concorde, dans le protocole du Rorschach, avec une sensibilité marquée autour de la verticalité de l'axe, comme assurance narcissique. Cet axe central, aux planches du Rorschach, est d'ailleurs associé à l'axe narcissique. Le détachement avec le narcissisme phallique passe implicitement par la rencontre avec un tiers extérieur, favorisant le renoncement à cette toute-puissance infantile. Si la différence des sexes est possible, mais malgré tout mise à mal, celle des générations se retrouve souvent bien plus complexe à être reconnue. À la place de celle-ci s'opère un surinvestissement narcissique qui n'admet pas d'autre rival et qui finalement rejette l'identification, nécessaire à la reconnaissance de l'altérité (Boekholt, Des Ligneris, 2003). En ce sens, ce qui nous intéresse est de comprendre comment les difficultés repérées dans les apprentissages se situent dans les

pathologies limites de l'enfance, mais dépendent également de l'environnement familial (Mises, 2004).

4.1 Une problématique des limites ?

4.1.1 Le faux self cognitif comme reflet du faux self adaptatif paternel ?

Nous avons constaté un profil dysharmonique chez les latents avec des réussites dans certains domaines tandis que dans d'autres ils sont nettement plus en difficultés (comme le domaine verbal). Nous avons lié cela à ce que D. Flagey, nomme « faux-self cognitif ». Par cette adaptation en surface, comme c'est par exemple, **le cas pour Abel**, le passage à l'acte est venu relever des fragilités d'élaboration. Pour les autres sujets en revanche, les troubles plus précoces sont déjà pris en charge et les difficultés des apprentissages sont pour ainsi dire secondaires. Cela dépasse la simple question des difficultés d'apprentissage, au sens où si ce faux self est premièrement adaptatif et permet de faire illusion, cette construction se rigidifie et se structure psychopathologiquement.

Il y a un collage manifeste à ce qui est enseigné à l'école, mais sans pour autant pouvoir l'intérioriser. Nous pouvons prendre l'exemple des dictées préparées, où le sujet est en mesure de restituer correctement sur le moment l'orthographe de certains mots, mais échouera à l'école car il n'aura pas intégré les règles grammaticales. Dans notre recherche, cela s'observe à l'épreuve de mémoire des chiffres, où **tous nos sujets sauf Elyas**, sont bien plus à l'aise en ordre direct, c'est-à-dire répéter les données, sans avoir besoin de comprendre réellement la demande implicite. De facto, ils se retrouvent grandement en difficulté lorsqu'il s'agit de les classer en ordre croissant et même de les répéter à l'envers.

Par exemple, **Nahil** obtient le score de 8 à *Mémoire des Chiffres*, qui reste dans l'intervalle moyen de son âge [7-13]. Or la restitution en *ordre direct* (11) est mieux réussie qu'en *ordre inverse* (8) et *croissant* (6). Il est plus compliqué de manipuler les données car il semble psychiquement envahi par des préoccupations qui entravent l'organisation des items. Toutefois, il peut se mobiliser plus activement lors de l'épreuve *Mémoire des Images* (15) dont il tire un grand bénéfice du support visuel comme du fait de nommer chacune des images figurées. Si pour Nahil cela rejoint notre postulat concernant le bénéfice du support visuel et, donc, de l'objet à portée de vue du sujet, chez d'autres enfants de la latence, la multitude de stimuli au subtest *Mémoire des images* reste trop complexe à intégrer.

Enfin, c'est comme s'ils étaient passivés par les apprentissages et la demande d'un autre. Cette passivité prend parfois l'allure de conformisme et s'inscrit comme défense face aux failles narcissiques (Flagey, 2002).

La rigidification de ce fonctionnement en faux self est inquiétante puisqu'elle peut entraver toute acquisition réelle. Malgré cette adaptation en surface, l'enfant fragile narcissiquement a peu de ressources pour lutter contre le désarroi qu'induit ce mal d'apprendre. Il y a une intrication entre la fragilité narcissique et la dépendance à l'autre qui entrave l'autonomisation. « Ces sujets donnent souvent une impression d'immaturation affective globale et manifestent longtemps un grand besoin de protection familiale (...) réagissent aux limites de leurs compétences en se sentant narcissiquement menacés » (Flagey, 2002, p.66).

Cette menace peut conduire jusqu'à des sentiments persécutifs qui remettent sur le devant de la scène des bribes d'expériences archaïques du même ordre. Nous avons vu avec **Nahil et Dan** comment l'omnipotence, prise dans des défenses maniaques conséquentes, pouvait tenir à distance les difficultés, notamment en déniaient la réalité. Plus spécifiquement chez eux, nous voyons bien des identifications à des figures destructrices et toutes-puissantes, permettant l'illusion d'un triomphe sur la frustration (Flagey, 2002). Le recours à la projection et à la confusion des places entre agresseur et agressé se retrouve également, dans le discours des parents concernant leur enfant. Ils évoquent une persécution par les autres enfants voire par les professeurs. Cela est le cas pour Dan, Abel et Cristiano « Il faut ajouter que pour ces enfants insécurisés, hypersensibles à la moquerie, et contrôlant mal leur réactions émotives, la réalité s'ajoute souvent au fantasme et qu'il peut être difficile de discerner le point de départ des conflits » (Flagey, 2002, p.73).

Nous nous permettons de faire un parallèle entre cette notion du faux-self cognitif de l'enfant (Flagey, 2002), et celle du faux self adaptatif d'A. Eiguer (1998) que nous avons évoquée en partie 1. Les descendants de migrants sont souvent vulnérables du fait de la cohabitation de deux univers culturels : celui d'origine des parents et celui où ils sont nés. Cette dualité conduit souvent à une « structuration culturelle construite sur un clivage » (op cit. Moro et Nathan, 1989). C'est ce mécanisme qui lorsqu'il est renforcé témoigne de la vulnérabilité latente des enfants de migrants.

4.1.2. Du clivage paternel au clivage de l'enfant ?

Les travaux M.R Moro dans le domaine transculturel indiquent un clivage des mondes, entre l'affect véhiculé par l'univers familial et l'extérieur qui contient la culture du pays d'accueil, les institutions scolaires et les éléments codés qu'intégrera le descendant né en France. « Ces enfants sont soumis à une dissociation entre filiation (transmission par leurs pères) et affiliation (appartenance à un groupe) » (Moro, 2001, p.24). *De facto*, les enfants qui naissent en France n'ont pas vécu dans le pays de leurs parents. Ils n'ont pas de repères fixes dans cet ailleurs, c'est-à-dire d'inscription dans le groupe d'appartenance primaire, et évoluent, en miroir, dans un pays qui n'offre pas de repères à leurs parents. Ce clivage qui émerge de surcroît lorsqu'il s'agit d'aborder la relation à l'imgo paternelle viendrait signifier, par le vide, une altération de la transmission au sens où les éléments transmis se font à « défaut de représentations communicables [et donc les parents] transmettent des affects bruts » (Kaës, 2009a op cit. Katz-Gilbert, 2017, p.138).

Nous voyons effectivement que **les difficultés de séparation vis-à-vis des imagos parentales engagent bien une problématique de traitement de la perte**. Ainsi, il semble que la fonction tierce fasse défaut, c'est-à-dire au-delà du tiers paternel c'est la culture globale contenante qui est écartée. La différence d'environnement joue sur les processus de contenance, et vient en partie resserrer les liens sur un mode plus fusionnel. La problématique de séparation est plus franche dans les populations d'enfants de migrants.

De fait chez les adolescents, nous nous étions interrogés sur cette zone en suspens, qui se retrouve dans des représentations au Rorschach qui renvoie au corps et ses limites. Il est question au Rorschach de réponses « peau » qui font écho à la fonction de limite des enveloppes. Par exemple, Younes évoque à la Planche VII « un gilet de samouraï » et Sofiane (Pl II) « une échographie », soulignant les besoins de contenance.

Ces réponses ne sont pas toujours secondarisées, comme c'est le cas chez Issan : « *de la chair humaine sanglante* », où la porosité des limites est criante et il est difficile de délimiter le dedans et le dehors.

En revanche pour la cohorte de latence, nous constatons majoritairement une problématique d'ordre identitaire. Les angoisses sont chez eux fortement intriquées à des angoisses de perte des objets parentaux indifférenciés. *De facto*, dans cette cohorte nous voyons l'investissement fusionnel à l'imgo maternelle, investissement dans lequel la figure paternelle n'est pas perçue

comme objet distinct : « L'imgo de la mère, phallicisée de ce fait, se trouve comme annexée, incluse dans celle du père, cette confusion annulant toute possibilité d'intégrer mentalement la différence des sexes » (Stoloff, 2007, p.106). Cela participe à la grande difficulté de reconnaissance de la différence des sexes et des générations, en raison de la bi-triangulation dans laquelle se situent les sujets.

Au TAT, effectivement, pouvoir aborder le traitement de la conflictualité dans les relations entre les personnages, suppose d'avoir reconnu la différence des sexes et des générations. Cette différence sert de socle à la hiérarchisation entre l'enfant et les figures parentales d'abord, puis à leurs substituts dans l'environnement scolaire (maître, maîtresse, etc.).

La **non-reconnaissance de la différence des sexes et des générations** que nous venons d'évoquer est associée à la bitriangulation (Green, 1983 ; Misès, 1990). Celle-ci est observée plus particulièrement au TAT chez tous les sujets de latence sauf **Cristiano et Elyas**.

La conception de la bitriangulation, premièrement évoquée par A. Green (1974) renvoie à l'échec de la triangulation œdipienne. Pour le sujet, les deux objets sont perçus comme un seul et c'est uniquement par le clivage qu'il peut les distinguer (c'est-à-dire soit l'objet maternel-paternel est bon, soit il est mauvais). Cette modalité d'investissement ne permet pas de penser l'absence de l'objet, puisque celui-ci est sans cesse représenté aléatoirement par l'autre et montre bien une indifférenciation dans les modalités d'investissement. R. Misès (1990) reprend cette conception en ce qui concerne les pathologies limites de l'enfance, bien que pour lui les objets parentaux soient reconnus dans la distinction de leur fonction, il repère la difficulté à reconnaître la différence des sexes et des générations.

Cela s'accompagne d'un « effacement du temps », c'est-à-dire que lorsqu'il y a des interactions entre les personnages, elles se télescopent ou sont souvent isolées les unes des autres (Jumel, 2006). À notre sens cela tient du fait que la relation, supposant de reconnaître un autre extérieur à soi, est entravée. Cette non-reconnaissance relève d'une tentative de supprimer la différence, car la relation appelle au collage : « du fait de l'en-deçà de l'angoisse de castration, à refuser de considérer les « petites différences » par lesquelles se distingueraient certains graphèmes, ou certains phonèmes, perceptivement proches » (Jumel, 2006, p.343).

Le défaut de symbolisation nous interroge en parallèle sur la grande complexité pour nos sujets à gérer l'intégration pulsionnelle. La décharge motrice, omniprésente dans les passations, viendrait accentuer la difficile maîtrise de l'agressivité car il est impossible de faire le travail

de liaison entre les affects et les représentations. Les enfants doivent s'instruire vite et bien, donnant parfois l'illusion d'apprendre alors qu'en réalité les éléments ne sont pas intériorisés. « Ils auront alors l'illusion, et donneront l'illusion, d'avoir compris, d'être savants, mais le temps d'imprégnation sensorielle, kinesthésique, intellectuelle aura été insuffisant pour une inscription durable et polysémique des traces mnésiques » (Verdier-Gibello, Denni-Krichel, Francequin, 2003, p.119).

Cette excitation permanente rejoint à la fois le zapping social dans lequel nous nous situons actuellement, c'est-à-dire cette course à l'apprentissage sans tenir compte des acquis psycho-affectifs du sujet. Ce temps illimité évince la temporalité psychique et les processus de maturation nécessaires aux apprentissages (Kaës, 2012).

4.2 Une temporalité particulière

4.2.1 De la latence à l'adolescence : deux temps nécessaires.

Le dégagement psychique nécessaire à la traversée de la latence s'inscrit dans une temporalité particulière. La latence est en elle-même une période de suspension : c'est « l'intermédiaire qui permettrait le passage d'un système à un autre système » (Guinard, 2019, p.72). Elle sert de pont entre deux étapes de construction psychique, et sert aussi à structurer les processus qui seront ébranlés à l'adolescence. Sorte de fondation, nous comprenons rapidement que sans latence, la traversée adolescente en elle-même pourra être complexe. Ce point nous intéresse particulièrement pour ensuite pouvoir aborder les spécificités de la temporalité adolescente et ses enjeux. F. Guinard (2019) propose de considérer les expériences entravées de la latence comme un indice de la difficile traversée adolescente.

Nombreux auteurs s'intéressent aux modifications des processus latentiels, sans dire pour autant que la latence n'existe plus, mais plutôt qu'elle connaît des transformations. Classiquement, la période de latence permet par l'investissement des processus de pensée, que soient investies et intégrées les connaissances intellectuelles, culturelles, etc. Les processus de pensée, en période de latence, sont au service de la résolution de la blessure œdipienne liée à l'immaturité infantile, c'est-à-dire qu'ils représentent une première victoire narcissique pour l'enfant (Chagnon, 2001, 2009).

Les nombreuses modifications sociales que nous rencontrons viendraient transformer la latence et ses processus organisationnels (Chagnon, 2001). Car effectivement, s'ils étaient auparavant au service d'une transformation de l'investissement pulsionnel en processus de pensée, les

défaillances de plus en plus récurrentes concernant la symbolisation signent bien le caractère psychopathologique des sujets (Chagnon & Durand, 2016).

Si nous mettons ensemble le cadre hypermoderne de notre société avec les exigences éducatives et les attentes que peuvent avoir les parents vis-à-vis des enfants, il y a évidemment une collision. Nous assistons dans la clinique, à un recours majoritaire aux investissements moteurs, prévalent sur la pensée. La frustration, la culpabilité et la sublimation se font rares, pouvant parfois jusqu'à révéler une atteinte de la représentation psychique et son élaboration par le langage. Les travaux de J-Y Chagnon (2008) vont dans ce sens et montrent que les créations symptomatiques signent « des défaillances du travail de latence devenue traumatique ».

L'analyse des protocoles des latents, rend effectivement compte d'une temporalité affectée (négation du temps, superposition, etc.) avec une difficulté à construire des récits dans une continuité temporelle. Nous y retrouvons de fait « la confusion des espaces, des temps, et des valeurs, la prévalence du processus primaire et de la pensée associative, le « zapping », l'estompage du passé et du futur au profit de l'urgence du présent » (Kaës, 2012, p.252). Cela rejoint le constat de B. Jumel concernant l'usage préférentiel du présent et l'usage des indicateurs de temporalités « comme réalité sociale, nécessaire pour grandir, pour apprendre, pour remettre à plus tard, et surtout d'un temps qui soit bon pour soi, bon parce que foncièrement organisateur des relations devrait s'en trouver affectée. » (2006, p.342). Dans certains cas, lorsque les négociations sont compromises, la temporalité est attaquée dans la généalogie ce qui conduit à ce que les liens de filiations et la temporalité linéaire qu'ils supposent soient aussi mis à mal (Katz-Gilbert, 2017).

Les projections dans l'avenir sont peu présentes voire pas intégrées, ce qui finalement isole le sujet des interactions et de la rencontre avec l'autre. En raison aussi de la précarité de l'intériorisation de l'objet, les relations ne peuvent être abordées que sous le contrôle scopique, c'est-à-dire ce qui est à la vue du sujet.

En nous intéressant à l'inscription du sujet dans la temporalité, nous avons été sensibles à ce que S. Boimare nomme les « phobiques du temps de suspension » (2005, p.73). C'est-à-dire savoir attendre et différer l'action en contenant la frustration à savoir « les vécus d'impatience » (Guinard, 2019, p.67). Remettre à plus tard l'action suppose de pouvoir prendre de la distance et de gérer sagement le maniement pulsionnel. Car effectivement, un trop plein d'excitation débordant le sujet ne pourra être mis en latence. Ces « vécus d'impatience » sont de fait

centraux dans la latence, et doivent être traités pour ne pas déborder une nouvelle fois le sujet à l'adolescence (Guinard, 2019, p.69). L'attente fait appel à la bonne intériorisation de l'objet, puisque c'est un moment où le sujet est seul, *en attente* de quelque chose qui n'est pas là. Les défenses maniaques montrent bien qu'il est complexe de gérer la confrontation à ce vide que peut être l'attente. Cela implique le renoncement de la toute-puissance infantile nécessaire pour les apprentissages, c'est-à-dire finalement : reconnaître de ne pas savoir et accepter la frustration que cela induit (Boimare, 2005).

La temporalité adolescente est particulière puisque c'est un temps de changement et de reprise de l'infantile. Cette fois-ci avec des projets devant être personnalisés ce qui implique de se détacher des idéaux familiaux. Nous ne retrouvons pas de façon aussi flagrante une altération de la temporalité chez nos adolescents, mais quelques particularités qui nous semblent nécessaires d'être reprises.

Chez **Issan et Younes**, nous voyons une inflation du moi dans des modalités maniaques tandis que chez les autres, au contraire, nous avons été surpris d'observer une dimension nettement plus passive du temps. Ce que nous avons appelé le *caractère passivant du temps* ou *résilience passive* semble tenir des réaménagements des idéaux adolescents, encore trop conformes au désir parental. À l'adolescence, C. Azoulay et M. Emmanuelli (2014) soulignent la place qu'occupe l'ennui comme pare-excitant à l'objet. De fait, s'ennuyer c'est ne rien faire et tolérer l'attente : « Cet étirement du temps dans lequel rien ne se passe, mais où tout est attendu préfigure la reconnaissance de l'attente de l'autre, objet du désir. L'ennui est une figure inversée du désir qui ne peut encore s'assumer comme tel, c'est-à-dire dans le manque et l'acceptation de la dépendance à l'objet, mais qui en comprend le germe » (Azoulay et Emmanuelli, 2014, p.160). Il nous semble que ce temps suspendu ou temporalité particulière rejoint la problématique de l'entre-deux déjà détaillé précédemment. Or, cet espace qui initialement joue le rôle d'aire transitionnelle et assure les fonctions de contenances et de transition apparaît défaillant.

La question n'est-elle pas finalement celle du positionnement ? Il est nécessaire, que dans ce contexte, le père puisse s'ancrer quelque part, pour que le descendant aussi, dès les premiers liens puis, dans ces processus latentiels et adolescents, ait les supports nécessaires pour se situer dans la filiation. Les ruptures rencontrées par la famille viennent nécessairement jouer dans le développement de l'enfant, mais revêtent pour de nombreux descendants un caractère imprévisible qui bloque tout travail d'élaboration, et en amont, de séparation.

Articulation clinique

1. Spécificités des dyades père-enfant

Chez les pères rencontrés, il y a eu, effectivement, une grande souffrance lors de l'arrivée en France. La perte des référentiels et de l'entourage qui étaient contenant ne le sont plus, ce qui conduit comme nous l'avons vu, à maintenir les traces de ceux-ci sous forme d'incorporats culturels. L'ensemble des ruptures vient complexifier l'intégration et provoque une suspension de l'inscription temporelle, à savoir s'affilier au pays d'accueil et investir le groupe d'appartenance secondaire. L'universalité psychique devrait permettre favoriser la cohabitation des deux univers, cependant, c'est avec regret qu'il est constaté que le pays d'origine est souvent exclu par la société qui reçoit (Moro, 2010). Cet abrasement culturel altère la transmission, notamment dans les liens entre parents-enfants et dans le partage des théories étiologiques (Moro, 2010).

Le fait de n'être ni ici ni ailleurs se retrouve par ailleurs dans les discours où ils sont considérés comme « français » lorsqu'ils voyagent dans leur pays d'origine, mais comme étranger en France (couleur de peau, etc.).

Cela majore la problématique autour des repères filiatifs et le positionnement des pères en France. Nous avons vu que les pères et leurs descendants se situent dans un « *entre deux* ». L'inscription affiliative des pères interroge sur celles filiatives et affiliatives des enfants, qui semblent également ne pas pouvoir s'inscrire dans un univers contenant. Cet espace en suspension renvoie à une zone *hors-je*, qui se retrouve également chez les descendants de la latence pour qui la subjectivation est majoritairement entravée. Chez les adolescents, cela conduit à un renforcement de la problématique identificatoire. Cela nous a amenés à nous intéresser aux spécificités quant au fonctionnement inter et intrasubjectif des participants.

Effectivement, dans ce lien, il semble complexe pour les enfants d'entrer en latence comme d'élaborer les conflits qu'implique l'adolescence. Nous avons retrouvé un clivage entre les images parentales qui permet de maintenir la figure paternelle « intacte » chez nos sujets. Le recours plus franc au clivage, n'est-il pas le reflet de la difficulté de positionnement des pères en France ?

La différence d'adaptation de nos sujets nous fait nous interroger sur le lien entre l'intégration des pères en France avec l'idée que plus ils se situent dans une zone floue, plus l'enfant sera lui

aussi en difficulté pour se positionner dans les apprentissages qui supposent une base narcissique solide puis à l'adolescence, lors des remaniements des idéaux de réussite.

Il y a, il nous semble, une ligne commune entre les problématiques d'intériorisation de l'objet chez les enfants, pour qui les pères ont incorporé des idéaux et modèles familiaux qu'ils ne peuvent remettre au travail, c'est-à-dire s'en détacher en les symbolisant.

2. La carence de la fonction paternelle liée à la migration vient-elle jouer dans les problématiques de nos sujets ?

Nous observons que dans les familles mixtes, l'effacement du père est plus important, mais que cela se retrouve également dans les couples non mixtes, où la mère est en lien avec l'extérieur (école, soins, etc.) et permet de faire le pont entre le dedans et le dehors. À l'exception, des pères de **Alain Wilson et Nahil** qui apparaissent, malgré les problématiques identitaires des enfants, engagés dans les processus de liaison entre l'extérieur et l'extérieur. Cette observation rejoint donc le fait que chez nos sujets dits « normalo-névrotiques », il y a, comme attendu, une attaque fantasmatique de l'imgo paternelle dans ce qu'elle engage de rivalité œdipienne. On pense ici notamment à Elyas pour la cohorte de latence et à Chris pour la cohorte adolescente. Chez Elyas, la rivalité œdipienne n'entrave pas l'identification à la figure paternelle. Il en est de même pour Chris. Chez tous deux, l'attaque de la figure paternelle est possible et adaptée car elle est prise dans un contexte de rivalité œdipienne souplement géré.

Pour les autres sujets, nous avons en ce sens relevé des glissements entre agresseur et agressé. Ce mouvement ne permet pas à nos sujets de s'autoriser à exprimer des ressentiments à l'égard de la figure paternelle, mais bien de se confondre avec l'agresseur et de s'identifier au mauvais objet. Les mécanismes d'identification à l'agresseur sont mobilisés pour lutter contre la dangerosité de la relation, mais ne suffisent pas. Aucune solution de compromis ne pouvant être trouvée, et devant ces éléments qui relèvent de l'énigme, et sont incompréhensibles, nous retrouvons souvent dans les récits une annulation ou une résolution magique.

Cela ouvre également sur les représentations que le père a de son enfant, et comment celles-ci sont intériorisées par le descendant. Si nous prenons l'exemple d'Ousmane (adolescent), le discrédit que lui porte son père (intériorisé fantasmatiquement) provoque une faille narcissique directe. Si nous prenons le protocole d'Issan, la figure paternelle, en mal d'autorité s'inscrit dans un autoritarisme qui devient effracting pour lui puisque ce modèle est en *décalage* avec

les normes françaises. Effectivement chez Issan c'est une figure masculine « maltraitante » à laquelle Issan s'identifie et qui paraît effrayante, violente et investie d'une puissance dominatrice le renvoyant à un sentiment *d'esclavage*.

Au contraire, chez **Alain-Wilson** l'identification et l'ouverture récentes que décrivent les deux parents, mais aussi les consultants : « *il s'ouvre vers le père* » semblent venir confirmer la nécessité de s'appuyer sur la figure paternelle dans sa fonction identificatoire pour se dégager des enjeux familiaux traumatiques. Cela va dans le sens de ce que nous évoquons déjà, c'est-à-dire que si la figure paternelle est perçue comme démunie, le mouvement d'identification à celle-ci n'en sera que plus entravé. Chez **Alain-Wilson**, le positionnement du père favorise davantage l'évolution positive de ce garçon et un détachement par rapport aux événements symboliques provenant, comme nous l'avons dit, davantage de la lignée maternelle. Ce mouvement d'ouverture est, me semble-t-il, nettement favorisé par la prise en charge de Alain-Wilson, notamment en consultation transculturelle. Ce suivi en consultation transculturelle montre que le nœud traumatique s'inscrit dans l'histoire générationnelle des parents. L'espace fait ainsi tiers dans la relation et permet de traduire les éléments circulants.

3. Spécificités des épreuves projectives en fonction du contexte socio-culturel.

Nous avons déjà évoqué la modification des processus latentiels, où priment aujourd'hui des « problématiques sexuelles et narcissiques-phalliques » au détriment de représentations plus intellectualisées (Chagnon et Durand, 2016, p.37). Les auteurs constatent que les représentations actuelles des latents puisent davantage dans les jeux vidéo ou les films, qui reconnaissons-le sont bien loin de favoriser des capacités de sublimation, mais mettent en avant une expansion de la pulsion agressive (*Ibid.*)

L'étude de J-Y Chagnon et C. Weisman-Arcache (2020) montre par l'analyse des protocoles de garçons latents d'aujourd'hui, qu'il n'y a pas de problématiques « graves » d'ordre narcissique-identitaire mais plutôt quelques fluctuations normatives. « Le changement majeur (et statistiquement significatif) révèle par ces protocoles contemporains d'enfants de 10 ans, concerne, pour plus de la moitié de ceux-ci, une grande expressivité fantasmatique, passant par un investissement conséquent des kinesthésies. De socialisées, à plus pulsionnelles, voire franchement éruptives, elles renvoient certainement à une plus grande excitabilité du fonctionnement mental. Mais cette excitation psychique, à quelques cas plus limites près, reste bien traitée par le travail de la représentation, du fantasme et du jeu, en appui sur les contenants

culturels de l'époque. Elle s'accompagne, là encore pour un peu plus de la moitié des enfants, d'identifications sexuées féminines ou masculines mieux assumées » (Chagnon et Weisman-Arcache, 2020, p.115). Malgré l'excitation des sujets, celle-ci est d'après les auteurs, traitée par un investissement de la pensée comme le montrent les nombreuses kinesthésies dans les protocoles. « Cette surenchère fantasmatique étonnante n'est jamais désorganisatrice ou inhibante ce dont témoigne le maintien d'un F+% élevé (55-81) soutenu par un F+% élargi toujours supérieur au F+% (60-88) » (Chagnon et Weismann-Arcache, 2020, p.109-110)

Cela n'est pas le cas de notre cohorte, où nous avons pu montrer que le mouvement n'était pas intériorisé ni contenu par une représentation kinesthésique, mais était au contraire, agit *in situ*. Les kinesthésies reposent sur la stabilité de la différenciation entre le monde interne et la réalité externe et impliquent que l'objet interne soit correctement intériorisé. Effectivement, les kinesthésies humaines, supposent, à partir des objets intériorisés, de projeter une représentation du corps intègre et en mouvement. L'absence de ces indicateurs dans les protocoles de latents renseigne sur les catastrophes de symbolisation (Roman, 2017). Les kinesthésies ne sont pas intériorisées et sont souvent agies comme en témoignent les nombreux mouvements corporels ou des passages à l'acte durant la passation, et la prévalence des réponses sensorielles sont des éléments qui pourraient indiquer une tentative de figuration du traumatisme (Ravit, 2010).

En comparaison des éléments indicatifs et non pas normatifs récents (Chagnon et Weisman-Arcache, 2020) pour les enfants de latence de notre recherche, le F+% et le F+% élargi ne sont pas adaptés. Le F% est élevé, mais surtout en F-, excepté chez **Alain-Wilson**. Cela se confirme avec le F+% qui est inférieur aux normes pour 6 sujets, il est même relativement bas [entre 31%/ 39%] pour **Elyas, Dan et Nahil**, où la mise à l'épreuve et l'efficacité du sens attribué à la réalité externe n'est pas toujours efficace. Nous voyons en revanche que chez **Cristiano et Abel**, le F+% est équivalent à la norme (57 et 58%) et qui même en comparaison aux anciennes normes, montre le bon contrôle formel de ces deux sujets.

À l'adolescence, s'opère un mouvement d'identification et de reconnaissance du phallique, qui dans notre cohorte, est assez peu présent. L'analyse du Rorschach nous a, d'ailleurs, fait réfléchir à ce propos.

Effectivement, nous avons pu constater qu'il y avait un mouvement d'atteinte narcissique et de dévalorisation de soi à la planche V. Or, cette planche est présentée après la planche dite de

puissance phallique. Nous nous interrogeons donc sur les répercussions à la planche V, où nous retrouvons une confusion des places entre agresseur-agressé qui n'est pas sans nous évoquer les divers pôles : attraper/castrer ; impuissante/omnipotence et domination/soumission.

Ces achoppements relèvent, de cette intolérable passivité que le tarissement des pulsions sous-tend. Il y aurait probablement un lien dans l'associativité des sujets, et notamment du retour de ce qui ne peut être traité à la planche IV. Cette intériorisation du phallique castré se retrouverait donc à la planche renvoyant plus directement à la représentation de soi (planche V).

L'apport du bilan est loin d'être consensuel pour la communauté clinique. Les obédiences et formations de chacun peuvent donner lieu à de multiples controverses, où les bienfaits et méfaits des outils projectifs sont clivés, risquant alors de négliger ce qui reste essentiel : la clinique et la rencontre singulière.

La particularité de cette recherche est que le sujet rencontré est un enfant de migrant. La migration selon J. Kristeva (1988) est souvent l'occasion d'un partage de projections entre les individus quittant le pays et les individus les recevant. Migrants et autochtones sont alors confrontés à un contraste culturel qui fait émerger leur propre étrangeté.

Dans cette continuité, la place accordée au contexte migratoire et au référentiel culturel ne manque pas de poser question. Comme Issan, qui s'offusque et ne peut se contenir lorsque lui est présentée la planche 13MF (où une femme en arrière-plan a le corps à demi nu), nous laisse penser que son référentiel et cadre culturel entrent en collision avec une figuration qui pour lui est « illégale, perverse, interdite ». Cette proscription est par ailleurs relevée par C. Le Du (2009, p.125) « les tests figuratifs portent en eux-mêmes une transgression majeure : celle de l'interdit de la représentation figurée, l'une des spécificités culturelles de l'islam » et ici, la femme à demi nue conduit à un choc où s'observe un débordement de la fonction pare-excitante. Cette planche a eu l'effet d'une « maltraitance théorique » (Sironi, 2007) dans le sens où le référentiel théorique et de passation a été appliqué pour l'ensemble des sujets sans pouvoir prévenir que cela s'achopperait avec ses conceptions internes. Pour D. Derivois, il faut d'autant plus prêter attention à différencier ce qui en ressort au sens latent de la manière dont le sujet va tenter de traiter la planche. Cette distinction est primordiale à plus forte raison face à des jeunes aux multiples conceptions culturelles afin de « ne pas nuire à la compréhension de ce qui se joue pour le sujet » (2013, p.47).

Force est de constater que les projectifs nous renseignent certes sur le monde interne du sujet, mais qu'ils ne cessent de nous questionner sur ce que l'on observe précisément, qui plus est en situation transculturelle. Dès lors, « quel sens attribuer à ce qui se dépose dans l'ici et maintenant ? » (Derivois, 2013), quel est l'ici et l'ailleurs dans cette rencontre non moins singulière ?

Réflexions thérapeutiques

La migration et le devenir parent dans un contexte transculturel implique des enjeux de filiation et d'affiliation modifiés au regard de ce qui est intériorisé par les parents, ce qui demande tout d'abord de se décentrer pour pouvoir être à l'écoute de ce que vivent et ressentent ces familles (Kraouch, 2012). Nous pensons, dans ce contexte, qu'il est nécessaire de soutenir l'accompagnement de ces familles dans des consultations sensibles aux ruptures et aux transformations de la parentalité.

Qu'il s'agisse de l'accès à la paternité dans un nouvel environnement, de l'état psychique ou physique de leur enfant, d'un refus de transmission de l'histoire paternelle à l'enfant ou encore d'une injonction de réussite mal négociée, ces éléments sont à creuser et à intégrer dans la prise en charge familiale.

L'analyse des récits recueillis met en évidence non pas tant la présence de marques traumatiques dans les entretiens, mais surtout de la dévalorisation ressentie par les pères. Le père absent des consultations, et souvent le peu d'insistance pour l'introduire dans les soins de l'enfant, correspond déjà à renforcer l'exclusion de sa fonction quant au développement psychique de l'enfant.

I. Daure émet l'hypothèse « selon laquelle la transmission générationnelle, appuyée à la culture initiale et à l'histoire migratoire, constitue un facteur clé dans l'adaptation des enfants nés en migration » (2011, p.45). Il s'agit, à travers divers facteurs, de mettre à jour les possibles vecteurs qui favorisent une bonne migration ou au contraire l'impact de celle-ci. L'auteure propose 6 facteurs repérables pour une intégration réussie, si bien pour les parents, mais également, pour aider à la communication avec les enfants afin qu'ils soutiennent cette double appartenance sans écueils (Daure, 2011). Les indicateurs sont les suivants : « la motivation de départ, l'accueil en France, le poids des représentations culturelles, la possibilité de s'exprimer en langue maternelle, l'étayage du groupe de compatriotes en situation d'exil, le contact avec la famille » (Daure, 2011, p.47). Ces facteurs assurent une continuité entre l'ici et l'ailleurs. Effectivement, une fois installés nous constatons qu'ils s'entourent du groupe de pairs. Face au bouleversement narcissique de la migration, l'investissement d'un groupe qui partage la même culture peut servir de restauration narcissique puisqu'il facilite le lien avec le groupe culturel d'appartenance (Rouchy, 2008). C'est aussi ce qui rend possible la création des enveloppes culturelles perdues. Le groupe culturel a une fonction d'objet transitionnel qui fait

le pont entre deux univers différents, et, s'il est finalement suffisamment bien intériorisé, pourrait favoriser une meilleure intrication entre ces deux mondes. La culture commune, celle de l'originaire, est un point central d'investissement qui maintient le lien au pays quitté. Même si cela n'est pas toujours constaté, nous voyons bien que le groupe de pairs est appelé comme méta-cadre culturel qui soutient les liens avec des individus partageant les mêmes référentiels (Kaës, 2015).

Cependant, les aspects « traumatique » et « émotionnel » ne sont pas considérés (*Ibid.*, p.46). Nous voyons dans notre cohorte, que lorsqu'il n'y a pas de possibilité d'effectuer l'intériorisation d'une nouvelle appartenance, la transmission se retrouve altérée et les éléments culturellement codés sont transmis trop rigidement.

De facto, si la motivation est présente, elle se dégrade rapidement lors de la confrontation avec la réalité. La perception d'une migration contrainte conduit bien souvent à un sentiment d'exclusion. Le poids des représentations culturelles et pouvoir y recourir sans être dévalorisé n'est pas non plus le cas chez nos sujets. Pour beaucoup de pères, la transmission de la langue maternelle est aussi écartée et le décalage entre les représentations culturelles d'ici et de leur pays d'origine est trop fort pour permettre de le symboliser. Ces différents éléments viennent donc jouer dans l'intégration des pères qui, comme nous l'avons déjà souligné, est relativement complexe.

En revanche, nous observons que les pères conservent un lien fort avec leur famille. Les allers-retours semblent favoriser une continuité entre ici et là-bas bien que ceux-ci soient rares et pas toujours partagés avec leurs enfants. « Il est important que les parents migrants se sentent libres de faire vivre leur appartenance culturelle première et de pouvoir ainsi régler la dette symbolique et émotionnelle contractée au moment du départ du pays d'origine et apaiser le sentiment de trahison vis-à-vis de leur famille et de leur groupe, évitant qu'un sentiment de culpabilité ressurgisse chaque fois qu'un trait de la culture du pays d'accueil est adopté » (Daure, 2011, p.55).

Ainsi, si l'individu peut remettre au travail les incorporats culturels et recourir à des médiations du lien (objets transgénérationnels, pont entre l'ailleurs et l'ici), le décalage entre les deux univers sera moins effractant (Eiguer, 1998). L'acte migratoire en lui-même, choisi ou imposé, contient l'idéalisation d'une vie meilleure ailleurs, mais l'arrivée implique souvent des

réaménagements qui transforment le sujet. Ce pourquoi nous nous sommes aussi intéressés aux perspectives créatrices des soins comme participant à la résilience des sujets.

La part traumatique sur laquelle nous nous étions centrés peut, au contraire, contribuer à un renforcement psychique et un renouveau chez l'individu, considérant que « la migration comporte des potentialités créatrices » (Moro, 2010, p.27). L'investissement de la sphère créative et des potentialités créatrices contrebalancerait les blessures liées à la migration : « *c'est cette absence de création qui fait qu'on est toujours vu de manière un peu, y'a cette vision péjorative en fait* » dit par exemple le père de Chris, à juste titre. Cet investissement se retrouve également chez le père d'Elyas.

Dans cette continuité, une famille étant suivie en consultation transculturelle dans notre service nous a également ouvert sur l'apport de celle-ci comme réappropriation créatrice de potentiels traumatismes comme c'est le cas pour la famille **d'Alain-Wilson**. Les soins mis en place créent un nouvel espace où ces éléments peuvent être pensés, raccrochés à la culture des parents et être traduits à Alain-Wilson qui rappelons-le, est dans le rejet des origines parentales et refuse de se rendre au Bénin. Le discours est impacté par la charge d'affects, affects liés à la transmission familiale non élaborée et illustre la dimension de transmission transgénérationnelle dont Alain-Wilson semble avoir hérité du côté paternel et maternel, comme nous le voyons dans la séquence suivante :

- « *c'est pour voir à quel point euh... c'est-à-dire euh... toutes les ... les, notre passé sur... notre passé familial influe sur notre vie ici et ce que ça peut avoir incidences sur le parcours de Wil...Alain-Wilson* ».

Pour eux, ce dispositif détoxifie une certaine partie des éléments qui circulent entre les générations : « *il porte beaucoup de choses, il porte beaucoup beaucoup beaucoup de choses... et je pense que c'est un poids qui doit parfois l'assommer. Il est bien entouré, nous on essaie, on s'inscrit, on s'inscrit vraiment dedans...* » dit le père de Alain-Wilson à ce propos. Nous retrouvons par ailleurs l'usage de *l'inscription* qu'évoque le père d'Alain-Wilson et qui renvoie à ce travail d'affiliation à retisser.

La médiation thérapeutique comme relance de l'élaboration

Cette potentialité de traduction en passant par une médiation fait office de tiers et rend possible la constitution d'une aire transitionnelle nécessaire à la sublimation. Cet autre espace intermédiaire permet de créer un espace de traduction en soi, à la lumière des éléments alpha et bêta Bionien, pour réintrojecter un fil historique détoxifié. Les apports Bionien (1967) de la

rêverie maternelle soulignent que les éléments transmis à l'enfant contiennent de représentations culturelles. Les manifestations de l'enfant (pleurs, cris, sourires, etc.) sont interprétées en fonction de la culture d'origine de la mère et en fonction de ses propres expériences infantiles.

Cette recherche qui peut sembler se situer exclusivement du côté du père n'en oublie pas, au contraire, la place de la mère. Plus encore, la migration qui perturbe chacun des protagonistes a une incidence également du côté du lien précoce mère-enfant, compte tenu des nouveaux référentiels que la mère doit intégrer. De ce fait, les remaniements du cadre culturel pourraient être des facteurs fragilisant la traversée de la parentalité. Rappelons-le, certaines institutions parlent toujours du danger du bilinguisme, incriminant le rejet de l'altérité. L'importance de la langue dans la construction identitaire du sujet va bien dans le sens de toute la difficulté qu'il peut en résulter lorsqu'il y a renoncement à transmettre la langue maternelle (Kaës, 1998). La langue maternelle se retrouve souvent barrée et interdite par le message véhiculé dans les institutions la désignant comme *fardeau ou frein des apprentissages du français*. L'éveil aux langues maintiendrait l'univers culturel d'origine et favoriserait le développement harmonieux de l'enfant (Lebovici, 1986).

La médiation langagière aborde, par les récits, la dimension narrative-identitaire pour introduire l'individualité du sujet dans le groupe (Leclaire, Lemattre, Bodineau, 2015). L'environnement sonore est par ailleurs ce qui favorise la délimitation entre le dedans et le dehors. Dans cette idée, la médiation langage et les sons viendraient faire office de « miroirs sonores rendus inopérants par *l'impersonnalisation* de la voix maternelle liée à l'utilisation d'une langue privée de ses affects (Leclaire, Lemattre, Bodineau, 2015, p.39). Le constat que la migration entraîne un déracinement et souvent la perte de transmission de la langue maternelle favorise l'utilisation d'une médiation autour de la langue. C'est en faveur de cela qu'est utilisée une médiation linguistique où le jeu des langues permettrait de « (re)construire un environnement linguistique sécurisant et favoriserait l'émergence d'un récit familial » (*Ibid.*).

Car la transmission, dans l'articulation entre l'individuel et le collectif, implique également le langage inconscient et les enjeux de filiation et d'affiliations qui se retrouvent dans la narrativité généalogique. La langue, part inhérente à la construction identitaire du sujet, tisse un lien entre le monde de l'ailleurs et le monde d'accueil, où est né l'enfant. Elle permet que s'observent les interactions précoces, les référentiels culturels comme la dynamique affective.

Limites de la recherche

Je dégagerai ici trois axes qui me sont apparus comme des limites à cette recherche.

Tout d'abord, **l'hétérogénéité des « origines »** des pères rencontrés ne m'a pas permis de mener, comme souhaité initialement, à une étude approfondie sur le plan anthropologique et une analyse complète selon la méthode complémentariste de G. Devereux (1972). Si la part anthropologique a été prise en compte hors thèse, il me semble qu'il aurait été judicieux de consacrer une partie à l'analyse des actes et logiques symboliques de ces pères non simultanément à la méthode psychodynamique que j'ai employée pour l'analyse des entretiens de recherche.

Je me suis placée dans une approche clinique, où je connaissais l'importance de la culture bien que je n'aie pas connaissance des contenus. Plus précisément, j'ai travaillé avec ces pères, quelques soient leurs origines et ainsi permettre au patient d'utiliser sa culture, comme en témoignent certaines références qu'ils font.

Cette multiculturalité vient également à mon sens jouer sur l'intégration et la perception du parcours migratoire comme sa transmission à l'enfant. Par exemple les pères de Chris, Chahab ou encore les pères de Dan, d'Elyas, d'Abel et Younes ont évolué dans un environnement français (lycée français, etc.), ce qui n'est pas le cas des pères d'Ousmane, Issan, Sofiane, Cristiano, Nahil, Alain-Wilson. Ces éléments ont montré une façon différente d'appréhender la migration notamment en termes d'attentes, d'idéalisation, mais aussi de soutien du groupe des pairs.

Bien que le sens de certaines conceptions soit pris en compte dans l'analyse globale, l'investissement de la recherche m'a sans nul doute écarté par moments d'une position totalement neutre.

La deuxième limite est qu'au cours de ces années de recherche il a été question de la rencontre de plusieurs intériorités psychiques et de plusieurs représentations : les miennes, celles du père et celles de l'enfant. C'est notamment avec insistance que j'ai analysé mon contre-transfert et que j'ai gardé en tête une place pour la mère. De fait, la particularité de ma recherche met en avant l'enracinement profond des mères à la France, ce qui est également à considérer pour les pères désireux de revenir à leur pays d'origine. Ce constat m'éclaire donc sur l'importance de chaque membre pour la construction psychique de l'enfant. Le lieu où s'est déroulée la

recherche étant un lieu de soin, je pense qu'il serait profitable de rencontrer des pères migrants et leurs enfants dans un autre cadre que le cadre hospitalier.

Ce cadre particulier résonne d'ailleurs avec la double place que j'occupais en étant à la fois à l'écoute du récit du père et à la fois dans la rencontre clinique avec l'enfant. Cela a produit certains achoppements où résonnait dans le discours du père, ce que je percevais de l'enfant. C'est ici toute la difficulté de se décentrer, d'une part au regard de la méthode de recherche, mais aussi dans le positionnement clinique que j'ai souhaité adopter.

Ensuite, au niveau quantitatif, le nombre d'enfants et d'adolescents par cohorte est à mon sens insuffisant pour pouvoir considérer nos résultats comme représentatifs de la population. Mais, cela permet toutefois d'avoir un aperçu plus large concernant le nombre de pères rencontrés (14). En revanche, l'inhibition de certains entretiens me laisse penser qu'il aurait pu être nécessaire de bénéficier d'un interprète pour pouvoir leur permettre de s'exprimer dans leur langue maternelle. Je pense ici plus spécifiquement aux pères d'Ismaël et de Cristiano, où la maîtrise lacunaire du français n'a pas permis de faire un entretien de recherche aussi approfondi que souhaité.

Le bilan nous donne une indication ou une tendance, et notre recherche aurait gagné à intégrer plus de sujets. Rappelons que cette condition n'a malheureusement pas pu être réunie en raison du cadre hospitalier dans lequel s'effectue cette recherche.

Une critique, d'ores et déjà évoquée en première partie est de vouloir repérer la circulation dudit traumatisme paternel, et ses effets sur les descendants par l'utilisation des épreuves projectives. Il me semble nécessaire, dans l'épistémologie qui est la mienne, de pouvoir réfuter ce premier axe de recherche. Finalement, il n'est pas question du traumatisme tel que je le pensais, mais bien d'une entrave du positionnement des pères en France, en raison du cadre qu'ils ont introjecté et qui joue sur les processus de transmission. Il y a de fait un hiatus entre ce que le père garde en lui et les modalités en France, ce qui altère la transmission. N'étant plus porté par le groupe culturel d'origine, la transmission est davantage prise dans des modalités rigides qu'affectives.

Au regard de l'articulation entre le fonctionnement psychique de l'enfant analysé par les projectifs et les entretiens cliniques des pères, il demeure certain que l'examen psychologique seul ne permet pas d'objectiver le lien entre la carence paternelle et ses incidences sur le fonctionnement de l'enfant. Ce *lien* serait davantage réducteur et trop causaliste, ce qui n'est

pas un positionnement dans lequel nous nous inscrivons. Bien entendu, j'ai gardé à l'esprit au regard de nos résultats que chaque enfant se construit selon un système éminemment complexe, voire hyper-complexe (Morin, 2005), et qu'il ne peut s'expliquer par le seul rapport père/enfant.

Les épreuves projectives ne prétendent pas donner accès à l'ensemble de l'histoire familiale. Bien que je tâche de faire le lien entre ce qui est dit du père et ce qui en ressort du fonctionnement psychique de l'enfant par l'analyse approfondie des outils projectifs, je ne peux négliger que cette recherche reste non-exhaustive et ne permet pas de repérer aussi précisément d'où vient le traumatisme. Les marqueurs traumatiques repérés chez les pères n'ont pas été assez approfondis pour savoir s'ils étaient structurels – liés à la migration ou au contraire, déjà présents avant le parcours migratoire large. Ces deux pistes sont complémentaires car nous avons bien vu dans les entretiens, par exemple avec le père de James, Cristiano ou de Ousmane, qu'il y avait des modalités pathologiques qui ont pu se voir accrues en raison de la migration, bien que nous pensions qu'elles étaient présentes en amont.

Nous nous interrogeons donc sur le fait que les effets psychiques de la migration soient venus effracter certains des pères ou si ceux-ci étaient déjà fragiles psychologiquement. Car en ce **qui concerne la fragilité du père** et notamment la carence de la fonction paternelle, nous pensons dans cette perspective qu'une étude comparative avec des familles « non migrantes » aurait pu permettre de ne pas cloisonner les faits. Cela a joué sur la façon dont j'ai mené les entretiens et il me semble qu'il aurait été aussi intéressant de pouvoir m'étayer d'entretiens cliniques avec les enfants pour pouvoir analyser ce qu'ils perçoivent, ressentent, entendent de cette double affiliation dont ils sont les détenteurs. Une des limites de cette recherche peut se lire par la complexité à se baser sur des facteurs isolants du traumatisme. En revanche, les modalités spécifiques, comme le sont les signifiants énigmatiques ou les catastrophes de symbolisation nous permettent toutefois de proposer des indicateurs nouveaux en ce qui concerne la circulation d'événements symbolicides. L'histoire familiale aussi complexe soit-elle ne peut pas s'interpréter si clairement. Il s'agirait d'allier avec plus de rigueur les différents outils fondamentaux de cette recherche. Comme le précise D. Derivois « En mettant l'accent sur le traitement différé des vécus, nous envisageons l'ici et maintenant comme un espace-temps par lequel ces vécus vont migrer en présence d'un témoin averti (le clinicien) susceptible de leur donner un sens potentiel en résonance avec son propre contre-transfert, en attendant leur représentation en d'autres temps, d'autres lieux, en présence ou non d'autres témoins » (2013, p. 48).

Conclusion

Les atrocités peuplant notre monde poussent, de nouveau, des millions d'Hommes à fuir leur pays d'origine⁴⁰. Cette vague d'immigration qui ne trouve pas de temps d'arrêt, vient déferler en Europe, comme ailleurs, sans que des solutions de prise en charge puissent-être élaborées, ce qui enracine mon sujet dans une actualité indéniable.

Cette problématique, réelle et contemporaine, nous a permis de constater que la migration a des répercussions psychiques sur l'être père et que celles-ci jouent sur les processus de transmission à l'enfant qui hérite d'éléments qu'il ne parvient pas toujours à symboliser.

Ce que ces pères m'ont offert est incontestablement riche, ils ont pu, parfois avec pudeur, parfois librement, me transmettre le travail couteux que reste l'élaboration psychique de leur migration.

Ils se sont saisis de cet espace pour parler, raconter leur vécu, leurs référentiels, leurs aspirations déchues et la blessure que cristallise pour de nombreux participants, l'installation en France.

L'image attachée au père qui reste prédominante est celle de l'autorité et constitue une part imaginaire fondamentale quant à la place qu'ils occupent à savoir un père protecteur par son autorité. Cette attribution, se veut en déclin dans notre société, mais conduit ces pères à se percevoir *désautorisés* (Eiguer, 2004). De plus, ils se sentent perçus comme étrangers dans leur nouveau pays, comme en témoignent, en l'occurrence, les multiples discriminations subies. Ces dimensions constitueraient une nouvelle forme de blessure narcissique, même après une adaptation « réussie ».

Les pères ayant migré en France ont deux sources où ils peuvent puiser, celle de là-bas et celle d'ici, mais c'est avec regret qu'il est constaté que les référentiels d'un ailleurs sont peu considérés et que l'adaptation aux normes françaises prime. Cet abrasement culturel vient mettre à mal la « transmission et la cohérence des théories (...) Le voyage et la distance fragilisent cette transmission vivante et mouvante des manières de penser et de faire autour du bébé » (Moro, 2010, p.79).

⁴⁰ Selon le Haut-Commissariat des Nations unies : « Nous connaissons actuellement des records historiquement élevés de déplacements. **79,5 millions** de personnes dans le monde ont été forcées de fuir leur foyer, soit un chiffre sans précédent. On compte parmi elles presque **26 millions de réfugiés** dont plus de la moitié a **moins de 18 ans** » (HCR, Juin 2020)

Dans ce lien, l'enfant ne participe pas involontairement à la problématique parentale, il est constitutif de la continuité des générations. Il ne répètera jamais intégralement l'histoire à l'identique, puisque la deuxième fois suppose un après-coup différent de ce qu'ont vécu les parents, mais des descendants nous ont bien révélé l'issue qu'ils tentent de trouver face à l'absence de réponses du côté paternel. Nous avons à ce propos pu constater que dans la dyade père-enfant, la rupture migratoire fragilise la figure paternelle dans sa fonction et *in fine* dans les modalités de transmission père-enfant.

Nous avons pu mettre en avant qu'il y avait dans ces dyades une problématique d'ordre identificatoire pour les adolescents et identitaire pour les enfants de latence, où la figure paternelle semble démunie pour assurer une fonction tierce. Nous voyons effectivement que **les difficultés de séparation vis-à-vis des imagos parentales engagent bien une problématique de traitement de la perte**. Il semble que la fonction tierce fasse défaut, c'est-à-dire qu'au-delà du tiers paternel c'est la culture globale contenante qui est écartée. La différence d'environnement joue sur les processus de contenance et vient en partie resserrer les liens, sur un mode plus *fusionnel*, davantage avec la figure maternelle.

Cette étude a permis de s'intéresser à la transmission par une double écoute, à la fois des parents, et plus spécifiquement le père, et des enfants. Notre positionnement méthodologique est par ailleurs en miroir du cadre de travail hospitalier où la recherche a été réalisée.

Pour rappeler celui-ci, les parents et les enfants ou adolescents sont reçus séparément. Il y a donc deux psychologues mobilisées par famille, ce qui avec du recul, m'a fait repenser à ce double espace, ici et ailleurs, dans lequel se situe le père. Dans ce dispositif, la recherche est finalement venue *lier* les deux espaces, les deux mondes. Nous avons eu accès à des éléments de la génération parentale, et paternelle qui avec les épreuves du bilan psychologique (et davantage les épreuves projectives) nous ont permis de dégager des pistes de réflexion sur l'altération des enjeux de transmission dans la dyade père-enfant.

Nous avons constaté que les pères ne peuvent se résoudre à élaborer ce qui constitue des *incorporats culturels* (Rouchy, 2008). Ceux-ci sont pris dans le collage aux référentiels d'origine introjectés par les pères dès l'enfance et sont portés par l'étayage sur le groupe d'appartenance primaire et secondaire (*Ibid.*). L'impossibilité de les symboliser, c'est-à-dire d'accepter à petites doses d'intégrer de nouveaux référentiels culturels, conduit à une paternité parfois « mécanique » où sont reproduits les schémas introjectés, sans possibilité de transformation. Les enfants qui sont, eux, nés en France sont portés par un groupe

d'appartenance secondaire différent de celui paternel, comme peut l'être l'école par exemple. Les incorporats culturels paternels circulent entre le père et l'enfant, mais, chez le descendant qui n'a pas le même groupe d'affiliation secondaire, nous observons une difficulté à pouvoir mettre du sens sur ces logiques culturelles, puisqu'elles circulent sous forme de *cases vides*.

Nous retrouvons dans cette transmission par « cases vides », la présence chez les descendants de signifiants énigmatiques. Ces mystères qui parsèment les protocoles des projectifs sont à mon sens des indicateurs à prendre en compte pour le repérage des particularités de la transmission.

Nous constatons une problématique autour des repères filiatifs qui tiennent en partie du (non)-positionnement des pères en France. Nous avons vu que les pères et leurs descendants se situent dans un « *entre deux* ». L'inscription affiliative des pères interroge sur celles filiatives et affiliatives des enfants, qui semblent également ne pas pouvoir s'inscrire dans un univers contenant. Cet espace en suspension renvoie à une zone *hors-je*, qui s'observe également chez les descendants en période de latence pour qui la subjectivation est majoritairement entravée. Chez les adolescents, cela conduit à un renforcement de la problématique identificatoire. Cela nous a amenés à nous intéresser aux spécificités quant au fonctionnement inter et intrasubjectif des participants. Il y a quelque chose qui manque et ce chaînon manquant s'inscrit davantage dans le lien au père.

De plus, l'accès à la paternité après la migration demande implicitement de faire un travail de liaison entre les référentiels d'origine et les modèles du pays d'accueil. Nous avons montré combien ce travail était entravé chez les pères. Il y aurait, en conséquence, une dette symbolique à payer et qui contient l'héritage à transmettre et à perpétuer. Le père n'apparaît pas comme susceptible de transmettre ses modèles internes opérants, il transmettrait plutôt des « modèles sémantiques » (Koné-Mariko et Mestre, 2018, p.123) correspondant à des modèles plaqués au socius, mais qui ne sont pas intériorisés.

En raison du décalage entre les deux univers, les pères nous semblent avoir recours davantage à l'inculcation, c'est-à-dire la formulation explicite de règles « avec un appel à un système de sanctions négatives ou positives » qu'à l'imprégnation qui intègre davantage la part affective. Les pères s'appuient sur leur vécu et le reproduisent, sans pouvoir *transformer* ces logiques explicites.

Dans le lien à leurs enfants, nous avons vu que face aux attentes parentales et ici plus spécifiquement paternelles, l'enjeu de la scolarité pour l'adolescent peut être un point de crispation. Nos sujets adolescents, malgré des capacités conformes à ce qui est attendu pour leur âge, désinvestissent la scolarité. Il leur est difficile de correspondre aux attentes projetées et donc, de remplir le contrat narcissique (Aulagnier, 1975).

Enfin, pour les enfants censés être en latence, nous avons pu montrer que l'entrave des processus de symbolisation relevait d'une faille narcissique. Les difficultés d'apprentissage se retrouvent accrues chez certains en raison de l'impossibilité d'aborder ces nouveaux éléments du monde, mais nous avons constaté qu'elles apparaissent davantage comme secondaires et dépendantes de la structure pathologique des sujets. Nous pouvons donc soulever ici la part environnementale qui participe à la construction du sujet.

Pour conclure de façon plus spécifique, cette étude a relevé l'importance de prendre en compte les mouvements de déplacements migratoires, car ils s'inscrivent dans une clinique contemporaine. La migration qui induit souvent un décalage entre les référentiels culturels d'origine et ceux d'accueil, conduit, chez les migrants comme chez les descendants à une situation que A. Sayad (1999) nomme « de double absence » et qui est, elle-même, un facteur de vulnérabilité. Au regard de ceux-ci, nous voyons bien les difficultés que nous rencontrons dans les prises en charge, où les pères se situent souvent *à côté* et où nous-mêmes, en tant que cliniciens, ne nous montrons pas surpris de l'absence du père aux consultations.

Il nous apparaît nécessaire de pouvoir poursuivre les investigations sur les dispositifs d'accueil, et plus spécifiquement d'introduire les pères dans les parcours de soins, pour considérer les souffrances psychiques de ceux-ci et les effets dans le lien à leurs enfants. En raison de la perte du groupe d'appartenance primaire et secondaire, nous pensons qu'un dispositif groupal d'accueil des pères migrants pourrait permettre de recréer l'aire transitionnelle défaillante dans ce contexte. Ce dispositif reposant sur l'appareil psychique groupal favoriserait les transformations nécessaires à la paternité dans un nouveau contexte.

Bibliographie

- Abraham, N. & Torok M. (1978). *L'écorce et le noyau*, Paris : Flammarion, 1987.
- Aisenstein, M.(2000). Entre surmoi culturel et « une pure culture d'instinct de mort ». *Revue française de psychanalyse*, 64(5), 1631.
- Aloupis, P.(2013). La bisexualité psychique dans les croisements entre le paternel et le féminin. *Revue française de psychanalyse*, vol. 77(5), 1521-1526.
- Altounian, J. (2000). Passion et oubli d'une mémoire collective mise au travail dans la cure et l'écriture. *Revue française de psychanalyse*, 64(1), 9-39.
- Altounian, J. (2005). Événements traumatiques et transmission psychique : La survivance. Traduire le trauma collectif. *Dialogue*, 168(2), 55.
- Altounian, J. (2012). L'écriture comme appropriation et amour de l'héritage. In J. Altounian, De la cure à l'écriture : L'élaboration d'un héritage traumatique (pp.147-195). Paris : PUF.
- Anzieu D. et Chabert C. (1961). *Les méthodes projectives*. Paris : PUF. 2004.
- Arbisio, C. (2000). Pendant la période de latence. *Enfances & Psy*, 12(4), 81-88.
- Arendt, H. (1972). *La crise de la culture*. Paris : Folio Essai. 1989.
- Arènes, J. (2014). Quand la transmission se refuse. *Revue française de psychanalyse*, 78(2), 465.
- Asséo, R. (2008). Un père primitivement secondaire. In D. Cupa (Ed.), *Image du père dans la culture contemporaine : Hommages à André Green* (pp. 290-293). Paris : PUF.
- Association Américaine de Psychiatrie. (1994). *DSM-IV*. Issy-Les-Moulineaux : Elsevier-Masson.
- Association Américaine de Psychiatrie. (2015). *DSM-V*. Issy-Les-Moulineaux : Elsevier-Masson.
- Assoun, P.-L. (2014). La transmission traumatique. Du « pourquoi ? » préhistorique à la « vérité historique ». *Revue française de psychanalyse*, 78(2), 347.
- Attias-Donfut, C., Wolf, F-C. (2009). *Le destin des enfants d'immigrés. Un désenchaînement des générations*. Paris : Stock.
- Aubert, A. É., & Idris, I. (2009). Introduction générale : Penser la famille au-delà des traumatismes migratoires et culturels. *Dialogue*, 185(3), 5.
- Aulagnier, P. (1975). *La violence de l'interprétation - du pictogramme à l'énoncé*. Paris : PUF. 2003.
- Azoulay, C., Emmanuelli, M. ; Rausch De Traubenberg, N. ; Corroyer, D. ; Rozencwajg, P. & Savina, Y. (2007). Les données normatives françaises du Rorschach à l'adolescence et chez le jeune adulte, *Psychologie clinique et projective*, 13, 371-409.
- Azoulay, C. & Emmanuelli, M. (2014). Psychanalyse temporalité psychique à l'adolescence : étude comparative entre sujets tout venant et sujets au fonctionnement limite, au Rorschach et au TAT. *La psychiatrie de l'enfant*, 57(1), 157-179.

- Bachelard, G. (1938). *La Formation de l'esprit scientifique*. Paris : Broché. 2000.
- Balzac, H. (1845). *Le père Goriot*. Paris : Folio. 1999.
- Bardin, L. (2001). *L'analyse de contenu*. Paris : PUF. 2013
- Bastien, D. (2001). Clinique de la paternité et objet de la transmission. *Cliniques méditerranéennes*, 64, 169-193.
- Batista Wiese, E., Van Dijk, M., & Seddik, H. (2009). La matrice familiale dans l'immigration : Trauma et résilience. *Dialogue*, 185(3), 67.
- Baumann, N., Quartier, V., & Antonietti, J.-P. (2012). Contribution à une étude normative de l'épreuve de Rorschach auprès d'un groupe d'enfants de 8 à 14 ans non-consultants. *Psychologie clinique et projective*, 18(1), 235.
- Bazire, A., Proia-Lelouey, N., & Johnston, G. (2018). Une méthode d'analyse de discours appliquée aux entretiens cliniques de recherche. L'analyse de discours à partir des procédés d'élaboration du discours du tat (Thematic Apperception Test). *Psychologie clinique et projective*, 24(1), 219.
- Beauchemin, C., Hamel, C., ; Simon, P. (2010). Trajectoires et Origines : enquête sur la diversité des populations en France. Premiers résultats. *INED, document de travail*, 168, 151.
- Beizmann, C. (1966). *Livret de cotation des formes dans le Rorschach : d'après une compilation des cotations de H. Rorschach, S. Beck, C. Beizman et M. Loosli-Usteri*. Paris : Éditions du Centre de Psychologie Appliquée.
- Beizman, C. (1974). *Le rorschach de l'enfant à l'adulte*. Neuchâtel : Delachaux et Niestlé. 2ed.
- Bika, G. (2011). *Les logiques de survie des réfugiés de guerre. Clinique de la reconstruction post-traumatique dans un pays d'asile*. Contributions des méthodes projectives (Rorschach et TAT). Thèse soutenue publiquement. Université Lumière Lyon 2.
- Binet A., & Simon T., (1904-1905). *L'Élaboration du premier test d'intelligence*. Paris : L'Harmattan. 2004.
- Bion, W. (1962). *Aux sources de l'expérience*. Paris : PUF. 2003.
- Bion, W. (1967). *Réflexion faite*. Paris : PUF. 2001.
- Blanchard, B. (2009). La lettre au père de Franz Kafka. *Enfances & Psy*, 44(3), 141-151.
- Blomart, J. (1998). *Le Rorschach chez l'enfant et l'adolescent : Étude génétique et liste de cotation des formes*. Paris : Éditions et Applications Psychologiques.
- Blos P. (1967). *Les adolescents, essais de psychanalyse*. Paris : Stock.
- Boekholt, M., & des Ligneris, J. (2003). Le narcissisme chez l'enfant: Modalités normales et pathologiques. *Psychologie clinique et projective*, 9(1), 95.
- Boekholt, M. (2014). Que faire d'une excessive réalité : À propos des sources corporelles de la subjectivation. *Psychologie clinique et projective*, 20(1), 93-108.
- Boimare, S. (2005). Peur d'apprendre et échec scolaire. *Enfances & Psy*, 28(3), 69.

- Bokanowski, T. (2010). Du traumatisme au trauma : Les déclinaisons cliniques du traumatisme en psychanalyse. *Psychologie clinique et projective*, 16(1), 9-27.
- Boudarse, K., & Scelles, R. (2016). Le père adéquat, sans plus : Entre culpabilité et légitimité. *Dialogue*, 214(4), 53.
- Bourguignon, M., & Katz-Gilbert, M. (2018). Explorer les destins de la transmission psychique au temps du devenir parent : L'apport de la libre réalisation de l'arbre généalogique. *Psychologie clinique et projective*, 24(1), 61.
- Braconnier, A. (2000). Menace dépressive et dépression à l'adolescence. In International Society for Adolescent Psychiatry (Ed.), *Personality and conduct disorders* (pp.73-85). Paris : Editions GREUPP.
- Braunschweig D., & Fain M. (1975), *La nuit, le jour. Essai psychanalytique sur le fonctionnement mental*. Paris : PUF.
- Brinbaum Y., Chauvel S., & Tenret E. (2013). Quelles expériences de la discrimination à l'école ? Entre dénonciation du racisme et discours méritocratique, *Migrations société*, 147-148, 97-110.
- Brelet-Foulard F., & Chabert, C. (2003). *Nouveau manuel du TAT*. Paris : Dunod.
- Brun, A. (2018). Corps et sensorialité : Les formes primaires de symbolisation dans les épreuves projectives. *Psychologie clinique et projective*, 24(1), 181.
- Brusset, B. (1995). Enquête familiale et anamnèse. In S. Lebovici, R. Diatkine, & M. Soulé, *Nouveau traité de psychiatrie de l'enfant et de l'adolescent*, (Eds.), *Nouveau traité de psychiatrie de l'enfant et de l'adolescent : 4 volumes* (pp. 509-517). Paris : PUF. 2004.
- Brusset, B. (2003). Honte primaire ou honte traumatique?. *Revue française de psychanalyse*, vol. 67(5), 1777-1780.
- Brusset, B. (2013). Le père et le tiers. In C. Baruch et D. Cupa (dir.), *Qu'est-ce-qu'un père*. Conférence du 26 Novembre 2013. Paris : Séminaires Psychanalytiques de Paris.
- Bydlowski, M. & Bydlowski, R. (1976). Le cauchemar à la naissance. In *Contribution à la représentation inconsciente de l'accouchement*, *Topique* 17, 139-145.
- Camilleri C., Vinsonneau G. (1996). *Psychologie et culture : concepts et méthodes*, Paris : Armand Colin.
- Carel A. (1997). L'après coup générationnel. In A. Eiguer (Ed), *Le générationnel* (pp. 69-106). Paris : Dunod.
- Carel A. (2004). Le processus d'autorité : approche clinique et métapsychologique ». In M. Sassolas (dir.), *Malaise dans la psychiatrie : changements dans la clinique, malentendus dans les pratiques* (pp. 95-118). Ramonville Saint-Agne : Érès.
- Castarède, M. (1983). Chapitre VII. L'entretien clinique à visée de recherche. In C. Chiland (Ed.), *L'entretien clinique* (pp.139-172). Paris : PUF. 2013.
- Castarède, M. & Tapia, C. (2008). La voix du Père ou la construction du père perdu. *Le Journal des psychologues*, 272(9), 55-59.
- Castoriadis, C. (1996). Réflexion sur le racisme. In *Le monde morcelé. Les carrefours du labyrinthe, Volume I à V*. Paris : Le Seuil.

- Chabert, C. (1987), *La psychopathologie à l'épreuve du Rorschach*. Paris : Dunod. 1998.
- Chabert, C. (1998). *Psychanalyse et méthodes projectives*. Paris : Dunod.
- Chabert, C. (2001). La psychanalyse au service de la psychologie projective. *Revue de Psychologie Clinique et Projective*, 7, 55-69.
- Chabert, C. & Verdon, B. (2008). *Psychologie clinique et psychopathologie*. Paris : PUF.
- Chabert, C. (2013). La bisexualité, entre-eux-deux ?. *Revue française de psychanalyse*, vol. 77(5), 1516-1520.
- Chagnon, J. (2001). L'enfant de 10 ans face aux épreuves projectives. *Psychologie clinique et projective*, 7(1), 175-198.
- Chagnon, J. (2006). Regard clinique sur les troubles des apprentissages. *Le Journal des psychologues*, 240(7), 29-33.
- Chagnon, J-Y (2008). L'enfant de 10 ans aujourd'hui. In *Colloque de Buenos-Aires : Réseau Méthodes Projectives et Psychanalyse*.
- Chagnon, J. (2009). Chapitre 2. La période de latence. In F. Marty (Ed.), *Les grandes problématiques de la psychologie clinique* (pp.27-45). Paris : Dunod.
- Chagnon, J-Y. (2014). Approche clinique et psychopathologique des troubles développementaux et instrumentaux. In J-Y Chagnon (Ed.), *Approche clinique des troubles instrumentaux (dysphasie, dyslexie, dyspraxie)* (pp.1-62). Paris : Dunod.
- Chagnon, J. & Durand, M. (2016). Latence et sexualité : un couple improbable ?. *Psychologie clinique et projective*, 22(1), 23-46.
- Chagnon, J-Y. & Roman, P. (2018). Avant-propos. *Psychologie clinique et projective*, 24(1), 9-13.
- Chagnon, J-Y. & Weismann-Arcache, C. (2020). Approche qualitative des données quantitatives de Rorschach d'enfants de 10 ans aujourd'hui. La fin de latence à l'épreuve de la culture contemporaine. *Psychologie clinique et projective*, 27(1), 93-128.
- Chambrier, J. (2008). Image du père dans la culture contemporaine : Célébration d'une paternité oblique. In D. Cupa (Ed.), *Image du père dans la culture contemporaine : Hommages à André Green* (pp.94-105). Paris : PUF.
- Chasseguet-Smirgel, J. (2000). Voie courte, voie longue. *Revue française de psychanalyse*, vol. 64(5), 1675.
- Chebel, M. et Baillet, D. (2002). Civilisation islamique et stratégies identitaires. *Confluences méditerranée*, 41, 124-134.
- Chervet, B. (2000). Culture, idéal et érotisme. *Revue française de psychanalyse*, vol. 64(5), 1687-1697.
- Chervet, B. (2013). L'appel au père et le meurtre fondateur. *Revue française de psychanalyse*, vol. 77(5), 1510-1515.
- Cournut, J., et Cournut-Janin M. (1993). La castration et le féminin dans les deux sexes. *Revue française de psychanalyse*, vol. 93(5), 1353-1558.

- Clerger, J. (1997). Nom-du-père et filiation. In A. Yahyaoui, A. *La place du père : Entre mythe familial et idéologie institutionnelle* (pp. 33-43). Grenoble : La pensée sauvage.
- Costa Fernandez, E. (2011). Chapitre 6. L'évaluation psychologique en situation interculturelle. In Z. Guerraoui & G. Pirlot, *Comprendre et traiter les situations interculturelles* (pp.193). Paris : De Boeck Supérieur.
- Costantino, G., Malgady, R.G., Rogler, L.H. (1988). *TEMAS (Tell-Me-A-Story) Manual*. Los Angeles : Western Psychological Services.
- Couchard, F. (1990). Influence des variables socio-culturelles sur le tat chez des femmes de culture musulmane. *Rorschachiana*, XVII, 40-44.
- Cyrulnik, B. (1999). *Un merveilleux malheur*. Paris : Odile Jacob.
- Dachmi A. (1998), L'affaiblissement de l'autorité paternelle ou les méfaits de l'acculturation. *Information psychiatrique*, 74, 1998, p. 672-678.
- Dahoun, R. (1998). L'entre-deux : une métaphore pour penser la différence culturelle. In R, Kaës (dir.). *Différences culturelles et souffrance de l'identité* (pp.45-86). Paris : Dunod. 2012.
- Dasen, PR. (1993). L'ethnocentrisme de la psychologie, In M. Rey-von Allmen (Eds.). *Psychologie clinique et interrogations interculturelles* (pp. 155-174). Paris : L'Harmattan.
- Daure, I. (2011). Transmettre pour une migration réussie. In Z. Guerraoui et O, Reveyrand-Coulon (dir.). *Transmission familiale et interculturelle : Ruptures, aménagements, créations* (pp. 43-48). Paris : In Press.
- Debray, R. (2000). *L'examen psychologique de l'enfant en période de latence*. Paris : Dunod.
- De Queylar, A. (2007). De fils en père. *Adolescence*, 62(4), 825.
- De Tyche, C. (2001). Surmonter l'adversité : Les fondements dynamiques de la résilience. *Cahiers de psychologie clinique*, 16(1), 49.
- Delaisi de Parceval, G. (1981). *La part du père*. Paris : Seuil.
- De La Gorce, B. (2013). Compter sur l'héritage ? Miser sur le commerce ?. *Revue française de psychanalyse*, 77(5), 1354-1362.
- Dechaud-Ferbus, M. (2013). Le père originaire et son corps pour l'intégration du pare excitation et du surmoi. *Revue française de psychanalyse*, 77(5), 1559-1564.
- Delcroix, C. (2009). Transmission de l'histoire familiale et de la mémoire historique face à la précarité. *Migrations Société*, 123-124(3), 141.
- Delourmel, C. (2008). Le cadre et sa symbolisation en regard du principe paternel. In D. Cupa (Ed.), *Image du père dans la culture contemporaine : Hommages à André Green* (pp.253-272). Paris : PUF.
- Delourmel, C. (2013). De la fonction du père au principe paternel. *Revue française de psychanalyse*, 77(5), 1283-1353.
- Denis, P. (2001). L'excitation à la période de latence : Entre refoulement et répression. *Enfances & Psy*, 14(2), 77-83.
- Denis, P. (2011). *De l'âge bête. La période de latence*. Paris : PUF. 2011.

- Dentici, M., Bossuroy, M., & Moro, M. R. (2015). Raconte-moi une histoire : Il était une fois le TEMAS. Applications d'un test projectif et narratif en contexte multiculturel. *L'Autre*, 16(3), 336.
- Depelteau, F. (2010). *La démarche d'une recherche en sciences humaines. De la question de départ à la communication des résultats*. Paris : De Boeck
- Derivois, D. (2013). L'examen psychologique d'un adolescent de migrants : apports de la « perspective projective ». In A-V. Mazoyer (dir.), *Clinique et médiation projective* (pp.43-65). Toulouse : Presse Universitaires du Mirail.
- De Santa Ana, I. (2015). Être adolescent loin de chez soi et des siens : subjectivation et remaniements identitaires. *L'Autre*, 16(2), 161-171.
- Devereux, G. (1965). La notion de parenté. In *Ethnopsychanalyse complémentariste* (1972)(pp.230). Paris : Flammarion. 1985.
- Devereux, G. (1967). *De l'angoisse à la méthode*. Paris : Flammarion. 1980.
- Devereux, G. (1972). *Ethnopsychanalyse complémentariste*. Paris : Flammarion. 1985.
- Diatkine, G. (1983). *Les transformations de la psychopathie*. Paris : PUF.
- Diatkine, R. (1985). Phase de latence : l'entre deux crises. In R. Diatkine, *L'enfant dans l'adulte ou l'éternelle capacité de rêverie* (pp.201-222). Neuchâtel : Delachaux et Niestlé. 1994.
- Diatkine, R. (1999). La formation du langage imaginaire, *A. C. C. E. S. Les Cahiers*, 4, 21-24.
- Diatkine, R. (2000). Surmoi culturel. *Revue française de psychanalyse*, 64(5), 1523-1589.
- Diop-Ben Galoune (2011). Père en attente de transmettre, enfants en attente de recevoir. De la tension dans la migration. In Z. Guerraoui et O. Reveyrand-Coulon (dir.), *Transmission familiale et interculturelle. Ruptures, aménagements, créations* (pp.189-200). Paris : In Press.
- Donnet J.-L. (1995). *Surmoi*, Paris : PUF.
- Donnet, J.-L. (2014). La transmission au négatif. *Revue française de psychanalyse*, 78(2), 327.
- Dor, J. (2000). Le Père réel, le Père imaginaire et le Père symbolique : la fonction du père dans la dialectique œdipienne in Dor, *Le Père et sa fonction en psychanalyse* (pp.45-58). Toulouse, France: ERES.2012 [2016]
- Drieu, D., & Marty, F. (2005). Figures de filiation traumatique. *Dialogue*, 168(2), 5.
- Duparc, F. (1998). Les fantasmes originaires. In *l'élaboration en psychanalyse*. Bordeaux : Esprit du temps.
- Duparc, F. (2003). Introduction: Le père dans tous ses états. In J. Guillaumin (Ed.), *Le père: Figures et réalités* (pp.13-37). Le Bouscat : L'Esprit du temps.
- Duparc F. (2008), Du père suffisamment bon, In D. Cupa, *Image du père dans la culture contemporaine* (pp.321-329). Paris : PUF.
- Duparc, F. (2009). Traumatismes et migrations : Première partie : Temporalités des traumatismes et métapsychologie. *Dialogue*, 185(3), 15.

- Ebtinger, R. (2005). Œdipe-père. Aspects psychopathologiques de la paternité. *Neuropsychiatrie de l'Enfance et de l'Adolescence*, 53(5), 211-223.
- Eiguer, A. (1998). Le faux-self du migrant. In R. Kaës (dir.). *Différences culturelles et souffrance de l'identité* (pp.91-105). Paris : Dunod. 2012.
- Eiguer, A. (2004). Le père « désautorisé ». *Le Divan familial*, 13(2), 97.
- Emmanuelli, M. (1994). Incidence du narcissisme sur les processus de pensée à l'adolescence. *Psychiatrie de l'enfant*, 37(1), 249-305.
- Emmanuelli M. (1996). L'inhibition intellectuelle à la pré-adolescence : mise en défaut de la latence et prélude à la séparation. *Psychologie clinique et projective*, 261-278.
- Emmanuelli, M. (2014). Les processus de pensée à l'adolescence : l'éclairage projectif, *Psychologie clinique et projective*, 20(1), 79-92.
- Fages, J-B. (1997). *Comprendre Jacques Lacan*. Paris : Dunod.
- Fabregat, M. (2009). Défauts de transmission symbolique dans la migration. *Dialogue*, 185(3), 29.
- Fantini, F., Bevilacqua, P. (2007). TEMAS : Un nouveau test projectif/narratif pour l'évaluation multiculturelle. *L'autre, Cliniques, Cultures et Sociétés*, 8(3), 85-96.
- Faure, C. & Titia Rizzi, A. (2017). Du clivage à la « ré-corps-ciliation » : Utilisation du dessin comme médiation psychomotrice créative auprès d'un enfant franco-marocain gaucher. *Perspectives Psy*, 56(4), 352-362.
- Fernandez-Borges, M.-A., & Roman, P. (2011). Enjeux de la construction du lien de filiation chez des enfants adoptés à l'étranger. Apports de la clinique projective. *Cahiers de psychologie clinique*, 37(2), 247.
- Ferro, A. (2004). *Facteurs de maladie, facteurs de guérison*. Paris : In Press.
- Flagey, D. (2002). Rôle des apprentissages dans l'économie narcissique. In D. Flagey (Ed.), *Mal à penser, mal à être: Troubles instrumentaux et pathologie narcissique* (pp.47-57). Toulouse : ERES.
- Flagey, D. (2002). Conséquences des troubles d'apprentissage sur le développement psychique global. In D. Flagey (Ed.), *Mal à penser, mal à être : Troubles instrumentaux et pathologie narcissique* (pp.59-77). Toulouse : ERES.
- Frisch-Desmarez, C. (2005). Troubles narcissiques liés aux difficultés d'apprentissage chez l'enfant. *Enfances & Psy*, 28(3), 87-97.
- Feldman, M. (2013). Attaques cumulées des liens de filiation et d'affiliation : quel devenir pour l'enfant. *Cliniques Méditerranéennes*, 88, 251-265.
- Fréjaville, A. (2013). Pour une tiercéité des origines. *Revue française de psychanalyse*, 77(5), 1565-1570.
- Freud S. (1885), *Lettres à Wilhelm Fliess :1887-1904*. Paris : PUF. 2006.
- Freud, S. (1888) Amnésie – Aphasie : Présentation, traduction et notes de Ferdinand Scherrer. *Essaim*, 35(2), 125-142. 2015.

- Freud, S. (1895). Esquisse pour une psychologie scientifique. In S. Freud *Naissance de la psychanalyse*. Paris : PUF. 2007.
- Freud S. (1900), *L'Interprétation des rêves*. Paris : PUF, 2010.
- Freud, S. (1909). *Le roman familial des névrosés et autres textes*. Paris : Payot et Rivages. 2014.
- Freud, S. (1913). *Totem et Tabou*. Paris : Gallimard. 1993.
- Freud S. (1914). *Pour introduire le narcissisme*. Paris : Payot et Rivages. 2011.
- Freud, S. (1915). *Métapsychologie*, Paris : PUF. 2018.
- Freud, S. (1917). *Deuil et Mélancolie*. Paris : Payot et Rivages. 2011.
- Freud, S. (1918). *L'homme aux loups*. Paris : PUF. 1990.
- Freud, S. (1919). L'inquiétante étrangeté. In *L'inquiétante étrangeté et autres essais* (pp.209-265). Paris : Gallimard. 1985.
- Freud, S. (1920). *Au-delà du principe de plaisir*. Paris : Payot et Rivages. 2010.
- Freud, S. (1921), *Psychologie des foules et analyse du moi*, Paris : Payot. 2012
- Freud, S. (1923). *Le moi et le ça*. Paris : Payot et Rivages. 2010.
- Freud, S. (1926). *Inhibition, symptômes et angoisse*. Paris : Payot et Rivages. 2014.
- Freud, S. (1929). *Malaise dans la civilisation*. Paris : Flammarion. 2010.
- Freud S. (1933). La féminité. In *Nouvelles conférence d'introduction à la psychanalyse* (pp. 163). Paris : Galimard. 1984.
- Freud, S. (1937). Constructions dans l'analyse. In S. Freud, *Résultats, idées, problèmes* (pp.271). Paris : PUF. 1998.
- Freud S. (1939), *L'Homme Moïse et la religion monothéiste*. Paris : Payot et Rivages. 2010.
- Freud, A. (1949). *Le moi et les mécanismes de défense*. Paris : PUF. 1985.
- Genvresse, P. (2005). Engendrement, filiation, transmission et ruptures traumatiques. *Dialogue*, 168(2), 45.
- Germain, S. (2005). *Magnus*. Paris : Albin Michel.
- Gibello, B., (1995). *La pensée décontenancée*. Paris : Bayard.
- Godelier, M. (1997). *Une société sans père ni mari : Les Na de Chine*. Paris : PUF.
- Golse, B. (2003). Transmettre la transmission : un point commun aux différentes thérapies conjointes parents-enfant. In J. Aïn (Ed.), *Transmissions : Liens et filiations, secrets et répétitions* (pp.203-219). Toulouse : ERES.
- Golse, B. (2004). La naissance des représentations. Conceptions psychanalytiques. In S. Lebovici (Ed.), *Nouveau traité de psychiatrie de l'enfant et de l'adolescent: 4 volumes* (pp.173-188). Paris : PUF.

- Golse, B. (2005). Avant-propos. In B. Golse, S. Missonnier (dir.). *Récit, attachement et psychanalyse* (pp.7-18). Toulouse : Erès.
- Guélamine, F. (2008). *Action sociale et immigration en France. Repères pour l'intervention*. Paris : Dunod.
- Guérin, A. (2013). L'agir violent en réponse à un traumatisme parental ?. *Perspectives Psy*, 52(2), 158-163.
- Guerraoui, Z. & Reveyrand-Coulon, O. (2006). *Pourquoi l'interdit ?*. Toulouse : ERES.
- Guerraoui, Z., Daure, I., & Reveyrand-Coulon, O. (2015). Exclusion et réclusion des fils et figure paternelle dans la problématique migratoire. *Perspectives Psy*, 54(3), 254-262.
- Guillaumin, J. (1965). *La dynamique de l'examen psychologique*. Paris : Dunod. 1977.
- Guilbert, D. (2001). *Et si l'autorité c'était la liberté ?*. Paris : La Martinière.
- Guillon, M. (1990). *L'immigration dans la classe ouvrière en France*. Paris : L'Harmattan.
- Guinard, F. (2019). Écueils et destins des expériences de différés dans le travail de latence. *Journal de la psychanalyse de l'enfant*, vol. 9(1), 67-83.
- Gutton, P.(2006). Conduites pubertaires soi-disant perverses. In J. Aïn (Ed.), *Perversions: Aux frontières du trauma* (pp.33-46). Toulouse : ERES.
- Guyotat, J. (1995). *Filiation et puerpéralité. Logiques du lien*. Paris : PUF.
- Guyotat, J. (2005). Traumatisme et lien de filiation. *Dialogue*, 168(2), 15.
- Green, A. (1974). *La Folie privée*, Paris : Folio Essais. 2003
- Green, A. (1983). *Narcissisme de vie, Narcissisme de mort*. Paris : Editions de minuit. 2007.
- Green, A. (1995). L'objet et la fonction objectalisante, in *Propédeutique* (pp.229-266). Paris : Champ Vallon.
- Green, A. (2008). La construction du père perdu. In D. Cupa (Ed.), *Image du père dans la culture contemporaine: Hommages à André Green* (pp.11-49). Paris : PUF.
- Grinberg, L. et Grinberg, R. (1986). *Psychanalyse du migrant et de l'exilé*. Lyon : C.L.E psychanalyse.
- Ham, M. (2001). Origine, Exil, Généalogie et Filiation : quand la transmission est dans l'impasse. *Cliniques méditerranéennes*, 63, 167-177.
- Henry, W-E. (1951). Le TAT dans l'étude des problèmes de groupe et des problèmes culturels. In H-H. Anderson, (ed.), *Manuel des techniques projectives en psychologie clinique*. Paris : Editions Universitaires. 1965.
- Hirsch, D. (2013). Le père en psychanalyse. Entre ontogenèse et phylogenèse, entre biologie et culture. *Revue française de psychanalyse*, 77(5), 1471-1479.
- Houngpatin, L. (2008). Je suis d'ici, mon grand-père est de là-bas, et mon père alors ? » Babar l'éléphant à la rencontre de l'enfant léopard. In D. Cupa (Ed.), *Image du père dans la culture contemporaine* (pp.235-252). Paris : PUF.

- Hurstel, F. (2001). Malaise dans la filiation paternelle : Que devient la fonction du tiers ?. *Cliniques méditerranéennes*, 64(2), 5.
- Hurstel, F. (2004a). Fractures dans la paternité : Leurs enjeux pour le rôle et la fonction des pères contemporains. *Le Coq-héron*, 179(4), 69.
- Hurstel, F. (2004b). Le regard du père. *Adolescence*, 49(3), 553.
- Idris, I. (2007). Migrations, identités et appartenances : les enfants de migrants, les prisons et la citoyenneté. In A-E, Aubert (Ed.), *Dispositifs de soins au défi des situations extrêmes* (pp.131-144). Toulouse : ERES.
- Idris, I. (2009). Cultures, migration et sociétés : Destin des loyautés familiales et culturelles chez les enfants de migrants. *Dialogue*, 184(2), 131.
- Janin, C. (1996). *Figures et destin du traumatisme*. Paris : Broché.
- Jeammet P. (1991). Les enjeux des identifications à l'adolescence. *Journal de la psychanalyse de l'enfant*, 10, 140-163.
- Jeammet, P. (1994). Adolescence et processus de changement. In D. Wildocher (ed.), *Traité de psychopathologie* (pp.637-726). Paris : PUF.
- Jumel, B. (2006). La dyslexie à l'épreuve du bilan psychologique. *Perspectives Psy*, 45(4), 339-344.
- Jumel, B. (2015). 14. L'enfant dyslexique dans les tests. In B. Jumel, *Troubles des apprentissages : Approche intégrative* (pp.143-153). Paris : Dunod.
- Jumel, B. (2015). 16. Indications issues de la psychologie culturelle pour l'apprentissage de l'écriture/lecture alphabétique. Dans : B. Jumel, *Troubles des apprentissages : Approche intégrative* (pp.163-168). Paris : Dunod.
- Kaës, R. et al. (1979) *Crise, Rupture et dépassement*. Paris : Dunod.
- Kaës, R. & al. (1993). *Transmission de la vie psychique entre générations*. Paris : Dunod
- Kaës, R. (1994). *La parole et le lien*. Paris : Dunod.
- Kaës, R. (2009a). *Les alliances psychiques inconsciente*. Paris : Dunod.
- Kaës, R. (2009b). La réalité psychique du lien. *Le Divan familial*, 22(1), 107.
- Kaës, R. (2012). Une différence de troisième type. In R, Kaës (Ed.), *Différences culturelles et souffrance de l'identité* (pp.1-18). Paris : Dunod.
- Kaës, R. (2012). Différence culturelle, souffrance de la langue et travail du préconscient dans deux dispositifs de groupe. In R. Kaës (Ed.), *Différences culturelles et souffrance de l'identité* (pp.45-86). Paris : Dunod.
- Kaës, R. (2012). Violences, travail de pensée et fonction paternelle. In R. Kaës (Ed.), *Le Maître* (pp.243-264). Paris : Dunod.
- Kaës, R. (2015). *Crises et traumas à l'épreuve du temps : Le travail psychique dans les groupes, les couples et les institutions*. Paris : Dunod.

- Kafka, F. (1952). *Lettre au père*. Paris : Folio. 2001.
- Kahn, L. (2013). Un totem interne ?. *Revue française de psychanalyse*, 77(5), 1502-1509.
- Katz Gilbert, M., Bourguignon, M., & Lo Piccolo, G. (2016). Filiation catastrophique et travail de mémoire après la Shoah : Quand la libre réalisation de l'arbre généalogique est au service de l'historicisation. *Dialogue*, 213(3), 69.
- Katz-Gilbert, M. (2017). Destins de la temporalité psychique et survivance après un génocide : Une étude de cas à partir de la libre réalisation de l'arbre généalogique. *Psychologie clinique et projective*, 23(1), 135-157.
- Katz-Gilbert, M., Bourguignon, M. & Lo Piccolo, G. (2019). Transformer l'héritage du passé traumatique après un génocide : l'étayage sur la photographie dans le processus de symbolisation et d'historicisation. *Dialogue*, 226(4), 91-111.
- Kardiner A. (1977). *Mon analyse avec Freud*. Paris : Les Belles Lettres. 2013.
- Kestemberg, E. (1962). *L'adolescence à vif*. Paris : PUF. 1999.
- Koné-Mariko, A. & Mestre, C. (2018). La paternalité à l'épreuve de la migration. *Spirale*, 85(1), 115-127.
- Klein M. (1952). *Notes sur quelques mécanismes schizoïdes*. In M. Klein, P. Heimann, S. Isaacs, & J. Rivière J (Eds.), *Développements de la psychanalyse* (pp.274-300). Paris : PUF. 2006.
- Konicheckis, A. (2001). Paradoxes et fonctions narcissiques de la filiation, *Cliniques méditerranéennes*, 63, 143-156.
- Konicheckis, A. (2006). Fonction paternelle précoce, dans le fantasme et dans la succession de génération. In *Père ou-es-tu ? Psychiatrie Française*, 25(3), 138-153.
- Konicheckis, A. (2014). Générativité des transmissions et psychisme individuel. *Revue française de psychanalyse*, 78(2), 377.
- Koren, D. (2013). Énigme de l'énigme. D'une énigme à l'autre. *Sigila*, 31(1), 23-33.
- Korff-Sausse, S. (2009). *Eloge des pères*. Vanves : Hachette Littératures.
- Korff-Sausse, S. (2016). Que faut-il pour faire un père ? *Dialogue*, 214(4), 15.
- Krouch D.T., Harf A., Moro M.R. (2012), « Adoption internationale et parcours des parents. Analyse des marques traumatiques », *La Psychiatrie de l'enfant*, 55(1), 293-314.
- Kristeva, J. (1988). *Etrangers à nous-mêmes*. Paris : Gallimard.
- Lacan, J. (1955). La chose Freudienne. In *Ecrits* (pp.209-249). Paris : Le seuil. 1966.
- Lacan, J. (1957-1958). *Le séminaire : livre V. Les formations de l'inconscient*. Paris : Le seuil. 1998.
- Lacan J. (1958). La forclusion du Nom-du-Père, *Le Séminaire, livre V : Les formations de l'inconscient*, Paris : Le Seuil. 1998.
- Lacan J. (1958), La métaphore paternelle, *Le Séminaire, livre V : Les formations de l'inconscient*, Paris : Le Seuil. 1998.

- Lacan J., (1965). *La science et la vérité*. Paris : Seuil.
- Lacan, J. (1966). *L'objet de la psychanalyse*. Paris : Seuil.
- Lacan J. (1966). Le stade du miroir comme formateur de la fonction du Je. In *Écrits* (pp.93-100). Paris : Le Seuil.
- Lacan J. (1969), *Le Séminaire Livre XVII, L'Envers de la psychanalyse*. Paris : Seuil. 1991.
- Lacan J. (1974) *Le Séminaire, Les non-dupes errent*, séance du 9 avril 1974. Paris : Le Seuil.
- Lagache, (1949). *L'unité de la psychologie*. Paris : PUF.
- Laplanche, J. & Pontalis, J-B. (1967). *Vocabulaire de la psychanalyse*. Paris : PUF.
- Laplanche, J. (1987). *Nouveaux fondements pour la psychanalyse*. Paris : PUF. 2016.
- Lavallée, G. (2013). Principe paternel et grand écart théorico-pratique. *Revue française de psychanalyse*, 77(5), 1533-1538.
- Lear, J. (2007). Perlaborer la fin de la civilisation. *Revue française de psychanalyse*, 71(3), 831-851.
- Lebovici S., Stoleru S. (1985), L'interaction parent-nourrisson. In S. Lebovici, R. Diatkine, & M. Soulé (Eds.), *Nouveau traité de psychiatrie de l'enfant et de l'adolescent*, (pp.319-339). Paris : PUF.
- Lebovici, S. (1986). *Note clinique sur l'analyse de patients appartenant à une autre culture que celle du psychanalyste* in Nouvelle Revue d'Ethnopsychiatrie, 6, 61-65.
- Lebovici, S. (2001). Texte inaugural. In C. Zaouche Gaudron (Ed.), *La problématique paternelle* (pp.21-48). Toulouse : ERES.
- Le Camus, J. (2000). *Le vrai rôle du père*, Paris : Odile Jacob.
- Le Du, C. (2009). Tests psychologiques et facteurs culturels. In T. Baubet, M-R. Moro (dir.). *Psychopathologie transculturelle* (pp.107-150). Paris : Elsevier Masson.
- Lefebvre, A. (2013). Les familles, une histoire d'ombre et de secrets. L'éclairage projectif sur la filiation. *Le Carnet PSY*, 169 (2), 41-43.
- Leclaire, F., Lemattre, B. & Bodineau, D. (2015). Transmission culturelle et troubles de la relation chez les enfants de migrants : un dispositif expérimental pour une co-construction des liens. *L'Autre*, 16(1), 38-47.
- Lepastier, S. (2008). *La Lettre à son père* de Kafka, une illustration du fantasme de la folie paternelle. In D. Cupa (Ed.), *Image du père dans la culture contemporaine: Hommages à André Green* (pp.80-88). Paris : PUF.
- Lepastier, S. (2013). Le parricide entre la structure et l'histoire. *Revue française de psychanalyse*, 77(5), 1590-1596.
- Lévi-Strauss, C. (1947). *Les structures élémentaires de la parenté*. Paris : Flammarion. 2008.
- Lévi-Strauss, C. (1955). *Tristes Tropiques*. Paris : Babelio. 2001.
- Marty, F. (2003). La parentalité : Un nouveau concept pour quelles réalités ?, La place du père. *Le*

Carnet PSY, 81(4), 27.

Masclat, O. (2003). *La gauche des cités. Enquête sur un rendez-vous manqué*. Paris : La dispute.

Maurice, C. (2013). Peut-on réduire le paternel à un « principe » ?. *Revue française de psychanalyse*, 77(5), 1687-1691.

Mauger, J., Monette, L. (2000). Pure culture... . *Revue française de psychanalyse*, 64(5), 1391-1461.

Mazoyer, A.-V., & Roques, M. (2014). Mobilisation des processus psychiques chez des enfants victimes d'agression sexuelle. Contributions du Rorschach à la clinique du trauma. *Bulletin de psychologie*, 532(4), 331.

Menges, L. J. (1959). Adecuación para emigrar. Investigación de algunos aspectos psicológicos de la emigrabilidad. *Thèse universitaire*.

Minkowska, F., & Fusswerk, M. (1956). *Le Rorschach. A la recherche du monde et des formes*. Paris : L'Harmattan.

Minazio, N. (2000). Penser le surmoi culturel aujourd'hui ?. *Revue française de psychanalyse*, 64(5), 1741-1747.

Misès, R. 1990. *Les pathologies limites de l'enfance*, Paris : PUF. 1999.

Missonnier, S. (2019). L'apport de Georges Devereux : intégration vs complémentarité. In M. Bydlowski (Ed.), *Recherches en psychopathologie de l'enfant* (pp.153-161). Paris : Eres.

Moguéro, L., Hamel, C., & Santelli, E. (2013). Genre, origine et autonomisation durant la période de jeunesse : Les relations entre parents et enfants dans les familles immigrées. *Migrations Société*, N° 147-148(3), 189.

Moguéro, L., et Santelli, E., (2013). Des jeunes comme les autres ? Vécu de la jeunesse et du devenir adulte des descendants de migrants. *Migrations Société*, 147-148(3), 69.

Morin, E. (2005). *Introduction à la pensée complexe*. Paris : Seuil.

Moro M.R., Nathan T. (1989). Le bébé migrateur. Spécificités et psychopathologie des interactions précoces en situation migratoire. In S. Lebovici, & Weil-Halpern F (Eds.), *Psychopathologie du bébé* (pp. 683-722). Paris : PUF.

Moro, M-R. (1994). *Parents en exil, psychopathologie des migrations*. Paris : PUF. 2001.

Moro, M.R. (1998). *Psychopathologie transculturelle des enfants de migrants*. Paris : Dunod.

Moro, M-R. (2002). *Enfants d'ici venus d'ailleurs : Naître Et Grandir En France*. Paris : La Découverte.

Moro, M-R (2004). Bases de la clinique transculturelle du bébé, de l'enfant et de l'adolescent. In M-R, Moro, Q. De La Noé, Y. Mouchnik (dir). *Manuel de psychiatrie transculturelle*. Grenoble : La pensée sauvage.

Moro, M-R. (2010). *Nos enfants demain : Pour une société multiculturelle*. Paris : Odile Jacob.

Mousset, S. (2006). Faisons parler l'interdit de Langue. In Z. Guerraoui, O. Reveyrand-Coulon (dir.), *Pourquoi l'interdit ?* (pp.151-164). Eres : Petite enfance et Parentalité.

- Mousset, S. (2011). L'enfant et l'adolescent dans la famille migrante : transmission et enjeux psychiques. In Z. Guerraoui et O. Reveyrand-Coulon (dir.), *Transmission familiale et interculturelle. Ruptures, aménagements, créations* (pp.27-42). Paris : In Press.
- Moussi, A. S., & collaborateurs, M. B. et. (2004). Production et banalités au Rorschach en Algérie. *Psychologie clinique et projective*, 10(1), 339.
- Murray, H.A. (1938). Explorations in personality. New-York, Oxford University Press, trad. fr. Exploration de la personnalité. Paris : PUF; 1953.
- Nathan, T. (1986). *La folie des autres*. Traité d'ethnopsychiatrie clinique. Paris : Dunod.
- Nguyen A. (2014). L'agonie administrative des exilés, Une clinique de l'asile. *L'Autre* 2(15) pp. 197-206.
- Ntongo Bubote, E. (2014). Impact de la paternité en situation migratoire sur le développement de l'enfant: Le cas des pères kongos venus en France. *Psychologie Clinique*, 38(2), 75-92.
- Ody, M. & Smadja, C. (2004). Carence paternelle. Importance du père et de la fonction paternelle dans le développement du fonctionnement mental. In S. Lebovici, R. Diatkine, & M. Soulé (Eds.), *Nouveau traité de psychiatrie de l'enfant et de l'adolescent* (pp.2603-2620). Paris : PUF.
- Ombredane, A. (1969). *L'exploration de la mentalité des noirs congolais, le Congo TAT*. Paris : PUF.
- Ouerhani, N. (1997) Ambivalence de l'image paternelle à travers quelques contes maghrébin. In Yahyaoui, A. (Dir.), *La place du père : entre mythe familial et idéologie institutionnelle* (pp.53-63). Grenoble : La Pensée Sauvage.
- Pedinielli, J-L. & Fernandez, L. (2005). *L'observation clinique et l'étude de cas*. Paris : Armand Colin.
- Péju, P. (1998). *Naissances*. Paris : Gallimard.
- Pellegrin, P. (2015). Introduction. In S. Freud, *Totem et Tabou* (pp.7-61). Paris : Gallimard.
- Perron, R. (1997). *La pratique de la psychologie Clinique*. Paris : Dunod. 2006.
- Perron, R. (2007). Chercher en psychanalyse, réflexions sur le modèle des sciences exactes. In M. Emmanuelli & R. Perron (Eds.). *La recherche en psychanalyse. Monographies de la Revue française de psychanalyse*. Paris : PUF.
- Perron, R. (2010). *La raison psychanalytique*. Paris : Dunod.
- Perry, A. (2018). Le père, un parent comme les autres : Chronique d'un droit en construction. *Spirale*, 85(1), 128-137.
- Piret, B. (2004). La paternité à l'épreuve de l'exil. In G. Greiner (Ed.), *Fonctions maternelle et paternelle* (pp.121-139). Toulouse, France: ERES.
- Pizarnik, A. (1962). Las aventuras perdidas. In A. Pizarnik, *Poesia Completa* (pp.123). Barcelona: Lumen. 2001.
- Pontalis, J.-B. (1988). *Perdre de vue*. Paris : Gallimard.
- Popper, K. (1963). Conjectures et réfutations. La croissance du savoir scientifique. Payot, 1985.

- Popper, K. (1978). Natural Selection and the Emergence of Mind [\[archive\]](#). In *Dialectica*, 32 (3-4), 339-355.
- Rachedi, Z. (2009). Travail et transmissions familiales en contexte migratoire : Regards croisés père/fille. *Migration société*, 123-124(3), 159-175.
- Racial, J-J. (2001). La division du père. *Cliniques méditerranéennes*, 64, 21-27.
- Rausch de Traubenberg, N. (1970). *La pratique du Rorschach*, Paris : PUF. 2000.
- Rausch de Traubenberg, N., Boizou, M-F. (1977). *Le rorschach en clinique infantile. L'imaginaire et le réel chez l'enfant*. Paris : Dunod. 2000.
- Ravit, M. (2010). Du traumatisme à la fascination dans la clinique du passage à l'acte, *Psychologie clinique et projective*, XVI, 29-49.
- Reca, M. (2015). Psychotraumatismes du migrant : la confusion des réalités. *L'information psychiatrique*, 91(2), 97-105.
- Reveyrand-Coulon, O. (2011). La question du retour au pays : un objet transgénérationnel. In Z. Guerraoui et O. Reveyrand-Coulon (Dir.), *Transmission familiale et interculturelle. Ruptures, aménagements, créations* (pp.77-88). Paris : In Press.
- Richard F. (2001), *Le processus de subjectivation à l'adolescence*, Paris : Dunod.
- Richard, F. (2008). Peut-on vraiment parler d'un déclin de la fonction paternelle ?. In D. Cupa (Ed.), *Image du père dans la culture contemporaine* (pp.64-79). Paris : PUF.
- Roisin, J., & Guerraoui, Z. (2011). Identité religieuse en situation interculturelle : de la transmission à la création, dans Z. Guerraoui et O. Reveyrand-Coulon (Dir.), *Transmission familiale et interculturelle. Ruptures, aménagements, créations* (pp.127-142). Paris : In Press.
- Roman, P. (1996). Blanc au Rorschach et psychopathologie du Moi-peau. In *Revue Européenne de Psychologie Appliquée*, 46,139-143.
- Roman P. (2006). Temps et traumatisme : une approche clinique et projective ». In B. Chouvier, & R. Roussillon (dir.), *La temporalité psychique. Psychanalyse, mémoires et pathologies du temps* (pp.75-92). Paris : Dunod.
- Roman, P. (2015). *Le Rorschach en clinique de l'enfant et de l'adolescent : Approche psychanalytique*. Paris : Dunod.
- Roman, P. (2017). Traces traumatiques et figures projectives des catastrophes de symbolisation. *Bulletin de psychologie*, 550(4), 265-273.
- Rouchy, J. (2008). Les groupes d'appartenance. In J. Rouchy (Ed.), *Le groupe, espace analytique: Clinique et théorie* (pp.151-176). Toulouse : ERES.
- Roussillon, R. (1999). *Agonie, clivage et symbolisation*. Paris : PUF. 2009.
- Roussillon, R. (2013). Le père et la question de l'introjection pulsionnelle. *Revue française de psychanalyse*, 77(5), 1369-1373.
- Rude-Antoine, E. (2001). Du père, des pères en exil. *Hommes et migrations*, 1232(1), 5-15.

- Santelli, E. (2009). La mobilité sociale dans l'immigration : Transmissions familiales chez les algériens. *Migrations Société*, 123-124(3), 177.
- Santelli, E., & Moguérou, L. (2013). Enquêter sur le vécu de la jeunesse et le devenir adulte des descendants de migrants. *Migrations Société*, 147-148(3), 71.
- Sawaya, M., Louët, E., & Baubet, T. (2018). Transmission intergénérationnelle et transgénérationnelle du vécu de guerre chez des Libanais migrants : Apports des épreuves projectives. *Psychologie clinique et projective*, 24(1), 83.
- Sawaya, M. (2019). *Y-a-t-il des papillons au Liban ? Guerres, migration et transmissions. Recherche auprès de familles libanaises vivant en France*. Thèse de Doctorat. Soutenue Publiquement : Université Sorbonne Paris Nord.
- Sayad, A. (1999). *La Double Absence. Des illusions de l'émigré aux souffrances de l'immigré*. Paris : Le Seuil.
- Scarfone, D. (2000). Formation d'idéal et Surmoi Culturel . *Revue française de psychanalyse*, vol. 64(5), 1589.
- Scelles, R., & Boudarse, K. (2016). Éditorial. *Dialogue*, 214(4), 7.
- Schnitzler, A. (1988). *Relations et solitudes*. Paris : Petite Bibliothèque Payot.
- Sfayhi, N. (2005). Adolescents tunisiennes et représentation de l'homme et du père au TAT. *Pratiques Psychologiques*, 11(1), 29-46.
- Schaeffer, J. (1997). *Le refus du féminin : la Sphinge et son âme en peine*. Paris : PUF. 2013.
- Shentoub, V. (1990). *Manuel d'utilisation du TAT. Approche psychanalytique*. Paris : Dunod.
- Synodinou, C. (2000). Devoir de liaison - La mémoire revisitée. *Revue française de psychanalyse*, 64(1), 151-160.
- Sironi, F. (2007). *Psychopathologie des violences collectives : essai de psychologie géopolitique clinique*. Paris : Odile Jacob.
- Soler, C. (2013). Symptômes énigmatiques ?. *Champ lacanien*, 14(2), 69-74.
- Streiff-Fénart, J. (1999). Negotiations on culture in immigrant families. In M. Crul, F. Lindo, C. Lin Pang (Eds.), *Culture, structure, and beyond. Changing identities and social positions of immigrants and their children* (pp.1-3). Amsterdam : Het Spinhuis.
- Streiff-Fénart, J. (2006). À propos des valeurs en situation d'immigration : questions de recherche et bilan des travaux. *Revue française de sociologie*, 47(4), 851-875.
- Stoloff J.-C. (2007), *La Fonction paternelle*. Paris : In Press.
- Tevfika Tunaboylu-Ikiz *et al.* (2010). Étude normative du Rorschach de la population adolescente turque. *Psychologie clinique et projective*, 16(1), 209-231.
- Tunaboylu-Ikiz, T., Dügör, B., Atak, İ., Mete, L. & Kalem, E. (2015). Les normes du Rorschach de la population âgée en Turquie. *Psychologie clinique et projective*, 21(1), 257-276.
- Tisseron, S. (2006). Quand les revenants et les fantômes hantent le corps. *Le Journal des psychologues*,

238(5), 55-58.

Todd, E. (1994). *Le destin des immigrés*, Paris : Le Seuil.

Touhami, F. & Moro, M. (2017). Comment migrent les pères ? In N. Glangeaud-Freudenthal, & F. Gressier (Eds.), *Accueillir les pères en périnatalité* (pp.181-188). Toulouse : ERES.

Tort, M. (2013). La subjectivation patriarcale et la fonction paternelle de refus du féminin. *Revue française de psychanalyse*, 77(5), 1665-1673.

Troadec, B., Geadah, R., Touhami Ahami, A., Costa Fernandez, E., Le Du, C., Mesmin, C. & Vrignaud, P.(2011). Chapitre 11. Aspects interculturels de l'examen psychologique de l'enfant: Groupe d'expertise 6. In R. Voyazopoulos (Ed.), *L'examen psychologique de l'enfant et l'utilisation des mesures: Conférence de consensus* (pp.337-396). Paris : Dunod.

Vallet, L-A (1996). L'assimilation scolaire des enfants issus de l'immigration et son interprétation : un examen sur données françaises. *Revue française de pédagogie*, 11, 7-27.

Vercruyssen, N., Chomé, C. (2002). Situation projective et rencontre interculturelle. *Cahiers de Psychologie Clinique*, 18, 171-188

Verdier-Gibello, M., Denni-Krichel, N. & Francequin, G. (2003). Comment les enfants apprennent-ils ? *Enfances & Psy*, 24(4), 5-8.

Verdier-Gibello, M.-L. (2005). Le mal d'apprendre. *Enfances & Psy*, 28(3), 6.

Vermorel, H. (2000). Transitionnalité du surmoi et de l'idéal du moi. *Revue française de psychanalyse*, 64(5), 1697-1703.

Veillet-Comber, C. (2016). Génocide, images traumatiques et survivance : Étude clinique. *Cliniques méditerranéennes*, 94(2), 203.

Viaux, J-L. (2016). Compétence paternelle : le complexe du manchot, *Dialogue*, 214(4), 27-40.

Villa, F. (2013). Le père : un héritage archaïque ? *Revue française de psychanalyse*, 77(5), 1381-1452.

Von Overbeck Ottino, S. et Baubet, T. (2013). Filiations, affiliations. *L'autre*, 14 (1), 14-14.

Waintrater, R. (2014). Exil et nostalgie, un lien consubstantiel. *Dialogue*, 205(3), 65-72.

Wallon, H. (1934) *Les Origines du caractère chez l'enfant. Les préludes du sentiment de personnalité*. Paris : PUF. 2002.

Weismann-Arcache, C. (2014a). De la clinique des apprentissages à l'apprentissage de la clinique avec Rosine Debray. *Psychologie clinique et projective*, 20(1), 199.

Weismann-Arcache, C. (2014b). Les troubles dyspraxiques. In J.-Y. Chagnon (Dir.), *Approche clinique des troubles instrumentaux (dysphasie, dyslexie, dyspraxie)* (pp.167-221). Paris : Dunod.

Wiesel, E. & Mitterrand, F. (1995). *Mémoire à deux voix*. Paris : Odile Jacob.

Winnicott, D. (1958). *La capacité d'être seul*. Paris : Broché. 2015.

Winnicott, D.W. (1961). « Variétés de psychothérapies. In *Conversations ordinaires* (pp.120). Paris : Gallimard. 1988.

Winnicott, D. (1971). *Jeu et réalité*. Paris : Gallimard. 1975.

Widlöcher, D. (1995). Principes généraux. In G. Bourguignon, & M. Bydlowsky (Dir.), *La recherche Clinique en psychopathologie : perspectives critiques* (pp.9-33). Paris : PUF.

Widlöcher, D. (2019). Principes généraux de la recherche en psychopathologie. In G. Bydlowski (Ed.), *Recherches en psychopathologie de l'enfant* (pp.13-33). Toulouse, France : ERES.

Yahyaoui, A. (2010). *Exil et déracinement: Thérapie familiale des migrants*. Paris : Dunod.

Yahyaoui, A. (2013). En situation d'exil, la parentalité interrogée. Dans : Colette Bauby (Ed.), *Les enjeux du développement de l'enfant et de l'adolescent: Apports pour la PMI* (pp. 147-162). Toulouse, France: ERES.

Zaltzman, N. (1999). *De la guérison psychanalytique*. Paris : PUF. 2010.

Zaltzman, N. (2011). *Psyché anarchiste: Débattre avec Nathalie Zaltzman*. Paris : PUF.

Zaouche-Gaudron, C. (2001). *La problématique paternelle*. Toulouse : Erès.

Zehraoui, A. (1994). *L'immigration : de l'homme seul à la famille*. Paris : L'Harmattan.

Zehraoui, A. (2009). Transmissions inter-générationnelles au sein des familles franco-maghrébines : Portée et limites. *Migrations Société*, 123-124(3), 195.

Zeroulou Z. (1988). La réussite scolaire des enfants d'immigrés : l'apport d'une approche en termes de mobilisation. *Revue française de sociologie*, 29(3), 447-470.

Documents en ligne :

- Cellule Statistiques et études sur l'immigration, Insee : <https://www.insee.fr/fr/statistiques/1281393> [consulté en Juillet 2019].
- Département des Statistiques, des Etudes et de la Documentation. *L'essentiel de l'immigration : Données de cadrage*, n°2018-20, Septembre 2018. [Consulté en Mai 2019].
- Haut-Commissariat des Nations unies, Juin 2020, <https://www.unhcr.org/fr-fr/apercu-statistique.html> [consulté en août 2020]
- <https://www.islamophobie.net/2019/03/15/rapport-2019-du-ccif/> [Consulté en Mai 2019]
- <https://www.insee.fr/fr/metadonnees/definition/c1328> [consulté en Mai 2019]
- *Traité de sociologie* : <https://www.cnrtl.fr/definition/%C3%A9pist%C3%A9mologie> [consulté en Juillet 2020]